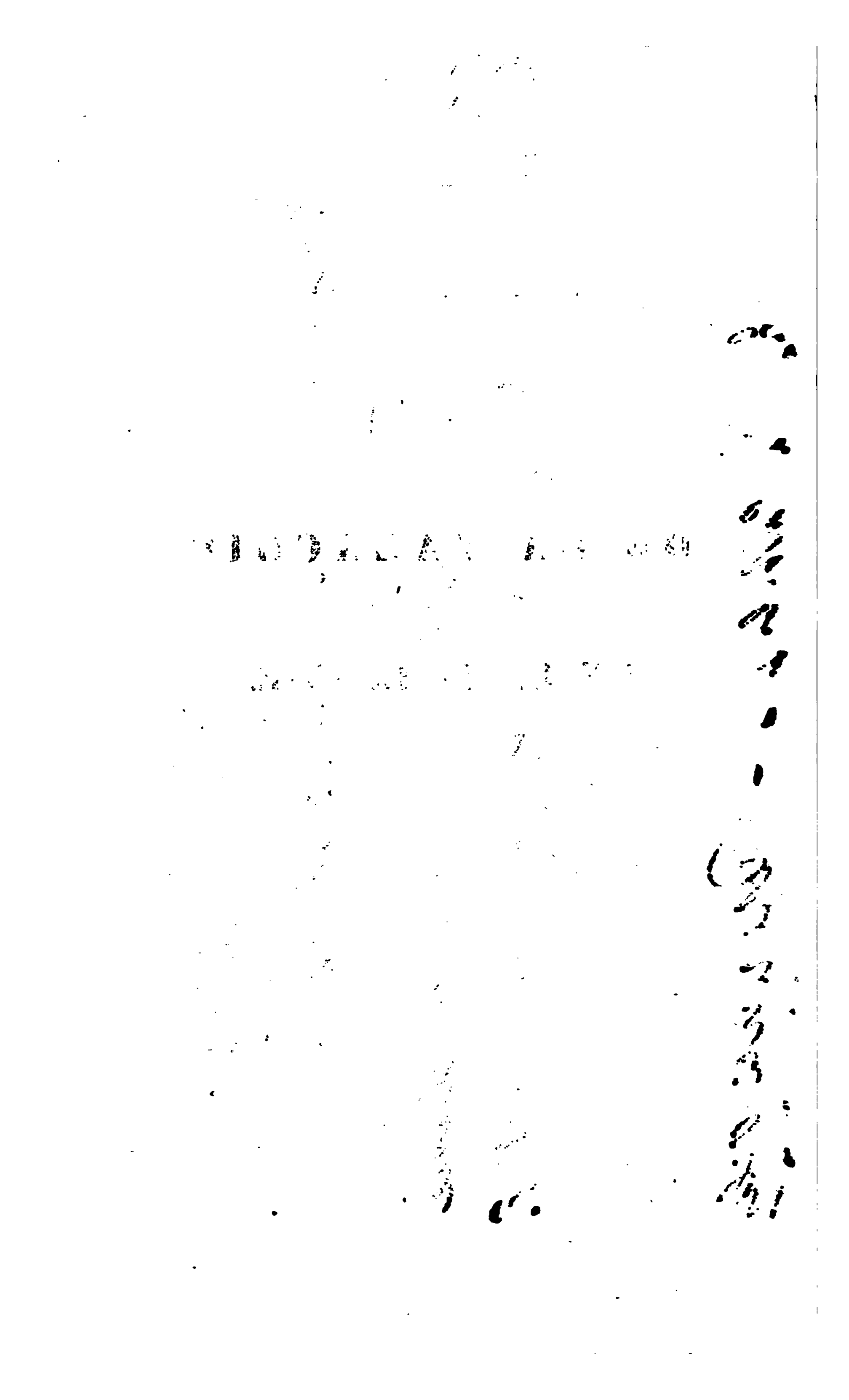



600075403P

HISTOIRE
DE LA VALACHIE
ET
DE LA MOLDAVIE.



HISTOIRE
DE LA VALACHIE,
DE
LA MOLDAVIE
ET
DES VALAQUES TRANSDANUBIENS,

PAR

Michel de Kogalnitchan.

TOME PREMIER.

HISTOIRE DE LA DACIE, DES VALAQUES TRANS-DANUBIENS ET DE LA VALACHIE.

(1241—1792.)



BERLIN.
LIBRAIRIE DE B. BEHR.
13, Oberwallstrasse.

1837.

Pulchrum est bene facere reipublicae; etiam bene dicere haud absurdum est; vel pace vel bello clarum fieri licet; et qui fecere, et qui facta aliorum scripsere, multi laudantur.

Saluste. Catilina.

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MICHEL STOURDZA

PRINCE RÉGNANT DE MOLDAVIE

Hommage de reconnaissance et de dévouement respectueux.

Je ne puis mieux dédier cette histoire de la Valachie et de la Moldavie qu'à un Prince sage et éclairé sous le règne duquel une nouvelle époque d'indépendance, de grandeur et de civilisation a commencé pour ma patrie; mais je sens en même tems que cette histoire est un trop petit témoignage de mon dévouement et de ma reconnaissance envers Votre Altesse Sérénissime!

En acceptant la dédicace de cet ouvrage, Vous ajouterez, mon Souverain, un nouveau bienfait au grand nombre dont Vous m'avez déjà comblé. Cette histoire doit son existence à Votre Altesse Sérénissime, car elle ne pouvait

être écrite que sous un Prince ami des sciences et des arts. Daignez donc, mon Souverain, la prendre sous Vos auspices; ce sera son plus grand mérite.

Heureux si j'obtiens Votre haute approbation, je suis

De Votre Altesse Sérénissime

le très-humble, très-respectueux
et très-obéissant sujet
KOGALNITCHAN.

Préface.

Déjà trois ans sont passés depuis que j'ai quitté la Moldavie; depuis alors j'ai parcouru toute l'Allemagne et une partie de la France. Partout j'ai trouvé que l'on ne possedait les moindres notions vraies sur la Valachie et la Moldavie; on connait à peine leur position géographique; quant à leur histoire, leurs usages, leurs institutions, leurs malheurs, c'est ce qui est ignoré même des plus savants. Les plus petites contrées de l'Afrique et de l'Amérique sont plus connues que ces deux principautés. Dans ce siècle de lumières, on regarde encore les Moldaves et les Valaques comme un peuple sauvage, abruti, indigne de la liberté. Et d'ou vient cette opinion générale, mais injuste? C'est que les indigènes reduits au silence par un siècle et demi de tyrannie, n'ont pas élevé la voix pour se défendre contre la calomnie, c'est qu'ils ont courbé la tête, et ont laissé dire toute sorte de mensonges aux transfuges de France et d'Allemagne, lesquels après avoir été accueillis en frères pas les Moldovalaques, ont payé leur hospitalité par des insultes, d'autant plus grandes qu'elles étaient destinées à diriger l'opinion de l'Europe.

Quelques étrangers en petit nombre ont été seuls justes et impartiaux, en parlant des peuples de ces deux principautés; ces étrangers à qui nous serons toujours reconnaissants parcequ'ils ont dit la vérité, sont le comte d'Hauterive et le général des armées de Russie de Bawr. Aidé de la voix impartiale et du fort témoignage de ces deux auteurs et de quelques autres, j'ai tâché de montrer aux gens civilisés que les Moldovalaques possedaient

des vertus qu'on trouverait difficilement chez un autre peuple, et que leurs vices ne sont que la triste conséquence du mauvais gouvernement auquel ils ont été soumis jusqu'àprésent. Voulant montrer aux Européens ce que les Moldovalaques sont, et ce qu'ils ont fait dans les tems passés, je donne au public cette histoire de la Valachie et de la Moldavie, que j'ai composée d'un grand nombre de sources dont on verra la liste à la fin de cette préface. Malheureusement les ouvrages nationaux sont fort peu nombreux, surtout pour l'histoire de la Valachie; car les Valaques toujours occupés de la guerre n'ont jamais eu le loisir de cultiver les lettres; de sorte qu'outre Rada de Greceani et quelques chroniques sans noms d'auteurs qu'on trouve dans les archives des grands boïars et dans les monastères d'Argessu et de Buzeu, ils n'ont aucun historien.

L'histoire de la Valachie a déjà été traitée par Gebhardi et par Engel, et c'est pour cela que cette partie de mon ouvrage ne présentera pas beaucoup de découvertes à l'exception du traité précieux de Mirce I conclu avec la Turquie. L'histoire de la Moldavie bien plus riche en matériaux nationaux est encore à faire, et c'est ce qui fera la partie intéressante de mon ouvrage. Tous les auteurs qui se sont occupés jusqu'à présent des annales de ces deux principautés, n'ont donné que la biographie des princes; j'ai tâché, et c'est ce qui m'a été bien difficile, vû le manque des documents, de faire connaître aussi les institutions, l'administration, les moeurs, enfin la vie des anciens Moldovalaques.

Un ouvrage doit s'expliquer par lui même; je me contenterai donc de montrer la division par périodes de l'histoire des deux principautés. Les annales de

la Valachie se partagent en quatre grandes périodes. La première qui commence avec l'établissement de la monarchie valaque et qui compte trois cent soixante ans finit avec la mort de Michel II, signal de la décadence de la principauté (1241—1601.) La seconde période comprend la Valachie sous la suzeraineté de la Porte, mais conservant encore une partie de ses droits; elle compte cent quinze ans et finit avec la mort d'Etienne III Cantacuzène, dernier prince indigène (1601—1716). La troisième comprend le règne oppressif des Fanariotes connus sous le nom de princes-fermiers, compte cent treize ans et finit avec la guerre de la Russie contre la Turquie (1716—1829). La quatrième période enfin commence avec le rétablissement des libertés nationales restituées par le traité d'Andrinople.

L'histoire de la Moldavie se divise à son tour en quatre grandes périodes; la première depuis 1350 époque de l'établissement de la monarchie moldave, contient les tems où les hauts faits d'Etienne le grand élevèrent cette principauté au plus haut degré de grandeur et de gloire, et compte cent cinquante quatre ans (1350—1504). La seconde commence à la mort du héros moldave et comprend la Moldavie soumise à la Turquie, mais jouissant de ses droits; elle compte deux cent sept ans (1504—1711). La troisième date depuis 1711, époque de la fuite du prince Cantimir en Russie, et contient le tems de l'occupation du trône par les familles fanariotes, jusqu'à l'arrivée de l'Ange Tutelaire du Nord qui par la paix d'Andrinople rendit à la principauté ses anciennes libertés; elle compte cent dix huit ans (1711—1829). La quatrième période commence comme pour la Valachie par le traité d'Andrinople.

Quoique cette division par périodes soit la plus convenable et la plus juste, je me suis vû forcé de diviser l'histoire de la Valachie par siècles, à cause de l'inégalité des périodes.

Je ne crois pas inutile maintenant d'exposer en peu de mots le plan de mon ouvrage. Après avoir tracé dans la première partie, l'histoire ancienne de la Dacie, celle des colonies romaines jusqu'à la fondation des monarchies électives valaque et moldave, et enfin un précis sur les faits des Valaques transdanubiens, j'ai renfermé dans la seconde partie l'histoire de la Valachie depuis 1241 jusqu'en 1792. La troisième contiendra l'histoire de la Moldavie depuis 1350, jusqu'à la même époque, c'est-à-dire jusqu'en 1792. La quatrième partie est destinée à l'histoire de la Valachie et de la Moldavie depuis 1792 jusqu'en 1834, parceque pendant ce tems, les deux principautés sont étroitement entreliées. Enfin une cinquième partie plus intéressante peut-être que toutes les autres, dépeindra les moeurs, les usages, les lois, le commerce, la langue et la littérature des Moldovalaques.

Un ouvrage, comme je l'ai déjà dit, devant s'expliquer par lui-même, je m'abstiendrai d'un plus long discours; je finis en demandant indulgence aux lecteurs sur les fautes et les imperfections nombreuses qu'ils trouveront dans le cours de cette histoire. J'ai été impartial, j'ai dit la vérité; mais sais-je moi si je l'ai bien dite? Etant le premier de ma nation qui aie entrepris une si grande oeuvre, je sens moi-même la difficulté de ma tâche; je sens que pour bien écrire l'histoire de la Valachie et de la Moldavie, il aurait fallu une plume plus exercée que la mienne, et une plus grande capacité. Mais favorisé par les circonstances, j'ai entrepris cet ouvrage avec la conscience que j'ai du moins montré le

chemin et que j'ai indiqué aux Européens les sources de l'histoire des principautés valaque et moldave. Un auteur plus habile que moi pourra en profiter. Je demande encore une fois indulgence pour une oeuvre imparfaite mais dictée par les sentiments les plus purs, par l'amour de la patrie, et par le desir de faire connaître les fastes inconnues de mes compatriotes.

Berlin ce $\frac{6}{18}$ septembre 1837.

Instruction
pour prononcer les lettres românes.

Tous les littérateurs Româns d'aujourd'hui sont d'avis de rendre à la langue române les caractères latins qui lui appartenaient avant le concile de Florence; cette réforme a déjà eu lieu en Hongrie et en Transylvanie où l'on imprime la plupart des livres avec des lettres latines, et où l'on a rejeté les caractères cyrilliens. J'ai écrit donc tous les mots româns qui se trouvent dans mon ouvrage, d'après l'orthographe adoptée par Jean Alexis auteur de la grammaire daco-romaine imprimée à Vienne en 1826, et par le dictionnaire latin et român de l'université de Pesth.

Plusieurs lettres étant prononcées en român d'une toute autre manière que ne les prononcent les Français, les Italiens etc., je donne un guide pour la prononciation de ces lettres.

Les voyelles â, ê, î, ô, û se prononcent toutes comme l'e muet français dans les mots, sensible, respectable etc.

La voyelle i est muette et ne se prononce qu'à demi à la fin du mot dans les noms au pluriel et quelquefois aussi au singulier, ainsi que dans la seconde personne du singulier et du pluriel des verbes.

La lettre u est muette à la fin des mots au singulier, ainsi on écrit o m u, homme, t o t u, tout, et l'on prononce, om, tot, etc.

Les voyelles é et ó se prononcent comme s'il y avait ea, oa.

Le ė marqué d'un point se prononce comme i.

Le c se prononce comme dans l'italien; mais le ç (marqué d'une cedille) comme le tz ou le z des Allemands.

Le ch se prononce comme en italien.

Le d suivi d'un i et d'une autre voyelle se prononce comme ds ou comme le z français, ainsi târdiu (tard) doit être prononcé terziu. Le d suivi d'un i muet, et c'est ce qui a lieu dans le pluriel des substantifs et dans la seconde personne du singulier des verbes, se prononce aussi comme ds ou z. Le d marqué d'une cedille a aussi la même prononciation.

Le h se prononce comme le ch des Allemands.

Le j se prononce comme le ge des Français.

Le que et le qui se prononcent comme le ce, et ci des Italiens.

Le s se prononce mollement, ou comme deux ss français, même s'il est entre deux voyelles. Les deux ss se prononcent d'après le système slavo-bohême comme s'il y avait sch; ainsi rossu (rouge) se prononce comme s'il y avait rosch.

Le s marqué d'une cedille se prononce aussi comme deux ss.

Les syllabes sce et sci se prononcent comme s'il y avait schte, schti.

Le t suivi d'un i et d'une autre voyelle se prononce comme tz; ceci a lieu encore lorsqu'il est suivi d'un i à la fin du pluriel des substantifs ou de la seconde personne du pluriel dans les verbes. Le t marqué d'une cedille se prononce aussi comme tz.

Toutes les autres lettres se prononcent comme en italien.

LISTE ALPHABETIQUE

des ouvrages cités dans l'histoire de Valachie.

Anagnosti (Michel). La Valachie et la Moldavie. Paris, 1837 [1].

Asaki (Aga, George). Deux tableaux de l'histoire de Moldavie, en français et en român. Iassi, 1834.

Asaki. Abeille romàne (Albina romànéscà) journal politique et littéraire, publié depuis 1829 *en français et en român à Iassi.*

Bawr (général de). Mémoires historiques et géographiques sur la Valachie par Monsieur de B... Francfort et Leipsic, 1778.

Bel (Mathias). Adparatus ad historiam Hungariae. Posonii, 1735. Fol.

Bethlen (Joannes). Historia rerum transilvanicarum ab a. 1662 ad a. 1673. Viennae, 1782. 2 Vol.

Bethlen (Wolffgang de). Historia de rebus transilvanicis. Cibinii, 1783. 4 Vol.

Bojinca (Damascène). Vie de Michel le Brave (Viézza lui Mihai Vitézul), dans la bibliothéque romàne.

Bonfinius (Antonius). Rerum hungaricarum decades. Lipsiae, 1771. Fol.

Callimachus, dans les Scriptores rerum hungaricarum de Schwandtner.

Cantimir (Démetrius, prince de Moldavie), histoire de l'empire othoman, traduit du latin en français par M. de Joncquières. Paris, 1743. 4 *Vol.*

Cantimir's (Fürsten der Moldau). Beschreibung der Moldau, aus dem Lateinischen vom Professor H. L. Redslob in's Deutsche übersetzt. Frankfurt und Leipzig, 1771.

Carcalechi (Zaharie). Bibliothèque romàne (Biblioteca romànéscà), seconde édition. Bude, 1834. 12 *livraisons in* 4.

Carra. Histoire de la Moldavie et de la Valachie. Iassi, 1777.

Chalcocondylas, dans les memoriae populorum de Stritter.

1) Les ouvrages nationaux sont marqués en lettres italiques.

Chevalier (le). Voyage de la Propontide et du Pont Euxin à Paris 1800. 2 Vol.

Chiaro (Del). Istoria delle moderne rivoluzioni della Valachia. Venezia, 1718.

Choniates (Nicetas) dans Stritter.

Comnina (Anna) ibidem.

Coyer (l'Abbé). Histoire de Jean Sobieski. Amsterdam, 1761, 3 Vol.

Dallaway (Jacques). Constantinople ancienne et moderne, traduit de l'Anglais par André Morellet à Paris, an VII.

Description du voyage d'un moldave (*Descrierea călătoriei unui Moldovanu* (*dans l'Abeille romàne de* 26 *septembre et* 3 *octobre* 1829.

Ditsŏ Sz. Mártin (*Pierre Maïor de*). *Histoire de l'origine des Romàns en Dacie*, (*Istorie pentru inceputul Romàniloru in Dacia*). *Bude*, 1812. *gr.* 4.

Dlugoss. Historia polonica. Francofurt, 1711. Fol.

Dogiel. Codex diplomaticus regni Poloniae. Vilnae, 1759. Folio.

Eginhardus, Vita Caroli Magni, cum annot. Bredow, 1806.

Eichthal (Gustave d'). Les deux Mondes; chez Brockhaus Leipzig, 1837.

Einleitung zur neuesten Historie der Welt (ohne Name des Verfassers). Jena, 1723. 2 Vol.

Engel (Johann Christian von). Geschichte des ungarischen Reichs. Wien, 1814. 5 Bände.

Engel. Geschichte der Moldau und Walachey. Halle, bei J. J. Gebauer, 1804. 2 Bände in 4.

Fama (Europäische). Leipzig, 360 Theile.

Feßler (Dr. J. A.). Die Geschichten der Ungern. Leipzig, 1815, 10 Bände.

Filstich. Schediasma historicum de Valachorum historia. Jennae, 1743. 4.

Francus (Jacob). Relatio, historia quinquennalis. Frankfurt am Mayn, 1595. 4.

Gebhardi (Ludwig Albrecht). Geschichte der Walachei und Moldau in der Guthrie-Grayschen allgemeinen Weltgeschichte. 15r Band. 4r Thl. Leipzig, 1782.

Gebhardi. Geschichte Siebenbürgens. ibidem. 15r Band. 3 Theil. 1781.

Geuder (Jacob). Turca Νικητὸς; de imperio ottomano evertendo. Francofurti, 1601.

Greceani (Le grand Chancelier Radu de). Chronique de la Valachie, en roman (litopisizza Terrei Romanesci) manuscrit in Folio[1].

Guazzo (Stefano). Dialoghi piacevoli. Venezia, 1604.

Hammer (Joseph von). Geschichte des osmanischen Reichs. Pesth, 1834. 4 Bände.

Jacobinus voyez Reusner.

Jekel (Franz, Joseph). Polens Handelsgeschichte. 2 Theile. Wien und Triest. 1809.

Joachim (Dr. Johann, Friedrich). Das neueröffnete Münzkabinet. Nürnberg, 1761. 4 Bände in 4.

Istvanffy. Regni Hungarici. Historia Coloniae Agrippinae. 1724. Fol.

Katona historia critica Hungariae. 37 Vol. Budae, 1779—1806.

Kovachich (Martinus G.) Scriptores rerum hungaricarum minores. Budae, 1798. 2 Vol.

Miron Costin (grand chancelier de la principauté de Moldavie); histoire en român de la Moldavie, manuscrit, grand in folio.

Natalis Comitis universae historiae sui temporis libri triginta ab anno 1545 – 1581. Venetiis 1581.

Neueröffnete ottomannische Pforte, (die); bestehend aus der Beschreibung des türkischen Staats und Gottesdienst des Engländers Ricault, und aus der Geschichte des Giovanni Sagredo ins Deutsche übersetzt. Augsburg, 1694. Fol.

Nicolas Costin, neveu et continuateur de Miron Costin, manuscrit écrit en roman.

Ortelius, chronologia; ungarische chronica. Nürnberg, 1620. 4 Thl. in 4.

Papadopoulo-Vretós (André). Mémoires sur le président de la Grèce, le comte Jean Capodistrias. Paris, 1837. 4 tomes.

Peyssonel (de). Observations historiques et géographiques sur les peuples barbares qui ont habité les bords du Danube. Paris, 1765 in 4.

—„— Traité sur le commerce de la mer Noire. Paris, 1787. 2 Vol.

Photino. Histoire de la Dacie, écrite en grec moderne. (Ἱστορία τῆς πάλαι Δακίας, τὰ νυν τρανσιλβανίας, Βλαχίας, καὶ Μολδαυίας, παρὰ Διονυσίου Φωτεινοῦ). Vienne, 1818. 3 Vol.

Plessoeanu (Grégoire). Aperçu sur l'histoire valaque (Idee râpide despre istoriea Românilorn) tiré de son

[1] Je n'ai pu avoir qu'une partie de cette chronique; mais le reste est entièrement copié dans Engel et surtout dans Photino.

ouvrage: Les premières connaissances, (Quelle dintei cunoscinçe). Bucarest, 1825.

Pray (G.). Annales regum Hungariae. Vindobonae, 1764. 3 Vol. Fol.

—„— Dissertationes historicocriticae in Annales veteres Hunnorum, Avarum et Hungarorum. Vindobonae, 1774. 3 Vol. in Folio.

Raicewich. Osservazioni intorno la Valachia et Moldavia. Napoli, 1788.

Relatio de statu Valachiae, écrite par un Jésuite en 1688 et citée par Engel.

Reusner (Nicolas). Rerum memorabilium in Pannonia sub Turcarum imperatoribus etc. Francofurti, 1603. in 4.

Ricault. Fortsetzung der neu eröffneten ottomanischen Pforte. Augsburg, 1701. Fol.

Sagredo, voyez die neu eröffnete ottomanische Pforte.

Sacy (de). Histoire de Hongrie. Paris, 1778 2 Vol.

Schmeizel (Martin). Erläuterung Gold und Silberner Münzen von Siebenbürgen. Halle, 1748. in 4.

Schubert (Dr. Friedrich, Wilhelm). Handbuch der allgemeinen Staatskunde. Königsberg, 1835. 1er Band.

Schwandtner. Scriptores rerum hungaricarum. Vindobonae, 1746. 3 Vol. in Fol.

Seivert's (Johann). Nachrichten von siebenbürgischen Gelehrten und ihren Schriften. Preßburg, 1785.

Stritter (Joannis Gotthilf). Memoriae populorum olim ad Danubium etc. incolentium. Petropoli, 1771. 4 Vol. in 4.

Sulzer. Geschichte des transalpinischen Daciens. Wien, 1782. 3 Vol.

Thurocz, voyez Schwandtner.

Tunmann (Johann). Untersuchungen über die Geschichte der östlichen europäischen Völker. Leipzig, 1774.

Vito Pilutio, dottrina christiana tradotta in lingua Valacha dal padre... Roma, 1677.

Voltaire. Histoire de Russie sous Pierre-le-Grand.

—„— Histoire de Charles XII.

Walther (Balthasar) dans Reusner.

Wilkinson. Tableau de la Moldavie et de la Valachie, traduit de l'Anglais par M. de La Roquette. Seconde édition. Paris, 1824.

Zallony (Marc-Philippe). Essai sur les princes de la Valachie et de la Moldavie connus sous le nom de Fanariotes, dedié à Louis-Philippe I. Paris 1830.

Table

des matières du Premier volume.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

(Les erratas seront imprimés à la fin du second volume.)

HISTOIRE DE LA DACIE.

PREMIÈRE PARTIE.

LIVRE PREMIER.

Depuis les tems les plus reculés jusqu'à la conquête de la Dacie par Trajan.

Dans le premier siècle après J. C. un état fort et puissant, un état qui quoique barbare, avait fait trembler Rome la civilisée, un état indépendant dis-je existait là où aujourd'hui sont situés la Transylvanie, la Valachie, le Banat de Temeswar et la Moldavie. Cet état c'était la Dacie: elle s'étendait depuis le Theiss et les Carpates jusqu'au Danube, au Dniester, et à la mer Noire. Les habitans de ce pays, étaient les Daces, le peuple le plus guerrier, le plus courageux, et le plus indépendant du tems où Rome était l'esclave d'Auguste: ils étaient originaires de la province de Jasebas ou Margiane en Perse aux environs de l'Oxus. Les habitans de cette province se nommaient Derbices et Daes et les Daces portaient aussi le même nom. Ils étaient braves, justes, sobres, vigoureux, et dignes de porter le nom de Daves ou Daces, synonyme de guerriers. Ils préféraient la mort à une domination étrangère, et étaient bien différents des Moldaves et des Valaques des tems modernes.

Les Daces ressemblaient beaucoup aux Gètes qui habitaient aux embouchures du Danube, et qui avaient les mêmes moeurs, la même langue et la même origine que les premiers, car les Gètes habitèrent aussi autrefois près de la rivière Oxus qui en arabe porte le nom de Geïhou: le peuple de ce pays s'appelait Geih ou Gète.

Les Daces et les Gètes n'avaient ni villes ni villages, ni aucune demeure fixe; c'était un peuple nomade qui ne com-

mença à se bâtir des villes que deux siècles av. J. C. Ils sont connus dans l'histoire sous le nom de Scythes, de Gètes et de Daces. Zamolxis fut leur législateur et plus tard leur Dieu. Hérodote et Strabon disent qu'il fut l'élève de Pythagore, et qu'ayant appris de lui la métempsycose, il l'enseigna à son peuple. Après sa mort les Daces se divisèrent en quatre classes, la famille royale, les prêtres, les anciens de la nation, et enfin le peuple. Ardens amis de la liberté, ils soutinrent plusieurs guerres contre ceux qui voulaient la leur ravir. La première dont parle l'histoire est l'expédition de Darius contre les Scythes, ou les Daces. On sait que le grand roi, après avoir passé le Danube, fut attiré dans l'intérieur du pays, et entouré par les Scythes; qu'il y perdit la plus grande partie de son armée, et que ce n'est qu'après de grandes difficultés qu'il put repasser en Asie.

Alexandre vit à son tour la force de ses phalanges amortie contre la bravoure des guerriers Daces. Il eut d'abord quelques avantages sur eux, mais sentant qu'il éprouverait le même sort que le roi des Perses, il se hâta de conclure la paix et de quitter la Dacie.

L'an 324 av. J. C. Lysimaque roi de Thrace, fit aussi une expédition en Dacie. Dromichètes roi de ces contrées attira par ruse son ennemi dans l'intérieur du pays, où son armée étant sur le point de périr de soif, il se vit obligé de se rendre prisonnier avec toutes ses troupes. Dromichètes rendit la liberté à Lysimaque qui par reconnaissance lui donna sa fille en mariage. On a souvent trouvé en Moldavie des médailles avec cette légende Λυσίμαχος βασιλεύς. Cinquante ans avant J. C. un Dace nommé Bérebistes fut nommé chef de sa nation. Il trouva les Daces affaiblis par les guerres continuelles qu'ils avaient à soutenir, mais aidé par les conseils du philosophe égyptien Dicénaeus, il parvint à rétablir leur puissance chancelante. Il passa le Danube et fit plusieurs conquêtes importantes, de sorte que sa domination s'étendait depuis la mer Noire jusqu'à la Bavière.

Auguste se prépara à marcher contre Bérebistes, mais

ayant été blessé par les Dalmates (33 av. J. C.), il céda le commandement de l'armée à Statilius Taurus qui remporta quelques victoires sur le roi des Daces. Celui-ci voulut faire la paix avec Auguste, mais comme il y mettait de trop dures conditions, Octavien s'y refusa. Bérebistes voulut se mettre alors du côté d'Antoine, mais il fut tué par les Daces qui étaient las de faire la guerre.

Après sa mort trois chefs se partagèrent la Dacie. Rholus, l'un d'eux, aida Crassus à passer le Danube et à assiéger Dapyx autre roi Dace qui s'était enfermé avec ses troupes dans une forteresse. Les Romains pénétrèrent dans le fort par la trahison d'un Grec, et les Daces surpris préférèrent s'entretuer plutôt que de tomber au pouvoir de l'ennemi. Crassus après s'être emparé d'une autre forteresse appellée Genucla, retourna en Thrace.

Les Daces qui pendant les victoires du général Romain s'étaient refugiés dans les montagnes, avaient choisi pour leur chef, Cotyson, homme d'un grand mérite. Ce roi par ses excursions dans les provinces romaines se montra si terrible qu'Auguste pour se le rendre allié, voulut épouser sa fille, mais ayant été détourné de son projet il chargea Cn. Lentulus de marcher contre les Daces. Le général romain, après avoir muni de forts les rives du Danube passa le fleuve et livra une grande bataille où les ennemis furent défaits et leur roi tué. Cotyson avait bâti Cotyn ou Choczyn forteresse située près de Kamieniez, et celèbre par la bataille que Jean Sobieski livra aux Turcs.

Les Daces loin de perdre courage par la mort de leur roi, s'unirent avec les Sarmates et chassèrent les Romains de leur pays.

C'est pendant ce tems qu'Ovide exilé de Rome par Auguste devenu empereur vint habiter Tomi. De là il alla demeurer à Akkerman ou Ville-Blanche. On y voit encore un lac que les habitans du pays appellent le lac d'Ovide. Il y a une tradition généralement répandue qui dit: qu'il apprit la langue des Gètes, et qu'il composa dans cette langue des poë-

sies qui lui gagnèrent le coeur des Barbares. Au reste Ovide dit lui-même: nam didici getice, sarmaticeque loqui. Les paysans disent encore par tradition „qu'il est venu des bords du Tibre un homme extraordinaire qui avait la douceur d'un enfant et la bonté d'un père; que cet homme soupirait sans cesse et parlait quelquefois tout seul; mais que quand il adressait la parole à quelqu'un, le miel semblait couler de ses lèvres." Ovide passa dix ans de sa vie dans cet exil et y mourut.

Tibère à son tour fut envoyé contre les Daces; il remporta sur eux quelques petites victoires, mais il ne parvint pas à les subjuguer.

Filius Caton marcha de nouveau contre eux, l'an 14 après J. Ch., avec une armée de 50,000 hommes, mais ayant été vaincu il repassa en Thrace. C'est pendant ce tems qu'Auguste mourut.

Rien ne se passa de remarquable en Dacie, jusqu'à Domitien, sous le règne duquel les Daces conduits par Duras passèrent le Danube et défirent l'armée Romaine, commandée par Appius Sabinus qui périt dans le combat. Duras étant jeune et se sentant insuffisant pour résister aux Romains abdiqua en faveur de Décébale qui était capable de concevoir les plans et de les exécuter, d'attaquer et de résister. Aussitôt donc qu'il monta sur le trône, Décébale entreprit de réunir les différentes parties de la Dacie en un seul corps, car depuis Bérebistes les Daces obéissaient à plusieurs chefs, et il y parvint l'an 87 de J. C. Il fit une alliance avec Parocus prince des Parthes ainsi qu'avec les Sarmates et les Cattes. Ayant appris que Domitien avait envoyé contre lui Fuscus chef de la garde prétorienne, il prit l'offensive, et consentit à faire la paix si on lui payait deux oboles pour chaque Romain. Domitien indigné ordonna à Fuscus de se rendre plus tôt en Dacie; aussitôt que le général s'y fut rendu il fut battu et lui-même périt dans le combat. Julien, son successeur fut plus heureux, il vainquit l'ennemi à Tapes ou Talpa village de la Valachie. Cette victoire ne profita guères aux Romains, car Domitien vaincu par les Marcomans s'engagea a payer aux Daces un

tribut annuel. L'empereur quoique vaincu ne triompha pas moins à Rome; il prit même le surnom de Dacique.

La tradition confirmée même par les Juifs place ici un fait qui se passa en Dacie pendant cette époque. Titus venait de détruire Jérusalem en 70 de J. Chr.; la plupart des Juifs avaient été faits prisonniers et vendus. On croit que Décébale reçut dans ses états ceux qui avaient pu échapper à l'esclavage, et qu'il leur donna pour habition l'endroit qu'ils appelèrent Thalmus, et qu'aujourd'hui on appelle encore *Talmaci*, près de la Tour Rouge, non loin de Hermannstadt; cette ville fut célèbre dans le moyen âge par son commerce [1]). Ceci est une chose qui ne peut pas nous étonner, car pendant ce tems la Dacie seule était libre et indépendante, tandis que tous les autres états étaient sous la domination ou l'influence des Romains.

Les Daces continuèrent à recevoir le tribut des Romains jusqu'à l'avènement de Trajan au trône. La face des affaires changea alors. Trajan résolut de délivrer Rome d'un si honteux tribut; il marcha donc l'an 100, contre Décébale: il passa l'hiver en Moesie, et le printems prochain il se prépara à franchir le Danube. Le roi de Daces lui en défendit courageusement le passage, mais à la fin il fut obligé de se retirer avec toutes ses forces à Tapes, lieu déjà célèbre par la victoire que les Romains sous Julien y gagnèrent contre le même Décébale. Trajan le joignit bientôt, et lui livra une grande bataille où les Draces furent entièrement défaits. Les chroniques moldaves prétendent que Trajan ne passa pas le Danube et qu'au contraire Décébale vint à sa rencontre en Moesie, qu'il y attaqua les Romains dans un endroit nommé Dobroja, mais qu'il y fut vaincu et forcé de repasser le fleuve.

Décébale après beaucoup de pertes veut faire la paix, mais Trajan le refuse. Les Daces sont partout vaincus, l'hiver cependant met fin pour quelque tems à la guerre. Ils en profitent pour préparer de nouveaux obstacles à opposer à Trajan, tandis que celui-ci fait hiverner ses troupes. Le prin-

1) Sulzer's Geschichte des transalpischen Daciens. T. 2, p. 148.

tems arrivé, les hostilités recommencent, Décébale est de nouveau vaincu; l'armée impériale s'empare de plusieurs forts dans l'un desquels elle trouve les aigles romaines prises sur Fuscus. Décébale quoique vaincu resiste avec courage, et les deux partis éprouvent de pertes immenses. Le linge et les bandages manquent dans l'armée romaine, Trajan donne ses habits même pour servir aux blessés. Décébale vaincu de tous côtés, se rend lui-même dans le camp de ses ennemis, et implore la paix aux conditions qu'il plaira au vainqueur de lui imposer. L'empereur romain accepte la paix sous condition que les Daces livreraient leurs machines de guerre et leurs forteresses au pouvoir des Romains. Trajan ayant laissé une garnison à Zarmizégéthuse, capitale de la Dacie, retourne à Rome où le sénat lui confère le titre mérité de Dacique.

Mais un homme tel que Décébale ne pouvait pas rester tranquille sous le joug de l'étrager. Après avoir assemblé les Daces, et construit de nouvelles machines, il massacre les garnisons romaines, détruit les forts du Danube, et attaque les Jasyges alliés des Romains. A cette nouvelle Trajan se prépare de nouveau pour la guerre, se fait accompagner d'Adrien son neveu, et de Lucius Quintus Maurus, et arrive en automne sur la rive droite du Danube, où il passe l'hiver. Le printems suivant, l'empereur voulant que la communication entre les deux rives du fleuve ne soit pas interrompue, fait bâtir un pont en pierre; le célèbre architecte Apollodore de Damas est chargé de cette construction. Ce pont fut un chef d'oeuvre. On peut en voir la description dans Dion Cassius. Il y a deux versions différentes sur l'endroit où était situé le pont. Beaucoup de voyageurs prétendent qu'il était entre Severin et Cerneti (pron. Cernetze). Michel J. Quin dans son voyage sur le Danube, en a vu les ruines; mais Sulzer, auteur allemand prétend avec plus de raison que ce pont était bâti à Celleh dans les environs de Nicopolis au confluent de l'Oltu. Il prétend d'après la description que Dion Cassius en fait, que ce pont ne pouvait être bâti que dans cet endroit, parcequ'à Severin et à Cerneti le Danube a à peine mille pieds de largeur, tandis qu'à Celleh ce fleuve en a plus d'une demi-

lieue [1]), et il soutient avec raison que les ruines qu'on trouve à Severin sont celles d'un pont bâti par Constantin-le-Grand. Je crois que son opinion est juste, car dans Dion Cassius l'on voit que le pont était construit en pierres carrées, tandis que celui dont parle Mr. Quin est bâti en blocs de pierres, revêtus de tuiles romaines vers la face du fleuve.

Reprenons cependant notre récit. Pendant la construction du pont, Décébale offrit souvent de faire la paix, mais il fut refusé par Trajan; il appela à son secours les peuples voisins, il n'y réussit pas mieux: il résolut de se défendre seul et jusqu'à la mort; il bâtit près du pont un camp fortifié par une triple muraille, mais les Romains qui étaient sur la rive gauche du Danubo abattirent les murailles et pénétrant dans l'armée des Daces, en firent un grand carnage. Décébale résolut alors de faire par un crime ce qu'il n'avait pu accomplir par les armes. Il envoya quelques assassins, pour tuer l'empereur dans son camp, mais il n'y réussit pas mieux, car ils furent découverts et punis. Décébale ne se tint pas encore pour battu, il résista pendant bien longtems aux Romains, soit par la force des armes, soit par ses ruses. Trajan arriva enfin devant Zarmizégéthuse sur les murailles de laquelle le roi des Daces avait fait pendre le cadavre de Longin, officier ennemi. Les Romains indignés coururent à l'assaut avec une grande fureur, et malgré le courage et le désespoir des assiegés la ville fut prise. Une grande partie des Daces préférant la mort à l'esclavage périrent ou par le fer ou par le poison; le reste se rendit prisonnier, et la ville fut incendiée. Trajan envoya des troupes à la poursuite des Daces qui se trouvaient dans d'autres villes, on en tua beaucoup, mais quelques uns parvinrent à s'échapper dans des montagnes impénétrables. Décébale, voyant toutes ses forces anéanties, mit lui-même fin à

1) Dans la description de Dion Cassius, on voit que le pont avait vingt colonnes de pierres carrées, chaque colonne avait 150 pieds de haut, et 60 de large, et elles étaient separées les unes des autres de 175 pieds. On voit donc que la longueur du pont était de plus d'un mille d'Allemagne.

ses jours, en 106 de J. C. après un règne d'environ vingt un ans. C'est ainsi que fut détruite la Dacie, et que mourut ce roi qui dans les plus beaux jours de l'Empire força les Romains à lui payer un tribut pendant douze ans. (88—100.) On peut dire que si un Trajan n'avait pas été sur le trône des Césars, Rome aurait vu flotter sur les murailles du Capitole, les drapeaux de Décébale.

Vicilis secrétaire de ce roi pour sauver sa vie, découvrit à Trajan les trésors immenses que son maître avait cachés dans la rivière de Sargentias; l'empereur Romain fit ériger à cette place une colonne à Jupiter inventor.

Après cette découverte il continua plus loin ses expéditions, soumettant ou tuant partout les Daces. Il passa ainsi avec une armée de 300,000 hommes le Siret, le Prut, le Dniester, le Dnieper, et selon quelques uns le Bog et le Don, et parvint à extirper la nation des Daces.

Détournons un moment nos régards et parlons maintenant des moeurs du peuple de Décébale. Tout ce que nous pouvons dire du gouvernement des anciens Daces, c'est qu'il était absolu; les sujets avaient cependant le droit de choisir leurs chefs, et le fils ne pouvait succéder à son père, qu'après avoir été élu par la nation.

Nous voyons que Zamolxis, Bérebistes, Cotyson ont été nommés rois par le peuple. Selon l'usage de tous les Barbares, la volonté du chef, ou la coutume a été sans doute aussi la loi des Daces. Zamolxis a été leur législateur; il leur a enseigné la doctrine de Pythagore, nous pouvons donc avoir une idée de leur religion. Ils croyaient à l'immortalité de l'âme, mais ils étaient polythéistes. Hérodote nous a conservé les noms des Dieux des Scythes, et comme les Daces n'étaient qu'une partie de cette grande nation, nous pouvons croire qu'ils avaient aussi les mêmes dieux.

La Dacie avait aussi son génie protecteur comme nous pouvons le voir par l'inscription suivante trouvée à Alba Carolina en Transylvanie:

Caelesti. Augustae
Et Aesculapio Augusto
Et genio
Cartaginis et
genio Daciarum
Volus. Terentius
Prudens Uttedianus
Leg. Augg.
Leg XIII. Gem. Leg
Aug. Pro. Praet.
Provinciae Retiae.

Le nom de ce génie s'est conservé jusqu'à nos jours: c'est une vieille femme qu'on appelle **Baba Dokia**, ou la vieille Dokia. Elle a une statue colossale, moitié faite par la nature, moitié par la main des hommes. Elle est entourée de vingt brebis, et de ses parties naturelles sort une source. Cette statue se trouve sur le sommet le plus élevé du mont Ciahlôu (pron. Tschahlëu) en Moldavie, et les paysans racontent une foule de traditions sur cette divinité dace.

On sait fort peu de chose sur la langue Dace, il est à croire cependant qu'elle était un dialecte du Thrace mêlé de mots sarmates.

LIVRE SECOND.

Depuis Trajan jusqu'à l'arrivée des Bulgares en 678.

Trajan après avoir conquis toute la Dacie la déclara province Romaine, et retourna à Rome où le Sénat lui rendit de grands honneurs et lui éleva la colonne qui rappelait la guerre qu'il avait eut avec Décébale; c'était là colonne de Trajan.

Comme la plupart des Daces avaient été extirpés, il envoya dans leur pays un grand nombre de colons romains de tout l'Empire 1); et partagea la Dacie en trois parties: la Da-

1) Cum Dacia diuturno bello Decebali viris esset exhausta, Tra-

cie ripensis, la Dacie transalpine, et la Dacie méditerranée. Pour faciliter les communications entre Rome la mère patrie et entre les nouveaux colons, Trajan fit construire la grande voie romaine qui commence à la Porte de fer et va finir en Bessarabie près de Caussani sur le Dniester. Les colons romains en arrivant en Dacie s'établirent d'abord en Transylvanie à Zarmizégéthuse que l'Empereur avait rebâtie et nommée Ulpia Trajana, en Valachie dans un lieu où leur chef bâtit la ville de Caracalu, et en Moldavie dans la ville nommée Romanu. Ce ne fûrent pas les seules villes des Colons, Trajan en fit bâtir une quantité, d'autres telles que Turris, en romain ou valaque Turnu, Turris litterata sur la montagne Mica ou Petite; dans le banat de Temeswar, Caput bovis à l'embouchure du Danube, où était la forteresse dace de Genucla, Aquae ou les Bains d'Hercule, près de Mehadia, Municipium Iassiorum, qui est la ville d'Iassi d'aujourd'hui. L'Empereur des Romains nomma, pour gouverneur de ces colons, un propréteur, chef de la treizième légion.

Trajan étant mort en 117, Adrien son neveu et son successeur jaloux de la gloire de son oncle, abandonna aux barbares l'Assyrie, la Mésopotamie et l'Arménie; il voulut faire de même de la Dacie, mais ses amis le detournèrent de ce projet, en lui disant qu'il exposait un grand nombre de Romains qui habitaient dans ce pays.

Les Sarmates ayant appris que le grand Trajan n'était plus sur le trône du monde, se préparèrent à entrer en Dacie, mais Adrien marcha contr'eux et les vainquit. C'est ce qu'on peut voir par une médaille qui porte ces mots: Adriano restitutori Daciae.

Cependant pour ôter quelque chose à la gloire de Trajan, il fit détruire le pont que son oncle avait fait bâtir sur le Danube, sous prétexte d'empêcher les invasions des bar-

---

janus ad frequentandam hanc decies centena millia passuum in circuitu habentem provinciam, ex toto orbe Romano infinitas copias hominum transtulerat ad agros et urbes colendas. Eutropius Lib. 8. in Adriano.

bares. Sous l'Empereur Antonin le philosophe, seize peuplades barbares vinrent s'établir en Dacie: c'est là la cause des mots étrangers et d'une origine inconnue qui se trouvent dans la langue romàne ou valaque comme disent les étrangers.

En 212 sous l'empéreur Caracalla les Colons de la Dacie sont reconnus citoyens romains, et depuis lors la Dacie fut continuellement prise et reprise par les barbares et les Romains jusqu'en 257 où elle tomba tout-à-fait au pouvoir des Goths sous l'empereur Gallien.

Claude défit entièrement les Goths, mais on n'est pas sûr s'il délivra la Dacie de leur domination.

L'Empereur Aurélien en 270, trouvant qu'une grande partie de la Dacie était entre les mains des barbares, désespéra de pouvoir conserver ce pays à l'empire Romain. Il fit donc transporter le petit nombre de légions, et une partie des colons qui s'y trouvaient, de l'autre côté du Danube, et les établit dans la Moesie qu'il nomma la Dacie Aurélienne.

On peut très-facilement comprendre que la plus grande partie des Romains, qui depuis presque deux cents ans habitaient la Dacie n'ont pas quitté ce pays, à cette époque. La population s'était accrue considérablement, et les Romains n'avaient pas beaucoup à souffrir des barbares; au contraire ces derniers devaient rechercher leur amitié, car étant des peuples nomades, ils étaient obligés d'avoir recours aux Romains, qui étaient laboureurs et habitaient dans des Villes. Si au contraire les barbares avaient voulu attaquer les colons romains, ceux-ci se seraient aussitôt retirés dans leurs montagnes impénétrables c'est-à-dire dans les Carpates et les barbares ne pouvant pas les y suivre, n'auraient pas pu rester longtems en Dacie, car ils ne voulaient plus demeurer que dans des pays fertiles et peuplés.

Les Goths étaient divisés en deux branches: sous le nom de Wisigoths, les Taïfaliens et les Thervingues possédaient la Dacie de Trajan sous celui de Greuthungues, les Austrogoths occupaient les côtes septentrionales de la mer Noire, et depuis le Danube leur empire s'étendait jusqu'à la mer Baltique.

L'an 332 Constantin le Grand marcha avec une grande armée contre les Goths. Il bâtit un pont sur le Danube à Severin, et après avoir franchi le fleuve, il défit entièrement les Goths et les repoussa jusque dans la Sarmatie. Il retira alors la Dacie des mains des Barbares, et sous son règne cette province devint un diocèse de la préfecture de l'Illyrie, divisé en cinq districts.

Dejà avant le concile de Nicée beaucoup de Romans ou des Dace-Romains, ainsi que de Goths avaient embrassé la réligion chrétienne; car à ce concile assistèrent deux évèques, l'un des Scythes et l'autre des Goths nommé Théophile; et l'an 360 Ulphilas prêchait l'Evangile aux Goths qui s'étaient de nouveau emparés de la Dacie.

En 376 les Huns sous leur roi Roua pénétrèrent dans la Dacie que les Goths avaient reprise, comme je l'ai déjà dit. Athanaric roi des Visigoths fut forcé de se retirer entre le Dniester et le Danube. Pour se mettre à l'abri de l'ennemi il fit élever entre le Prut et le Danube une forte muraille: mais à l'approche des Huns, les Goths eurent une si grande peur, qu'ils prirent la fuite au nombre de 200,000 hommes en état de porter les armes et vinrent en Thrace où l'Empereur Valens leur permit de s'établir à condition qu'ils enverraient des troupes auxiliaires toutes les fois que l'Empire aurait une guerre à soutenir.

C'est pendant ce tems que Nicetas qui se disait apôtre des Daces, établit l'évéché de Milkow en Moldavie.

Les Huns restèrent maîtres de la Dacie jusqu'en 453, époque de la mort d'Attila. Pendant les différentes invasions des barbares en Dacie les Daco-Romains, n'ayant rien à espérer de Rome et de Bysance, restaient cachés dans les Carpates ou servaient les vainqueurs. Aussi ensuite ils combattirent bien souvent avec les barbares contre les Romains du Bas-Empire.

A l'avènement d'Ellach fils d'Attila, au trône des Huns, les Gépides sous leur roi Ardaric se révoltèrent contre les Huns et les chassèrent de la Dacie, après leur avoir tué trente

mille hommes dans la bataille livrée près de la rivière Netard ou Nera. Ellach fils ainé du **fléau de Dieu** périt dans le combat. Anagnastus, général des Romains, tua Dengezik, second fils d'Attila, et Innak, son troisième fils, se retira dans le petite Scythie. Les Daco-Romains restèrent donc sous le pouvoir des Gépides après l'expulsion des Huns.

L'an 565 Alboin roi des Lombards, fit un traité avec Bajan roi des Avares pour se défendre contre le roi des Gépides, Kunimund dont il avait enlevé la fille Rosemonde. Dans la bataille où les Gépides furent entièrement dispersés, Alboin tua de sa propre main Kunimund, et fit de son crâne une coupe dont il se servait pour boire. Le royaume des Gépides après avoir duré 110 ans, fut detruit, et ne fut jamais rétabli. Les Lombards s'établirent en Pannonie et les Avares en Dacie.

Alboin s'était si distingué dans cette guerre que sa réputation parvint aux oreilles de Narsès chargé par Justinien de s'emparer de l'Italie. Le général du Bas Empire lui proposa de s'unir à lui dans cette expédition. Alboin l'accepta et quitta la Pannonie avec tout son peuple: il alla en Italie où il fonda un royaume qui fut détruit par Charlemagne. Les Lombards abandonnèrent leurs anciennes demeures aux Avares appelés aussi Huns-blancs, qui, étant un peuple nomade, quittèrent la Dacie sous leur Khan Bajan et passèrent en Pannonie. Ils s'emparèrent ensuite de la Dalmatie et pénétrèrent en Italie et en Allemagne jusqu'en Thuringe.

L'an 574 les armées du Bas-Empire, ayant passé le Danube, furent battues par les Avares; l'Empereur de Constantinople pour avoir la paix, fut obligé de payer un tribut à ces barbares. Les Avares ayant émigré en Pannonie, y restèrent jusq'à ce qu'ils furent entièrement défaits par Pepin fils de Charlemagne [1].

Les Avares étant allés en Pannonie, aucun autre peuple

1) Pipinus autem Hunnis trans Tizam fluvium fugatis, eorumque regia, quae ut dictum est, Ringus a Langobardis autem campus vo-

chrétienne avec tous ses sujets, en 865 [1]), et l'année suivante il écrivit à Louis le Germanique pour lui demander un évêque et des prêtres. Les Romans ou les Valaques étaient déjà chrétiens depuis 330 de J. C. environ. Les Bulgares continuèrent à être unis avec les Valaques et à ne former avec eux qu'un seul royaume, jusqu'à l'arrivée des Madjares en 899.

Le notaire du roi Bela dit que les Hongrois ou les Madjares avant de passer en Pannonie, étaient en guerre avec les Russes qu'ils avaient vaincus dans plusieurs rencontres, et qu'ils avaient poursuivis jusqu'à Kiew. Déjà les Hongrois allaient monter à l'assaut, quand les Russes demandèrent à faire la paix. Ils engagèrent Almus duc des Madjares à aller en Pannonie qui était un pays plus fertile et meilleur que la Russie. Les Hongrois cédèrent à leurs prières, firent la paix, et partirent à la recherche de nouvelles terres. Parvenus en Pannonie, ils s'en rendirent maîtres après avoir vaincu les Bulgares qui y habitaient sous leur roi Salanus.

Alors les Bulgares ne commandèrent plus que sur la rive droite du Danube. Les Romains avaient leurs principautés indépendantes commandées par des chefs de sang romain, comme nous allons le voir.

Tuhutum un des premiers généraux d'Arpad, fils et successeur d'Almus, voulut s'emparer de la Transylvanie qui était gouvernée alors par un Prince roman nommé Gelou [2]). Il passa la porte de Mezes, et arriva près de la rivière Almas, où l'attendait Gelou avec son armée. Malgré tout son courage et sa résistance intrépide, le prince des Romans ou des Valaques fut obligé de prendre la fuite, mais bientôt, rejoint par les hommes d'armes de Tuhutum il fut tué dans le com-

---

1) De Peyssonnel p. 116.

2) Dum ibi diutius morarentur, tunc Tuhutum pater Horca, sicut erat vir astutus, dum coepisset audire ab incolis bonitatem terrae ultra silvanae, ubi Gelou quidam Blacus dominium tenebat, coepit ad hoc anhelare, quod si posse esset, per Gratiam Ducis Arpad domini sui, terram ultra silvanam sibi et suis posteris acquireret. Notarius. Cap. 24.

bat. Les Transylvains voyant que leur prince était mort, nommèrent à sa place leur vainqueur. Peu de tems avant cette conquête les Hongrois marchèrent contre Menomorout qui possédait le territoire entre la Transylvanie, le Theiss et le Maros. La capitale de son état était la ville de Bihór, aujourd'hui la grande Oradie. Menomorout était aussi prince român. Après avoir été une fois repoussés, les Hongrois revinrent à la conquête de ce pays; ils s'approchèrent de Bihór, et après un assaut de douze jours les habitans de la ville se rendirent. Menomorout conclut alors la paix avec Arpad; comme il n'avait qu'une fille unique il consentit à la donner en mariage à Zultus fils cadet du duc des Hongrois, et par ce moyen sa principauté passa après sa mort à la famille d'Arpad. Les Madjares marchèrent après cette paix contre Glad, autre chef des Romàns ou Valaques, lequel était venu de Vidin et régnait dans le banat de Temeswar. Glad leur résista avec une armée composée de Comains, de Bulgares et de Valaques [1]; mais il fut obligé de faire la paix et de se reconnaitre grand Vassal de la Hongrie. La famille de Glad régna dans le Banat de Temeswar jusqu'au règne de Saint Etienne de Hongrie. Il parait même que le fils ou le petit-fils de Glad se rendit tout-à-fait indépendant. C'est ce qu'on peut voir dans les Acta S. Gerhardi Episcopi Chanadiensis.

Ahtum, et selon le notaire de Bela Ohtum, descendant de Glad et Ban du territoire entre le Maros, le Theiss et le Danube, était chrétien et très-puissant. Comme il avait des troupes plus nombreuses qu'Etienne roi de Hongrie, il refusa de le reconnaître pour son suzerain, et Etienne n'osa le combattre; mais un évènement inattendu vint lui mettre les armes à la main. Chanadin ou Sunnad général des troupes d'Ahtum déserta son maitre, et vint trouver le roi de Hongrie à qui il révela tous les secrets de son ancien prince, en lui promet-

1) Cum vellent transire amnem Temes, venit abviam eis Glad, a cujus progenie Ohtum descendit, dux illius patriae cum magno exercitu equitum et peditum, adjutorio Cumanorum, et Bulgarorum atque Blacorum. Notar. cap. 44.

tant de le guider si bien dans le pays de Temeswar qu'il pourrait s'en rendre facilement maître. Etienne se prépara alors à marcher contre Ahtum, et nomma pour son général le traître Chanadin. Après avoir passé le Theiss les Hongrois attaquèrent les troupes du ban, mais après avoir combattu jusqu'à midi, ils furent obligés de se retirer dans les forêts de Kwkyner [1]) et de Zewreg. Chanadin était campé avec sa troupe sur une montagne nommée Orozlan, et Ahtum tout près de là dans la plaine de Nagenz. A minuit le général d'Etienne réveilla ses soldats; il leur dit que Saint George lui était apparu en songe, et qu'il lui avait dit de se hâter de tomber sur l'ennemi pendant qu'il dormait, et qu'il remporterait la victoire. Les Hongrois le crurent et pénétrèrent dans l'armée d'Ahtum, laquelle surprise ne se défendit que faiblement et fut taillée en pièces. Le ban lui-même périt dans le combat. Le roi fut si ravi de cette victoire, qu'il ordonna que la ville de Maros s'apellerait dorénavant Csanad ou Chanadin, et la province comté de Czanad dont le vainqueur fut nommé gouverneur. Les autres états româns en Transylvanie étaient les deux principautés de Maramos et de Fogaras qui, situées dans les montagnes, purent plus longtems résister aux Hongrois. A la fin cependant ces deux états furent aussi obligés de reconnaitre la suzeraineté de la Hongrie, mais ils furent toujours gouvernés par des princes româns élus par la nation, comme nous le verrons plus tard.

Pendant l'établissement des Hongrois en Pannonie, la Moldavie et la Valachie étaient occupées par les Cumains ou Comains réunis aux Româns.

Rien de plus obscur que cette nation; plusieurs auteurs prétendent que les Cumains de la Dacie étaient les mêmes que les Comains ou Comouks peuples qui demeurent au-dessus de la Géorgie [2]), d'autres auteurs prétendent que les Coumains sont les anciens Jasygues, les alliés de Trajan [3]), et d'autres

1) Prononcez le w comme u.
2) De Peyssonnel.
3) Photino.

enfin que les Cumains ou Comains étaient la même nation que les Valaques appelés aussi Româns, en disant que le mot Comain ressemble beaucoup à celui de Romain [1]), par ce qu'en grec la lettre K a beaucoup de ressemblance avec la lettre latine R (Romanus, Komanus); le dernier auteur donne encore une autre étymologie à ce nom, il prétend qu'il dérive de la ville de Cumae en Italie; les habitans de cette ville s'appelaient Cumains, car Tite-Live, Livre 8 dit: Cumani ab Chalcide Euboica originem trahunt.

Outre les Comains, les Patzinaces habitèrent aussi longtems en Moldavie et en Valachie. Ces Patzinaces étaient une tribu des Comains, car ils parlaient la même langue qu'eux [2]).

Malgré ces deux peuplades barbares il existait en Moldavie et en Valachie aussi quelques petits états gouvernés par des chefs Româns. En Valachie déjà depuis 683 il y avait les Bans de Craïova, et en Moldavie vers le même tems existait un état român, comme on peut le voir par une médaille de bronze trouvée dans les ruines d'une forteresse nommée Semendria près de Romanu en Moldavie. Cette médaille est du septième siècle, d'un côté elle représente l'image du prince qui porte sur sa tête un chapeau avec des bords, en român pilêrie, ainsi que ces mots: le Père de la Moldavie, et de l'autre côté cette inscription: Heredia de Moldova, ou hérédité de la Moldavie.

Ces états des Româns étaient indépendans, et aucune histoire hongroise ne prouve qu'ils aient été soumis à Saint-Etienne, ou à ses prédécesseurs, ou aux Bulgares, ou aux Slaves, ou aux Grecs de Bysance, car jamais les armées du Bas-Empire ne s'avancèrent au-delà du Danube.

En 1042, les Româns ou les Valaques connus sous le nom de Patzinaces [3]) deviennent les alliés de l'impératrice Zoë,

---

1) Pierre de Ditsö Sz. Mártin.

2) Καί ὀλίγους συμπαραλαβών πρόσεισι Τοις Κομάνοις ὡς ὁμογλώττοις. Anna Comnena Alexiados Lib. 8.

3) La même incertitude existe aussi sur l'origine des Patzinaces: selon Strabon ils étaient les descendans des Daces, selon Lucius

tutrice de Constantin Porphyrogenète, et combattent contre les Bulgares qui s'étaient declarés les ennemis des Grecs.

Salomon, fils d'André I, et lui même couronné trois fois roi de Hongrie, et dépossedé par Ladislas, se voyant privé de tout secours, passa en Bessarabie et implora celui des Comains, dont le chef Kutescu s'était distingué dans la guerre contre les Bulgares et les Grecs. Salomon s'engagea s'il le plaçait sur le trône de son père, à lui donner pour toujours la Transylvanie, et à épouser sa fille quoiqu'il fût déjà marié avec la fille de Henri III, empereur d'Allemagne. Le Comain aveuglé par de si belles espérances partit avec son armée pour la Hongrie. Déjà il s'était emparé de la partie septentrionale du territoire jusqu'à Munkács, lorsque Ladislas vint à sa rencontre à Unghvár et le chassa du pays (1086). Salomon ne se tint pas pour battu. Sur les bords du Prut, il projeta de nouveaux plans avec Kutescu. Tzelgu, chef des Patzinaces se lia avec eux, et ainsi tous les trois, suivis de 80,000 Comains Patzinaces et Valaques passèrent le Danube, et aprés s'être unis aux Bulgares ils se mirent à dévaster le territoire des Grecs jusqu'à Scotinos et Chariopolis. A Kule ils rencontrèrent l'armée grecque commandée par Nicolas Maurocatacalus; Tzelgu s'elança dans les rangs des Byzantins, mais au milieu du combat il fut tué; ses soldats perdirent courage, une attaque réiterée des Grecs les força à rétrograder, et lorsqu'ils voulurent prendre la fuite, ils se virent entourés de tous côtés. Ils ne combattirent plus alors pour se sauver, mais pour mourir, car ils préféraient la mort à la servitude. Salomon avec un petit nombre de ses alliés parvint à se sauver au travers des ennemis, et à passer sur la rive gauche du Danube.

Deux ans après (1089), les Comains passèrent en Transylvanie où les Hongrois commandaient, et y firent de grands ravages. Saint Ladislas roi de Hongrie était alors occupé à faire la guerre aux villes de la Dalmatie. A la nouvelle de

(de regno Dalmatiae), Daniel Kornides, et Suidas, ils étaient les mêmes que les Valaques, et Selon Anne Comnena ils parlaient la même langue que les Comains.

l'invasion des Comains, il quitte ses conquêtes et arrive au fleuve de Themes où il rencontre l'ennemi qui sous la conduite de Kopulch avait mis à feu et à sang toute la Transylvanie. Le roi, avant de commencer la bataille, dit à ses soldats: „Nous devons combattre; la victoire est à nous, vous savez, ma parole est vraie, celui qui a confiance en Dieu, qu'il me suive!" Il dit, prend la bannière rouge, et pénètre dans les rangs des Comains, avant qu'ils se soient rangés en ordre de bataille. Ne s'attendant pas à une pareille attaque, ils sont vaincus, leur chef et la plupart des guerriers tombent prisonniers. Ladislas leur accorde la vie s'ils consentent à se faire chrétiens, mais ils refusent de changer de religion et préfèrent la mort. Ladislas emporté par son zèle pour le christianisme les fait tous tuer, à l'exception d'un seul qui parvint à s'échapper et alla en Moldavie annoncer ce massacre aux autres Comains qui, l'année suivante, vinrent venger leurs frères, mais ils furent encore une fois repoussés et obligés d'attendre des tems plus favorables pour assouvir leur haine et leur vengeance [1]).

En 1123 les Valaques de la Dacie de Trajan, s'étant levés contre les Grecs, passèrent le Danube et vainquirent l'armée de Calaman; après avoir fait un grand butin, ils retournèrent en Dacie, mais la guerre ne finit pas encore: ce n'est qu'en 1164 qu'ils conclurent un traité avec le Bas-Empire, et qu'ils s'engagèrent à envoyer des secours à l'Empereur Emmanuel contre les Hongrois, qui les prirent pour une colonie italienne à cause de leur langue [2]).

Les Valaques unis aux Comains et à d'autres nations slaves continuèrent à vivre en guerre tantôt avec les Grecs, tantôt avec les Hongrois, mais leurs exploits sont toujours les mêmes, dévastations, pillages, massacres. Ceci dura jusqu'en 1220 époque à laquelle Robert archevêque de Gran baptisa beaucoup de Comains avec leur prince.

Sous le règne de Baudoin de Curtenai à Constantinople,

---

1) Fessler tome I pag. 478, 484 et suiv.
2) Jo. Cinnamus. Lib. VI, pag. 152,

l'an 1228, un grand nombre de hordes tartares descendirent des montagnes et vinrent piller la Moldavie, la Valachie et la Bessarabie. Les Moldaves et les Valaques qui avaient commencé à sortir de leurs montagnes, furent obligés de s'y rétirer de nouveau [1]. Les plaines étaient entièrement devastées.

Genghiskhan avait été reconnu Empereur des Tartares. Après s'être rendu maître d'une partie de la Chine, du Chorassan, du Mazanderan, et de beaucoup d'autres pays, tels que de la Perse et même d'une partie de la Russie, il mourut en 1226. Battou-Khan petit-fils du grand Conquérant, et lui même maître d'un grand état, attaqua en 1240 et 1241, la Russie et la Pologne et après s'être emparé de ces deux pays il marcha contre les Cumains. L'Empire de ceux-ci s'étendait alors depuis les sources du Prut jusqu'au Jaik. Leur roi était Kuthen. Il repoussa deux fois les hordes Tartares, mais la troisième fois vaincu, il fut obligé à prendre la fuite avec quarante mille familles et à se cacher dans les Carpates. De là il envoya des ambassadeurs à Bela IV, roi de Hongrie, et demanda des terres pour lui et son peuple. Il s'engageait à vivre en paix, à reconnaitre pour son suzerain le roi de Hongrie, et à embrasser la religion chrétienne [2]. Bela se réjouit de voir que la Hongrie allait être renforcée par une nation si nombreuse et si vaillante, et de ce qu'il allait être le protecteur d'un roi qui jadis avait été plus puissant que lui. Il consentit à recevoir dans son royaume les Cumains qui s'établirent dans le pays nommé la grande Cumanie. Leur roi fut obligé de demeurer dans un bourg près de Pesth, pour être garant de la fidélité de son peuple. Les Cumains répétèrent en vain qu'il faillait se mettre en garde contre le choc

1) Chronique moldave et Wilkinson.

2) Il parait qu'une partie des Comains seulement avait embrassé le christianisme, et que l'autre est restée encore païenne pendant plus d'un siècle, car on voit dans une lettre de Barnabas Kedzierski, datée de Lemberg le 13 février 1780, et citée par Sulzer, que deux frères minorites ont subi le martyre dans la ville de Seret en 1340, pareequ'ils voulaient amener les barbares à la religion chrétienne.

des Mongols, les Hongrois ne leur prêtèrent aucune attention. Bela seul chercha à détourner les malheurs qui menaçaient sa patrie, mais les assemblées des nobles ne voulaient prendre aucune mésure défensive. Bela visita les frontières du Nord, fortifia les défilés, y plaça des garnisons, mais que pouvait-il faire de grand quand la nation n'était pas de son avis? bientôt elle eut lieu de s'en repentir. Battou-Khan parut. Quarante mille ouvriers qui précédaient son armée coupèrent les forêts, ouvrirent des routes pour les troupes à travers les montagnes et les lacs. Le 15 Mars 1241 Battou-Khan n'était plus qu'à une demi-journée de marche de Pesth. Deux jours après les Hongrois attaquèrent les Mongols, mais ils furent battus. Un prisonnier qu'ils firent dans cette bataille, fut la cause des plus terribles évènemens. Ce prisonnier avait dit qu'il y avait plusieurs Cumains qui avaient été obligés de combattre dans les rangs des Tartares. Les Hongrois demandèrent aussitôt la mort de Kuthen, roi de ces barbares, car c'était lui, disaient-ils, qui avait attiré l'ennemi en Hongrie. Bela IV voulut envain défendre l'innocent, ils ne l'écoutèrent pas et coururent aussitôt au bourg où le roi des Cumains demeurait; il voulut se défendre d'abord, mais bientôt le nombre le força de céder. Lui et tous les siens furent tués et leurs têtes jetées au peuple qui les promena dans les rues.

Les Cumains ayant entendu le massacre de leur roi se levèrent et usèrent de représailles; ils tuèrent plusieurs comtes hongrois et saccagèrent un grand nombre de villes. Bela roi de Hongrie marcha contre les Mongols avec une armée de cent mille hommes, et leur livra une grande bataille entre les rivières Sajo et le Theiss. Les Hongrois y furent battus et leur roi se vit obligé de se sauver en Autriche. Les Tartares après avoir dévasté pendant trois ans la Hongrie, la quittèrent enfin parcequ'il n'y avait plus rien à piller. L'effroi qu'ils inspiraient se répandit aussi en Transylvanie dont ils avaient ravagé quelques parties. Cet effroi fut la cause de l'émigration des Románs en Valachie.

Les deux villes de Fogaras et de Maramos étaient alors

des plus considérables de la Transylvanie, et en même tems les capitales de deux états româns, tributaires des rois de Hongrie comme quelques écrivains hongrois le disent, mais indépendans d'après les auteurs valaques et moldaves.

On dit que ces deux états étaient gouvernés par des rois româns, et que pendant bien longtems ils avaient su se maintenire indépendans. Ce sont de simples suppositions, car il n'y a aucune preuve positive.

Ces deux villes, Fogaras et Maramos, situées dans les montagnes n'étaient pas exposées aux attaques des barbares, et de tous côtés des fuyards chassés par Battou-Khan y venaient chercher un refuge. Leur population devint donc si nombreuse, qu'on se vit obligé de chercher de nouveaux pays.

Une autre cause plus importante en est que ces Valaques étaient de la religion grecque, tandis que les Hongrois reconnaissaient les dogmes de Rome. Le pape Grégoire IX écrivit en 1234 une lettre au roi Bela pour l'engager à forcer les Valaques schismatiques à s'unir à l'église catholique. Toutes ces circonstances obligèrent enfin les Valaques de Fogaras à chercher avec leur prince un refuge en Valachie qui était alors presque déserte, à l'exception du banat de Craïova qui pendant longtems avait été occupé par les Templiers qui allaient ou revenaient de la Palestine. Rodolphe le Noir partit donc avec sa famille et une partie de son peuple, et passant les montagnes il s'établit en 1241 en Valachie comme nous le verrons plus tard.

En Moldavie les petits états româns étaient de jour en jour plus resserrés par les incursions des Tartares, surtout des Nogaïs, de sorte que les plaines étaient entièrement désertes. La haute Moldavie et une partie de la Bessarabie étaient habitées par les Comains, de là vient que toute la Moldavie fut nommée pendant quelque tems la Comanie noire, et le Budjac d'aujourd'hui était peuplé par les Tartares Nogaïs. Cet état de choses dura jusqu'en 1354 époque où Dragos, fils de Bogdan roi de Maramos passa en Moldavie, et y fonda la principauté d'aujourd'hui.

Avant de parler d'une nouvelle ére qui va commencer pour le peuple român, en Moldavie et en Valachie, voyons quelle influence ont eue sur lui les barbares, avec lesquels il n'a cessé de vivre depuis Adrien jusqu'au treizième siècle de J. C.

Les Romains en changeant de patrie, ont dû changer nécessairement beaucoup de leurs habitudes et de leurs moeurs; la cause en est toute naturelle. Venant d'un climat chaud dans un pays froid, ils durent modifier leur manière de vivre, leurs demeures, leurs habillemens. Mais tout ce qui avait rapport à la religion, aux lois, aux différentes cérémonies du culte, du mariage, de l'enterrement, demeura intact dans leur nouvelle patrie, pendant bien des siècles. Et même aujourd'hui l'on en voit de fortes traces. Nos paysans ont conservé une foule de superstitions romaines, leurs mariages renferment beaucoup de cérémonies pratiquées par les citoyens de Rome; à l'*enterrement* d'un român il y en encore des Pleureuses, des P r a e f i c a e, qui accompagnent le mort jusqu'à son dernier séjour, en chantant ses louanges et ses belles actions.

Les Romains qui sous de vaillans généraux avaient dompté des nations barbares suivirent aussi en Dacie ce principe. „Où le Romain a vaincu, il y vit aussi." Ils s'occupèrent de l'agriculture, et furent les seuls qui labouraient la terre en Dacie, car les barbares ne touchaient pas même une charrue [1]). Mais lorsque plus tard, obligés de mener une vie errante dans les montagnes, ils commencèrent à s'occuper aussi de l'éducation du bétail, alors on les appela Tschiobani ou pâtres. Les barbares leur étaient en horreur; l'instinct de leurs ancêtres leur inspirait cette haine. Aussi ni les Goths, ni les Gepides, ni les Huns n'eurent aucune influence sur eux; les Bulgares seuls qui étaient chrétiens, leur donnèrent quelques usages; la langue romaine devait adopter nécessairement des mots des dialectes barbares, mais jamais se confondre avec leur langage. Les Valaques suivirent scrupuleusement les usages de

---

1) Nemo apud eos arat, nec stivam aliquando contingit. Ammianus Marcellinus. Lib. 31, cap. 2.

leurs ancêtres; ils ne les mêlèrent pas avec ceux des peuples nomades: ils ne coupaient pas à leurs nouveaux nés le menton et le visage afin qu'ils apprennent à connaître le fer sanglant plus tôt que le lait maternel, comme fesaient les Huns, ils n'attelaient pas les femmes en forme de boeufs, comme les Avares, ils ne coupaient pas le pouce des esclaves qu'ils fesaient, comme les Scythes.

Jamais les Romàns ne voulurent épouser des femmes d'une autre nation. Ils avaient ces mariages en horreur, et cette aversion existe encore aujourd'hui. Jamais un paysan moldave, ou valaque ne voudrait se marier à une Hongroise, à une Polonaise ou à toute autre étrangère. Ils suivent scrupuleusement le proverbe qui dit: lorsque vous prenez une femme sachez en l'origine et la souche.

Tout ce que je viens de rapporter prouve que les Romàns sont toujours restés une nation à part, conservant les moeurs et les usages de ses ancêtres, ne perdant rien de la bravoure et du courage des citoyens de Rome, comme on le verra plus tard, lorsque „les Valaques et surtout les Molda-„ves ont soutenu contre les Ottamans une lutte inégale, par „des sacrifices et des faits historiques presque inconnus au „monde: carent quia vate sacro [1]."

Pour confirmer tout ce que je viens de dire, je rapporterai une ligne de l'immortel Gibbon, qui suffira pour être cru. Les Valaques, dit-il, sont environnés de barbares, sans être mêlés avec eux [2]).

Avant de parler des principautés de Valachie et de Moldavie nous allons donner un précis sur les Valaques transdanubiens.

---

1) Journal des Débats du 5 mai 1823.

2) The Walachians are surrounded by, but not mixed with, the barbarians. Gibbon Decline of the roman Empire. Chap. XI.

LIARE QUATRIÈME.

Histoire des Valaques transdanubiens jusqu'à la déstruction de leur royaume par les Turcs en 1394.

Il n'entre pas dans mon plan de traiter toute l'histoire de ces Valaques jusqu'à nos jours; je ne veux parler que du tems où ils formaient un état indépendant; car après qu'ils furent défaits par les Turcs en 1394, leur histoire rentre dans le domaine de celle de l'Empire Ottoman.

Depuis qu'Aurélien avait conduit une partie des Daco-Romains en Moesie, ces nouveaux colons étaient restés tantôt au pouvoir des barbares, tantôt sous la domination des Romains, et plus tard sous celle des Grecs jusqu'à l'arrivée des Bulgares.

Ces Romains, connus dans l'histoire sous le nom de Valaques, de Moesiens, et par quelques auteurs confondus aussi sous celui de Bulgares, ont donné plusieurs Empereurs à Rome et à Bysance.

Galerius Armentarius était né dans la Dacie ripensis [1]); son successeur Galerius Maximinus, y était aussi né, puisqu'il était fils de la soeur de Galerius [2]); avant de monter sur le trône des Césars il s'appelait Dara [3]). Licinius fut aussi Dace. d'après Eutrope, ainsi que Justinien, comme on peut le voir dans une de ses nouvelles, quoique Procopius dise que cet empereur était né en Dardanie.

---

1) Sextus Aurelius Victor in Galerio Armentario.

2) Galerius Maximinus sorore Armentarii progenitus, veroque nomine ante imperium Dara dictus, Idem.

3) La famille de cet empereur existe encore aujourd'hui; elle avait gardé son nom de Dara jusqu'au dix-septième siècle; dans ce tems plusieurs turcs étaient venus attaquer un membre de cette famille, nommé Nicolas Dara qui habitait dans la ville de Moscopolis, et qui se défendit si courageusement contre les Turcs qu'il en tua six; les autres rassemblèrent leurs amis et vinrent en plus grand nombre pour assiéger dans son château Dara, qui avait aussi réuni plusieurs hommes pour leur résister. Il eut le bonheur de vaincre

Lorsque les Bulgares pénètrèrent en Moesie, ils s'unirent aux Valaques et formèrent ensemble le royaume qui subsista jusqu'à la mort du roi des Bulgares Samuel, arrivée en 1014. Ce roi Samuel avait remporté pendant sa vie plusieurs victoires sur les Grecs. Il avait envahi la Thrace, la Macédoine, avait passé la vallée de Tempé et le fleuve Pénée, et allait entrer dans le Peloponnèse, lorsque Nicephore Uranus général de l'empereur Basile l'atteignit près du fleuve Sperchius, et massacra son armée. Samuel lui-même ne put se sauver qu'en se tenant longtems caché parmi les morts; de là il retourna en Bulgarie, où il leva de nouvelles troupes qui furent aussi vaincues.

Chaque année Basile remportait de nouvelles victoires sur les Bulgares, mais la plus glorieuse de ses campagnes fut celle de 1014. Dans une bataille où Samuel fut obligé de prendre la fuite après que son armée fut entièrement défaite, l'Empereur fit quinze mille prisonniers; il les divisa par centaines, et leur fit à tous crêver les yeux, ne laissant qu'un oeil à un seul homme par centaine, pour ramener les autres à Samuel. Ce malheureux prince fut pénétré d'une si vive douleur, à la vue de cet effrayable spectacle qu'il mourut deux jours après. Son successeur et son fils Gabriel appelé aussi Romain ou Radomire remporta une victoire sur les Grecs, mais il fut tué par Jean Vladislas son cousin qui lui succéda, et qui se soumit à Basile. Celui-ci soupçonnant qu'il voulait se révolter envoya des troupes qui le tuèrent dans un combat près de Dyrrachium. La Bulgarie devint alors une Province de l'Empire et Basile reçut le nom glorieux de Bulgaroctone [1]).

Le royaume uni des Bulgares et des Valaques ayant été

---

ses ennemis; il se mit alors à les poursuivre, et à écorcher tous ceux qu'il attrapait. Il agissait de même avec les Grecs qui s'étaient unis aux Turcs, et les premiers pour montrer la terreur que Nicolas inspirait, changèrent son nom Dara en Dera qui vient du verbe grec Δέρω qui signifie j'écorche; depuis lors la famille, elle-même se nomma Dera.

1) De Peyssonnel pag. 157 et suiv.

détruit, leur pays fut gouverné par des ducs nommés par la cour de Bysance. Cependant l'on voit dans Nicetas Choniates que les Valaques avaient conservé leurs villes et leurs places fortes, et que la domination des Grecs sur eux n'était qu'illusoire [1]). Cet auteur Bysantin appelle les Valaques aussi Moesiens.

L'Empereur Isaac l'Ange, à l'époque de son mariage avec la fille de Bela roi de Hongrie, voulut retirer les frais des noces, en demandant de plus grandes contributions des provinces. Tous les peuples et surtout les Bulgares en furent mécontentés. Pierre et Asan deux frères Valaques du mont Hémus, indignés d'un soufflet que l'un d'eux avait reçu de l'empereur, jurèrent d'en tirer vengeance. Ils profitèrent de cette fermentation des esprits et se mirent à exciter les Bulgares et les Valaques à la révolte. Ces deux peuples hésitèrent d'abord, mais les deux frères parvinrent à les soulever en se servant de quelques fous qui se prétendaient inspirés et engageaient au nom de Dieu le peuple à la rebellion. Les Valaques les crurent, ils descendirent de leurs montagnes sous le commandement des deux frères, s'unirent aux Bulgares et firent de grands ravages sur le territoire de l'Empire. Isaac l'Ange marcha contre eux en 1187; à son approche ils se retirèrent dans leurs défilés, l'empereur les poursuivit, et favorisé par un brouillard, il dispersa les rebelles qui franchirent le Danube et allèrent demander du secours aux Româns et aux Comains de la Dacie. Accompagné de ces nouveaux alliés, Asan repassa le Danube et chassa les Grecs de la Moesie. Le César Jean Cantacuzene beau-frère d'Isaac

1) Ε'αυτῷ δὲ μάλιστα καὶ Ρ'ωμαίοις ἐκπολεμώσας τὸυς κατὰ τὸν Αἷμον τὸ ὄρος Βαρβάρους οἵ Μυσοὶ πρότερον ὠνομάζοντο, νυνὶ δὲ Βλάχοι κικλήσκονται. Οὗτοι γὰρ ταῖς δυσχωρίαις πεποιθότες, καὶ τοῖς Φρουρίοις Θρασυνόμενοι, ἅ πλεῖστά τέ εἰσι καὶ ὀρθὰ κατ' ἀποτόμους κείμενα πέτρας, καὶ ἄλλα τε μὲν κατὰ Ρωμαίων ἐμεγαλαύχησαν, τότε δὲ πρόφασιν εὑρηκότες την οἰκείων θρεμμάτων ἀπαγωγην καὶ κάκωσιν ἑαυτῶν ἐς ἀποστασίαν λαμπρὰν ἀνεκίρτησάν. Ησαν δὲ οἱ τοῦ κακοῦ πρωτουργοὶ, καὶ τὸ ἔθνος ὅλον ἀνασείσαντες, Πέτρος τις καὶ Ασὰν ὁμογενεῖς καὶ ταυτόσποροι. Nicetas Choniates in Isaacio Angelo Lib. I.

l'Ange marcha contre les rebelles qui à son approche se retirèrent dans les montagnes. Cantacuzène croyant que les ennemis avaient pris la fuite, et qu'ils n'oseraient pas venir l'attaquer, établit son camp au milieu des plaines, sans l'entourer ni de fossés ni de sentinelles. Les Bulgares et les Valaques y pénétrèrent pendant la nuit et firent un grand carnage dans l'armée grecque. Cantacuzène avec un petit nombre d'hommes eut beaucoup de peine à se sauver à Constantinople.

Isaac l'Ange, aprés cette défaite, rassembla une plus grande armée et résolut de marcher lui-même contre les rebelles espérant qu'il aurait le même succès qu'à sa première expédition. Arrivé à Taurocome, il apprit que les ennemis pillaiont les contrées voisines de Lardée, et qu'après avoir fait un butin immense, ils se disposaient à retourner dans leurs montagnes. L'empereur pressa sa marche, et après quatre jours, il arriva près de Bérée où il rencontra l'ennemi. L'armée des Valaques confia à un détachement le butin, qu'elle avait fait, afin de le conduire dans les montagnes, et se prépara pour le combat. Nicetas Choniates qui avait accompagné l'Empereur, comme historiographe, dans cette expédition, décrit dans les plus petits détails la bataille et la manière de combattre des Bulgares et des Româns qu'il appelle Scythes et Valaques. Ils firent d'abord, dit-il, plusieurs décharges de flèches, puis ils prirent les lances à la main; ils feignaient ensuite de prendre la fuite pour engager les Grecs à les poursuivre et avec plus de furenr ils revenaient à la charge comme les oiseaux; c'est ce qu'ils répétèrent plusieurs fois, et voyant que la victoire penchait de leur côté, ils cessèrent de fuir et de revenir; ils prirent le sabre à la main, et en poussant des cris terribles, ils fondirent sur les Grecs plus vite que la parole, et tuèrent également ceux qui combattaient et ceux qui se sauvaient. Isaac retourna honteusement à Constantinople et le printems suivant il partit de nouveau contre Asan qui s'était fait déclarer roi. Il assiégea vainement pendant trois mois la forteresse de Lobitze, et retourna sans succès dans sa capitale; mais l'année d'après, il marcha encore contre

les Valaques et pénétra jusqu'au mont Hémus; n'ayant cependant rencontré aucun ennemi, il se préparait à retourner à Bysance, lorsqu'Asan le surprit dans un défilé et après l'avoir entouré de tous côtés, il lui tua la plus grande partie de son armée: l'empereur ne dut son salut qu'à quelques cavaliers qui sacrifièrent leur vie en empêchant pour quelque tems les Valaques de poursuivre Isaac. C'est dans ces batailles avec les empereurs dégénérés de Bysance qu'on vit que les Valaques n'étaient pas des Cutzovlaques ou Valaques boiteux comme les Grecs les surnomment par raillerie, qu'ils n'étaient pas des Çinçiari [1]) ou des cousins comme on les appelle aussi, mais des Cinciani dignes descendans de l'illustre famille romaine Cinciana; qu'ils n'étaient pas enfin des barbares mais des Romains par le nom, par le sang, et par le courage [2]).

Les Valaques enorgueillis s'étendirent plus loin, ils s'emparèrent d'Anchiale, de Varna, de Triadizza, de Stumpium, de Nisus. Isaac se proposa d'envoyer contr'eux Constantin l'Ange; celui ci voulant devenir empereur fut pris et aveuglé. Les Valaques à qui Constantin seul inspirait quelque crainte, à la nouvelle de son malheur, sortirent de leurs montagnes, se répandirent sur les terres de l'empire, incendièrent Philippopolis, saccagèrent Sardique et pénétrèrent jusque dans Andrinople. En 1193 Isaac envoya contre eux une grande armée, commandée par Alexis Gui et par Basile Vatatzès; elle fut détruite, le premier général prit la fuite, et le second périt dans le combat. L'empereur ne perdit pas courage, il prépara une nouvelle armée, demanda et obtint des secours de son beau-père Bela III roi de Hongrie, tout lui prédisait de grands succès lorsqu'Alexis Commène son frère lui fit crévcr les yeux, et monta à sa place sur le trône de Constantinopel. L'usurpateur offrit la paix aux Valaques mais ceux-ci y mirent de si dures conditions qu'il préféra de continuer la guerre; tandis qu'il était occupé en Orient, les deux frères firent une nou-

1) En romàn ou valaque le mot Çinçiari veut dire aussi les insectes connus sous le nom de cousins.

2) De Ditsö Sz. Martón pag. 278.

velle incursion, battirent les troupes impériales, et firent prisonnier le Duc Aspiates. L'Empereur chargea son gendre Isaac Sebastocrator de marcher contr'eux; jeune et inexpérimenté, ce général se hâta de marcher contre l'ennemi qui dévastait les contrées avoisinantes de Strymon et d'Amphipolis; sans s'informer quelles étaient les forces des Valaques, il se mit à les poursuivre; il fit faire à sa cavalerie trente stades de marche à bride abbatue, tandis que l'infanterie la suivait en toute hâte, de sorte que lorsque ces deux troupes arrivèrent devant l'ennemi elles étaient hors d'état de combattre. La plus grande partie des Valaques étant placés en embuscade, l'armée grecque se trouva enveloppée; Isaac tomba prisonnier, la plupart de ses soldats furent tués, et ceux qui échappèrent à la mort eurent grande peine à se sauver dans la ville de Serres. Sebastocrator demeura dans les fers jusqu'à sa mort arrivée peu de tems avant celle d'Asan qui après avoir regné neuf ans fut assassiné par son cousin Ivancu. Pierre son frère eut le même sort, car il fut tué aussi par un Valaque. Le trône resta à Jean frère cadet de Pierre et d'Asan, et qui s'était sauvé de Constantinople où pendant longtems il avait été comme ôtage. Alexis envoya contre lui le Protostrator Manuel Camutzès que les soldats quittèrent aussitôt qu'il eut voulu se mettre en marche, en refusant de combattre contre les Valaques; l'empereur se vit aussi abandonné de ses troupes de sorte que Jean parcourait en maître et pillait les contrées du mont Hémus, la Thrace et la Macédoine.

L'année suivante, en 1199, Alexis Comnène marcha avec une grande armée contre Chrysus, Valaque de naissance, qui fesait pour son propre compte la guerre aux Empereurs; il s'était emparé de Strumizza, s'était declaré roi et avait établi sa résidence dans le château fort de Prosaca. Alexis vint l'assiéger dans cette forteresse qui était extrêmement forte et garnie de toutes les machines de guerre. Après plusieurs assauts inutiles, les Grecs furent obligés de lever honteusement le siège: l'empereur demanda la paix en s'engageant à reconnaître Chrysus pour roi, et à lui donner en mariage une de

ses parentes. Le Valaque y consentit et Comnène de retour à Constantinople, lui envoya la fille du Protostrator qui s'était separée de son mari. La même année les Valaques du mont Hémus avec les Comains de la Bessarabie ravagèrent de nouveau la Thrace, et ils se seraient avancés jusqu'aux portes de Constantinople si les Russes n'étaient pas entrés dans le pays des Comains qui se virent obligés de quitter Jean et de retourner chez eux pour défendre leurs possessions. Les Valaques malgré le départ de leurs alliés, ne cessèrent pas de faire la guerre; ils s'emparèrent de la célèbre ville de Constance dans le district de Rhodope, et vinrent assiéger Varna, mais cette ville habitée par des Latins se défendit courageusement. Jean pour s'en rendre maître, fit construire une machine quadrilataire de la largeur des fossés et de la hauteur des murailles, qui était placée sur des roues, et à l'aide de cette machine il pénétra dans la ville après trois jours d'assaut.

Il faut remarquer ici que ce Jean était roi des Valaques et des Bulgares, et que ces derniers ne fesaient pas la plus grande partie des troupes de Jean. Choniates qui était son contemporain, distingue les Bulgares des Valaques; il nomme les premiers par leur nom de Bulgares, et appelle les seconds par leur nom de Valaques ou par celui de Moesiens. Il ne dit pas que les rebelles du mont Hémus fussent des Bulgares, mais des Valaques. Ce n'est que bien plus tard que les historiens Byzantins ont dit que Jean était roi des Bulgares, comme le prétend George Acropolita. La cause en est que du tems de ces écrivains, l'empire des Valaques n'existait plus, et que leur pays se nommait Bulgarie du nom de laquelle ils nommèrent aussi Bulgares les Valaques qui avaient combattu contre Isaac l'Ange.

Voilà ce que Thunmann dit sur le même sujet: Les écrivains peu soigneux ont pris occasion de l'union entre les Valaques et les Bulgares sous Asan en 1186, pour faire un seul peuple de ces deux nations différentes: cette erreur s'est toujours conservée, et des écrivains d'un mérite distingué, l'ont répandue encore de nos jours. Mais aucun auteur ancien, By-

zantin, ni Illyrien [1]), ni tout autre des environs et instruit de la vérité n'a fait cette faute, mais il a toujours observé la différence entre les Valaques et les Bulgares [2]).

Basile, archévêque de Zagora, en parlant de ces Valaques dans une lettre au pape Innocent III, dit qu'ils descendaient du sang Romain [3]). Chalcocondylas atteste aussi que non seulement ils parlaient la langue latine quoique un peu corrompue, mais qu'ils avaient aussi tout-à-fait les mêmes moeurs, la même manière de vivre, les mêmes armes, les mêmes ustensiles de ménage que les Romains [4]).

C'est pendant ce tems que le pape Innocent III envoya à Jean un légat pour le sacrer roi de la Macédoine, de la Thessalie, des Bulgares et des Valaques. Dans la lettre qu'il lui adressa, il le complimentait sur ce que lui et son peuple descendaient des Romains [5]). Jean par reconnaissance, consentit a s'unir à l'église latine, mais peu de tems après, quelques dissentions étant survenues entre lui et le pape, il renvoya les prêtres catholiques et resta fidèle à l'église grecque.

Acropolita raconte qu'Alexis fils d'Isaac l'Ange, après la mort de son père, se sauva à Rome où il implora le secours du pape contre son oncle Alexis Comnène, qui avait aveuglé son père et succédé à sa place. Le Pape engagea les Croisés qui se trouvaient alors à Rome à réplacer sur son trône paternel le jeune Alexis, qui promettait de grandes recompen-

1) Diokleas dit expressément (288): Inde (Vulgari) debellando ceperunt totam Macedoniam. Post haec totam Provinciam Latinorum qui illo tempore Romani vocabantur, modo vero Maurovlachi, hoc est nigri Latini vocantur.

2) Thunmann, p. 350.

3) Gesta Innoc. III, p. 31, c. 67. Heredes descendentes a sanguine Romanorum.

4) L. II, p. 40. Χρῶνται φωνῇ παραπλησίᾳ τῇ Ἰταλῶν — p. 41. διαχρώμενοι ἤθεσι Ρωμαίων — συμφέρεται δε Ιταλοις, τάτε ἄλλα καὶ τῇ ἐς δίαιταν καταστασεῖ, καὶ ὅπλοις τοῖς αὐτοῖς, καὶ σκευῇ ἔτι καὶ νῦν τῇ αὐτῇ Ρωμαίων διαχρώμενοι

5) Gesta Innocent III, p. 32, n. 68. Ut sicut genere, sic sis etiam imitatione Romanus, et populus terrae tuae, qui de sanguine Romanorum se asserit descendisse.

ses pour ce service. Arrivés devant Constantinople les chevaliers sommèrent les Grecs de chasser l'usurpateur et de reconnaitre leur empereur légitime; ces derniers après beaucoup de pourparlers y consentirent, mais peu de tems après ils se revoltèrent et tuèrent le jeune Alexis. Les Latins pour venger sa mort et pour gagner ce qu'il leur avait promis, assiegèrent Constantinople, s'en rendirent maîtres le 14 avril 1204 et nommèrent empereur Baudoin comte de Flandre.

Jean avait voulu être en paix avec le nouvel empereur; celui-ci lui avait répondu fièrement qu'il ne devait pas lui écrire comme à un égal, mais comme à un suzerain. Le roi des Valaques qui avait été sacré et reconnu par le pape, résolut de déclarer la guerre aux Croisés: une occasion favorable se présenta bientôt. Andrinople venait de se révolter contre les Latins qui se hatèrent de l'assiéger; la ville demanda du secours à Jean, qui arriva bientôt avec une grande armée et livra une bataille aux Latins, qui furent entièrement défaits; la plupart ainsi que le comte de Blois, en perirent dans le combat; Baudoin fut fait prisonnier, et le Doge Dandolo pût à peine se sauver avec son arrière-garde à Rodosto, et de là avec Henri, frère de l'empereur, à Constantinople, où il mourut dans la même année. Jean après avoir gardé prisonnier Baudoin à Ternove pendant un an et quatre mois, irrité de ce qu'Alexis Aspietes s'était sauvé chez les Latins, fit couper à l'empereur de Constantinople les bras, les jambes et la tête, de laquelle il se fit une coupe à la manière de Crumm, comme dit Voltaire. Jean ayant défait les Croisés, et aigri de ce qu'Andrinople ne voulait pas se soumettre à lui après l'avoir délivrée des mains des Latins, se mit à exercer des cruautés et contre ces derniers et contre les Grecs; il prit le titre de Roméoctone ou de destructeur des Grecs, comme Basile qui se disait Bulgaroctone. Il vainquit dans plusieurs rencontres Henri empereur de Constantinople et frère de Baudoin; il assiégea une seconde fois Andrinople à la prière de l'empereur Grec Théodore Lascaris qui combattait contre Henri, et ses troupes s'avancèrent jusque sous les murailles de Constantinople, mais

une mort subite l'enleva à ses exploits au moment où il assiégeait Thessalonique. C'est ainsi que mourut cet homme qui avait continué dignement l'oeuvre commencée par Asan et Pierre. Il aurait occupé une belle place dans l'histoire si ses cruautés n'eussent terni ses belles qualités. Souvent il avait fait enterrer vivans des Grecs avec leurs armes et leurs chevaux et mérita le titre de Skylojoannes ou chien de Jean que ses ennemis lui donnèrent. Jamais ennemi, dit Acropolita, de mémoire d'homme n'a fait autant de mal aux Grecs du Bas-Empire que ce Jean.

Ce même roi des Valaques regnait aussi dans le Banat en Valachie. C'est lui qui a fondé la ville de Craïova capitale de cet état, et qui lui a donné son nom. Roi en valaque veut dire Cral ou Craï et Iov ou Ivan, Jean, ainsi donc de Craliov on forma plus tard Craïova. Il bâtit aussi dans cette ville une église nommée Banésa qui existe encore aujourd'hui [1]).

Après la mort de Jean, Frurila ou Burila son neveu monta sur le trône (1207) au préjudice de Jean fils d'Asan. Quelques domestiques fidèles conduisirent ce jeune prince avec Alexandre son frère sur la rive gauche du Danube et le cachèrent chex les Scythes ou chez les Comains de la Moldavie, avec le secours desquels Jean Asan monta sur le trône de son père en 1217, après avoir chassé l'usurpateur. Ce prince chercha par des alliances de famille et par la force de ses armes à assurer sa royauté. Il épousa la princesse Marie, fille d'André II roi de Hongrie, et conclut la paix avec Théodore, Jean Comnène au frère duquel Emmanuel il donna sa fille nommée aussi Marie. Théodore, croyant que cette alliance lui donnait le droit de commander à Jean, lui dit de se reconnaître son vassal, parcequ'il croyait que le roi des Valaques était lâche et craignait la guerre: celui-ci le tira bientôt de sa présomption. Se confiant à la justice de sa cause, il marcha contre l'armée des Grecs deux-fois plus grande que

1) Photino. Tome I, pag. 282.

la sienne, et eut le bonheur de les vaincre. Les premiers généraux et l'empereur même furent faits prisonniers. Jean fit mettre ce dernier dans un étroit cachot, mais il traita tous les autres captifs avec humanité, et leur rendit la liberté. Après cette victoire il se rendit maître d'Andrinople, de Dedemotiche, de Bolerus, de Serres, de Prilopus, de la Pelagonie, de la Thessalie et pénétra jusque dans l'Illyrie. Il plaça des garnisons dans les forteresses, chargea des employés pour réunir les contributions, et par une conduite sage et pleine d'humanité, il se rendit cher à ses sujets et aux vaincus. Jean Vatatzés empereur des Grecs voulant se fortifier contre ses ennemis et conclure un traité avec Jean Asan, lui demanda pour son fils, Helène, sa fille, qu'il avait eue de sa femme fille d'André II; le roi des Valaques y consentit et les noces furent bénies par Germain patriarche de Constantinople.

Jean, empereur des Grecs et Jean, roi des Valaques s'étant faits alliés, réunirent leurs forces et marchèrent contre les Latins qui outre Constantinople possédaient beaucoup d'autres villes. Ils s'avancèrent jusque sous les murs de Byzance et Jean de Brienne, tuteur de Baudoin II, put voir leurs bannières flotter tout près de ses remparts.

Après beaucoup d'autres exploits Jean Asan mourut en 1241 chéri et respecté de ses sujets. Avant sa mort il avait voulu s'unir à l'église catholique, mais le décès subit de sa femme, d'un de ses fils et du patriarche de Ternove le détourna de son projet, croyant y voir une punition du ciel pour ce qu'il se disposait à faire.

Il eut pour successeur Caloman, son fils âgé seulement de quatorze ans, qui après un règne de quatre ans, mourut, dit-on, empoisonné. Michel Asan lui succéda et depuis 1246 jusqu'à 1255 l'histoire se tait sur son règne, une preuve, dit Engel, de la tranquillité dont jouissait la Bulgarie. Après une guerre contre les Grecs où il fut vainqueur, ayant fait une paix désavantageuse, les Valaques mécontents s'entendirent avec Caloman fils d'Alexandre Asan, qui le tua en 1258, lui suc-

céda sur le trône, épousa, sa veuve, et éprouva peu de tems après le même sort que lui. C'est alors que finit la branche mâle des rois Valaques qui avaient commencé à Asan frère de Pierre et de Jean. Constantin Toechus s'empara de la royauté après avoir chassé du trône Mytzés, époux de la soeur de Michel Asan, et nommé roi des Bulgares et des Valaques par Rosus Urus que Gebhardi croit être le même que Rostislav Ban de Machow. Ce nouveau roi des Valaques pour rendre sa royauté légitime, répudia sa femme et épousa Irène fille de Théodore Lascaris II et nièce de Jean Asan. Après un règne de continuelles guerres et qui dura dix-sept ans, il fut tué dans une bataille en 1277 par Cordocuba que les Grecs appellent Lachane, et qui après avoir épousé sa veuve se déclara roi des Valaques. Ce Cordocuba était né en Moldavie, et avait d'abord été berger. Sur une prédiction qui lui avait été faite qu'il parviendrait jusqu'à la dignité royale, il quitta ses brebis, s'arma et ayant réuni quelques-uns de ses camarades il se mit à brigander. Comme il avait beaucoup de succès dans les combats, il eut bientôt une nombreuse armée, et se déclara prince d'une partie de la Moldavie.

Dans le dernier milieu du treizième siècle, Nogai s'était declaré Khan d'un pays sur la côte septentrionale de la mer noire dont les habitans ont conservé jusqu'aujourd'hui le nom de leur chef. Nogai invité par Constantin Toechus roi des Valaques transdanubiens pour combattre les Grecs, passa le Danube et après avoir chassé de la Bulgarie les armées du Bas-Empire retourna dans son pays avec un grand butin: Cordocuba qui en avait pris connaissance vint avec ses troupes à sa rencontre, le vainquit, le força de repasser le Danube, le suivit et se mit à dévaster le pays des Bulgares. Constantin Toechus alla à sa rencontre, mais il fut tué dans la bataille, comme nous l'avons dit, par Lachane qui s'empara après sa mort de son trône.

L'an 1280, Terteres, Comain d'origine, qui avait épousé une fille de Jean Asan, déclara vouloir soutenir de concert avec l'empereur de Constantinople les droits de Jean II Asan

fils de Mytses; il marcha contre Cordocuba qui, battu, se sauva dans le pays des Tartares Nogais où il fut tué dans un festin. Terteres se voyant vainqueur, chassa Jean II Asan et se fit lui-même roi. En 1285 ces mêmes Nogais pénétrèrent en Bulgarie, chassèrent Terteres qui se sauva à Andrinople où il fut enfermé par l'ordre de l'Empereur Grec, et donnèrent le trône des Valaques à Tzacas fils de leur Khan; ce nouveau roi fut assassiné en 1295 par Swatoslaw fils de Terteres, qui après avoir défait Michel fils de Toechus, et après des guerres reitirées avec l'Empereur Andronicus obtint la paix et en jouit jusqu'à sa mort arrivée en 1322.

Les exploits des successeurs de Swastoslaw sont si monotones, si arides, que je ne les rapporterai pas. Engel dans son histoire de la Bulgarie les a décrits dans les plus petits détails; je me hâterai donc d'arriver à Sisman sous le règne duquel les Turcs détruisirent l'empire des Valaques en Moesie. George Terteres, fils de Swatoslaw lui succéda, et après sa mort les autres rois furent les suivants: Michel Straschimir, mort le 20 Juillet 1330, Alexandre, et enfin Sisman, sous le règne duquel les Turcs pénétrèrent en Bulgarie [1]).

Murad I avait vaincu en 1373 les princes Valaques de Rhodope; Serres et d'autres villes considérables tombèrent en son pouvoir. En 1375 une de ses armées fut envoyée contre Lazar, despote de Servie, et contre Sisman; elle s'empara de Nisse ville extrêmement forte et patrie de Constantin le Grand. A cette nouvelle le roi des Valaques s'empressa de faire la paix avec Murad à qui, au lieu de tribu, il donna sa fille en mariage. Quoique beau-père du Sultan il s'unit avec les Serviens: vingt mille Turcs essuyèrent une telle défaite en Bosnie, qu'à peine cinq mille purent échapper à la mort. Murad quitta aussitôt l'Asie, courut en Europe, et se prépara à venger cette trahison: avant cependant de marcher contre Sisman et Lazar, il se rendit à Jenischehr pour y célébrer une double fête, le mariage de trois princesses byzantines, dont il

1) Ditsö Sz. Marton, Photino, Engel, de Peyssonnel.

prit lui-même une, et les deux autres pour ses deux fils Bajasid et Jakub, et la circoncision de ses trois petits fils. Aussitôt après ces fêtes, Ali-Pascha partit avec 30,000 hommes pour punir la perfidie de Sisman de Bulgarie. Parawadi fut prise d'assaut, Schumna capitula, après que Ternove, ancienne forteresse du roi des Valaques, fut tombée au pouvoir des Turcs. Sisman s'enferma dans Nicopolis mais assiegé par Ali-Pascha il implora la paix. Le grand Vesir le conduisit dans le camp de Murad qui consentit à lui laisser ses états à condition qu'il lui livrerait Silistrie: le roi des Valaques n'ayant pas tenu sa parole et se préparant de nouveau à combattre contre les Turcs, Ali-Pascha marcha de nouveau contre lui; après avoir pris les châteaux de Dridschasa et de Hirschova, il alla l'assiéger dans Nicopolis et le força à se rendre à discrétion lui et sa famille: le vainqueur l'envoya avec ses enfans dans le camp de Murad qui lui accorda la vie, mais lui prit le royaume. Sisman se révolta pour la troisième fois, quoique presque toute la Bulgarie fût soumise aux Turcs, à l'exception de Sistow, de Vidin, de Silistrie et de Nicopolis qui resistèrent encore pendant quelque tems. Le malheureux roi des Valaques enfermé dans cette dernière ville qui était extrêmement fortifiée, aurait pu encore pendant longtems résister aux Turcs qui étaient encore inexpérimentés dans l'art des siéges; mais accompagné de son fils il se présenta un jour devant Ali-Pascha, avec le drap mortuaire au cou, et suppliant qu'on épargnât sa vie: il fut conduit à Philippopolis où il fut tué, et son fils pour éviter la mort abjura sa religion, et reçut comme Musulman le gouvernement de Ssamsun (Amisus) en Asie. L'ambassade hongroise que le roi Sigismond envoya en 1394 à Bajasid I, successeur de Murad I, fut reçue par celui-ci dans une salle ornée d'armes bulgares [1]) et de trophées. Le sultan montra en réponse aux ambassadeurs les arcs et les

1) Il faut remarquer ici que Mr. de Hammer nomme le pays des Bulgares et des Valaques, Bulgarie, et les deux peuples indistinctement sous le nom de Bulgares.

flèches attachés aux murailles comme ses titres de propriété sur la Bulgarie [1]).

Depuis lors les Valaques confondus avec les Bulgares n'ont pu jamais se rendre indépendants; aujourd'hui ils demeurent dans la Thrace et dans la Macédoine, où ils s'occupent du bétail, eux qui autrefois ne s'occupaient que de la guerre. Ils ont conservé néanmoins leurs moeurs et leur langue, c'est-à-dire la langue latine quoiqu'elle soit mêlée d'une foule de mots grecs et turcs. Dans leurs écrits ils se servent de l'alphabet grec que par le moyen de quelques signes ils ont adapté à leur dialecte. On les connaît sous le nom de Valaques, de Cutzovlaques, de Morlaques, de Maurovlaques, de Çinçiares (pron. Tzintziares); mais eux, ils se nomment toujours Români, et regardent comme une insulte les autres noms qu'on leur donne.

1) Geschichte des Osmanischen Reiches durch Joseph von Hammer, Tome I, pag. 157, 172, 195 etc.

SECONDE PARTIE.

HISTOIRE DE LA VALACHIE.

LIVRE PREMIER.

Introduction. Géographie. Depuis la fondation de la principauté de Valachie jusqu'à la mort de Mirce Voda I. (1241—1418.)

La Valachie s'étend depuis le 43° 40′ jusqu'au 45° 50′ de latitude septentrionale, et depuis 39° 25′ jusqu'au 45° et 30′ de longitude orientale du méridien de Paris. Cette principauté est plus étendue dans sa longitude que dans sa latitude; elle est longue de 94 lieues, et large de 40 et dans quelques endroits de 50 lieues.

Les Carpates la séparent, au Nord, de la Transylvanie et du Banat de Temeswar; à l'Est, la petite rivière de Milcovu et le Siret de la Moldavie, au Sud le Danube de la Bulgarie, et à l'Ouest le même fleuve de la Servie, et un petit ruisseau qui passe près de Mehadia de la Hongrie.

La Valachie est divisée par la rivière de l'Oltu en deux grandes parties, 1) la grande Valachie qui se subdivise en douze districts (nommés dans la langue du pays judezzu, judezzuri) outre le territoire des villes de Braïla, Giurgevo, et Turnu qui avant la paix d'Andrinople étaient des forteresses appartenant aux Turcs, et 2) la petite Valachie ou le Banat de Craïova qui se partage en cinq districts.

Ces districts sont gouvernés par des préfets (Dregâtori ou Ispravnici) nommés par le prince et qui ont sous leurs ordres des sous-préfets pour gouverner les cantons ou les cercles dans lesquels chaque district est sous-divisé.

D'après le compte de Photino, qui pendant longtems a été préfet en plusieurs districts, la Valachie avait en 1818:

Dans dix-sept districts 164,819 familles de paysans, de fermiers, de petits propriétaires et de marchands; si l'on compte pour chaque famille 5 personnes, on aura. .	824,095	âmes.
Dans la ville de Bucarest une population de	100,000	-
Dans la ville de Craïova.	25,000	-
Dans les raïahs Turcs de Braïla, Turnu et Giurgevo.	80,000	-
23,000 salasses ou familles de Cignins ou d'esclaves	115,000	-
Les juifs environ	5,000	-
Les étrangers à peu-près	30,000	-
Et d'après Wilkinson le nombre des Boïars montait en 1818 à	30,000	-
Ce qui fesait en 1818 une population de	1,209,095	âmes.

Depuis cette époque la population s'est accrue considérablement par plusieurs raisons. Les famines qui ont souvent lieu en Transylvanie, ont forcé beaucoup de ses habitans à passer en Valachie dont la population depuis 1818, ayant joui d'un gouvernement plus stable et plus paternel s'est aussi augmenté d'une manière sensible. En 1829 une quantité de familles Bulgares ont passé le Danube et sont venues s'établir dans la principauté; et la paix d'Adrianople a rendu à la Valachie non seulement les trois villes de Giurgevo, de Braïla et de Turnu ainsi que le grand nombre des villages qui en dépendaient, mais aussi toutes les îles du Danube qui étaient près de la rive valaque. De sorte qu'on peut dire, sans se tromper, que la population de la Valachie monte aujourd'hui à un million et demi d'habitans.

Les Carpates sont les montagnes de la Valachie, ils s'étendent de l'Ouest vers l'Est, et quelques sommets s'élevent au-dessus des nuages et sont toujours couverts de neige. Les plus grands des sommets sont le Sasu, le Buçezzu, et le Vêrful craiului ou le sommet du roi. La Valachie a 485 monts qui ont de noms, et qui renferment beaucoup de métaux

inexploités à cause de la terreur que les Turcs inspiraient, parcequ'on craignait d'exciter leur cupidité et de les faire venir dans le pays si on leur montrait qu'il y a de l'or et de l'argent dans les Carpates.

L'or qui se trouve dans les rivières Oltu, Topologu, Argessu et Dimbovizza prouve qu'il y en a aussi dans les montagnes. Les Cigains (en român Çigani) de la couronne, nommés Aurari, avaient autrefois le droit de le cueillir, et payaient pour cela à la princesse trois ou quatre dragmes par an, tout le reste leur appartenait. L'argent se trouve dans le district de Buzeu, dans les montagnes de Dimbovizza et dans d'autres endroits. Il est encore inexploité de même que le vif-argent que contiennent différens endroits du district de Gorziu. Autrefois on tirait beaucoup de cuivre d'un endroit près de Cerneti, qu'on appelle encore aujourd'hui Baïa de Aramâ, ou la mine d'airain. L'exploiation en est aujourd'hui abandonnée ainsi que celle du fer, dans le district de Gorziu et que les Autrichiens faisaient du tems où ils étaient maîtres de le Valachie.

Le plus beau sel qui existe, aussi brillant que le cristal se trouve dans plusieurs lieux de la principauté; trois mines en sont exploitées, celle de Rimnicu, de Slanicu, et de Teleaga, et donnent tous les ans plus de vingt millions d'ocas de sel, ou de soixante millions de livres. Ceci a lieu depuis un tems immémorial sans que jamais le sel devienne moins abondant.

Le souffre ainsi que le bitume se trouve aussi dans plusieurs districts, tels que Dimbovizza, Argessu, Sâcuienii etc., mais il demeure inexploité. Le goudron se trouve en grande qualité surtout près de mines de sel. Les habitans le retirent de beaucoups de fontaines.

Le climat est plus sain dans les montagnes, et plus chaud dans les plaines. Pendant l'été il y a des chaleurs excessives qui occasionnent de grands orages mêlés de tonnerre et d'éclairs; pendant l'hiver le froid monte aussi quelquefois très-haut, de sorte que toutes les rivières gêlent même le Danube. La moitié presque de la Valachie est une plaine immense,

qui s'étend le long du Danube, et qui est arrosée par une quantité de rivières très poissonneuses dont les plus considérables sont le Siret, la Ialomizza, l'Argessu et l'Oltu ou Aluta. Le plus grand fleuve de l'Europe, le Danube arrose la Valachie dans toute sa longueur. Carra a bien décrit le sol de la Valachie ainsi que celui de la Moldavie. „Le sol des plaines et des vallons, dit-il, se trouve composé ordinairement d'une terre noire et argilleuse, moins grasse que les terrains de l'Ukraine, de la Pologne et de la grande Russie, et par conséquent plus propre à toutes sortes de grains, surtout au froment. Le sol des collines, côteaux et montagnes est communément grisâtre (ce qui annonce un plus grand mélange de nitre et de sable) et en général très-peu pierreux. Il est aride seulement sur les montagnes qui renferment les minéraux; partout ailleurs la surface de la terre est couverte d'herbes, de fleurs et d'arbustes."

Les grains qu'on cultive en Valachie sont deux espèces de blé, le blé qu'on sème l'automne; et celui qu'on sème le printems, le seigle, l'orge, l'avoine, et le maïs ou blé turc; les autres céréales sont les pommes de terre, le millet, le lin et le chanvre. Les vignobles sont un grand objet de culture en Valachie, et les vins sont d'une qualité supérieure. On en fait un grand commerce avec la Transylvanie et l'Autriche, et de ce pays on les transporte souvent dans les autres états de l'Europe sous le nom de vins de Hongrie.

Les abeilles et les vers à soie se trouvent en Valachie en assez grande quantité; mais les habitans n'y consacrent aucun soin. On y trouve beaucoup de melons d'eau et de melons sucrés, des prunes, des pèches, des cerises, des pommes excellentes connues sous le nom de pommes grasses, des poires, des abricots, des cérises et beaucoup d'autres fruits. On cultive aussi beaucoup de tabac en Valachie: il n'y a pas de pays au monde où il y ait tant de sources d'eaux minérales que dans cette principauté.

A Câlâmânesci à dix verstes de la ville de Rimnicu, aux

environs de l'Oltu se trouvent deux fontaines d'eau minérale férugineuse mêlée de souffre et d'autres sels.

L'eau qui se trouve à Bobeci dans le district de Sâcueni, contient beaucoup de fer, et d'autres sels; mais en plus petite quantité.

A Câmpulungu, dans le vallon nommé la grande Bughizza, il y a une source d'eau minérale qui a les mêmes qualités que la précédente; mais le goût n'en est pas si bon. Enfin dans la vallée du Podvadu ainsi que dans d'autres lieux il y a de pareilles sources d'eaux minérales.

Le bétail est trés nombreux en Valachie qui fait tous les ans un commerce de plus de cent mille moutons avec Constantinople, et de plusieurs milliers de cochons avec la Hongrie. Les boeufs sont aussi très-estimés et l'on en fait tous les ans un grand envoi pour Vienne. Les chevaux sont excellens, ils sont d'une moyenne grandeur; beaucoup de Boïars en ont de grands haras. Le gibier y est aussi très nombreux; il consiste en cerfs, chevreuils, sangliers, lièvres etc.; les animaux carnaciers sont les ours, les loups, les renards; tous les oiseaux de l'Europe se trouvent en Valachie en grand nombre à cause de ses belles et grandes forêts couvertes de sapins, de chênes, d'aulnes, de frênes, de cormiers, d'érables. Comme la plus grande partie de ces arbres est de haute-futaie, les Valaques en font un grand commerce avec les Turcs qui en construisent leurs vaisseaux.

Le grand débouché d'exportation de la Valachie est le port de Braïla située sur le Danube. Avant 1829 cette ville était une forteresse occupée par les Turcs, et alors tout le commerce de cette principauté se faisait par Gâlati (pr. Galatze), située en Moldavie. Aujourd'hui Braïla est gouvernée par un Ispravnicu valaque, et tous les objets destinés à l'exportation y sont conduits pour être embarqués dans les vaisseaux qui y arrivent de toutes les parties du monde.

On voit que la Valachie est riche en tout ce qui peut rendre un pays heureux; les habitans pourraient se glorifier d'avoir pour leur patrie le jardin de l'Europe, si les marais

qui sont dans les environs du Danube ne rendaient l'air mal sain, et si les sauterelles qui arrivent quelquefois comme des nuages du côté du midi ne dévoraient dans un jour tous les champs que le paysan s'est donné la peine de labourer et de soigner pendant une année entière.

Maintenant que nous avons fait connaître un peu le pays dont nous allons parler, commençons à raconter son histoire; nous y verrons des exemples d'un courage, d'un patriotisme distingués et de vertus éminentes; mais souvent nous y rencontrerons aussi de lâchetés, de trahisons insignes et de grands crimes.

Rodolphe le Noir (Radu Negru I) de la famille des Basaraba est le premier prince de la Valachie. Forcé par les circonstances dont nous avons parlé dans le troisième livre de la première partie de notre histoire, il quitta Fogaras, et vint établir un nouvel état pour lui et pour son peuple, de l'autre côté des Carpates. A son entrée dans ce pays il le trouva presque entièrement dévasté par les hordes des barbares, à l'exception du banat de Severin ou de Craïova qui était devenu un lieu civilisé en quelque sorte par le séjour que les Templiers y firent.

En 1241 [1]) accompagné d'une foule de nobles, d'officiers, de soldats et de peuple, tous de la religion grecque à l'exception de quelques Saxons Transylvains qui étaient catholiques, il passa les Carpates et s'arrêta en Valachie près des sources de Dîmbovizza dans une plaine connue sous le nom de Câmpu Lungu ou Longchamp. Là il se bâtit un château et une église qui existent encore aujourd'hui [2]). On y voit son portrait; il y porte un long habit brodé en or et en argent, et au-dessus de cet habit un surtout orné d'une fourrure noire: sa tête est couverte d'un diadème. Son visage est brun et il a les cheveux et les moustaches noires,

---

1) Photino, tome II, pag. 2.

2) Engels Geschichte der Walachei, pag. 59; et Photino, tome II, pag. 3.

c'est ce qui fait qu'on lui a donné le surnom de noir. La princesse sa femme qui était catholique fit bâtir aussi une église de sa religion. Quatre années plus tard, en 1245, il étendit son pouvoir: les petits capitanats qui se trouvaient en Valachie, étant trop faibles pour lui résister se soumirent à lui, de sorte que sa domination s'étendait depuis les Carpates jusqu'au Danube et depuis l'Oltu jusqu'au Siret [1]). La principauté fut appelée par les Romåns Térra romånéscă, par les Byzantins Ungro-vlachia ou Valachie et par les Hongrois Havas-Alföld ou pays au-delà des monts de neige [2]). Après s'être bien établi en Valachie, Rodolphe s'occupa à constituer sa principauté, à établir des lois sages, des juges et des employés [3]), à bâtir les villes de Pitesci, d'Argessu, de Tirgoviste et de Bucarest, et à reparer les murailles de la forteresse de Giurgevo ou de Saint-George [4]).

Plus tard il transporta son trône à Argessu, et y bâtit un nouveau château et une église où se trouve aussi son portrait [5]). Cette église a été deux cents ans après, embellie par un autre prince. Tout l'extérieur de cet édifice, dit Wilkinson, est un marbre ciselé dans le style du clocher de Saint-Étienne à Vienne, mais beaucoup plus élégant. L'ensemble produit un grand effet, et comme il a conservé parfaitement sa beauté primitive, c'est certainement un monument que les Valaques peuvent citer avec orgueil dans quelque endroit de l'Europe que ce soit [6]).

En 1246 le Banat de Craïova était gouverné aussi par une branche de la famille de Basaraba [7]). Comme le ban de

1) Photino, idem pag. 4.

2) Fessler's Geschichte der Ungern, tome III, pag. 128.

3) Gregoire Plessoïanu, dans le No. 55 de l'Abeille romåne.

4) Schediasma historicum de Valachorum historia: Jennae 1743, 4 pag. 17.

5) Photino, tome II, pag. 5.

6) Tableau de la Moldavie et de la Valachie par Wilkinson, pag. 14.

7) Cette famille est très ancienne; déjà du tems où Aurelien fit passer une partie des Romains de la Dacie de Trajan en Moesie,

ce pays, préférait avoir le prince de Valachie pour suzerain plutôt que pour ennemi il vint accompagné de ses principaux officiers, le trouver à Argessu et le reconnut pour son maître, en s'engageant à lui être toujours fidèle et allié; mais sous condition que Rodolphe n'aurait à se mêler en rien dans l'administration du Banat. Le Prince de Valachie l'accueillit avec bonté, et le nomma président de son conseil princier; il lui fit aussi présent d'un bâton d'argent en signe de haute dignité. Depuis lors le pays de Craïova appartint toujours à la principauté. Après qu'un membre de la branche de Basaraba du Banat nommé Jean, fut choisi prince de Valachie la possession en est restée aux Voëvodes de la Valachie qui nommaient presque toujours pour gouverneur de ce pays un de leurs frères ou de leurs parens.

Il parait même que Rodolphe le Noir conserva aussi son ancien état, savoir celui de Fogaras car on lit dans une de ses Bulles d'Or ces titres: En Jesus Christ, notre Seigneur, Nous fidèle, honorable et seul vainqueur Radu Negru Voëvode, par la grâce de Dieu prince de tout le pays Romain [1]), venant de la Hongrie et duc d'Amlas et de Fogaras [2]).

Il avait adopté pour les armes de sa principauté l'aigle romaine, et comme il était chrétien il plaça dans son bec une croix. Ces armes sont encore celles de la Valachie, et non un corbeau comme le prétendent quelques auteurs [3]).

Rodolphe avant de mourir détermina la forme du gouvernement; il établit des lois qui sont encore admirées. Il institua un sénat composé de douze personnages des plus distingués de l'état, et qui se nommait conseil du prince, et plus

---

elle était considérable; plus tard elle était divisée en deux branches, l'une régnait en Moesie, d'où descendaient les bans de Craïova, l'autre à Fogaras d'où vint Rodolphe. Leur ancien établissement était une campagne située entre la Morave et le Danube connue aujourd'hui sous le nom de Basarovizza.

1) C'est ainsi qu'on appelle souvent la Valachie.

2) Photino ibidem.

3) Photino tome I, p. 306.

tard divan princier. Il décida que le prince ne pourrait pas transmettre sa dignité à son fils, par droit d'hérédité, mais que le trône serait électif.

Les officiers qui avaient accompagné Radu en Valachie devinrent propriétaires de terres, et ce sont leurs descendans qui, connus sous le nom de Boïars ou de guerriers, devinrent les nobles du pays. Comme aussi dans le reste de l'Europe, au moyen âge, les boïars avaient seuls le droit de porter les armes et de posseder de grandes terres; outre ces boïars il y avait cependant beaucoup d'hommes libres connus sous le nom de Mosniani; la plupart n'en avaient pas de terres, mais ils étaient fermiers des nobles; le reste du peuple mêlé avec la nation vaincue, composa les esclaves connus sous le nom de vecini ou voisins synonime de serfs. Ceci vient de ce que les prisonniers qu'on avaient faits dans les combats, restaient esclaves et comme ils n'étaient pas de la même nation que les Valaques, et qu'ils étaient des pays voisins, on les nomma voisins qui plus tard signifia serfs, comme je l'ai déjà dit.

Rodolphe mourut après un régne de vingt quatre ans [1]), et les Boïars choisirent à sa place son frère Michel [2]) I Basaraba en 1265. L'année de son règne est différente chez plusieurs auteurs; mais tous avouent qu'il a regné 19 ans. Puisque Radu commença à règner en 1241, et qu'il mourut après vingt quatre ans, il est bien clair que Michel I lui a succédé en 1265. Sous son règne Cordocuba s'était emparé du trône des Valaques en Bulgarie; ayant appris que Jean II Asan marchait contre lui, il demanda des secours à Michel de Valachie; mais il fut battu avant l'arrivée des troupes valaques. L'histoire dit que ce prince de la Valachie était un homme pacifique, et que rien ne se passa de remarquable sous son règne qui dura dix-neuf ans [3]).

Denis ou Dan I son neveu et fils de Rodolphe I, fut

1) Histoire de la Valachie, en român, par Radu de Greceani. Manuscript.

2) Engels Geschichte der Wallachei, pag. 149.

3) Photino. Tome II, p. 8.

nommé prince à sa place, en 1284. Les chronologies locales se trompent sur son règne; elles avouent qu'il était fils du fondateur de la monarchie valaque, et cependant elles placent Rodolphe en 1215, et le fils en 1333, d'où l'on peut voir que c'est une erreur évidente; mais d'après l'ancienne histoire de Servie l'on voit qu'il a regné vers la fin du treizième siècle après son oncle Michel I. Michel fils de Toechus, declaré par une faction roi des Valaques transdanubiens, pria Denis de venir à son secours, et consentit à épouser sa fille. Le mariage se fit; mais peu de tems après que l'armée valaque eut passé le Danube, Denis périt dans un combat, vers l'an 1298 [1]).

La même année les boïars élurent pour leur souverain Etienne I surnommé Maïlatu, qui était de la famille des Basaraba. Comme André III avait des vues sur son duché de Fogaras, il fortifia de nouveau cette place par de nouvelles *murailles*, et y plaça une garnison suffisante. André marcha pour s'emparer de cette ville, déjà il avait commencé à en faire le siège, lorsque les Valaques de l'interieur firent une sortie et repoussèrent le roi qui se vit obligé de se retirer [2]). Peu de tems après, une grande horde de Scythes vint des parties septentrionales et pénétra dans l'Illyrie. Etienne Milutin despote de Servie unit ses forces à celles d'Etienne prince de Valachie; ils marchèrent ensemble contre les Tartares, et les anéantirent tout-à-fait.

Ayant assuré le bonheur de sa principauté par des lois sages, Etienne mourut après avoir regné vingt sept ans [3]); il eut pour successeur Jean I Basaraba qui monta sur le trône en 1324, après avoir été d'abord ban de Craïova, et c'est depuis lui que ce petit état fut incorporé à la Valachie. L'an 1328 Michel Straschimir roi des Valaques transdanubiens fit un traité avec le prince de Valachie qui lui envoya une armée pour replacer sur son trône Andronicus le vieux, que son fils Andronicus le jeune avait chassé. Mais la paix ayant été

1) Photino idem p. 9.
2) Chronologie servienne par Munster.
3) Photino idem p. 13.

faite, les Valaques retournèrent dans leur pays pour se préparer à une nouvelle guerre [1]).

Les historiens hongrois et surtout Turocz disent que Jean I était grand Vassal de la Hongrie, les écrivains moldaves et valaques le nient; cependant il est sur que ce prince payait un tribut au roi Charles à cause de son duché de Fogaras, et non à cause de la Valachie qui n'a jamais apartenu à la Hongrie.

En 1330 Charles I roi de Hongrie leva une nombreuse armée pour marcher contre Jean Basaraba: il y avait été excité par Thomas Farkas, Voëvode de Transylvanie et par Dionysius de Széck [2]), sous pretexte qu'il ne devait pas laisser en paix un schismatique, mais le forcer à reconnaître l'autorité du pape [3]); cependant leur véritable but était l'espoir que le pays conquis leur serait accordé par le roi. Avec des troupes nombreuses, composées de Comains et de Hongrois, il entra dans le banat de Craïova, et s'empara de la capitale de cet état, Severin ou Zewrin sans coup férir: tout le banat fut conquis et le gouvernement en fut accordé à Dionysius de Széck. A cette nouvelle Basaraba fut surpris; il voulut cependant se servir des voies de la négociation avant d'avoir recours aux armes pour défendre son pays et son peuple. Il envoya des députés à Charles I. qui lui adressèrent ces paroles: „Votre armée vous a causé beaucoup de dépenses; notre maître veut vous donner en dédommagement sept mille marcs d'argent. Vous vous êtes emparé de la forteresse de Severin, qu'elle vous reste en possession avec tous ses environs. Comme jusqu'à présent, vous continuerez aussi désormais à recevoir fidèlement le tribut annuel que notre prince vous paye; il veut même envoyer à ses frais, à votre cour, un de ses fils comme ôtage; hâtez vous seulement de retourner chez vous, car chaque pas que vous ferez en avant peut vous

1) Photino idem.
2) Fessler's Geschichte der Ungern. Tome 3, p. 129.
3) Photino idem p. 15.

conduire dans des périls qui seront fatals à vous et à votre armée" [1]).

C'est en 1330, dans un pays éloigné de tout civilisation qu'un prince montrait de si beaux sentimens. Le roi esclave de ses courtisans fut transporté de colère aux paroles des ambassadeurs. Allez, dit-il, dire au Voëvode Basaraba qu'il n'est que le berger de mes brebis; dites-lui que je viendrai le retirer, par la barbe, de son réduit, pour l'emmener prisonnier. „Le comte Dominik (Donch) voulut l'interrompre dans son discours téméraire. Il serait plus convenable, dit-il au roi, que vous acceptassiez la proposition humble, modeste et pour vous même honorable de Basaraba, et lui en témoigner votre bienveillance et votre satisfaction." Le conseil de cet homme sage fut rejeté fièrement; le roi, plus en colère répéta sa réponse aux envoyés, et les suivit à l'instant même avec son armée.

Tout en envoyant ses deputés à Charles, Jean s'était préparé à résister aux forces du roi: tout le pays plat avait été abandonné, les habitans des villages s'étaient retirés dans les montagnes avec leurs troupeaux et leurs grains. Le roi de Hongrie n'avait fait que quelques lieues dans un pays désert et inconnu qu'il s'egara dans des chemins impraticables et dans des montagnes couvertes de forêts; son armée éprouva bientôt toutes les horreurs de la famine; ceux qui avaient été envoyés pour chercher des vivres avaient été tués ou faits prisonniers. Dans une pareille calamité Charles devint à son tour humble: il emplora la paix. Basaraba la lui accorda, et se montra généreux envers son ennemi. Il consentit à accorder au roi la possession du banat de Severin, à se reconnaître grand Vassal de la Hongrie, à payer le même tribut qu'avant la guerre, et à faire guider en sureté l'armée hongroise jusqu'aux frontières [2]).

Mais ce n'était que pendant la paix que ses sujets obéis-

---

1) Turocz. Chronicae Hungarorum. Parte 2, capite 97.
2) Turocz. ibidem.

saient à Basaraba: Lorsque les ennemis pénétrèrent en Valachie, les boïars ne voulurent pas laisser échapper une occasion si favorable pour exterminer les Hongrois. Ils refusèrent d'obéir à leur prince et de reconnaître la paix conclue entre lui et Charles. Ils s'approchèrent avec leurs troupes de l'armée hongroise et se mirent à l'observer [1]. Avec quelque fidélité et sureté que le guide du prince de Valachie voulût conduire le roi de Hongrie, il était obligé de faire passer l'armée par un chemin qui traversait les montagnes, et ni le prince ni le guide ne pouvaient empêcher que les boïars n'occupassent avec leurs hommes d'armes, les défilés et les sommets des rochers. Au moment où le roi passait sans inquiétude par une vallée qui à mesure qu'on avançait, devenait plus étroite [2], il se vit tout-à-coup assailli par une pluie de fléches et de pierres. Toutes les hauteurs et tous les passages étaient occupés par la foule canine des Valaques comme dit dans sa fureur patriotique Turocz, auteur hongrois [3]. Le roi se vit entouré de tous côtés; il n'y avait aucun espoir de salut; et ce fut le 10 Novembre que commença le plus terrible carnage. Le courage ne donnait plus de confiance, les armes et la résistence plus de secours; le désespoir plus de force, car l'espace manquait pour combattre. Quatre jours les Hongrois reçurent la mort sans pouvoir la rendre; pendant tout ce tems le comte Donch, son fils Ladislas, maître Martin, et une foule de chevaliers fidèles, restèrent comme une muraille de fer, autour du roi en le couvrant de leurs boucliers. Les Valaques étaient enfin las de jeter des flèches; il s'élancèrent de leurs montagnes et commencèrent á tuer avec le sabre et la hache. Niklas de Transylvanie, Michel de Pos-

1) Fessler. Geschichte der Ungern, Tome 3, p. 131.

2) Und gab ym (dem Könige) der Woybod Batzarab ein gelaitman, der yn aus dem lant furen solt, do furt der leytman den Kunig durch ein Stain gereusch, daz waz vorn weyt und ye lenger ye enger. Heinrich von Muglen Chron. C. LXXI bei Kovachich d. a. O. S. 92.

3) Canina multitudo Valachorum. Turocz Chronicae Hungarorum parte 2, cap. 97.

sega, André de Stuhlweissenburg, vice-chancelier du roi, la plupart de ses chevaliers [1]) et de ses chapelains [2]) qui avaient accompagné Charles pour prêcher aux Valaques les dogmes du Saint-Père, tombent sous leurs coups. Enfin le désir du pillage l'emporte sur la fureur de la vengeance: le camp, les bagages, les sceaux du roi, des sommes considérables, une foule de vases d'or et d'argent deviennent la proie des vainqueurs, et un grand nombre de prisonniers en sont chargés, tandis que les plus résolus des Hongrois cherchent à se frayer un passage hors de la vallée de la mort. Charles change son habit avec Desö fils de Dionysius, et suivi de quelques fidèles serviteurs, il parvient à se sauver, tandis que Desö pris pour le roi est fait prisonnier et massacré [3]). C'est ainsi que se vit obligé de fuir celui devant qui tremblaient la Dalmatie, la Croatie, la Servie, la Gallicie, la Lodomerie, la Cumanie, la *Bulgarie*, toute la Hongrie, Salerne, le mont Saint Ange, la Pologne, la Bohème, l'Autriche et d'autres pays [4]).

L'entrée du roi dans Temeswar déchira les coeurs; de l'armée nombreuse à la tête de laquelle il avait été quelques semaines avant, à peine y avait-il autour de lui autant qu'il prenait autrefois pour aller à la chasse [5]). Le manque de sagesse et de prévoyance, dit Fessler, n'est jamais avoué par le général battu, et jamais reconnu par le peuple vaincu; ce qui fut la suite de cette témérité, fut rejeté par Charles I sur la perfidie et la trahison du prince Valaque [6]); le roi de

1) Fessler tome 3, p. 132.
2) Photino tome II, p. 15.
3) Fessler tome 3, p. 133.
4) Turocz parte 2, cap. 99.
5) Fessler tome 3, p. 133.
6) Voyez l'histoire de Fessler tome 3, p. 134. Plusieurs auteurs hongrois disent que Basaraba n'avait conclu avec le roi qu'une fausse paix, et que c'est lui qui envoya ses troupes pour surprendre les Hongrois dans les défilés; en s'appuyant sur un diplome de Charles I de l'année 1333, où il appelle Basaraba manifestus et notarius infidelis. Mais de pareilles sources historiques, dit Fessler, quelque nécéssaires et utiles qu'elles soient à la politique, n'ont aucun poids dans l'histoire.

Hongrie n'avait plus ni l'envie ni le pouvoir de se venger de cette défaite, et depuis lors le prince de Valachie se tint pour dégagé de tous ses droits de vassal [1]).

Après cette illustre victoire, Jean Basaraba vécut encore dix ans et mourut en 1340. On voit encore son nom ainsi que celui de sa femme, inscrit dans l'église de Câmpulungu [2]). Son frère Vladislas I lui succéda comme on le voit par une bulle d'or de Mirce Voda trouvée dans le monastère de Tismana [3]). Une chronologie hongroise citée par Photino dit que Louis roi de Hongrie fit une incursion en Valachie *pendant* son règne, et qu'il livra une grande bataille à Vladislas à Branu dans le district de Buzeu, en 1342. Louis vaincu fut obligé de prendre la fuite [4]).

C'est le seul auteur qui parle de cette attaque de Louis contre Vladislas; je ne saurais le confirmer. Il paraît que le règne de ce prince fut très court, car Turocz nous dit qu'Alexandre I. était déjà en 1342 Voëvode [5]). Cet Alexandre était frère de Jean I. Basaraba [6]); il était plein de bravoure et le prouva dans la guerre qu'il eut à soutenir contre Louis de Hongrie. Il avait fait un traité d'alliance avec un Khan de la Bessarabie; les Tartares pénétrèrent d'un côté et les Valaques d'un autre en Transylvanie; Louis envoya contr'eux plusieurs armées qui furent battues, et à la fin il se vit obligé de conclure la paix [7]) avec Alexandre Voda [8]) qui mourut en 1352 [9]).

Après sa mort les boïars choisirent à sa place son fils

1) Engels Geschichte der Wallachei, p. 151.
2) Photino, tome 2, p. 16.
3) Photino. tome II, p. 16.
4) Photino idem.
5) Thurocz. Chron. Hung. Liber III, cap. 3.
6) Photino. idem pag. 17.
7) Photino, pag. 18.
8) Le mot Voda est l'abréviation de Voëvode qui signifie chez les Romåns prince.
9) Turocz qui n'est pas bien souvent l'ami de la vérité dit que ce prince alla en 1342 prêter serment de fidélité à Louis de Hon-

Nicolas I. On voit son portrait dans l'église de Câmpulungu où il est réprésenté tenant une église en main; ceci signifie qu'il avait été le restaurateur et le protecteur de l'édifice que son aïeul Rodolphe le Noir avait bâti [1]). Sous son règne Soliman pénétra en Bulgarie; les habitans de ce pays demandèrent du secours à Nicolas qui leur envoya deux mille cavaliers, mais qui n'ayant pu s'unir aux Bulgares à cause des Turcs retournèrent chez eux. Après un règne de quatorze ans Nicolas I. mourut et fut enterré à Câmpulungu, où on lit encore cette inscription sur son tombeau: Ci-git Nicolas Voëvode, fils d'Alexandre Voëvode, mort en 1366 [2]). On trouve encore plusieurs de ses bulles d'or portant l'année de la créa-du monde 6860, c'est-à-dire 1352 de J. C. [3])

Rodolphe II, son successeur en 1366, frère de Vladislas I, acheva l'église de Tismana où on trouve un de ses bul*les d'or* [4]). On dit qu'il envoya son fils Denis avec une armée au secours des Bulgares et des Serviens contre les Turcs; les Valaques furent défaits et Dan eut le bonheur de retourner en Valachie où après la mort de son père, arrivée en 1376 il fut élu prince sous le nom de Denis II. Il était le gendre de Lazar Samoderski roi de la Servie et de l'Illyrie [5]). Sous son règne les Juifs chassés de la Hongrie par le roi Louis I, obtinrent un refuge en Valachie, et s'établirent dans la ville de Turnu qui devint le principal depôt de commerce [6]). Il permit aussi aux frères Minorites de s'établir en Valachie et

---

grie; il y avait été engagé seulement par la réputation de la grande valeur du roi. Les Valaques dans ce tems là ne s'effrayaient pas si facilement du pouvoir et du courage des ennemis.

1) Photino, pag. 18.

2) Idem.

3) Il faut toujours soustraire 5508 de l'année de la création pour avoir celle de J. C.

4) Photino, et Manuel de Chronologie en langue române, rapportée par Engel pag. 97.

5) Photino, pag. 23.

6) Sulzer's Geschichte des transalpinischen Daciens. Tome I. page 367.

de se bâtir une église de leur réligion [1]). Engel donne pour prédécesseur à Denis II. un certain Wlaiko; mais il se trompe tout-à-fait; ce Wlaiko n'est que le prince de Moldavie Lasco qui régna en 1370.

On ne sait rien de plus sur Denis qui fut assassiné, on ne sait par qui [2]), en 1382, après avoir regné six ans [3]).

Mirce I Basaraba fils de Rodolphe II, un des plus grands princes dont la Valachie se glorifie avec raison succéda à Denis II. Sous son règne cette principauté acquit la plus grande étendue qu'elle a eue avant et après lui; il réunit sous son pouvoir les treize districts de la grande Valachie et les autres cinq du banat de Craïova [4]). Il eut une guerre à soutenir contre Sisman roi de la Bulgarie depuis 1383 jusqu'en 1387, et il parait que l'issue en fut heureuse, et qu'il avait conquis les villes de Dobrogea et de Silistrie, parcequ'en 1390, il s'intitulait „Mirce par la grâce de Dieu Voëvode de Valachie, duc de Fogaras et d'Amlas, Ban de Severin, Despote de Dobrogea et Seigneur de Silistrie" [5]).

Murat I, empereur des Osmans était en guerre avec Lazar Samoderski, despote de la Servie. Il avait obtenu des troupes de Mirce [6]), qui combattirent aussi le 15 Juin 1389 dans la journée de Kossova, où les Turcs avaient déjà commencé à attaquer l'armée de Lazar composée de Serviens, de Bulgares, de Bosniens, d'Albanais, de Polonais, de Hongrois [7]) et de Valaques comme nous l'avons dit, lorsqu'un servien Milosch Kobilovitsch sortit des rangs des chrétiens et se frayant un chemin au travers des gardes jusqu'à Murad, il dit qu'il avait un secret à lui communiquer. On lui donna passage et au moment où il fesait semblant de se pencher pour embras-

1) Engel's Geschichte der Walachei, pag. 155.
2) Engel, pag. 156.
3) Photino, pag. 24.
4) Photino, pag. 25.
5) Engel pag. 157 et Dogiel I. pag. 598.
6) Photino, p 25, et Engel's Geschichte von Servien. pag. 346.
7) de Hammer. Tome I, pag. 177.

ser les pieds du Sultan, il tira un poignard et le lui plongea dans le ventre. Les gardes s'élancèrent sur l'assassin, mais plusieurs en furent repoussés: Milosch parvint à se sauver trois fois de la foule qui le poursuivait, en tâchant de réjoindre son cheval qu'il avait laissé sur le bord du ruisseau Schitnizza qui coulait près du camp turc; mais enfin il fut pris et coupé en morceaux par les janissaires furieux. Pendant ce tems Murad quoique mortellement blessé, continua de donner les ordres nécessaires pour gagner la victoire. Lazar roi des Serviens ayant été fait prisonnier dans ce moment, fut conduit dans la tente du Sultan expirant qui prononça sa condamnation et vengea sa prochaine mort par celle de son ennemi. Depuis lors le nom de Milosch Kobilovitsch vit dans l'histoire des Turcs comme celui d'un assassin, dans la bouche du peuple servien comme celui du vengeur de la liberté de sa patrie. Bajasid I surnommé le foudre de Dieu succéda à Murad I. Le règne de ce Sultan commença comme l'histoire du genre humain par un fratricide; à peine monté sur le trône il fit assassiner Jakub, son frère unique, et après ce crime il fit un traité de paix avec Etienne, fils de Lazar, en lui rendant une partie de la Servie, et commença ses autres conquêtes [1]).

Mirce effrayé de la défaite des Serviens vit que bientôt Bajasid marcherait contre lui; il chercha à se faire des alliés puissans, et justement pendant ce tems le roi de Pologne Vladislas Jagellon et sa femme la reine Hedwige, jaloux de Marie reine de Hongrie, avaient proposé aux princes de Moldavie et de Valachie de s'unir à la Pologne, et de conclure un traité offensif et défensif contre les Hongrois, et contre tout autre ennemi. Mirce envoya donc à Radom deux de ses boïars Magnus et Romain Hericzki [2]), et Pierre Mussatu, prince de Moldavie son deputé Dugoï [3]). Les deux Voëvodes y conclurent un traité d'alliance avec le roi de Pologne, le 10 Dé-

1) v. Hammers Geschichte der Osmanen. Tom. 1, pag. 177.
2) Engels Geschichte der Walachei, pag. 157.
3) Engels Geschichte der Moldau, pag. 110.

cembre 1389 [1]), par lequel chacun des trois contractans devait sécourir ses deux alliés contre les Hongrois avec toutes ses forces, mais contre d'autres ennemis avec autant de troupes qu'il lui plairait. Ce traité fut confirmé par Mirce, dans un diplome daté de Lublin le vingt janvier 1390, et couvert de son grand sceau (dedimus literas privilegiales, pendentis et authentici Sigilli nostri majoris munimine roboratas [2]).

En 1390 Sigismond venait de punir Etienne de Moldavie de son traité avec Jagellon; le prince de Valachie craignant le même sort et voulant se mettre en état de résister aux Hongrois, envoya à Suczawa, capitale de la Moldavie, ses députés Romain Hericzki, et Kabdes Sadki qui s'y rencontrèrent le 15 novembre 1390 avec les envoyés polonais Gervasius de Dalowicz et Benzo de Zabokrue, et y stipulèrent que l'amitié entre les deux nations ne serait pas interrompue; mais que si le roi de Pologne voulait marcher contre les Hongrois, il devait le faire avec la connaissance et du consentement de Mirce; et que si le Voëvode de Valachie voulait faire la paix à perpétuité ou pour quelque tems avec le roi de Hongrie, il devait y comprendre aussi le roi de Pologne, et que celui-ci devait approuver et observer le traité; de sorte que plus tard chacun des contractans s'unirait avec le second pour faire cause commune contre le troisième qui aurait manqué aux articles convenus. Mais lorsque Mirce vit plus tard que Sigismond n'était pas en état de lui déclarer la guerre, il devint plus hardi et renouvela à Lemberg le 6 juillet 1391 son premier traité avec Jagellon [3]).

Cette alliance ne lui servit à rien contre Bajasid qui en 1390 avait commencé à s'emparer de la Bulgarie. Vidin et Sistow, dont Mirce s'était rendu maître dans la guerre qu'il eut avec Sisman, tombèrent en 1392 au pouvoir du Sultan qui se prépara à pénétrer en Valachie..

---

1) Fessler. Tom. 4, pag. 86.
2) Engels Gesch. der Walachei, pag. 157, et Dogiel, T, I. p, 598.
3) Engels Geschichte der Walachei, pag. 158.

Dans la même année Sigismond voyant qu'il était en guerre avec les Turcs marcha aussi contre lui pour le punir de son alliance avec Jagellon [1]), comme il avait déjà puni

1) C'est pendant cette expédition qu'on prétend que Sigismond brûla pour la belle Elisabeth Morsinay, fille d'un boïar Valaque du comitat de Hunyade, et que le fruit de cet amour fut le grand Jean Corvin Hunyade. Cette anecdote a pu bien être inventée par des personnes qui y étaient intéressées, et qui dans leur amour patrioti que auraient rougi d'avoir pour leur général, et pour sauveur non seulement de la Servie et de la Hongrie, mais de toute la Chrétienté, le fils d'un simple boïar Valaque; mais je m'étonne comment aujourd'hui des personnes d'un mérite superieur aient pu adopter cette fable! Jean Hunyade ne pouvait pas être le fils de Sigismond, et voici par quelles raisons: Tous les magnats instruits de la Hongrie, ainsi que les professeurs de l'université de Pesth conviennent aujourd'hui que ce grand capitaine était Valaque et par son père et par sa mère: son père était Voïcu Butu, boïar de Mircc. Pray, l'auteur des annales des rois de Hongrie, dit que Hunyade ne pouvait pas être le fils de Sigismond, parcequ'il était du même âge que le roi. Voici ses paroles:

Bonfinius loco cit. et Timon in purpura Pann. f. 11. scribunt Hunyiadem apud Demetrium Zagrabiensem Episcopum in epheborum numero fuisse, tenuit autem Demetrius Cathedram Zagrabiensem ab anno 1375 ad annum 79 ut Reverendis. et Cl. Kerczelich in hist. Za grab. pag. 135 ex instrumentis rite conficit. Itaque Hunyiades intra annos 1375 et 79 ut minimum dicam fuerit annorum 12. proinde natus anno Christi 1368, aut paulum post. Constat autem ex Chronico Barthosii apud Cl. Gelasium Dobner auctoris supparis, Sigismundum eodem anno 1368 natum esse: igitur Hunyiades aut aequalis Sigismundo fuit, aut 3. quatorve annis minor. Georgius Pray. Annales Regum Hungariae Parte 3. Libro 3.

Pour approuver leur fable, quelques auteurs hongrois en ont cité une autre encore plus ridicule; ils ont cherché à donner une étymologie au nom de Corvin que Hunyade portait. Ils disent que lorsque Sigismond quitta en 1392 la belle Elisabeth il lui donna un anneau en lui recommandant, si elle avait un garçon, de venir le trouver avec son frère et son fils. Après que Hunyade fut né, sa mère partit avec lui et son frère pour aller trouver le roi; ils arrivèrent dans une forêt et s'y arrêtèrent; le frère de la belle Morsinay alla ramasser du bois, et celle-ci voulant chercher aussi de l'eau, peut-être pour préparer le diner, laissa seul son enfant, et pour qu'il ne pleurât pas, elle lui donna l'anneau de son père. Tandis que l'enfant s'amusait avec l'anneau, voilà qu'un corbeau arrive, enlève

Etienne, prince de Moldavie [1]). Pressé d'un côté par les Hongrois, d'un autre côté par les Osmans, il résolut de faire la paix avec ces derniers, qui l'avaient déjà vaincu dans une

---

l'anneau des mains du petit Hunyade et va se placer sur un arbre. Le fils d'Elisabeth se met à crier, sa mère arrive; elle aperçoit le corbeau qui tenait l'anneau dans son bec, comme cet autre corbeau de La Fontaine qui tenait un fromage; elle appelle son frère celui-ci bande son arc et tue l'oiseau. Du tems où les dieux se promenaient sur la terre, où Jupiter se changeait en cygne, peut-être que quelqu'autre dieu se serait changé en corbeau: mais aujourd'hui et du tems de Hunyade ces merveilles n'ont plus lieu, peut-être à cause des péchés des historiens. Ces messieurs ont dérivé cette fable de ce que Corvin portait dans ses armes un corbeau avec un anneau; mais, d'après le diplome que Sigismond lui a donné lorsqu'il le fit comte de Bistrizza, on voit que Hunyade avait pris ces armes de sa famille qui les portait aussi.

Turocz dans la Chronica Hungarorum Part. 4, cap 30 dit: Erat tunc in regno miles magnanimus, nobili et clara transalpinae gentis de gremio natus, Joannes de Hunyad, homo bellicosus, etc.

Ferdinand I. même dit: Hae vero sunt omnes propemodum laudatissimarum gentium origines, inter quas Valachi gentiles sui, minime postremas habent, ut pote quos ab ipsa rerum Domina Urbe Roma oriundos constat: unde nunc quoque sua lingua Romani vocantur, tua ista gens fortitudine praepolens fuit; multorum praestantissimorum Ducum Genitrix, inter quos Joannes Hunyades Inclyti Mathiae Regis Pater, et illius aetati proximi majores Tui potissimum enituisse feruntur. Ferdinandus I. in Diplomate Archi-Episcopo Strigoniensi Nicolao Olaho, 23 Novembris 1548 collato.

On dira peut-être que si Hunyade avait le même âge que Sigismond, il aurait eu 89 ans, lorsqu'il a vaincu pour la dernière fois les Turcs à Belgrad, et que c'est impossible qu'un homme si âgé puisse endurer les fatigues de la guerre. Mais est ce qu'il n'y a pas eu aussi d'autres hommes qui ont combattn à un âge plus avancé? Et Pray a raison de dire qu'il est plus croyable que Hunyade a combattu à l'âge de 89 ans contre les Turcs, plutôt qu'il a pu être le fils de la maîtresse de Sigismond âgé seulement de trois ans. Nec quidquam pro adversariorum sententia facit, quod Hunyiadem, si conjectura nostra habet, cum diem extremum obiit, oportuit fuisse annorum 89. Veri enim est similius, virum ea aetate Turcis resistere potuisse, quam Sigismundi nondum triennis ex concubina filium fuisse. Annales Regum Hungariae Parte 3, Libro 3.

1) Engel, idem.

grande bataille [1]) et lui avaient pris les villes transdanubiennes [2]). Il s'engagea donc à payer un tribut annuel à Bajasid s'il consentait à lui envoyer des secours contre le roi de Hongrie. Le Sultan l'accepta et fit avec Mirce le traité suivant:

Chatti Humajun du Sultan Bajasid I, surnommé Ilderim l'an 1392 de J. C.

1) Par notre grande clémence; nous consentons que la principauté nouvellement soumise par notre force invincible, se gouverne d'après ses propres lois, et que le prince de Valachie ait le droit de faire la guerre et la paix, et celui de vie et de mort sur ses sujets.
2) Tous les chrétiens qui ayant embrassé la réligion de Mahomet passeraient ensuite des contrées soumises à notre puissance en Valachie, et y deviendraient de nouveau chrétiens, ne pourront être nullement reclamés et attaqués.
3) Tous ceux des Valaques qui iraient dans quelque partie de nos possessions, seront exempts du Kharatsh, et de toute autre capitation.
4) Les princes chrétiens seront élus par le métropolitain et les Boïars.
5) Mais à cause de cette haute clémence et parceque nous avons inscrit ce prince raïah [3]) dans la liste de nos autres sujets, il sera aussi celui-ci tenu de payer par an à notre trésor impérial trois mille piastres rouges du pays, ou cinq cents piastres d'argent de notre monnaie.

Donné à Nicopolis en 795 du mois de Rebiul evvel où en 1393, et inscrit dans les archives impériales [4]).

---

1) Wilkinson, pag. 16.
2) Engel, pag. 158.
3) Tributaire chrétien.
4) Ce traité a été trouvé par Photino dans quelques anciens papiers du boïar Constantin Kiceoranu qui était grand Serdar; il y trouva aussi les titres suivants de Mirce:

„Nous Mirce le Grand, Voëvode par la grâce de Dieu, souve-

La Valachie avait fait un traité avantageux; mais elle avait perdu son indépendance le plus cher de tous les biens. Ce traité a été la source des plus grands maux: car plus tard chaque Sultan chercha à augmenter le tribut annuel et y parvint. Jusqu'à Mirce I cette principauté avait bien quelquefois reconnu la suzeraineté de la Hongrie, mais elle ne lui avait jamais payé un tribut, ou tout autre objet qui en approchait, et avait toujours été libre et indépendante.

Bajasid tint sa parole; il envoya des secours à Mirce contre les Hongrois. Néanmoins les Turcs ne se trouvèrent dans aucune rencontre avec l'ennemi, car lorsque Sigismond eut commencé à passer les Carpates, l'armée turque et valaque se retira aussitôt. La grosse cavalerie du roi de Hongrie ne put pas poursuivre les legers escadrons de Mirce et de Bajasid lesquels se retirèrent sur l'autre rive du Danube. Sigismond qui voulait avoir fait quelque chose dans cette expédition, assiéga et prit d'assaut le petit Nicopolis. Après y avoir laissé une garnison il retourna en Hongrie [1]).

Il paraît que Bajasid avait laissé au prince de Valachie la ville de Silistrie, après qu'il lui eut pris Vidin et Sistow, et qu'il l'eut forcé à lui payer un tribut; nous voyons que Mirce s'intitulait en 1393 seigneur de Silistrie. En 1394 le Sultan s'empara de cette ville [2]). Par ce moyen il força le prince de Valachie à s'unir avec Sigismond roi de Hongrie qui voyant que Bajasid s'était déjà emparé des états de Caraman, en Asie, et qu'il avait osé faire même une irruption sur le territoire hongrois, fit une ligue avec les princes chrétiens contre les Turcs. Après avoir demandé par son ambassadeur, Nicolas de Canischa, des secours au roi de France, il

---

rain, prince et seigneur de toute la Valachie, depuis les Carpates jusqu'à la Tartarie (la Bessarabie), duc de Fogaras et d'Amlas, maître du Banat, possesseur des deux rives du Danube jusqu'à la mer Noire, seigneur de Silistrie et de toutes les contrées et les villes jusqu'aux montagnes d'Andrinople. L'an du monde 6901 (de J. C. 1393)."

1) Engel, pag. 158.

2) Engel, p. 158.

se rendit en 1395, en Transylvanie où il conclut un traité avec Mirce qui avec le consentement de ses boïars promit d'observer les articles suivants:

1. Si Sigismond marchait en personne contre les Turcs, ou contre leurs alliés, lui, prince de Valachie, s'engageait à en faire autant; si Sigismond n'envoyait qu'un général avec l'armée, il promettait de prêter secours, mais sans se mettre en personne sous le commandement du général. En tout cas il voulait donner passage par son pays à l'armée hongroise, et lui fournir des vivres moyennant paiement.
2. Tant que Sigismond ou son armée resterait en campagne, Mirce ou ses troupes feraient la même chose; le prince de Valachie devra cependant avoir toujours dans son pays, assez d'hommes pour la reserve et pour occuper les villes et les châteaux conquis; dans l'absence du roi, il dèvra aussi prêter le secours nécessaire aux garnisons hongroises pour leur défense.
3. Si Sigismond voulait avancer en Bulgarie aussi loin qu'il le pourrait, Mirce devait, pour de l'argent, lui procurer de la Valachie les vivres nécessaires.
4. Les soldats hongrois qui resteraient en Valachie, pour cause de maladie ou de blessures, ou pour garder les bagages, devaient y trouver les choses nécessaires à la vie et la sureté de leurs personnes et de leurs propriétés [1].

Ce traité n'était pas d'un vassal à un supérieur, mais celui d'un prince indépendant qui s'unit à un autre pour s'opposer à un ennemi commun.

Après beaucoup de combats peu importants, la celèbre bataille de Nicopolis eut lieu le 28 Septembre 1396. Sigismond commandait en chef l'armée des chrétiens forte de 60,000 hommes [2], et composée de troupes hongroises et

---

1) Engels Geschichte der Walach., pag. 159. — 2) D'après Mr. de Hammer, et d'après Fessler de 130,000 hommes.

transylvaines, de Valaques commandés par Mirce lui-même, de Moldaves sous les ordres de leur prince [1]), de chevaliers teutons avec leur grand prieur Frédéric de Hohenzollern, d'un grand nombre de chevaliers de Saint Jean de Jérusalem avec leur grand maître Philibert de Naillac, de chevaliers bavarois commandés par le prince électeur palatin, comte de Montbeillard, châtelain de Nuremberg, de troupes styriennes, sous les ordres de Hermann II, comte de Cilli et enfin de mille chevaliers français, d'autant d'écuyers, et de six mille mercenaires [2]). Avant de se joindre à l'armée hongroise, les chevaliers et les autres troupes françaises avaient passé par la Valachie [3]): elles étaient commandées par le comte de Nevers, par le Comte d'Eu, prince du sang et connétable, par le marechal Boucicault qui, à son retour de l'Orient par la Hongrie, avait excité le courage chevaleresque du roi Sigismond pour de nouvelles entreprises contre les Turcs, et par un grand nombre de Français les meilleurs chevaliers de la chretienté, tels que le Sire de Coucy, le Prince de Bar, Guy de la Tremouille, les Sires de la Roye, Saint Paul, Monturel et Sampé etc. [4]). Sigismond avait proposé le 27 Septembre, veille de la bataille, de mettre à l'avant-garde les Valaques et les Moldaves sous le commandement de leurs princes, parcequ'ils étaient plus accoutumés à résister aux troupes legères des Turcs; les Français devaient ensuite trouver de dignes adversaires dans les Janissaires, et enfin l'armée de Sigismond, composée de Hongrois et d'Allemands devait soutenir les Français et arrêter l'attaque des Spahis. Mais la jeune noblesse française crût que l'honneur de sa nation serait compromis si d'autres qu'eux commençaient le combat; Coucy et Jean de Vienne se mirent en vain du côté du roi; l'opiniâtreté du Conétable entraina tout; il partagea l'armée française en avant-garde, sous son commandement, et en corps de bataille sous les ordres du comte de Nevers et de Coucy. Mille

1) Engel, d'après les mémoires de Madame de Lussan, T. 3, p. 5. — 2) v. Hammer, tome I, p. 196. — 3) Engel, p. 160. — 4) v. Hammer, t. I, p. 196.

pas après les Français s'étendait l'armée hongroise; les Hongrois sous Etienne Lazkowitsch étaient à l'aile droite, et les Valaques à l'aile gauche; le centre était commandé par le palatin Gara, il était formé de ses troupes, de celles de Hermann de Cilli, et d'autres mercenaires allemands; Sigismond s'y trouvait aussi [1]. Le champ de bataille était, devant Nicopolis, une plaine de quatre lieues de long sur une de large; l'armée chrétienne avait Nicopolis, le Danube, et la flottille derrière [2].

L'armée turque était forte de 200,000 hommes [3]. La bataille commença un jeudi, 28 Septembre 1396. Les chevaliers Français marchèrent d'abord à l'attaque; la légère avant-garde des Turcs ne pouvant leur résister prit la fuite; les janissaires mêmes après avoir laissé dix-mille des leurs sur le champ de bataille, furent rompus, et allèrent se poster derrière les Spahis. Les chevaliers attaquèrent aussi ces cavaliers; ils leur tuèrent cinq mille hommes à la première attaque. La victoire eût été aux Français, s'ils eussent attendu l'infanterie hongroise, mais n'écoutant que leur impétuosité, ils se mirent à poursuivre l'ennemi. Bientôt ils furent arrêtés par une muraille vivante formée de quarante mille lances, c'était la garde du Sultan: ils furent saisis d'une terreur panique, et pour me servir d'une expression de Madame de Lussan, ils devinrent tout d'un coup moins que des femmes, après avoir été plus que des hommes. Ils voulurent prendre la fuite, Bajasid leur coupa le chemin; alors se rappelant leur honneur, ils s'élancèrent sur les lances des Turcs et moururent en vrais chevaliers français. L'armée de Bajasid attaqua bientôt les autres troupes chrétiennes decouragées par la défaite des Français. Etienne Lazkovitsch, qui commandait les Hongrois, ennemi secret de Sigismond, prit la fuite avec son corps; Mirce, prince de Valachie, effrayé de la mort des chevaliers et de la fuite de l'aile droite, trahit aussi la cause chrétienne:

1) Engels Geschichte des ungarischen Reichs, T. 2, p. 199. — 2) Engel, ibid. p. 200. — 3) Engel, ibid p. 199.

il se retira du combat, laissa massacrer ses frères, et alla trouver Bajasid. Le centre composé de la garde du roi, des Styriens et de Bavarois, résista courageusement à l'attaque des ennemis; il avait même repoussé les Janissaires qui se jetèrent sur les Spahis, lorsque le despote de Servie, qui combattait comme allié de Bajasid, vint au secours des Turcs et enleva la victoire aux chrétiens. Toute l'armée de Sigismond fut mise en déroute; le roi lui-même, suivi de quelques chevaliers, parvint avec peine à s'embarquer sur deux vaisseaux avec lesquels il eut le bonheur d'atteindre la flotte des Croisés qui était à l'embouchure du Danube. Le roi alla ainsi à Constantinople, de là à Rhodes, et enfin en Dalmatie, d'où il retourna en Hongrie.

Mais les Turcs aussi avaient éprouvé de grandes pertes; on dit que soixante mille hommes gisaient sur le champ de bataille. Bajasid furieux, jura de les venger; il ternit la gloire de son triomphe en fesant immoler dix-mille prisonniers chrétiens [1]). Il épargna la vie seulement au comte de Nevers, au connétable, au prince Henri de Bar, à la Tremouille, à Coucy, au prince électeur palatin, en tout à vingt cinq seigneurs d'une grande naissance et à quelques autres chevaliers, espérant pour eux une grande rançon qui lui fut en effet accordée le 16 janvier 1397 [2]).

Mirce qui s'était sauvé par une trahison, et qui avait contribué à la destruction de l'armée chrétienne, se rendit au camp des Turcs; il salua le Sultan et lui demanda la paix. Bajasid, encore tout étourdi de la victoire brillante qu'il avait remportée, et que le prince de Valachie, par sa désertion, lui avait facilitée, accepta les propositions de Mirce: il ne demanda que l'accomplissement du traité de 1393; c'est-à-dire que les Valaques lui payassent trois cents piastres, et il ne devait se mêler en rien dans l'administration intérieure de la principauté [3]).

---

1) v. Hammer, t. I, p. 196 et suiv. — 2) Engel, Geschichte des ungarischen Reichs, t. 2, p. 203. — 3) Photino, t. 2, p. 27.

Mais peu de tems après, le Sultan se repentit de sa générosité, il demanda au prince de Valachie un tribut de dix-mille ducats et cinq cents garçons par an. Mirce s'y refusa, et se prépara à résister aux Turcs commandés par Bajasid même, lesquels [1]) en 1398 passèrent le Danube près de Silistrie, vinrent camper dans le district de Ialomizza à un lieu nommé Rovine, et commencèrent à dévaster tous les environs. Mais Mirce avait fait quitter aux paysans leurs habitations avec leurs femmes, leurs enfans et toutes leurs richesses qu'ils cachèrent dans les montagnes [2]). L'armée même des Valaques se tenait dans les forêts de chênes, et, sans risquer une bataille générale avec les Turcs, elle leur causait néanmoins de grandes pertes en les harcelant sans cesse. L'ennemi fut obligé de se retirer et se disposa à passer le Danube. Mirce plus hardi alors, résolut de l'attaquer en pleine campagne, lorsqu'il voudrait franchir le fleuve; la position où les Turcs se trouvaient était desavantageuse pour leur cavalerie, et très favorable pour l'attaque des Valaques: ils allaient être entièrement défaits [3]) lorsque le rénégat Ewrenos [4]) fit cesser le passage du Danube, se fortifia dans le camp, et attendit la nuit pour que les troupes pussent en sûreté passer sur l'autre rive du fleuve. Par ce moyen il sauva Bajasid et son armée d'une destruction complète, et augmenta son crédit près du Sultan [5]). Le lendemain les Valaques poursuivirent les Turcs de l'autre côté du Danube, et obligèrent Bajasid à fuir jusqu'à Andrinople [6]). Par cette victoire les Valaques s'affranchirent du tribut annuel qu'ils s'étaient engagés à payer. Les Turcs l'exigèrent bien souvent; mais ils le refusèrent continuellement jusqu'en 1416, époque où Mahomet I passa en Valachie et l'obtint par la force des armes [7]). En 1400 Mirce fit une expédition en Moldavie, il déclara la guerre à Ioga, s'empara de la forteresse de Kilia à l'embouchure du Danube, fit prisonnier et

1) Engel, Geschichte der Wal., p. 162. — 2) Chronique valaque; Engel, Geschichte der Wal., p. 162 et Photino, t. 2, p. 28. — 3) Engel, idem p. 162. — 4) v. Hammer, t. 1, p. 202. — 5) Idem. — 6) Photino, t. 2, p. 31. — 7) v. Hammer, t. 1, p. 290.

conduisit en Valachie le prince moldave qui sans doute mourut dans la captivité [1]).

La faiblesse que Mirce avait eue pour le beau-sèxe plongea après sa mort, la Valachie dans une foule de maux. Dès son vivant même une quantité de ses bâtards se révoltèrent contre lui, et se déclarèrent princes, les uns appuyés par les Hongrois, les autres par les Turcs, d'autres par des factions du pays. Il avait nommé Vlad un de ses fils naturels, Voëvode de Basaraba, c'est-à-dire de Craïova. Celui-ci avait voulu en 1396 s'unir aux Polonais contre les Hongrois, mais il parait qu'ensuite il se soumit à ces derniers, et qu'il consentit à vivre à Bude comme ôtage, pour répondre de la fidelité de son père Mirce [2]). Après la bataille de Nicopolis lorsqu'Etienne Lazkovitsch, Voëvode de Transylvanie se fut révolté contre le roi Sigismond, le prince de Valachie s'unit à lui pour combattre le roi de Hongrie. Wlad instruit secrètement par son père, se sauva de Bude, mais au moment où il allait passer les Carpates, il fut pris par les frères Thurzo de Bethlemfalva et reconduit dans la capitale de la Hongrie [3]). Dans l'année 1399 ou 1400, il trouva le moyen de se sauver et de venir en Valachie [4]) d'où il parait que son père, alors en paix avec Sigismond, voulut le renvoyer à Bude. Vlad quitta sa patrie et, accompagné de quelques boïars, alla à Constantinople où il prit du service, contre la volonté de Mirce, dans la garde de l'empereur grec. Il espérait que, secouru par les Bysantins, il pourrait chasser son père du trône, et monter à sa place. En 1402 Bajasid ayant été fait prisonnier par Tamerlan, ses enfans se declarèrent la guerre pour la possession du trône. L'Empereur Manuel de Constantinople prit parti pour Suleiman; Vlad se mit aussi de son côté, esperant en être secouru contre Mirce son père qui avait embrassé les intérêts de Musa, autre fils de Bajasid. Celui-ci se refugia en Valachie où il reçut une nombreuse armée com-

---

1) Photino, t. 3, p. 14. — 2) Engels Geschiehte der Wal., p. 161. — 3) Fessler, t. 4, p. 122. — 4) Engel, p. 162.

mandée par Dan, neveu du prince [1]). Après quelques défaites Musa parvint cependant à vaincre Suleiman et à monter à sa place sur le trône des Sultans [2]). Mirce n'avait plus rien à craindre du côté des Hongrois, puisque son ami était devenu empereur des Turcs. Il conclut un traité, en 1411 avec le roi de Pologne, où il est question d'une union de famille entre le prince de Valachie et Jagellon [3]). Musa ne resta pas longtems sur son trône; Mohammed son quatrième frère marcha contre lui en 1413; et le vainquit dans une bataille où il perdit la vie [4]). Ce nouveau Sultan se prépara à punir Mirce des secours qu'il avait donnés à son frère. Il passa en 1416 [5]) le Danube, ravagea une grande partie du pays, prit Severin avec quelques autres places telles que Issakdschi et Ienikale, fortifia aussi Giurgevo, ou Saint George chez les anciens [6]) et y mit une garnison suffisante pour défendre le passage du *Danube*. Les Valaques essayèrent envain de lui résister; ils furent battus; en sorte que n'ayant plus que le choix de mourir ou de perdre leur liberté, ils se soumirent et payèrent un tribut [7]). Le Sultan fut assez généreux pour ne leur demander que trois cents piàstres turques; et pour gage de leur foi, il demanda en ôtage un fils de Mirce [8]) et ceux des trois principaux boïars de la nation [9]). Comme les Valaques avaient été assujettis aux Turcs par la force des armes, les salines et les droits d'entrée et de sortie étaient vendus par la trésorerie impériale: ceci dura jusqu'au prince Mathieu I [10]). Mirce avant de mourir, pendant les courts moments de paix, s'occupa aussi des institutions intérieures et de la réforme de l'admi-

---

1) Engel, p. 163. — 2) v. Hammer, t. 1, p. 276. — 3) Engel's Geschichte der Wal., p. 163. — 4) v. Hammer, t. 1, p. 280. — 5) Idem p. 290. — 6) Photino, t. 2, p. 4. Il est plus vraisemblable que Giurgevo dérive de Saint George, que du mot turc Ierköki comme le disent quelques-uns. — 7) Engels Geschichte der Wal., p. 163. — 8) v. Hammer, t. 1, p. 290. Depuis lors toutes les fois qu'un prince était nommé par les Turcs, il était obligé d'envoyer un de ses fils comme ôtage à Constantinople; ceci dura jusqu'en 1828. — 9) Cantimir hist. de l'Emp. Ottoman, t. 1, p. 217. — 10) Idem p. 226.

nistration et de l'armée: il régla le nombre des soldats, leur paie, leur uniforme. Sous lui l'armée regulière valaque fut établie; et sous ses successeurs elle monta à plus de trente mille hommes. Il établit, ou plutôt régla le corps des Dorobantes (Dorobanti), la garde prétorienne ou les Janissaires de la Valachie. Ils étaient au nombre de dix mille, avaient aussi des canons, et formaient la meilleure infanterie valaque: les fils succédaient à leurs pères.

Les autres troupes de la Valachie étaient:

Les rouges du pays (rossii de terrâ) commandés par le grand échanson; ils étaient au nombre de cinq mille et quelquefois plus.

La legion étrangère, ou les Seimans (Seimeni), ils étaient à pied et au nombre de 2000.

1500 Lufegis (Lufegii), qui formaient un régiment d'infanterie.

Cinq cents Saracei et cinq cents Scutelnici, fesant deux escadrons de cavalerie.

Cinq cents chasseurs à cheval, et autant à pied, dépendaient du grand Aga, ou Colonel.

Deux mille Cosaques à cheval et à pied avaient leur propre colonel.

Mille Lithuaniens à cheval (Lipcani) et mille autres cavaliers étaient sous les ordres du ministre des affaires étrangères pour porter les dépèches; en tems de guerre ils combattaient aussi.

Cinq cents arbaletriers et cinq cents artilleurs commandés par le grand maître d'armes (mare le armassu).

Cinq cents huissiers sous les ordres d'un intendant (vatavu) qui dépendait du ministre des affaires étrangères (Postelnicu).

Cinq cents pages ou Itschoghlans comme disent les Turcs (en român copii din casâ, c'est-à-dire garçons de la maison) formaient la garde intérieure du palais du prince; ils avaient pour chef un vatavu ou intendant. Ces pages portaient aussi le drapeau du prince, où d'un côté il y avait Saint Constantin et sa mère Helène avec la croix, et de l'autre côté

l'aigle à une tête avec une croix dans le bec. Leur costume était polonais, ils portaient des carquois, des arcs et de longues lances avec des flammes bicolores bleu et jaune.

Toutes ces troupes font une nombre total de trente mille cinq cents hommes. Outre ces différentes armes, qui en tems de guerre pouvaient s'augmenter, il y avait encore d'autres troupes. Dans les dix huit districts de la Valachie il y avait dix-huit capitaines; chacun d'eux était le commandant de mille hommes qui ne recevaient pas de solde, mais étaient exempts de toute contribution. Ils étaient connus sous le nom de Cosaques Martaloti et Cosaques Cataragi, et ne servaient que pendant la guerre. Il y avait ensuite dans toute la Valachie une espèce de milice, composée d'hommes libres nommés Slugitori, c'est-à-dire serviteurs; ils n'étaient pas en activité en temps de paix.

Chaque boïar avait ensuite ses troupes qui prenaient le nom du titre de leur maître: ainsi les hommes d'armes d'un Postelnicu s'appelaient Postelnicei; ceux du grand Spataru ou général en chef s'appellaient Spâtâresci, ceux du Paharnicu ou Echanson, Pâhârnicei etc. Pendant la paix ils restaient dans leurs villages et travaillaient à la terre, mais pendant la guerre ils se levaient et accompagnaient leurs maîtres respectifs. On peut voir que lorsque leur pays était en danger, les Valaques pouvaient mettre sur pied de soixante-dix à quatre-vingt mille hommes.

Sous le règne de Mirce toutes les troupes réglées recevaient par jour deux piastres rouges ou treize paras à peu près de monnaie turque, ou dix centimes français. Ils avaient en outre tous les jours de la viande et du pain de bled et de millet. A Pâques le prince leur fesait présent d'une pièce de drap pour s'en faire une uniforme qui était semblable aux habits polonais et un schako. Les soldats étaient obligés de s'acheter de leur propre argent les autres choses nécessaires à leur équipement [1].

---

1) Photino. Tome 3, pag. 353 et suiv.

Mirce bâtit le monastère de Cozia en 1383 et quitta Argessu (pron. Argeche) résidence de la cour. Il passait l'été à Tîrgoviste et l'hiver à Bucarest [1]), et bâtit des châteaux dans les deux villes. Après avoir rendu ses sujets heureux, Mirce mourut en 1418. Pendant toute sa vie il ne songea qu'au bonheur de son pays, il lui sacrifia même sa réputation, car si, à la bataille de Nicopolis, il se retira du combat, c'est qu'effrayé de la destruction des chevaliers français, il crut que c'en était fait de l'armée des chrétiens et voulut se prémunir contre l'orage qui menaçait sa patrie.

Avant de passer à une nouvelle époque, voyons quel était l'état de la civilisation et de l'intelligence chez les Valaques; et donnons un apperçu sur l'administration, les moeurs, les arts de cette nation pendant le treizième et le quatorzième siècle.

La principauté de la Valachie a eu un commencement qui pouvait lui annoncer de belles destinées. Dès le milieu du treizième siècle les princes valaques cherchèrent à se distinguer dans la guerre par de hauts faits, et dans la paix par de belles institutions; les arts trouvèrent en eux de puissans protecteurs; l'architecture et la peinture furent connues aux Valaques dès l'établissement de leur monarchie. Les Voëvodes employaient les courts momens de repos que la guerre leur laissait, à établir des lois sages, à regler l'administration intérieure, à bâtir des villes et des temples, à les orner de tableaux qui transmettaient leurs noms à la postérité. Rodolphe I fondateur de l'état Valaque, institua tout un système de gouvernement dont il prit le modèle chez les rois des Valaques transdanubiens; il établit des récompenses et des signes de distinction pour ceux qui avaient mérité de la patrie. Lorsque le ban de Craïova vint lui soumettre son pays, nous voyons que Rodolphe lui offrit un bâton d'argent en signe de dignité, comme le bâton des maréchaux de France. Nous voyons aussi

---

1) En român on écrit Bucuresci. Ce mot vient de me bucurù je me réjouis, ainsi Bucuresci veut dire ville de la joie.

que ce prince institua un sénat composé des douze principaux de la nation.

Le gouvernement de la Valachie fut dès l'origine aristocratique comme en Pologne, et non monarchique; le trône n'était pas héréditaire; mais électif. Si la famille de Basaraba régna longtems dans cette principauté, ce fut comme la dynastie de Piast en Pologne. Le principe de l'hérédité n'exista jamais ni en Valachie, ni en Moldavie.

Le prince ne pouvait donner aucune loi, si elle n'était sanctionnée par le métropolitain et les boïars du conseil. Il pouvait cependant déclarer la guerre et faire la paix; il nommait à tous les postes et à tous les emplois civils ou militaires, avait droit de vie et de mort, pouvait infliger des peines pour des crimes sur lesquels la loi se taisait, nommait de concert avec les boïars le métropolitain, et pouvait faire des dotations.

Au commencement de l'état valaque, les boïars [1]) n'étaient pas comme les nobles d'aujourd'hui; c'étaient de puissans seigneurs féodaux, obéissant à leur prince quand ils le voulaient, comme ils l'ont montré dans la guerre de Jean I Basaraba contre Charles I roi de Hongrie; de même qu'en France, au moyen âge, ils avaient seuls le droit de porter des armes et de posséder de grandes terres; leurs biens étaient des majorats: nous voyons dans plusieurs endroits de l'histoire, que les fils ainés n'accompagnaient pas leurs pères à la guerre; les cadets seuls pouvaient les y suivre avec les autres troupes.

Il ne faut pas croire que la plus grande partie de la nation était esclave. Il y avait aussi beaucoup d'hommes libres qui n'étaient pas des boïars; ceux qui étaient connus sous le nom de Mosnieni ou de Megiessi (c'est-à-dire approchants des Seigneurs, si l'on pouvait se servir de cette expression) possédaient de petites terres; ceux qui s'appelaient Clâcassi étaient de simples fermiers, ils labouraient les terres qu'ils prenaient en ferme. Le reste de la nation était es-

---

1) Boïar est un mot slave qui signifie guerrier.

clave; ces serfs, ou vecini, étaient sous quelques rapports plus heureux que les hommes libres; ils ne pouvaient être vendus qu'avec les terres, et le seigneur ne pouvait pas s'emparer de leur bien; au contraire il les protegeait et fesait en sorte qu'ils ne fussent pas vexés par les percepteurs des contributions.

Toutes les religions ont été tolerées et le sont en Valachie; Rodolphe I fit bâtir une église catholique, ainsi que Denis II qui permit aussi aux Juifs chassés de la Hongrie, de s'établir dans la principauté. Il leur donna même des privilèges pour favoriser le commerce. Quoique les Papes aient souvent essayé de forcer les Valaques à reconnaître ses dogmes, ceux-ci n'y ont jamais consenti tout en permettant aux prêtres catholiques de s'établir dans leur pays; ils n'ont pas voulu être troublés dans leur religion n'inquiétant pas celle des autres.

Le bas peuple était dans le quatorzième siècle plus superstitieux encore qu'aujourd'hui; si le clergé ignorant et meprisé n'y contribua pas, il ne répandit pas non plus la lumière de la vraie religion.

De fréquentes relations avec la Hongrie et la Pologne avaient introduit en Valachie un grand nombre d'usages; les Valaques adoptèrent aussi le costume de guerre, les armes et la monnaie de ces peuples.

Mirce fut un des premiers princes de l'Europe qui eurent une armée régulière. Tandis que beaucoup d'états civilisés d'aujourd'hui, étaient dans la barbarie, la Valachie avait des institutions qui semblaient lui garantir une plus longue existence politique. Les arts, la tolérance, le commerce, une bonne administration, l'amour de la patrie, tout florissait alors dans la principauté. Les moeurs étaient pures et patriarcales; le prince et les chefs de la nation ne fesaient pas parade d'un luxe ruineux pour le peuple dont ils étaient les pères et non les tyrans. L'état des Valaques aurait dû subsister plus longtems, mais nous dirons avec Engel que „la Valachie, d'après sa position géographique n'est pas destinée à l'indépendance." Le courage des citoyens a su longtems défendre la patrie con-

tre les ennemis, mais aujourd'hui que peut faire un si petit pays contre trois colosses puissans, contre les trois empires de Turquie, d'Autriche et de Russie?

LIVRE SECOND.

Depuis Mirce I. jusqu'à la mort de Rodolphe le Grand (1418 — 1508).

Nous avons vu quel était l'état de la nation valaque après la mort de Mirce I. Quoique la principauté fût devenue tributaire des Turcs, elle était demeurée cependant indépendante de fait, si ce n'est de nom. Respectée par les étrangers, bien administrée dans l'interieur, possédant une armée suffisante pour résister aux ennemis, la Valachie semblait devoir jouir pendant longtems d'une paix heureuse, quand les suites d'une faiblesse de Mirce vinrent la jeter dans une foule de maux. Ce prince comme nous l'avons déjà dit, aimait beaucoup les femmes. Après sa mort plusieurs de ses enfants naturels se déclarèrent Voëvodes à différentes époques et dans différentes parties de la principauté. Vlad ou Vladislas II, qui était chez les Turcs, revint en Valachie, il y fut déclaré prince par une faction, tandis qu'une autre avait nommé Mirce II autre fils naturel de Mirce I [1]). D'un autre côté, un troisième bâtard, nommé Michel, se declara Voëvode à Argessu; il existe encore de lui un privilège daté de 1418 et portant un grand cachet en cire jaune avec cette inscription S (igillum) Michael (is) Dei Gracia Voïvoda Transalpinus. Le privilège est adressé aux habitans de Heltha, et leur confirme la liberté de faire paitre leur troupeaux en Valachie [2]).

Il parait que Mirce II était parvenu en 1419 à chasser ce Michel; mais un autre grand adversaire le menaçait. Vlad II revint en Valachie, comme on l'a déjà vu. Pour pouvoir chasser son adversaire, il envoya son fils Dan [3]) sollici-

1) Engels Geschichte der Walachei, p. 41 et 165. — 2) Idem. — 3) Photino, T. 2. p. 40.

ter l'assistance du Sultan [1]) qui lui donna quelques troupes, lesquelles s'étant jointes à une partie des Valaques, formèrent une grande armée. Dan marcha contre Mirce II qui avait demandé du secours à Sigismond roi de Hongrie [2]). Celui-ci lui envoya des troupes nombreuses commandées par Etienne de Losoncz, et qui s'unirent aux partisans de Mirce II. Dan marcha contr'eux et leur livra une bataille mémorable où la plupart des Hongrois perdirent la vie, ainsi que Losoncz leur général [3]). Mirce II trouva aussi la mort dans le combat [4]), et Vlad II resta vainqueur. Ce prince bâtit le monastère de Znagovu où l'on trouve plusieurs de ses bulles d'or de l'an 1418 et 1419. Il marcha en 1422 au secours des Turcs, au siège de Constantinople; mais il fut tué dès le commencement de l'attaque [5]). A la nouvelle de sa mort en Valachie, les boïars choisirent Vlad III Dragu [6]) fils de Mirce I que Windeck appelle aussi Pancratz-le-Blanc. Denis ou Dan, après la mort de son père Vlad II, ayant appris la nomination d'un nouveau Voëvode en Valachie et étant mal reçu peut-être par les Turcs, se sauva de leur camp, entra dans Constantinople où il se distingua pendant le siège, à la fin duquel il demanda la permission de retourner dans son pays et réclama des secours pour monter sur le trône de Valachie. L'empereur grec lui donna un grand vaisseau avec des troupes. Dan s'y embarqua et arriva à Kilia sur la mer Noire à l'embouchure du Danube; là il fut rejoint par plusieurs Valaques, et après avoir équipé une armée il entra dans la principauté. Il parait qu'il n'ôsa pas attaquer Dragu, mais qu'il se contenta de se faire reconnaître prince d'une partie de la Valachie sous le nom de Denis III [7]). Lorsqu'en 1423 Murad II eut vaincu Mustafa, prétendant au trône des Ottomans, Denis envoya une ambas-

---

1) v. Hammer, T. 1, p. 290. C'est en 1419 que cet événément eut lieu, puisque la bataille où Losoncz périt eut lieu en 1420; comme Monsieur de Hammer l'avoue lui-même. — 2) Engel, p. 165. — 3) Turocz, Chron. Hung. Part. 4, cap. 17. — 4) Engel, p. 165. — 5) Photino, T. 2, p. 38. — 6) Carra, p. 3. — 7) Photino, T. 2, p. 40.

sade au sultan pour le féliciter de sa victoire, et lui promit de lui payer un double tribut [1] s'il voulait le protéger contre son adversaire: les boïars mécontents commencèrent à se retirer du côté de Vlad III Dragu qui s'étant emparé d'un château fort [2] y réunit une nombreuse armée, marcha contre Denis III qui fut fait prisonnier et décapité en 1427 [3]. Dragu resta seul possesseur du trône; bientôt d'autres bâtards se révoltèrent; ils furent cependant tous détruits les uns après les autres. On trouve encore plusieurs de leurs bulles d'or, telles que celles d'un Vladislas, en 1432, d'Alexandre en 1435, et deux autres de Rodolphe datées de 1444 et 1445 [4]. Ce dernier prétendant a su se soutenir le plus longtems. Plusieurs historiens hongrois, surtout Windeck, en font mention et l'appellent Prasnaglava [5]. Quelques uns de ces bâtards ont été soutenus par les Turcs, d'autres par les Hongrois. Leurs dissensions excitèrent la guerre civile en Valachie, et plongèrent le peuple dans une foule de calamités. Ce fut alors que les Valaques virent combien leur constitution était imparfaite; un gouvernement électif est toujours mauvais; mais jaloux de leurs droits, ils préférèrent le garder avec ses conséquences dangereuses plutôt que d'adopter la monarchie héréditaire.

Murad II ayant appris que Denis III avait été tué, envoya contre Dragu une armée turque commandée par Radu Prasnaglava, qui, après avoir été chassé de la Valachie, vint prier le sultan de le remettre sur le trône. Les Turcs furent défaits [6] et Radu perit dans le combat. Dragu fut soutenu dans cette guerre par Sigismond auquel, après la mort de Denis, il alla faire hommage de sa principauté dans les premiers semaines de 1431 [7]. Sigismond le confirma dans sa dignité et lui donna deux drapeaux avec deux croix, et les autres insignes de l'ordre du Dragon. Après beaucoup d'autres honneurs il le renvoya dans son pays [8]. Il parait que Dragu était aussi

1) Photino, T. 2, p. 40. — 2) Engel, p. 167. — 3) Photino, p. 41. — 4) Photino, T. 2, p. 41. — 5) Engel, p. 166. — 6) v. Hammer, T. 1, p. 342. — 7) Engel, p. 167. — 8) Und gab ihm zwei Panyr mit den zweyen Kreuzen und sein Liberige mit dem Wurm

duc de Fogaras et d'Amlas, d'après un de ses diplômes, daté du 20 janvier de l'an du monde 6940 ou 1432 de J. C [1]). Après sa victoire sur les Turcs, Vlad III consentit cependant à payer un tribut; avec leurs secours il tomba bientôt en Transylvanie, assiégea dans Szöreni les chevaliers teutons, pilla le district de Cronstadt et une partie du siège de Zips jusqu'à Krissd. Cette attaque et une révolte des paysans valaques en Transylvanie occasiona l'union des trois nations, des Hongrois, des Saxons et des Szecles [2]), ou Sicules.

En 1434, lorsque Murad se disposait à marcher en Asie contre le prince de Caraman, Dragu alla le trouver dans cette partie du monde avec une suite de trois cents hommes, et lui promit que lorsqu'il voudrait passer en Hongrie, il serait son guide jusqu'en Allemagne et en Russie. Murad le fit asseoir à sa table et le congédia avec beaucoup de présens [3]). Lorsqu'en 1438 Murad II eut résolu de marcher contre la Hongrie, George Brancovich, despote de la Servie, et Dragu prince de la Valachie, vinrent se joindre à son armée avec leurs troupes à Nicopolis [4]). Les Turcs pénétrèrent en Transylvanie, Hermannstadt fut envain assiégé pendant huit jours, Mediasch fut dévasté, Schössbourg surpris, les faubourgs de Cronstadt furent brûlés: pendant quarante cinq jours le pays fut livré au pillage, et soixante-dix mille prisonniers qu'ils avaient été faits furent conduits par le passage de Törzbourg [5]). Les pertes que les Turcs éprouvèrent pendant le siège de Hermannstadt et la défiance injuste que Vlad III inspirait au Sultan firent que les Turcs se hâtèrent de quitter la Transylvanie [6]).

Dragu se montra après cette guerre cruel et vindicatif. Une grande haine s'était élevée entre sa famille et celle de Denis III dont les parens ne pouvaient oublier qu'il l'avait tué; ils cherchèrent à se révolter plusieurs fois. Afin d'étoufer pour toujours la sédition, il exila en Transylvanie trois fils de son

---

und Kreuze. Windeck dans Engel, p. 167. — 1) Idem, 168. — 2) von Hammer, T. 1 p. 342. — 3) Photino, T. 2, p. 43. — 4) Photino, T. 2, p. 43. — 5) v. Hammer, T. 1, p. 343. — 6) Photino, T. 2, p. 44.

prédécesseur et condamna à mort plusieurs de ses parens [1]. Les partisans de Denis changèrent son nom d'Aimé en diable ou Dracu, pour montrer combien il était méchant [2]. Ce prince avait toujours été fidèle à ses sermens envers la Turquie; jamais il ne s'était soulevé contr'elle. Cette fidélité ne le mit pas à couvert contre l'injuste colère du Sultan. En 1440 il était allé à Andrinople pour saluer Murad; celui-ci, excité par son favori, le fanatique Phadulach [3], le fit enfermer dans la tour de Callipolis [4], sous prétexte qu'il avait voulu le trahir en Transylvanie [5]. Il ne lui rendit la liberté que lorsqu'il lui eut donné en ôtage ses deux fils mineurs encore, et qu'il eut juré une nouvelle fidélité au trône de Turquie [6]. Dracu, car c'est ainsi que nous l'appellerons dorénavant, eut alors la permission de retourner en Valachie, mais ses deux fils furent envoyés à Nymphéum en Asie, pour y être gardés [7]. Indigné de se voir puni sans l'avoir merité, il fit une alliance avec la Hongrie et envoya des secours contre les Turcs en 1443 [8]. Après cette guerre Murad résolut de faire la paix avec les princes chrétiens. Il renvoya à Dracu ses fils, ainsi qu'à Brankovich, despote de la Servie, et conclut la paix avec le roi de Hongrie au mois de juillet en 1444 [9]. Mais cette paix, faite pour dix ans, ne dura pas même dix semaines. Vladislas VI, roi de Pologne et de Hongrie, déchira le traité qui l'unissait aux Turcs, excité par les conseils du pape. Le quatre août, le roi, tous les prélats et les barons présens, ainsi que Hunyade prêtèrent un serment à Dieu, aux Saints, à Saint Etienne et à Saint Ladislas, en particulier, comme aux patrons du royaume; ils promettaient d'arriver jusqu'au premier septembre à Orsova, de conduire l'armée dans les plaines de la Romanie et de la Grèce, et déjà dans la même année, de chasser les Turcs de l'Eu-

1) Engel p. 169. — 2) En român dragu signifie aimé, cher, et dracu veut dire diable. — 3) Fessler, Gesch. der Ung., t. 4, p. 520. — 4) v. Hammer, t. 1, p. 344. — 5) Photino, t. 2, p. 44. — 6) Engel, p. 170. — 7) Photino, ibid. — 8) Fessler, t. 4, p. 574. — 9) v. Hammer, t. 1, p. 349.

rope [1]. Malgré ces immenses projets l'armée chrétienne n'était forte que de dix mille hommes, et avec un si petit nombre de troupes on voulait accomplir de si hauts faits; mais plus l'armée était petite, plus le bagage était grand, suivant l'usage des Polonais d'alors; il était placé sur deux mille voitures [2]. Enfin le 20 octobre les Hongrois commandés par Hunyade arrivèrent devant Nicopolis: Dracu vint à la rencontre du roi pour le saluer [3]; il emmenait avec lui dix-mille cavaliers sous les ordres de son fils [4]. En voyant le petit nombre des troupes, il crût voir se confirmer ce qu'une vieille devineresse bulgare lui avait dit, dans la forêt de Sulon, relativement à l'issue de l'entreprise: que Vladislas tomberait dans le combat contre les Turcs [5]. Il jugeait bien que des soldats aussi peu nombreux pourraient mal se mesurer avec les Ottomans. Le grand caractère, la force de Murad, et la discipline de ses troupes lui étaient connus plus qu'à tout autre du camp des Hongrois [6]. Dracu était un homme distingué non moins par sa justice que par son équité; il s'était toujours montré dans toutes les guerres comme le général le plus intrépide et le plus expérimenté de son siècle. Avec un petit nombre d'hommes il soutint pendant longtems contre les Turcs une guerre, que tous les Chrétiens ensemble auraient pu à peine soutenir; et ce ne fut que par sa grandeur d'âme, sa sagesse et l'intrépidité de ses soldats, sans l'aide ni l'assistance d'aucune nation étrangère. Dans une si terrible guerre, il avait perdu tant d'hommes qu'à peine en restait-il assez pour cultiver les terres; craignant donc de tomber à la fin au pouvoir des ennemis du nom chrétien il résolut de s'unir à Vladislas [7]. Dans le conseil de guerre qui se tint Dracu tâcha de detourner le roi de faire la guerre aux Turcs, avec une si petite armée: il dit qu'une foule de

1) Engel's Geschichte des ung. Reichs, t. 3, p. 77. — 2) von Hammer, t. 1, p, 354. — 3) Pray. Annal. reg. Hung. Pars 3, lib. I, p. 25. — 4) Fessler, t. 4, p. 602. — 5) Bonfinius Decadis 3, lib. VI, p, 471. — 6) Fessler, t. 4, p. 603. — 7) Toutes ces louanges se trouvent mot à mot dans Bonfinius decad. 3, liv. VI, p. 470.

malheurs lui avaient fait connaître la puissance formidable du Sultan; il conseilla donc au roi de retourner dans son pays, et de ne pas marcher contre les Ottomans, puisque Murad, lorsqu'il allait à la chasse, prenait plus d'esclaves avec lui, que le roi de Hongrie n'avait de troupes; que si même son armée était suffisante pour vaincre l'ennemi, il devait toujours se retirer à cause de l'hiver qui approchait, et se réserver pour des tems plus favorables [2]). En priant le roi, les prélats, les magnats de rentrer en Hongrie, d'y convoquer toute la noblesse, ou de demander des secours aux états voisins, il ajouta le conseil de ne pas compter sur l'empereur faible et chancelant de Constantinople, de ne pas se reposer sur la flotte des Genois et des Vénitiens laquelle se trouvait dans l'Hellespont; car celui-là resterait inactif jusqu'au moment où il verrait de quel côté pencherait la victoire; que ceux-ci étaient un peuple marchand, aimant par nature le gain, que l'alliance avec la Hongrie ne leur offrait que des peines, des combats et des dangers inutiles, tandis que le Sultan était en état de les rassasier d'or, et de leur donner libre passage à travers les détroits [3]). Ses représentations firent une sensation profonde dans l'assemblée; plusieurs généraux se rendirent de son avis, mais le cardinal Julien [4]) et Hunyade qui, parent de la famille de Dan, était l'ennemi de Dracu, et en passant par la Valachie avait pillé ce pays [5]) s'opposèrent à lui et lui dirent que les Hongrois n'avaient pas l'usage de reculer devant les périls [6]); ils accusèrent même le prince de Valachie de félonie, en disant qu'il s'était entendu sécrètement avec les Turcs [7]). Vladislas se rendit aussi de l'avis de Hunyade et résolut de continuer la guerre. Dracu se tut, mais il résolut de montrer qu'il n'était pas un traitre [8]). Puisque la Fortune, dit-il au roi, qui ne vous a pas trahi jusqu'apré-

1) Engel, Gesch. des ung. Reichs, t. 3, p. 78. — 2) Callimachus de rebus Vladislai, liv. 3, p. 509. — 3) Fessler, t. 4, p. 604. — 4) Pray. Annal. reg. hung., p. 25. — 5) Engel, Gesch. der Wal., p. 170. — 6) Pray idem. — 7) v. Hammer, t. 1, p. 354 et Fessler, t. 4, p, 604. — 8) Fessler ibid.

sent, ou l'espoir d'être secouru, et c'est ce que je désire, ou la fatalité vous fait rejeter mes conseils, soit! Mais moi, dans vos projets que je n'ai pu vous faire changer, je vous aiderai toujours de toutes mes forces et autant que le tems et les circonstances me le permettront. Il donna alors au roi quatre mille de ses cavaliers sous le commandement de son fils en fesant des voeux pour que l'armée chrétienne ne fût pas défaite [1]): puis au moment où il allait se séparer du roi, il lui donna deux de ses plus fidèles pages avec ordre de ne jamais quitter le roi, et deux chevaux d'une admirable vitesse qui auraient pu échapper à tout une armée [2]). Presque en versant des larmes, il dit à Vladislas: „voilà avec quoi vous pourrez vous sauver, s'il vous arrive un malheur; mais que Dieu vous en préserve: je désire de tout mon coeur que mes présens vous soient inutiles, cependant en cas contraire, servez-vous en, ils vous seront d'un grand secours." Ce conseil eût sauvé le roi s'il l'avait suivi [3]). Dracu traça ensuite à son fils la conduite qu'il devait tenir, en lui disant que, si le combat tournait mal, il ne devait pas se sacrifier inutilement, mais se réserver pour des tems meilleurs [4]). Plein de mauvais présages, le prince de Valachie prit congé du roi et de son fils, et repassa le fleuve [5]).

L'armée marcha à travers les plaines de la Bulgarie près de la chaine des montagnes de l'Hémus, précedée par trois mille hongrois et par quatre mille cavaliers valaques commandés par Hunyade même [6]). Après quelques exploits peu brillants, elle arriva devant Varna, située sur la mer noire, et y campa.

1) Callimachus de reb. Vlad. liv. 3, p. 510. — 2) Callim. et Fessler, t. 4, p. 605. — 3) Callim. de reb. Vlad. liv. 3, p. 511. — 4) Bonfinius decad. 3, liv. VI, p. 471. — 5) Dlugoss, liv. XII, p. 800. — 6) Engel dans son histoire de la Hongrie, t. 3, p, 78, raconte sans aucun fondement que dans le conseil de guerre, lorsque Hunyade accusa de félonie le prince de Valachie, celui-ci tira son sabre contre le général hongrois, qu'il fut désarmé et, pour se rançonner, forcé de donner quatre mille cavaliers. Si cela avait été ainsi, Dracu aurait-il donné encore d'autres secours volontaires à Vladislas? D'ailleurs, Callimaque, Bonfinius, Turocz, Pray, Dlugoss,

Murad avait abdiqué en faveur de son fils Mahomet II; mais le nouvel empereur n'inspirant pas assez de confiance, les Turcs envoyèrent des députés pour prier Murad de reprendre les rênes du gouvernement, et de se remontrer aux ennemis aussi terrible qu'il l'avait toujours été par ses conseils et par son épée. Le Sultan après avoir hésité pendant quelque tems, remonta sur le trône [1]), acheta la paix des Genois en leur payant un ducat par tête, se servit de leurs vaisseaux pour passer le Bosphore et vint camper avec son armée forte de quarante mille hommes près de Varna à quatre mille pas seulement des Hongrois. Le 10 Novembre 1444 commença la mémorable bataille de Varna: Hunyade généralissime des Hongrois couvrit les derrières de l'armée par des voitures et des machines. L'aile gauche, appuyée sur un lac, était sous les ordres de l'évêque du Grand Varadin, et composé pour la plupart de cavaliers polonais. Dans une vallée entre le lac et Varna, où il n'y avait pas de grand danger, Hunyade plaça le roi avec les bannières des grands du royaume, en le priant de ne pas quitter la place avant d'être appelé. L'aile droite entre le lac et les côtes de la mer, formait la principale force des Hongrois. Le grand drapeau noir du royaume y était porté par Etienne Bathory; l'évêque d'Erlau et le ban Franz de Thalócz commandaient cette partie de l'armée [2]). Hunyade connaissant le courage et l'intrepidité des Valaques, ne leur assigna aucune place, mais les tint près de lui, afin de pouvoir porter du secours partout où l'on en aurait besoin [3]). L'aile droite des Turcs était commandée par le Beglerbeg de Rumilie, et la gauche par le Beglerbeg d'Anatolie: Murad avec les Janissaires était au centre; devant lui il y avait un fossé garni de pieux, et sur une lance l'écrit de la paix jurée sur l'evangile, et déchirée par Vladislas, derrière lui il y avait les chameaux et les bagages [4]).

Fessler se taisent sur ce fait: l'histoire doit être appuyée par des preuves, et Engel n'en donne aucune. — 1) Cantimir, t. 2, p. 256. — 2) Fessler, t. 4, p. 611. — 3) Callimachus, liv. 3, p. 515. — 4) v. Hammer, t. 1, p. 355.

Cependant la bataille commence; quinze mille cavaliers d'Asie s'élancent les premiers, Hunyade va à leur rencontre [1]; les Valaques les repoussent, les poursuivent et pénètrent jusqu'à la tente du Sultan [2]. Murad effrayé veut prendre la fuite; le Beglerbeg d'Asie et sa bonne position le forcent à rester et à s'opposer à l'attaque de Vladislas qui n'ayant pas suivi les conseils de Hunyade, avait quitté sa place et était venu attaquer imprudemment le Sultan [3]. Murad le rencontre dans la mêlée, perce son cheval d'un javelot, le roi tombe [4], un vieux janissaire Chodscha Chisr coupe la tête à Vladislas [5] et, la portant sur une lance, il la montre à l'ennemi en criant voilà la tête de votre roi [6]! Pendant ce tems les Valaques avaient avancé au-delà de la tente impériale, ils avaient pénétré jusqu'aux bagages; après avoir pillé les chameaux, les charriots et le sérail (regium cubiculum) [7] ils retournèrent au camp [8] et en apprenant la mort du roi ils prirent la fuite avec Hunyade à la nuit tombante [9]. Le lendemain Murad attaqua le reste des Hongrois et parvint à les faire presque tous prisonniers. Les évèques d'Erlau et du grand Varadin Etienne Bathory et le cardinal Julien, cause de la guerre en furent du nombre [10].

Hunyade fuyant, passa par la Valachie: Dracu profita de cette occasion pour se venger de son ancien ennemi. C'était Hunyade qui en passant par la principauté, avant la guerre, avait pillé le pays; c'était lui qui l'avait accusé de trahison devant Vladislas, c'était lui qui avait été la cause de la défaite de Varna, enfin c'était lui qui protégeait la maison de Dan: il avait plusieurs raisons d'en tirer vengeance; il le retint donc prisonnier [11]. C'était aussi un bon prétexte pour Dracu de montrer aux Turcs qu'il traitait Hunyade en ennemi [12]. Le général hongrois lui avait d'ailleurs enlevé

1) Fessler, t. 4, p. 614. — 2) v. Hammer, ibidem. — 3) Idem. — 4) Cantimir, t. 2, p. 259. — 5) v. Hammer, ibid. — 6) Cantimir id. — 7) Engel, Geschichte des ung. Reichs, t. 3, p. 81 et 82. — 8) ibid. — 9) v. Hammer, t. 1, p. 356. — 10) v. Hammer ibid. — 11) Engel, Gesch. der Wal., p. 171. — 12) Wilkinson, p. 16.

son duché d'Amlas et de Fogaras [1]). Après un an de captivité le général hongrois promit de rendre Fogaras ainsi que Severin dont il avait été fait ban par Sigismond; Dracu lui rendit la liberté et, après l'avoir comblé de présens il le fit conduire en sûreté jusqu'en Transylvanie [2]). En retournant dans son pays Hunyade jura de se venger; il leva en 1445 une armée dont il prit lui-même le commandement, et pénétra en Valachie: il mit à feu et à sang les villes et les villages, chassa Dracu, et nomma à sa place Dan IV fils de Dan III ami de Hunyade [3]) Dracu se sauva chez les Turcs, et avec leur secours il revint dans la principauté en 1446: Hunyade courut aussitôt en Transylvanie, envoya des troupes à Dan qui, secouru par des troupes moldaves parvint à vaincre son ennemi; il se rendit maître de lui et le fit décapiter avec son fils [4]). Ce fut ainsi que mourut Dracu après un règne de 23 ans; pendant toute sa vie il avait combattu pour la liberté de son pays; il tâcha de justifier ses premières cruautés, et se rendit cher aux Valaques. Les guerres continuelles avaient cependant privé la Valachie de la plus grande partie de ses habitans, de sorte qu'il n'y avait plus que les vieillards et les femmes pour labourer les terres. Les auteurs étrangers même lui rendent justice, et font son éloge. Le surnom de Dracu qu'on lui donna changea d'acception; depuis lui les Valaques appelèrent diables tous ceux qui se fesaient distinguer par leur courage, leurs grandes qualités et quelquefois leurs actions cruelles [5]).

Denis IV commença son règne par des actes de barbarie et de cruauté; il fit tuer ou exiler tout ce qui tenait à la famille de Dracu. L'empereur de Turquie ne pouvait pas le punir parcequ'il était alors en guerre avec le prince de Caraman; cependant en 1447, il envoya des ordres aux paschas de la Bulgarie pour dévaster la Valachie: c'est ce qui contribua à ce que Dan s'unit en 1448 à Hunyade et qu'il alla le

1) Photino, t. 2, p, 49. — 2) Fessler, Bonfinius, Thurocz. — 3) Fessler, t. 4, p. 640. — 4) Engel, Geschichte der Wal. Bonf. decad. 3, liv. VII, p. 477 et Thurocz, p. 259. — 5) Wilkinson, p. 17.

joindre avec huit mille valaques [1]. Le 17 octobre 1448 l'armée hongroise commença à attaquer les Turcs dans les plaines de Kossova, déjà célèbre par la mort de Murad I. L'ordre de bataille des Turcs était comme à l'ordinaire; les troupes asiatiques formaient l'aile gauche, les européennes l'aile droite, et les Janissaires étaient au centre. Dans l'armée des Chrétiens, les Hongrois et les Sicules fesaient l'aile droite, les Valaques sous le commandement de Dan l'aile gauche; les Allemands, les Bohémiens et les Transylvains étaient au centre. Pendant toute la journée il n'y eut que des escarmouches; la nuit arrivée, Hunyade fit une attaque; les Janissaires ripostèrent sans quitter leur place [2]. Le lendemain matin, le 18, le combat recommença terrible pour cette fois; Murad remporta quelques succès; les Hongrois aussi; le 19 Hunyade pour décider enfin la victoire ordonna à Jean Székely d'inquiéter le front des Janissaires sans pourtant les attaquer; il devait attendre que les ailes des Turcs engageassent aussi le combat, pour se précipiter sur les Janissaires. Mais le présomptueux Székely n'écoute pas les ordres de l'expérimenté général; avec une ardeur pleine d'impatience il se précipite dans les rangs de l'ennemi qui feint de fuir: il se met à sa poursuite, mais bientôt il est entouré par la cavalerie d'Anatolie et par les Janissaires. Il tombe le premier dans un combat glorieux. Les Valaques le voyant tomber désespèrent de la victoire [3]; sans l'avis de Dan [4] ils veulent sauver leur pays pour l'avenir par une trahison: ils envoient des députés au camp des Turcs, et s'engagent à déposer les armes, en disant que c'était malgré eux qu'ils avaient combattu dans les rangs des Hongrois [5]. Le grand Vesir Chalil accepte leurs propositions [6] et c'est ainsi qu'ils quittent le parti des chrétiens et vont s'unir à leurs ennemis naturels.

Hunyade cependant, malgré la mort de Székely exhorta

1) Engel, Geschichte der Wal., p. 171. — 2) v. Hammer, t. 1, p. 367. — 3) Fessler, t. 4, p. 677. — 4) Engel, Geschichte der Wal. p. 172. — 5) Engel, Geschichte der Wal., p. 172. — 6) von Hammer, t. 1, p. 367.

le reste des troupes à recommencer le combat [1]); mais tandis que les Allemands et l'artillerie avançaient contre les Turcs, il prit la fuite sans s'inquiéter de ses soldats. Le lendemain Murad attaqua les voitures et l'artillerie que les Allemands et les Bohémiens défendirent en héros [2]): ils furent cependant vaincus à la fin. Les pertes des deux côtés furent grandes: neuf mille Hongrois et deux mille Allemands gissaient sur le champ de bataille [3]); le Sultan, quoique vainqueur, perdit trente quatre mille Turcs dans cette victoire qui lui avait couté si cher [4]). Furieux il manqua à la parole qu'il avait donnée aux Valaques, lorsqu'ils étaient venus dans son camp; il les fit entourer de vingt mille cavaliers et en fit tuer six mille; Dan et le reste des Valaques ne purent obtenir la vie qu'en s'engageant à donner par an, d'abord le tribut convenu, puis 300 fantassins, 400 cavaliers [5]), 3000 fléches et 4000 boucliers [6]); mais peu de tems après cette bataille le prince de Valachie mourut. Chalcocondylas donne de grands éloges à Denis à cause des changemens avantageux qu'il fit dans l'état. Vlad ou Vladislas IV neveu de Mirce I [7]) fut nommé prince par Hunyade, son parent qui, pour lui mieux assurer la couronne, fit crever les yeux en 1452 au fils mineur de Denis IV [8]). Sous le règne de Vladislas IV Mahomet s'empara de Constantinople le 29 mai 1453 et mit fin à l'empire grec. En 1445 Rodolphe, fils de Dracu, fut choisi par une faction; il marcha contre Vladislas, le défit et le tua à Tirgovi. Après sa mort il se mit à sa place, et en 1456 il donna des secours à Etienne, prince de Moldavie, contre l'usurpateur Pierre Aaron [9]). Il paraît que ce Rodolphe III, surnommé le Bel, ne régna qu'un an, car en 1456, nous voyons sur le trône de Valachie Vlad V Dracu, surnommé Cepelussu ou Çepussu, c'est-à-dire l'empaleur ou le boureau, le plus grand monstre

1) Cantimir, t. 1, p. 265. — 2) v. Hammer, t. 1, p. 367. — 3) Engel, Gesch. des ung. Reichs, t. 3, p. 140. — 4) v. Hammer, ibid. — 5) Engel, Gesch. des ung Reichs, t. 3, p. 140. — 6) Engel, Gesch. der Wal., p. 172. — 7) Photino, t. 2, p. 51. — 8) Engel, Gesch. der Wal., p. 172. — 9) Photino, t. 3, p. 28.

de la nature, et l'horreur de l'humanité. Avant de parler du tigre affamé de sang, montrons d'abord les qualités de l'homme d'état; nous n'aurons que trop le tems de maudire et d'exécrer son nom et sa mémoire. Vlad V monta sur le trône, soutenu par les Turcs [1]), lui, qui plus tard devait être leur plus implacable ennemi. Il était fils de Vlad III [2]), dont il hérita le nom de Dracu; pour assurer sa domination, il fit saisir le fils de Denis IV auquel Hunyade avait fait crever les yeux; il lui fit lire les prières des morts près d'un tombeau nouvellement creusé, et le fit décapiter ensuite [3]). Cette action cruelle ne lui suffit pas pour se croire tanquille sur son trône; les boïars, les électeurs des princes avaient encore le droit et le pouvoir de le destituer; il résolut donc leur perte. Il les fit réunir dans un endroit par ruse, et les fit tuer ainsi que leurs femmes et leurs enfans: cinq cents boïars et préfets tombèrent victimes dans ce piège. Ses gardes héritèrent de leurs titres et de leurs richesses [4]).

En 1460 Vlad V voyant les nombreuses victoires des Turcs, la prise de Constantinople, la terreur que le nom des Ottomans inspirait à toute l'Europe, prit conseil du métropolitain et des boïars et résolut de renouveler l'acte de vasselage de la Valachie à la Turquie; il envoya des députés à Andrinople [5]) où le sultan reconnut l'ancien traité et y ajouta ces nouveaux articles. Le sultan consent et s'engage pour lui même et pour ses successeurs à protéger la Valachie, et à la défendre contre tout ennemi, sans exiger autre chose que la suprématie sur la souveraineté de cette principauté, dont les Voëvodes seront tenus de payer à la Sublime Porte un tribut de dix mille ducats [6]).

---

1) v. Hammer, t. 1, p. 469. — 2) Engel, Gesch. der Wal., p. 173. — 3) Item he heft den jungen dan ghefangen, unde heft em eyn graff laten maken und leth een besyngen na christeliker ordeninge unde wyse unhefft em syn houet aff hauwen latn bi deme sulnen graue. Uam deme quaden thyranen Dracole Wyda, dans Engel, Gesch. der Wal. p. 76. — 4) Engel, p. 174. — 5) Photino, t. 2, p. 54. — 6) Mr. Wilkinson à qui j'emprunte ce traité met dix mille piastres

Chaque année un officier de la Porte se rendra en Valachie pour recevoir le tribut, et sera accompagné à son retour, par un officier du Voëvode jusqu'à Giurgevo sur le Danube, où l'on comptera de nouveau la somme remise, et l'on en donnera un second reçu, et lorsqu'elle aura été transportée de l'autre côté du Danube, la Valachie ne sera plus responsable, quelque accident qu'il puisse arriver.

Si quelque Turc a un procès en Valachie avec un sujet de ce pays, sa cause sera entendue et jugée par le divan Valaque, conformément aux lois locales.

Tous les marchands turcs se rendant dans cette principauté pour y acheter ou vendre des marchandises, devront faire connaître aux autorités locales le tems qu'ils doivent y séjourner, et devront partir lorsque ce tems sera expiré.

Aucun Turc n'est autorisé à emmener avec lui, un ou plusieurs domestiques natifs de Valachie, de quelque sèxe que ce soit; et aucune mosquée turque n'existera jamais dans aucune partie du territoire valaque.

La sublime Porte promet de ne jamais délivrer un firman à la requête d'un sujet valaque, pour ses affaires en Valachie, de quelque nature qu'elles puissent être, et de ne jamais s'arroger le droit d'appeler à Constantinople, ou dans aucune autre partie des possessions turques, un sujet valaque, sous quelque prétexte que ce puisse être [1].

Ce traité était très avantageux pour la Valachie, dans ces tems où la puissance de Mahomet II était si redoutable à ses voisins. Mais le sultan ne se contenta pas longtems de ce *traité*; il demanda bientôt que Vlad lui donnât cinq cents garçons, et qu'il vînt lui-même à Constantinople pour lui prêter hommage et serment de fidélité. Le prince de Valachie répondit qu'il était prêt à payer le tribut dont on était convenu; mais qu'il lui était impossible de lui donner cinq cents garçons, et plus impossible encore d'aller à Constantinople [2]. En

---

à la place de dix mille ducats; on peut voir dans Photino qu'il s'est trompé, t. 2, p. 54. — 1) Wilkinson, p. 18, et Photino, t. 2, p. 55 et t. 3, p. 370. — 2) Photino, t. 2, p. 55.

envoyant cette réponse, Vlad V fit un traité d'alliance politique et de famille avec Mathias Corvin, en 1461 [1]), Mahomet avait donc deux motifs pour faire la guerre, le refus de Vlad de venir lui rendre hommage, et son alliance avec le roi de Hongrie; ainsi il résolut de placer sur le trône de Valachie Rodolphe, frère de Dracu, qui était devenu son favori [2]). Pour s'emparer par ruse du Voëvode, il lui envoya Tschakardschi Hamsa-Pascha gouverneur de Vidin, et le sécrétaire grec et rénégat, nommé d'abord Katabolinos, ensuite Iunisbeg. Ils demandèrent au prince une audience dans laquelle ils espéraient pouvoir se saisir de lui par trahison. Mais Vlad plus rusé qu'eux, les fit tomber dans le piège qu'ils lui avaient dressé; il les fit prisonniers, et après leur avoir coupé les bras et les jambes, il les fit empaler; Hamsa était sur un pieux bien plus haut que les autres [3]). Dracu envoya alors, en 1462, de nouveaux députés en Hongrie, qui y renouvelèrent la paix avec Mathias [4]). Il pénétra ensuite en Bulgarie, dévasta le pays, incendia les villes et les villages, et fit empaler vingt cinq mille hommes [5]). Des ambassadeurs Turcs lui avaient été envoyés pour lui faire des propositions de paix; comme ils refusaient de le saluer la tête nue, il leur fit clouer les turbans sur la tête, afin qu'ils y restassent plus attachés [6]). Mahomet, le tyran Mahomet ayant appris toutes ces horreurs par Mahmud-Pascha, le frappa dans son premier transport: il ne pouvait pas croire à de pareilles cruautés. De toutes les parties de l'Empire, il fit lever en hâte un grand nombre de troupes; son armée n'a été aussi considérable qu'au siège de Constantinople [7]); elle était forte de deux cents cinquante mille

1) Engel, p. 175 et 178. — 2) v. Hammer, t. 1, p. 470. — 3) Ibid. — 4) Engel, p. 175. — 5) Unde de Dracul vorbernede de gantze wulgerye. Unde alle de mynschen, de he fanghen konde, de leth de Dracul altomale speten unde der weren im talle XXV dusent ane de, de in demm vure verdoruen. Dans Engel, p. 79. — 6) Bonfinius dec. 3, liv. X, p. 544. Le memoire saxon cité par Engel, dit que cela arriva à des marchands Florentins. — 7) v. Hammer, t. 1, p. 470. Επεὶ τε δή τά στρατεύματα παρεσκεύαστο τῷ βασιλεῖ, ἐπὶ Δακίαν ἐστρατεύετο ἦρος εὐθὺς ἀρχομένου. Μέγιστον δὲ τοῦτον

hommes [1]; tant la terreur que Dracu inspirait était grande. Les Turcs commandés par le Visir se dirigèrent vers le Danube, Mahomet partit avec une flotte de vingt cinq galères et de cent cinquante vaisseaux; de la mer noire il entra par les embouchures du Danube, et s'avança jusqu'à Vidin. Partout où il avait débarqué, il avait fait tout dévaster; la ville de Praïlabos, aujourd'hui Brăïla, célèbre alors par son commerce, fut prise d'assaut et brûlée de fond en comble [2]) car elle était bâtie en bois [3]).

Dracu après avoir envoyé le trésor, les femmes et les enfans à Cronstadt ou dans les forêts épaisses de la Valachie, se prépara au combat. Il espérait des secours des Hongrois, mais ceux-ci, toujours lents à secourir un allié en danger, arrivèrent trop tard [4]). Il divisa son armée en deux parties dont il envoya une contre Etienne de Moldavie qui, s'étant uni aux Turcs, assiegea d'abord Kilia que Dracu lui avait enlevée, et n'ayant pas pu s'en rendre maître, entra en Valachie, et menaçait le Prince, d'un côté, tandis que les Turcs s'avancèrent de l'autre. Vlad V marcha lui même contre ces derniers avec une armée [5]) forte seulement de dix mille et selon d'autres de sept mille cavaliers [6]); la Valachie ne s'était pas encore rétablie des pertes immenses qu'elles avaient faites sous Vlad III surnommé Dracu. Le frère de Vlad V, Rodolphe, essaya pendant ce tems à s'entendre avec les boïars; toutes ses démarches furent inutiles [7]), ils craignaient trop leur maître, pour oser le trahir.

Le corps d'armée qui observait Etienne du côté de la Moldavie, l'empêcha pendant quelque tems de pénétrer en Valachie. Vlad se tenait caché dans les forêts et observait le Sul-

---

στρατὸν γενέσθαι φασί, δεύτερον μετάγε τὴν ἐς τό Βυζάντιον, ἐπέλασεν τοῦ βασιλέως τοῦ δε. Chalcocondylas liv. IX, p. 160. — 1) Γενέσθαι δὲ ἀμφὶ τὰς πέντε καὶ ἔικοσι μυριάδας στρατου. Ibid. — 2) von Hammer, t. 1, p. 470. — 3) Engel, p. 176. — 4) Ibid — 5) von Hammer, t. 1, p. 471. — 6) Ε'χων δὲ καὶ ἐλάττους τῶν μυρίων. ἔνιοι δέ φασίν, ὡς οὐ πλείους των ἑπτακισχιλλίων παρῆσαι ἀυτῷ ἱππέων. Chalcond. liv. 9. — 7) Engel, p. 176

tan qui s'avançait à grandes journées vers la capitale [1]; Mahomet, pendant sept jours de marche, n'avait rencontré aucune trace de bête ou d'hommè [2]. Ces déserts le rendirent imprudent, il crut, comme il arrive souvent aux généraux présomptueux, que Dracu le fuyait; se confiant sur ses forces, il ne fortifiait plus son camp. Le prince de Valachie profita de cette négligence; il se déguisa en espion, visita toute l'armée turque, et après en avoir connu la position, il retourna dans son camp, et se prépara à attaquer Mahomet [3]. Au milieu de la nuit, comptant sur l'habitude que les Turcs avaient de ne jamais quitter leurs places pendant l'obscurité, les Valaques, munis de lanternes et de falots, pénétrèrent dans le camp du Sultan dont les troupes effrayées n'osèrent se mouvoir. Vlad voulut marcher droit à la tente impériale; mais il se trompa et arriva à celles du grand Vesir Mahmud-Pascha et de Ishak-Pascha; un massacre de chameaux et de chevaux plutôt que d'hommes y eut lieu. Pendant ce tems la cavalerie turque s'était mise en ordre de bataille; les Valaques se tournèrent du côté de la tente du Sultan qu'ils trouvèrent gardée par les Janissaires. Toute l'armée turque était alors sur pied et en état d'attaquer: à l'aile droite étaient Omarbeg, fils de Turachan autrefois gouverneur du Peloponèse, Ahmedbeg, fils d'Ewrenos, ainsi qu'Alibeg, fils de Michal, et Balibeg; à l'aile gauche étaient Nassuhbeg, gouverneur de l'Albanie, Eswedbeg et Iskenderbeg, autre fils de Michalbeg. Pendant toute la nuit les escarmouches durèrent des deux côtés, et au point du jour Vlad se retira [4]) avec fort peu de perte des siens [5]). Alibeg, fils de Michal, se mit à poursuivre les Valaques auxquels il fit mille prisonniers que Mahomet fit tous massacrer [6]). Cette bataille eut lieu dans les plaines de Focssâni [7]) ville appar-

---

1) Ibid. — 2) Photino, t. 2, p. 57. — 3) Engel, p. 176. — 4) v. Hammer, t. 1, p. 471. — 5) Σὺν τούτοις περὶ πρώτην φυλακὴν τῆς νυκτὸς, ἐπελάσας, εἰσέβαλεν εἰς τὸ βασιλέως στρατόπεδον . . . . . ὡς ἐγγὺς ἦκεν ἡ ἠὼς, καὶ ἐπίφαινεν ἀπεχώρει ἀπὸ τοῦ στρατοπέδου, ἀποβαλὼν μὲν ταύτης τῆς νυκτὸς ὀλίγους πάνυ τινάς. Chalcond. liv. 9. — 6) v. Hammer, t. 1, p. 471. — 7) Carra, Histoire de la Moldavie, p- 47.

tenant aujourd'hui moitié à la Valachie, moitié à la Moldavie, et située sur la petite rivière de Milcow. Pendant la nuit les Turcs avaient fait prisonnier un Valaque; le grand Vesir le questionna lui-même; le prisonnier répondit clairement aux questions qu'on lui fit sur sa naissance, sur son âge, sur son nom, mais lorsqu'on l'interrogea sur le lieu où se trouvait Vlad, il répondit qu'il le savait, mais qu'il ne le dirait jamais, car il craignait son prince plus que la mort. On le menaça de le tuer à l'instant, s'il ne disait pas ce qu'il savait; il répondit qu'il était prêt à mourir, mais non à parler. Mahmud-Pascha le fit décapiter, mais il dit: si cet homme (Vlad) avait une grande armée, bientôt il acquerrait une grande gloire.

L'armée des Turcs se hâtait d'arriver dans la capitale; avant d'y entrer, elle fut arrêtée par un spectacle horrible et infernal: c'était une forêt de pieux, longue d'une demi-lieue, et large d'un quart de lieue, et où vingt mille Turcs et Bulgares étaient crucifiés ou empalés; au milieu d'eux Hamsa-Pascha habillé en soie et en pourpre était sur un pieux plus élevé que ceux des autres. Près de leurs mères les enfans étaient empalés, et les oiseaux avaient établi leurs nids dans leurs entrailles. Mahomet le Tyran s'étonna lui-même de cet affreux spectacle, et s'écria: „il n'est pas possible de dépouiller de son pays, un homme qui a fait de si grandes choses, et qui s'entend si bien à se servir de sa principauté et de ces sujets;" mais il ajouta effrayé lui-même de sa manière de gouverner, et à l'honneur de son coeur qui n'était pas encore tout-à-fait corrompu „cependant cet homme qui a fait tant de choses, ne mérite pas d'estime." Mahomet s'empara de Bucarest sans coup férir; les habitans l'avaient quitté et s'étaient retirés dans la forteresse de Poënari. Vlad ne cessait d'inquiéter l'armée des Turcs, en les harcelant de deux côtés; à la fin il se tourna vers la Moldavie et ne laissa contre le Sultan que six mille cavaliers [1]) qui combattirent vaillamment contre Omar, fils de Turachan, qui retourna au camp turc avec

1) Engel, 176 et suiv. et de Hammer, t. 1, p. 472.

un trophée de deux mille têtes de Valaques portées sur des lances; Mahomet l'en récompensa, en lui donnant le gouvernement de la Thessalie. Les Turcs se mirent alors à parcourir et à piller toute la Valachie; en quittant le pays, ils emménèrent deux-cent mille chevaux et boeufs [1]). Le Sultan, appelé par une autre guerre à cause de l'île de Lesbos, quitta la principauté [2]) ct chargea Alibeg, fils de Michal [3]) de soutenir les opérations de Rodolphe qui avait déjà attiré dans son parti plusieurs Valaques. Ce Rodolphe pour se faire choisir prince, eut recours aux promesses et aux ménaces; un grand nombre d'habitans de la principauté étant venus rançonner leurs parens tombés dans l'esclavage, il leur dépéignit la tyrannie de Dracu, les maux que le pays avait soufferts, la perte de presque tous leurs bestiaux, le danger qu'une seconde armée turque n'entrât dans le pays, et ne brulât le petit nombre de villes et de villages qui avaient échappé à la première invasion. Le plus grand nombre des Valaques furent entraînés, ils quittèrent Vlad et se mirent du côté de son frère. Le tyran n'était plus à craindre; ayant perdu tout espoir de se soutenir plus long tems, il prit la fuite [4]) et alla demander des secours à Mathias Corvin son parent qui était venu trop tard avec des troupes à son aide. Il le rencontra à Thorda, en Transylvanie, le 17 septembre 1462 [5]). Pendant ce tems Rodolphe III, appuyé par Mahomet fut reconnu prince par la majorité des Valaques [6]). En reconnaissance de leurs secours, il s'engagea à payer douze mille ducats aux Turcs [7]), qui se regardaient comme les souverains de la Valachie [8]). La qualification de prince tributaire ne parut pas montrer suffisamment au Sultan la soumission qu'il exigeait, et pour placer le prince de Valachie dans une situation plus dépendante, il lui donna deux queues de cheval, ou deux étendards et par ce moyen le rang et le titre de pascha Turc, dignité depuis alors

1) v. Hammer, t. 1, p. 472. — 2) Engel, p. 177. — 3) v. Hammer, ibidem. — 4) Engel, p. 177. — 5) Fessler, t. 5, p. 91. — 6) v. Hammer, t. 1, p. 473. — 7) Del Chiaro, p. 117. — 8) v. Hammer ibid.

inséparable de celle de Voëvode [1]. Il lui envoya aussi la Cambanizza ou manteau royal, le sabre, et le topuze ou scèptre [2].

Rodolphe III était prince, mais Dracu n'était pas mort, pour qu'il puisse se croire en sûreté. En effet Vlad V, après avoir rencontré le roi de Hongrie à Thorda, parvint à l'attirer dans ses intérêts: Mathias, fidèle au traité qu'il avait fait avec lui, consentit à le replacer sur son trône. Il avança en 1462 avec son armée en Valachie, mais au passage de Törzbourg, Rodolphe et ses boïars vinrent à sa rencontre avec des démonstrations de paix. Le prince s'engageait à être fidèle et soumis à la couronne de Hongrie, les boïars se plaignaient des cruautés de Vlad. Plusieurs chefs du district de Fogaras, et des bourgeois Saxons dont les parens avaient été tués et les biens pillés par Dracu, se joignirent à eux [3]. Contre l'attente de tous, Mathias confirma Rodolphe, et envoya Vlad V prisonnier à Bude [4] où il resta dans un cachot, et par quatorze ans d'esclavage [5] expia ses cruautés de six ans. En 1467 Mathias déclara Fogaras, Amlas, Radna fiefs inaliénables [6].

Rodolphe III, surnommé Dracu et par quelques auteurs nommé aussi Vlad [7], resta tranquille possesseur de la Valachie. Quoiqu'il ne fût pas aussi féroce que Vlad V, il se montra néanmoins cruel, en maltraitant et en condamnant à mort les membres de la famille de son prédécesseur [8]. La jalousie, mère de tous les maux, s'éleva bientôt entre lui et Etienne-le-Grand de Moldavie. Mathias Corvin vit bien que cette discorde entre les deux princes causerait tôt ou tard la perte de leurs pays; il tâcha de les reconcilier, mais ce fut envain [9]. Rodolphe était l'ami des Turcs, tandis qu'Etienne en était le plus implacable ennemi: il ne pouvait donc pas exister de relations pacifiques entr'eux. Craignant donc que le prince de Valachie ne vînt l'attaquer avec le secours des

---

1) Wilkinson, p. 21 et Photino, T. 2, p. 55. — 2) Photino, t. 2, p. 55. — 3) Fessler, t. 5, p. 91. — 4) Bonfinius, dec. 3, liv. X, p. 544. — 5) Fessler, ibid. — 6) Engel, p. 179. — 7) Photino, t. 2, p. 75. — 8) Engel, p. 179. — 9) Miron, manuscript. p. 110.

Turcs, son rival résolut de lui déclarer la guerre inopinément, et sans lui laisser le tems de se préparer [1]). Croyant le moment favorable pour exécuter son plan favori, celui de réunir la Valachie à la Moldavie [2]), il réunit l'armée et les milices, entra tout-à-coup en Valachie, pilla les frontières, le 27 fevrier 1470, et incendia la ville de Braïla, le mardi de la semaine blanche de la même année. Rodolphe vint bientôt avec une grande armée composée de Valaques et d'étrangers, et attaqua Etienne le 7 mars, dans un lieu nommé Soci. Le Prince de Moldavie remporta une victoire complète, tous les drapeaux et plusieurs généraux valaques tombèrent en son pouvoir. Trois ans après, en 1473, la guerre recommença; le 18 novembre Etienne atteignit Rodolphe dans l'endroit nommé le Cours de l'eau (Cursul apei), et lui livra une grande bataille. La victoire fut disputée vaillamment; le combat dura trois jours de suite, enfin pendant la nuit du samedi, le prince de Valachie se sauva avec son armée, et abandonna tout son camp. Il alla s'enfermer dans Bucarest, Etienne vint l'y assiéger. Pendant la nuit le prince de Valachie sortit de la ville, et alla demander des secours aux Turcs. Le 24 novembre, le Voëvode de Moldavie s'empara de la ville; il y trouva la princesse Marie, femme de Rodolphe, et sa fille Dokizza, et les emmena prisonnières dans son pays [3]). La Valachie étant conquise, il donna le trône de cette principauté à Vlad VI surnommé le Moine [4]), de la famille de Basaraba [5]), et qui lui était tributaire [6]). Mais ce prince ne régna qu'un mois, car Rodolphe rentra en 1474 [7]), dans son pays, avec le secours de quinze mille Turcs et d'un grand nombre de mercenaires; il vainquit Vlad VI qui se réfugia chez Etienne. Les Turcs et les Valaques se répandirent en Moldavie; ils pénétrèrent jusqu'à Bêrlad, et commencèrent à piller les contrées avoisinantes; Etienne à la fin de 1474, marcha contr'eux

---

1) Photino, t. 2, p. 59. — 2) Engels Geschichte der Moldau, p. 137. — 3) Miron, p. 110 et 111. — 4) Photino, t. 2, p. 59. — 5) Miron ibid. — 6) Fessler, t. 5, p. 314. — 7) Engel, p. 180.

et les repoussa; il prit même la forteresse de Telejeni, et emmena en Moldavie un grand nombre de Cigains de la Valachie [1]).

En 1475, Mahomet, sous prétexte de vouloir replacer sur son trône Rodolphe, mais avec l'intention de s'emparer de la Moldavie, prépara une armée de cent vingt mille hommes [2]) et en donna le commandement à Chadim Suleiman-Pascha avec ordre de marcher contre Etienne [3]). La faction des Valaques qui soutenait Rodolphe s'unit aux Turcs qui pénétrèrent en Moldavie et furent complètement battus dans la mémorable bataille livrée aux environs de la rivière de Bêrlad [4]), le 17 janvier 1475 [5]). Le Prince de Valachie était entré à la même époque en Moldavie d'un autre côté avec des troupes fraiches; Etienne le vainquit aussi le 24 janvier à Slam Rimnicu, et permit à ses soldats de piller la Valachie pendant trois jours. *Les boïars* Valaques intervinrent entre Etienne et Rodolphe qui donna au premier tout le district de Putna, jusqu'à la rivière de Milcow, lequel avait apartenu jusqu'alors à la Valachie [6]). Rodolphe ne resta pas fidèle au traité, quoique le prince de Moldavie eût épousé sa fille Dokizza qu'il avait faite prisonnière, lors de la prise de Bucarest [7]). En 1476 il donna des secours aux Turcs pour entrer en Moldavie: Mathias Corvin, pour appuyer Etienne, lui envoya à la fin de la même année une grande armée sous les ordres d'Etienne Bathory qui pressa si fort Rodolphe qu'il se vit obligé de se sauver à Cronstadt dont les bourgeois le livrèrent au prince de Moldavie; celui-ci le fit décapiter aussitôt [8]). D'après Stryikowski, Etienne le Grand plaça sur le trône de Valachie un de ses boïars, nommé Cypulissa [9]); il parait cependant que ce nouveau prince ne put

1) Miron, p. 111. — 2) Idem et Dlugoss cité dans Katona XV, p. 766. — 3) de Hammer. t. 1, p. 522. — 4) On verra les détails de cette bataille dans l'histoire de la Moldavie. — 5) de Hammer, t. 1, p. 523. — 6) Miron, p. 114. — 7) Ibidem. — 8) Engel, Geschichte der Wal., p. 181. — 9) La ressemblance qu'il y a entre ce mot Cypulissa et le surnom de Vlad V qui est Cepelussu, nous fait croire qu'Etienne le Grand n'a fait qu'aider Dracu à remonter sur son trône après le mort de Rodolphe III.

pas se soutenir longtems, car en 1477 Mathieu rendit la liberté à Vlad V l'empaleur, et ordonna au général Etienne Báhory de le replacer dans ses droits. Après que le roi de Hongrie eut reçu son serment de fidélité, il lui commanda de donner des secours au prince de Moldavie contre les Turcs. Le second règne de Dracu fut moins tyrannique que le premier, et il se comporta plus en chrétien [1]). Il paraît cependant que les Valaques n'avaient pas pu oublier son ancienne tyrannie; après deux ans de règne, en 1479, au moment où il passait par un champ, son domestique le tua en l'attaquant par derrière, et lui ayant coupé la tête il la donna aux Turcs qui la promenèrent par les villes où il avait dominé [2]). C'est ainsi que mourut ce monstre de l'humanité. Ni Tibère, ni Domitien, ni Néron, ni Jean le Terrible de Russie, ne portèrent aussi loin que lui la raffinerie de la cruauté et de la barbarie. Les nations ne trouvèrent pas de surnoms assez expressifs ni assez infâmes, pour les lui donner et flétrir sa mémoire. Les Valaques l'appellent le Diable et le Bourreau, les Turcs ne le nomment pas autrement que Kasiklu Voda, ou le prince des pieux [3]). Son spectacle favori était de voir empaler, et son plus grand plaisir était de manger avec sa cour sous les pieux sur lesquels étaient fixés les Turcs [4]). Un de ses frères avait été insulté par quelques boïars de Tirgoviste; il résolut d'en tirer une vengeance éclatante. Il fit dans cette occasion ce que plus tard Jean IV surnommé le Terrible et le Tyran, fit aux habitans de Novgorod [5]). Le jour des Pâques, tandis que les vieux boïars étaient à table et que les jeunes

1) Item tohant dar na do vingk ene de konink van ungeren. vnde helt ene lange tyed gans strengelik ghefangen. Dar na leth he syk Dopen to offen, vnde dede gans grote bote. Dar na makede de konink van ungeren, dessen Dracol wyda wedder to eynem groten heren alse voer. vnde man secht dat he dar na noch gans veele guder werke dede. Dohe eyn cristen was worden. Memoire saxon, cité, par Engel, p. 80. — 2) Engel, Gesch. der Wal., p. 181. — 3) v. Hammer, t. 1, p. 472. — 4) Bonfinius dec. 3, liv. X, p. 544. — 5) Voyez les détails des cruautés de Jean IV dans l'histoire de Russie par A. Rabbe.

gens dansaient, Vlad V arriva subitement dans la ville de Tirgoviste; il entoura de soldats l'endroit où ils se trouvaient, et après s'être emparés de ceux qui avaient insulté son frère, il fit empaler les vieux autour de la ville, et envoya les jeunes gens avec les enfans et les femmes, dans les riches costumes qu'ils portaient, pour travailler à un fort qu'il fesait bâtir à Poënari dans le district de Ialomizza. Ce ne fut qu'après que tout l'ouvrage fut terminé qu'il rendit la liberté aux coupables, qui, ayant usé leurs habits, étaient restés entièrement nus [1]. Un jour il invita à un grand dîner tous les mendians, sans distinguer s'ils l'étaient par paresse, ou par faiblesse de corps, ou par pauvreté; quand ils furent rassasiés de mets et de vins, il les fit jeter dans le feu [2]. Ses autres cruautés sont si inconcevables, si affreuses, qu'il est difficile de croire qu'elles aient pu sortir de la tête d'un homme. Il fesait souvent ôter la peau des pieds, aux prisonniers Turcs, et après qu'on eut frotté de sel leurs nerfs découverts, il les fesait lecher par des chèvres, afin que leurs langues aigües augmentassent le supplice [3]. Après avoir fait une invasion en Transylvanie, il brûla et pilla un grand nombre d'églises et de chapelles; il fit empaler un grand nombre de Saxons, et fesait ses délices de se promener entre les pieux, et de prendre son déjeuner aux cris des suppliciés [4]. Après avoir déchiré le sein des mères, il y fesait empaler les têtes de leurs enfans massacrés [5], et forçait le fils et la fille à manger de leur mère rôtie [6]. Un prêtre avait prêché que c'est un péché que

---

1) Photino, t. 2, p. 37, attribue cette action au successeur de Mirce I; c'est une erreur; voyez Engel, histoire de Valachie. — 2) Bonfinius, decad. 3, liv. X, p. 544. — 3) Engel, Gesch. der Wal., p. 178. — 4) Engel, p. 174. — 5) Alze dat he heft laten moeder vn kynder an den brusten zughende to same spetn, det de kyndern den moderen an den brustn ghesportelt hebben beth in den doet. Des gheliken heft he den moderen de bruste upghesneden un de kindern mit den houeden dar doer gestecken un beyde alzo up eynander gespetet. — 6) Item desse Dracol de leth braden junge kindern de mostn ere eghene modern eten. Memoire saxon cité par Engel, p. 77 et 80.

de prendre le bien d'autrui. Dracu l'invita à sa table; le prêtre y prit par mégarde un morceau du pain que le Tyran avait coupé pour lui-même. N'as-tu pas prêché aujourd'hui, lui dit celui-ci, que c'est un péché que de s'approprier le bien étranger. Oui, répondit le prêtre. Eh bien! lui dit-il, pourquoi as-tu mangé du pain que j'avais coupé pour moi, et il le fit empaler [1]). Ayant rencontré un jour un carme déchaussé qui montait sur un âne, il fit empaler et le moine et l'âne [2]). Une de ses maitresses s'étant dite enceinte, il la fit examiner par des matrones, et ayant été assuré de son mensonge, il lui fendit lui-même le ventre [3]). On lui avait amené un jour un Tartare qui avait volé quelque chose, ses compatriotes vinrent lui demander sa grâce; Dracu leur dit que le coupable devait être pendu et qu'eux devaient l'exécuter. Les Tartares ayant répondu que ce n'était pas leur état de pendre des hommes et d'être boureaux, l'infâme tyran fit cuire le voleur et força ses compatriotes à le manger en entier [4]). Il se fit faire une grande caisse d'airain avec une couverture qui avait des trous dans lesquels il enfermait par la tête les condamnés; il remplissait ensuite la caisse d'eau qu'il fesait bouillir, et s'amusait des cris que les malheureux poussaient dans leur torture [5]). Il fesait empaler par le côté un grand nombre de chrétiens, de juifs et de païens, qui se débattaient comme des crapauds; il s'écriait alors „quel bruit font donc ces gens là; et, tout joyeux, il leur fesait fixer avec de clous les pieds et les mains [6]). Un jour qu'il fesait extrêmement chaud, il se promenait entre les empalés avec un homme vénérable qui lui demanda comment il pouvait se plaire à la mauvaise odeur que les cadavres exhalaient. „Trouvez-vous que cela pue, lui dit Dracu, et sur sa réponse affirmative, il le fit empaler plus haut que les autres, afin que le mauvais air ne parvînt pas

---

1) Ibid. p. 78. — 2) Item ein monnyk barvoter ordens is em vnter wegen begegnet ridnde vp eyeneme ezele. Do leth de Dracol den Ezel un den monik up eynaeder speten, ibid. p. 79. — 3) Mémoire saxon cité p. Engel. p. 78. — 4) Ibid. p. 77. — 5) Ibid. p. 77. — 6) Ibid.

jusqu'à lui [1]. Souvent il fesait hacher les condamnés comme de l'herbe [2]. Un jour il vit un homme qui travaillait en chemise courte: il lui demanda s'il n'avait pas de femme; le paysan l'en ayant assuré, il fit empaler sa femme, et lui en donna une autre, avec ordre de faire à son mari de longues chemises, si elle ne voulait pas aussi être tuée comme la première [3]. Il avait cependant une bonne qualité: il ne se fâchait pas de la vérité, et punissait la flatterie. Deux moines étant venus chez lui, il en prit un à part et lui demanda ce qu'on disait de lui dans le pays: le prêtre voulant le flatter, ou peut-être par crainte, lui répondit qu'on disait beaucoup de bien de lui, qu'il était un prince vertueux et que c'était aussi son opinion. Dracu le congédia, et interrogea aussi l'autre sur le même sujet: celui ci décidé à mourir, lui dit la vérité „qu'il était le plus grand tyran du monde, et qu'il n'y avait pas un homme sur la terre qui pût dire quelque bien de lui." Puisque tu m'as dit la vérité, lui repondit Dracu, je ne te tuerai pas, et il lui rendit la liberté. Il fit venir alors l'autre moine, et après s'être fait répéter les flatteries qu'il lui avait dites la première fois, il le fit empaler à cause de la vérité qu'il avait méconnue [4]. Sa justice était tellement sevère et cruelle que tout le monde pouvait voyager dans son pays, sans avoir rien à craindre pour ses effets. Un négociant Florentin qui craignait d'être attaqué par des voleurs, lui demanda quelques gardes: Dracu lui ordonna de décharger ses marchandises sur la grande route et de les y laisser pendant la nuit; rien n'en fut volé [5]. Sa plus grande volupté était de voir les exécutions en masses. Outre les boïars qui choisissaient les princes, et les habitans de Tirgoviste, il fit empaler six cents marchands Transylvains [6], et cinq cents nobles de la Valachie, sous le prétexte qu'ils ne savaient pas la statistique et l'histoire de leur pays [7]. Quatre cents jeunes gens de la Transylvanie qui se trouvaient en Valachie pour enseigner

1) Ibid. p. 78. — 2) Ibid. — 3) Ibid. p. 79. — 4) Ibid. p. 80. — 5) Engel, p. 178. — 6) Mémoire saxon cité par Engel, p. 77. — 7) Ibid. p. 78.

leur langue, ou pour des affaires de commerce furent enfermés dans une grange et brulés [1]. Mais tout ceci n'était rien en comparaison des vingt mille Bulgares et Turcs [2] qu'il fit empaler avec Hamsa-Pascha, en 1462 dans sa guerre contre Mahomet II, et dont nous avons déjà parlé. Enfin pour peindre d'un seul trait ses cruautés, nous dirons que, rien que pour s'affermir sur son trône, il fit tuer plus de vingt mille hommes, femmes et enfans [3]. Nous en avons assez dit de ce tyran, ses cruautés sont innombrables et horribles à raconter. Détournons nos regards de ce tigre féroce; bientôt nos yeux se reposeront sur le règne de Rodolphe le Grand.

Après la mort de Vlad V surnommé l'Empaleur, les Turcs étaient devenus les maîtres en Valachie [4]: ils étaient les juges entre la famille de Dan, et celle de Dracu, lesquelles depuis la mort de Mirce I étaient toujours en discorde. Le Sultan nomma le fils de Rodolphe III, Vlad VII, et annula par cette nomination le droit d'élection des Valaques. Les Turcs, en récompense, obtinrent du nouveau prince la ville de Giurgevo, qui pendant le règne de Dracu leur avait été enlevée [5]. Au commencement de son règne Vlad VII était grand partisan des Turcs [6]: l'orsqu'en 1479 au mois d'octobre, les Turcs, au nombre de quarante mille, et commandés par Alibeg et par onze autres Paschas, entrèrent en Transylvanie [7], le prince de Valachie leur envoya des troupes auxiliaires [8]. Après

1) Item he hefft alle jungn, de in sin lant ghesant weren, omme to lerende de sprake, de het he alle in eynen stauen beschluten, un leth se vorbernen. Der synt ghewest veer hundert. Engel, p. 7?. Ce mémoire saxon, dont j'ai rapporté quelques passages, est un des plus curieux ouvrages qui existent; il a été écrit vers l'an 1477, et renferme 5½-feuilles, ainsi que le portrait de Dracu: la figure de celui-ci est belle, ses traits sont réguliers, mais durs, et son regard féroce. Il a de longs cheveux et de grandes moustaches, et porte un chapeau qui ressemble à la mitre du pape, et qui est barré d'un ruban bicolore. — 2) Idem et v. Hammer, t. 1, p. 469. — 3) Chalcocond. liv. 9, p. 153. — 4) v Hammer, t. 1, p. 473. — 5) Engel, p. 179, — 6) Idem, p. 182. — 7) v. Hammer, t. 1, p. 548. — 8) Engel's Geschichte der Walachei, p. 182. und Geschichte des ungarischen Reichs, t. 3, p. 364.

qu'ils eurent pillé plusieurs villes et villages, Etienne Báthory, Voëvode de Transylvanie, réunit en hâte une armée et les attaqua à Szászváros; il plaça à l'aile gauche les Saxons, commandés par George Hecht, derrière eux la milice des Româns de la Transylvanie, à l'aile droite les Sicules dans la première ligne, et la noblesse hongroise dans la seconde. Au centre il se plaça lui-même avec sa grosse cavalerie et avec les bannières de l'évêque de Transylvanie, Ladislas de Geréb. Le 13 octobre 1479, les Turcs commencent le combat, en attaquant l'aile gauche de l'ennemi: les Saxons sont repoussés sur les Româns [1]) auxquels ils se rallient, et avec leur secours recommancent le combat; l'aile gauche est aussi rompue. Báthory parvient à ramener les fuyards au combat, mais dès le commencement de l'attaque, il perd son premier et son second cheval, et reçoit lui-même six blessures. On le tient *pour mort*, et l'on désespère de la victoire: chacun se dispose à prendre la fuite, lorsque Paul Kinis, comte de Temeswar, avec Demètre Jaxisch descendent des montagnes avec des troupes fraîches, attaquent les Turcs par derrière, se font jour jusqu'à Báthory, le délivrent et décident de la victoire [2]). Les Turcs sont partout repoussés; Alibeg peut à peine se sauver, et l'infanterie valaque que lui avait donné Vlad VII, est massacrée sans miséricorde. Trente mille Turcs couvrent le champ de bataille, tout leur camp tombe au pouvoir des Hongrois, et tous les prisonniers Transylvains sont délivrés [3]).

Cette défaite ne dégagea pas le prince de Valachie de son obéissance envers la Porte: lorsque le 27 juin 1484, Bajasid II passa le Danube à Isakdji pour marcher contre Etienne de Moldavie, Vlad vint se joindre à lui avec 20,000 hommes [4]); cette campagne ne fut pas plus heureuse que celle contre les Hongrois. Vlad VII se mit alors du côté des derniers: en 1492 il donna même avis aux habitans de Hermann-

---

1) Engel, Gesch. des ung. Reichs, t. 3, p. 365. — 2) Fessler, t. 5, p. 352. — 3) Engel, Gesch. des ung. Reichs, t. 3, p. 366. — 4) v. Hammer, t. 1, p. 629, et description du premier tableau de l'histoire moldave par Asaki, p. 1.

stadt de la guerre que Bajasîd II se préparait à faire contre les Hongrois. A la fin de cette année, ou au commencement de 1493, le Sultan chassa le prince de Valachie qui se réfugia à la cour de Hongrie. Le Voëvode de Transylvanie donna un ordre par lequel il commandait à ses sujets de livrer libre passage en ce pays aux boïars et aux marchands Valaques qui émigraient à cause des Turcs. Vlad VII fut entretenu en Hongrie aux frais du roi [1]).

Le nouveau prince de Valachie fut Rodolphe IV, fils de Jean-le-Moine [2]), peut être fils de Vlad VI qui était surnommé le Moine, et selon d'autres celui de Vlad V surnommé Cepelussu [3]). Ce Voëvode, aussitôt après sa nomination, alla à Constantinople où il jura fidélité à la Porte; en passant par Andrinople il apprit que Niphon, patriarche de Byzance, était en prison dans cette ville, par l'ordre de Bajasid II. Il alla le visiter dans son cachot, et fit en sorte que le patriarche consentit à le suivre en Valachie, s'il parvenait à le délivrer de la captivité. Arrivé à Constantinople Rodolphe obtint du Sultan la liberté de Niphon qui accompagna le Voëvode dans sa principauté, où celui-ci lui donna liberté entière pour les affaires écclésiastiques [4]). Jusqu'au règne de ce prince il n'y avait eu qu'un seul prélat român en Valachie, lequel sous Rodolphe, était sans doute Maximilien dont nous parlerons plus tard. Le prince, suivant le conseil de Niphon, erigea encore deux autres évêchés, ceux de Rimnicu et de Buzeu. Le métropolitain commandait à tout le clergé en général, mais particulièrement aux prêtres des neuf districts de la grande Valachie [5]); l'évêque de Buzeu aux autres trois districts, et celui de Rimnicu au banat de Craïova [6]).

Il paraît que du tems de Rodolphe IV les Hongrois étaient devenus les maîtres de la forteresse de Severin, ainsi que de

---

1) Engel, Gesch. der Wal., p. 183 et 184. Cet auteur donne même la liste des dépenses faites pour Vlad VII. — 2) Engel, p. 185. — 3) Photino, t. 2, p. 73. — 4) Photino, t. 62, p. 2 et suiv. — 5) Sulzer, Gesch. des transalpinischen Daciens, t. 3, p. 501. — 6) Mémoires du général Bauer, p. 41.

ses environs; car au mois de mai 1494, le roi y nomma deux bans, George Morc de Chiola et François Balassa de Gyarmath; ils recevaient annuellement 6000 florins pour lesquels ils devaient entretenir un certain nombre de soldats. Le roi de Hongrie y payait aussi un maître d'artillerie (magister bombardarius) [1]. Tout le banat n'appartenait pas aux Hongrois, puisque nous voyons que le prince nomma l'évêque de Rimnicu qui commandait aux cinq districts de Craïova; et sous le règne du successeur de Rodolphe nous verrons que les boïars de cette ville se révoltèrent contre le Voëvode de Valachie.

Au mois de février 1493, le Pascha de Semendra passa par cette principauté, et, secouru par son prince, il entra en Transylvanie; mais il fut battu au passage de la Tour Rouge par Etienne de Thelegd qui commandait les Sicules; il y laissa tous ses bagages, et quinze mille hommes tués ou prisonniers [2]. Tout en restant fidèle aux Turcs, Rodolphe eut peur que les Hongrois ne vinssent le punir d'avoir livré passage par ses états au Pascha de Semendra; il envoya donc au mois d'avril 1494, des ambassadeurs à Vladislas II, pour faire la paix entre les Turcs et le roi de Hongrie. En 1495, un autre député du prince de Valachie alla trouver le roi à Batsch, avec un commissaire turc: on y conclut au commencement d'avril un armistice de trois ans. Vladislas II pour récompenser Rodolphe de l'amitié qu'il avait engagée entre les Turcs et les Hongrois, promit de faire rester en paix, Vlad VII qui, de la Transylvanie excitait des troubles en Valachie [3]. En effet le roi de Hongrie envoya à l'ex-voëvode une lettre datée de Chanadin ou Csanad, du premier novembre 1495, par laquelle il lui ordonnait de quitter aussitôt la Transylvanie et de se rendre près du comte de Temes, Jósa de Som [4]. Le 20 juillet 1498, Vladislas II fut la cause d'un traité par lequel la Hongrie, la Pologne et la Moldavie, se lièrent contre les Turcs; et dans le renouvellement de ce traité, le 14 avril 1499, on décida que si le Sultan voulait marcher contre Etienne de Mol-

1) Engel, p. 185. — 2) Engel, Gesch. der Wal., p. 184 et de Hammer, t. I, p. 641. — 3) Engel, p. 185. — 4) Ibid.

davie, ou contre Rodolphe de Valachie, les rois de Pologne et de Hongrie, devraient donner des secours à ces Voëvodes. Le reste de l'histoire de Rodolphe n'est connue que par fragmens; c'était un prince pacifique, pieux et ennemi de la guerre. Aussi les historiens étrangers racontent fort peu de chose de lui, parcequ'il préférait s'occuper de bonnes institutions dans son pays, que de se mêler des affaires des autres.

En 1507 Rodolphe IV marcha cependant contre la Moldavie, et pilla le district de Putna jusqu'au Siret. Bogdan, fils d'Etienne le Grand, le repoussa, entra en Valachie, et pilla le pays jusqu'à Rimnicu; mais un ambassadeur de Rodolphe, le moine Maximilien, un des évêques grecs, vint le trouver et parvint à rétablir la bonne harmonie entre les deux princes româns. Le Voëvode de la Valachie rendit à Bogdan le district de Putna et le butin qu'il avait fait [1]). Dans le traité conclu entre la Pologne et la Hongrie, en 1507, on stipula que les deux puissances contractantes donneraient des secours à Rodolphe si les Turcs voulaient l'attaquer; ce traité nous prouve que ce prince avait quitté le parti du Sultan. En effet le 3 décembre 1507, il fit avec les Saxons Transylvains une convention, dans laquelle il est dit, que, dans le cas où il serait obligé de quitter la Valachie, soit à cause des Ottomans, soit à cause de tout autre ennemi, il trouverait chez eux asyle inviolable. Seize boïars du Conseil signèrent ce traité, et y apposèrent leurs sceaux [2]). Les Turcs montrèrent bientôt leur mécontentement à cause de cette alliance avec les Chrétiens; Rodolphe effrayé alla au commencement de 1508, à Pesth, et offrit au roi, en signe de vassal hongrois, des chevaux, des sabres et d'autres présens; Vladislas II pour l'en récompenser lui donna le domaine d'Algyógy en Transylvanie. Le prince de Valachie mourut peu de tems après son retour de la Hongrie, c'est-à-dire au commencement de 1508 [3]). Son

1) Histoire de la Moldavie par le Chancelier Miron, manuscript, p. 149 et 150. — 2) Engel, Gesch. der Wal. 187 et suiv. Cet auteur cite tout le traité de Rodolphe IV avec les Saxons; il est écrit en latin. — 3) Engel, p. 190.

règne fut pacifique; il fit plusieurs bonnes institutions. Niphon qui était resté en Valachie lui fut d'un grand secours pour inspirer des sentimens de piété à ses sujets qui jusqu'alors n'avaient eu aucune ou fort peu d'idées sur la vraie religion. Par son conseil, le prince de Valachie fit de bons changemens, non seulement dans l'état écclésiastique, mais aussi dans l'administration du pays; il institua plusieurs charges d'après celles du Bas-Empire, comme le prouvent le nom de Spathar, de Vestiar, de Logothète, de Comisu 1). Le peuple réconnaissant lui donna le titre de grand, et la postérité le lui confirma. Photino raconte sur sa mort cette anecdote dont une partie est vraie et confirmée par toutes les annales du pays. Un boïar Moldave chassé par Etienne-le-Grand, étant venu en Valachie, s'attira si fort l'amitié de Rodolphe, que celui-ci lui donna sa soeur en mariage, quoiqu'il eût déjà une femme en Moldavie; celle-ci écrivit à Niphon, en se plaignant de l'infidélité de son mari. Le patriarche alla trouver le prince et lui demanda le divorce de sa soeur et du boïar Moldave; le Voëvode l'ayant refusé, il se fâcha, entra dans l'église et excommunia les coupables. Rodolphe irrité de cette audace, ordonna que personne ne donnât asile à Niphon qui néanmoins fut accueilli par son fils adoptif Neagu, de la famille de Basaraba. Le prince voulut se réconcilier avec le saint homme, ce fut envain, celui-ci avait quitté la Valachie en prédisant les malheurs qui accableraient la principauté, et la mort terrible de Rodolphe, et était allé se réfugier au mont Athos. Après que le patriarche fut parti, une grande famine eut lieu dans le pays; le peuple superstitieux crut que c'était une punition du ciel; une grande discorde s'éléva entre les boïars et les prêtres; la révolte allait éclater. Le prince voulut rappeler Niphon, mais il était mort à Athos, en odeur de sainteté. Rodolphe lui-même expira peu de tems après, dans d'horribles tourmens; tout son

1) Photino, t. 2, p. 66. Ces charges peuvent se traduire ainsi: la première signifie Porte-glaive, ou général en chef, la seconde, ministre des finances, la troisième, ministre de la justice, enfin la quatrième charge est la même chose que grand écuyer.

corps était devenu une grande plaie et une exhalaison insupportable en sortait; personne ne pouvait l'approcher [1]). On attribua tous ses malheurs à la vengeance du patriarche, et le peuple désespéra du salut de Rodolphe qui fut enterré dans le monastère qu'il avait bâti sur la montagne de Tirgoviste [2]); le règne de ce prince fut de quinze ans, depuis 1493 jusqu'en 1508 [3]).

Moeurs, institutions et religion des Valaques dans le quinzième siècle.

Je crois devoir interrompre pour un moment le récit des événemens, pour jeter un coup d'oeil sur tout ce qui s'est passé pendant le quinzième siècle, et nous en former un aperçu général qui nous sera utile pour voir les progrès, ou la marche rétrograde de la civilisation, des bonnes institutions, et des moeurs dans la principauté dont nous traitons l'histoire. Dans le quatorzième siècle la Valachie avait été constituée militairement par Mirce I, dans le quinzième elle le fut religieusement par Rodolphe. Quelques disputes entre les catholiques et les orthodoxes eurent lieu dans la principauté; l'évêché latin de Milcow, fondé par Nicetas et restitué par Lasco de Moldavie, ayant été détruit, fut rétabli par Vlad VII Dracu, en 1418; Mirce I avait aussi fondé l'évêché catholique de la cour d'Argessu. Les évêques de ces églises vivaient cependant pour la plupart en Hongrie, ne portant que le nom de leurs monastères; car ils ne trouvaient que fort peu d'accueil chez les Valaques dont ils ne fesaient presque point de prosélites; le dominicain Jean Rosa, qui voulait être évêque effectif de Bacôu et de Milcow, fut martyrisé par les habitans de la Valachie en 1451; tant la foi orthodoxe y était forte et fana-

1) Photino, t. 2, p. 66 et suiv., raconte du plus grand sérieux du monde, et dans les plus minutieux détails, tous les miracles que Niphon a faits en Valachie, ses prophéties et la punition de Rodolphe. — 2) Photino, t. 2, p. 65 et Engel, Gesch. der Wal., p. 191. — 3) Sulzer, Gesch. des transalpinischen Daciens, t. 3, p. 106, et Engel, Gesch. der Walachei, p. 185.

tique. Jusqu'au quinzième siècle les Valaques n'eurent qu'un seul prélat qui avait sa résidence à la cour d'Argessu, et dont le pouvoir spirituel s'étendait sur les Romàns de la haute-Valachie, de la Transylvanie et de la Hongrie; les archévêques Bulgares de Ternove et de Silistrie dirigeaient les habitans de la basse-Valachie. Vers la fin du quatorzième siècle, lorsque les Papes essayèrent d'amener les Romàns à l'union, le patriarche Joseph nomma pour la principauté valaque deux métropolitains, l'un à Bucarest qui portait le titre d'archévêque de Nicomédie, l'autre à Tirgoviste, lequel était archévêque in partibus à Amasie dans le Pont. Au concile de Florence, en 1439, Vlad Dracu y envoya aussi ces deux métropolitains, et c'est sous le nom d'archévêques de Nicomédie et d'Amasie qu'ils signèrent l'union avec les Latins; mais à leur retour en Valachie, ils durent être difficilement protegés ou même tolerés [1]). Les Valaques en effet imitèrent les Moldaves qui, après le concile de Florence, avaient renvoyé leur métropolitain, rejeté les caractères latins dont ils s'étaient servis jusqu'alors dans leurs livres, et adopté les lettres cyrilliennes [2]); ce fut toute une révolution; tous les papiers, tous les manuscripts furent brûlés, de sorte qu'il existe aujourd'hui peu de sources historiques écrites en latin avant cette époque [3]). L'union devint alors plus difficile que jamais; la messe ne fut plus dite en latin ou en romàn, mais en slavon; la plupart des livres furent aussi écrits dans cettedernière langue que, ni le peuple, ni les prêtres ne comprenaient. La plus grande ignorance, et une superstition nuisible en furent les suites funestes. Ce que Fessler dit des Romàns de la Transylvanie peut être aussi exactement appliqué à ceux de la Valachie et de la Moldavie. Prêtres et peuple, dit-il, persévéraient, plus opiniâtrement les uns que les autres, dans l'apostasie [4]), tous les deux ordres par grande ignorance,

---

1) Fessler, t. 4, p. 1135 et suiv. — 2) Ditsö de Sz. Marton. p. 328. — 3) Ibidem. — 4) Fessler parle ici de l'opiniâtreté avec laquelle les Romàns de la Transylvanie refusèrent de reconnaître le Pape, malgré toutes les cruautés qu'on leur fit endurer pour les y forcer.

non par mauvaise volonté ou par une conviction fondée; le fanatisme complétement semblable au byzantin remplaça la dernière. Quand un prêtre latin avait célébré la messe sur un autel des Valaques, ils détruisaient aussitôt la table selon eux souillée, dispersaient le pavé de l'église, et bâtissaient un nouvel autel. Des catholiques mortellement malades étaient obligés de se faire baptiser, ou la sépulture dans les cimetières leur était refusée; de mêmes les Româns regardaient l'interruption de leurs quatre grands carêmes, comme un plus grand péché que l'assassinat. La plupart d'entr'eux ne connaissaient du culte, ou des dogmes de leur église que le gospodi pomilui [1]), le signe mécanique de la croix et la génufléxion, ils ne savaient pas même l'oraison dominicale. Les prêtres qui égalaient le peuple en ignorance, en rudesse, servaient Dieu sans dévotion, sans dignité et sans décence, mais leur ventre avec attention et zèle [2]). Tel était l'état moral et religieux des Valaques, lorsque Niphon entreprit de corriger leurs moeurs féroces. Mirce I avait été, pour ainsi dire, le Romulus de la Valachie; Rodolphe le Grand en fut le Numa; il leur inspira l'amour de la religion, de la patrie, des lois; malheureusement ces moeurs pacifiques et salutaires ne durèrent pas longtems. Les révolutions qui plus tard devaient ébranler cette principauté jusque dans ses fondemens, en déracina aussi cette civilisation momentanée, et le peuple devint, après la mort de Rodolphe, aussi, ou peut-être plus ignorant, plus rude et plus fanatique qu'auparavant; nous ne saurions dire plus corrompu, car le genre de vie du Valaque a toujours été simple, ses moeurs toujours bonnes; habitant des forêts épaisses, les bords des rivières, ayant toujours devant lui le spectacle d'une nature belle et majestueuse, et éloigné des vices des villes, il garda ses anciens usages, ses goûts, ses moeurs patriarcales. Aussi le meurtre, le vol, l'assassinat ou d'autres crimes actroces se commettent, encore aujourd'hui très

---

1) Ces deux mots slavons signifient: Seigneur, aies pitié de nous. — 2) Fessler, t. 4, p. 1126.

rarement en Valachie [1]). Un seul grand vice, qui a souillé, comme dit Rabbe, la plus belle antiquité, deshonoré les plus sublimes caractères, vice qui doit paraître bien plus odieux dans le nord où les effets du climat n'entraînent ni n'excusent ces sortes d'aberrations, était aussi généralement pratiqué par les Valaques [2]); Niphon par ses sages conseils et ses exhortations parvint à le déraciner de leur coeur, et depuis lors ce vice a disparu entièrement de leurs moeurs. Le luxe ne fut jamais l'idole [3]) auquel les Valaques sacrifièrent; dans ce tems là le boïar, le marchand et le paysan vivaient simples, sobres et contents de peu. Leurs maisons étaient petites, sans aucun ornement, leurs temples au contraire, grands, riches, bien bâtis, ornés d'or, d'argent et de toutes les beautés de l'architecture: les églises et les hôpitaux seulement étaient faits en pierre, tous les autres bâtimens étaient en bois; comme en Russie „les chambres étaient entourées de bancs fixés à la muraille, et l'on ne connaissait pas d'autres sièges, même à la cour." La monnaie a été connue aux Valaques avant la fondation de leur principauté; le ban de Craïova en frappait, et comme elle portait la tête du ban, toute la monnaie fut appelée généralement bani (c'est-à-dire bans au pluriel) et particulièrement une petite monnaie en cuivre qui était le tiers d'un para ou d'un centime à peu près, et qui encore aujourd'hui est une monnaie de compte en Valachie et en Moldavie. La grande monnaie était ce qu'on appelait ban rossu, ou monnaie rouge; six de ces bans fesaient une piastre d'aujourd'hui; c'est-à-dire trente trois centimes à peu près de France; c'est ce que nous pouvons voir par le traité de Mirce I avec la Turquie. Ces deux monnaies étaient en airain; les Valaques ne frappèrent jamais que de la monnaie de ce metal, que l'on trouve encore aujourd'hui en grande quantité. La monnaie d'argent et d'or, était la même qu'en Hongrie et

1) Mémoires du général Bauer, p. 21. — 2) Photino, t. 2, p. 66. — 3) Je ne veux pas parler du tems du gouvernement des Fanariotes: ces Grecs degénérés avaient apporté en Valachie le germe de tous les vices, mais les grands seuls en furent infectés; le peuple resta pur et simple.

en Pologne; nous avons vû que Jean Basaraba s'engagea à donner à Charles I, sept mille marcs. Comme beaucoup de monnaies d'argent de la Hongrie portaient un lion, les Valaques appelèrent une de ces monnaies leu ou lion, et aujourd'hui ils donnent ce nom à la piastre turque qui vaut quarante paras; car lorsque la Turquie commença à avoir des relations avec la Valachie, elle y introduisit aussi son argent.

Le commerce florissait aussi pendant cette époque: Braïla était très-fréquentée par les Genois, les Venitiens et les Ragusains; contre des productions brutes, du blé, de la laine, du sel, ils échangeaient de la quincaillerie, des étoffes, et d'autres productions de l'Italie. Les juifs fesaient cependant le principal commerce, car les Valaques, de même que les Polonais, regardaient comme un vol, que de demander pour un objet, plus qu'il n'avait couté. La reine Hedwige donna à la ville de Lemberg un privilège qui, en 1424, fut confirmé par Ladislas Jagellon, et où il était ordonné que cette place fût le seul entrepôt du sel et des autres marchandises. En 1404 le même Jagellon avait ordonné que les marchands valaques, païens et chrétiens ne déposassent leurs marchandises qu'à Lemberg [1]. Nous voyons donc qu'un commerce assez vif devait exister entre les deux pays. Au commencement du quinzième siècle, Alexandre-le-Bon, prince de Moldavie, avait recueilli dans ses états un grand nombre de familles arméniennes; cette nation industrieuse se répandit aussi en Valachie, et aida beaucoup aux progrès du commerce. C'est sous le même Prince de Moldavie que les Cigains ou Bohémiens, entrèrent dans sa principauté, et vers le milieu du quinzième siècle aussi dans le pays des Valaques. Les Ragusains avaient d'un côté, des colonies ou des comptoirs à Vidin, à Bucarest, à Tirgoviste [2], tandis que de l'autre les Saxons Transylvains achetaient à la Valachie, la laine, le miel, les peaux, le cuir qu'elle avait en abondance.

---

1) Jekel's Pohlens Handelsgeschichte, 1ère partie, p. 158. — 2) Fessler, t. 4, p. 1246.

Les Valaques n'avaient pas encore perdu leur amour pour les combats: pendant la paix ils s'exerçaient par la chasse, aux fatigues de la guerre; leur cavalerie était surtout renommée. Montant sur de petits chevaux aussi légers que le vent, et aussi prompts que la foudre, ils franchissaient les rivières, les précipices, les torrens, et sans avoir rien à craindre de leur ennemi, ils lui fesaient beaucoup de mal, en le harcelant de toutes parts, en disparaissant, et en reparaissant dans le moment. Leurs armes étaient l'arc, la lance, le sabre, la hache et la massue; aussitôt après l'invention de la poudre, ils se servirent aussi des canons, et plus tard des mousquets.

LIVRE TROISIÈME.

Depuis Rodolphe le Grand jusqu'à la mort de Michel le Brave (1508—1601).

Souvent dans l'histoire après un prince, bienfaiteur de l'humanité, vient un autre qui en est le monstre: il arriva de même en Valachie; après Rodolphe le Grand vint Mihne I, le Méchant.

Vladislas II roi de Hongrie, ayant appris la mort de Rodolphe, voulut placer sur le trône, un certain Danciu fils de Vlad V l'Empaleur: il donna même des ordres, à cet effet, datées de Bude au mois de mars 1508; mais les Turcs forts alors en Valachie s'y opposèrent et nommèrent pour prince Mihne I surnommé le Méchant, fils du grand maître d'armes (Armassu) Drace du village de Moinesci (pron. Moïneschti) et allié de la famille de Dan [1]. Aussitôt qu'il fut monté sur le trône, il se mit à poursuivre et à tuer les boïars. Neagu, fils adoptif du patriarche Niphon, pour éviter la mort se sauva en Servie où il épousa la fille, du despote Lazar [2], nommée Milizza [3]. L'archévêque Maximilien fut aussi obligé de quitter la Valachie, après avoir conclu un traité de paix entre Mihne et Vladislas II. Ce tyran n'eut pas le tems d'imiter pendant

1) Engel, Gesch. der Wal., p. 191, et Photino, t. 2, p. 74. — 2) Photino, t. 2, p. 74. — 3) Engel, p. 199.

longtems Vlad l'Empaleur qu'il s'était proposé pour modèle. Les familles des boïars de Craïova, sous les ordres du ban Pervu, et pour cette raison nommés Pervulesci, très-puissans alors, résolurent de le detrôner; ils se sauvèrent en Turquie avec le fils de Rodolphe le Grand, et qu'on nommait Vladuzza, ou le petit Vlad parcequ'il était petit-fils de Vlad V l'Empaleur [1]). Ce Vladuzza après avoir été nommé prince à Constantinople retourna avec les Pervulesci à Craïova où il réunit une armée, et chassa du trône Mihne I qui, après avoir regné un an et quelques mois, se sauva à Hermannstadt, où il embrassa la religion catholique. Le 12 mars 1510, au moment où il entrait dans une église, Démètre Jaxich, proche parent de l'archévêque Maximilien, et Danciu, fils de Vlad l'Empaleur, s'approchèrent de lui, et le poignardèrent. Le peuple furieux fit prompte justice des assassins. Mihne fut pompeusement enterré, et sa veuve ainsi que Mirce son fils et Stoica, son parent furent reçus par le roi sous sa protection [2]). Le fils de Stoica, Nicolas Oláhy, âgé de dix-sept ans plut à Vladislas II qui le fit éléver près de lui à sa cour: ce jeune homme devait être plus tard une personne importante pour la Hongrie, et pour l'église catholique [3]).

Rodolphe V surnommé Vladuzza [4]), comme nous l'avons

1) Photino, t. 2, p. 74. — 2) Engel, p. 193 et suiv. rapporte l'épitaphe de Mihne faite par le docteur Jean Salius: en voici quelques vers qui pourront intéresser:

Regnabam nuper multo cumulatus honore,
Sede parentali splendida sceptra gerens,
Ante meam faciem provincia nostra tremebat,
Me quoque finitimae pertimuere plagae.
Praedonum fueram domitor, furumque flagellum,
Justitiam rigide fortiter ense colens.
Christigenis volui sociata jungere signa.
Inque Byzantinos arma movere lares.
Jam mihi non vires, auri neque copia fulvi
Defuit, aut quidquid principis aula tenet.
Dum mea gens patrio pepulit me perfida regno
Turcarum immensa concomitata manu
Cibinium fugi etc.

3) Fessler, t. 5, p. 860. — 4) Photino, t. 2, p. 75.

dit, monta sur le trône, appuyé par les Turcs et les boïars Pervulesci; mais il ne resta pas longtems en repos: Mirce, fils de Mihne I était resté quelque tems caché parmi les bergers en Transylvanie, d'où il reçut le surnom de Tschioban ou pâtre [1]. En 1511 il parvint à obtenir des troupes suffisantes des Hongrois, avec lesquelles il pénétra en Valachie, et attaqua Vladuzza à Gherghizza dans le district d'Ilfovu: les Pervulesci et les autres boïars y combattirent si vaillamment, que les Hongrois furent repoussés, et Mirce fut forcé de se sauver à Constantinople. Vladuzza fit la paix avec les Hongrois, mais ni cette paix, ni la défaite de son rival ne purent l'affermir sur son trône [2]: les boïars de Tirgoviste, ennemis de ce prince, ayant voulu se révolter, il leur donna des signes de vengeance; ceux-ci résolurent de le chasser de la principauté; ils passèrent le Danube, élurent pour leur Voëvode Neagu qui se tenait en Servie, appelèrent à leur secours Mohammedbeg, repassèrent le fleuve à Craïova, et marchèrent sur Bucarest [3] où, au moment de leur arrivée, les boiars avaient tué Vladuzza [4], après un règne de deux ans et quelques mois [5].

Neagu I Basaraba monta sur le trône le 8 fevrier 1513 [6]: ce fut un jour mémorable pour les Valaques, car il leur donna un bon prince. Sous lui, les discordes et les guerres cessèrent, le peuple fut heureux: pendant tout son règne il suivit les sages conseils que lui avait donnés pendant sa jeunesse Niphon, son père spirituel (πνευματικὸς πατὴρ); il fut très-généreux envers le clergé [7]. C'est lui qui a fait couvrir de plomb l'église de Saint Athanase sur le mont Athos, et qui y envoya l'image richement couverte d'argent de Saint Athanase, ainsi que son portrait, et celui de la princesse sa femme: c'est lui encore qui a fait élever la haute tour de Saint Dionysius sur la même montagne, ainsi qu'un aqueduc; il déposa aussi dans cette église les reliques de Niphon, patriarche de

1) Ibid. — 2) Engel, p. 197, et Photino, t. 2, p. 76. — 3) Photino, t. 2, p. 76. — 4) Engel, p. 197. — 5) Photino, p. 77. — 6) Engel, p. 61, — 7) Ibid. p. 197 et Photino, p. 77.

Constantinople, dans un cercueil d'argent. Il en retint seulement la tête et la main droite, pour la Valachie, et en récompense il envoya aux moines de l'Athos, la tête de saint Jean Baptiste qui jusqu'alors avait été dans sa principauté: il fit aussi rétablir l'eglise de Cuttumusa [1]). Il bâtit de même dans son pays un grand nombre de temples, des hôpitaux et d'autres établissemens pieux: il répara l'église de Cozia et de Tismana, fit couvrir de plomb le cloitre de Saint-George à Nucelu, bâtit l'église de Saint-George à Tirgoviste, ainsi que la cathédrale de la même ville, et qu'il releva de ses ruines. Maximilien étant mort, il fit nommer par le patriarche Pachonius, Macarius métropolitain de la Valachie (Μητροπολίτης Ουγγροβλαχίας). C'est lui aussi qui rebâtit la magnifique cathédrale de la Cour d'Argessu, laquelle fut terminée en 1518 [2]). A la consécration du temple, assistèrent le patriarche oecuménique de Janina, quatre archévêques outre celui de la Valachie, en tout le nombre des prêtres montait à mille; après la cérémonie, le 17 août de la même année Neagu fit un grand nombre de dotations, consistant en villages et en d'autres biens immeubles, aux monastères du pays, ainsi qu'à ceux du mont Athos. Les pauvres, les vieillards et les orphelins furent les objets de sa sollicitude paternelle; il établit pour eux des maisons de charité où ils étaient reçus et entretenus aux frais de l'état. Pendant toute sa vie il répandit de nombreux bienfaits sur le peuple qui l'avait appelé pour le commander.

Neagu I sentant approcher sa fin, rassembla le métropolitain, les évêques et les boïars, et nomma pour son successeur, son fils Theodosius qui, étant âgé seulement de sept ans, devait être sous la tutelle de Preda, son oncle et frère du Prince [3]). Peu de tems après cette assemblée, il mourut; son règne fut de huit ans et huit mois [4]): il fut enterré dans la cathédrale d'Argessu où l'on voit encore sur son tombeau deux

1) Engel, p. 197. — 2) Raicevich, Osservazioni intorno la Valachia etc. p. 14. — 3) Engel, p. 202, et Photino, t. 2, p. 83. — 4) Engel, p. 197.

inscriptions, l'une en român, l'autre en slavon [1]); son portrait est dans la même église près de la grande entrée. Il est d'une haute stature, a le visage martial, une chevelure longue et blonde qui tombe sur ses épaules, et il porte un costume hongrois, brodé d'or, et sur sa tête une couronne.

A sa mort, le trésor fut trouvé entièrement épuisé; il avait dépensé tous les revenus de la Valachie en édifices pieux. Pendant qu'il fesait bâtir la cathédrale d'Argessu, il fut dans un si grand besoin d'argent, que la princesse de Valachie, vendit ses bijoux pour aider son époux [2]). Après sa mort, les boïars ne voulurent pas renoncer à leurs droits; ils s'opposèrent à ses dispositions testamentaires, et refusèrent de reconnaître pour leur prince Thédose, son fils [3]). Les boïars de Buzeu, chefs de la faction, levèrent une armée, et marchèrent contre Preda qui était soutenu par les boïars de Tirgoviste, mais celui-ci fut vaincu, et tué dans le combat [4]). Pendant ce tems Mohammedbeg, instruit de ce qui se passait en Valachie, feignit de venir au secours de Théodose, mais au lieu de défendre ses droits, comme il l'avait promis, il s'empara de lui, et le fit conduire à Constantinople, avec sa mère, ses parens et ses richesses [5]). Le Pascha Turc demeura maître de la principauté: il avait déjà nommé des juges mahométans dans plusieurs villages, lorsque les boïars élurent de leur côté Rodolphe VI qui avait été d'abord moine, et envoyèrent des ambassadeurs à Constantinople pour demander qu'il fut reconnu par le Sultan; celui-ci renvoya les deputés, le nez et les oreilles coupés. Mahommedbeg battit pendant ce tems Rodolphe à Tirgoviste, et se déclara formellement Sandjak de Valachie [6]). Sous prétexte de venger la mort de Preda, il fit dévaster le 2 mai 1521, Buzeu, où Rodolphe VI était né [7]). Les boïars appelèrent à leur secours le comte de Zips, Jean

---

1) Osservazioni intorno la Valachia etc., p. 14. — 2) Photino, t. 2, p. 84. — 3) Raicewich, p. 17. — 4) Photino, t. 2, p. 85. — 5) Voyez la lettre de Louis II, roi de Hongrie, à Sigismond, roi de Pologne, tirée des tomis actionum regis Sigismundi. — 6) von Hammer, t. 2, p. 46. — 7) Engel, p. 203.

de Zapolya qui se prépara à marcher contre les Turcs. Mohammedbeg effrayé se hâta de conclure la paix avec les Valaques dont il promit de reconnaître les anciens privilèges, et le droit de choisir leurs princes. Mais quand les Hongrois se furent retirés, il leva le masque: il fit prisonnier Rodolphe VI et l'envoya sous escorte à Nicopolis. Là, le grand écuyer Bâdica, cousin de Neagu I, voulant venger la mort de Preda, l'assassina du consentement de Mohammedbeg qui voulait se débarrasser de son rival. Dans le même tems le jeune Théodose mourut à Constantinople. Le Pascha écrivit alors au Sultan, et demanda à être nommé prince de Valachie, en disant qu'il était desiré par le pays. Le grand Logothète ou Chancelier Stoïca, se trouvait alors près de la Porte, comme chargé d'affaires de la principauté; il présenta au sultan Suleiman I une pétition par laquelle il réclamait le rétablissement des anciens privilèges de sa patrie: il envoya en même tems, en secret, une circulaire aux boïars Valaques, laquelle portait que s'ils voulaient conserver leurs droits d'élection, ils devaient se hâter d'élire le plus tôt possible un prince, et leur designa pour ce haut rang Rodolphe du pays d'Afumati (pron. Afumatze) et neveu de Neagu I [1]). Les Valaques suivirent le conseil de Stoïca, et demandèrent au Sultan la confirmation de Rodolphe VII: pendant ce tems Mohammedbeg marcha contre le nouveau prince, et lui livra plusieurs batailles à Glubavi, à Hleceani, à Grumati; dans quelques-unes il fut vaincu, mais dans la dernière il parvint à vaincre Rodolphe VII qui alla demander des secours aux Hongrois [2]). Jean de Zapolya entra en Valachie avec trente mille hommes pour le replacer sur son trône; il avança jusqu'à Pitesci (pron. Piteschti). Mohammedbeg n'ôsa pas se mésurer avec lui, et se hâta de passer le Danube et d'aller à Nicopolis. Dans la même année où Rodolphe VII avait pris possession de la principauté, le grand conseil des boïars décida qu'il irait à Constantinople

1) Fessler, t. 6, p. 79. — 2) Engel, p. 203, de Hammer, t. 2, p. 46, et Photino, t. 2, p. 89.

pour obtenir sa sonfirmation et des ordres à Mohammedbeg poar ne plus troubler la Valachie. Suleiman retint le prince prisonnier, loua le courage des Valaques, et leur envoya pour Voëvode Vlad VIII, boïar qui se trouvait près de la Porte. Les sujets semblaient contents de ce prince, mais ce ne fut pas longtems; il n'avait pas regné un an qu'il eut l'imprudence d'insulter le premier des boïars, Pervu ou Barbu, ban do Craïova: celui-ci ayant résolu de s'en venger, réunit ses partisans, et attaqua à l'improviste Vlad VIII qui n'ayant pas assez de troupes pour lui résister, fut vaincu et chassé du pays [1]: il alla à Constantinople où il recevait par jour cinquante aspres; son fils, jeune homme de seize ans, et qui l'y avait accompagné, recevait le double de la pension [2]. Suleiman envoya alors en Valachie un Capidji-Baschi avec trois cents Spahis sous le prétexte d'élever sur le trône le ban de Craïova: Pervu y ajouta foi; mais bientôt il fut puni de sa confiance précipitée: au moment de l'investiture l'envoyé du Sultan le frappa de la même hache qu'il lui apportait comme signe de sa haute dignité; les trois cents Spahis tombèrent sur les boïars, en tuèrent un grand nombre et se retirèrent ensuite à Giurgevo [3]. Rodolphe VII qui était resté prisonnier, fut rétabli, en 1524, par le Sultan sur le trône de la Valachie, avec beaucoup de flatteries, et avec l'obligation de payer un tribut de quatorze mille ducats, au lieu de douze payés jusqu'alors [4]. Sous son règne, la tranquillité publique se rétablit, et la Valachie jouit de la paix pendant quelque tems. Rodolphe VII conclut un traité secret avec les Hongrois; il n'osait pas cependant se déclarer ouvertement leur allié à cause des Turcs. Il parait néanmoins que cette alliance avec les Chrétiens fut découverte au Sultan, car, déjà avant 1526, il demanda à ce prince d'envoyer à Constantinople un de ses fils comme ôtage [5].

La bataille de Mohacs que les Turcs gagnèrent le 29.

1) Fessler, t. 6, p. 79. — 2) v. Hammer, t. 2, p. 46. — 3) Engel, p. 205. — 4) de Hammer, t. 2, p. 46. — 5) Engel, p. 205 et 206.

août 1526 sur le roi de Hongrie Louis II qui périt dans le combat, affermit pour toujours l'autorité des Turcs en Valachie; jusqu'alors cette principauté avait pu compter sur les Hongrois; après cette malheureuse bataille, ceux-ci avaient eux-mêmes besoin du secours des étrangers. Suleiman envoya deux courriers, l'un en Valachie, l'autre en Moldavie pour annoncer sa victoire [1]; c'était leur annoncer leur défaite, celle du christianisme et le triomphe de l'islamisme. Rodolphe VII après la bataille de Mohocs resta livré à lui-même et aux Turcs: en 1529 Vlad VIII qui se tenait à Constantinople, excita à se soulever deux boïars valaques, le Vornicu Neagu et le Postelnicu Draganu qui rassemblèrent en secret une armée, marchèrent contre le Voëvode qui, surpris par ses ennemis, s'enfuit avec son fils Vlad à Craïova; mais tous les deux furent atteints à Rimnicu et décapités. Le Sultan nomma alors (1529) Moïse I, fils de Vlad VIII; les Valaques y voyant une atteinte à leurs droits refusèrent de le reconnaître pour prince; mais l'attitude menaçante des Turcs les força à la soumission [2]. Dans la première année de son règne Moïse I fit une invasion en Transylvanie, de concert avec les troupes de la Porte, assiégea Cronstadt, en pilla les environs et fit prisonniers un grand nombre de nobles. Après son retour en Valachie il voulut punir les boïars du refus qu'ils avaient fait de le reconnaître; il profita de l'occasion que lui présentait le mariage de sa soeur avec le ban de Craïova; il invita aux noces Neagu et Draganu qui avaient tué son prédécesseur ainsi que d'autres boïars, le 13 fevrier 1530, et sous le prétexte de venger la mort de Rodolphe VII, il fit décapiter au milieu de la fête Neagu et le Postelnicu Preda. Draganu et quelques autres nobles eurent le bonheur de se sauver à Constantinople où ils demandèrent pour leur prince un certain Vlad; leur prière leur fut accordée, et Moïse I fut obligé de se sauver en Transylvanie après un règne de moins d'un an [3]. Vlad IX, deux ans

1) v. Hammer, t. 2, p. 54. — 2) Photino, t. 2, p. 93. — 3) Engel, p. 213.

après son avénément au trône, se vit forcé de marcher contre Moïse I qui venait à sa rencontre avec le secours des Hongrois [1]), et s'était même emparé de la capitale le 18 août; il eut le bonheur de le vaincre dans un lieu nommé Viissóra où Moïse I perdit la vie, ainsi que son beau-frère Pervu [2]). Vlad IX se noya par hasard dans la troizième année de son règne (1533), dans la Dimbovizza. Après sa mort, les boïars élurent Vintila I de la ville de Slatina; ce prince au lieu de leur en être reconnaissant, devint leur tyran: il se montra sanguinaire envers eux, et en tua un grand nombre [3]). En 1534, étant allé à la chasse aux cerfs, à Craïova près de la rivière Ziu, avec un grand nombre de boïars, il s'entendit avec ses courtisans sur la manière de les anéantir; les boïars ayant découvert la trahison, l'attaquèrent et le massacrèrent près de la dite rivière [4]); ce prince a bâti une église qu'on appelle encore aujourd'hui Vintila Voda. Après sa mort, les primats du pays se réunirent à la Cour d'Argessu et nommèrent pour leur prince l'archimandrite Païsius, à cause de sa sagesse, et de ses vertus éminentes; il prit le nom de Rodolphe VIII; avant de faire ses voeux religieux, il s'était appelé Pierre, et avait embrassé l'état monastique à cause de la mort de sa femme [5]); c'est pour cette raison qu'il est appelé par plusieurs historiens Pierre, et c'est sous ce nom qu'il bâtit en 1537 le cloitre de Misla et qu'en 1538, il renouvela la cathédrale de Tirgoviste. Il était de la famille de Dan [6]); dès le commencement de son règne il avait été secouru par les Turcs contre Maïlath, gouverneur de Transylvanie qui favorisait un boïar moldave Moghila lequel il voulait placer sur le trône de Valachie; Rodolphe VIII marcha contre Maïlath et le fit prisonnier [7]). Il eut besoin de verser du sang pour pouvoir se soutenir; il condamna et fit exécuter le ban de Craïova Thomas et le ministre de la justice Vlaico, comme perturbateurs de la tranquillité publique; peu de tems après cette exécution, quelques boïars

1) Photino, p. 94. — 2) Engel, p. 213. — 3) Photino, ibid. — 4) Engel, p. 214. — 5) Photino, t. 2, p. 94 et suiv. — 6) Engel, p. 214. — 7) Ibidem.

qui, du tems de Moïse I, s'étaient sauvés en Transylvanie, Stroë, Manoli et Mihalcu, choisirent pour leur prince un certain Laïotu Basaraba [1]) de la famille de Dracu, et vinrent avec le secours des Hongrois et même des Turcs, contre le prince regnant. Lorsque les deux armées furent en présence, Rodolphe appela en combat singulier son ennemi; au moment où il allait le tuer, les boïars Valaques quittèrent son parti, se saisirent de lui, lui coupèrent le nez et le chassèrent du pays [2]). Il alla à Nicopolis, et après y avoir rassemblé une armée composée de Turcs, il revint, après deux mois, en Valachie contre Laïotu qu'il vainquit près de la Fontaine du Cigain (fòntâna-Ciganului) et le tua ainsi que ses généraux Stroë, Manoli et Mihalcu [3]).

Le Sultan Suleiman ou Soliman se disposait, en 1538, à marcher contre Pierre de Moldavie qui se refusait à payer le tribut dû à la Porte; Jean de Zapolya craignant que les Turcs ne fissent une irruption en Transylvanie, envoya des députés au roi Ferdinand, ainsi qu'aux princes de Valachie et de Moldavie pour les engager à une défense générale; on dit que Rodolphe ne s'y refusa pas et qu'il prépara pour cet effet une armée de 80,000 hommes; mais elle ne fut pas demandée par les alliés [4]). Le prince de Valachie retomba bientôt sous l'influence turque, car en 1541 Suleiman avait ordonné à Achmet-Pascha de se joindre à Rodolphe et au Voëvode de Moldavie, et de s'emparer de Maïlath, gouverneur de Transylvanie. Les deux princes se joignirent aux Turcs et travaillèrent à la destruction des chrétiens et par conséquent à leur propre ruine [5]); Mailath fut en effet fait prisonnier le 19 juillet 1541 [6]). Rodolphe fut détrôné dans la même année et exilé par le Sultan en Egypte où il finit ses jours [7]). Ce prince est désigné indistinctement dans l'histoire sous le nom de Pierre, de Païsius, de Rodolphe [8]). Après lui, les boïars

1) Photino, t. 2, p. 95. — 2) Lettre de l'archévêque Olah de 1536, citée par Engel, p, 214. — 3) Photino, t. 2, p. 96. — 4) Engel, p. 215. — 5) Miron, p. 194. — 6) Engel, p. 216. — 7) Photino, p. 97, — 8) Ibid.

obtinrent de la Porte, pour leur prince, Rodolphe IX, fils de Rodolphe VII du pays d'Afumati [1]: sous son règne, en 1544, les Turcs s'emparèrent de Braïla, de Turnu et de Giurgevo [2]) dont il a été souvent fait mention dans les guerres européennes de la Turquie, et elles reçurent des garnisons turques. Après s'être solidement établis dans le pays, les Turcs se conduisirent d'une manière de plus en plus oppressive; les droits et les privilèges des Valaques ne furent plus respectés, et la Porte favorisa, ou du moins toléra, toutes les déprédations commises par les soldats des garnisons, au-delà des limites des forteresses, et traita bientôt la principauté et ses habitans sur le même pied que ses autres conquêtes sur les chrétiens [3]). Que Braïla n'avait pas apartenu jusqu'en 1544, aux Turcs, c'est ce qu'on peut voir par la bulle d'or de Rodolphe IX, trouvée dans le monastère de Buzeu, dans laquelle on lit „qu'il accorde le district de Braïla à l'évêché de Buzeu; cette bulle d'or est sous-signée par Théodose, ban de Craïova et par Coda, grand Vornicu. En 1545 ce prince fut chassé du trône par les Turcs [4]) et obligé d'aller se refugier en Transylvanie [5]); Mirce III, fils de Mihne le Méchant, fut nommé son successeur par la Porte; il fut digne de son père, en se montrant plus cruel que lui. A peine avait-il regné deux semaines qu'il fit tuer injustement, après les avoir fait torturer pour découvrir leurs biens, le Vornicu Coda, son frère le grand écuyer ou Comisu Radu, le grand maître d'hôtel ou Stolnicu Dragu, le Spatar ou général en chef Stroë, et le Caminar Vintila [6]). Sa tyrannie s'exerça aussi sur les autres boïars dont un grand nombre se sauva en Transylvanie; deux ans après, ils revinrent en Valachie, et marchèrent contre Mirce avec le secours des Hongrois; mais leur essai fut malheureux, ils furent battus dans le village de

---

1) Ibid. — 2) Il paraît que les Turcs, après la mort de Vlad VII, avaient perdu de nouveau la forteresse de Giurgevo, puisque nous voyons qu'ils la reprirent en 1544. — 3) Wilkinson, tableau de la Valachie et de la Moldavie, p. 21. — 4) Photino, t. 2, p. 97. — 5) Engel, p. 216. 6) Photino, t. 2, p. 99 et Engel, p. 217.

Perissi où le ministre des finances ou Vestiar Udrisce (pron. Udrischte) et le ban Théodose trouvèrent la mort; les vaincus se sauvèrent de nouveau en Transylvanie.

Lorsqu'en 1550 Suleiman envoya des secours à la reine de Hongrie, Isabelle femme de Jean de Zapolya [1]), ce sultan ordonna que les Valaques entrassent en Transylvanie sous les ordres du Sandjak de Vidin [2]); en effet le prince de Valachie entra dans ce pays par la Tour Rouge; mais ayant appris que les Moldaves, qui étaient allés aussi au secours de la reine de Hongrie, avaient été battus par Martinuzzi à Vásárhely, il fit sa retraite. De retour dans sa patrie, il ne resta pas tranquille; les boïars qui se tenaient eloignés de la Valachie nommèrent pour leur prince un certain Rodolphe Elias [3]), et entrèrent dans la principauté avec mille cinq cents Heiducs et 600 cavaliers que leur avait donnés le général Castaldo; Mirce III alla à leur rencontre avec quatre vingt mille hommes, parmi lesquels il y avait aussi six cents Turcs; son artillérie était composée de trente six canons. La bataille commença par l'attaque des six cents Turcs que Mirce conduisait lui-même; Rodolphe Elias avait partagé ses troupes, qui ne montaient qu'à douze mille hommes, en deux phalanges, dont la plus grande partie étaient armés de mousquets. Lorsque les deux partis ne furent plus separés l'un de l'autre que de la distance d'un jet de flèche, les hommes d'armes de Mirce se retirèrent aussitôt croyant que les ennemis étaient en plus grand nombre parcequ'ils s'étaient étendus de front; alors les mousquétaires de Rodolphe s'élancèrent sur les fuyards, et tuèrent beaucoup de Turcs qui étaient dans le premier rang; les autres soldats de Mirce ne virent plus leur salut que dans la vitesse de leurs jambes. Rodolphe les attaqua alors d'un autre côté avec toutes les forces de son infanterie et de sa cavalerie; de quelque côté qu'ils voulussent se tourner ils étaient

1) Engel, p. 217. — 2) Lettre du Sultan Suleiman aux Transylvains, citée par Mr. de Hammer, t. 2, p. 213. — 3) Photino, t. 2, p. 99.

repoussés et tués par les balles des mousquets. Mirce trouva son salut dans la fuite, et, poursuivi par son rival, il passa le Danube avec les cinq cents Turcs qui lui restaient. Dans cette bataille il y eut sept cents hommes de Rodolphe de tués, et presque dix-mille du côté opposé. Le combat avait eu lieu dans une plaine près de Tirgoviste où Rodolphe X Elias entra en triomphe [1]; mais peu de tems après Mirce III, secouru par les Turcs et par le chan des Tartares, revint en Valachie et en chassa son ennemi qui se réfugia en Transylvanie [2].

En 1554 Mirce III fut déposé, ayant été soupçonné par le Sultan de favoriser les intérêts de Ferdinand, roi de Hongrie et archiduc d'Autriche, et le 24 février de la même année la Porte nomma prince, Petrasscu [3] qui se trouvait à Constantinople comme chargé d'affaires de la principauté [4]; il était fils de Rodolphe VIII qui avait été moine. Sous le règne de Petrasscu où de Pierre I, aucun boïar ne fut tué; il mérita pour ses vertus et pour son gouvernement doux et pacifique le surnom de bon. Les Turcs étant entrés en 1556 en Transylvanie pour secourir Jean Sigismond, huit mille Moldaves, commandés par le boïar Mozzocu, aidèrent Melchior Balassa à assiéger Gyula-Weissenbourg [5] tandis que douze mille Valaques commandés par Petrasscu [6], étaient employés à cerner les forteresses de Bethlen et de Szamos-Ujvár [7], qui, après quelque tems de siège furent obligées de se rendre [8]. Les Voëvodes de la Valachie et de la Moldavie s'avancèrent jusqu'à Szathmár-Némethy et envoyèrent des détachemens jusqu'aux Carpates pour couvrir la marche d'Isabelle et de son fils. Suivant l'usage d'alors, ils pillèrent le pays et brûlèrent plus de trois cents villages [9]. Le 22 octobre 1556 la reine fit son entrée dans Clausenbourg; Petrasscu lui avait envoyé un député le

1) Extraitdu livre intitulé: Natalis Comitis universae historiae sui temporis libri triginta, ab anno 1545 — 1581. Venetiis apud Damianum Zenarum 1581. — 2) Engel, p. 219. — 3) de Hammer, p. 243. — 4) Photino, t. 2, t. 2, p. 101. — 5) Fessler, t. 6, p. 845. 6) Engel, p. 221. — 7) Fessler, ibid. — 8) Engel, ibid. — 9) Fessler, t. 6, p. 851.

Vornicu Socu, jusqu'à Lemberg [1]) où elle demeurait avec son fils [2]). Isabelle fit beaucoup de présents, le même jour, aux princes de Moldavie et de Valachie qui retournèrent dans leurs pays.

Le 24 décembre 1557 Petrasscu mourut à Bucarest: il eut la gloire d'être le père de Michel le Brave [3]). Mirce III favorisé par le Grand Visir Rustan, fut nommé pour la troisième fois prince de Valachie, après la mort de Petrasscu ou Pierre I: des troupes turques l'accompagnèrent pour le replacer sur le trône. A la nouvelle de la nomination de ce Voëvode, qu'un auteur appelle la peste des boïars, la plupart de ceux-ci se sauvèrent en Transylvanie, entr'autres le Vornicu Socu qui alla ensuite à Constantinople. Le 25 janvier 1558, Mirce III prit solennellement possession de son trône: le même jour il envoya une lettre aux boïars refugiés dans les pays étrangers, dans laquelle il les engageait à revenir dans leur patrie, leur promettait amnistie complète, et jurait de ne pas leur faire le moindre mal. Le Vornicu Stânila et les autres nobles crûrent à ses paroles, et retournèrent en Valachie: le prince les reçut avec affabilité, mais c'était pour les mieux tromper. Le 3 mars [4]), il appela le Vornicu Stânila et les autres boïars à Bucarest, sous le prétexte d'une assemblée générale du pays, et pour leur inspirer plus de confiance, il invita à s'y rendre, aussi plusieurs abbés et un grand nombre de religieux. Il avait ordonné en secret à l'aga qui commandait la garde turque, de se tenir prêt avec ses gens: quand les boïars furent rassemblés, il fit un signe, et les satellites du tyran se précipitèrent sur eux le sabre nu, et en firent un grand carnage; cependant quelques nobles échappèrent à leurs assassins et se refugièrent en Transylvanie. Ce massacre ne pouvait pas contenter la passion féroce et vindicative de Mirce; quelques primats s'étaient rendus à Constantinople pour porter des plaintes contre lui; il fit en sorte

1) Engel p. 221. — 2) Photino, t. 2, p. 102. — 3) Istvanffy et Forgach disent qu'il fut empoisonné par quelques boïars mécontents. — 4) Et d'après Engel le dix du même mois.

que le Sultan fit jeter, en 1558, dans la mer ces boïars au nombre desquels était aussi le Vornicu Socu 1).

En 1561 avait eu lieu en Moldavie la révolution, dans laquelle l'aventurier Jacob le Heraclide monta sur le trône de cette principauté, après en avoir chassé Alexandre; Mirce marcha contre le despote; mais ayant appris que les partisans d'Alexandre avaient été entièrement défaits, il se retira dans son pays sans livrer de combat 2). Deux ans après, en 1563, Héraclide avait été détrôné par le hetman Tomssa qui était monté à sa place, mais que la Porte ne voulait pas confirmer. La jalousie entre Athènes et Lacedémone avait causé leur perte; l'une avait voulu dominer l'autre et elles furent toutes deux subjuguées. Il en fut de même de la Valachie et de la Moldavie: le chef de l'une voulait commander à l'autre; les Turcs profitaient sans cesse de ces dissensions pour établir et consolider leur autorité dans ces deux principautés. Mirce III voyant la discorde qui régnait en Moldavie, voulut en profiter et se rendre maître du trône de ce pays: il s'avança avec une armée contre Tomssa; celui-ci alla à sa rencontre, le joignit à Milcow, le vainquit et le força à faire sa retraite 3). Peu de tems après cette expédition contre un peuple român qui fesait une même nation avec les Valaques, Mirce III mourut et fut enterré dans l'église de l'ancienne cour de Bucarest, laquelle avait été bâtie par lui même 4).

Quinze jours après sa mort, les boïars réfugiés en Transylvanie, entrèrent en Valachie et marchèrent contre les partisans de Mirce III, lesquels avaient élu Pierre II surnommé le Boiteux et fils du défunt prince, sous la tutelle de sa mère Chiasna ou Chearina: la bataille fut livrée près du village de Românesci; les partisans de Pierre furent repoussés et contraints de se sauver à Giurgevo; la princesse se retira avec

1) Engel, p. 222, et Photino, t. 2, p. 103. — 2) Miron, p. 211. — 3) Ibid.. p. 226 et Photino, t. 2, p. 104. — 4) Ibidem, Engel, p. 222 dit, que Mirce est mort le 25 septembre 1559; c'est une erreur, puisque toutes les annales du pays parlent de ce prince encore en 1563.

son fils en Transylvanie. Bientôt les Turcs vinrent à son secours et défirent les rebelles dans le village de Serbâtesci [1], où le Clucera Badea et d'autres seigneurs perdirent la vie: Chearina et son fils entrèrent alors dans Bucarest: mais la faction ennemie ne se tint pas pour battue; huit jours après les boïars revinrent avec des troupes qu'ils avaient rassemblées dans les contrées arrosées par l'Oltu; elles étaient commandées par Stanciu Benga, par Mathieu Monghe, par le Chancelier Radu, par Vulcain et par beaucoup d'autres primats. Pierre II secouru par les Turcs, les attaqua dans le village de Poïéna, où il y eut beaucoup de sang de répandu. Après cette victoire le Chancelier Etienne vint de Constantinople, et lui apporta les insignes de sa dignité: tant les Valaques étaient devenus faibles, et lâches: les Turcs fesaient et défesaient leurs princes, et le manteau ou le sceptre que le Sultan envoyait au nouveau Voëvode, avait plus de force que l'élection des boïars. Pierre II, en reconnaissance, augmenta, de concert avec sa mère, le tribut annuel que le pays payait à la Porte: jusqu'à lui la Turquie avait reçu quatorze mille ducats; lui y en ajouta encore cinq mille [2]; c'est ainsi que les princes eux-mêmes flattaient et excitaient l'avarice des Turcs; ils les engageaient à devenir de jour en jour plus exigeants et plus tyranniques. Sous son règne les Tartares repoussés de la Hongrie, passèrent par la Valachie et pillèrent le pays [3]. En 1567 il fut chassé du trône par les Turcs, exilé en Asie, et rappelé bientôt à Constantinople: Alexandre II, son frère, fut nommé son successeur le 7 mai 1568: aussitôt après sa nomination il écrivit aux boïars réfugiés en Transylvanie, du tems du règne de Pierre II: il les engageait à venir en Valachie, et leur promettait pardon et oubli du passé: les malheurs et l'expérience ne les avaient pas rendus sages et prudens; ils quittèrent leur asyle et revinrent dans leur patrie. Alexandre se voyant maître de ces nobles, l'effroi des tyrans, imita et son frère et son père en manquant à ses promesses:

1) Et d'après Engel Serpesci. — 2) Photino, t. 2, p. 105. — 3) Engel, p. 223.

à peine s'était-il passé deux mois qu'il fit exécuter un grand nombre de ces boïars, entr'autres le Chancelier Radu de Drâgoësci, Mihne de Bâdeni fils du Vestiar Udrisce, Théodore de Bucow, Vlad Capi, Petrasscu Calota, Stan fils de Drâgulescu, le Stolnicu Radu de Boldesci, et Radu fils du Vornicu Socu. Le tyran, même en versant le sang, éprouvait des remords; croyant appaiser le ciel, il bâtit un monastère près de Bucarest, et le consacra à la Trinité [1]). C'est ainsi, dit Engel, que ces hypocrites cherchaient à se laver de leurs crimes par des bienfaits envers le clergé.

Alexandre II était débarrassé de ses ennemis qui avaient expié sur l'échafaud leur amour pour la patrie; mais son frère Pierre II était revenu de son exil, à Constantinople, où il pouvait intriguer pour remonter sur le trône; c'était un adversaire qu'il fallait perdre ou contenter. Le prince de Valachie n'était pas encore assez corrompu pour le faire tuer; il résolut donc de lui faire donner la principauté de Moldavie, et il y parvint en promettant au Sultan un tribut annuel de vingt quatre mille ducats. Dans ce dernier pays régnait alors le fameux Ivonia ou Jean le Méchant et le Terrible: ayant appris qu'un remplaçant lui était envoyé par la Porte, il ne fut pas disposé à se laisser ôter sans combat la principauté; il se décida donc à se défendre contre Pierre II qui, aidé de troupes turques s'était déjà mis en marche et avait envoyé l'ordre au Vornicu Dumbravâ, boïar très-influent sur l'esprit de ses compatriotes, ainsi qu'aux autres nobles moldaves de quitter leur Voëvode et de venir le joindre à Focssâni sur la rivière de Milcow. Alexandre II était allé à la rencontre de son frère; le lieu de leur entrevue était le village de Copâceni où on leur avait préparé un banquet. Les boïars moldaves commandés par Dumbravâ, au lieu de s'arrêter à Focssâni, comme il leur avait été ordonné, arrivèrent dans le village où étaient les deux princes, sous prétexte de les saluer: tout-à-coup, aidés de Cosaques, ils tombèrent sur leur suite, ainsi que sur les

---

1) Photino, t. 2, p. 106 et Engel, p. 223.

Turcs et en firent un grand carnage [1]). Pierre II se sauva à Braïla, et Alexandre II dans la **Ville de Floci** (Orassul de Floci), dans le district de Ialomizza [2]). Jean le Terrible se hâta de poursuivre son rival; après avoir envoyé à Bucarest un de ses boïars, nommé Vintila, pour prince, il arriva devant Braïla et demanda que son ennemi lui fût livré; comme le gouverneur Turc de la forteresse s'y refusa, il assiega et pilla la ville pendant quatre jours; lorsqu'il fut sur le point de se rendre maître aussi du château-fort, il se vit obligé de se retirer, ayant reçu l'avis que les Turcs soutenus par les Tartares étaient entrés en Moldavie [3]).

Vintila II que Jean le Terrible avait placé sur le trône de Valachie ne régna que quatre jours, car les généraux d'Alexandre II, le Vornicu Dragomir, le Comisu Mitre, l'Echanson Bradu et le Pêrcâlabu Jean marchèrent avec des troupes contre lui, et le chassèrent du pays ainsi que les Moldaves qui fesaient sa suite. Alexandre II se voyant de nouveau maître de la Valachie recommença son gouvernement tyrannique; il établit un nouvel impôt nommé Oaea sacâ, ou la brebis sèche [4]): il aurait executé encore bien d'autres projets d'oppression si la mort n'était venue y mettre fin, le 15 juin 1577. Deux ans avant de mourir, en 1575, il avait secouru Etienne Báthory, Voĕvode de Transylvanie, contre Gaspar Békes, avec deux cents hommes armés à la legère (Ferentarii). Ce prince qui a laissé une mémoire abhorrée, eut pour successeur son fils Mihne II âgé seulement de onze ans [5]) qui envoya à Constantinople le ministre des finances Mitre pour demander les insignes de son investiture: le Sultan les lui envoya sans obstacle, car Alexandre II avait été trop l'ami des Turcs, pour qu'on ne le récompensât pas dans la personne de son fils. Ce nouveau prince suivit l'exemple de son prédecesseur en accablant le peuple par de nouveaux impôts: il établit celui de la Galéta ou du **baquet à traire**. Sous

1) Engel, p. 223, et Photino, t. 2, p. 107. — 2) Photino ibid. — 3) Miron, p. 249. — 4) Photino, t 2, p. 108, — 5) de Hammer, t. 2. p. 458.

son règne les Turcs étaient devenus si puissans en Valachie, qu'ils recevaient annuellement ou du moins exigeaient un tribut de cent cinquante mille ducats [1]. Après qu'il eut exercé pendant quatre ans ses tyrannies, les boïars du district de Mehedintzu ne pouvant plus souffrir ses cruautés, se révoltèrent et se choisirent un prince nommé Rodolphe le Prêtre (Radul Popa); mais celui-ci, ayant été battu à Craïova, se sauva à Temeswar. Mihne II encore enfant mais déjà tyran consommé commença à punir et les coupables et ceux qu'il soupçonnait tels: il fit exécuter un grand nombre de boïars; les autres portèrent des plaintes au Sultan qui le détrôna et l'envoya en exil à Tripoli, en 1583.

Pierre III, surnommé Cercelu ou Boucle d'oreille, fils de Petrasscu ou de Pierre I, fut nommé par la Porte successeur de Mihne II, à la demande des boïars [2], ou plutôt par la *protection* de l'ambassadeur de France à Constantinople, dans la maison duquel il avait demeuré trois ans, et par la promesse de payer au Sultan quatre-vingt mille ducats, dont il compta le quart dès le moment de sa nomination [3]. Aussitôt après son avénement au trône, le 19 août 1583, il commença à montrer son caractère féroce et vindicatif: il fit exécuter trois grands boïars, le ban de Craïova Dragomir qui avait replacé sur le trône son père Alexandre II, le Vornicu Michel et l'Echanson Conça (pron. Contza); ce ne fut pas tout, il voulait opprimer aussi tout le peuple; il établit donc un nouvel impôt nommé Goscina ou Oaéritu, par lequel chaque paysan était obligé de donner annuellèment un mouton sur dix; il institua encore une autre contribution pour les dépenses de la cour. En 1585 [4] il fut déposé, parcequ'il n'avait pas voulu payer le reste des quatre vingt mille ducats qu'il avait promis au Sultan: ce ne fut pas par manque d'argent, car il se sauva en Pologne avec la somme immense de quatre cents mille ducats, qu'il avait enlevés au peuple Valaque, pendant

1) de Hammer, idem. — 2) Photino, t. 2, p. 109. — 3) de Hammer, t. 2, p. 516. — 4) Photino, t. 2, p. 109 et Engel, p. 225.

deux ans de tyrannies et de cruautés [1]. Ce prince déshonora la science: il fut un grand tyran, et ce ne fut pas par barbarie ou par ignorance; il parlait douze langues [2]. Mihne II qui avait été la cause de sa destitution, fut replacé sur le trône par les Turcs auxquels il promit de payer les dettes de Pierre Cercelu [3]: pour rétablir l'état de ses finances, il ordonna dans le pays de nouvaux impôts: jusqu'à lui chaque paysan ne donnait annuellement qu'une ruche de miel sur dix; lui en exigea deux. Il soumit à une plus grande taxe l'ordre militaire des Rouges du pays, et demanda des agriculteurs libres connus sous le nom de Megiessi, un surcroit de l'impôt du baquet ou de la Galéta: enfin il inventa mille moyens pour extorquer de l'argent au pauvre peuple dont il était devenu le bourreau et la sangsue: comme telle il avait besoin aussi de sang; il fit donc exécuter le grand Chancelier Stanciu.

Pendant les fêtes de la circoncision de Mohammed, fils de Murad III, dans le mois de juin 1586, il y eut aussi un député de la part de Mihne II qui envoya au Sultan, comme présens, onze urnes d'argent et neuf pièces de drap, de soie et de velours [4]. En 1587 le Beglerbeg de Rumilie envoya l'assurance aux princes de Moldavie et de Valachie que le chan des Tartares épargnerait les deux principautés à condition qu'on rétablirait la forteresse de Hussey, près de Bender sur le Dniester, que les Cosaques avaient saccagée; il leur envoya aussi un sabre garni d'or, et pour cette marque d'estime il retira de chacun des Voëvodes dix-mille ducats. Pendant la même époque le Pape envoya des Jésuites en Moldavie et en Valachie en engageant les Princes d'avoir soin de leur entretien: ils furent distribués dans les villes saxonnes et hongroises [5]. Les boïars ne pouvant plus supporter les cruautés de Mihne II portèrent des plaintes au Sultan qui le déposa en 1591 [6]. Il

1) de Hammer T. 2, p. 516 et 541. — 2) Ibidem. — 3) Ibidem. — 4) Engel's Gesch. der Walachei, p. 225. — 5) v. Hammer, T. 2, p. 541. — 6) Photino T. 2, p. 110. Engel dans son histoire de la Valachie, p. 225 dit, qu'il fut chassé en 1589; cet auteur se trompe assurément, car il existe encore aujourd'hui une bulle d'or de Mihne II

paraît que déjà, de son tems, existait la loi qu'un prince valaque ou moldave, après avoir été détrôné, était obligé d'aller habiter Constantinople: Mihne II y alla, et comme il avait de grandes richesses et qu'il craignait d'être tué par les Turcs, il abjura sa religion et embrassa celle de Mahomet, en donnant pour raison de cette apostasie que le prophète lui était apparu en songe; Murad III lui en témoigna une grande joie, et pour le récompenser il lui donna son propre poignard et le fit Pascha d'Alep [1]).

Etienne II, surnommé le Sourd (Surdul), et fils de Petrasscu le Bon, fut choisi par les boïars, en 1591, et confirmé par la Porte. Sous son règne qui fut très-court, les Turcs devinrent plus exigeants: ils demandèrent un surcroit au tribut que la principauté leur payait, et commirent un grand nombre d'avanies et de désordres dans le pays: le prince faible et pacifique ne put remédier aux maux de la Valachie; les boïars demandèrent sa destitution et l'obtinrent en 1592 [2]). Son successeur fut Alexandre III, descendant d'une famille noble de la Valachie [3]): selon Photino il était frère d'Etienne II [4]). Il était fier de sa naissance, cruel, dissipateur et se comportait comme l'ennemi de son peuple. Les Valaques cherchaient sans cesse à défendre leurs droits et leurs libertés; mais lui ne cessait d'être vigilant, et punissait de mort non seulement ceux qui avaient conçu des projets de trahison, mais aussi ceux qui, par leur autorité et leurs richesses, étaient en état de lui nuire. Cette manière d'agir l'exposait néanmoins à des dangers où il pouvait perdre la vie; le peuple avait le droit et le pouvoir de se revolter. Pour s'en prémunir, il prit dans sa garde un grand nombre de soldats Turcs; il donna l'entrée de son pays non seulement aux Janissaires, mais aussi à des fermiers Ma-

---

datée de l'an du monde 7099 ou 1591 de J. C. — 1) Photino T. 2, p. 111. — 2) Photino p. 112. — 3) Walther contemporain de ce prince dit: Alexandre Walachiae palatinus gente Moldavus; mais il ne veut pas désigner qu'il était de la Moldavie: cet auteur se sert indistinctement des mots Valachie et Moldavie; il appelle p. Ex. Michel le Brave, Michael Moldaviae palatinus. — 4) Photino T. 2, p. 112.

hometans: c'était agir contre les droits de la nation, car d'après les anciens traités, aucun Turc ne devait s'établir en Valachie. Ces fermiers payaient d'avance au Voëvode le prix des taxes imposées, et ils les rétiraient avec les intérêts presqu'au double, des malheureux sujets, sous la protection du prince et des Janissaires. Ils se permettaient en outre tous les excès que l'avarice et la luxure pouvaient inventer; ils entraient par force dans les maisons des habitans, leur enlevaient non seulement l'or et les autres choses qui leur étaient utiles, mais ils leur arrachaient aussi le dixième enfant qu'ils circoncisaient et cachaient dans l'ordre des Janissaires; ils deshonoraient et violaient les femmes et les filles en présence de leurs époux et de leurs parens, et pillaient les marchands et les voyageurs sur la grande route. Le Voëvode souffrit dans la suite presque autant que ceux qu'il tourmentait lui-même; car lorsque les créanciers Turcs n'eurent plus rien à piller, il se vit obligé de leur payer un énorme intérêt pour les avances qu'ils lui avaient faites; bientôt ses dettes montèrent à la somme énorme de dix fardeaux d'or [1]), ou de trois à trois tonnes et demie d'or [2]). Parmi ses boïars s'en trouvait un qui était justement son antitype; c'était Michel fils de Petrasscu le Bon. Celui-ci était grand, de bonne mine, courageux, instruit dans l'art de la guerre, craignant Dieu, ami de la patrie et de la justice, et possédant la science de s'attirer les gens et de s'en servir. La charge dont il était revêtu lui donnait les moyens d'entreprendre quelque chose de grand: car il avait été nommé par Alexandre III, ban de Craïova; comme tel il avait à ses ordres un corps de Cosaques et de Valaques, jouissait des revenues du Banat, et ne payait qu'une rétribution au Voëvode; il ne souffrait en aucune manière que les sujets qui lui avaient été confiés, fussent opprimés par de nouveaux impôts. La renommée de ses bonnes qualités se répan-

---

1) En román povoru, povóre; c'était alors une mésure; le mot povoru signifie le fardeau qu'un cheval peut porter. — 2) Dans la monnaie d'aujourdh'hui dix fardeaux d'or font la somme de 1,100,000 à 1,300,000 francs.

dit bientôt dans toute la principauté; elle devint à la fin si grande qu'Alexandre III en fut effrayé: craignant d'être détrôné par un homme qui possédait déjà l'amour de toute la nation, il résolut de s'en débarrasser, et comme il n'osait le faire condamner ouvertement, il envoya des assassins pour l'arrêter et le faire périr en secret. Le ban découvrit cette trame, et ne se croyant pas assez sûr dans Craïova, malgré l'affection que lui portait son peuple, il prit la fuite et résolut de se rendre à Constantinople où il avait été invité par son parent le Vestiar Jean qui se trouvait alors dans la capitale de la Turquie comme chargé d'affaires de la principauté 1). Cette fuite ne réussit pas; on s'empara de lui pendant la route et on le conduisit à Bucarest, où Alexandre III le condamna à être appliqué à la torture et puis tué. Les historiens citent ici un fait qui rappelle un des plus beaux traits de l'antiquité. *Michel II* avait été amené sur l'échafaud: le bourreau qui était chargé de son exécution fut si effrayé et si surpris du regard sauvage et majestueux du condamné, qu'il jeta son glaive et prit la fuite, semblable au Cymbre qui n'osa pas tuer Marius. Comme il n'y avait personne qui voulût prendre la place du bourreau, les boïars s'interposèrent et obtinrent du prince, la grâce de Michel: par le moyen du Vestiar Jean, il se reconcilia même avec Alexandre III, mais lui ayant inspiré de nouveaux soupçons, il se sauva en Transylvanie près de Sigismond Báthory; par l'entremise de Balthasar Báthory il reçut de son cousin Sigismond qui avait un grand pouvoir à la cour de Turquie, une lettre de recommandation pour le grand Vesir Sinan-Pascha, par laquelle le prince de Transylvanie le proposait pour être nommé Voëvode de Valachie, et une autre lettre pour Eduard Barton ambassadeur à Constantinople d'Elisabeth reine d'Angleterre, et qui avait une grande influence près de la Porte. Muni d'aussi bonnes recommandations Michel arriva dans la capitale de l'empire Ottoman; il y fut bien

1) Balthasar Walther dans le livre intitulé: Rerum memorabilium in Pannonia etc. Recensente Reusnero. Francofurti 1603, p 227.

accueilli par le Vestiar Jean, et après avoir emprunté quatre cent mille florins, il en donna au grand Vesir vingt mille ducats, et aux autres ministres des sommes proportionnées [1]. S'étant ainsi assuré la faveur des Grands de la Turquie, il chercha à monter à la place d'Alexandre III, au nom de tous les Valaques. Dans le même tems beaucoup de boïars vinrent trouver le Sultan et joignirent leurs plaintes à celles du ban contre la cruauté du prince de la Valachie; et comme plusieurs négociants Turcs à qui le Voëvode avait enlevé les marchandises, réclamaient un dédommagement, la déposition d'Alexandre III fut résolue. Les boïars demandèrent pour le ban Michel, la dignité de prince; et lui-même convoitait la principauté comme fils et héritier d'un Voëvode. Justement dans le même tems il trouva par hasard un vieux Grec très-riche qui du tems de son père avait été ban de Craïova [2], et qui devint son ami intime: il obtint de lui des recommandations et de l'argent; et en 1592 il parvint enfin à son but. Accompagné d'un émir et de deux mille Spahis il entra en Valachie: Alexandre III sortit de la principauté et alla à Constantinople où il fut étranglé le dimanche des rameaux, en 1597 par les intrigues du prince de Moldavie, Jérémie Moghila, dont il convoitait le trône [3].

Michel II, fils de Pétrasscu ou de Pierre I [4], monta en 1592 sur le trône, à l'âge de trente quatre ans: il trouva la

---

1) Pierre Oermény cité par Engel p. 227. — 2) On verra dans une des notes suivantes ce que c'était que ce Grec. — 3) Balthasar Walther dans Reusner p. 229.

4) Un des anciens chroniqueurs valaques, cité par Photino, et que Benkö dans Bethlen Liv. V. p. 46 confirme, dit que Michel II n'était pas le fils du prince Pétrasscu: il raconte que sous le règne de ce Voëvode, il y avait dans la ville de Floci une veuve qui était en liaison avec un grec très-riche, envoyé par la porte en Valachie, pour y acheter des moutons pour Constantinople; à son départ, comme sa maitresse se trouvait enceinte, il lui donna une somme d'argent et un anneau, en lui recommandant, si elle avait un garçon, de le bien élever et de l'envoyer à Constantinople. La veuve mit au monde Michel qui étant devenu adolescent entra au service d'un grand boïar: il attira bientôt l'attention de son maître qui ayant re-

Valachie accablée de dettes et de besoins; les Turcs avaient même commencé, contre la foi des traités, à se bâtir dans le pays des maisons et des mosquées. Le prince voulut s'entendre avec les créanciers du trésor; mais comme il n'avait pas d'argent, il parvint seulement à mettre des bornes à leurs excès, sans pouvoir les chasser du pays. Les Turcs invitaient au contraire leurs amis à y venir; de sorte que bientôt la Valachie fut peuplée de Janissaires qui construisaient des maisons afin de s'y établir pour toujours. Les possessions voisines des Turcs et des Tartares fesaient, sans aucune crainte, des incursions dans la principauté, car les Mahometans qui y étaient ne leur opposaient aucune résistance. Presque tous les mois des hordes de barbares parcouraient la Valachie, s'y arrétaient pour hiverner, se fesaient habiller, entretenir aux dépens du trésor et en augmentaient ainsi les dettes. Les *employés* de la Porte ne prêtaient aucune attention aux plaintes de Michel II; ils cherchaient au contraire à extorquer de l'argent et du Voëvode et de ses ennemis.

---

marqué ses talens lui donna un emploi; le jeune homme s'y distingua et monta de rang en rang jusqu'à ce que Pierre Cercelu qui, après avoir fait tuer le ban Dragomir ne voulant plus envoyer un autre ban à Craïova, en donna le gouvernement à Michel. Bientôt le bruit se répandit que celui-ci était fils de Petrasscu-le-Bon: Alexandre III craignant d'être détrôné envoya aussitôt de gardes pour se saisir de lui; ils l'amenèrent à Bucarest et le conduisirent devant le prince à qui, pour échapper à la mort, il jura qu'il n'était pas le fils de Pierre I; après avoir certifié par écrit ce qu'il avait dit, il fut mis en liberté. Ne se croyant pas cependant sûr en Valachie, il résolut d'en sortir: sa mère lui dévoila alors le secret de sa naissance et lui donna l'anneau de son père afin de pouvoir le reconnaître. En arrivant à Constantinople, il eut le bonheur de trouver son père, qui était riche et en grande faveur près de la Porte. Le Grec le réconnut pour son fils, prit soin de lui, et comme peu de tems après les boïars demandaient la déposition d'Alexandre III, il s'unit au Vestiar Jean ou Ianacachi qui était chargé d'affaires de la principauté près de la Porte, et obtint la dignité de Prince pour Michel.

Le commencement de cette histoire, c'est-à-dire que Michel était le fils d'un Grec, a sans doute été inventé par les boïars, pour le sauver de la mort, lorsqu'Alexandre III l'avait condamné à être décapité.

Sigismond Báthory, prince de Transylvanie, et tributaire des Turcs, obsedé par les demandes exorbitantes que lui fesait sans cesse le grand Vésir, résolut de se délivrer de la domination de la Porte: en 1593 il fit un traité secret avec Rodolphe II empereur d'Allemagne, avec Michel, prince de Valachie, et avec Aaron, prince de Moldavie; il engagea même les Serviens et les Bulgares à la révolte. Michel II, fort de ses alliés, convoqua une assemblée de boïars; après avoir exposé la tyrannie des Turcs, les cruautés qu'ils fesaient dans le pays, la violation des traités, la misère du peuple, il conclut en disant que le seul moyen de se délivrer du joug Ottoman était de courir aux armes. Sa proposition fut accueillie unanimement: les boïars se preparèrent pour la guerre [1]). Avant cependant d'éclater, Michel envoya à Sigismond Báthory, le Clucern Radu Bârrânescu, et à Aaron de Moldavie, le Stolnicu Stroë Buzescu [2]): le 5 novembre 1594 un traité formel fut signé à Bucarest entre le prince de Valachie, et deux députés plénipotentiaires, l'un du Voëvode de Moldavie, l'autre de celui de Transylvanie [3]). Pour donner une plus grande apparence de justice à leur cause, les alliés envoyèrent au Sultan, une longue liste de leurs griefs, en demandèrent le redressement, et exigèrent qu'on leur donnât une garantie suffisante du changement de système pour l'avenir: non seulement ces représentations restèrent sans réponse; mais même un corps de Janissaires entra en Valachie, et se mit à commettre toutes sortes d'outrages [4]). Les Valaques ne purent plus attendre; ils prirent unanimement les armes. Tandis que Sigismond Báthory envoyait au secours de Michel II, deux mille hommes sous le commandement de Michel Horváth et d'Etienne Béker [5]), et qu'Aaron lui envoyait aussi un corps de Moldaves sous les ordres du hetman de la principauté [6]), tous les Turcs qui se trouvaient à Bucarest et à Iassi furent tués le 13 novembre, jour dont on était convenu: ils avaient

1) Engel, p. 228 et suiv. — 2) Photino, t. 2, p. 116. — 3) Engel, p. 229. — 4) Wilkinson, p. 23. — 5) Engel, p. 229. — 6) Photino, t. 2, p. 116.

été réunis dans l'hôtel du Vestiar Dan; on y mit le feu aux quatre coins, et on les foudroïa à coups de canon. C'est ainsi que Michel vengea les Valaques de toutes les tyrannies qu'ils avaient soufferts des Turcs. Dans ce massacre il y eut deux mille morts, et la tuerie se répandit dans tout le pays; ceux qui avaient pu échapper à la mort, se hâtèrent de passer le Danube, et la Valachie respira libre de ses tyrans, dont les maisons et les autres biens furent pillés par les Valaques et par les soldats Transylvains. Après ces vêpres où les Turcs furent les justes victimes, Michel II marcha le 15 novembre avec ses troupes contre Giurgevo; il fit brûler la ville et piller les environs, mais il ne put s'emparer de la forteresse [1]), parcequ'elle recevait des secours de Rusdschuk [2]), place forte située sur la rive opposée du Danube, et alors bien plus grande que Breslaw en Silesie [3]). Après cette expédition le Voëvode retourna dans sa capitale à cause de l'hiver: ainsi le 5 novembre la guerre avait été résolue, et à la fin du même mois la Valachie avait brisé ses fer.

A la fin de novembre de la même année un Cadiasker, ou Emir descendant de Mahomet et unissant l'autorité temporelle et spirituelle, vint dans la principauté avec deux mille hommes des meilleures troupes turques, et avec un grand nombre de Spahis, sous le prétexte d'hiverner en Valachie, mais avec la mission de s'emparer du Voëvode: il demandait pour présent 10,000 florins hongrois, des vivres pour son armée, et, accompagné de mille hommes, il se rendit au palais de Michel en feignant de lui faire une visite; mais le prince s'étant échappé, alla dans le camp de l'armée transylvaine qui était placé non loin de Bucarest. Le Cadiasker lui ayant fait demander pourquoi, en tems de paix, il entretenait une armée si couteuse, il répondit que c'était pour se tenir en garde contre les attaques de Pierre fils d'Alexandre III, lequel cherchait à le détrôner; et qu'il ne pouvait plus congédier les Transylvains, parcequ'il n'avait pas d'argent pour les solder.

1) Reusner, p. 231. — 2) Photino, T. 2, p. 117. — 3) Reusner, p. 235.

Le Turc lui fit dire de se hâter de les congédier, et que le lendemain il lui enverrait une tonne d'or: Michel II reçut cette promesse avec joie; mais il comprit les intentions de l'émir; le soir il ordonna à ses soldats de se tenir prêts dans leur camp, et pendant la nuit, accompagné de sa garde et d'autres troupes, il s'approcha de la ville, à laquelle il fit mettre le feu de cinq côtés; les Turcs sortirent demi-nus de leurs maisons, et se hâtèrent de se rendre au palais de leur chef: malgré leur belle défense, ils furent vaincus, et le palais fut détruit à coups de canons. L'Emir jeta par les fenêtres son or et ses pierreries, pour apaiser la colère du Voëvode; il promettait une rançon considérable si on lui épargnait la vie: tout fut inutile; les Valaques continuèrent le siège, et massacrèrent sans pitié tous ceux qui échappaient au feu. Les soldats firent un butin immense: deux Cosaques trouvèrent deux sacs à fourage (en român traïste) pleins de monnaies d'or, que Michel II distribua à ses troupes. Celui-ci envoya ensuite Albert Király pour assiéger la ville de Floci, lequel s'en empara le 10 décembre; le château resta cependant au pouvoir des Turcs. Le 1 janvier 1594 les Valaques assiégèrent et brûlèrent la ville de Hirsova [1]) dont l'assaut couta beaucoup de sang parceque la garnison renforcée par un corps de Bulgares et de Turcs, marcha au nombre de sept mille hommes [2]) à leur rencontre et les attaqua sur le Danube même qui, étant gêlé, servit de théâtre à une bataille sanglante. Le butin que les Valaques avaient fait dans ces villes commerçantes fut si grand, qu'ils dûrent repasser le fleuve et transporter ces richesses sur la rive gauche. Michel rétourna en Bulgarie, et s'empara de la célèbre ville de Silistrie, après un assaut terrible où les assiégés montrèrent autant de courage que les assiégeans. Cette audace du prince de Valachie étonna le Sultan: il résolut de soumettre la Hongrie qu'il croyait la cause de la révolte des Valaques; mais pour cette effet il avait besoin des provisions de la Transylvanie, de la Moldavie et de la

1) Walther dans Reusner, p. 233. — 2) Engel, p. 231.

Valachie; la Moldavie seule payait alors une tonne d'or, vingt mille moutons, dix-mille boisseaux de blé, autant d'orge, du beurre, du miel en abondance [1]). La perte de ces avantages était irréparable, et dans ces circonstances difficiles elle était presque certaine. Pour l'éviter, le Sultan nomma prince de la Valachie un certain Bogdan fils de Iancu ou Jean, qui avait été Voëvode de Moldavie. Ahmed-Pascha devait lever une armée nombreuse, s'unir avec Gherej, chan des Tartares, entrer dans la principauté, placer sur le trône ce Bogdan, se rendre maître de Michel et le conduire à Constantinople mort ou vif [2]).

Ahmed-Pascha et Gherej se hâtèrent d'entrer en Valachie; ce dernier avec trente mille Tartares, était arrivé à Dïiu, ville située sur la rive gauche du Danube, tandis que le premier avec l'armée turque, s'avançait sur Rusdschuk, au moment où Michel se disposait à franchir le fleuve et à marcher à sa rencontre [3]). Il était déjà arrivé au village de Petrissi, le 9 janvier 1595, et se préparait à effectuer le passage du Danube, lorsqu'il apprit que le chan des Tartares était entré dans le pays du côté de Gâlati (pron. Galatz); il se hâta de faire sa retraite jusqu'au village de Hulubesci d'où il envoya son avant-garde commandée par Radu Buzescu et son frère, par le Postelnicu Preda, le Stolnicu Stroë, et Radu surnommé Calufirescu (le cheval naturel), lesquels engagèrent le combat à Putineni contre l'avant-garde des Tartares, et la détruisirent entièrement. A cette nouvelle si triste le chan jura de se venger: il envoya sous les ordres de son cousin un plus grand corps d'armée qui arriva dans le village de Stânesci, où une partie de l'armée valaque se trouvait: là les troupes du district de Buzeü, attaquèrent et défirent entièrement l'ennemi; le cousin même de Gherej y trouva la mort [4]), et sept mille prisonniers chrétiens furent délivrés des mains des Tartares [5]) dont le chan, non encore découragé de la seconde défaite de ses troupes, mit en communication son principal corps d'armée

1) Walther dans Reusner, p. 233 et 234. — 2) Fessler, t. 7, p. 326. — 3) Engel, p. 231. — 4) Photino, t. 2, p. 117 et 118. — 5) Walther dans Reusner, p. 234.

avec l'aile droite d'Ahmed au village de Scârpâtesci [1]). Pour cette troisième fois encore il n'eut pas un meilleur succès: le 24 janvier il fut attaqué, battu et refoulé sur l'autre côté du Danube, par Mihalcea [2]) ban de Craïova. Le Voëvode marcha alors lui-même avec toute son armée à Scârpâtesci: Gherej rendu sage par l'expérience, en eut peur; il se hâta de quitter le pays et de retourner en Crimée.

Ahmed-Pascha, ayant appris la defaite du chan des Tartares, ne fut pas découragé: il se posta avec son armée, dans laquelle servaient aussi quatorze mille Bulgares, à Rusdschuck et se montra disposé à combattre. Michel II lui en fournit bientôt l'occasion; il passa le Danube près du village de Mantin, et remporta sur les Turcs la victoire la plus brillante: Ahmed resta au nombre des morts, et son armée fut écrasée totalement [3]). Mais pour être entièrement maître de la Valachie, le prince devait s'emparer des villes fortes de Silistrie et de Hirsova: le ban Mihalcea fut envoyé contre la première; son expédition eut un succès complet, il s'empara de la ville et brûla tout ce qui était resté du premier incendie [4]). Le grand Spatar Preda et le Comisu Radu qui avaient été envoyés contre la seconde ville ne furent pas aussi heureux: ils furent repoussés par la garnison de la forteresse [5]), et obligés de lever le siège. Michel cependant entrait dans Bucarest pendant ce tems, en triomphe et aux acclamations du peuple: de dix mille soldats chrétiens qu'il avait avec lui, il n'y en eut pas un qui ne revînt avec des habits de soie et d'autres choses précieuses.

Mais les villes situées le long du Danube étaient encore pour la plupart, au pouvoir des Turcs qui, à chaque moment, pouvaient faire des incursions inattendues en Valachie: Albert Király se dirigea vers l'embouchure du fleuve avec une armée composée de Hongrois, de Cosaques et de Valaques; il pilla tout le pays le long des rives, et brûla toutes les villes de-

1) D'après Walther, mais d'après Engel à Sernetesci. — 2) Photino, t. 2, p. 119. Engel le nomme Mantha. — 3) Fessler, t. 7, p. 327. — 4) Photino, t. 2, p. 129. — 5) Engel, p 232.

puis Rassovat jusqu'à Tulcea et Ismaël [1]. La discorde entre deux généraux peut avoir des suites bien funestes pour un état; Michel le savait bien; Horváth et Békes étaient toujours désunis, et cherchaient à se nuire l'un à l'autre; les affaires allaient mal; les Turcs en profitaient. Le Voëvode se décida bien vite; il renvoya les deux généraux au prince de Transylvanie, retint les troupes et nomma Király pour leur commandant en chef. Le 28 janvier 1595 Rodolphe II, empereur d'Allemagne, conclut a Prague un traité avec Sigismond Báthory, où il était stipulé qu'on ne ferait la paix que lorsque la Turquie aurait consenti à y comprendre aussi les deux principautés [2]. Michel II vola cependant à de nouvelles victoires, à de nouveaux triomphes; à peine Bogdan avait-il été chassé par la défaite d'Ahmed-Pascha, que les Turcs nommèrent prince de Valachie, un certain Etienne pour l'opposer au vrai et légitime Voëvode; Albert Király livra le 14 février 1595 une bataille sanglante au Pascha de Silistrie qui le soutenait, le vainquit, et alla brûler la ville de Turtukai, éloignée d'un jour de marche de Rusdschuk; après l'avoir brûlée de fond en comble, il eut le bonheur et la sagesse de retourner bien vite en Valachie, car des chaleurs inattendues dégélèrent subitement le Danube. Le Prince découvrit à la même époque qu'il y avait quelques Valaques assez ennemis de leur patrie, lesquels étaient partisans secrets de la Porte: le bonheur du Voëvode les avait remplis de crainte, et la vengeance future des Turcs les avait saisis de terreur; il leur sembla plus supportable d'arracher l'autorité à Michel, plutôt que d'attendre la fureur de la haine vindicative des Osmans. Des bruits de sédition parvinrent aux oreilles du prince; mais celui-ci élevé au dessus de toute crainte, de toute irrésolution, et de tout danger, envoya pour leur montrer combien peu il craignait les Turcs, son général Albert Király qui arriva subitement devant la forteresse de Brăila aux frontières de la Moldavie, et après l'avoir assiégée pendant quelque tems avec de la grosse artillerie, s'en empara le 30

1) Walther dans Reusner, p. 237. — 2) Engel, p. 232.

février, massacra un grand nombre de Turcs, délivra les Chrétiens qui étaient prisonniers, et fit raser les fortifications de la ille. Un corps de 5000 Serviens à la demande du ban Mihalce qui cherchait à se mettre du côté des Turcs entra ensuite dans Craïova, ville grande et peuplée mais dégarnie de remparts; mais il fut bien vite repoussé par les Valaques qui forcèrent les ennemis à passer à la nage le Danube. Presque dans le même tems Nicopolis fut brûlée par Albert Király; mais après tant de victoires, les troupes de Michel devaient aussi éprouver un échec: un aga Turc avec une armée de trente mille hommes parvint à attirer, près de Vidin, le général Fârcassu qui commandait trois mille Valaques et Serviens, et qui s'était laissé tromper par quelques espions; ils lui avaient rapporté qu'une centaine de Turcs ravageaient impunément le pays, et que les habitans lui promettaient deux mille aspres s'il voulait venir à leur secours. Il y alla, mais il y fut vaincu et la plupart de ses soldats y trouvèrent la mort [1]).

Cette défaite n'était rien en comparaison du grand orage qui menaçait Michel II; Murad III était mort le 16 janvier 1595; son fils ainé, Mohammed III lui succéda; il célébra le jour de son avénément au trône par un diner sanglant, en fesant tuer dix-neuf de ses frères, et jeter dans la mer dix concubines enceintes de son père. Le 16 février le nouveau Sultan envoya son sceau impérial à Ferhad-Pascha avec la nomination de généralissime et l'ordre de partir contre la Valachie [2]). Michel II reçut en même tems que cette nouvelle l'avis que Sigismond, prince soupçonneux et inconstant, n'était pas éloigné de suivre les conseils de ses ennemis, qui l'engageaient à se rendre tributaires la Moldavie et la Valachie, au lieu de les avoir seulement pour alliées; le prince de Transylvanie avait déjà commencé l'exécution de ce plan; il s'était emparé d'Aaron, Voëvode de la première principauté, en l'ac-

1) Walther dans Reusner p. 238 et 239 dit que Fârcassu même y mourut; la suite de l'histoire nous apprendra le contraire. — 2) de Hammer, T. 2, p. 590 et 600.

cusant de vouloir s'unir aux Turcs, et l'avait fait conduire prisonnier à Alvitz le 19 mai 1595 [1]. Toutes ces nouvelles attristèrent Michel II; l'ambition d'un seul homme pouvait perdre la cause de la chrétienté, il était l'ennemi acharné des Turcs, ses projets étaient grands; il résolut de sacrifier sa vanité aux intérêts de sa patrie. Les circonstances ne lui étaient pas favorables; seul, il ne pouvait pas résister à toutes les forces des Osmans; après s'être entendu avec les boïars il se décida à se reconnaître vassal de Sigismond; mais en conservant la jouissance des revenus de la principauté, et les droits qui appartiennent à l'autorité suprème [2]. Avec de telles instructions il envoya en Transylvanie, ses députés plénipotentiaires l'archévêque Euthymius, l'évêque de Rimnicu Théophile, l'évêque de Buzeü Luc, les chanceliers (logofetii) Démètre, Preda et Borcu, les Vestiars (Visternicii) Dan et Théodose, les *Postelnics* (Postelnicii) Radu et Stamati, les Vornics (Vornicii) Mitru et Criste, et les Clucers (Clucerii) Radu et Vintila [3]. Les envoyés de Sigismond étaient le chancelier Etienne Josika et George Rávaszdy gouverneur de la forteresse d'Ujvár-Szamos [4]. Parmi les plénipotentiaires de Michel il y en avait quelques uns qui étaient ses ennemis secrets; pour lui faire tout le mal qu'ils pourraient, ils profitèrent de la mission qui leur était confiée. Dans le traité qui fut conclu le 20 mai 1595 à Carlsbourg, l'acte de vasselage devint par leurs intrigues un traité de soumission bien plus sévère que le Voëvode de Valachie ne le leur avait recommandé. Les boïars et les évêques reconnurent Sigismond pour leur prince héritier, souverain et roi avec la suprème puissance, ils lui prêtèrent serment de fidélité et promirent que Michel et ses descendans le lui prêteraient aussi. En vertu de quoi le prince de Transylvanie enverra toutes les fois en Valachie un Vice-Voëvode qui saura la langue du pays; il devra lui donner l'étendart, le bus-

1) Engel, p. 233. — 2) Idem, p. 234. — 3) Toût le traité entre Michel et Sigismond se trouve dans Miron depuis p. 276 jusqu'à 283. — 4) Miron p. 276.

duganu [1]) et le sabre, comme signes de sa dignité; il lui donnera aussi une liste civile selon ses mérites et d'après la décision des états. Le Vice-Voëvode se choisira, du consentement du prince, douze boïars distingués par leur âge et par leur expérience; il décidera avec eux sur toutes les affaires de la justice et de l'administration; aucun d'eux ne pourra être nommé ou éloigné de sa charge sans le consentement du prince. Dans les diètes de la Transylvanie il y aura aussi des députés Valaques qui auront leurs places aussitôt après les Moldaves, ils y régleront le tribut de la principauté, et auront la liberté de dire et de soutenir leurs opinions. Sigismond seul aura le droit de donner des dotations et des priviléges; les dotations héréditaires ne seront faites qu'aux indigènes. Les affaires criminelles des boïars parviendront du divan ou de l'assemblée des douze conseillers du Vice-Voëvode, au prince qui jugera en dernière instance, et pourra condamner à mort les coupables sans pourtant pouvoir prendre leurs biens, qui, dans tous les cas iront aux héritiers légitimes. La Valachie conservera ses anciennes limites depuis Rossava jusqu'à Brăila et depuis les Carpates jusqu'au Danube; le clergé continuera de rester dans ses droits et de jouir des revenus de ses biens; le métropolitain exercera pour l'avenir comme dans le passé sa juridiction. Michel II et ses successeurs recevront de Sigismond et de ses héritiers le titre de „respectable et magnifique Seigneur, Voëvode de notre état transalpin, etc., notre fidèle aimé." Le prince de Transylvanie sera titulé par le Voëvode de Valachie et par les états: Le Sérénissime Sigismond par la grâce de Dieu, prince de Transylvanie, de Moldavie, de Valachie et du Saint empire romain, seigneur de plusieurs parties du royaume de Hongrie, comte des Sicules etc., notre très-gracieux souverain. Michel II ne devra pas prendre la formule de: par la grâce de Dieu, et il ne nommera pas les siens, les lieux d'où il datera ses

1) Le Busduganu est une espèce de massue en argent qui ressemble au scèptre et que les princes de Moldavie et de Valachie portaient comme signe de leur haute puissance.

bulles d'or et ses autres ordonnances; il pourra cacheter ses ordres et ses lettres avec de la cire rouge, mais seulement avec les armes de sa famille; le sceau de l'état restera près du prince de Transylvanie. Les employés dépendront de Sigismond; aucun Grec ne pourra recevoir de charge publique. De son côté Báthory s'engage à secourir la Valachie et à la soutenir contre tous ses ennemis, avec des canons, de l'argent et des troupes.

Ce traité que les ennemis de Michel étaient parvenus à faire était extrêmement désavantageux: en effet le prince de Valachie perdait tous ses droits de souverain; il n'avait plus le droit de nommer et de déposer ses ministres, de faire de dotations, de juger en dernière instance; les employés n'étaient plus sous sa dépendance, il n'avait que des domestiques: il était plutôt un général transylvain qu'un prince souverain. Ce traité cependant, quelque honteux qu'il fût pour Michel, lui était indispensable pour pouvoir continuer la guerre contre les Turcs: peu de tems après la ratification des articles, George Palatits vint de la part de Sigismond, porter les insignes de sa dignité au Voëvode qui prêta serment de fidélité entre ses mains, mais avec la ferme résolution de s'en délivrer aussitôt qu'un moment favorable se présenterait [1]). Cependant Ferhad-Pascha était sorti de Constantinople avec une grande armée vers la fin d'avril, pour marcher contre les Valaques. A Andrinople les deux principautés révoltées furent données pour la première fois comme des gouvernemens turcs; la Moldavie au Beglerbeg de Schirwan, Djaaferpascha, et la Valachie à Saturdji Mohammedpascha, et près de lui Mohammedbeg de Jenischehr fut placé comme defterdar. Le 8 juillet le grand Vesir était à Rusdschuk où le Beglerbeg de Rumilie, Hasan, entra en triomphe avec cinq cents prisonniers, et quatre mille têtes de Valaques, comme trophées d'une victoire gagnée sur les troupes de Michel. Le grand Vesir regardait d'une tente soutenue par huit colonnes, la construction du pont qui après

1) Fessler, T. 7, p. 355.

quelques jours fut avancé jusqu'à Giurgevo, par le moyen de cinq cents barques. Mais au moment de passer en Valachie, Ferhad-Pascha reçut sa déposition et l'ordre de retourner à Constantinople. Sinan-Pascha fut nommé grand Vesir à sa place: il quitta le 17 août 1595, Constantinople avec le saint étendart [1]) que les Turcs ne prennent avec eux que dans de guerres importantes. Son armée était forte de cent quatre-vingt mille hommes, y compris les conducteurs des bagages [2]), et sept galères destinées à porter des provisions à l'artillerie étaient entrées de la mer Noire dans les bouches du Danube et avaient abordé à Rusdschuk [3]): un si grand nombre de troupes lui était nécessaire pour accomplir heureusement ce à quoi il s'était engagé; car il avait promis au Sultan sur sa tête qu'il vaincrait Michel II: c'était beaucoup promettre même s'il avait eu le double de ses forces; car son ennemi n'était pas un prince ordinaire, un général ignorant et sans talens militaires. Le Voëvode de Valachie vit cependant le danger: il tâcha de l'éviter; tout en réunissant ses propres troupes, il envoya courrier sur courrier à Weissenbourg pour avertir Sigismond Báthory des dangers auxquels il était exposé et lui demander les secours qu'il avait promis. Pour plus grande sûreté il plaça sa femme, ses enfans et le trésor dans Hermannstadt, ville forte de la Transylvanie, et quand il n'eut plus rien à craindre pour sa famille, il alla se poster avec huit mille hommes à Mogureni, sur la route de Giurgevo où Sinan attendait que le pont fut achevé pour passer dans la principauté: Michel II en empêcha pendant quatre semaines la construction, mais l'attaque d'un corps d'ennemis qui étaient parvenus à franchir le fleuve à Craïova et l'avaient surpris par derrière, le força à se retirer à Câlughêreni où son armée avec les secours que lui avaient envoyés les Transylvains et les Moldaves, monta à seize mille hommes, ainsi douze fois moins nombreuse que l'armée turque

---

1) de Hammer, T. 2, p. 602 et 603. — 2) Walther, p. 240. — 3) de Hammer, idem.

qui était forte de deux cent mille hommes. Sinan Pascha aussitót après la retraite du prince de Valachie passa le Danube, et le suivit au gué de Câlughêreni sur la rivière de Niaslovu: les deux camps étaient séparés par une forêt pleine de marécages à travers laquelle s'étendait une digue faite de terre et de bois, et sur laquelle il n'y avait pas moins de douze mille hommes [1]. Le grand Vesir posta ses janissaires dans la forêt de chênes, et plaça dix canons sur une hauteur. La bataille commença au lever du soleil le 23 août 1595 [2]; le Voëvode passa la digue avec son armée et alla attaquer les Osmans [3]: mais son audace n'eut pas le meilleur succès; quatre Paschas, Saturdji Mohammed, Haider, Husein et Mustafa passèrent le pont le repoussèrent et lui prirent douze canons [4]. Albert Király parvint à en reprendre deux qu'au renouvellement de l'attaque, il plaça dans un lieu favorable, de sorte qu'il pût facilement foudroyer et détruire l'aile droite des Turcs. Le Voëvode voyant ses troupes repoussées, ne perd pas courage; tout-à-coup il s'élance furieux comme un lion au milieu des ennemis, aux yeux de ses soldats qui tremblent pour sa vie; il se fraie un chemin jusqu'au centre de l'armée turque, tue de sa propre main le valeureux Karaiman-Pascha, et quelques autres officiers turcs: les bataillons des barbares saisis d'épouvante n'osent pas s'opposer à sa marche, ils lui livrent passage, et Michel retourne avec des signes de la victoire, au milieu des siens qu'il exhorte à recommencer le combat. Le courage du chef pénètre dans le coeur des soldats qui se précipitent dans les rangs des Turcs: Sinan voit le danger des siens; il va à la rencontre de l'ennemi avec des troupes d'élite et passe le pont; mais tandis qu'il avance, Kiraly commence à le foudroyer avec ses canons, et fait de grands ravages dans ses rangs. Deux cents Cosaques et autant de Transylvains commandés par le brava Kosscza se jettent sur les derrières de l'armée turque, et y répandent la désola-

---

1) Walther, p. 241, Engel, p. 236 et Fessler, T. 7, p. 358. — 2) de Hammer, T. 2, p. 604. — 3) Engel, p. 236. — 4) de Hammer, ibidem.

tion et la mort. Sinan parvient avec peine à rétablir l'ordre dans ses troupes; mais l'attaque renouvelée de Michel au front de l'armée, le combat impétueux des Cosaques et des Transylvains par derrière, le feu bien nourri de Király, détruisent en un moment cet ordre et mettent en fuite et le centre et les ailes des Turcs [1]). Les trois Paschas, Husein, Haider et Mustafa périssent dans les marais [2]): le vieux Sinan lui-même foulé aux pieds par ses propres soldats est précipité du pont dans la rivière de Niaslovu, y perd le peu de dents qu'il avait encore [3]) et est sauvé à grande peine par un brave qu'on surnomma ensuite Hasan Batakdji ou Hasan le sauveur des marais [4]). Le Voëvode reconquit ses canons, prit un grand nombre de queues de cheval, qui servent de drapeaux aux Turcs, et même l'étendard sacré de Mahomet, que les Osmans croient ne pas pouvoir être perdu. Plus de trois mille Turcs gisaient sur le champ de cette bataille, laquelle avait duré depuis le matin jusqu'au soir; il y eut un tel carnage que la rivière roulait plus de sang que d'eau [5]). Pendant la nuit qui avait mis fin au combat, une partie de la poudre des Janissaires sauta dans l'air; un prisonnier y avait mis le feu. Cette explosion qu'on croyait produite par l'attaque nocturne des Valaques mit toute l'armée en émoi et en fuite [6]). Pendant la même nuit, Michel II avait rassemblé ses généraux: le petit nombre de ses soldats, le ratard des secours de la Transylvanie, la multitude innombrable des ennemis, tout lui fesait sentir qu'il ne pourrait pas résister longtems aux Turcs; après avoir pris conseil de ses boïars, il se décida à se retirer du lieu de la bataille: la retraite se fit le long de la rivière de Dimbovizza vers la forteresse de Negruvoda; la plu-

1) Walther, Engel, Fessler, Photino. — 2) de Hammer, T. 2, p. 604. — 3) Walther et les autres auteurs cités. — 4) de Hammer, ibid. — 5) Walther, Engel et Photino, T. 2, p. 122. Le premier de ces auteurs raconte, que pendant toute l'expédition deux cerfs apprivoisés avaient accompagné Michel, et que même sous le tonnerre des canons, ils étaient restés près de sa tente; mais que l'un ayant été tué, l'autre alla se cacher de douleur dans la forêt. — 6) de Hammer, T. 2, p. 604.

part des habitans de Bucarest et de Tirgoviste se joignirent à l'armée qui se retirait du côté de la Transylvanie: enfin Michel II établit son camp à Stoïaesci, village situé dans les montagnes, et s'y fortifia; pendant la route plusieurs Valaques avaient déserté, et une partie des Moldaves retournèrent dans leur pays où avait pénétré Jérémie Meghila qui aidé des Polonais s'était fait déclarer prince de la Moldavie. De cette manière l'armée valaque n'était plus forte que de cinq à huit mille hommes [1]).

Cependant le lendemain de la bataille de Câlughêreni, Sinan Pascha voyant la retraite des Valaques prit courage; il s'avança sur Bucarest, s'empara de Brăïla et de Tirgoviste, et déclara la Valachie, province turque [2]): le 16 septembre il changea dans Bucarest, les églises en mosquées; le mihrab prit la place de l'autel, et le croissant celle des croix doré essur les *tours*. Dans le conseil de guerre, les Turcs décidèrent de fortifier Bucarest et Tirgoviste avec des châteaux: dans la première de ces deux villes le palais du prince fut changé en forteresse, dans l'espace de douze jours: Saturdji Mohammed-pascha, Sandjak de Valachie, y fut laissé avec mille janissaires et autant d'autres troupes, pour y tenir garnison, et le cinq octobre on avait fini d'entourer d'un rempart de bois Tirgoviste et Bucarest [3]) alors seconde ville de la principauté. Lorsqu'il vit que l'ouvrage allait être achevé, il résolut de ne plus rester dans une oiseveté indigne de sa grande âme, et après avoir chargé Ali-Pascha de Trapezonde de terminer les fortifications secondaires des deux villes, il se mit en marche avec toute son armée et s'avança vers les parties montagneuses de la Valachie: son but était de joindre le Voëvode valaque, de le vaincre, et, en passant sur le ventre de ses soldats, d'entrer en Transylvanie [4]): ces grands projets, qui auraient pu réussir si Sinan-Pascha avait eu pour ennemi un tout autre que Michel, sauvèrent la principauté. Tandis qu'il s'avançait

---

1) Walther, Engel, Fessler, Photino. — 2) Engel, p. 238. — 3) v. Hammer, t. 2, p. 604, — 4) Engel, p. 238, et Fessler, t. 7. p. 360.

avec son armée vers les Carpates, Sigismond Báthory s'était enfin décidé à secourir son allié: quoique nouvellement marié (le 6 août) avec la belle Christine, fille de l'archiduc Charles de Styrie et nièce de Rodolphe II, empereur d'Allemagne et roi de Hongrie, il ne voulut plus tarder à se mettre en campagne; résolu de quitter les plaisirs et le repos de l'hymen pour les fatigues et les nobles occupations de Mars, il partit le 27 août de Weissenbourg avec sa garde, deux mille hommes d'infanterie d'élite et autant de cavalerie. Il envoya en avant Wolfgang Kornis, Balthasar Bogáthi et Benoit Mindszenti pour armer les valeureux Sicules, en leur promettant de les rétablir dans les libertés qu'il leur avait rétirées dans des tems prospères lorsqu'il n'avait pas besoin de leurs services. Le 4 septembre à son arrivée dans le camp de Zayden (Feketehalom) il y trouva réunis vingt-quatre mille hommes de cette brave nation. Les nobles de Transylvanie sachant qu'il n'y avait pas de salut pour leurs femmes, leur enfans et leur fortune, si une fois les Turcs étaient vainqueurs en Valachie, avaient aussi envoyé à Sigismond environ treize mille hommes, ainsi que les Saxons qui avaient armé à leurs frais quatre mille arquebusiers. Le Prussien Jean Weiher amena aussi dans le camp trois cents Cosaques armés d'un fusil et d'un pistolet, ainsi qu'Etienne Bocskay qui vint au secours de Báthory evec 800 cuirassiers et 1200 arquebusiers. Quand toutes ces troupes animées du désir de vaincre ou de mourir furent réunies, elles se dirigèrent vers le passage de Törzbourg: ce fameux passage est éloigné de cinq lieues de Kronstádt: il est extrêmement étroit et difficile pour les voitures; deux ne peuvent pas aller de front, et dans la partie qui appartient à la Valachie, la montagne est si escarpée qu'on est obligé de trainer en haut les voitures avec des cordes, et de les descendre de la même manière. Dans ce passage, où la nature semble avoir déployé tout ce qu'elle a de plus effrayant et de plus majestueux, arrivèrent enfin aussi les autres secours attendus depuis si longtems: c'étaient le Silesien Albrecht Raibitz avec seize cents cuirassiers allemands, et Silvio Piccolo-

mini avec soixante quinze cavaliers florentins envoyés par Rodolphe II. Le 7 septembre toute l'armée défila par le passage et s'arrêta à Rucûr, premier village de la Valachie de ce côté et éloigné de six lieues de la forteresse de Transylvanie: là elle se joignit à Etienne Răsvanu qui l'y attendait avec deux mille quatre cents hommes d'infanterie, huit cents de cavalerie et vingt deux canons. A la revue que Sigismond fit à Rucûr, sur les bords de la rivière de Dîmbovizza, dont les eaux ont la vertu de faire oublier aux étrangers leur patrie [1]) son armée montait à plus de trente deux mille hommes d'infanterie, et à vingt mille de cavalerie et possedait cinquante trois canons. Le 8 septembre elle se joignit aux troupes de Michel II lesquelles, au nombre de huit mille hommes, se tenaient dans un camp fortifié, et defendu par vingt-deux canons, six lieues plus loin de Rucûr sur la rivière de Dîmbovizza; de sorte que les forces des Chrétiens montaient à plus de soixante mille combattants. Le 9 octobre Sigismond superstitieux et crédule, se prépara au combat par la confession et la célébration des saints mystères: l'imprudence, l'inconstance, et le sang des primats qu'il avait souvent versé ne l'avaient pas empêché d'être devot [2]). Enfin toute l'armée s'avança sur Tîrgoviste défendue par plus de quarante canons et par trois mille cinq cents Turcs sous les ordres d'Ali-Pascha de Trapezonde et de Codjibeg [3]): Bathory, aidé des conseils des princes de Moldavie et de Valachie, ainsi que de ceux de Bocskay gouverneur du Grand-Waradin et qu'il avait nommé son premier lieutenant, disposa l'ordre du combat [4]), car ignorant que Sinan Pascha s'était retiré à son approche vers Bucarest, il s'attendait à une bataille générale A l'avant garde était Michel avec quatre mille lanciers d'élite; plusieurs régimens de cavalerie formaient l'aile droite, à l'aile gauche étaient cinq mille lanciers. Au centre se trouvaient, d'abord l'infanterie et les

1) Un proverbe Valaque dit: celui qui boit de l'eau douce de Dîmbovizza, ne peut plus s'en aller. — 2) Engel, p. 238 et Fessler, t. 7, p. 360 et suiv. — 3) v. Hammer, t. 2, p. 604. — 4) Fessler, t. 7, p. 363.

Szecles armés de lances et de faux; après eux venait l'artillerie, puis les cuirassiers allemands, après lesquels était Sigismond lui-même avec douze mille cavaliers et avec le reste de l'armée. C'est dans cet ordre que le prince de Transylvanie arriva au camp abandonné de Sinan-Pascha: craignant que ce ne fut une ruse des Turcs, il tint ses troupes sous les armes toute la nuit et le lendemain jusqu'à midi; alors les éclaireurs qu'il avait envoyés en avant vinrent lui dire que les ennemis s'étaient retirés avec toutes leurs forces vers Bucarest. Les généraux de l'armée chrétienne s'assemblèrent en conseil de guerre pour savoir si l'on devait poursuivre Sinan: ce projet fut rejeté, on ne voulut pas laisser sur les derrières une place occupée par une garnison turque; on se décida enfin à assiéger Tîrgoviste. Cette ville alors capitale de toute la principauté et ayant une population de plus de cinquante mille hommes, n'est plus aujourd'hui qu'un champ couvert de ruines, où l'on voit encore dix neuf églises, le château du prince, l'ancien archevêché et deux monastères: elle est située délicieusement sur la Ialomizza, et seulement à une lieue de la Dîmbovizza, dans une très-belle plaine aux pieds des Carpates: aujourd'hui ce n'est plus que l'ombre de ce qu'elle était autrefois; elle n'a plus qu'une population de cinq mille âmes, avec des remparts qui tombent en ruines: le jeune poëte Basile Kîrlova a chanté, ou plutôt pleuré, dans des vers immortels les malheurs de cette ville infortunée.

L'attaque de Tîrgoviste commença de trois côtés: pour s'approcher plus près des murailles on creusa des fossés couverts, et quand on en fut assez près, on établit des batteries; le prince de Moldavie homme à grands talens militaires, ayant sous ses ordres les Szècles, devait assiéger la ville avec dix canons du côté de l'orient; Michel avec Sigismond et le reste des troupes se plaça du côté des montagnes et de la rivière de Ialomizza; il avait établi deux batteries, chacune composée de dix canons. C'est dans cet ordre que le siège commença; les Turcs opposèrent une forte résistance; ils repoussèrent pendant longtems et plusieurs fois les assiégeants qui cherchaient

à franchir les fossés avec des barques et à pénétrer dans la ville; les Szècles que la lenteur d'un siège irritait, remontèrent à l'assaut, armés de torches et de buches; ils les jetèrent dans l'intérieur des murailles, mais ce moyen ne réussit pas; les Turcs se rendirent maîtres du feu. Le lendemain cependant voulant prouver leur reconnaissance au prince de Transylvanie pour les libertés qu'il leur avait rendues, les mêmes Szècles rassemblèrent des torches et d'autres matières inflammables, redoublèrent d'efforts et parvinrent à mettre le feu au rempart de bois qui entourait la ville. Les Ottomans pour cette fois sont vaincus par la violence des flammes, la fumée les empêche de porter des coups certains, les assiégeants franchissent les fossés, escaladent les murailles, et pénètrent dans Tîrgoviste malgré la défense héroïque des ennemis qui, se voyant cernés et par le feu qui devenait de plus en plus violent, et par les *Chrétiens* dont le nombre augmentait sans cesse, sortent par une petite porte pratiquée secrètement dans les fortifications; mais la cavalerie transylvaine, postée autour de la ville, les faits tous prisonniers. Le $\frac{8}{18}$ octobre, troisième jour du siège, les trois princes alliés entrèrent dans l'antique capitale de la Valachie; les maisons furent livrées au pillage, les Szècles y firent le plus grand butin, parcequ'ils avaient monté les premiers à l'assaut; dans le château fort ils trouvèrent deux grands canons qui lançaient des boulets de cinquante six livres [1]), quarante plus petits, un grand nombre d'autres armes, et des vivres pour trois ans, car Tîrgoviste servait de magasin à l'armée ennemie. Les deux paschas turcs commandants de la forteresse furent faits prisonniers et conduits à Clausenbourg en Transylvanie [2]). Sinan Pascha à la nouvelle de la prise de cette place importante désespéra de pouvoir se tenir plus longtems dans Bucarest; après avoir brûlé les fortifications et un grand nombre d'édifices, il sortit avec son armée de cette seconde ville de la principauté et n'y laissa que quelques hommes

1) Miron, p. 287 et 288, et Jacobinus dans Reusner, p. 220 sont les seuls auteurs qui rapportent les détails de ce siège, et nous mettent à même de connaître l'art d'assiéger d'alors. — 2) Walther, p. 245, et Photino, t. 2, p. 126.

résolus, chargés de faire sauter à l'arrivée de l'ennemi les mines faites sous une église bâtie par Mihne II, renouvelée par Alexandre III, et nommée aujourd'hui l'église de Radu Vodă (Biserica lui Radu Vodă); après ces dispositions il prit en toute hâte avec ses troupes le chemin de Giurgevo; il lui tardait de se voir sur la rive droite du Danube. Pendant cette marche précipitée il perdit un grand nombre de canons et de bagages; dans les défilés et sur les ponts les Turcs s'entre-massacraient, pour pouvoir se sauver à qui le premier, tant la terreur que le nom de Michel inspirait était grande, et ce fut dans la plus grande confusion qu'on arriva à Giurgevo [1]. L'armée des alliés avait cependant laissé à gauche Bucarest qui était déjà si grande qu'elle comptait vingt églises, et où les mines sautèrent inutilement, et précipitait sa marche pour atteindre Sinan Pascha déjà arrivé au bord du Danube; pendant toute la route les Valaques avaient tué un grand nombre de trainards Turcs qui n'avaient pas pu suivre le gros de l'armée [2]. A Giurgevo une mesure de finance de la part du gouvernement de la Porte fut la cause de la destruction de presque toute l'armée; comme pendant l'été on avait pris un grand nombre de voitures, de bestiaux et de prisonniers, pour lesquels on n'avait pas encore payé la taxe des esclaves ainsi que l'argent pour les gardes et pour les moutons, on plaça près du pont des inspecteurs et des écrivains pour recevoir des Turcs qui passaient la taxe légale d'un sur cinq. Tandis donc qu'au front de l'armée on payait cet argent, Michel était arrivé sur les derrières et fesait parmi les Ottomans un grand massacre; la mesure pour le paiement fut suspendue à l'instant, de sorte que pendant la nuit Sinan-Pascha put passer le fleuve avec une partie de l'armée. Le lendemain l'artillerie, les bagages, les hommes se pressaient sur le pont; le plus grand désordre y regnait; on jetait dans le Danube les bagages et l'artillerie pour qu'ils ne tombassent pas au pouvoir de l'ennemi. Michel profita de ce moment; il plaça

1) Engel, p. 239. — 2) Miron, p. 289.

des canons sur la rive gauche et commença à faire foudroyer le pont qui dans peu de tems fut mis en deux et entraina dans l'abime les Turcs par milliers; le Danube était rouge de sang, les Valaques massacraient impitoyablement tous ceux qui se trouvaient sur la rive gauche. Dans ce jour les Brûleurs et les Akindjis ou coureurs qui pendant deux siècles et demi avaient été le fléau de la Hongrie et de l'Allemagne furent anéantis, et depuis lors ces deux ordres ne purent plus se relever de leur défaite [1]). Dans cette déroute les Turcs perdirent dix-sept mille hommes [2]), l'artillerie et deux vaisseaux qui furent coulés à fond: les fruits de la victoire des alliés furent toutes les munitions et les drapeaux de l'ennemi, les bagages et six mille voitures chargées de butin [3]). Cinq mille Hongrois qui avaient été faits prisonniers furent rendus à la liberté; ils prirent les armes des morts et aidèrent leurs camarades à la des*truction* des Ottomans [4]). Les soldats moldaves de Râsvanu se distinguèrent le plus dans cette bataille; ce furent eux qui arretèrent une partie de l'armée des Turcs, près du pont, et en firent un massacre terrible [5]).

L'armée des Chrétiens après avoir vaincu Sinan, mit le siège devant Giurgevo défendue par une garnison de huit cents hommes; cette forteresse est située sur une petite île du Danube nommée Slobodia, qui n'est séparée que par un petit bras du fleuve de la rive gauche où est bâtie la ville de Giurgevo. A cette époque la forteresse était entourée de hautes murailles, défendue par une forte artillerie et pouvait être secourue par la garnison de Rusdschuk grande ville fortifiée sur la rive droite du Danube. La ville de Giurgevo qui a plusieurs lieues de circuit n'était entourée que par un rempart; aujourd'hui les fortifications et de la ville et de la forteresse sont détruites, en vertu du traité d'Andrinople, qui dit que toutes les places fortes de la rive gauche du fleuve seront rasées.

1) v. Hammer, t. 2, p. 604 et 605 et t. 1, p. 63. — 2) Histoire de Hongrie par M. de Sacy, t. 2, p. 131, et Sagredo, p. 314. — 3) Walther, p. 246, Photino, t. 2, p. 127. — 4) de Sacy, t. 2, p. 131. — 5) Miron, p. 289.

On commença à faire le siège de la forteresse le 25 octobre, avec les canons même pris sur les Osmans à Tirgoviste et à Bucarest; le 27. elle fut prise d'assaut, pillée et incendiée; les habitans Turcs furent passés au fil de l'épée, et des huit cents Turcs qui fesaient la garnison, il n'en resta qu'un qui put échapper à la mort [1]). Sinan-Pascha, lui qui sûr du succès, avait mis sa tête en ôtage, se sauva avec la honte d'avoir été vaincu à Constantinople, d'où le Sultan l'exila à Malghara [2]). Mohammed III voyant que son meilleur général avait été défait, désespera de soumettre pour le moment la Valachie; Michel II était trop puissant, aussi il ne prêta aucune attention à la lettre du chan des Tartares, lequel s'engageait à s'emparer du Voëvode si l'on consentait à donner sa principauté à un de ses begs [3]).

Après ces nombreuses victoires Sigismond se disposa à reprendre le chemin de la Transylvanie; son armée était couverte des dépouilles des ennemis, et on leur avait enlevé tant de chevaux, qu'après avoir choisi les meilleurs, les soldats se virent obligés de mener les autres pêle-mêle avec les troupeaux [4]). Accompagné de Michel II jusqu'à Gherghizza, Báthory y donna cinq mille hommes en secours à Râsvanu pour aller chasser son rival Jeremie Moghila qui, assisté par les Polonais, s'était emparé du trône de la Moldavie [5]); après avoir renouvelé le traité d'alliance avec le prince de Valachie, et lui avoir témoigné sa reconnaissance pour la haute bravoure qu'il avait montrée pendant toute la campagne [6]) il prit avec son consentement cinquante canons enlevés aux Turcs et entra dans ses états [7]).

Vidin, forteresse importante sur la rive droite du Danube, restait cependant au pouvoir des Ottomans; il fallait s'en rendre maître, ou c'était se laisser exposé à être surpris par la garnison qui pouvait entrer dans la principauté à chaque moment; Michel II résolut de s'en emparer. Il envoya pour l'assiéger

1) Walther, p. 246, Engel, 239, Miron, 289. — 2) v. Hammer, t. 2, p. 608. — 3) Idem; p. 605. — 4) de Sacy, t. 2, p. 131. — 5) Miron, p. 289. — 6) Photino, t. 2, p. 127. — 7) Walther, p. 247.

Fârcassu, un de ses plus braves généraux. Le Prince luimême alla devant Nicopolis, et, tandis qu'il prenait d'assaut cette ville, Vidin se rendait à son général: ce Fârcassu d'une basse naissance, était monté aux premiers honneurs militaires par ses talens et par sa bravoure; il était simple curé de campagne dans le village de Fârcassi, du district de Românati; quoiqu'il fût prêtre il donna mille preuves de son courage contre les Turcs. Après avoir célébré la messe, il quittait son étole, prenait la hache et repoussait les ennemis qui cherchaient à entrer dans le village. La renommée de sa valeur étant parvenue jusqu'à Michel II, celui-ci le fit dégager de ses voeux par le métropolitain; il lui fit quitter le froc pour le ciapchênu [1]) et la croix pour l'épée, le croyant plus capable de servir sa patrie par ses armes que par ses prières. Le Voëvode lui donna bientôt le titre d'aga ou général d'in*fanterie*: ce n'est pas seulement cette fois qu'il récompensa ainsi le mérite; aussitôt qu'il apprenait qu'un de ses sujets avait donné des preuves de bravoure et d'amour pour la patrie, il le fesait venir, et l'élevait aux plus hautes dignités sans s'informer s'il était noble ou roturier, riche ou pauvre; il fallait seulement être bon guerrier [2]).

Après la prise de Vidin et de Nicopolis, Michel II entra enfin dans Tîrgoviste où il passa l'hiver et une partie de l'été: la campagne de 1595 étant terminée d'une manière si glorieuse, il commença à s'occuper à réparer les dommages qu'avait causés la guerre: l'état de la Valachie était déplorable: la population avait diminué considérablement soit par la mort, soit par la fuite dans les pays voisins, soit par l'esclavage des habitans; puisque les Turcs seuls avaient fait vingt mille prisonniers. De sorte que Michel II ne pouvait plus mettre sur pied qu'une armée de douze à quinze mille hommes, tandis que Mirce I et Mirce III avaient quatre vingt mille hommes de troupes. Non seulement la population avait

1) Habit militaire des Polonais et des Hongrois que les Moldaves et les Valaques avaient adopté. — 2) Photino, t. 2, p. 128.

souffert, mais même la superficie de la Valachie en quelque sorte: toutes les semailles, toutes les moissons avaient été foulées, les vignes arrachées, les bestiaux tués ou enlevés, les villes et les villages n'étaient plus qu'un amas de ruines fumantes. Les Valaques avaient acheté bien cher l'indépendance! mais pas encore assez cher pour qu'ils lui préferassent l'oppression et la tyrannie: le génie libre et guerrier endormi sous le gouvernement despotique des Mihne I, des Mirca III, des Alexandre III, se réveilla sous le règne de gloire de Michel II; la nation se sentit fière de son indépendance. Dans l'espace d'un an toutes les forces turques de l'Europe et de l'Asie avaient été repoussées, toutes les forteresses du Danube n'appartenaient plus au Croissant, l'aigle valaque flottait sur leurs remparts; les Paschas, les meilleurs généraux de la Porte, y compris Sinan le Marius des Osmanlis [1]) avaient échoué contre les efforts d'un peuple qui combattait pour la liberté de sa patrie et de ses autels. Il fallait cependant un prompt remède aux maux de la Valachie, suites de la guerre: le prince fit venir de la Transylvanie des vivres et des semences; il les distribua au peuple qui, docile à la voix de son souverain, sortit des forêts vierges et éternelles qui couvrent une grande partie de la principauté et qui, dans des tems malheureux, ont été des forteresses impénétrables et les plus sûrs asyles des habitants. Les Valaques se mirent à rebâtir leurs villes et leurs villages: de nouvelles maisons s'élevèrent bientôt sur les ruines des anciennes [2]), et la nation se réjouit et se sentit fière de son indépendance achetée pourtant bien cher. Cependant cette même indépendance n'était pas encore assez assurée: elle exigeait de nouveaux sacrifices, de nouveaux combats; les Turcs, quoique déjà vaincus plusieurs fois, ne voulaient pas perdre la Valachie sans essayer d'abord tous les moyens possibles pour s'en rendre maîtres. C'est que cette principauté était pour eux une source intarissable de richesses, ou, comme ils disent

---

1) v. Hammer, t. 2, p 608. — 2) Walther, p. 247.

eux-mêmes, le grenier de Constantinople; en effet cette capitale ne se nourrissait que des productions que la Valachie lui fournissait; elle en retirait des boeufs, des moutons, du blé, et d'autres grains, du frommage, du beure, du miel; perdre tous ces avantages était un malheur irréparable pour la Porte. Le sultan le sentit et chercha à le prevenir: Michel II était alors réduit presqu'à lui-même; quoique les Moldaves fussent occupés dans leur pays, les Transylvains à Temeswar, les impériaux en Croatie et en Dalmatie, il pouvait cependant obtenir en cas de danger quelques légers secours, avec lesquels il était en état de résister aux Turcs. Mohammed III savait bien que tant que le prince de Valachie paurrait compter quelque peu que ce fût sur ses alliés, il serait invincible: aussi il mit tout en pratique pour le séparer de l'empereur d'Allemagne et du voëvode de Transylvanie. Aussitôt après le honteux retour de Sinan-Pascha à Constantinople, il fit faire par le Beglerbeg de Pesth des propositions avantageuses à Rodolphe II pour rompre avec Michel et le considérer comme un rebelle de la Porte: l'empereur rejeta avec indignation ces conditions déloyales; le sultan pour arriver à son but, eut recours à d'autres moyens. D'un côté il envoya un aga en Valachie pour exciter les mécontens et les soulever en faveur de la Porte [1]), d'un autre il donna aux Tartares du Perecop l'ordre de se préparer à entrer dans la principauté pour y soutenir la faction qui allait se révolter en faveur des Turcs, d'un troisième côté il envoya, dans le mois de juillet 1596, un tschausch à Sigismond Bathory à qui cet envoyé devait promettre au nom de son souverain, de laisser à jamais la Transylvanie sans lui en demander aucun tribut à l'exception des vases d'argent qu'il était d'usage de donner lorsqu'on payait le tribut: le Sultan s'engageait de plus à annéxer la Valachie à la Transylvanie, si le prince de ce dernier pays consentait à déposer les armes qu'il avait levées contre lui, à les diriger contre Michel et à se retirer de la confédération formée par Rodolphe II.

1) Engel, Gesch. d. Wal., p. 240.

Báthory retint pendant quelque tems le tschausch avec des promesses vagues, jusqu'à ce qu'il eût renouvelé le traité d'amitié avec l'empereur d'Allemagne auquel il avait donné connaissance des propositions que lui fesait le Sultan; quand il reçut une réponse favorable de Rodolphe, il renvoya l'ambassadeur Turc avec ordre de dire à son maître que jamais, lui prince de Transylvanie ne quitterait le parti des Chrétiens pour s'unir à leur ennemi [1]. Mahomet III avait mal réussi près de Rodolphe II et de Báthory, mais il fut plus heureux dans ses deux autres essais: l'aga qu'il avait envoyé en Valachie pour susciter une révolte avait trouvé quelques Valaques assez corrompus, assez ennemis d'eux-mêmes et de leur pays pour se révolter en faveur de la Porte; la conjuration devenait menaçante, plusieurs primats du pays, vils ambitieux qui, pour de viles richesses et d'ignobles récompenses auraient vendu leur âme, y avaient pris part. A cette nouvelle favorable six mille Tartares et trois mille Turcs se jetèrent de deux côtés en Valachie: l'astre brillant de Michel le sauva encore de ce danger; trois jours avant leur arrivée il avait découvert la conspiration et puni de mort le chancelier Kiessar, le fils de celui-ci, et le conseiller Démétre qui en étaient les principaux chefs. Le quatrième jour après cette exécution il envoya en hâte une armée valaque composée de deux à trois mille fantassins et de trois cents cavaliers, laquelle vainquit les Turcs et les Tartares et leur enleva les canons et les bagages [2]. Mais le malheur vient souvent après la prospérité: ces deux victoires furent suivies de deux défaites. Vers la fin de 1596 [3], le Voëvode avait envoyé son général Velitcu avec des troupes en Bulgarie: celui-ci après s'être emparé de la ville de Babadag et y avoir fait un butin considérable, se préparait à repasser le Danube, lorsqu'un corps de Turcs qui s'était rassemblé après sa retraite, le joignit dans l'endroit nommé le lieu de l'écuyer (Locul Comisului); une bataille sanglante s'y

1) Wolffgangi de Bethlen. Historia de rebus Transylvanicis, t. 4, p. 14 et suiv. — 2) Walther, p. 248. — 3) Engel, p. 241. Photino dit que ce fut le 4 mai 1597.

engagea, elle dura trois jours; à la fin les Valaques furent entièrement défaits, leur général y perdit la vie, et le butin qu'ils avaient fait fut repris. Une seconde expédition fut encore plus malheureuse: un autre corps d'armée valaque commandé par le brave Fârcassu passa le Danube dans un endroit nommé Sdegla; ce général se disposait à marcher sur Vidin qui était retombé au pouvoir des Turcs; mais pour cette fois il oublia sa prudence ordinaire, et c'est ce qui occasiona sa perte et celle de son armée. En passant sans inquiétude par une forêt, il fut tout-à-coup assailli par un grand nombre d'ennemis qui s'y étaient cachés; les Valaques ainsi que leur général après avoir vendu chèrement leur vie y trouvèrent une mort glorieuse; quelques cavaliers seulement durent leur salut à la vitesse de leurs chevaux [1]). Ces deux défaites, et l'avis que Sigismond avait l'intention d'abdiquer et de se demettre, non seulement de ses états mais même de ses prétentions sur la couronne de la Valachie en faveur de Rodolphe II, engagèrent Michel II à pourvoir à son salut, et à accepter les propositions que lui avait faites le chan des Tartares qui n'ayant pas pu s'emparer de lui à force ouverte, s'était décidé à employer la ruse pour arriver à son but. Ce chan était entré en Moldavie, mais n'osant pas pénétrer en Valachie, quoiqu'il eût reçu l'ordre du Sultan, il promit deux mille ducats à Jeremie Moghila s'il parvenait à engager Michel II à se soumettre à la Porte. Le prince de Moldavie donna connaissance au Voëvode de Valachie des propositions du chan qui, se disant chargé des pleins pouvoirs du Sultan, promettait de rétablir la bonne harmonie entre les Valaques et les Turcs, si Michel consentait à congédier les troupes étrangères qu'il avait à son service, lesquelles, disait-il, commettaient toutes sortes de ravages sur le territoire turc, et étaient à charge à la principauté même. Le prince de Valachie crut ces propositions de bonne foi, il y consentit, lui envoya un présent pour son intervention, et congédia les troupes auxiliaires. A cette nou-

1) Photino, t. 2, p. 129.

velle le chan leva le masque et montra toute la perfidie de son âme: aussitôt que les Transylvains eurent quitté la principauté, il y entra, campa entre Buzeu, Brăïla et Bucarest, et envoya des détachemens pour piller le pays et s'emparer du Voëvode. Deux cents Cosaques commandés par Koscza, Chirecki, Siemanowski et Bilecki quittèrent à l'approche des Tartares la frontière qu'ils étaient chargés de défendre, et avant de se sauver, ils pillèrent d'abord les pauvres villageois. Les troupes auxiliaires font bien plus de mal que de bien; elles s'éloignent au moment du danger, on ne peut jamais se fier à des hommes que ni l'amour de la patrie, ni la défense de leur famille et de leur fortune n'engage à rester fidèles à leur serment: le gain les attache, et si les ennemis leur offrent de plus grands avantages, il n'est pas rare de les voir tourner leurs armes contre ceux pour qui d'abord ils combattaient. Quarante Cosaques seulement préférèrent mourir que d'être parjures; ne pouvant s'opposer à la multitude des Tartares, ils se retirèrent à leur approche et allèrent avertir le prince de leur arrivée. Le Voëvode rassembla en toute hâte avec son activité ordinaire six mille hommes, les conduisit droit à Gherghizza où était campé le chan qui ne s'attendant pas à un pareil acte d'audace et de courage, n'osa pas accepter le combat, et se sauva en Crimée avec une armée forte de plus de trente mille hommes, et par conséquent cinq fois plus grande que celle du prince de Valachie [1]).

Michel II désirait effectivement de faire la paix: une plus longue guerre aurait été funeste à la principauté; le Sultan avait senti ce que peut un peuple réduit au désespoir et combattant pour sa réligion et pour son indépendance; il savait que les braves Valaques s'enseveliraient sous les décombres de leurs villes plutôt que de redevenir esclaves, et qu'il n'y avait pas de sacrifice assez couteux pour eux, qui puisse les faire quitter les drapeaux de l'indépendance. Michel savait donc que les Turcs ne demandaient pas mieux que de finir la guerre:

---

1) Walther, p. 250 et 251.

vers la fin de juin 1596, le troisième jour après la nomination du grand Vesir Ibrahim comme généralissime en Hongrie, celui-ci reçut des lettres de la Valachie par lesquelles le prince de ce pays demandait à rentrer dans les bonnes grâces du Sultan, et s'engageait à se reconnaître tributaire de la Porte. Seadeddin, précepteur du grand Seigneur, lut ces lettres au *Reis*-Efendi, et une vive dispute s'éleva entre le Mufti et le précepteur du Sultan; celui-ci était d'avis de recevoir les propositions de Michel s'il consentait à donner ses enfans en ôtage, et celui-là était d'un avis contraire; il déclara même que, d'après ce qui s'était passé, ni l'alliance, ni l'islam du prince de Valachie, n'étaient à accepter, et tout furieux, il se leva et partit, laissant seul Seadeddin qui profita de cet avantage pour faire signer au Reis-Efendi Musa une réponse favorable à Michel II et aux boïars [1]). Nous avons vu comment la perfidie du chan des Tartares annula cette paix qui aurait épargné de grands maux à la Valachie: les intrigues d'un ambitieux peuvent souvent anéantir les projets les mieux concertés et amener la distruction de tout un état.

Michel voyant qu'il n'y avait plus à compter sur les Turcs et voulant se venger de la perfidie du chan des Tartares, rassembla douze mille hommes de troupes [2]) et sachant que l'archiduc Maximilien, frère de Rodolphe II, marchait aussi contre l'ennemi commun à Agria ou Erlau [3]), passa le Danube près de Turnu qu'il pilla et arriva devant Nicopolis qu'il détruisit de fond en comble le 21 octobre 1596. Il allait s'emparer aussi de la forteresse où s'était refugié le Sandjak lorsqu'il apprit que les Turcs, commandés par Mohammed III en personne, avaient pris Erlau et vaincu les Impériaux le 26 octobre [4]). En même tems le Sandjak lui envoya des étoffes brodées d'or et d'argent, des fourrures de zibeline, dix chevaux acaparaçonnés d'argent, et le pria de lever le siège du château, et de ne pas exciter la colère du Sultan qui, après s'être emparé d'Agria serait bientôt devant Nicopolis: le Pascha

1) v. Hammer, t. 2, p. 612 et 613. — 2) Walther, p. 252. — 2) Photino, t. 2, p. 130. — 4) v. Hammer, t. 2, p. 616.

s'engageait en même tems à intervenir entre Mohammed III et Michel II et à obtenir l'hérédité de la principauté pour lui et pour son fils. Le Voëvode considéra moins ces belles promesses que la force des murailles du château, et le retour prochain du Sultan: feignant d'être pénétré des représentations et des conseils du Sandjak il accéda à sa demande, leva le siège et se prépara à rentrer dans son pays; mais arrivé prés de la rivière de Teliorman il trouva cinq cents Turcs qui, ayant fait pendant son absence, une incursion en Valachie, y avaient commis toute sorte de cruautés, et revenaient chargés de butin: Michel furieux les attaqua et les massacra sans pitié [1]. Cependant cette nouvelle victoire pouvait irriter le Sultan et l'engager à ne pas accepter la paix que le Sandjak de Nicopolis voulait établir entre la Valachie et la Turquie: le prince toujours prudent et vigilant, même quand ses ennemis étaient dans une profonde tranquillité, chercha à se mettre en état de soutenir la guerre au cas que le grand Seigneur voulût la continuer. La Valachie était épuisée d'hommes par une lutte si longue et si inégale; elle ne pouvait plus fournir une armée considérable. Rodolphe II n'envoyait non plus ni troupes ni argent, et Sigismond ne décidait rien. Le prince de Valachie avait cependant besoin de troupes, d'un moment à l'autre il pouvait être attaqué: il envoya donc dans les pays étrangers pour enrôler des Cosaques, des Polonais et d'autres soldats. Ce fut une bonne occasion pour les ennemis secrets de Michel: dans un état électif le souverain est toujours entouré d'hommes ambitieux qui flattent en public et nuisent en secret, qui approuvent les passions du prince et en profitent pour monter à sa place. Cette sorte de gens accusa aussitôt le Voëvode près de Sigismond, sous prétexte qu'il voulait réunir des troupes pour se soustraire à sa domination et s'unir aux Turcs. Báthory ne se sentait pas assez fort pour l'attaquer; il rassembla ses conseillers pour déliberer sur ce qu'il fallait faire dans une position aussi embarrassante. Michel, informé des soup-

1) Bojinca dans la bibliothèque române. Nr. 3, p. 45.

çons du prince Transylvain, lui fit dire que, fort de son innocence, il voulait venir le trouver avec une petite suite dans sa résidence, pour confondre ses calomniateurs et lui montrer qu'il était fidèle à ses sermens. A cette nouvelle Sigismond envoya à la rencontre de son allié, ses gentilshommes avec quarante voitures de cérémonie: le 19 decembre le Voëvode de Valachie entra en grande pompe dans Weissenbourg. Il y resta dix jours, et y renouvela le traité d'alliance et d'amitié qui l'unissait au prince de Transylvanie: il apprit que celui-ci avait voulu engager contre les Turcs, les Polonais même, mais que ceux-ci y avaient mis des conditions exorbitantes; ils exigeaient que l'Empereur et Sigismond se démissent de toutes leurs prétentions à la Valachie et à la Moldavie, et que ces deux principautés devinssent tributaires de la république de Pologne; ils avaient déjà fait cette demande l'année précédente, en 1595, à Rodolphe II par Zamoyski, et comme ils savaient que Michel n'était pas homme à y souscrire aveuglément, ils demandaient sa déposition. Báthory, qui déjà avait conçu le projet d'abdiquer, n'avait voulu donner aucune réponse décisive aux Polonais avant de s'être entendu avec l'empereur d'Allemagne qu'il se proposait d'aller trouver à Prague. Michel qui voulait prendre part à ces délibérations, où sans doute on traiterait aussi de l'abdication de Sigismond, montra à celui-ci l'intention où il était d'envoyer près de l'empereur un ambassadeur: car déjà il avait conçu l'idée de chercher l'occasion pour se faire nommer prince de Transylvanie [1]. Ainsi donc au départ de Báthory pour Prague, il lui donna le ban Mihalce pour assister aux conférences [2] et assurer Rodolphe II de son intervention au cas qu'il voulût faire la paix avec la Porte, ou de son secours en cas de guerre. Mais pour que cette guerre fût heureuse, il engageait l'empereur à ne pas la commencer avant d'avoir réuni les forces de tous les princes chrétiens; qu'alors on devait attaquer les Turcs ensemble et en même tems, et qu'il était sûr de la victoire [3]. De retour dans son

1) Engel, p. 242 et 243. — 2) Photino, t. 2, p. 130. — 3) Wolfgang de Bethlen, t. 4, p. 30.

pays, et tandis que Báthory traitait à Prague sur son abdication avec l'empereur, il reçut un Tschausch qui arriva de Constantinople en Valachie au commencement de 1597, et lui apporta la nouvelle que le Sultan avait accepté les propositions qu'il lui avait faites par le Sandjak de Nicopolis; Michel accepta la paix et un drapeau rouge que l'envoyé turc lui donna comme marque de la grâce regagnée de Mohamed III [1]. Le prince de Valachie s'y trouvait d'autant plus engagé que les délibérations entre Rodolphe II et Sigismond n'étaient pas encore connues, et que l'abdication de ce dernier pouvait amener une révolution qui entraînerait peut-être dans l'abime et les états de Báthory et ceux de Michel: celui-ci se crut donc d'autant plus obligé de faire la paix avec la Turquie, que sa principauté était désertée et presque depeuplée d'habitans, et que manquant de subsides, il lui était impossible de soutenir une plus longue guerre au moment où une armée formidable se trouvait réunie à Sofia et était prête à entrer en Valachie. Résolu donc de louvoyer entre les deux cours il reçut l'étendart, et se tint en paix jusqu'à l'été de 1597, penchant cependant plus en faveur des chrétiens que des Turcs. Enfin quand le danger n'exista plus, il se déclara secrètement pour allié de l'empereur et en reçut même de l'argent pour les frais de guerre. Il fut favorisé dans ce nouveau dessein par la révolte de dix-mille Serviens, qui brisèrent leurs fers au mois de juin 1597 et le déclarèrent leur généralissime: outre ces secours inattendus, il ordonna aussi dans son pays des levées de troupes; au commencement de juillet il fit la revue de son armée qui montait à quinze mille hommes; il distribua à chacun d'eux cinq écus. Il attendait aussi des secours de l'empereur, lesquels consistaient en six-mille soldats silésiens, et vers la même époque Henri Lesota, officier de l'empereur, vint à Tîrgoviste avec l'ordre de payer par mois au nom de son maître, la solde de quatre mille hommes d'élite de Michel.

---

1) Engel, p. 243.

Le Sultan eut connaissance de ces préparatifs qui se fesaient contre lui: ce nouvel ennemi qu'il croyait avoir pacifié, lui était d'autant plus redoutable qu'il pouvait l'entraver dans la campagne qu'il se proposait de faire en Hongrie. Il se décida donc à tout employer pour mettre de son côté le prince de Valachie, ou du moins pour l'engager à observer la neutralité dans la lutte qui allait avoir lieu entre les Turcs et les Impériaux. Il fit faire toute espèce de flatteries à Michel; il ne lui commandait pas, mais il le priait de redevenir son ami, et il promettait que les Tartares ne passeraient plus par la Valachie, lorsqu'ils auraient à combattre les Hongrois. Le Voëvode, qui n'était plus occupé que de l'idée de s'emparer du trône de la Transylvanie, et assurer par ce moyen son existence politique, ne crut pas devoir rejeter les propositions du Sultan qui pouvait le seconder dans son projet favori: il *promit* de garder la neutralité [1]), et, si la Porte voulait l'aider à s'emparer de la principauté de Sigismond, il s'engageait à payer 600,000 aspres. C'était plus que Mohammed III ne demandait: dans sa joie il envoya à Michel un firman par lequel il lui assurait ainsi qu'à son fils Petrasscu âgé seulement de 13 ans, la dignité de prince pour la vie. Il fit plus, il ne demandait pour l'avenir que la moitié du tribut que les prédécesseurs de Michel avaient payé. Le 21 juillet 1597 le Voëvode se fit reconnaître solennellement prince par la Porte: un tschausch avait été envoyé pour assister à la cérémonie. Le prince de Valachie était cependant trop prudent pour avoir une entière confiance dans les Turcs, il savait que si le Sultan avait cherché à se réconcilier avec lui, c'était parcequ'il ne pouvait pas faire mieux, et qu'il était obligé de tolérer un ennemi qu'il ne pouvait pas vaincre. Quoique la paix fût rétablie, Michel s'excusa près de Mohamed III de ne pas congédier ses troupes, sous prétexte qu'il avait besoin de se tenir en garde contre les Tartares qui, toujours désunis entr'=

---

1) Engel, p. 243.

eux, pouvaient faire à chaque moment des invasions en Valachie [1]).

Sigismond s'était enfin arrangé avec Rodolphe II au sujet de son abdication; en retour de sa principauté il recevait Oppeln et Ratibor en Silésie, une pension annuelle de 50,000 écus, et le chapeau de cardinal en échange de la couronne qu'il quittait: son mariage avec Christine devait être cassé [2]). Cette résolution avait d'abord été gardée sécrète, mais quand elle devint publique, les uns y applaudirent, les autres en doutaient encore que Sigismond n'était déjà plus en Transylvanie, d'autres enfin élévèrent jusqu'aux nues cet abandon volontaire du trône: tous les arts voulurent perpétuer cet événement; le célèbre Sadeler grava le portrait du prince orné de figures allégoriques à son abdication; on y voyait une ancre à laquelle étaient attachées trois couronnes avec cette devise

Scio cui credidi.

Ces trois couronnes désignaient la Transylvanie, la Moldavie et la Valachie que le prince avait cedées à l'Empereur, les deux dernières provinces au moins de nom [3]). Le 10 avril 1598 les Transylvains prêtèrent serment de fidélité aux commissaires de l'Empereur, et Sigismond avant son départ pour Oppèln envoya à Michel II l'avis officiel de son abdication: il l'assurait qu'en quittant la couronne il n'avait voulu oublier ni la Transylvanie ni la Valachie, mais, au contraire, que c'était pour engager plus fortement Rodolphe et les autres puissances chrétiennes à faire une guerre générale contre les Turcs, ou du moins pour conclure entre les Ottomans et les Chrétiens une paix avantageuse dont la Valachie ne serait pas exceptée [4]). Cette nouvelle avait beaucoup troublé Michel qui se vit trompé dans ses plus chères espérances; trop faible encore pour oser s'y opposer, il prit le parti d'attendre de meilleurs tems, et de se soumettre pour le moment à l'empereur qui peut-être plus tard lui donnerait le trône de Transylvanie.

1) Engel, Gesch. der Walachei, p. 244. -- 2) Engel, Gesch. des Ung. Reichs, t. 4., p. 265. — 3) de Sacy, histoire de Hongrie, t. 2., p. 480. — 4) Engel, p. 244. et Bethlen, t. 4., p. 108.

Forcé de céder aux événemens, il envoya ses députés Elie Kakutsi et Pierre Oermény en Transylvanie pour trouver les commissaires impériaux, Etienne Szuhay, Bartholomée Pez et l'historien Nicolas Istvanffy qui plus tard décrivit en détail tout ce qui se passa de remarquable dans les conférences qui eurent lieu entre les plénipotentiaires de Rodolphe II et de Michel II. Le prince de Valachie fit dire par ses envoyés que pour l'utilité de toute la chrétienté il était disposé à faire hommage de ses états à l'empereur d'Allemagne si celui-ci promettait de le sécourir avec des troupes et de l'argent, ou du moins de relever les gages qu'il déposerait pour faire des emprunts. Les commissaires impériaux virent de quelle importance il était de mettre du parti de leur souverain un homme si expert dans l'art militaire et si prompt dans tout ce qu'il entreprenait: mais comme ils n'ayaient pas encore reçu des instructions complètes, ils se virent obligés de trainer en longueur cette affaire et de renvoyer les députés Valaques avec l'assurance que l'archiduc Maximilien devant bientôt arriver en Transylvanie, tout s'arrangerait le mieux possible pour Michel. Le Voëvode attendit quelque tems, et voyant que l'archiduc ne paraissait pas il envoya de nouveau le Logothète Mireste et le Cluceru Radu pour demander enfin une réponse décisive. Les Commissaires se décidèrent alors à entrer en Valachie: ils furent reçus dans Tîrgoviste avec de grands honneurs; les conférences durèrent trois jours, auxquelles cependant Michel ne put pas assister à cause de maladie. Enfin après de longs débats on conclut le traité suivant [1]:

Traité entre Rodolphe II, empereur d'Allemagne, et Michel II, prince de Valachie.

„Nous Michel Voëvode des párties transalpines [2] du „royaume de Hongrie, conseiller de sa Majesté Impériale et „Royale, etc. ainsi qu'Eutimius archévêque de Tîrgoviste, le „Vornicu Démètre, le ban Mihalce, le Cluceru Radu, le Logo-

---

1) Istvanffy historia regni hungarici. Coloniae Agrippinae 1724, p. 444. — 2) Les historiens hongrois appellent souvent la Valachie Transalpina ou partes transalpinae regni hungariae.

„thète Théodore, le Vestiare Andronachi, le Spatar Negru, le „Logothète Miriste, le ban Calota, Nos conseillers et officiers, „répréseutans de toute la Valachie, savoir fesons à tous ceux „qui les présentes liront. Comme la Valachie, opprimée pendant plus de cent ans sous le joug et la tyrannie des Turcs, „a souffert le plus dur esclavage, las de cette oppression et „émus par la piété et l'affection chrétienne, Nous avons résolu „de restituer cette province dans son premier état. Comme „Nous avions aussi décidé de la remettre sous l'obéissance „de la couronne de Hongrie, et de l'unir à ce royaume, comme „du tems des défunts rois de ce pays, Nous reconnaissons „pour Notre Seigneur et Roi légitime et naturel, Sa Majesté „Impériale et Royale, Nous nous mettons sous sa protection perpétuelle Nous ainsi que Notre province, et Nous lui prêtons „serment de fidélité comme a Notre Suzerain. Comme Nous „avons imploré le sécours et le patronage de sa Majesté Impériale, et que Nous sommes décidés à ne plus tirer l'épée „pour les ennemis de la croix de Jésus Christ, mais pour „l'empire et la religion des Chrétiens, Sa Majesté Impériale et „Royale ne s'est pas refusée à recevoir Notre province sous „Sa protection, et à Nous reconnaître pour Son Vassal; Elle „a daigné même Nous secourir généreusement et promptement, „et chargea le très Réverend Etienne Szuhay, évêque de „Weizen, Préfet de la chambre hongroise de Presbourg, et „le très illustre Nicolas Istvanffy de Kiss-asz-aszonfalva, Pro-„palatin du royaume de Hongrie, et capitaine de la ville „d'Oedenbourg, Ses conseillers et légats plénipotentiaires et „commissaires en Transylvanie et en Valachie, de s'entendre „avec Nous, et, si l'occasion se présentait, de traiter des articles et de la manière dont Nous devions nous soumettre à „Sa Majesté Impériale. Les dits légats après avoir terminé, „autant que possible, les affaires de la Transylvanie, et après „avoir occupé ce pays, vinrent Nous trouver; après qu'un serment solemnel et vrai fut reçu et prêté d'abord par Nous, „ensuite par le très-réverend Eutimius, archévêque de Tirgoviste et par Nos boïars, dans l'église du bien heureux arché-

„vèque Nicolas, située sur la colline de Tirgoviste Notre capi-„tale, et après être convenus de la formule des sermens et „des articles de la fidélité que nous devons garder à Sa Ma-„jesté Impériale, ils ont arrêté et conclu avec Nous et Nos „principaux boïars et conseillers les articles suivants:

I. „Sa Majesté Impériale Nous donnera et Nous fera comp-„ter en argent comptant par Ses employés et trésoriers, pen-„dant cette guerre qui dure déjà depuis six ans, pour défendre „Notre province, et si le sort Nous est favorable, pour attaquer „l'ennemi, la solde pour cinq mille hommes. Pour cinq mille „autres hommes les dits seigneurs commissaires Nous ont pro-„mis de faire en sorte que Sa Majesté Nous donne ou l'argent „pour leur entretien et équipement, ou les troupes même, des „cavaliers et des fantassins, pendant l'été le nombre complet, „pendant l'hiver seulement la moitié. En outre il est convenu, „que le trésorier de Sa Majesté les soldera et en passera l'in-„spection tous les mois, et que si par la volonté de Dieu, „l'état des choses est tel que ces troupes ne soient pas néces-„saires, elles ne seront pas entretenues inutilement, ou du „moins elles seront employées comme les circonstances le de-„manderont ou comme Sa Majesté Impériale et le Sérénissime „archiduc Maximilien l'ordonneront. De notre côté Nous nous „efforcerons dans toutes les occasions de repousser de la Tran-„sylvanie, de la Valachie et des autres parties de la Hon-„grie, les Turcs et les autres ennemis, et dans ce cas, après „la victoire, Nous nous engageons à suivre la volonté et les „ordres quels qu'ils soient de Sa Majesté Impériale et Royale, „et du Sérénissime Maximilien. S'il arrivait que nous eus-„sions besoin d'une plus grande armée, et qu'une nécessité „absolue le demandât, Sa Majesté Impériale ou en Son nom „le Sénérissime archiduc Maximilien, Son bien aimé frère, „qui gouvernera desormais la Transylvanie au nom de Sa Ma-„jesté viendra à Notre secours avec des troupes plus considé-„rables de la Transylvanie et d'autres lieux, et vice versa, si „en Transylvanie ou dans les parties voisines de la Hongrie, „des hostilités y avaient lieu, Nous nous engageons sur la de-

„mande de Sa Majesté ou du Sérénissime archiduc Maximilien, „à porter secours là où besoin serait, avec les troupes ci-des„sus nommées pour lesquelles Nous aurons à recevoir une „solde, ainsi qu'avec les soldats de Notre principauté de Va„lachie, avec des préparatifs et un nombre aussi grands que „possible: s'il le faut Nous nous engageons à y aller même „en personne, selon la volonté de Sa Majesté. Les canons „cependant ainsi que la poudre, les boulets et les autres choses „nécéssaires à la guerre, Nous seront fournis par Sa Ma„jesté Impériale, ou en Son nom, par le Sérénissime Maxi„milien."

II. „Afin que Nous puissions donner ces secours avec „plus d'attachement et d'amour, et que Nous consacrions un „zèle fidèle à la cause de la Chretienté, Sa Majesté Nous a „donné à Nous et à Notre très-cher fils Pétrasscu la Valachie „avec tous ses revenus, ses droits et ses frontières, pour la „tenir et la posséder à perpétuité pour Nos descendans; Elle „Nous a donné cette province comme à Ses Vassaux et vrais „feudataires, ainsi qu'à ceux qui descendront en droite ligne „de Nous, et qui seront du sèxe masculin, sans que Nous „soyons tenus de payer aucun impôt ni tribut, et Nous au„rons cette principauté avec les mêmes libertés et privi„lèges que nous l'avons eue et possedée jusqu'àprésent, „mais de cette manière que d'après l'ancienne et louable ha„bitude qui existait du tems des défunts rois de Hongrie, Nous „et Nos successeurs soyons tenus de donner chaque année, à „Sa Majesté Impériale comme à Notre Seigneur et Roi, un „présent d'honneur, à notre volonté et choix, et comme un vrai „feudataire de montrer et de déclarer par ce don volontaire à „Sa Majesté Impériale Notre zèle et Notre fidélité. Les biens „cependant et les droits de possession que Nous ou Notre „sus-dit fils aurons achetés, on acquis de Notre argent, seront „transmis, suivant notre bon plaisir, à ceux à qui nous vou„drons les léguer, et Nous pourrons en disposer librement „selon Notre volonté."

III. „S'il arrivait que Nous et Notre sus-dit fils Pé-

„trasseu décédassions sans la consolation d'avoir des descen-„dants mâles, et que Nous n'eussions pas de postérité, ce dont „Dieu Nous préserve, Sa Majesté Impériale et Ses succes-„seurs et héritiers permettront alors que cette province Trans-„alpine ait un Voëvode ou prince du même pays et de la „même religion que jusqu'à présent; mais de cette manière que „la prérogative de son élection étant reservée a Sa Majesté „Impériale et à Ses successeurs et héritiers, Sa Majesté Im-„périale et Ses successeurs et héritiers choisissent et confir-„ment dans ce cas le Voëvode qui aura été designé et nommé „du consentement unanime des boïars, états et ordres de la „province; Sa Majesté lui assignera à lui et à ses héritiers „en Hongrie ou en Transylvanie une ville avec ses revenus „laquelle puisse suffire d'une manière convenable à son en-„tretien, ce dont les mêmes seigneurs commissaires ci-dessus „*nommés* Nous ont assurés."

IV. „Les dits seigneurs commissaires impériaux ont dé-„cidé que les transfuges qui, après avoir commis en Valachie „une trahison ou tout autre crime ont la coutume de se sau-„ver en Transylvanie ou en Hongrie, et s'y trouvent en sû-„reté, ne seront plus reçus en aucune manière, ni dans le „pays, ni dans les villes et les forteresses de la Transylva-„nie ou de la Hongrie, mais qu'il Nous sera même permis de „les poursuivre et de les faire arrêter partout où on les trou-„vera: de même les soldats d'infanterie ou de cavalerie qui, „après avoir reçu leur solde, auront osé déserter, dans quel-„que endroit qu'ils se trouvent, Nous seront rendus."

V. „Quant à ce qui concerne le commerce des mar-„chands de la Valachie il est établi que, si leurs affaires ne „sont pas au désavantage des villes libres de la Transylvanie „ou qu'elles ne soient pas contraires aux privileges que posse-„dent ces villes, un libre commerce leur sera permis doréna-„vant avec la Transylvanie, toutefois après qu'ils auront payé „le tarif légal: les autres négociants étrangers tels que les „Transylvains, les Hongrois, les Allemands auront le droit

„d'importer en Valachie, ou d'en exporter les marchandises „qu'ils voudront après avoir payé la taxe imposée."

VI. „Quant à ce qui a rapport à la réligion, Sa Majesté „Impériale Nous garantit que Nous ne serons pas troublés „non plus à l'avenir, dans la religion qui est maintenant ob- „servée dans cette province, ni que les cérémonies ecclésias- „tiques ne seront défendues à Nos evêques et à Nos prêtres, „ni que Nous ou les états et les ordres de Notre principauté „ne serons forcés d'embrasser une autre religion."

VII. „Les boïars ou les soldats de cette principauté qui „auront bien mérité de la chose publique des Chrétiens, et de „Sa Majesté Impériale et Royale, et que Nous aurons recom- „mandés, seront traités dignement, et de même les Nonces et „les ambassadeurs que Nous aurons envoyés à Sa Majesté „Impériale et Royale ou au Sérénissime archiduc Maximilien „recevront une prompte audience et une réponse digne de leur „qualité et de leur mission, et seront traités d'une manière „convenable."

„C'est ce que nous avons certifié par ces lettres munies „et marquées de Notre propre signature et de Notre sceau „authentique. Fait et donné dans l'église du Bienheureux „évêque Nicolas, située sur la colline de Tîrgoviste, Notre ca- „pitale, ce neuf juin, l'an du Seigneur 1598, et le 23me de „Sa Majesté comme empereur d'Allemagne, le 26me comme roi „de Hongrie, et le 23me comme roi de Bohême [1]."

Le jour de la publication du traité (9 juin), Michel prêta dans la même église de Saint Nicolas, un serment solemnel de fidélité à Rodolphe II et à ses successeurs; et après que l'archévêques et les boïars eurent suivi l'exemple de leur prince, les Commissaires quittèrent la Valachie, et allèrent rendre compte de leur mission à leur souverain. Avant de partir ils donnèrent au Voëvode la valeur de 17500 florins de Hongrie pour les préparatifs de la guerre: dix mille florins avaient été

---

1) L'original écrit en latin se trouve dans les Annales veteres Hunnorum, et var. et Hung. dissertatio VII. p. 155 — 158.

payés en argent comptant, pour les autres sept mille, Michel reçut un anneau avec un grand diamant, et trente six autres diamans plus petits [1]).

Le traité que les Valaques avaient conclu avec Rodolphe II était d'une haute importance pour leur pays qui s'unissant ainsi en quelque sorte à l'Allemagne, devait prendre part aux lumières de l'Europe civilisée: l'Allemagne était l'anneau qui pouvait attacher la Valachie au monde éclairé, et de belles destinées pouvaient être le partage de cette principauté, si ce traité avait eu une longue durée: ce pays n'était plus assez puissant, ou pour mieux dire, les états avoisinants étaient devenus trop formidables pour que les Valaques pussent se soutenir dans une indépendance absolue; ils devaient se placer sous la protection d'un souverain qui, tout en respectant leurs lois et leurs institutions, pût les défendre contre les forces formidables des *Turcs*, et le protecteur naturel des Valaques était alors le roi

1) Ibidem p. 156. Prag cite aussi le serment de Michel II, fait en latin ainsi qu'il suits:

Ego Michael partium regni Hungariae Transalpinarum Voyvoda Sacratissimae Caesareae et Regiae Majestatis consiliarius, juro per Deum vivum Patrem et Filium et Spiritum sanctum, sanctissimam Trinitatem, et unam Deitatem, ac beatissimam Deigenitricem Virginem Mariam, ac omnes Sanctos, et sancta Dei evangelia, quod ab hac hora sacratissimo Romanorum Imperatori et Hungariae, Bohemiae, etc regi Rudolpho, Domino meo clementissimo, ejusque successoribus tota vita mea, una cum omnibus successoribus meis, fidelis et obediens ero, amicis suae Majestatis amicus, inimicis inimicus ero: contra ejus Majestatem aut ipsius successores neque occulte, neque palam, neque practicis, aut consiliis, neque factis ullo unquam tempore agam; consilia et secreta suae Majestatis mihi vel coram, vel per litteras, vel per nuncios commissa nemini pandam, et in quibuscunque negotiis a Sua Majestate Caesarea interrogatus fuero; utile, bonum, et fidele consilium dabo, et omnia molimina hostium, quicunque illi fuerint, quae intellexero, Suae Majestati fideliter revelabo, et pro parte mea omnibus adversantibus resistam, et potius caput, vitam et bona amittam, quam Suae Majestati, ac Christianitati delinquam aut ejus hostibus occultis, aut manifestis adhaeream. Ita me Deus adjuvet, Beata Virgo Maria ac omnes Sancti et electi Dei et haec sancta Dei evangelia.

de Hongrie et par conséquent l'empereur d'Allemagne [1]). Quoique vassale la Valachie devenait une principauté héréditaire, et ceci du consentement des états et des assemblées des boïars. Le trône était donné à la famille de Michel II; la nation avait e droit de récompenser ainsi ses services et ses talens militaires: un peuple entier peut dans un pareil cas se demettre d'un de ses droits en faveur d'un bon patriote. Le pays, quoique reconnaissant la souveraineté de l'Empire, restait autonome; Rodolph II et ses successeurs ne devaient se mêler en rien dans les affaires de la principauté qui, exempte de tout tribut, ne devait fournir que des secours en tems de guerre.

Déjà Michel, fort des soutiens qu'il avait reçu de l'Empereur, se préparait pour une nouvelle campagne contre les Turcs, lorsqu'un un événement auquel il ne s'attendait pas, l'interrompit dans ses projets et mit le désordre en Hongrie, en Transylvanie et en Valachie. Presque tous les princes qui ont abdiqué ont regretté le trône: Sylla, Diocletien, Charles Quint, Christine cherchèrent à s'emparer d'un pouvoir dont ils semblaient d'abord las. Sigismond se repentit aussi de son abdication: dans le palais de Ratibor où il demeurait, il regrettait le tumulte des camps, les dangers de la guerre, et s'indignait de son repos et de son oisiveté. Le 20 août 1598 son plan fut décidé: il quitta sa résidence et reparut à Clausenbourg où il fut reçu aux acclamations du peuple: mais il n'avait pas encore pris dans ses mains les rênes de l'état qu'il se repentit de nouveau de son projet si subitement conçu. Il avait deux ennemis contre lui, le Sultan et l'empereur qu'il avait irrité par son départ de Ratibor et son arrivée en Tran-

1) Monsieur Gustave d'Eichthal dans son ouvrage Les deux Mondes, semble vouloir qu'on remette en vigueur le traité de Rodolphe II, par ces paroles: „une confédération du Danube devra se former sous le protectorat de l'Autriche"; et par confédération du Danube, il entend la Valachie, la Moldavie, la Bulgarie, la Servie: chacun de ces états devra avoir un gouvernement national. L'antipathie qui existe entre les peuples du Danube et les Autrichiens rend ce plan presqué impossible et si même ce protectorat avait lieu il ne serait pas pour notre bonheur.

sylvanie. Michel pouvait lui être d'un grand secours dans les guerres qu'il allait soutenir contre les Impériaux et contre les Turcs, il lui envoya donc son confident Etienne Bodoni, et fit appel à son ancienne amitié: la position du prince de Valachie était bien embarrassante; d'une coté il s'était soumis à l'empereur et de l'autre, Sigismond, reçu prince par l'unanimité de la nation, pouvait appeler à son secours les Turcs, et ceux ci une fois maîtres de la Transylvanie pouvaient pénétrer aussi dans la principauté qui, épuisée par une si longue lutte, n'était plus en état de se défendre contre les Ottomans et du côté du Danube, et du côté des montagnes. Les Carpates ont de tout tems été l'asyle le plus sûr des Valaques; en tems de guerre ils y conduisaient leurs femmes, leurs richesses et leur récolte; ils les plaçaient dans des grottes ou dans des forts faits par la main de la nature; et une *poignée* de cent hommes pouvait détruire une armée entière. Pendant les longues guerres que Michel eut à soutenir contre la Turquie, c'est dans les Carpates qu'il se retirait lorsqu'il n'était pas sûr d'obtenir la victoire dans les plaines: là il était aussi tranquille que l'aigle dans son aire. Si l'ennemi se hasardait à s'avancer dans des sentiers étroits et inconnus, il fondait sur lui avec ses guerriers, et les Turcs se voyant serrés de tous côtés, soit par les précipices, soit par les Valaques ne pensaient plus qu'au salut de leur vie. Mais si une fois les Turcs entraient en Transylvanie, il n'y avait plus alors d'asyle sûr pour Michel, car les ennemis se pressant de deux côtés aux pieds des montagnes, le Voëvode n'avait pas assez de troupes pour les chasser et des passages de la Valachie, et de ceux de la Transylvanie. Le prince fit donc semblant de se décider en faveur de Sigismond, mais à condition que tant que Báthory resterait sur son trône, il ne permettrait pas aux Turcs de mettre le pied dans sa principauté. Cette condition ayant été acceptée il promit à Sigismond une armée de trente cinq mille hommes, s'il en avait besoin [1]).

1) Engel, p. 246.

Mais Michel avait trop promis dans ces circonstances difficiles; les Turcs le menaçaient, et s'il avait envoyé en Transylvanie trente cinq mille hommes, qui est-ce qui aurait défendu la Valachie contre l'attaque de Hafif Pascha qui s'était uni avec le Pascha de Silistrie pour pénétrer dans la principauté? Le Voëvode à la nouvelle de ces préparatifs, fit rassembler en toute hâte ses troupes; et quoiqu'il fût menacé par un ennemi formidable, il envoya néanmoins à Sigismond deux mille cinq cents hommes d'infanterie et de cavalerie. Pour retarder les Turcs et se donner le tems d'équiper son armée il envoya le Vornicu Dimu ou Démètre traiter avec Hafif Pascha: sous pretexte de voitures chargées du tribut, l'envoyé valaque fit approcher du camp turc, situé près de Nicopolis, ses canons couverts de drap rouge; vingt mille Valaques s'elancèrent alors sur les Turcs qui furent complètement défaits; Hafif-Pascha se sauva en toute hate à Ternove, et le Vornicu Dimu alla avec deux queues de cheval qu'il avait prises à l'ennemi joindre Michel qui rassemblait des troupes dans la ville de Caracalu située au confluent de l'Oltu ou de l'Aluta et du Danube. Le Voëvode pour se réjouir et se moquer des Turcs fit habiller une vieille femme avec le turban et la fourrure du Pascha, et la fit promener dans le camp aux cris de joie des Valaques. Michel encouragé par cette victoire passa le Danube, vainquit près de Nicopolis une armée turque forte de treize mille hommes, lui prit toute l'artillerie et les munitions, et le dix septembre il mit le siège devant Nicopolis: après quelques jours cependant il fut obligé de se retirer, car les Turcs réparaient pendant la nuit les brêches que les canons avaient faites pendant le jour. Après avoir pillé les environs [1]) il marcha contre Vidin, où le Beg de cette ville l'attendait avec de grandes forces: après une bataille sanglante les Valaques remportèrent la victoire; fort peu de Turcs purent se sauver avec la vie sauve dans la ville. Lors de la poursuite de l'ennemi, Michel, à la tête de la colonne, comme c'était toujours sa coutume, s'était laissé

1) de Hammer, t. 2, p. 645 et 627 et Engel, p. 246.

trop emporter par son courage: bientôt personne ne fut plus en état de le suivre: quelques Turcs le voyant seul se retournèrent et l'attaquèrent; il en tua plusieurs, mais l'un d'eux plus hardi que les autres leva son javelot et se préparait à l'en frapper. Michel, avec un geste aussi prompt que la pensée arrêta le javelot avant qu'il fût lancé: il le prit d'un bout avec les deux mains, tandis que le Turc le tenait de l'autre bout; de sorte qu'ils se tenaient tous les deux engagés sans pouvoir s'attaquer. Michel tourna plusieurs fois la tête pour voir s'il n'y avait pas quelques officiers près de lui; à la fin il aperçut le Stolnicu Stroë, et Preda Buzescu lesquels accoururent, massacrèrent le Turc et sauvèrent ainsi la vie à leur prince qui leur en garda une reconnaissance profonde [1]. Le Voëvode continua alors sa poursuite, défit les ennemis en plusieurs rencontres et après s'être arrêté encore dix jours en Bulgarie et avoir pillé et brûlé toutes les villes situées le long du Danube, il se prépara à repasser le fleuve à Rossava: déjà la moitié de l'armée était sur la rive gauche, lorsqu'une grande tempête survint et retarda le passage pendant dix jours: enfin le cinq novembre 1598 les vents se calmèrent et la reste de l'armée valaque chargée de butin franchit le Danube. Michel même pendant l'ivresse de la victoire pensait au bien de son pays: la Valachie avait beaucoup souffert pendant toutes ces guerres; elle avait perdu beaucoup de ses habitans; pour augmenter la population, le Voëvode emmena de la Bulgarie seize mille chrétiens et les établit sur la rive gauche du Danube. De retour dans Tirgoviste il envoya à Báthory le frère du Pascha d'Anatolie qu'il avait fait prisonnier, une queue de cheval et un sabre doré, comme signes d'une campagne glorieusement terminée.

Cependant Sigismond qui était parvenu à se reconcilier avec l'empereur, se repentit comme nous l'avons dit d'être remonté sur le trône; il abdiqua de nouveau et se démit de sa principauté en faveur de son cousin le cardinal André Báthory.

---

1) Photino, t. 2, p. 135.

La Chronique valaque de Radu de Greceani et traduite en latin par Filstich donne sur cette nouvelle abdication les motifs suivants: „Dans ce tems-là Sigismond conçut quelques idées „qui ne pouvaient être utiles ni à lui ni à son pays. Un „sage, comme on dit, trouve son chemin même dans un pays „où il n'a jamais été, tandis que le sot s'égare même sur „une route qui lui est connue. De même Báthory n'était pas „content de sa reconciliation avec l'empereur et du renouvel„lement de son alliance avec Michel; mais il conçut des pen„sées plus perfides, c'est-à-dire, il résolut de quitter le parti „de Michel et de soumettre la Transylvanie aux Turcs. Il „ne pouvait cependant éxécuter ce plan à cause du serment „qu'il avait prêté au Voëvode de Valachie, celui de ne per„mettre aux Turcs de mettre le pied en Transylvanie, tant „qu'il serait prince de ce pays. C'est ce qui lui inspira la „ruse d'appeler au trône son cousin André qui devait conclure „aussitôt une alliance avec la Porte, et jouer Michel de cette „manière." Le Voëvode de Valachie connaissant sans doute cette ruse, chercha à s'opposer aux desseins de Sigismond, et à tâcher de monter à sa place. Ce qu'il y avait de mieux a faire pour lui, c'était de s'attacher la Porte qui pouvait lui être d'un grand secours dans l'éxécution de son plan favori de s'emparer de la Transylvanie, et c'est ce qu'il fit; dans le mois de novembre 1598 il envoya au Sultan 600,000 aspres; l'harmonie semblait rétablie entre les Turcs et les Valaques, lorsque l'entrée d'un Beglerbeg en Valachie détruisit les dispositions pacifiques des deux peuples et par conséquent les desseins de Michel 1).

Le 21 mars 1599 André Báthory monta sur le trône de de la Transylvanie: aussitôt après son avénément il chercha à se mettre en paix avec les souverains voisins, et pour ce but il envoya Wolfgang Kamuthi et Etienne Kakas à Prague où se trouvait l'empereur, et George Rávasdi et Niclas Vitéz, homme instruit dans la langue române, en Valachie. Michel

1) v. Hammer, t. 4, p. 310, édition en dix volumes.

quoique de nouveau ennemi des Turcs, travaillait néanmoins de toutes les forces de son âme à la réussite du plus cher de ses projets, celui de mettre sur sa tête les trois couronnes de Valachie, de Transylvanie et de Moldavie; et c'est en quoi il se montra plus grand ou plus ambitieux qu'Etienne-le-Grand qui ne désirait que la réunion de la Valachie à sa principauté. La réunion des trois parties de l'ancienne Dacie était une grande et difficile entreprise; il n'y avait pas de sympathie entre les habitans de ces trois principautés; ils se haïssaient comme s'ils ne descendaient pas des mêmes ancêtres, comme si le même sang ne coulait pas dans leurs veines, comme s'ils n'avaient pas la même langue, la même religion, les mêmes lois. Malgré ces difficultés, Michel était l'homme à faire réussir cette réunion; s'il avait vécu plus longtems un nouveau royaume de Dacie se serait formé, et ce royaume aurait été d'un grand poids dans la balance de l'Europe. La Valachie et la Moldavie ont une grande influence sur le maintien de la paix, ou sur la déclaration d'une guerre générale en Europe: en effet situés entre trois grands empires, ces deux pays sont l'objet de leur ambition et de leur convoitise; de la Moldavie et de la Valachie peut partir une étincelle qui mette toute l'Europe en feu [1]). Michel II était aussi grand diplomate qu'habile général: il comprenait la position et les vrais interêts de ces principautés; il savait que réunies elles étaient invincibles, et que séparées elles avaient tout à craindre: il avait toujours dans la pensée cet axiôme: crescunt parvae res concordia, et cherchait sans cesse à faire comprendre la vérité de ces paroles à ses compatriotes; mais il était trop élevé, trop grand pour être compris. L'inconstance de Sigismond, les factions qui règnaient en Transylvanie, la confiance facile à gagner de la Porte, l'oisiveté, le laisser faire de Ro-

1) Le ministère Martignac avait senti toute l'importance de ces deux provinces: il avait voulu en former un royaume pour l'opposer à la Russie. Les intentions pures et favorables de l'empereur de Russie sont un sûr garant du bonheur et de l'indépendance des principautés.

dolphe II tout le favorisait: il aurait dû seulement trouver plus de confiance et d'amour pour le bien commun de la patrie, chez les Valaques et les Moldaves. Michel était alors dans toute l'Europe orientale, le plus grand homme de son siècle; les pâles célébrités de Rodolphe II, de Sigismond de Transylvanie, de Sigismond de Pologne, de Mohamed III s'effaçaient devant la gloire brillante de Michel de Valachie. Brave jusqu'à la témérité, diplomate consommé, général intrépide en quoi nul autre de son tems ne pouvait lui être comparé, il fesait pencher la victoire du côté où il mettait son épée. Il fit en cinq ans ce que d'autres princes ne firent pas en trente: aussi est-il le seul des Voëvodes Valaques dont le nom ait retenti dans l'Europe entière, et qui ait excité un intérêt universel; son nom seul fait vibrer encore le coeur de tout bon Român.

Michel reçut les ambassadeurs d'André; mais pour faire réussir plus sûrement son projet il avait besoin de dissimuler encore: il attacha d'abord de grandes conditions à son alliance avec le prince de Transylvanie, enfin il y consentit, et jura le 14 avril 1599, paix et amitié au cardinal-prince, à condition que celui-ci ne romprait pas avec l'empereur et qu'il ne s'unirait jamais aux Turcs. André reçut de ses commissaires le traité de paix signé par le Voëvode de Valachie et par dix des principaux boïars, et tranquillisé du côté de Michel, il permit aux Valaques d'acheter des armes et des munitions de guerre dans les villes saxonnes de sa principauté: il ne refusa pas même à George et à Gregoire Mako, à François Lugasy, à Etienne Tarkányi, à Jean Tamásfalvy, à Démètre Nágy, à Grégoire Kis, à George Horváth, à Jean Sindy, à Etienne Petnaházy, d'entrer au service de Michel [1]). André avait des sentimens pacifiques; il voulait être en tranquillité avec tous les princes voisins; mais les passions les gouvernaient trop violemment pour qu'ils acceptassent une paix générale. Le prince de Transylvanie pour faire cesser la guerre, et se fortifier sur son trône, ne crut pouvoir mieux faire que de tromper ses

1) Engel, p. 249 et Fessler t. 7, p. 436 et 437.

voisins: aux Turcs il promettait de s'allier avec eux contre Michel, et pour donner une plus grande force à ses paroles il tenait près de lui à Weissenbourg un Tschausch comme envoyé de la Porte: au prince de Valachie il s'engageait à être l'ennemi irréconciliable des Ottomans, et à Rodolphe II il promettait de devenir son vassal. Michel ayant eu connaissance de toutes ces menées en écrivit à Basta général de l'empereur en Hongrie: André apprit cette correspondance secrète; il envoya aussitôt des députés au général pour se plaindre du Voëvode valaque, et à celui-ci pour lui demander l'explication de sa conduite: Basta s'excusa en disant qu'il ne savait rien de cette correspondance secrète qu'on lui supposait avec Michel, que du reste celui-ci était en état de lui donner une réponse plus claire et plus satisfaisante. Le prince de Valachie reçut de son côté l'ambassadeur d'André avec de grands honneurs; *il lui dit* que tous les bruits de trahison qu'on avait répandus sur son compte étaient faux, que son progre intérêt était d'être en amitié avec la Transylvanie, parcequ'il savait qu'il n'avait rien à espérer de la Moldavie contre les Turcs [1]); il se plaignit même de se voir soupçonné par Báthory dont il appreciait au dessus de tout la protection et l'amitié. Pour donner une plus grande garantie de sa fidélité il proposa d'envoyer en Transylvanie, comme ôtages, sa femme et son fils, si André voulait les bien accueillir et avoir soin de l'instruction latine de son fils Petrasscu. Pour cet effet le prince de Transylvanie devait seulement envoyer son frère Etienne Báthory au passage de la Tour-Rouge pour les recevoir. Michel fit encore mille autres protestations d'amitié sans songer le moins du monde à les observer; il jura qu'il aimerait mieux manger la chair de sa femme et boire le sang de son fils, que de s'emparer de la Transylvanie. Ces sermens tranquillisèrent pour un moment André; mais comme ses intentions n'étaient pas pures et désintéressées il était porté à douter de celles du prince de Valachie, et se prépara à agir en consé-

1) En Moldavie regnait alors Jérémie Moghila ennemi juré de Michel II.

quence. Dans ces dispositions peu pacifiques, il reçut une lettre de Jérémie Moghila qui l'exhortait à s'unir avec lui, et à détrôner Michel; il reçut les offres du prince de Moldavie avec joie, d'autant plus qu'il avait été enfin instruit de tous les projets du Voëvode Valaque par le moyen du Servien Jean Maro qui, à cause de ses connaissances dans les langues latine et române, était employé comme sécrétaire par Michel, et qui, tourmenté par l'ambition, dévoila tous les secrets de son maître à ses ennemis sous prétexte d'amour pour la Transylvanie où il était né [1]).

Les princes de Transylvanie et de Moldavie, forts par leur union, envoyèrent aussitôt un de leurs conseillers au Voëvode de Valachie en l'exhortant à sortir tranquillement de sa principauté, et en le prévénant que s'il refusait, il devait être sûr qu'il serait detrôné par la force, et prisonnier, livré aux Turcs [2]). Justement dans le même tems Michel avait saisi dans ses états un envoyé de Báthory qui devait promettre à la Turquie au nom de son maître, de lui soumettre les trois principautés, si le Sultan voulait prêter des secours au prince de Transylvanie pour chasser celui de Valachie, et si après la victoire il voulait donner à la maison de Báthory, les trois pays comme fiefs, et moyennant un tribut [3]). Ces propositions d'André et les ordres que lui avait intimés le même prince par son envoyé, firent sentir au Voëvode de Valachie que le cardinal-prince se préparait sérieusement à lui faire la guerre de concert avec les Turcs et les Moldaves: dans ce danger pressant, il convoqua une assemblée de boïars, et demanda conseil sur ce qu'il fallait faire pour échapper à ces trois ennemis qui s'étaient levés à la fois: tout en se préparant pour la guerre on se décida de donner connaissance à Rodolphe II des menées d'André: Michel écrivit alors à l'empereur que le prince de Transylvanie s'était uni avec les Turcs contre les chrétiens; dans ce danger commun il lui demandait des secours, et promettait de detrôner le Cardinal-Prince si Rodolphe consen-

1) Engel, p. 249. -- 2) Photino, t. 2, p. 136. — 3) Engel, p. 249.

tait à lui donner la principauté de Báthory à titre de fief. L'empereur qui avait plus de confiance en Michel qu'en André reçut avec joie ses propositions, souscrivit à tout ce qu'il lui demandait, lui envoya même de l'argent pour les frais de la guerre et le nómma son généralissime. Michel rassembla alors une armée de trente mille hommes et une artillerie de dix-huit canons [1]): mais il voyait utile à ses desseins de cacher encore le motif de ces préparatifs: il fesait seulement entendre que cette armée devait servir à une invasion qu'il allait faire contre les Turcs en Bulgarie et en Hongrie: les dermiers avis des levées de troupes que fesait le Voëvode de Valachie parvinrent à André en méme tems que la demande que lui fesait le même Voëvode par ses deputés le Vestiar Damien et le boïar Reda de le laisser passer avec son armée par la Transylvanie pour aller porter des secours aux Impériaux contre le Grand Vésir Ibrahim. Le Cardinal vit bien que ce n'était qu'une ruse de Michel, mais comme il n'avait encore reçu des secours ni des Turcs ni des Moldaves, il tâcha d'éluder la demande de son ennemi en lui disant que ses troupes n'étaient par nécéssaires pour le moment en Hongrie, et qu'il ferait mieux d'affaiblir l'ennemi commun par une invasion en Bulgarie. Cette réponse avait été envoyée par George Palaticzky: celui-ci était chargé d'observer en même tems les mouvemens de Michel qui fit en sorte que l'ambassadeur transylvain ne vit pendant tout son sejour en Valachie que trois cents hommes armés. Palaticzky ainsi qu'un certain Thomas Csomortányi autre envoyé d'André, et ancien officier de l'état major du prince valaque, trompés ou plutôt entrainés par le Voëvode Valaque, envoyèrent à André l'assurance qu'il n'avait rien à craindre du côté de Michel. Le Cardinal-Prince en fut bien content: il ne voulait pas être l'ami du Prince de Valachie, et s'il lui envoyait presque chaque mois un deputé pour le prier de rester en paix, c'est qu'à cette époque là il craignait d'avoir le dessous dans une guerre avec les Valaques, d'autant plus

---

1) Photino, t. 2, p. 137.

que les Moldaves ne lui donnaient que des promesses vagues. Forcé de rester tranquille, il se mit à faire des changemens dans sa principauté [1]): et la haine implacable qu'il avait contre les Saxons transylvains fut une des causes les plus importantes de l'entrée des Valaques en Transylvanie. André voulait ou le changement de religion, ou la destruction totale des Saxons: ceux-ci, fidèles à leur culte, se mirent du parti de Michel II qui commançait déjà à se montrer dans le pays, avec l'espoir que le prince de Valachie chasserait le Cardinal, et remettrait la principauté à Rodolphe II et à la maison d'Autriche en faveur de laquelle les Saxons avaient toujours penché. Aussi cette nation attendait-elle avec la plus grande impatience l'arrivée de Michel en Transylvanie, et la facilitait de tous ses moyens [2]). André méditait un coup qui pouvait le délivrer d'une opposition forte qu'il allait trouver dans les députés Saxons: la diète de Carlsbourg devait avoir lieu le 18 octobre 1599; les envoyés des trois nations unies de la Transylvanie devaient s'y rendre: le Cardinal fit ériger sept pieux, pour empaler avant les séances les sept juges Saxons. Albert Huet comte de cette nation et un de ses plus grands hommes, ayant découvert ce projet atroce, résolut de délivrer ses compatriotes de la tyrannie d'un prêtre cruel et fanatique: il écrivit à Michel, lui offrit le secours de tous les Saxons et le conjura de hâter son entrée en Transylvanie le plus tôt possible [3]). Michel sûr ainsi d'un grand soutien dans le pays dont il se proposait de faire la conquête, ne tarda plus à se mettre en marche. Une partie de son armée avait déjà été réunie le 13 octobre à Ploïesci, le reste était campé dans les villages voisins. L'armée entière se préparait pour la guerre sans savoir pourtant ni où ni quand elle allait être conduite devant l'ennemi: plusieurs Transylvains servaient comme officiers dans les troupes valaques: Michel devait employer la ruse pour faire en sorte qu'ils ne désertassent pas lorsqu'il

1) Engel, p. 249 et 250 et Fessler, t. 7, p. 438. — 2) Engel. p. 250. — 3) Seiverts Nachrichten von siebenbürgischen Gelehrten p. 186 et 187.

allait publier ses intentions. Le 13 octobre toutes les troupes valaques et serviennes étaient en ordre de bataille dans les rues et sur la place de Ploïesci. Les gardes du corps à cheval (Curteni, proprement gens de la Cour) étaient aussi distribués dans plusieurs postes de la ville. Les Polonais et les Cosaques qui étaient engagés dans l'armée, et cinq mille hommes d'infanterie où il y avait aussi des Heiducs de la Hongrie sous les ordres du vaillant Baba Novak gardaient les passages qui conduisaient au château du Prince. Michel fit alors venir devant lui les principaux des Transylvains, tels que George Mako, homme d'un courage éprouvé, Etienne Tarkányi, Jean Támásfalvy, Gregoire Kis; et après les avoir comblés de caresses, il leur dit de prêter serment qu'ils marcheraient où il commanderait; et qu'ils ne quitteraient sous aucun prétexte leurs drapeaux. Les forces déployées de Michel *imposèrent* aux Transylvains, ils prêtèrent le serment qu'on leur demandait. Cinq cents husards hongrois avec leur colonel Démètre Nagy, et leurs capitaines George Horvath, Jean Sindi, et deux cents autres husards d'élite nommés Besslii dûrent jurer la même fidélité. Ceux qui d'abord hesitèrent de prêter le serment furent sévèrement réprimandés par Michel qui leur rappela qu'une obéissance aveugle à son général est le devoir d'un soldat: „je vous apprendrai, dit-il, que c'est aux soldats „de suivre leur général, et non au général de suivre ses sol-„dats: c'est à moi de commander, à vous d'obéir."

L'armée était enchaînée; mais ni les chefs ni les soldats ne savaient le but de leurs préparatifs. Quelques boïars seuls, confidens intimes du prince, connaissaient ses projets ambitieux: les uns l'y encourageaient, les autres tâchaient de l'en détourner. Parmi les premiers était le ban Mihalce: doué d'un esprit fougueux et entreprenant, hardi jusqu'à la témérité, et devoré de tous les tourmens de l'ambition; il avait su s'attirer la faveur de son maître: il engageait de toutes ses forces le prince de Valachie à s'emparer de la Transylvanie, parcequ'il ne voyait dans cette conquête qu'un nouveau chemin pour parvenir à de plus grands honneurs. Le Grand Logothète Théo-

dosius, homme déjà sur le retour de l'âge, recommandable par sa haute probité et profondément versé dans les affaires de la principauté haïssait le ban Mihalce qui, pour contenter son ambition, exposait toute la Valachie, et entrainait Michel dans des entreprises téméraires et dangereuses. La princesse Florica, femme distinguée par ses vertus qui étaient au-dessus de son sèxe, était du même avis; elle haïssait la politique et l'ambition de Mihalce. Ayant découvert le secret de la nouvelle conquête que se proposait de faire son mari, elle alla le trouver, et lui tint ce discours que Bethlen nous a conservé en entier. „Qu'allez-vous faire, lui dit-elle, où voulez-vous aller? „de quelle tâche de trahison voulez-vous souiller votre nom? „Pourquoi ne vous souvenez-vous plus de ces tems, lorsque fu- „gitif, chassé de votre patrie par la fureur du Voëvode, vous „trouvâtes un asyle sûr en Transylvanie? Ne vous rappelez- „vous plus avec quelle bonté, avec quelle faveur vous futes ac- „cueilli et protégé par le prince Sigismond! Et pour que rien „ne manquât au comble des bienfaits, n'est-ce pas à la prière „des Transylvains, faite à l'Empereur de Turquie, Murad, que „vous eûtes, non seulement la permission de retourner dans „votre patrie, mais que vous fûtes même décoré de la dignité „de Voëvode, et votre famille, ainsi que toute la Valachie fut „conservée? J'atteste Dieu et la foi des hommes que les au- „teurs de cette guerre commettent un crime abominable et digne „de toute punition, et que si chez les hommes ce crime reste „impuni, ils doivent s'attendre sûrement à une plus grande pu- „nition du Ciel. Que la victoire penche de notre côté, ou du côté „des Transylvains, la fortune ne changera pas de cause, et „nous serons en tout cas souillés d'une fourberie inexpiable et „devant Dieu et devant les hommes. Quelle est donc la cause „qui vous empêche de rester fidèle aux sermens que vous avez „prêtés; en quoi la Transylvanie vous a-t-elle jamais nui? „Si elle ne nous avait pas secourus avec sa fidélité et son as- „sistance, lorsque nous étions en danger, depuis longtems c'en „serait fait de nos têtes. Et pourrez-vous concevoir un plan „si perfide pour leur destruction, oserez-vous arroser du sang

„de vos sujets l'asyle où vous avez trouvé votre salut? Mais „supposez que les Transylvains n'aient jamais mérité de vous, „de quel droit voulez-vous vous emparer d'une province étran-„gère, que Dieu, que la nature, que les travaux des hommes „ont séparée de votre état par tant de montagnes, par tant de „villes. Si leurs services, si la fortune incertaine, si les ser-„mens que vous avez prêtés ne vous retiennent pas, craignez „du moins, le Créateur du ciel et de la terre, et les Saints „Patrons Nicolas et Michel qui tôt ou tard puniront sévèrement „la force qu'on emploie contre la justice et l'équité, les inju-„res et les perfidies commises; certainement ils ne laissent ja-„mais une mauvaise action impunie, et plus la punition est „lente à arriver plus elle est terrible."

Ce fut envain: ces conseils, ces sages exhortations allè-rent échouer contre la ferme volonté et les projets ambitieux de Michel [1]. Voyant que ses paroles n'avaient pas eu le suc-cès désiré, elle résolut de partager, elle et son fils, les dan-gers qu'allait courir son époux et se prépara à le suivre dans sa campagne [2]. Le Voëvode avant de partir fit mettre en sû-reté dans les forêts ou dans des forteresses les trésors et les femmes des boïars, et lui-même envoya sa mère Théodora dans le couvent fortifié de Cozia situé aux pieds des Carpates, pour être à l'abri des fureurs de la guerre. La mère de Michel, d'un âge très-avancé et malade y resta jusqu'à la fin de sa vie; ayant vu la fortune variable, les événémens favorables et malheureux, et enfin la mort tragique de son fils, elle ne put résister à tant de malheurs; elle languit encore quel-que tems et mourut la cinquième année après cette expédition, en 1603.

Pour que pendant sa guerre en Transylvanie, les Turcs ne fissent pas d'irruption en Valachie, Michel se décida à faire la paix avec la Porte: le Vésir fut assez simple pour croire aux sermens d'un homme qui y avait manqué tant de fois dans sa vie; tandis que le Voëvode était en relations avec Ro-

---

1) Bethlen, t. 4, p. 337, 338 et 339. 2) Engel, p. 251.

dolphe II il fit savoir aux Turcs qu'il marchait contre André pour le punir de son alliance avec l'empereur d'Allemagne, et le forcer à être fidèle au Sultan. Il promit même de payer exactement le tribut de la Valachie, et fit venir à Tirgoviste un Tschausch pour y recevoir le tribut pendant son absence. Assuré du côté de la Porte, il ne tarda plus à se mettre en campagne: le 16 octobre, le troisième jour après avoir reçu le serment de ses troupes, il établit son camp au pied des Carpates qui séparent la Valachie de la Transylvanie. Là il appella par un édit la multitude de ses soldats qui étaient distribués dans les villages voisins: par la voix des herauts il fit proclamer que toutes les voitures de l'armée devaient être laissées dans le camp, que le bagage devait être mis sur des bêtes de somme, et que les soldats devaient s'armer le plus légèrement possible. Il fit publier en outre que l'armée était destinée à aller en Hongrie au secours des Impériaux, et qu'elle allait passer par la Transylvanie avec la permission d'André Báthory. Justement dans le même tems la diète des nobles Transylvains venait de se rassembler à Carlsbourg; elle tint sa première séance le 16 octobre, le même jour où Michel avait établi son camp aux pieds des Carpates, et à peine s'était elle rassemblée depuis deux jours que le prince de Valachie, sans attendre les secours Impériaux, voulant se réserver à lui tout seul la gloire de la campagne, passa les montagnes et parut subitement en Transylvanie. Il avait d'abord envoyé son avant-garde composée d'hommes courageux et intrépides pour s'emparer des passages et des défilés du pays afin que, comme il arrive souvent dans de pareilles invasions, les ennemis ne se rendissent pas maîtres des chemins étroits, ne les encombrassent pas d'arbres taillés ou de quartiers de rochers, et n'empêchassent pas par ce moyen, la marche des troupes valaques: ils devaient en même tems découvrir et détruire les pièges que les ennemis auraient dressés. Michel suivit sur les pas l'avant-garde; et toute l'armée effectua son passage dans un jour et une nuit, et avec une célérité incroyable. On croyait les Valaques dans leur camp que déjà ils étaient au milieu de la Transylvanie. La nature

même sembla favoriser l'intreprise du prince de Valachie: on était dans une saison où les pluies tombent ordinairement dans les montagnes et rendent impraticables tous les chemins: au lieu du mauvais tems les Valaques eurent continuellement une saison sèche et chaude: il semblait qu'une divinité ennemie de Báthory conduisit Michel par la main, car ni les chemins n'avaient été encombrés d'arbres, ou occupés par des soldats, ni les ennemis ne vinrent défendre les défilés, ni des troupes transylvaines n'essayèrent d'arrêter les Valaques dans leur marche. Le Voëvode favorisé par la promptitude de ses soldats, et par l'insouciance des Transylvains, s'ouvrit les Alpes Carpatiennes bien plus vite qu'Hannibal n'avait détruit les roches brûlantes avec du vin-aigre. Les Valaques établirent enfin, samedi, leur camp dans la grande vallée de Bozza, lieu favorable à la cavalerie pour l'eau et le fourrage; de là Michel envoya George Mako, Jean Támásfalvy, Etienne Haraly et Etienne Dömös pour engager les valeureux Sicules à prendre les armes, en leur promettant le rétablissement de leurs libertés injustement supprimées par les deux Báthory. Les Sicules y consentirent à condition qu'on ruinerait d'abord la forteresse de Várhegy que Sigismond avait fait bâtir pour les tenir plus facilement sous le joug: le prince de Valachie y consentit, les Sicules prirent les armes, mirent en cendre la forteresse, et pillèrent les châteaux des nobles qui les avaient tyrannisés jusqu'alors. André était encore dans la plus profonde tranquillité que déjà une grande partie de son état était au pouvoir de son ennemi; bientôt la diète reçut la nouvelle que les Valaques étaient déjà devant Cronstadt; ce fut seulement alors que le cardinal se reveilla de sa sécurité; il appella partout la noblesse et le peuple aux armes, et promit même les anciennes franchisses aux Sicules; mais ces derniers connaissaient par l'expérience que chez les Báthory promettre n'était pas faire: ils restèrent fidèles à Michel et firent cause commune avec lui. Tandis que l'armée transylvaine se rassemblait à Müllbach, le prince de Valachie avait fait enfin connaître ses intentions: il disait par une proclamation, qu'il était

entré en Transylvanie pour secourir les partisans de l'Empereur dont il était nommé le généralissime; qu'il voulait chasser André comme accusé d'une alliance secrète avec la Turquie. Cette proclamation fit beaucoup de sensation dans le pays; mais fort peu dans l'armée valaque, car elle avait depuis longtems deviné ses projets. Aucun officier transylvain au service de Michel II ne déserta: tous le suivirent devant Cronstadt: les bourgeois de cette ville effrayés lui envoyèrent aussitôt des députés et lui promirent de rester neutres jusqu'à la fin de la guerre. Le Voëvode qui ne voulait pas perdre de tems, y consentit: son intérêt était de marcher le plus vite possible contre Hermannstadt, seconde ville de la principauté, sous les murailles de laquelle André était arrivé avec neuf mille hommes de troupes. Le Cardinal que le petit nombre de ses soldats intimidait, prit conseil de ses officiers et se décida à traiter avec le Voëvode valaque: il cherchait à obtenir une trève pour quelque tems jusqu'à-ce qu'il eut reçu les secours des Szecles de Maros et d'Aranyos qui lui étaient restés fidèles, ainsi que quelques troupes de Lippa, de Jenö et de Caransebes. Michel qui avait écrit à Radu Buzescu et au Ban Udrea de partir de la Valachie avec les troupes de Craïova et de Mehedintzu et avec la grosse artillerie, et d'entrer en Transylvanie par un autre côté afin de se réunir dans les plaines de Hermannstadt, conclut dans l'attente de ces secours, un armistice pour un tems indéterminé, et l'on se donna des deux côtés des ôtages. Pour les boïars Preda et le Postelnicu George, les Transylvains Moïse Székely et Michel Bogáthi allèrent dans le camp valaque; André commit alors une faute impardonnable: il envoya au fourrage une partie considérable de sa cavalerie [1]). L'évêque Malaspina, nonce du pape Clément, voulut profiter de cette trève pour rétablir la paix entre les deux princes: il alla trouver Michel dans son camp et chercha à le persuader que le Cardinal avait conclu la paix avec l'Empereur, et que toute inimitié ayant cessé entre les

1) Bethlen, t, 4, p. 347 et suiv. Engel, 251 et suiv. Istvanffy, p. 453.

Impériaux et les Transylvains, il devait retourner en Valachie, d'autant plus que c'était la volonté même de Rodolphe II; mais ce n'était pas là le compte du Voëvode Valaque: il retint l'évêque dans le camp, renvoya le 28 octobre 1599, avant le lever du soleil, les ôtages Transylvains, avec l'ultimatum qu'André devait se demettre de sa principauté en faveur de Rodolphe II son suzerain, et qu'alors lui, prince de Valachie s'engageait à le faire rentrer dans les bonnes grâces de l'Empereur, mais les ambitieux se laissent abattre par la force plutôt que de descendre de bonne volonté [1]). André refusa d'obéir à cet ultimatum, renvoya les ôtages valaques et se prépara au combat. Il chargea son premier général Caspar Kornis d'arranger l'ordre de bataille; ce Kornis était son ennemi secret, et contribua beaucoup à la défaite des Transylvains. L'armée du Cardinal-Prince était placée entre Hermannstadt et la rivière de Cibin; la plus grande partie dans la plaine. Les Valaques au contraire étaient campés sur les collines de Schellenberg. Le commandement en chef de l'armée transylvaine avait été donné à Caspar Kornis et à Pangrace Sennyei: le centre était sous les ordres de Moïse Szekely, homme d'une fidélité et d'un courage éprouvés; Etienne Lázar, qui avait combattu les Russes sous Báthory, roi de Pologne, commandait l'aile droite, et Pierre Huszár et André Barcsai l'aile gauche. Toute l'armée montait au nombre de sept à huit mille hommes. André monté sur un cheval de bataille, et revêtu d'une cuirasse au-dessus de ses habits pontificaux, se promena à travers les rangs, excita le courage des soldats, et leur tint un long discours où il nommait Michel un serpent qu'il avait nourri dans son sein, et dont le venin venait l'empoisonner. „Michel, dit-il, oubliant son origine obscure, ne rougit „pas d'aspirer à l'empire des Hongrois; ne sait-il donc pas que „ses frères gardent encore aujourd'hui les porcs des étran„gers?" C'est par de telles paroles sans aucun fondément qu'il cherchait à exciter le courage de ses soldats; il fit lire

1) Die neu eröffnete ottomanische Pforte, p. 339.

ensuite à haute voix le diplome par lequel le prince Valaque lui promettait obéissance et fidélité. Cette preuve de la perfidie de Michel fit une grande sensation sur les Transylvains qui demandèrent à haute voix qu'on les menât contre les Valaques dont l'armée, forte de trente mille hommes et de dix-huit canons, était dans l'ordre suivant: l'aile gauche, qui répondait à l'aile droite des Transylvains, était composée de volontaires Valaques sous les ordres de Baba Novák, l'aile droite consistait en cavaliers serviens; le centre était formé des troupes hongroises dont le premier commandant était George Makó et les lieutenans, François Lugosi, Dèmètre Nagy, George Horváth, Michel Gyulai, Wolfang Novák. Les Polonais et les Cosaques, et l'immense cavalerie des Valaques suivaient les Hongrois. Michel se plaça à la réserve avec mille Szècles et les milices des Boïars afin de pouvoir porter du secours partout où il y en aurait besoin. La bataille commença le 28 octobre, à dix heures du matin, et dura jusqu'à huit heures du soir. L'artillerie valaque, placée dans une bonne position ouvre le combat, mais elle ne nuit pas beaucoup aux Transylvains parceque les canons sont mal servis. Baba Novák fait alors avancer ses volontaires valaques, mais ils sont repoussés par l'aile droite des Transylvains; Grégoire Makó s'empresse de leur envoyer des secours, et attaque lui-même Moïse Székely qui est obligé de se retirer avec tout le centre; Pierre Huszár et André Barcsai voyant le danger auquelle est exposée toute l'armée transylvaine, volent à son secours et repoussent jusque dans les broussailles de Heltau Michel qui accourait avec la cavalerie Valaque et la phalange des Szècles. La victoire aurait été alors aux Transylvains, si Kornis et Sennyei avaient fait avancer la réserve, mais ils restèrent indécis; pendant ce tems Michel s'efforce d'arrêter les fuyards, et de remettre ses troupes en ordre: il va au-devant de la colonne; monté sur un cheval hennissant, couvert de sang et de poussière, et frappant de son sabre ceux qui ne veulent pas retourner au combat, il fait arrêter les drapeaux, et la fureur à la bouche, il s'écrie: „Quelle est cette lâcheté, soldats, quel

„est cet exemple inusité d'effroi; avec quel front laissez-vous „échapper une victoire que vous avez déjà remportée? Vous „vous retirez d'un combat heureusement gagné! Vous souffrez „qu'un ennemi effrayé et aux abois reprenne ses forces! Où „êtes-vous mes soldats qui avez conquis la Bulgarie, qui avez „vaincu les troupes de Caraiman et d'Ahmed, qui avez enrichi „la Valachie des dépouilles des Barbares? Pourquoi vos bras „sont-ils devenus las, pourquoi vos forces languissent-elles, „pourquoi perdez-vous courage, et, ce qu'il est honteux de dire „et indigne de faire, pourquoi vos mains armées cherchent-„elles du secours dans vos jambes qui sont sans armes? Est-„ce ainsi que vous pensez triompher de la Transylvanie con-„quise, est-ce ainsi que vous voulez remplir vos maisons, de „riches dépouilles? Non, arrêtez, soldats, et préférez une gloire „qui est devant vous à une honte éternelle!" Ces paroles ne sont pas suffisantes: quelques capitaines donnent même l'exemple de la fuite à leurs soldats. Michel accourt, frappe et tue ces lâches, et parvient enfin à ramener les troupes au combat. Avec une force terrible il tombe sur les Transylvains fatigués: un combat sanglant et général s'engage, la victoire penche du côté des Valaques. Caspar Kornis et Pangrace Sennyei se précipitent avec fureur sur les soldats du Voëvode et tâchent de lui enlever la gloire de la journée et le fruit de la victoire; mais c'est en vain. Kornis, le commandant en chef de l'armée transylvaine est fait prisonnier, les Polonais qui étaient au service d'André ne voulant pas combattre contre leurs compatriotes qui étaient dans l'armée valaque, vont se placer du côté de Michel: le Cardinal-Prince désespère alors de la victoire: avant le coucher du soleil, il prend la fuite, et accompagné de cent guerriers fatigués ou blessés, il se dirige vers Udvarhely. Les Transylvains à la nouvelle de la prise de leur général et de la fuite de leur prince perdent courage et ne se défendent plus que faiblement. Pangrace Sennyei, Moïse Székely, Etienne Toldy, Pierre Huszár résistent encore pendant quelque tems à l'attaque reitérée de Grégoire Makó; mais les soldats les quittent et ils se voient obligés de suivre

les fuyards. Avant qu'il soit encore obscur, les Valaques sont maîtres du champ de bataille; pendant la nuit les soldats transylvains du parti de Báthory désertent le camp, prennent la fuite malgré leurs chefs, et le lendemain matin les Valaques s'emparent de tous les bagages, de trente deux canons et de toutes les munitions de guerre. Les pertes furent de deux côtés égales: chaque parti perdit deux mille combattans, parmi les partisans d'André, il y avait de tués Etienne Lázár, qui était tombé dès le commancement du combat, en maudissant le Cardinal, le porte-étendart Michel Kulpen, Jean Berend, François Tholdalagyi. Parmi les prisonniers faits par les troupes de Michel, on comptait le vieux George Rávászdi, le terrible vengeur de la révolte des Szècles, lequel fut tué par ce peuple, le lendemain de la bataille; le Sicule Wolfgang Kornis, qui, comme sectateur de la doctrine de Socinus, fut étranglé en prison par les Valaques, et le général Caspar Kornis qui fut mis en liberté par l'ordre du prince de Valachie, d'où il est à supposer qu'il était avec lui dans des intelligences sécrètes.

Les conséquences de cette victoire étaient immenses: elle rendait Michel II maître de toute la Transylvanie. L'armée ennemie était entièrement dispersée, le Cardinal était aussi en fuite; le prince de Valachie après avoir mis sa tête à prix, se prépara à entrer dans Weissenbourg. Le 1er novembre 1599 il fut reçu dans cette ville alors capitale de la Transylvanie avec la plus grande pompe. Pour éblouir les vaincus, il fit déployer le plus grand luxe dans ce triomphe. L'évêque de la principauté, Démètre Náprági, revêtu de ses habits pontificaux et suivi de tout le clergé vint le recevoir aux portes de la ville: les corps et les métiers de Weissenbourg ouvraient la marche, huit trompettes et autant de tambours les suivaient et jouaient des airs turcs; après eux venaient d'autres joueurs de flûtes suivis par dix Cigains ou Bohémiens qui allaient à pied tout près du Prince. Enfin on voyait Michel monté sur un cheval magnifique de race turque: huit coureurs en habit de soie l'accompagnaient à pied des deux côtés; et derrière lui

on conduisent huit chevaux ornés de panaches d'or et d'argent. Le Voëvode était revêtu d'un manteau de soie blanc et tissu en fils d'or; les bords en étaient ornés de plusieurs rangs d'aigles d'or qui sont les armes de la principauté. Au dessous du manteau il portait une tunique blanche de soie, et à sa ceinture un sabre garni d'or et de rubis; un panache noir de plumes de grues et lié en or ornait le chapeau hongrois qui couvrait sa tête; ses pieds étaient chaussés de bottines jaunes appelées aujourd'hui mestii, et depuis la cheville jusqu'aux genoux il portait une espèce de bas de soie blancs et ornés de pierres précieuses. Derrière lui on portait déployés au vent les drapeaux pris sur Báthory. Venaient ensuite les généraux et les Boïars, et enfin l'armée valaque qui fermait la marche. C'est dans cet ordre imposant que le prince entra dans Weissenbourg: il alla descendre au château de Báthory au bruit des canons, mais non aux cris de joie de la multitude, car les habitans de cette ville, étaient Hongrois et par conséquent partisans du Cardinal. A peine Michel était il dans Weissenbourg depuis deux jours, qu'on vint lui montrer la tête de son ennemi. André s'était sauvé de la bataille de Hermannstadt; il voulait se rendre par la Moldavie en Pologne; mais pendant la route il avait été abandonné par presque toute sa suite. Mourant de faim, de soif et de fatique il errait depuis trois jours dans les forêts de Csik. Une troupe de paysans saxons qui, excités par l'appat du prix attaché à la tête du Cardinal, s'étaient mis à sa recherche, le rencontra le 31 octobre dans l'endroit nommé la forêt du Noyer (Codrul Nucului); le chef de la bande, Blasius Ördög au lieu de l'hospitalité que le malheureux prince lui demandait, lui coupa la tête et alla la porter à Weissenbourg pour en recevoir le prix du prince Valaque. A la vue de la tête, la princesse Florica ne put retenir ses larmes: Michel lui en demandant la cause, elle dit comme par pressentiment „un pareil malheur peut vous arriver à vous ou à mon fils. Ces paroles qui plus tard ne furent malheureusement que trop vraies rendirent pensif le Voëvode. En voyant devant lui la tête sanglante d'un prince

naguère si puissant, il pensa à l'inconstance des choses humaines, et comme César devant la tête de son ennemi il versa des larmes et s'écria dans sa langue. O seracul popa, seracul popa, o le pauvre prêtre, le pauvre prêtre. Les assassins reçurent la juste punition de leur crime; au lieu de l'argent qu'ils espéraient ils furent décapités par l'ordre de Michel qui, d'après les conseils du Logothète Théodosius, fit chercher le cadavre de Báthory dans le forêt du Noyer. Après l'avoir fait déposer avec la tête dans un riche cercueil, il ordonna des funérailles pompeuses pour son enterrement qui eut lieu le dix-sept novembre. Les états et les ordres de la principauté, les nobles, les boïars et les troupes Valaques, ainsi que le prince lui-même assistèrent au convoi et accompagnèrent le Cardinal jusqu'à l'église de Weissenbourg où sont les tombeaux des princes de Transylvanie.

Enfin Michel était maitre de la principauté des Báthory, et plus facilement qu'il ne l'avait cru: mais ce n'était pas assez de l'avoir conquise, il fallait s'y établir, et pour cela il fallait obtenir la permission de l'Empereur d'Allemagne, au nom duquel il s'était emparé du pays. Aussitôt après la bataille de Hermannstadt il envoya deux embassadeurs à Prague, pour annoncer à Rodolphe II ses victoires et lui demander le gouvernement de la Transylvanie. En attendant la réponse, il marcha pour s'emparer des autres villes; toutes lui ouvrirent les portes. A Clausenbourg il s'attira la haine de la noblesse, parceque ses soldats y commirent beaucoup de déprédations, et que lui même condamna à mort plusieurs primats du pays, qui étaient ses ennemis. De Clausenbourg il alla à Ust où étaient les trésors immenses de la famille de Báthory: il les fit transporter à Weissenbourg et s'en servit pour payer le solde de son armée. Michel distribua alors ses troupes dans les cantons des Hongrois et des Saxons; il leur avait commandé de respecter les propriétés d'autrui, de ne commettre aucun pillage, mais l'exemple de vengeance qu'il donna lui-même en fesant saccager les châteaux de quelques uns de ses ennemis, encouragèrent ses soldats qui, ne respectant plus au-

cune discipline, se mirent à brigander, à tuer, à incendier. Les troupes étrangères surtout, qu'il avait à son service, tels que les Polonais, les Serviens, les Cosaques, ne gardèrent plus aucune mesure. Ils se répandirent en Transylvanie, saccagèrent les villes et les villages, tuérent les nobles et les prêtres, violèrent les femmes, enfin mirent tout à feu et à sang. Les malheureux habitans allèrent porter leurs plaintes à Michel: il les reçut avec bonté, leur assura que dorénavant de pareils désordres n'auraient plus lieu, et qu'il allait punir sévèrement les auteurs de ces dévastations. Mais dans ce tems là les soldats regardaient comme leur propriété les richesses d'un pays conquis: leur paie était modique, et c'était un usage généralement répandu dans toute l'Europe orientale de dévaster un pays conquis. Les Polonais, les Hongrois et même les Allemands agissaient de même. Chaque souverain avait à son service des corps francs qui ne servaient que pour le butin à faire dans les pays ennemis. Michel tâcha de modérer cet esprit de pillage, il établit des punitions, donna des ordres, ce fut envain, et d'ailleurs il ne voulait pas s'aliéner l'attachement de ses soldats; il pouvait bientôt en avoir besoin contre un puissant ennemi, car le général des Impériaux, George Basta était entré en Transylvanie, le 3 novembre avec des troupes allemandes. Quoique il n'eut en rien contribué à la conquête de ce pays, il se disait chargé par l'empereur de prendre possession de la principauté, et de la gouverner au nom de Rodolphe. Michel s'y était refusé, en disant que lui-même était nommé généralliesime en Transylvanie, et qu'en aucun cas il ne permettrait à qui que ce fût de s'emparer d'une province qu'il avait conquisé avec son sang [1]). Aussitôt il avait envoyé à Prague, deux nouveaux ambassadeurs, le Ban Mihalcc et le Logothète Stoica, pour demander à Rodolphe le Voëvodat de Transylvanie, moyennant un tribut annuel. Dans l'attente de cette réponse, les troupes allemandes pillaient d'un côté, les troupes valaques d'un autre, de sorte que les Transylvains haïs-

1) Bethlen, t 4, depuis p 384 jusqu'à 473.

saient et la domination de Rodolphe II, et celle de Michel II. Bientôt le Voëvode reçut une lettre de l'Empereur où il lui écrivait que les Commissaires qui devaient bientôt arriver à Weissenbourg lui apporteraient une réponse décisive. Il comprit que la Cour de Prague cherchait à le trainer en longueur, et qu'elle n'était pas dans l'intention de lui laisser le gouvernement du pays qu'il avait conquis. Il rassembla dans ces circonstances le conseil de ses boïars et l'on y traita la question de savoir s'il devait évacuer la Transylvanie, ou s'y maintenir même malgré l'Empereur. Les boïars furent d'avis que, puisque Dieu lui avait donné cette principauté, il devait la défendre contre qui que ce fût, afin qu'en unissant les deux pays, il pût augmenter ses forces, et se rendre plus terrible à ses ennemis [1]). Michel ce décida à résister même à l'Empereur: le 20 novembre il convoqua la diète de la principauté: là il demanda de grandes contributions consistant en argent et en provisions de bouche, et ordonna à la noblesse de se préparer pour accompagner son fils en Valachie, où il devait gouverner à sa place; mais comme l'hiver approchait, il différa ce voyage à la prière des Transylvains [2]). Dans les deux mois suivants, de décembre 1599 et de janvier 1600, les Valaques continuaient leurs pillages, tandis que Basta fortifiait les villes d'Ujvar, de Lippa, d'Ust. Bien rarement le grand général est en même tems grand politique; Michel n'y fesait pas exception: il possédait les talens de bien combattre, de tromper et d'endormir ses ennemis, mais il comprenait fort peu la science de conserver une province conquise. Il croyait que la force était le meilleur moyen pour tenir les Transylvains sous sa domination, et c'est en quoi il se trompa. Se confiant dans ses forces, il protégeait les Valaques et les Szècles aux dépens des Hongrois et des Saxons: il rétablit les Szècles dans leurs anciennes libertés, les délia de toute obéissance envers leurs chefs, leur donna le droit de se choisir eux-mêmes leurs magis-

1) Engel, p. 256. 2) Bethlen, t. 4, p, 439 et 470.

trats. Il se livra lui-même à de vengeance particulières, en fesant tuer sans aucun jugement plusieurs nobles Transylvains, en prenant leurs biens et en les donnant à ses favoris. Enfin dans la seconde diète qui eut lieu le 9 février 1600, il poussa à bout la noblesse qui le priait de respecter ses droits et ses privilèges. „Voilà votre privilège", s'écria le Voëvode furieux, en portant la main sur la garde de son épée. Les Româns ou les Valaques qui forment la plus grande partie de la population de la Transylvanie, avaient été traités comme des serfs sous le gouvernement de rois des Hongrie et de Báthory. Lorsque Michel entra en vainqueur dans cette principauté, il les délivra de cette tyrannie. Les paysans Româns se voyant libres commencèrent à se venger de tant d'années d'oppression: ils adoraient le restaurateur de leur liberté et ne l'appelaient plus que le roi Michel, ou Alexandre le Grand [1]) le héros de prédilection de toute la nation române. Ces louanges excitaient l'orgueil du Voëvode tandis que d'un autre côté, les contrarietés qu'il éprouvait de la part de Rodolphe et la haine de la noblesse Transylvaine l'aigrissaient. C'est dans ces sentimens que les commissaires Impériaux le trouvèrent à Weissenbourg: ils lui apportaient de la part de l'Empereur beaucoup de louanges, et le diplôme signé le 11 février par lequel l'hérédité de la Valachie était assurée à lui et à ses descendants, mais en même tems l'ordre formel de quitter le pays qu'il avait conquis, et de se retirer aux frontières de sa principauté: là il devait recevoir de nouveaux secours en argent et en hommes et attaquer les Turcs. Michel ne put plus maitriser son caractère fougueux et aigri: il retint les Commissaires à Clausenbourg et à Carlsbourg, et après s'être consulté avec ses boïars, il fit venir devant lui les députés Impériaux, et leur ordonna de dire à Rodolphe que la Transylvanie lui appartenait comme un dédommagement des pertes qu'il avait éprouvées en servant l'Empereur contre les Turcs, comme une récompense de ses efforts, et enfin par

1) Engels Geschichte der Moldau, p. 246, et Miron, p. 297.

droit de conquête: qu'aucune puissance ne pourrait lui faire évacuer le pays; qu'il n'avait pas besoin de troupes auxiliaires, mais seulement d'argent, et que si Rodolphe se refusait à lui envoyer les secours pécuniaires qu'il lui avait promis, il leverait contre lui autant de milliers de diables que d'hommes [1].

Dans ce tems-là justement, Sigismond Báthory qui vivait en particulier en Pologne, excité par les Turcs et les Polonais, et appelé par une faction de Transylvains à venir les gouverner de nouveau, quitta sa retraite, et, protegé par Zamosky et une armée polonaise, entra en Moldavie pour s'y unir avec Jérémie Moghila ennemi du Prince Valaque. Michel ayant eu connaissance de cette nouvelle ligue qui s'élevait contre lui, chercha à endormir le Voëvode de Moldavie pour avoir le tems de réunir ses troupes: il lui demanda en mariage sa fille unique pour son fils Petrasscu [2]. Mais il parait que Moghila découvrit la ruse; car tout-à-coup il fit une invasion en Valachie, et comme la plupart des troupes de ce pays étaient en Transylvanie, il put facilement avancer jusqu'à Bucarest où sans coup férir il plaça sur le trône son frère le grand Echanson Siméon Moghila, et retourna à Suceawa capitale de la Moldavie. A la nouvelle de l'entrée des ennemis dans son pays Michel, qui avait déjà réuni ses troupes, laissa sa femme à Weissenbourg, et pénétra en Valachie. Siméon n'attendit pas même son arrivée: il prit la fuite et se dirigea vers Focsâni, et là après avoir réuni quelques troupes composées de Valaques et surtout de Moldaves, il se fortifia sur les bords de la rivière de Milcow. Michel l'y joignit, et après quelques heures de combat mit son armée en fuite [3]. Siméon courut en grande hâte demander de nouveaux secours à son frère; il n'avait pas encore trouvé Jérémie que déjà le prince de Valachie pénétra le $\frac{6}{18}$ mai 1600 en Moldavie avec une armée de cinquante mille hommes. Moghila ne s'attendant pas à une pareille célérité, prit la fuite à l'approche des Valaques, et se sauva à Suceawa où il reçut des secours de

1) Bethlen, t. 4, p, 484 et 490. -- 2) Engel, 258. — 3) Miron, p. 297.

Zamosky. Michel l'y joignit bientôt, l'attaqua aux environs de la ville, l'y vainquit, et le mit de nouveau en fuite. Les forteresses de Suceawa et de Némtzu lui ayant ouvert leurs portes, il y plaça des garnisons Valaques, et se hâta de poursuivre Jérémie qui rassemblait une nouvelle armée près de Hotin ou Choczin: il y arriva bientôt, vainquit son ennemi, le força à se sauver en Pologne, envoya ses troupes dévaster la Pocutie, la Podolie et la Russie Rouge, et alla à Iassi monter sur le trône: depuis lors il prit le titre de Prince de Moldavie, de Valachie, et de Transylvanie. Il avait d'abord voulu, à la prière des boïars Moldaves, leur donner son fils Nicolas pour Voëvode, mais ayant réfléchi qu'il était trop jeune pour se maintenir dans un pays si près de la Pologne, et où Jérémie avait encore tant de partisans, il chargea quatre de ses généraux, le Hetman Udrea, le Vestiar Andronicus, le grand maitre d'armes Sawa et le Spatar Negru de gouverner la principauté, et après son retour en Transylvanie il envoya en Moldavie, comme son Vassal, Marcus fils du prince Pierre de Valachie, et par conséquent son frère. A peine Michel fut il retourné en Transylvanie, où pendant son absence ses ennemis s'étaient multipliés, qu'un nouvel envoyé de Rodolphe II vint le trouver à Weissenbourg, avec l'ordre de quitter ce pays, et de se contenter de la Valachie et de la Moldavie. Le Voëvode voulait cependant à toute force avoir la principauté de Báthory: il envoya encore à l'empereur deux ambassadeurs, Caspar Kornis, l'ancien général d'André, et le Logothète Théodosius, pour le prier de lui laisser la Transylvanie: si Rodolphe y consentait il s'engageait à marcher aussitôt contre les Turcs, et à les chasser du Banat de Temeswar. Comme il craignait que l'Empereur ne consentit à sa demande, il convoqua le 20 juillet 1600, une diète, où il se fit prêter le serment de fidélité par les députés. Pendant que la session de la diète durait encore, Bartholomée Petz vint trouver Michel de la part de l'Empereur: il lui envoyait des subsides, des présents, le titre de Conseiller de l'Empire, et de gouverneur de la Transylvanie. Il prit alors les titres qu'il avait depuis

si longtems ambitionnés: **Michel Voëvode de Valachie et de Moldavie, Conseiller de sa Majesté Impériale et Royale, et gouverneur de la Transylvanie**[1]. C'est sans doute pour perpétuer cet évènement qu'il fit frapper une médaille en or et en argent, laquelle d'un côté répresente les traits du Voëvode et de l'autre ces mots: A. D. **Vigilantia Virtute et armis victoriam nactus** 1600[2]. La légende de la médaille porte en abregé ces mots: Michael Valachiae Transalpinae Vaivoda. S. C. R. Majestatis Consiliarius, per Transilvaniam Locumtenens, Cis Transalpinarum partium ejusdem Supremus Exercitus Generalis Capitaneus.

Michel avait enfin obtenu cequ'il désirait: il gouvernait les trois principautés: il avait un état qui l'élévait au rang des premiers princes de l'Europe: toute la Dacie enfin était sous son pouvoir: mais à mesure qu'il s'élevait, son ambition augmentait aussi, et son audace croissait en proportion de la crainte qu'il inspirait aux autres. Le Sultan connaissant la haine que le Voëvode avait pour les Turcs, et jugeant, par cequ'il avait fait, lorsqu'il était le chef d'une seule principauté, de ce qu'il pouvait faire alors qu'il en avait trois sous son autorité, employa tous ses efforts pour l'attirer dans son parti, ou du moins pour gagner son amitié. Aussitôt apres la cloture de la diète dans le mois d'août, il s'empressa de lui envoyer un Aga porteur d'un firman impérial, de l'étendart, de

1) Bethlen, t. 4, p. 509. — 2) Voici ce qu'un auteur étranger, J. F. Joachim dit sur ces trois vertus de Michel: „Sur cette mé„daille, dit-il, sont marquées les qualités qui étaient si brillantes dans „lui. La Vigilance était chez lui infatigable. On la trouvait toujours „vraie dans lui. Il a montré à chaque occasion une âme qui était „très active pour se garder même des plus petites choses qui pou„vaient lui nuire. Sa bravoure, comme il l'a montré dans plu„sieurs cas, était sans reproche et ses ennemis même ne lui ont pas refusé cette justice. Comme il avait été presque élevé sous les armes, il savait s'en servir mieux que tout autre. Enfin il réunissait dans lui les vertus qu'un poëte chante d'un autre héros:

Labor impiger, aspera virtus,
Vis animi excellens, ardor, vigilantia, cura,
Et durum tractandis robur in armis.

l'épée, et du scèptre, insignes par lesquels la Porte le reconnaissait prince de Moldavie et de Transylvanie. Michel alla à la rencontre de l'envoyé Turc jusqu'à Kronstadt, et en présence de l'ambassadeur Petz, il reçut l'aga avec une pompe inaccoutumée, et les signes d'autorité avec un feint respect; il embrassa l'etendant et ceignit l'épée. Lorsque Petz lui en témoigna son étonnement il l'assura que toute cette cérémonie n'avait été que de la diplomatie, qu'il n'avait accepté les insignes de la Porte que par politesse, et que du reste l'inconstance de Rodolphe II l'y avait forcé: l'empereur d'Allemagne lui avait toujours préféré George Basta, homme qui ne lui avait rendu aucun service important, et cette manière d'agir le fesait craindre pour l'avenir. Il demandait comme satisfaction et comme preuve des bonnes intentions de Rodolphe, outre la principauté de Transylvanie, et la dignité de prince du Saint Empire Romain, les villes du Grand Varadin, de Nagyi-Bánya, de Huszt, des secours annuels en argent, et en cas d'expulsion par les Turcs l'assurance d'une pension annuelle de cent mille écus. A ces conditions l'empereur pouvait compter sur sa fidélité inébranlable, et sur ses importans services [1]).

Cette ambition démesurée fut fatale à Michel: il ne se contentait plus de la Transylvanie, il visait encore plus haut; plusieurs auteurs l'accusent d'avoir cherché à s'emparer de la couronne de Hongrie et de celle de Pologne [2]). En effet avec ses talens et ses moyens, il pouvait prétendre à tout; il réunissait sous son autorité trois pays, dont chaque habitant était soldat, et soldat intrépide; ses forces et ses ressources étaient immenses. En Hongrie il avait un fort parti, en Pologne il était protegé par tous les Polonais de l'église grecque, et en cas de besoin, il pouvait compter sur le czar de Russie qui était de la même religion que lui. Le bonheur qu'il avait eu dans toutes ses entreprises, les nombreuses victoires qui avaient rendu son nom immortel, l'excitaient à de plus grands exploits. Il savait que les Turcs n'avaient plus l'envie de lui

1) Fessler, t. 7, p. 459. — 2) Bethlen, p. 523 et Engel, p. 260.

faire la guerre; et il jetta les yeux sur eux pour en être secouru dans ses projets ambitieux. Le grand Vesir Ibrahim assiégeait alors Kanischa: après avoir reçu le firman impérial, le prince de Valachie lui envoya dans le camp le Vornicu Dimu ou Démètre, pour traiter sans doute des affaires de la Hongrie: après la prise de Kanischa, vers le commencement de septembre 1600, Ibrahim Pascha envoya à Constantinople l'ambassadeur Valaque avec Iasidschisade, Reis-Efendi du camp, pour s'y entendre avec le divan et le Sultan: Hafif Pascha l'Eunuque, conçut aussitôt un projet de vengeance à la vue de Dimu qui l'avait trompé et vaincu à Nicopolis en fesant approcher du camp turc l'artillerie Valaque, comme si c'était des voitures chargées de butin: il parvint à engager le Mufti Seanollah à donner un fetwa qui déclarait que l'envoyé d'un prince aussi perfide que Michel, était hors du droit des gens. S'appuyant sur ce fetwa, l'Eunuque fit battre Dimu sur la plante des pieds, jusqu'à ce qu'il expira dans d'affreuses douleurs. Hafif Pascha s'attira l'indignation de toute la capitale par la violation du droit des ambassadeurs, sacré même aux Turcs: Ibrahim Pascha en fut surtout très-irrité, il en écrivit à la Sultane Validé, Hafif Pascha fut aussitôt destitué et sa place de Kaimakam donnée à un autre. Basta qui avait découvert toutes ces menées du Voëvode Valaque avec les Turcs, eut assez de motifs pour l'accuser auprès de Rodolphe, et se venger de son ennemi [1]. L'empereur d'Allemagne que les prétentions exorbitantes de Michel avait irrité, résolut de lui faire sentir tout le poids de son autorité. Les états de la Transylvanie y donnèrent la première cause. Dans leur réunion à Thorda, les nobles Transylvains résolurent de se révolter en masse contre le Voëvode Valaque qui dans ce moment-là se préparait à marcher contre Temeswar: George Basta qui avait reçu des instructions de l'empereur, avait fait assurer aux députés par Etienne Csáky qu'il approuvait leur révolte et qu'ils devaient compter sur son assistance. Peu de tems

1) v. Hammer, t. 2, p. 645 et suiv.

avant que la révolte éclatât, Michel en fut averti: avec sa célérité ordinaire il réunit ses troupes au nombre de vingt deux mille Valaques et Szècles, et de trente deux canons, et établit son camp dans une bonne position sur le champ de Holt-Maros; Basta avec six mille Allemands et Hongrois, et douze mille Transylvains se plaça près du village de Miriszlo. La position du prince de Valachie était très favorable, parcequ'étant campé entre la rivière de Marus et une montagne, il ne pouvait pas être forcé de livrer la bataille sans sa volonté. Pour faire sortir le Voëvode de ses lieux avantageux, Basta ordonna aux Transylvains, le 18 septembre, de se retirer vers Dees; et lui se mit en posture de couvrir leur retraite. Michel commit alors une grande imprudence; croyant que l'ennemi prenait la fuite, il quitta sa position et ordonna à sa cavalerie de poursuivre les fuyards: à peine s'était elle étendue dans la plaine que Basta fit faire volte face à ses troupes: le prince de Valachie s'aperçut de la ruse, mais il était trop tard pour y remédier; l'artillerie hongroise placée avantageusement sur des collines, et le feu bien nourri de l'infanterie, portèrent le désordre et la mort dans les rangs des Valaques, que ni le prince ni ses généraux Radu et le vaillant Aga Lucca qui n'avait qu'un oeil, ne parvinrent à ramener au combat. Une partie des troupes de Michel fut jetée dans la rivière de Marus, et lui-même fut entrainé par les fuyards [1]). Dans cette malheureuse bataille la première où il fut vaincu, il perdit quatre à cinq mille hommes, douze canons et tous les bagages [2]). Dans sa fuite, il se sauva à Weissenbourg, y changea de cheval, prit sur lui ce qu'il avait de plus précieux continua son chemin par Fogaras et Kronstadt et après beaucoup de dangers arriva en Valachie où Petrasscu et Novak lui avaient préparé de nouvelles troupes. A peine eut-il passé les Carpates qu'il apprit que ses affaires allaient mal aussi en Moldavie, et que son vassal Marcus qu'il y avait mis sur

1) Engel, p. 261. — 2) Das neueröffnete Münzkabinet t. 2, p. 18. Photino, t. 2, p. 142, et die neueröffnete Ottomanische Pforte, p. 340.

le trône, avait été chassé par les Polonais sous les ordres de Zamoyski. Les malheurs l'accablaient de toutes parts; il semblait que la victoire fût enfin lasse de marcher à ses côtés: mais lui toujours fort et courageux même dans l'infortune, ne désespéra pas: pour que les Transylvains ne l'attaquassent pas par derrière, il envoya des députés, pour leur demander la paix, et en témoignage de la pureté de ses intentions, il s'offrit de leur donner sa femme et son fils en ôtage. Ce que les Transylvains ayant accepté, il réunit en hâte quelques troupes, et entra en Moldavie: mais le petit nombre de ses soldats ne put pas se mesurer avec la multitude des Polonais; le 15 octobre il fut battu et obligé de prendre la fuite; les Cosaques et les Polonais ne lui donnèrent aucune relâche. En vain il cherchait à arrêter l'ennemi par le feu de son infanterie qu'il fesait placer derrière des fossés; les nombreux bataillons des Polonais le forçaient sans cesse à la retraite. Enfin, il s'arrêta de nouveau à Telejin sur le Sêret, et y livra une bataille générale aux ennemis; il y fut de nouveau battu; la fortune l'avait quitté, rien ne lui réussissait, les plans les mieux conçus tournaient à son désavantage. Cependant jusqu'à son dernier moment, il ne perdit pas courage, il eut toujours confiance dans son génie: forcé de quitter la Moldavie, il voulut retourner en Valachie, mais les Polonais lui en ayant fermé le passage, il traversa les montagnes et alla en Transylvanie. Zamoyski envoya à sa poursuite Jacob Potocki avec de la cavalerie légère et les Transylvains Thomas Csomortányi et Moïse Székely qui, après la mort du Cardinal, étaient entrés au service de la Pologne: ils avaient ordre de poursuivre le prince de Valachie, et de s'emparer de lui s'il se trouvait même au milieu de la Transylvanie. Lorsque les Polonais y pénétrèrent, Basta et les Commissaires Impériaux firent dire à Zamoyski de ne pas fouler la terre de Transylvanie et de Valachie, parceque ces deux pays étaient des fiefs de l'Empire. Zamoyski fut d'abord sourd à cette défense, mais enfin par les négociations de Csáki, l'homme le plus important

de la Transylvanie, il consentit à faire retirer ses troupes de la principauté [1]).

Pendant ce tems la Valachie était sans guide; Michel se trouvait en Transylvanie, et les chefs des districts et les autres autorités du pays se voyant livrés à eux-mêmes, prirent la fuite à l'approche des Polonais, ou, en s'unissant avec les ennemis, se mirent à piller comme s'ils étaient dans un pays étranger. L'état de la Valachie était déplorable: depuis cinq ans, que la guerre durait, cette principauté avait été accablée de mille maux; aucune ville n'était restée intacte; les villages étaient abandonnés par les habitans, ou bien devenus déserts par leur mort: tout le pays n'était qu'un champ de ruines: car et les victoires et les défaites lui avaient nui. Les Valaques ne composaient plus seuls l'armée considérable de Michel, parceque celui-ci, pour triompher de ses ennemis, était obligé d'enrôler à son service des Hongrois, des Serviens, des Cosaques. Ces mercenaires après une victoire se croyant tout permis pillaient et maltraitaient les Valaques de la même manière, qu'ils agissaient envers les Turcs. Tout était donc livré à la rapine dans la principauté: aucun tribunal, aucune administration régulière n'existait plus; les percepteurs chargés de recevoir les contributions, prenaient des paysans quatre, cinq fois plus que ce que la loi leur ordonnait de demander; et les contributions devaient par elles mêmes être bien considérables pour suffire à l'entretien de trente à quarante mille hommes de troupes. Les Valaques regardaient Michel comme l'auteur de tous leurs maux; ils maudissaient son ambition et sa passion pour les conquêtes. Lorsqu'il s'était agi de l'indépendance de la nation, ils n'avaient épargné aucun sacrifice: tous en masse s'étaient empressés d'offrir à leur souverain l'appui de leurs biens et de leurs bras; mais la Valachie ayant gagné sa liberté, devaient-ils souffrir tant de maux pour satisfaire l'ambition demesurée de leur chef? Plusieurs Valaques conçurent le projet de délivrer leur pays de tant de

---

1) Fessler et Engel, p. 262.

malheurs: les trois frères Buzesci se mirent à leur tête; en donnant le trône à un prince étranger protégé par une grande puissance ils croyaient mettre fin aux calamités du peuple. Ils invitèrent Simeon Moghila à venir les gouverner; le troisième jour de la bataille du Sêret, les Polonais entrèrent en Valachie avec le nouveau prince: une grande partie des Valaques courut à sa rencontre: les boïars le reconnurent pour leur souverain, et lui prêtèrent serment de fidélité s'il s'engageait à gouverner la Valachie en paix et avec justice. Siméon entra en grande pompe dans Bucarest; Zamoyski après lui avoir laissé trois mille Polonais pour sa garde retourna en Moldavie, Michel qui, caché dans les Carpates où il avait déjà rassemblé une armée de sept mille Valaques et Szécles, n'attendait que le départ de Zamoyski pour entrer dans sa principauté, punir les rebelles, et chasser l'usurpateur, envoya aussitôt après l'entrée de Zamoyski en Moldavie, quatre mille hommes sous le commandement d'Udrea; lui, resta dans les montagnes avec le reste de l'armée pour attendre les débris de ses troupes de la Transylvanie. Siméon Moghila à qui l'expérience avait appris à être toujours en garde contre Michel dont il connaissait le caractère, ayant reçu la nouvelle de la présence d'une partie des forces de son ennemi, se mit en marche avec toutes ses troupes. Rivalisant de promptitude avec son adversaire, il marche jour et nuit, arrive devant Argessu où se trouvait Udrea, fond sur lui à l'improviste, et après trois attaques successives, parvient à le mettre en fuite. Michel qui ne se tenait pas loin de là, accourt pour porter secours à son général; mais il est trop tard, Udrea est vaincu, les Polonais l'attaquent aussi, et mettent, le 25 novembre, le petit nombre de ses troupes en fuite. Les conséquences de cette bataille insignifiante étaient immenses: car c'est d'elle qu'avait dépendu le sort de Michel; s'il eût été vainqueur, il serait redevenu maitre de la Valachie: vaincu il ne savait plus où se refugier. Il avait perdu la Moldavie et la Transylvanie, cette bataille malheureuse avec Simeon où il fut vaincu le

chassait aussi de sa principauté [1]). Ne sachant plus que faire il prend le parti d'aller se jeter dans les bras de l'Empereur qui se trouvait à Prague. Moyennant un présent, il parvient à obtenir de Caspar Kornis, commandant de Weissenbourg la permission de passer par la Transylvanie et une escorte sûre jusqu'à Vienne; il se met en route et arrive dans la capitale le 25 décembre avec sa fille la belle Flora, le ban Mihalce, vieillard de plus de soixante dix ans, mais possédant toute la vigueur de la jeunesse, et avec soixante douze chevaux: au moment où il se préparait à marcher plus loin, il reçoit l'ordre de l'archiduc Mathias, de ne pas quitter Vienne. Etienne Csáky par sa manière d'agir en Transylvanie facilite la réconciliation du Voëvode avec l'empereur. Le 25 octobre la diète s'était rassemblée à Weissenbourg; dominée par Csáky, homme ambitieux qui dans ces tems d'intrigues était parvenu à se rendre le premier homme de son pays, elle arrêta qu'on devait avertir Rodolphe II qu'au cas qu'il ne voulût envoyer en Transylvanie l'archiduc Maximilien, les états se verraient obligés de se choisir un autre prince. Les députés transylvains demandaient de plus la reddition de Michel, l'annulation des dotations qu'il avait faites, et la suppression des libertés des Szécles. Comme Rodolphe tardait à répondre, Sigismond Báthory, l'ancien prince, avait de nouveau été appelé, le 4 février 1601, par les Transylvains à les gouverner; et le 2 avril, accompagné de troupes moldaves et polonaises il était arrivé à Clausenbourg, et il était remonté pour la troisième fois sur un trône qu'il avait abdiqué deux fois. La nouvelle de cette nomination, et les excès que les Transylvains se permirent après l'arrivée de Sigismond, irritèrent la cour de Prague: dans la diète les députés avaient fait décapiter Baba Novak, le fidèle compagnon de Michel et qui était tombé entre leurs mains; le général Basta lui-même avait pu à grande peine se sauver; la femme ainsi que le fils de Michel avaient été enfermés dans Fogaras, et l'on menaçait de les tuer si

1) Miron, p. 301 et 302.

le Voëvode s'avisait d'entrer en ennemi en Transylvanie. Dans ces conjonctures difficiles Rodolphe II eut recours aux services du prince Valaque: l'archiduc Mathias le reçut en audience, et lui donna l'invitation de l'Empereur de se rendre à Prague: le 23 mars le Voëvode parut pour la première fois à la cour; sa taille imposante et sa beauté excitèrent l'admiration de Rodolphe II et de toute la noblesse allemande; mais bientôt la beauté de sa fille fit une impression plus grande: ses charmes émurent tellement l'Empereur, que lui, qui jusqu'alors avait eu une répugnance insurmontable pour le mariage, ne parla pendant plusieurs jours que de son union avec la belle Valaque. On pardonne aisément au père de celle qu'on aime: Rodolphe II oublia tout et Michel entra dans sa faveur bien plus qu'avant. En effet, secondé par l'amour de l'empereur pour Flora, il n'eut pas de peine à le convaincre de sa fidélité, de son innocence, de son zèle, de la jalousie et des poursuites injustes de Basta, et de la nécessité d'une feinte amitié avec la Porte. Michel était enfin maître de l'esprit de l'empereur; outre de riches cadeaux, il reçut cent mille ducats pour les préparatifs de la guerre, fut nommé gouverneur de la Transylvanie, et reçut l'ordre de se réconcilier avec Basta, par le moyen du capitaine général de Cassovie, Ferdinand Gonzaga, d'entrer avec lui en Transylvanie, et de chasser un prince qui avait trois fois monté sur un trône auquel il avait solemnellement renoncé. La réconciliation eut en effet lieu à la table de Gonzaga: le sourire sur les levres, et une haine implacable dans le coeur, les deux ennemis se donnèrent la main; Basta surtout ne pouvait pas pardonner à Michel d'avoir été nommé gouverneur de la principauté qu'ils devaient conquérir.

Après cette feinte réconciliation Michel et Basta se mirent en campagne avec dix-huit mille hommes de troupes; l'armée après s'être divisée en deux colonnes, se dirigea vers la Transylvanie par Tokai et Tárkány. Sigismond Báthory et Moïse Székely, son général en chef, l'attendaient devant Goroszló sur la rive droite du Számos avec trente cinq mille Transylvains.

Le 3 août la bataille commença par des volées de canons placés sur deux collines opposées; vers cinq heures du soir, comme Moïse Székely n'avait plus aucune crainte d'être attaqué il fit retirer la grosse artillerie, et ordonna à l'infanterie de se reposer et à la cavalerie de descendre de cheval. Michel qui avait les yeux toujours fixés sur les opérations des ennemis, profita de cette imprudence, et ordonna l'attaque; il se précipita lui même avec l'aile droite, Basta le suivit avec la gauche et Rotthal de Styrie avec le centre. La bataille s'engagea terrible et sanglante; elle se termina par la défaite totale et la fuite des Transylvains, dans la poursuite desquels Michel avec ses soldats leur tua dix-mille hommes, tandis que son armée n'eut à déplorer que la mort de quelques centaines. Ce fut sa dernière victoire, mais c'en fut aussi une des plus brillantes de sa vie: avec dix-huit mille hommes il en avait vaincu trente cinq mille, pris quarante cinq canons, et cent trente drapeaux qu'il se hâta d'envoyer à l'empereur en son nom et non en celui de Basta. Sigismond Báthory put à grande peine se sauver en Moldavie; dans sa fuite il avait emmené avec lui la femme et le fils du Voëvode Valaque lesquels se trouvaient enfermés dans Fógaras, et arrivé dans la principauté de Moghila il les envoya comme présents au chan des Tartares dont il recherchait l'alliance [1]). La femme et le fils d'un si grand prince devinrent les esclaves d'un Tartare: voilà les vicissitudes de la vie humaine! Michel qui, après la bataille de Goroszló, était entré dans Clausenbourg, ayant reçu la triste nouvelle de la captivité de tout ce qu'il avait de plus précieux au monde, se hâta d'envoyer des deputés à Sigismond pour tâcher de ravoir sa femme et son enfant; ces demarches furent d'un grand poids pour Basta qui cherchait le prétexte de se débarrasser de son rival; car aussitôt après leur victoire, les deux rivaux redevinrent ennemis. Basta tenait à son titre de généralissime, Michel à celui de gouverneur impérial et aux justes prétentions d'une province qu'il avait deux fois conquise.

1) Engel Geschichte der Walachei, p. 264, und Geschichte der Moldau, p. 250.

Chacun des deux commandants voulait adopter des mésures différentes pour l'administration du pays; aucun d'eux ne voulait céder; la discorde s'éleva, et Basta pour satisfaire son ambition et sa cupidité de se débarrasser de son rival, n'épargna pas même le crime [1]). Il résolut la mort de Michel, d'autant plus que Moghila de Moldavie lui en avait promis une grande récompense en argent [2]). Le capitaine des Walons, Jacques de Beauri s'offrit d'être son instrument [3]); accompagné d'un capitaine allemand, de trois cents Walons, d'autant d'Allemands et de quelques cavaliers [4]), il se rendit de grand matin le 19 août 1601 [5]) dans le camp de Michel à Thorda; celui-ci avait congédié la plupart de ses troupes, ou les avait fait cantonner dans les villages voisins, de sorte que fort peu de Valaques étaient restés près de lui. Les Walons entourèrent sa tente, et Jacques de Beauri avec quelques soldats y entra et annonça au prince Valaque qu'au nom de l'Empereur il était son prisonnier. Michel repondit que vivant il ne serait jamais le prisonnier de personne, et en appelant ses gens il tira son épée et en blessa le capitaine allemand; Beauri s'approcha de lui dans ce moment, et lui plongea sa hallebarde dans le coeur. Michel tomba, et avec sa propre épée on lui coupa la tête, que ses ennemis insultèrent indignement en la plaçant sur le cadavre d'un cheval [6]). Ils ne traitèrent pas mieux le corps du Voëvode, et les Walons poussèrent si loin l'insulte qu'on dit qu'ils coupèrent de petits morceaux de sa peau, pour les conserver comme un digne souvenir de leur infâme assassinat [7]). Ce ne fut qu'après trois jours que le colonel Silésien, Jean Schneckenberger en eut pitié, en fesant enlever et conduire le cadavre à Weissenbourg, d'où les boïars valaques le prirent ensuite, le conduisirent en Valachie et l'enterrèrent dans l'église située sur la colline de Tîrgoviste où jadis ce même Voëvode avait conclu un traité de paix avec Rodolphe II. On

1) Fessler, t, 7, p. 464. — 2) Miron, p. 307. — 3) Fessler, t. 7, p. 465. — 4) Neu eröffnetes Münzcabinet, t. 2, p. 20. — 5) Engel, p. 266. — 6) Neu eröffnete ottomanische Pforte, p. 343 et Bethlen. — 7) Istvanffy et Engel p. 268.

lui éléva un monument avec une inscription qui retrace les principaux événémens de sa vie et qui existe encore aujourd'hui.

Après l'affreux assassinat, les Walons se répandirent dans le camp Valaque, et se mirent à piller et à tuer. Entre plusieurs autres boïars ils s'emparèrent aussi du vieux ban Mihalce, fidèle compagnon des succès et des revers de son maître, le torturèrent, et l'étranglèrent enfin dans la prison. Quelques uns du reste des boïars se sauvèrent, une autre partie prirent les armes pour venger la mort de Michel, mais la présence d'esprit de Basta et la multitude des ennemis forçèrent ces nobles Valaques à se retirer en Valachie, quoique le général de Rodolphe leur eût fait des propositions avantageuses s'ils voulaient rester au service de l'empereur [1]).

Basta s'excusa auprès de son maître par une lettre du Voëvode trouvée dans sa tente, mais jamais montrée, par laquelle Michel invitait le Pascha Sinan Sofi de Temeswar à lui envoyer des secours pour une attaque que les Valaques allaient faire contre les Impériaux; ce n'était qu'une excuse sans preuves, car jamais cette lettre ne fut montrée à personne; Rodolphe ne loua pas, il est vrai, le crime, mais il le passa sous silence, et forcé par les circonstances il laissa à Basta le commandement de la Transylvanie. Les ennemis même de Michel plaignirent son sort; l'envie se tût, et tous les partis se réunirent pour pleurer un héros, et maudire son assassin. Tous les auteurs étrangers avouent que le Voëvode Valaque avait rendu de grands services à l'Empereur, et que celui-ci se montra ingrat envers lui, en ne punissant pas son assassin. „Mais, dit Sagredo, plusieurs prétendent que de grands „services qui ne peuvent pas être récompensés par de grands „bienfaits, sont souvent payés par d'une ingratitude d'autant „plus grande." Engel dit: „Jetons des fleurs sur la tombe „d'un prince valaque qui intéresse l'histoire du monde; et lui „aussi a aidé, et a puissamment aidé à détourner la barbarie

1) Istvanffy, p. 467 et Engel p. 267.

„turque des autres parties de l'Europe. Si cet homme avait „eu une éducation plus soignée, s'il n'était pas tombé dans des „conjonctures aussi difficiles, s'il n'avait pas eu affaire avec Basta, „avec Sigismond Báthory, avec Jérémie Moghila, il aurait fait „des prodiges; il aurait été comparé à Thémistocle, à Jean „Hunyade. Né Valaque, il est une preuve de plus de la vé- „rité, que la providence choisit ses instrumens dans toutes les „nations et dans toutes les langues. Son règne, s'il avait duré „plus longtems, aurait été désicif pour procurer un meilleur sort „aux pays situés sur le Danube inférieur. Mais dans la qua- „rante troisième année de sa vie, il fut arraché violemment à „sa carrière; les suites de ses entreprises sont anéanties et „ont disparu dans le vide espace des tems; la Valachie et la „Moldavie se trouvent dans le même état de dégradation qu'a- „vant lui [1]: mais que ce soit la tâche de l'histoire de conser- „ver sa mémoire, et d'annoncer son éloge sans taire ses dé- „fauts. Que ce soit sa tâche d'exposer devant les yeux com- „ment on peut éxécuter de grandes choses et de faire pres- „sentir que l'humanité attend un jour un meilleur sort dans ces „beaux pays [2]."

Après ces réflexions et ces louanges, qu'un auteur étranger qui ne saurait être taxé de partialité, a donné au héros Valaque, il ne nous reste plus qu'à faire son portrait, Michel avait toutes les qualités d'un héros créé pour rester à jamais dans le souvenir des peuples: il possédait les vertus et les défauts qui distinguent le grand homme du vulgaire; il avait une bravoure qui allait jusqu'à la témérité, une vigilance qu'aucun ennemi ne pouvait tromper, et une connaissance de l'art militaire qu'aucun général de son tems ne possedait à un si haut point que lui. Si l'on pense à tout ce qu'il fit de grand avec de si petites ressources, on comprendra les talens et l'énergie dont était doué cet homme extraordinaire. Sa taille était haute, son corps, dit la chronique de Radu de Greceani, était majestueux comme un bel arbre; il portait une grande barbe, avait

1) L'auteur écrivait ces lignes en 1800. — 2) Engel, p. 268.

un oeil d'aigle et une vigueur surprenante. Dans les combats il se servait toujours du bras gauche pour tenir son sabre redoutable et en porter des coups terribles dans les rangs ennemis, et les Hongrois ne l'appelaient que Balog Mihály, c'est-à-dire Michel le gaucher.

Son règne fut brillant de conquêtes, mais fatal à la Valachie laquelle pendant cinq ans de combats ne put respirer un moment; néanmoins son nom est resté immortel, et le surnom de Brave est resté pour toujours attaché à celui de Michel. Les Valaques, grands et petits, retiennent les moindres traits de la vie de ce héros populaire et confirment cette vérité historique que le nom des grands conquérans ne perit jamais dans la mémoire du peuple, tandis qu'il oublie les princes vertueux mais pacifiques.

Tandis que Michel vainquait les Transylvains à Goraszlo, et qu'après une illustre victoire, il tombait victime de la trahison, la Valachie était en proie à la guerre civile, à l'anarchie et à l'invasion des ennemis. Siméon Moghila après s'être emparé du trône de cette principauté, oublia qu'on gouverne les peuples plus facilement avec de la douceur qu'avec de la rigueur; il donna lui-même à ses soldats l'exemple du pillage et de la vengeance en fesant massacrer les partisans de son prédécesseur. Les Moldaves et les Polonais qui étaient dans sa suite, n'imitèrent que trop leur maître; ils se mirent à agir comme s'ils étaient dans un pays ennemi; ils levèrent des contributions, pillèrent, ravagèrent les villes et les propriétés de la noblesse et du clergé, ne respectèrent aucune loï, aucun privilège, et devinrent les tyrans du peuple [1]). Une nouvelle invasion vint mettre le comble aux malheurs des Valaques. Les Turcs à la nouvelle de la défaite de Michel II et de l'avénément au trône de Siméon, se hâtèrent de lui opposer un rival dans la personne d'un Valaque nommé Radu qui se tenait à Constantinople. Les généraux ottomans, commandants des frontières du Danube, le Pascha Mahmud qui s'était emparé de

1) Engel, p. 268.

Giurgevo et l'avait fait rebâtir, et le chef de la flottile du Danube, le Beglerbeg de Chypre, Schaaban étaient venus en Valachie avec sept mille hommes pour mettre sur le trône le protégé de la Porte. Siméon marcha à leur rencontre et les vainquit à Craïova; mais il parait qu'avant cette défaite les Turcs avaient vaincu le ban Calota, car en repassant le Danube, ils emmenèrent avec eux des drapeaux, des trompettes et des tambours pris sur les Valaques et qu'ils envoyèrent en grande pompe à Constantinople [1]. Siméon enflé d'orgueil par cette victoire ne mit plus de bornes à sa tyrannie: les trois frères de Buzeu, ou Buzesci, ceux-là même qui l'avaient invité à venir les gouverner, l'ayant regardé alors comme le port de salut pour leur patrie, conçurent le projet de le chasser d'un trône qu'il occupait si indignement. Se voyant trompés dans leur espoir par les actes de fureur de Moghila, ils eurent le courage de se révolter, passèrent l'Oltu ou l'Aluta, attirèrent dans leur parti les troupes cantonnées dans Craïova qui avaient vaincu les Turcs, et avec leur secours marchèrent contre l'usurpateur; le courage n'était pas le côté fort de celui-ci, à l'approche des Valaques il prit la fuite vers la Moldavie. Les révoltés, sans perdu de tems, se jetèrent à sa poursuite et le joignirent dans une plaine près de Focsâni nommée la Grande Valée (Vale a mare) ou la Croix de l'Ecuyère (Cruce a Comisoaei); là ils se précipitèrent sur les Moldaves, en firent un grand carnage, leur enlevèrent le butin immense qu'ils avaient fait en Valachie, et retournèrent dans leur pays où ils allèrent camper au village de Stânesci près d'Agressu. Là étaient arrivés pendant leur absence, les boïars, les fidèles compagnons de Michel, qui après sa mort étaient sortis de la Transylvanie avec leurs troupes. Les deux partis de boïars se voyant rassemblés à Stânesci, entrèrent en délibération pour l'élection d'un nouveau prince. Leur dessein était de se choisir un Voëvode qui aimât la paix tout en ayant les talens d'un guerrier: c'était une chose bien difficile! il y eut d'abord quelque désunion

---

1) v. Hammer, t. 2, p. 645 et Engels Gesch. d. Moldau, p. 250.

pour cette élection, car Basta qui prenait part aux délibérations au nom de l'Empereur d'Allemagne, proposait un certain Mirce tandis que les boïars lui préféraient un boïar nommé Stoïca Pistor. Les discussions finirent par l'élection unanime de Serban Bâsaraba, surnommé aussi George Radu; par la volonté de Dieu, dit Radu de Greceani, ils choisirent d'une voix unanime un prince nommé Serban de la famille de Bâsaraba, fils du boïar Radu; après un interrègne de trois mois, ils le conduisirent en grand triomphe à Tîrgoviste. Ce prince vertueux devait être le salut de la Valachie.

Vie politique, réligieuse et privée des Valaques dans le seizième siècle.

C'est une chose unique peut-être en son genre dans les annales des peuples que l'histoire de la Valachie et de la Moldavie; toutes les chroniques de ces pays, tous les mémoires des tems passés ne traitent que de la vie des princes; les nobles, le clergé, le peuple ne sont rien, le prince est tout; et cependant tout le contraire devait avoir lieu. Dans une monarchie héréditaire, où souvent l'état c'est le roi, où tous les exploits se font en son nom, où tout disparait devant lui, les chroniqueurs auraient peut-être raison de ne parler que du souverain, et de passer sous silence tout ce qui concerne la masse du peuple; mais en Valachie et en Moldavie, où la pricipauté n'est pas héréditaire, où le prince n'est rien sans les nobles, ou chaque élection présente de nouveaux débats, de nouveaux combattans et de nouveaux rivaux, l'histoire devait traiter plus du peuple que des princes. Voilà ce qui fait que l'histoire de ces pays n'a été jusqu'àprésent que la biographie des Voëvodes. Une autre difficulté, encore plus grande qui se présente à chaque moment à l'écrivain, c'est le manque des documens rélatifs à la vie, aux institutions, aux moeurs du peuple moldo-valaque. A l'exception de la description de Moldavie par Cantimir, il n'y a pas de livre qui peigne la vie et les usages du peuple: de tems en tems on trouve dans les anciennes chroniques quelques traits qui ont rapport aux

institutions et aux moeurs des Valaques; la tradition nous a conservé aussi le souvenir des habitudes de nos ancêtres, avec ces deux secours nous allons tâcher de donner une idée de la vie politique, religieuse et privée des Valaques dans le seizième siècle.

Jusqu'au dix-septième siècle on entendait par peuple Valaque, le prince, le clergé et la noblesse: ce que nous entendons aujourd'hui par peuple, la vraie force de l'état, était alors serfs, toutefois dans un sens bien plus rétréci qu'en France, et dans les autres parties de l'Europe.

La dignité de prince était en Valachie à vie: plusieurs Voëvodes avaient essayé au mepris des lois, de la rendre héréditaire; ce fut envain. Michel II aurait pu y réussir, mais il vécut trop peu pour pouvoir mettre à fin ce grand projet. Si quelquefois le fils succédait à son père, ce n'était pas par une règle, mais par l'influence du père qui agissait même après sa mort.

Jusque dans le quinzième siècle la liberté de l'élection avait existé pleine et entière; dans le seizième elle commença à déchoir: les Turcs ne respectèrent plus les traités conclus; au mépris des institutions du pays, ils donnèrent des princes choisis par eux aux Valaques, et pour que ces Voëvodes fussent respectés, ils les fesaient accompagner dans leur principauté par une armée de Janissaires et de Spahis. Michel le Brave lui même ne dut la principauté qu'aux Turcs. Quand les Valaques avaient cependant la permission de se choisir un prince, l'élection avait lieu dans la cour de l'archévêché ou dans les environs de la capitale: non seulement tous les nobles et les officiers s'y trouvaient, mais aussi le clergé et les négociants [1]. La majorité des voix décidait, mais souvent aussi lorsque les factions étaient fortes, le champ de l'élection était arrosé de sang. Aussitôt que le choix était connu, le métropolitain, en sa qualité de président de l'assemblée, se levait, prenait par le bras le nouveau prince, l'accompagnait dans

1) C'est ce qui eut lieu aussi en 1689 à la mort de Serban Cantacuzène.

l'église, le conduisait à l'autel et lui fesait baiser les quatre coins de la sainte table. Le prince se mettait ensuite à genoux, et l'archevêque lui couvrait la tête de l'homophorion [1]), et après la lecture des prières qu'on récitait au sacre des empereurs de Bysance, il l'oignait du saint-chrême. Après cette cérémonie le Voëvode se levait, le métropolitain le conduisait au milieu de l'église, et tandis qu'on chantait la prière d'actions de grâces (ἄξιον ἐστι) il lui mettait sur la tête une couronne de pierres précieuses et le fesait asseoir sur un trône élevé à droite dans l'église. La musique des regimens placés dans la cour de l'archévéché et les salves d'artillerie annonçait alors à la ville le sacre du nouveau prince. La messe finie, les boïars s'approchaient de l'autel, et la main sur l'évangile ils juraient fidélité au nouveau maître. Le prince sortait de l'église en grande pompe et se rendait au palais entouré de la noblesse, du clergé et des députés des négociants: là il montait sur le trône, recevait les felicitations des divers corps et accordait l'honneur des baise-mains aux électeurs. Le même jour il annonçait par une proclamation à toute la nation, son avénément au trône, et nommait plusieurs officiers et employés.

Le prince était tout; le peuple lui donnait le titre de domnu ou Seigneur, les Italiens l'appelaient roi de la Valachie [2]), et les Venitiens Altesse sérénissime et prince de Valachie: sa famille n'était distinguée en rien des autres nobles de la première classe; ses enfans et sa veuve après sa mort étaient entretenus aux depens du trésor public et étaient comptés dans la première classe des boïars. Ses fils n'avaient pas le titre de princes; car la dignité n'étant pas héréditaire, le titre ne l'était pas non plus. On les appelait fils de prince (ficori de domnu) et aujourd'hui on les nomme encore beyzadé ce qui signifie la même chose; les frères et les autres parens du prince ainsi que ses petits-fils n'avaient aucun titre qui les distinguât des boïars. Cet usage s'est conservé jusqu'aujour-

1) L'étole. — 2) Gebhardi, Gesch. der Wal. p. 339.

d'hui; le prince regnant s'appelle domnu et en turc bey; ses fils sont nommés beyzadé; ses petits fils ne conservent aucun titre [1]). L'autorité des anciens Voëvodes était très considérable; ils étaient les maitres de la vie et de la fortune de leurs sujets, pouvaient faire des dotations à qui ils voulaient; mais ils ne pouvaient lever légalement aucun impôt, ni faire aucune réforme importante dans l'état sans avoir d'abord convoqué une assemblée générale, ou du moins le conseil des douze boïars. Le trésor public n'était pas à la disposition des princes qui avaient leurs domaines particuliers en Valachie et en Transylvanie; dans cette dernière principauté ils avaient eu d'abord Fogaras et Amlas, ensuite Szas-Varós. Un pareil domaine était assuré aussi à Michel II par le traité qu'il avait conclu avec Rodolphe II [2]).

La noblesse de la Valachie est unique dans son genre en Europe; dans tous les autres états soit monarchiques absolus soit monarchiques représentatifs les nobles possedent des titres qu'ils transmettent à leurs héritiers, tels que ceux de ducs, de comtes de barons: il n'en est pas de même en Va-

1) Quoique cela soit ainsi, plusieurs descendants de princes, en quittant la Moldavie et la Valachie où ils n'ont pas le droit de se faire nommer Altesses, prennent en Allemagne et en France le titre de Princes. Voilà ce que dit à ce sujet André Papadopoulo-Vretós, auteur des mémoires sur Capodistrias. T. 1, p. 160.

„Il faut que l'Europe se désabuse sur le titre de Princes que „certaines familles du Phanar s'obstinent à étaler dans leurs signa- „tures, sans en avoir le droit. Le titre de Bey (Prince) que jadis „la Porte accordait à certains Grecs de Constantinople pour aller „gouverner les provinces de Moldavie et de Valachie, n'était que „personnel, et non transmissible à leurs fils, la dignité d'Hospo- „dar n'étant pas heréditaire. En effet leurs fils n'étaient appelés „par les Courtisans que Beyzadé, c'est-à-dire fils de prince. „Ainsi les Maurocordatos, les Caradjà, les Cantakouze- „nos, etc., sont tous de faux Princes. Ces Messieurs au lieu „d'imiter l'exemple du républicain La Fayette qui se croyait offensé „si on le nommait Marquis, se feront massacrer, remueront le ciel „et la terre, mais ils veulent toujours être appelés Princes." — 2) Voyez Sulzer, t. 3, p. 91. Cantimir, Beschreibung der Moldau, p. 134 et suiv. Photino, t. 3.

lachie où la dignité de prince étant personnelle les autres dignités le sont aussi. Le fils succédait au père dans ses biens particuliers, mais pour avoir ses titres, il fallait les mériter en servant l'état. Boïar signifie noble, mais pour être boïar il fallait être titré, ainsi les fils des boïars ne s'appelaient pas boïars avant d'avoir reçu des titres, mais fils de boïar (ficori de boeru) comme les enfans du prince s'appelaient fils de prince et non pas princes. Le fils aîné héritait la plus grande partie des biens de son père, c'est pour cela qu'il n'allait jamais à la guerre tant que son père vivait: les cadets de famille seuls pouvaient combattre.

Le prince avait le droit d'élever à la noblesse ceux qui lui avaient rendu de grands services; les Voëvodes ont souvent abusé de ce droit pour récompenser leurs satelites, comme a fait Vlad l'Empaleur. La noblesse de Valachie n'est pas toute d'origine române, elle a dans son sein un grand nombre de familles tartares, hongroises, polonaises et grecques qui furent mises au rang des nobles à cause de leurs services. On y compte surtout un grand nombre de familles grecques lesquelles après la prise de Constantinople par les Turcs se sauvèrent en Valachie et en Moldavie [1]). La noblesse se partageait en boïars et en boërenassi (petits boïars). Les boïars étaient divisés en trois classes. Ceux de la première classe étaient appelés Grands; ils portaient des barbes, et dans les grandes cérémonies un grand bâton en argent: lorsque le Prince leur écrivait il leur donnait le titre de honorable et fidèle boïar de notre principauté (cinstitu si credinceossu boëru domniei nóstre). Comme les Grands d'Espagne ils restaient couverts devant le Prince, pouvaient s'asseoir devant lui et prendre la parole dans toutes les délibérations. Ils formaient le conseil des ministres; leur nombre était de six.

1° Le grand ban de Craïova était gouverneur des cinq districts du Banat et président du conseil.

1) Cantimir. Beschreibung der Moldau, p. 259.

2° Le Grand Vornicu, ou le Maire du Palais, était ministre de la justice: tous les tribunaux de la principauté lui étaient soumis; il pouvait infliger des peines dans les affaires criminelles et domestiques.

3° Le Grand Logothète ou Chancelier de la principauté, était ministre de l'intérieur, signait les bulles d'or, les réglémens, les lois. Les monastères étaient sous son autorité; c'est lui qui proposait les candidats pour les dignités d'évêques, et d'archimandrites.

4° Le Grand Spatar, ou généralissime de l'armée avait un tribunal oú se jugeaient les affaires militaires. Lorsqu'un nouveau Spatar était nommé il recevait de chaque soldat une peau de renard, et tous les ans un charriot de foin. Lorsqu'un officier avançait en grade, il était obligé de faire un cadeau à ce général.

5° Le Grand Vestiar ou ministre des finances, était grand trésorier de la principauté; les trésoriers des districts (samessii) lui étaient subordonnées ainsi que les préfets (ispravnicii). A la fin de chaque année il était obligé de rendre compte du budjet à une commission composée de ses cinq collègues et présidée par le metropolitain.

6° Le Grand Postelnicu ou ministre des affaires étrangères; c'est à lui que s'adressaient tous ceux qui voulaient parler au Prince; il traitait avec les ambassadeurs étrangers les introduisait devant le Voëvode, et il avait à sa disposition un corps de courriers pour porter les dépêches du gouvernement à Constantinople, à Vienne et dans les autres capitales des états voisins.

Les boïars de la seconde classe étaient aussi six; ils portaient des bâtons en argent, le titre de Grands, mais pas de barbes. Le Prince les appelait f i d è l e s b o ï a r s d e n o t r e p r i n c i p a u t é. Ils avaient aussi eux place dans le conseil des ministres, mais pas de voix deliberatives, si ce n'est lorsque le Voëvode leur demandait leur avis; c'était une espèce de jury.

I° Le Grand Aga ou capitaine général des chasseurs de l'ar-

mée, (câpitanu de vênâtori) devait fournir en tems de paix, le gibier nécessaire à la table du Prince; il était aussi inspecteur des marchés et de la police des villes et en cette qualité il était préfet de police. Près de son palais était bâtie la prison où l'on enfermait tous ceux qui causaient des désordres dans les rues et dans les places publiques.

2° Le Grand Cluceru était fournisseur général de l'armée.

3° Le Grand Caminar, ou Chambellan du Prince, commandait la garde intérieure du Palais.

4° Le Grand Echanson (Mare le Pâharnicu) versait à boire au prince dans les jours de cérémonie.

5° Le Grand Maître d'hôtel (Mare le Stolnicu) était inspecteur de la cuisine de la cour, et présentait au prince les plats dans les jours de gala.

6° Le Grand Ecuyer (Mare le Comisu) inspectait les écuries de la cour, et accompagnait toujours à cheval le Prince.

Ces douze boïars dont les six premiers étaient appelés boïars intimes (boeri de tainâ) et les six autres boïars conseillers (boeri de sfatu) avaient séance dans les jours ordinaires du Conseil, mais dans les grandes occasions la troisième classe composée de sept boïars y prenait aussi place.

1° Le Grand Serdar, chef de la cavalerie, et des Mazils c'est-à-dire des boïars sortis de leur emploi, était aussi Grand Quartier-maître de l'armée.

2° Le Grand Slugeru commandait le service intérieur du Palais.

3° Le Grand Pannetier présentait au Prince le pain dans les jours de cérémonie, et distribuait des vivres à l'armée.

4° Le Grand Maître d'armes de la principauté (Mare le Armassu) était chef de l'artillerie et des fusiliers, présidait le tribunal criminel, était inspecteur des prisons, et chef des Cigains de la couronne.

5° Le Grand Portier était maître des cérémonies, introduisait

les ambassadeurs et pourvoyait à leur logement et à leur nourriture.

6° Le Grand Sâtraru était inspecteur des tentes de l'armée.

7° Le Clucern de Arie avait la surveillance sur les magasins et les vivres de l'armée.

La plupart de ces charges étaient en même tems civiles et militaires; comme elles n'étaient pas à vie, les boïars en sortant de l'emploi en conservaient le titre jusqu'à ce qu'ils reçussent une plus grande dignité: ces ex-employés s'appelaient Mazils (Mazili). Ces Mazils étaient obligés de faire le service militaire en tems de guerre, et ce sont eux qui devenaient Vatavu de Aprodi ou chef des huissiers, capitaine des Trabants (câpitanu de Dârâbanti), capitaines de Seimeni, de Lufegii, de Scutelnici etc. Une partie de ces Mazils servaient aussi comme volontaires dans la cavalerie du Grand Serdar.

Chaque haut dignataire avait sous ses ordres deux ou trois lieutenans: le Grand Comisu, avait à son service, un second et un troisième écuyer, et puis une troupe de sous-écuyers. Le Vestiar avait sous lui un second et un troisième Vestiar; ses autres subordonnés s'appelaient petits Vestiars ou Visternicei. Il en était de même des autres grands employés. Les différens titres des boïars ne datent, à l'exception de quelques-uns, que du règne de Rodolphe le Grand, qui, d'après le conseil du patriarche Niphon, adopta les charges de l'ancienne cour de Byzance, comme le prouvent les denominations de Logothète (Λογοθέτης), Spatar (Σπαθάρης), Comisu (Κόμισος) etc.

Les boerênassi ou les simples gentilshommes étaient les descendants des anciennes familles nobles du pays lesquels à cause de leur pauvreté et de leur vie campagnarde n'avaient plus les moyens ni l'instruction nécessaires pour être revêtus de grandes dignités. Ils étaient appelés aussi Mazili et tous étaient obligés de servir en tems de guerre comme centeniers dizeniers, ou bien comme simples soldats dans les troupes du Grand Serdar ou dans les Rouges du pays qui n'étaient composés que de nobles. Pendant la paix les boerenassi entraient au service des Grands boïars comme leurs lieutenans, ou bien

devenaient percepteurs de vivres etc. Ils étaient exempts de tribut, ne payaient pas de dîme au gouvernement, et étaient petits propriétaires de terres qu'ils labouraient eux-mêmes.

Les privilèges de la noblesse en général étaient très considérables dans le seizième siècle; les nobles jouissaient alors comme aujourd'hui du droit exclusif d'occuper toutes les places d'honneur, et d'exercer tous les emplois publics. Comme ils étaient exempts de toute contribution, à l'exception du service militaire, la masse des frais du gouvernement tombait sur les paysans libres et sur les serfs. Ils avaient droit de juridiction sur leurs terres, pouvaient enrôler des hommes d'armes à leur service, étaient maîtres de la propriété de leurs serfs, quand ceux-ci n'avaient pas d'héritiers, et avaient voix delibérative dans toutes les assemblées de la nation, dont ils formaient, comme on le voit, le noyau. La voix des boiars était très puissante dans les élections des princes, et la porte confirma presque toujours jusqu'à la fin du dix-septième siècle, le Voëvode qu'ils avaient élu. Toute loi importante devait être confirmée par leurs signatures; c'est pour cela que toutes les anciennes bulles d'or et les autres lois commencent par ces mots: du consentement unanime des grands et des petits boïars. Mais c'est justement ce trop grand pouvoir des nobles qui étaient comme de petits rois, qui fut la source de tous les maux de la Valachie. A chaque nouvelle élection plusieurs prétendans appuyés par de fortes factions se révoltaient contre le prince nouvellement élu, et la guerre civile était déclarée; une faction appelait alors à son secours les Hongrois, une autre les Turcs; c'est ainsi que les boïars ouvraient eux-mêmes l'entrée de leur pays aux ennemis.

Une chose remarquable pour nous c'est un article du traité de Michel II avec Rodolphe II empereur d'Allemagne, où il est dit qu'aucun Grec ne pourra être membre du conseil du Voëvode. Cet article nous fait voir combien les Grecs avaient su, dès ce tems là, se rendre dangereux par leur conduite, et les boïars Valaques n'avaient malheureusement que trop bien pressenti toutes les calamités dont serait accablée leur principauté,

si une fois les Grecs parvenaient à prendre part à son administration. La règne despotique des Fanariotes dans le dix-huitième siècle avait été prévu par les Valaques du seizième siècle!

Nous avons fort peu de notions sur les assemblées de la nation: tout ce que nous savons c'est qu'elles étaient convoquées dans les grandes occasions, comme lorsque le prince voulait proposer de nouveaux impôts, lorsque la patrie était en danger, ou bien à l'élection des princes; dans ce dernier cas l'assemblée se réunissait d'elle-même, présidée par le métropolitain qui était l'inter-prince. Dans ces assemblées prenaient part les hauts dignataires, et les autres boïars, les députés des dix-sept districts de la principauté, ainsi que des marchands, les trois évêques de la Valachie, les archimandrites, et les abbés ou igumènes des monastères. C'est dans ces diètes que la nation prenait les grandes mésures pour la défense au pays, qu'elle augmentait elle-même les contributions pour subvenir aux frais de la guerre et qu'elle ordonnait la levée en masse du peuple pour marcher contre les ennemis.

La religion des Valaques est la religion grecque-orthodoxe: la grande différence qui existe entre les Orthodoxes et les Catholiques, c'est que les premiers rejettent la formule et du fils que les derniers mettent en parlant du Saint-Esprit dans le credo. Ils suivent du reste les dogmes tels qu'ils etaient du tems du concile de Nicée, et c'est cette parfaite conformité avec l'église primitive qui nous assure la catholicité des tems, tandis que l'église de Rome peut revendiquer la catholicité des lieux, attendu qu'elle est plus répandue sur la surface du globe. Les Valaques ont sept sacremens et quatre grands carêmes où l'on doit s'abstenir, non seulement de viande, mais même de lait, d'oeufs, etc.; ils font maigre aussi les mercredi et les vendredi. Ils ont dans leurs églises des images, mais pas des statues, et rejettent le purgatoire; ils reçoivent la communion d'après les préceptes des pères de l'église, saint Basile et saint Jean Chrysostome.

En général la religion grecque n'a pas eu autant d'influence bienfaisante sur le peuple, que la religion romaine; la cause en est que la première, opprimée par la domination des Turcs dans un grand nombre de pays où elle s'étend, ne pouvait pas exercer ouvertement ses bienfaits et que le gouvernement dans d'autres contrées ne prenait pas soin de l'instruction des ministres de la foi. Car que peut-on attendre, sous le point religieux, d'un peuple qui ne comprenait pas la bible et la messe dite en grec ou en slavon, d'un peuple qui avait des prêtres aussi ignorants que lui-même, qui n'entendait par conséquence jamais de sermons clairs et éloquents, qui n'avait appris qu'à faire maigre les mercredi et les vendredi, et pendant les quatre grands carêmes de l'année, qui n'était instruit qu'à ne pas travailler pendant les fêtes nombreuses qui sont dans le calendrier grec, qu'à faire le signe de la croix et des génufléxions, à baiser des images, à allumer devant elles des cierges et à dire gospodi pomilui. Ce n'étaient que des pratiques religieuses, et non la religion, car le peuple après être sorti de la messe entrait dans les cabaréts où il se livrait à toutes sortes de débauches et célébrait d'une manière indigne le saint jour de dimanche.

Le clergé de l'église orthodoxe se divise en deux classes, les religieux ou câlugheri (καλόγεροι) qui à cause de leur influence bienfaisante et de leur instruction, peuvent être revêtus des hautes dignités de l'église, et les prêtres mondains qui ne peuvent devenir ni évêques, ni archimandrites. Le clergé valaque est pour ainsi dire héréditaire de père en fils, car les prêtres mondains à qui le mariage est permis et qui sont exempts du tribut, ont l'habitude d'élever aussi leurs enfans pour le culte des autels. Les religieux suivent la régle sévère de saint Basile: ils reçoivent la tonsure, portent leur tête couverte d'une cappe, même pendant le service divin et font abstinence pendant toute l'année de viande et voeu de chasteté. Ils sont divisés en quatre classes: 1) les archévêques et évêques. 2) les chefs des cloitres. 3) les religieux consacrés prêtres. 4) les simples frères. Les deux pre-

mières classes ont reçu le sacre supérieur, ont l'inspection supérieure de l'église, et sont nommés Archiierei, ou archiprêtres.

I. Le chef des évêques est l'archevêque et metropolitain de toute la Valachie, qui outre son diocése particulier est le chef suprême de l'église valaque, et ne depend que de non du patriarche de Constantinople. Outre le métropolitain il y avait en Valachie deux evêques de Rimnicu et de Buzeu qui avaient aussi leurs diocèses ou leurs éparchies. Le metropolitain ainsi que les évêques portent dans les églises sur leur tête une mythre ornée de pierres précieuses.

II. Les chefs des cloitres sont ou archimandrites ou Igumeni: les premiers gouvernent de grands monastères où il n'y a pas le siège d'un évêque, les seconds administrent les biens d'un couvent de seconde classe. Les évêques sont choisis ordinairement parmi les archimandrites; mais quelquefois un simple religieux est appelé à cette haute dignité écclesiastique; avant cependant d'être consacré évêque, il doit être nommé le premier jour archidiacre, le second archimandrite et le troisième jour enfin évêque.

III. Les religieux consacrés prêtres sont en nombre bien plus inférieur que les simples frères. Ils sont divisées en deux classes les Ieromonaches qui peuvent célébrer la messe et les Ierodiacones qui assistent les prètres dans le service divin, mais qui du reste ne peuvent pas administrer les saints sacremens. Les religieux de cet ordre sont les seuls qui s'occupent de la science, et de la théologie et qui, par consequent, puissent éclairer le peuple, car les prêtres mondains ne savent que leur cathechisme et peuvent à peine écrire.

IV. Les simples frères n'ont aucune dignité dans l'église: ils ont différents emplois et en portent les noms tels que boulangers du saint pain, portiers, céliers etc. Ils sont aussi employés à labourer les terres de leur monastère.

Les prêtres mondains font maigre comme les Laïques, le mercredi et le vendredi; les autres jours ils mangent gras; avant de se consacrer ils se marient, mais si leur femme meurt

ils ne doivent pas se remarier. Comme veufs ils peuvent devenir archimandrites, évêques mais ils doivent d'abord entrer naturellement dans un monastère pour y recevoir la tonsure. Les prêtres mariés ne peuvent devenir que Oeconomes et Protoïerei, et ce sont ceux-ci qui composent la dicasterie de l'archévêque où sont jugées les affaires de mariage, de divorce, de baptême etc. Dans les grandes églises, les prêtres ont aussi des diacres, des sous-diacres, et des anagnostes ou lecteurs: ceux-ci ont aussi un sacre inférieur, mais ne peuvent pas administrer les sacrements [1]).

Les monastères de la Valachie sont ou consacrés (*ἀφιερωμένα*) ou libres (*ἐλευθέρα*). Les premiers sont dédiés aux sièges d'Antioche, d'Alexandrie, de Jérusalem, aux monts Sinaï, et Athos. Ces couvents sont regis par des abbés envoyés par les sièges que nous avons nommés, et lesquels en reunissent les revenus et les envoient aux lieux patrons. Les monastères libres sont gouvernés par des abbés que les religieux se choisissent eux-mêmes et que le prince confirme: tous les ans ils lui rendent compte des revenus des cloitres qui leur sont confiés par l'entremise du métropolitain, des evêques, ou du grand Logothète qui est en même tems ministre des cultes.

Sous le règne de Rodolphe-le-Grand, le clergé devint une autorité temporelle absolue: son autorité, déjà grande, fut augmentée encore plus. Dès les plus anciens tems le métropolitain présidait aux assemblées générales, mais sous Rodolphe les evêques, les archimandrites, les abbés, eurent aussi voix delibératives soit dans les assemblées convoquées par le prince, soit dans celles où il s'agissait de l'élection du souverain. Parmi les plus considérables prérogatives de sa place, était la censure. Si le prince gouvernait mal, ou qu'il abolît quelques privilèges, quelques droits utiles, le métropolitain avait la prérogative de lui faire en particulier des reproches. Si le prince persistait dans sa volonté, c'était devant la nation, dans le

1) Handbuch der allgemeinen Staatskunde vou Europa von Dr. Friedrich Wilhelm Schubert, premier vol. p. 196.

divan, dans les assemblées publiques qu'il lui rappelait le serment prêté à son avénément au trône, de respecter les droits du peuple.

Tout homme d'église ne dépendait que de l'église; le simple prêtre était jugé par l'archimandrite, les archimandrites par l'évêque, les évêques et l'archévêque devaient être jugés par le tribunal du prince. Les prêtres mariés étaient obligés de payer annuellement à leur évêque une taxe de deux ou trois piastres: au trésor public ils ne payaient rien; ils étaient exempts de la dîme, de la capitation, et de tous les autres impôts; et ce n'était pas encore assez; ils étaient devenus une force majeure dans l'état. Dans les assemblées nationales ils étaient et comme représentants de Dieu et comme propriétaires: armés du droit divin, ils s'opposaient aux décrets du peuple, qui annulaient leurs privilèges, en livrant à l'anathème les auteurs de ces décrets.

Il n'y a peut-être pas de pays en Europe où les églises soient aussi riches que dans les principautés de Moldavie et de Valachie. Le moindre couvent a trois ou quatre terres. Ces dotations étaient faites dans les anciens tems dans un but utile. Dans un pays où il n'existait aucun hotel, aucune auberge, aucun lieu pour les étrangers, où il n'y avait aucun hopital, aucune maison d'éducation, aucune école, les couvents étaient obligés de tenir lieu de toute ces institutions. Aussi dès le seizième siècle les monastères avaient déjà plus de biens que tout le reste de la nation: car dès les plus anciens tems les princes regardaient comme un but politique et religieux propre à leur attirer la faveur du clergé dans ce monde, et la félicité éternelle dans l'autre, que d'enrichir les lieux saints. Rodolphe-le-Grand fit des dotations immenses au clergé, Neagu suivit dignement son exemple, et les boïars toujours imitateurs de leurs maîtres s'empressèrent de donner leurs fortunes aux églises, aux dépens de leurs familles. Ainsi en 1545 le Vornicu Duca et son frère Badu, le ban Barbu, le Vornicu Danciu, Pervu et Radu sont cités comme protecteurs et bienfaiteurs des monastères du mont Athos dans la description

d'Athos faite par Jean Comnenus, médecin de Bucarest, en 1654 — 1658. Cet auteur cite aussi comme ayant fait des dotations aux églises, Theodose fils de Neagu I, le prince Pierre Boucle d'Oreille, son gendre Aléxandre, Mirce III, Vintila I et même Michel-le-Brave qui fit présent d'un évangile en or à l'église de l'apôtre saint Pierre.

La religion catholique a de tout tems été en haine au bas peuple, quoique les princes aient toujours été tolérans. Le mot papiste (papistassu) était dans la bouche des Valaques synonime de païen, et si quelque catholique embrassait la religion grecque orthodoxe, ils disaient: il s'est fait chrétien, ou il s'est fait baptiser, regardant comme non chrétiens, et non baptisés tous ceux qui n'étaient pas de la même réligion qu'eux. Il est vrai de dire que les Jésuites ont été la cause de cette antipathie: car il n'y a pas d'intrigues qu'ils n'aient employées pour gagner la Valachie au saint siège: par toutes sortes de moyens ils tâchaient d'obtenir l'entrée du pays; ils l'obtinrent souvent de la Porte, par exemple en 1587, sous Mihne II, mais ce fut tout; ils ne purent jamais faire des proselytes; et ils ne trouvèrent jamais d'autres auditeurs à leurs sermons que les communautés hongroises qui habitent dans les Carpates. Rodolphe le Noir avait fait à la prière de sa femme, la princesse Marguerite, qui était catholique, un couvent de cette religion à Câmpulungu. Un évêché catholique fut ensuite fondé à Argessu dans le quatorzième siècle; mais il a dû durer bien peu de tems, car le dernier évêque catholique d'Argessu, dont le nom nous est rapporté par l'histoire, est Paul de Vacia, qui vivait en 1480 [1]). Malgré cette haine, les couvents catholiques avaient beaucoup de privilèges, que les églises orthodoxes même n'avaient pas.

Les Juifs étaient tolerés dans le pays, comme une nation utile et commerçante: cependant ils ne pouvaient avoir aucune dignité dans l'état, et ils leur était défendu d'avoir des synagogues en pierre. Le commerce était dans leurs mains; ils

1) Sulzer, t. 3, p. 627.

étaient en relation avec les fabricants de l'Allemagne, introduisaient en Valachie, des draps, des soieries, de la quincaillerie; dans le pays même les uns étaient banquiers ou plutôt usuriers, d'autres exerçaient l'état de fabricants et de marchands d'eau-de-vie.

Le tiers-état, ou la bourgeoisie commença à se former dans le seizième siècle. Plusieurs serfs, affranchis à cause de leur bravoure dans la guerre, et des hommes libres qui, habitant dans les villes de la couronne, ne dépendaient que du gouvernement, commencèrent à s'unir dans des communautés qui fesaient un milieu entre la noblesse et les paysans. Ces hommes s'occupant surtout des métiers, étaient divisés en bresle ou corporations privilegiées. Ils choisissaient leurs magistrats nommés starostes, envoyaient des députés dans les assemblées nationales, ne dépendaient que du gouvernement à qui ils payaient les taxes imposées par la loi. Quelques bresle cependant dependaient de la câmarâ, ou trésor privé du prince. Les marchands transylvains, bulgares et arméniens, étaient aussi comptés dans le tiers-état, mais dans des corporations à part [1]). Les princes étaient toujours intéressés à proteger les bourgeois, car dans des tems malheureux c'est à eux qu'ils pouvaient s'adresser, et que par ses richesses le tiers-état pouvait un jour balancer l'influence des nobles.

Pour les paysans, il n'en était pas de même: serfs, attachés à la glèbe, ils étaient gouvernés par leurs maîtres, souvent d'une manière tyrannique, quelquefois avec générosité. Cependant jamais les paysans valaques n'ont été aussi esclaves que dans les autres pays. Leurs maîtres ne pouvaient les dépouiller ni de leur argent, ni de leur bétail: si cette injustice avait lieu, le serf pouvait se plaindre au tribunal qui forçait le boïar à rendre ce qu'il avait enlevé. Le maitre n'avait pas droit sur la vie de ses serfs; s'il lui arrivait d'en tuer un, non seulement il était condamné à mort, mais même la femme et les enfans du tué étaient affranchis. Ce qu'il y avait de

1) Cantimir. Description de la Moldavie p. 272 et Photino t. 3, pag. 352.

malheureux pour les paysans, c'est que les boïars pouvaient les forcer à travailler autant qu'ils voulaient, et qu'ils pouvaient s'en défaire à tout moment, en les vendant à un autre boïar; cette vente cependant ne pouvait avoir lieu qu'autant que le village était vendu avec toutes les terres qui en dépendaient [1]).

L'administration de la principauté était confiée en général au conseil des ministres, surtout au Vestiar pour les finances et pour la nomination des charges, et au Logothète pour les jugemens civils et criminels. La principauté était divisée en trois grandes parties, la haute Valachie, la basse Valachie et le banat de Craïova. Chacune de ces grandes parties était sous la juridiction d'un grand boïar. La Valachie était ensuite sous-divisée en dix-sept districts dont chacun était gouverné par un préfet civil et militaire, nommé chef de mille. Les districts étaient de nouveau sous-divisés en cantons, dont ceux qui étaient situés dans les plaines étaient nommés Plasse et étaient gouvernés par des Zapcii, et ceux qui étaient situés dans les montagnes portaient le nom de Plaiuri et étaient administrés par des Vataves. Les cantons ou cercles étaient partagés en communes dont chacune était gouverné par un maire (pêrcalabu ou Vornicu) élu par les habitans mêmes.

Les contributions consistaient en général dans l'impôt de capitation que chaque père de famille payait, et dans la dîme qui, dans le commencement de la principauté, était payée en nature, mais plus tard suivant la valeur de l'objet. Cet impôt était placé sur les ruches, sur les brebis, sur les cochons, et il est connu sous les dénominations d'oaeritu ou impôt pour les brebis, de goscina pour les abeilles et les cochons, de vinêritu pour le vin. La loi était que chaque paysan devait payer un sur dix; mais, Mihne II, demanda deux pour dix. Sous Michel II les impôts durent être encore plus grands pour subvenir aux grands frais de la guerre; il est vrai que sous son règne le pays était exempté du tribut que les Va-

1) Cantimir descript. de la Moldavie, p. 276.

laques payaient aux Turcs. Les maires des villages rassemblaient les impôts qu'ils donnaient aux Zapcii et aux Vataves: ceux-ci les rendaient aux Samessi ou trésoriers dont il y en avait un dans chaque districts, et qui les envoyaient au ministre des finances, lequel en rendait compte à ses collègues à la fin de chaque année.

Une autre branche de finances qui enrichissait le trésor, était la vente des sallines et des douanes qui se fesait à l'encan. En général tous les ans le gouvernement mettait à l'encan, les différents impôts d'oaeritu, de vineritu, de goscina; le plus offrant les achetait, et c'est ensuite lui qui correspondait avec les Samessi, les Zapcii, les Vatavi, et d'autres percepteurs qu'il nommait lui-même. Le droit de capitation était le seul qui ne fût pas mis à l'encan.

Quant aux lois, il n'y en avait pas de codes écrits; le droit coutumier et les ordonnances des princes avaient l'autorité des lois. La monarchie valaque ne fut pas fondée comme les autres états, par des chefs barbares qui venaient de pays barbares, et qui ne connaissaient d'abord de lois que celles de s'établir sur les lieux conquis à force armée, et de se défendre contre les ennemis. La principauté Valaque fut fondée par un prince et par des hommes civilisés qui vinrent de la Hongrie, d'un pays où déjà tout le système d'un gouvernement régulier était établi, où les douanes, les contributions étaient connues et pratiquées. En venant en Valachie Rodolphe-le-Noir ayant pour modèle le royaume de Hongrie, celui des Valaques transdanubiens, et le Bas-Empire, établit aussitôt une administration régulière, de sorte que dans cette principauté, tout le système d'un gouvernement durable et civilisé fut établi par un seul homme, tandis que dans d'autres pays, comme en France, les differentes branches de l'administration, et des finances, la formation des armées, etc. furent le fruit de plusieurs siècles. Le territoire entier de la Valachie avait d'abord appartenu à l'état: peu à peu les princes en firent des dotations soit aux boïars, soit aux monastères; tous les anciens diplômes sont conçus à peu près ainsi: „Nous le prince N.

„accordons au boïar N à cause de ses éminents services, le „village de N avec toutes ses dépendances consistant en eaux, „forêts, champs, etc."

Les tribunaux furent établis pour juger les affaires criminelles et civiles, et ce défaut a subsisté jusqu'à la paix d'Andrinople. Les sentences étaient données devant le peuple, en plein champ. Les deux partis comparaissaient devant le capitaine de mille et plaidaient de vive voix leur cause. Le juge montait sur un siège, ou sur un lieu élevé, et c'est de là qu'il prononçait sa sentence. Les deux partis devaient lui donner un présent pour son jugement: s'ils étaient mécontents de sa sentence, ils pouvaient en appeler au Vornicu et enfin au Prince qui était juge suprême des nobles et des paysans dans les procès civils et criminels. Les criminels étaient enfermés dans des prisons, et les huissiers ou Aprodi qui étaient chargés de retirer les amendes auxquelles le coupable était condamné, recevaient pour leur peine une récompense nommée l'argent des bottes. Les crimes de lèse-majesté et de trahison envers la patrie étaient punis par la mort accompagnée de la torture et de la mutilation des membres. Pour les autres grands crimes, la potence était pour les vilains, et le glaive pour les gentilshommes. Ces derniers étaient souvent condamnés à être assommés par la massue du prince. Une autre punition pour les nobles, était la dégradation, qui consistait à revêtir le coupable des habits d'un paysan. Le vol était puni du fouet, ou de la falanga, supplice qui consiste à frapper avec des verges la plante des pieds. Les autres crimes, comme le vol à main armée, étaient punis des travaux forcés: le condamné était envoyé dans les mines, ou dans les salines (la Ocnà). Pour les affaires criminelles, la torture, cette invention de l'enfer, était employée afin de découvrir la vérité. Un condamné à mort pouvait gagner la vie s'il consentait à devenir bourreau.

L'armée fut l'objet des soins et de la sollicitude des princes du seizième siècle. Outre les armées permanentes, toute la masse du peuple était obligée de se lever sous le

commandement des boïars et des capitaines de mille, lorsque la patrie était en danger. Les troupes furent la principale occupation de Michel II, car pendant toute sa vie il eut des guerres continuelles à soutenir, et dans tous ses ordres de bataille on voit que ses soldats étaient réguliers et accoutumés à supporter les fatigues et à vaincre tous les ennemis. Sous lui les troupes devinrent plus disciplinées quoique les Valaques aient eu l'esprit du pillage, inné pour ainsi dire en eux. Mais dans ce tems là, les meilleures troupes des états civilisés n'étaient pas exemptes de ce manque de discipline. Michel II établit de fortes punitions pour accoutumer les Valaques à être soldats et non brigands; il y parvint à demi; mais le mauvais exemple que donnaient les corps francs, qui servaient aussi dans l'armée valaque, corrompait tous les soldats. Comme les Transylvains étaient toujours plus empressés que les Valaques à piller; il ordonna dans la campagne qu'il fit en Moldavie en 1600, qu'on fusillât tous les Transylvains qu'on surprendait à piller, tandis que les Valaques n'étaient condamnés qu'à la punition du fouet [1]. Le même prince de Valachie forma deux nouvelles armes dans sa cavalerie, d'abord les Delii ou Braves, espèce de husards. Pour la seconde arme il choisit deux cents cavaliers d'élite à qui il donna le nom turc de Besslii ou Beschli: il les plaça sous les ordres d'Etienne Petnaházi, Hongrois de naissance, homme d'un courage à toute épreuve et digne de commander à des gens qui avaient déjà donné des preuves d'une bravoure distinguée [2]. Michel II reforma aussi la cavalerie des Curteni, ou la garde à cheval, ainsi que les rouges du pays. En général la cavalerie était toujours bien plus disciplinée et plus utile que l'infanterie, car elle était destinée à attaquer tandis que les fantassins, composés de la masse du peuple, n'étaient commandés qu'à garder les defilés et à attaquer les ennemis du haut des montagnes. L'infanterie était une force défensive et non conquérante, et Michel II voulait faire des conquêtes. Un an-

1) Engel, Gesch. d. Moldau, p. 248. — 2) Bethlen, t. 4. p. 335.

teur contemporain, Jacob Geuder, qui en 1601 imprima à Francfort un livre sur les moyens de combattre les Turcs avec succès, parle ainsi de l'armée de Michel... „Michel a non seulement sous ses ordres des Valaques, (dont les Turcs ont „appris à connaître la bravoure dans les guerres qu'ils eurent „sous Dracu) mais même beaucoup de Hongrois, de Transyl„vains, quelques Albanais, des Bulgares et des Serviens. Il „a peu de canoniers, c'est ce dont manquent aussi les Tran„sylvains, parceque ces peuples, et surtout les Hongrois, pré„fèrent se servir du sabre plutôt que du fusil [1]), et qu'ils sont „pour la plupart cavaliers: ils portent de longues lances et „ne faient pas facilement l'aspect des ennemis [2])."

Pour pouvoir garder aussi la partie de la Valachie qui est dénuée de montagnes, Michel II fortifia quelques villes, et répara les murailles des autres. Les places fortes de la principauté étaient Bucarest, Tîrgoviste, le chateau de Poïanâ, Brâïlá, la ville de Floci; les bourgeois étaient chargés de la défense des remparts, mais jamais les forteresses n'ont été d'une grande utilité pour la défense de la Valachie. Les Carpates et leurs forêts impénétrables ainsi que leurs étroits sentiers offraient aux Valaques des asyles bien plus sûrs pour eux et des forteresses bien plus redoutables pour les ennemis que les places fortes. Lamartine a dit: „en Servie les arbres sont des hommes." Il en était de même en Valachie et en Moldavie, l'homme s'alliait au chêne, il ne devenait plus qu'un avec son tronc; favorisé et protégé par son arbre il découvrait, visait, tuait son ennemi, sans avoir rien à craindre de ses coups.

Les sciences et la littérature furent entièrement abandonnées dans le seizième siècle; les muses se taisent là où Bellone et Mars font entendre leurs voix discordantes. Neagu I érigea bien quelques écoles; mais elles furent négligées sous ses successeurs. Pierre III, surnommé la Boucle d'oreille, lui qui avait fait son éducation en France, et qui

1) Cantimir, confirme aussi ce passage. — 2) Turca Νικητός. Jacobo Geudero, p. 149.

parlait douze langues, aurait pu se faire entourer de savants, si sa tyrannie n'avait pas éloigné de lui tous les hommes libres et indépendants. La science ne ce place jamais près de la tyrannie, car la science aime la liberté.

Ce Pierre III était aussi poète; du moins Stefano Guazzo dans ses dialogues italiens imprimés à Venise en 1586 et en 1604 et datés du 1er avril 1585, époque ou Pierre III régnait en Valachie, parle d'un prince de Valachie qui avait fait son éducation en France, et ce ne peut être que Pierre-Boucle-d'oreille. Cet auteur italien dit que Pierre III, pendant son séjour en France avait fait la connaissance du Sieur Francesco Pugiella, docteur en droit, célèbre dans toute l'Italie, bon prosaïste, grand diplomate, et heureux auteur de rimes toscanes. Après qu'il fut monté sur le trône, Pierre III appela dans sa principauté Puggiella, et celui-ci fesant ses adieux à Guazzo, lui cite une épitre faite en italien par le Prince de Valachie [1]).

1) Comme cette épitre peut être intéressante pour les Valaques qui s'occupent de la littérature et de l'histoire de leur patrie, et que le livre qui la contient est bien rare, je n'ai pas cru mal faire que de la mettre dans cette note, telle qu'elle se trouve dans l'édition de 1604.

Capitolo del prencipe di Valacchia.
Potentissimo Dio del sommo, et imo,
Tu che creasti il ciel, la terra, e'l mare,
Gli angeli de la luce, et l'huom di limo.
Tu che nel uentre uergine incarnare
Per noi uolesti Padre omnipotente,
Et nascere, et morire, et suscitare.
Tu che col proprio sangue veramente
N'apristi il ciel, spogliasti il limbo, et poi
Sathan legasti misero, et dolente.
Tu che con sante braccia aperte à noi
Ancor ti mostri mansueto, et pio
Per darne eterno ben ne i regni tuoi.
Ascolta padre l'humil priego mio,
Che supplice, et diuoto à te ne vegno,
A te che ti festi huom per far me Dio.
Con che ti pagherò mai Signor degno
Di tanti beneficij à me largiti?

Trois ans avant l'avénément au trône de ce prince tyran, poëte et bigot, en 1580, le premier livre român s'imprimait à Cronstadt en Transylvanie. C'était un livre de sermons imprimé avec des lettres cyrilliennes par le juge Kresstel Lucatsch,

---

Che guidardon potrò mai darti in pegno?
Stati sono i fauor certo infiniti
C'hai dimostrati à me vil peccatore,
Che mi gouerni ogn'hor, ogn'hor m'aiti,
Gemme non cerchi già d'alto valore,
Nè perle oriental, nè gran tesoro,
Che tu gli hai fatti, tutto è tuo Signore.
Tutte le cose da te fatte foro,
Ne ponno in terra i miseri mortali.
Pur una paglia attribuirsi a loro.
Tu con un volger d'occhio, un mouer d'ali
Reggi, et gouerni tutti gli elementi
I cieli, e i regni ciechi et infernali
Altro non cerchi da l'humane menti,
Altra offerta non vuoi, ch'un cor sincero,
A te inchinato, sol questo consenti.
Et che tu sia riconosciuto il vero
Dio d'Israel, colui che Faraone
Sommerger fece furibondo, et fiero.
Opere cerchi sol perfette, et buone
Et ch'ogni un lodi te che dentro vedi
Con prouidenza l'altrui intentione.
Picciolo è il premio, (oime) che tu ne chiedi
Et se poco s'asserua, tu Signore
Pur ne vuoi far d'eterna gloria heredi.
Grande è la tua bontà, troppo l'amore
Che ne dimostri, ma di rado noi
Lo conosciamo, qual più espresso errore
Di par ne và con la giustitia poi
La tua misericordia, con cui Dio
Ottimamente il tutto volger puoi.
Ma troppa è l'ignoranza e'l fallo rio
Nostro, che consecrar ti contendiamo
Un cor sincero, humiliato, et pio;
Anzi, (miseri noi) sempre pecchiamo
Contra te grandemente alto monarca,
E'n vanità quel che ne dai spendiamo.
Pria signor mio che la tremenda Parca
Rompa de gli anni mei lo stame frale,

un luthérien. Ce premier ouvrage, quoique peu important devait chasser de la Valachie et de la Moldavie la langue slavonne jusqu'alors en usage et dans la célébration des saints mystères, et dans les actes du gouvernement et dans la plupart des chroniques: il devait rehausser la langue et la littérature nationales et montrer aux Româns qu'on pouvait écrire aussi bien dans leur langue que dans la langue slavonne.

Michel II qui voulait élever son pays, et le placer au rang des premiers états de l'Europe, et par les armes, et par les sciences, appela près de lui les savants, et leur accorda toute sa protection. Balthasar Walther, le même qui décrivit les campagnes du héros valaque contre les Turcs et les publia à Goerlitz en 1599, fut appelé par le prince de Valachie à soigner l'éducation de Petrasscu, l'héritier de son trône et le

---

Perdonami l'offesa che mi carca.
Et la misericordia tuà sia tale
Verso di me vil peccatore indegno
Ch'io viua teco in ciel sempre immortale.
Fammi Signor de la tua gratia degno
Non mi punir secondo i falli miei
C'hanno di remission passato il segno.
Pater peccaui, miserere mei,
Infiamma il cor, lo spirto, et l'alma mia
Et piaceiati ch'io venga, oue tu sei
Tu che sei vita, veritate et uia,
Fammi conoscer che quanto nel mondo
Di bene haurò, per tua bonta sol fia.
Se felice sarò, ricco, et giocondo
Di staro, et di tesor, fa ch'in servitio
Tuo possa usarlo con timor profondo.
Et se stratio n'haurò, doglia, et supplitio
Fammi con Giobbe patiente, et forte,
Fammi sempre costante al tuo seruitio
Quel ch'a te piace ò Rè de l'alta Corte,
A me gradisce, a me diletta ancora
O sia benigna ò sia contraria sorte,
Solo è l'intento mio seruir ogn'hora
L'immensa maestà tua Padre santo,
Chi serue à te tutta la vita honora,
Et al fin vola al Ciel con festa, et canto.

continuateur de ses grandes entreprises. Ce savant offrit au fils de Michel II le jour de sa fête à la Saint Pierre 1597, un compliment en vers dont voici quelques uns:

Ut patria augescas felix virtutes gerendis
Rebus ut et haeres martia signa regas.
Hoc generose tibi Waltheri musa precatur
Petre! det omnipotens, qui regit astra, Deus.

D'après la préface de sa description sur les guerres de Michel, on voit que Walther n'avait fait que traduire en latin une rélation écrite en român par un sécrétaire du prince dans le mois de juillet 1597 à Tirgoviste, et approuvée par Michel II lui-même [1]. Malheureusement cette relation écrite en român est perdue, et du seizième siècle nous n'avons plus que quelques chroniques sans noms d'auteurs et sans dates, et écrites dans un style négligé. Quelques-unes de ces chroniques se trouvent dans les archives des boïars et des anciens monastères d'Argessu, de Buzeu, de Rimnicu, etc. Outre Walther, les savants qui entouraient Michel II étaient l'archévêque Euthimius, le Logothète Théodore, ministre et ami du prince de Valachie, et le Servien Jean Maro instruit dans les langues latine et române, sécrétaire privé du Voëvode et possedant toute la confiance de son maitre, qu'il trahit indignement, en découvrant tous ses secrets à André Báthory.

LIVRE QUATRIÈME.

Depuis Michel-le-Brave jusqu'à Constantin Cantacuzène, dernier prince indigène. (1601—1716.)

La mort de Michel II fut le signal de la décadence de la Valachie: l'édifice de la liberté nationale que son audace avait élévé s'écroula avec son dernier soupir; la principauté se vit dépouillée de toutes ses conquêtes. La Transylvanie, resta au pouvoir de Basta, son assassin, la Moldavie fut reconquise par Jérémie Moghila, qui avait payé le crime, tandis que les forteresses de Guirgevo, de Brăila et de Turnu ou-

1) Engel p. 36 et Gebhardi, Geschichte der Wallachei, p. 360.

vraient pour toujours leurs portes aux Turcs, aux ennemis qu'il combattit jusqu'à sa mort. La Valachie commença à tomber; quelques princes comme Serban II Cantacuzène, Mathieu I la retinrent pour quelques moments sur le bord du précipice; mais un homme seul ne pouvait pas la préserver de sa chûte continuelle. Il fallait un événément, qui fit époque, et cet événément fut la révolution de 1821. Cette révolution où il s'agissait d'une nation étrangère, fit une si grande impression sur l'esprit des Valaques, que le pays fut non seulement retenu dans sa décadence mais qu'il reçut même un essort d'élévation qui fit faire aux habitans de la principauté des progrès rapides et immenses dans les sentiers de la civilisation.

Radu Serban I en montant sur le trône, trouva le pays presque dépeuplé, la caisse de l'état vide, l'administration en désordre, l'armée dispersée, et les Turcs entrant en Valachie sur trois points différents. Appelé par la nation à guérir ces plaies profondes, il justifia complètement tout ce que le peuple attendait de sa sagesse. Aussitôt après son entrée dans Tîrgoviste, à la fin de 1601, il envoya des députés à Constantinople, et parvint à conclure la paix dont la Valachie avait un si grand besoin, en promettant au Sultan Mahommed III de lui envoyer fidèlement le même tribut que payait la principauté avant Michel II. Etant assuré du côté de la Porte, il tourna les yeux vers l'administration intérieure du pays. D'un caractère sage, compatissant et hospitalier, il avait au dessus de tout un bon coeur: il souffrait des maux de la Valachie comme des siens propres. Déjà par ses soins les fugitifs qui erraient dans les montagnes et dans les fôrets étaient revenus dans leurs villages et s'occupaient à élever de nouvelles maisons sur les ruines des anciennes quand Siméon Moghila, fit tout à coup une invasion en Valachie avec une armée moldave. Serban I qui n'avait pas encore eu le tems de rassembler l'armée nationale dispersée depuis la mort de Michel II se vit forcé de se retirer devant son ennemi et de prendre la fuite en Transylvanie, où il demanda des secours à Basta. Avec des troupes impériales il rentra dans son pays, en chassa les

ennemis et reconnaissant, il envoya à l'empereur d'Allemagne des députés qui arrivèrent à Prague le 21 décembre 1602 et renouvelèrent avec Rodolphe II le traité conclu entre le cabinet de Vienne et Michel II en 1595. Tandis que cette paix se concluait à Prague, Serban I continuait son projet favori, celui de rendre heureux le pays qui l'avait appelé à le gouverner. Il diminua les impôts, aida les habitans à rebâtir leurs maisons, et la Valachie croyait voir revivre l'âge d'or.

Une occasion fut bientôt fournie à Serban I de reconnaître le service que Basta lui avait rendu, lors de l'invasion de Siméon Moghila en Valachie. Après la mort de Michel II, Sigismond Báthory était revenu en Transylvanie, avait remonté sur le trône, et avait vaincu dans plusieurs rencontres les Impériaux, pressé à la fin par l'armée de Basta, il abdiqua de nouveau la principauté en faveur de Rodolphe II, dans le mois de mars 1602, et alla en Bohême. Son général Moïse Székely, mécontent de son abdication, leva l'étendart de la révolte. Basta marcha contre lui, le vainquit, le chassa même de la Transylvanie. Au commencement de 1603 Moïse rentra dans le pays avec une armée de Szècles et de Turcs; dans le mois d'avril il se fit proclamer prince de Transylvanie et reconnaître en cette qualité par la Porte [1]). Basta réduit aux abois, appela à son secours le Voëvode de Valachie: celui-ci se hâta de lui envoyer 1500 soldats sous le commandement de deux Serviens, Wolfgang Kis et Jean Csonka. Ce corps de Valaques fut vaincu au village de Saint Démètre par 3600 Turcs, Tartares et Bulgares; Kis y fut fait prisonnier. Székely après cette victoire, se mit à assiéger les villes qui étaient au pouvoir des Impériaux. Les habitans de la forteresse de Schaesbourg assiégés par les ennemis demandèrent de nouveaux secours à Radu Serban; il s'excusa d'abord sur le manque de moyens; à la fin il permit à deux de ses généraux, Deli Marko et George Rátz, que la soif des combats et du butin enflammait, d'aller servir Basta contre Székély, d'autant plus que la

1) Gebhardi. Geschichte Siebenbürgens p. 127 et suiv.

caisse militaire était épuisée et qu'il était content de congédier une partie de ses troupes. Tandis que ses généraux entraient en Transylvanie, Serban I menacé par Siméon Moghila tâchait de faire la paix avec Székely si celui-ci s'engageait à obtenir du Sultan des troupes que le prince de Valachie emploierait contre les Moldaves et contre les Tartares du Budjac qui le menaçaient [1]) car il n'était pas en état de résister contre ces deux ennemis seulement avec ses Valaques. Déjà cette paix allait être conclue, lorsque les deux généraux de Radu ayant découvert ce traité secret, en donnèrent connaissance à leurs troupes. Les soldats se révoltèrent et menacèrent le Voëvode de rentrer en Valachie et de le forcer à combattre Székely, comme il l'avait promis. Radu apprit bientôt que Moïse ne voulait faire qu'une feinte paix, pour pouvoir s'emparer mieux de sa personne, et nommer à sa place un certain Prodicu qui était son partisan. Le prince résolu de combattre, ordonna la levée de ses troupes, et après les avoir disciplinées pendant quelque tems, entra en Transylvanie après trois jours de marche. Son armée d'après Istvanffy était composée de six mille fantassins, de quatre mille cavaliers et de quatre canons de campagne. Entre Volkány et Rosenau il s'était joint à Rátz et aux Szécles de Csik. Moïse Székely était campé devant Cronstadt dans les plaines du Burzenland avec une armée considérable composée de Turcs, de Tartares et de Transylvains. Il n'avaitaucun soupçon de l'approche des Valaques. Serban I favorisé par le crépuscule du soir se précipita tout à coup, le 17 juillet des passages des montagnes et attaqua avec vigueur les Transylvains: ceux-ci troublés par la surprise des ennemis et par l'obscurité plièrent. Les Turcs et les Tartares prirent la fuite à leur tour, et ceux qui osèrent résister encore furent massacrés par le Ragusain Aloïs Radibrati, général au service de la Valachie. Moïse Székély qui cherchait à remettre l'ordre parmi ses troupes fut tué d'un coup de fusil par le général des Valaques Rátz: sa mort mit fin au combat, et acheva

1) Radul epistol. ad Moses Székely. Tirgovistia $\frac{1}{2}\frac{1}{3}$ Junii 1603. apud Pray. Epp. Procc. pars III p. 260.

la victoire. La perte des Transylvains était immense: quatre milles hommes gisaient sur le champ de bataille. Parmi eux était aussi l'historien Jean Jacobinus [1]), né à Clausenbourg, ancien notaire de sa ville natale, et plus tard sécrétaire dans la chancellerie de Sigismond et de Michel II. C'est en cette qualité qu'il avait accompagné Báthory en Valachie et qu'il avait décrit la campagne de 1595 contre les Turcs [2]). La tête de Székely fut coupée, depouillée de sa peau et promenée dans les rues de Hermannstadt, tandis que la peau était remplie de foin et plantée sur une tour du château de Fogaras [3]).

Radu Serban I envoya après cette victoire à l'empereur trente deux drapeaux, et d'après la chronique d'Ortelius, imprimée à Nuremberg en 1620, cent vingt cinq. Rodolphe II pour lui témoigner sa reconnaissance lui fit présent de son portrait attaché à une chaîne d'or et d'un diplome qui assurait pour toujours la Valachie à lui et à ses héritiers. Ces diplômes, quoique donnés par les empereurs d'Allemagne, ne pouvaient plus exécuter ce qu'ils promettaient, car les Turcs devenant de jour en jour plus puissants finirent pas ôter toute influence à l'Allemagne en Valachie.

La conduite de Michel II avait dégonté pour toujours les Transylvains d'une domination valaque. Lorsque Serban I devint victorieux, la nation opprimante, les Hongrois, commencèrent à trembler, tandis que la nation opprimée, les Româns de la Transylvanie, se montrèrent disposés à secouer leur joug. Radu Serban, moderé dans ses goûts, satisfait d'avoir vaincu les ennemis de l'Empereur, se contenta de laisser deux mille hommes près de Basta et rentra en Valachie avec le reste de l'armée [4]). A son entrée dans la principauté il trouva une armée turque que le Sultan y avait envoyée dans le mois de janvier 1604 pour le punir de sa victoire sur Moïse Székély, allié de la Porte. Avec quatre mille hommes d'élite, Serban I

1) Engel, Gesch. der Wallachei p. 270 et suiv. — 2) Seiverts Nachrichten von Siebenbürgischen Gelehrten p. 208. — 3) Gebhardi, Gesch. der Wall. p. 403. — 4) Engel, Gesch. der Wall. p. 273.

marcha contre les ennemis, les vainquit, fit un grand nombre de prisonniers, et chassa le reste de l'autre côté du Danube [1]).

Après la victoire des Valaques sur les Transylvains, Basta n'eut pas de peine à soumettre le reste des rébelles: reconnaissant, il invita Radu Serban à se rendre à Cronstadt; l'entrevue y eut lieu dans le mois de février. Le général de Rodolphe II témoigna au prince Valaque la reconnaissance de son maître pour ses services: il employa toutes ses forces pour l'attirer encore plus dans le parti de l'Empereur; il y parvint surtout en donnant à Radu des secours contre Jérémie Moghila qui justement pendant son absence avait engagé Etienne Prodicu, fils illégitime de Pierre Cercelu à se révolter de concert avec le métropolitain de Tirgoviste. Ce nouveau prétendant, s'appuyant sur un firman du Sultan, s'était déclaré prince de Valachie. Le véritable prince à la nouvelle de cette révolte quitta les conférences de Cronstadt, accourut en Valachie, s'empara de l'usurpateur et du métropolitain, et les envoya à Basta le nez et les oreilles coupés. Jérémie Moghila a la nouvelle de la non-réussite de la révolte se hâta d'envoyer à Basta des députés: il promettait que son frère Siméon se démettrait de tous ses droits sur la Valachie s'il lui donnait Etienne Prodicu et le métropolitain. Le général impérial, sans songer qu'il pourrait mécontenter Serban I, les lui remit. Cette conduite chagrina le prince de Valachie dans ses interêts particuliers: d'autres événémens devaient le chagriner bientôt comme chef de l'Etat. En Transylvanie, où l'anarchie regnait, où les partis se heurtaient, où les lois n'étaient plus qu'un vain nom, le peuple avait fini par briser tous les liens de la subordination et de l'honneur. La plupart des paisibles paysans étaient devenus brigands. Une troupe de ces bandits, après avoir pillé leur pays, pénétra dans le banat de Craïova. Serban ne parvint à les en chasser qu'après qu'ils eurent dévasté les terres du Logothète Théodose, du Cluceru Radu et du Ban Predu.

1) Ortelius. 4me partie p. 4.

Ce n'était qu'une invasion de brigands; une invasion de Tartares menaça dans l'été de la même année (1604) la Valachie. Le chan de la Crimée s'était offert par Ahmed Tschelebi de faire la paix entre l'Empereur d'Allemagne, le Voëvode de Valachie et la Porte, si les deux premiers princes voulaient lui payer vingt mille ducats. Radu Serban envoya le député tartare à Clausenbourg ou étaient les commissaires impériaux. Comme la paix ne pouvait pas être conclue, quarante mille Tartares entrèrent en Moldavie pour se répandre de là en Valachie. Dans ce danger pressant le Voëvode obtint des commissaires de l'Empereur deux mille Szècles et six cents Heiducs: avec ces troupes et ses Valaques il parvint à tenir en respect les Tartares qui changèrent de route et entrèrent en Bulgarie.

Serban I vivait dans un tems où la guerre était la grande occupation des peuples et des rois: malgré ses intentions pacifiques, propres a faire et à consolider le bonheur de la Valachie, il se voyait entrainé dans des guerres qu'il tâchait envain d'éviter. Basta après la bataille où périt Moïse Székély avait nommé pour son lieutenant le comte de Belgiojoso, ancien Jésuite qui abhorrait tous ceux qui ne reconnaissaient pas l'autorité du Pape. Par ses poursuites religieuses ce comte fanatique avait mécontenté une grande partie de la nation Transylvaine: elle n'attendait qu'un chef pour se révolter. Étienne Bocskay, parent de Sigismond Báthory, parut, se mit à la tête des mécontents, chassa du pays les Impériaux et les Jésuites, et, favorisé par la victoire, se fit proclamer Voëvode de Transylvanie dans le mois de juin 1605 et bientôt après il fut confirmé par la Porte, quoique George Rátz qui était resté près de Basta avec deux mille Valaques, l'eut vaincu à Ud-varhély où il troubla la diète des Szècles, à Medgyes qu'il pilla, à Schoesbourg dont il s'empara [1]). George Rátz, quoique vainqueur, ne put pas empêcher son ennemi vaincu de monter sur le trône: il demanda de nouveaux secours à son

1) Gebhardi, Geschichte Siebenbürgens p. 131 et Martin Smeizel's Gold und Silberne Münzen von Siebenbürgen p. 50.

tous les moyens de se rendre maître de sa principauté. Pendant l'absence du Voëvode Gabriel Báthory s'empara de Tîrgoviste et fit piller les autres villes. Tout le pays et surtout les églises et les cloîtres furent livrés à la rapacité de ses soldats. Pendant trois mois qu'il resta en Valachie il commit les plus grandes déprédations; il établit un impôt exorbitant sur tous les habitants, et déclara que c'était pour venger la mort du Cardinal Báthory sur les Valaques, et celle de Moïse Székély sur leur prince: cette homme cruel et voluptueux se livra à tous les excès de la débauche. Tîrgoviste devint pour lui une nouvelle Capone, où lui et son armée ne mirent aucune borne aux plaisirs de la table, de la luxure et de la dissipation. Parmi les fumées des orgies il prit le titre de prince de Valachie [1]), et fut salué en cette qualité par une armée de brigands et d'ivrognes. Du lieu de ses infâmes débauches il envoya à Constantinople une députation composée de dix-huit prrsonnes; protégé par l'ambassadeur anglais, il s'excusa près du Divan, en disant que son invasion en Valachie n'avait été que du zèle pour la Porte; il demandait même la permission de s'emparer aussi de la Moldavie, où se tenaient, disait-il, les ennemis de la Porte, et en récompense de ses éminents services, il exigeait la première principauté pour son frère, et la seconde pour le Deposte Etienne. Radu Serban, au contraire favorisé par l'ambassadeur français, ennemi de l'Anglais, fit aussi ses plaintes [2]). Les Saxons accusèrent aussi Báthory: le Pascha de Temeswar reçut l'ordre d'inquiéter les villages des Heiducs, en Hongrie. Les Heiducs quittèrent Bathory et la Valachie pour aller défendre leurs propriétés: un tschausch vint dans le mois de fevrier 1611 demander compte à Gabriel de sa désobéissance au Sultan qui en 1608 lui avait défendu d'attaquer la Valachie. C'est en vain qu'il accusa Serban I et qu'il envoya une seconde députation à Constantinople, en cherchant à en imposer au Sultan par la noblesse de ses ancêtres qu'il élevait jusqu'aux

1) Engel's Gesch. der Wal. p. 278, et Gebhardi idem. p. 405. — 2) v. Hammer, t. 3. p. 730.

nues; le divan ne prêta aucune attention à ses paroles, et lui ordonna de quitter la Valachie. Fâché de ce que Serban I s'était laissé prendre la principauté sans coup férir, le Sultan destitua ce prince de Valachie, et nomma à sa place Rodolphe X, fils de Mihne le rénégat. Ce nouveau Voëvode entra en Valachie avec une armée turque à laquelle se joignirent les troupes locales; et marcha contre Gabriel Báthory. Le Voëvode de Transylvanie, abandonné par la plupart de ses soldats et amolli par les débauches de Tîrgoviste, sortit de la principauté, non sans avoir d'abord écrit au divan de Constantinogle, une lettre fulminante, datée de Bucarest, le 11 mars 1611, par laquelle il se plaignait de se voir préférer un obscur Valaque, à lui dont l'origine était si noble.

Serban I honteux d'avoir quitté la Valachie sans l'avoir d'abord disputée vaillamment, jura de s'en venger sur Báthory; après avoir recruté en Pologne huit cents cavaliers et quatre cents fantassins, et avoir reçu aussi quelques secours de son ami Constantin Moghila, il entra en Valachie. Fortifié par les Rouges du pays qui prirent son parti, il chassa Rodolphe X. Après avoir augmenté son armée et avoir conclu un traité secret avec Michel Weiss, juge des Saxons de Cronstadt, homme très riche, qui était depuis longtems son ami, il entra en Transylvanie, et établit son camp non loin de Cronstadt. Dans la matinée du 12 juillet 1611 toute l'armée entra dans cette ville où les soldats furent reçus en frères et traités avec du vin et toutes sortes de mets. Au moment où les Valaques entraient dans Cronstadt, Báthory qui pendant sa marche avait été abandonné par le général des Heiducs Albert Nagy lequel alla du côté de Serban I, arriva aussi dans les plaines de Cronstadt: pendant toute la journée son armée fatiguée resta sous les armes: elle était forte de douze mille cavaliers et de trois mille fantassins. Le terrain sur lequel elle était campée, était un sol plein d'épines et de marécages près du village de Saint Pierre ou de Petersdorf. Vers le soir parut enfin l'armée Valaque forte de sept mille cavaliers et de quinze cents hommes d'infanterie. L'aile gauche était composée de

Polonais, de Valaques et de deux Escadrons de transfuges Transylvains; la droite consistait en Polonais, en Moldaves et en quelques Tartares: le centre, appuyé par trois canons, était formé de Valaques d'élite. Le combat commença: l'infanterie valaque du centre fut d'abord repoussée par les Szécles du corps de bataille de Báthory: Serban parvint à y remettre l'ordre, et, de concert avec la cavalerie, il attaqua à son tour la cavalerie ennemie, la mit en deroute complète, et couvrit de cadavres Transylvains une distance de deux lieues. Les Valaques hachèrent jusque dans la nuit l'infanterie ennemie: l'orgueilleux Gabriel, lui qui avant le combat avait promis cent serfs à celui qui lui apporterait le prince de Valachie, mort ou vivant, fut obligé de couper les plumes qui ombrageaient son casque afin de n'être pas reconnu dans sa fuite jusqu'à Hermannstadt. La victoire fut une des plus brillantes que les Valaques aient jamais remportées: six mille [1], et selon d'autres dix mille Transylvains [2] y perdirent la vie, tandis que les Valaques n'avaient pas même la moitié de ce grand nombre de morts à déplorer. Quarante trois drapeaux, un grand nombre de prisonniers, tout le bagage, toutes les munitions de guerre, furent les fruits de cette mémorable journée. Une croix dorée fut élevée sur le champ de bataille avec une inscription romåne qui devait annoncer à la postérité que ce n'était pas Serban I mais Gabriel Báthory qui était la cause de tant de sang versé [3]. Après cette bataille, le prince de Valachie délivra sa femme et ses filles que son ennemi avait faites prisonnières en entrant dans sa principauté [4]. Serban I après s'être vengé de son ennemi se disposa à rentrer dans son pays; arrivé à la frontière Valaque, il apprit que Rodolphe X secouru par de grandes forces turques était rentré dans la principauté, et qu'il l'y attendait sur les rives du Teleajin. Le vainqueur de Báthory entra en Valachie d'un autre côté: ayant compté ses forces et celles de son rival, et se sen-

1) Engel's Gesch. der Wal. p. 280. — 2) Gebhardi Gesch. der Wal. p. 406 et Fessler, t. 7, p. 693. — 3) Engel's Gesch. der Wal. p. 280. — 4) Photino, t. 2, p. 150.

tant hors d'état de soutenir le combat avec des troupes fatiguées et peu nombreuses, il prit la fuite vers la Moldavie. Avec une petite suite il se rendit à Sucéwa où sa femme le rendit père d'une fille qu'il nomma Hélène. Après avoir fait un vain essai de s'emparer de son trône, avec des troupes polonaises et moldaves, il se rendit à Vienne, où il resta jusqu'à sa mort, fêté et honoré par l'empereur Mathias: il parait cependant que les bienfaits de celui-ci ne se répandirent pas de même sur ses filles, Ancuzza et Hélène, car elles furent obligées de se nourrir du travail de leurs mains, jusqu'à ce que le prince Mathieu I les fit revenir en Valachie. C'est en vain qu'en 1612 l'ambassadeur Impérial Negroni à Constantinople, s'efforça de rétablir sur le trône Serban I; le Divan qui ne voulait pas que le cabinet de Vienne intervînt dans les affaires de la Porte, n'y consentit pas [1]), et c'est ainsi que cet homme excellent qui était en état plus que tout autre de faire le bonheur de la Valachie, mourut dans l'exil, loin des siens.

Rodolphe X avait de bonnes intentions: il avait compris que la guerre était souvent fatale et aux vainqueurs et aux vaincus; il tâcha de rester en paix, et en profita pour améliorer l'état des paysans et pour faire quelques autres bons changemens dans l'administration intérieure. Mais l'histoire doit l'accuser d'avoir été le premier qui vînt de Constantinople avec une nuée de Fanariotes à qui il donna des places à sa cour et dans les provinces. Il a donné un exemple pernicieux, que ses successeurs n'imitèrent que trop. Les Fanariotes commencèrent depuis lui à s'emparer des différentes branches de l'administration, et lorsqu'ils se virent forts, ils n'épargnèrent aucun crime, aucune cruauté pour satisfaire leur avarice et leur cupidité. Sous le règne même de Rodolphe X les Grecs commencèrent à exercer leurs avanies: bientôt le peuple en montra son mécontentement. Un boïar plus entreprenant que les autres, le Stolnicu Berca, du village de Merisseni du dis-

1) Engel's Geschichte der Walachei, p. 280.

trict de Teliorman, fit une conjuration avec huit autres nobles pour tuer le prince et pour nommer à sa place, un certain Michel, chef de la caisse particulière du Voëvode (câmârassu). Rodolphe X découvrit le complot et fit décapiter les conjurés devant la porte du château [1]). Sans doute, dans ce tems-là, les courageux Valaques n'auraient pas dû souffrir que de vils esclaves de Constantinople vinssent sucer impunément le meilleur sang de la Valachie: sans doute ils prévoyaient les maux que cette race avilie, immorale et funeste causerait dans la suite à leur pays; sans doute ils cherchaient de toutes leurs forces à éloigner de leurs frontières cette pepinière d'intrigants. Mais malheureusement leurs efforts furent vains: la fatalité avait destiné les Fanariotes à être les bourreaux de la Valachie, et ils devaient exercer cet infâme office pendant un siècle entier.

Les affaires de la Transylvanie étaient si fortement unies à celles de la Valachie, que chaque secousse du premier pays fesait ébranler le second, jusque dans ses fondemens. Gabriel Báthory par son règne tyrannique, par son manque de foi, et par ses débauches avait mécontenté tous les esprits. Les Turcs même s'étaient retirés de son parti et avaient nommé Gabriel Bethlen prince de Transylvanie. Les princes de Valachie et de Moldavie ayant reçu l'ordre de le mettre sur le trône, ils passèrent avec leurs troupes les Carpates et accompagnèrent Bethlen jusqu'à Thorda: celui-ci se fit proclamer prince le 23 octobre 1613, tandis que le 27 du même mois, Báthory fugitif était assassiné par les nobles dont il avait séduit les femmes et les filles. Bethlen aussitôt après son avénément au trône conclut avec les deux Voëvodes une paix durable. Une circonstance qui était attachée à sa confirmation par la Porte, devait décider de l'avenir de la Valachie et de la Moldavie. Dans le firman que le Sultan avait envoyé à Bethlen, lors de sa nomination à la principauté de Transylvanie, il ordonnait que „lorsque le roi de Pologne, les Voëvodes de Valachie et

1) Photino, t. 2, p. 151.

„de Moldavie voudront acheter des châteaux en Transylvanie, „la Porte n'y donnera pas son consentement: qu'on ne donnera „plus d'asyle aux Voëvodes rebelles de la Moldavie et de la „Valachie; mais qu'on les enverra prisonniers à Constantino- „ple [1])." La Turquie avait enfin compris que tant que les Princes Moldovalaques seraient attachés à la Hongrie où à la Transylvanie par des intérêts de propriété, ou par l'espoir d'y trouver un asyle, ils tiendraient toujours pour ces deux pays, et par conséquent pour la chrétienté. Cet article du firman séparait les Moldovalaques du reste des Chrétiens, et les soumettait irrévocablement à l'autorité turque.

Rodolphe X après avoir aidé Gabriel à monter sur le trône, retourna dans sa principauté où il gouverna en paix jusqu'en 1616: après un règne de cinq ans, il fut détrôné par la Porte et alla vivre en particulier à Constantinople. Les Turcs nommèrent à sa place Alexandre IV surnommé Elias, d'origine grecque, mais né et élevé en Valachie.

Ce prince bon, mais d'un caractère faible, arriva dans le pays avec une foule de Grecs qui s'emparèrent de son esprit, et se répandirent comme d'avides sauterelles dans toute la principauté. Pendant tout son règne il resta fidèle à la Porte, et paya exactement un tribut annuel de quatorze mille ducats. A peine était il monté sur le trône, que Serban I, secouru par des troupes impériales fit dans le mois de juin 1616 une invasion en Valachie, mais il fut repoussé. L'intention de l'Empereur d'Allemagne était de placer Serban I sur le trône de Valachie, Petrascu, fils de Michel II en Moldavie, et Homonnai en Transylvanie [2]). Aussitôt après avoir chassé l'ancien prince, Alexandre IV reçut l'ordre du Sultan de se préparer à marcher avec Skender Pascha contre les Polonais et contre les Cosaques.

---

1) Gebhardi, Gesch. Siebenbürgens, p. 157, Engels Gesch. der Wal. p. 281. Monsieur de Hammer, t. 2, p. 750 dit que ce traité avec Bethlen a été jusqu'à présent inconnu aux auteurs hongrois et transylvains; cependant on le trouve dans Katona, et dans Engels Gesch. der Wal. p. 277. — 2) Engels Gesch. der Wal. p. 282.

Les boïars indigènes profitèrent de cette occasion pour tramer une entreprise qui ne consistait pas moins qu'à tuer tous les Grecs qui se trouvaient dans la principauté, et leur nombre était bien grand. Le Voëvode, instruit de la conjuration, se prépara de son côté à tuer les principaux des boïars: les coupables se sauvèrent en grande partie en Transylvanie, entr'autres l'énergique mais cruel Echanson Lupu ou Loup de Mehedintzu. Ceux qui ne purent pas prendre la fuite, eurent recours à la générosité d'Alexandre IV. Pressé par Skender Pascha de partir, il laissa pour un autre tems le soin de se venger. Après avoir vainement assiégé Kaminiéc, les Turcs firent la paix: Alexandre IV retourna dans sa principauté; aussitôt après son arrivée dans Tìrgoviste il fit décapiter le Grand Vornicu Hriste. Déjà par les conseils des Fanariotes il allait condamner à mort plusieurs autres boïars, lorsque Skender Pascha, qui se trouvait encore en Valachie, et s'était déclaré le protecteur des nobles, menaça le prince de le détrôner s'il ne cessait ses poursuites et s'il ne lui payait quarante mille ducats pour le meurtre de Hriste. A force d'argent il parvint à se débarrasser du Pascha; mais peu de tems après le départ des Turcs, l'Echanson Lupu entra dans le pays avec les boïars transfuges et avec une armée hongroise. Alexandre IV rassembla dans le plus grand désordre ses troupes et leur promit en cas de victoire une double paie. Les soldats qui ne pouvaient souffrir de se voir préférer des Grecs, refusèrent de marcher à l'ennemi, sous prétexte que comme il avait diminué leur paie et détruit leurs privilèges, ils étaient tombés dans le plus grand besoin, et que pour ne pas mourrir de faim, ils s'étaient vus obligés de vendre leurs armes. Ils lui conseillaient du reste à prendre la fuite, le plus tôt possible, parceque l'ennemi était aux portes de la ville. Alexandre IV leur donna une bourse d'or ou mille florins pour les remercier de leur bon conseil. Dans la plus grande hâte il se sauva avec sa femme à Rusdschuk, et de là à Constantinople: c'est envain qu'il y demanda des secours; il ne fut pas écouté. Lupu en attendant était arrivé dans Tìrgoviste, en laissant des traces de sa cruauté

par tous les lieux qu'il avait parcourus: son armée digne d'un chef qui avait le nom et le caractère d'un loup, se precipita dans les maisons, et massacra impitoyablement tous les Grecs qui s'y trouvaient. Le premier ordre que donna Lupu en entrant dans la capitale de Valachie, fut un ordre d'impôt sur tous les marchands grecs de Tîrgoviste et de Bucarest: comme l'argent qu'il en retira ne lui suffisait pas pour payer la solde de ses troupes, il envoya dans les districts le capitaine Busduganu ou Massue: cet homme dur et cruel, digne instrument de son maître, était chargé de tuer tous les négociants Grecs qui se trouvaient dans la province, et de s'emparer de leurs biens [1]). Lupu envoya des députés à Constantinople pour tâcher d'obtenir la principauté: il ne réussit pas; le divan n'était pas disposé à nommer pour prince un homme qui s'était emparé de la Valachie avec le secours des Transylvains, et qui, par sa conduite, avait mécontenté tous les Fanariotes. Gabriel I fils de Siméon Moghila fut nommé Voëvode en 1617: accompagné de Janissaires il alla prendre place sur le trône.

Le premier soin de ce prince fut de s'emparer de l'Echanson Lupu et du capitaine Busduganu: il les remit à Skender Pascha qui les fit empâler, punition bien méritée de leurs cruautés: ces deux hommes auraient mérité une meilleure place dans l'histoire, si en prenant les armes pour une cause juste, ils s'étaient contentés de chasser les Grecs de la Valachie, sans commettre des cruautés et des vengeances particulières. Gabriel I, de concert avec l'armée turque, fit une nouvelle campagne contre la Pologne; elle fut malheureuse, et le prince de Valachie, peu de tems après son retour, fut déposé à la demande des boïars, qui, sans doute, étaient irrités contre lui à cause de la mort de Lupu. Craignant pour sa vie, s'il allait à Constantinople, il se sauva en Hongrie après un règne de dix mois [2]).

Le Sultan nomma pour la seconde fois Rodolphe X que les historiens moldaves appellent Rodolphe-le-Grand à cause

1) Photino, t. 2, p. 156 et 157. — 2) Engel, p. 283 et Photino, t. 2, p. 158.

de la sagesse qu'il déploya sur le trône de Moldavie. Quoique naturellement pacifique, vieux et souffrant de la goutte, il était grand général: il se distingua surtout dans la campagne que firent les Turcs contre Chodkiewitsch à Hotin ou Choczin, forteresse sur le Dniester, vis-à-vis de Kamiéniéc. De retour en Valachie, il gouverna le pays avec sagesse et tranquillité. La Moldavie était alors menacée par les Polonais: les Turcs, s'ils voulaient conserver cette principauté, devaient y nommer un prince qui eût des talens militaires et qui fut en état de repousser les ennemis. Cet homme était Rodolphe X; en 1623 il fut nommé prince de Moldavie, et pour le récompenser la Valachie fut accordée à son fils Alexandre V.

Ce prince, encore dans l'adolescence, ne pouvait pas conduire les rênes de l'état: une régence fut nommée et heureusement pour le prince et pour le pays, elle était composée de dignes ministres qui gouvernèrent le pays avec douceur et en paix. Le jeune Voëvode lui-même montrait des qualités qui promettaient à la Valachie un grand prince; d'une justice impartiale, il s'attira l'amour du peuple et de la noblesse. Voulant mettre un frein à l'indiscipline des soldats, il mécontenta une partie de l'armée qui s'étant séparée entièrement du peuple, avait fini par regarder les autres Valaques comme des ennemis, et par les traiter comme tels. Quelques escadrons de cavaliers de Gherghizza, de Ploësci se révoltèrent, et se préparèrent à marcher contre Alexandre V, en criant qu'ils ne voulaient pas obéir à un prince mineur, et par conséquent incapable, selon eux, de les gouverner. Les boïars dans ce danger qui menaçait le pays d'une guerre civile, se rassemblèrent autour du prince, avec les troupes qui étaient restées fidèles et marchèrent contre les rebelles qui se tenaient à Mânesci: ils tombèrent sur eux à l'improviste et les dissipèrent entièrement. Mais la révolte ne fut étouffée que pour quelques momens: bientôt les habitans des rives du Lotru et nommés Lotri, mot qui signifie en même tems et habitans du Lotru, et brigands, prirent les armes et nommèrent pour leur prince un certain Païsius.

Les boïars, les fidèles gardiens du trône, accoururent de nouveau, vainquirent et tuèrent le prétendant.

Peu de tems après, Rodolphe X, alors prince de Moldavie, et père d'Alexandre V, ayant voulu marier son fils avec la fille de Charles ou Scârlatu Beglictschi de Constantinople, riche fournisseur du serail du Sultan, le fit venir en Moldavie pour célébrer les noces: elles eurent lieu avec la plus grande pompe dans la ville de Tecuci, où les princes étrangers envoyèrent aussi des ambassadeurs pour féliciter les mariés. A peine le prince de Valachie avait-il quitté son père, qu'il apprit sa mort; il fit venir ses dépouilles et les fit déposer dans le monastère que Rodolphe X avait commencé de bâtir à Bucarest et que lui acheva. Ce chagrin domestique fut suivi bientôt d'une invasion que firent en Valachie, un nombre considérable de Tartares. Cette nation de brigands dévasta toute la principauté jusqu'aux rives de l'Oltu: soixante dix ans plus tard, on apercevait encore les traces de l'invasion. La Turquie, s'était fait une loi de ne plus laisser mourir sur le trône les princes de Valachie. Aléxandre V après un regne de cinq ans et neuf mois fut détrôné en 1628. Son règne à été une suite de révoltes et de malheurs: le peuple était devenu sauvage et difficile à gouverner, à cause des guerres continuelles qu'il avait soutenues. Accoutumé à la rapine, il se revoltait aussitôt qu'un prince sage voulait mettre un frein à ses pillages.

Alexandre IV Elias, fut nommé par les Turcs en 1628 pour la seconde fois: l'histoire, pour le punir de ses premières cruautés, n'a gardé de son second règne que le nombre des ans qu'il a été sur le trône. Après un règne de deux ans, il sortit de la principauté, haï des Valaques pour aller se faire haïr aussi des Moldaves sur leur trône.

Les Turcs qui s'étaient accoutumés à donner aux Valaques, des princes du choix du Sultan, sans respecter leurs droits d'élection, nommèrent en 1630, sur le trône de la Valachie, Léon I, fils d'Etienne Tomssa, prince de Moldavie. Le fils d'un grand tyran ne pouvait être que tyran, puisque souvant le fils

d'un prince excellent, est cruel et despote. Aussitôt que Léon I entra dans la principauté, il accabla le pays d'impôts, sans le consentement de l'assemblée nationale. Comme les paysans, sur qui la masse de ces impôts tombait, n'étaient pas en état de les payer, une grande partie en prit la fuite: les boïars, jusqu'alors exempts de toute contribution, furent obligés de payer, à la place des deserteurs. Tout le pays était sur le point de se révolter. L'Aga Mathieu Bassaraba, du village de Brancoveni, et gouverneur du district de Românati, ne pouvant servir un tyran et les Grecs, ses satellites, au préjudice de ses compatriotes, se mit à la tête de la rébellion, composée des plus grands boïars, tels que le Vornicu Aslan, les Spatars Gorgan, et Cozzefanu, l'Echanson Barbu, Predescu, le Slugeru Démètre Filiseanu, le Vestiar Mitre etc. Ces boïars se sauvèrent en Transylvanie pour y rassembler des troupes: justement dans cette année, en 1631, George Rácóczy, prince de Transylvanie était en guerre avec Ferdinand II, Empereur d'Allemagne, et roi de Hongrie. Les nobles Valaques se joignirent aux Transylvains, et contribuèrent beaucoup a la victoire que Rácóczy gagna à Rakomatz dur les Impériaux. De retour en Transylvanie, le prince et la noblesse de ce pays reçurent avec la plus grande hospitalité les boïars émigrés. Léon I les craignant, leur envoya trois fois l'exhortation de revenir en Valachie: il leur promettait amnistie entière, et satisfaction des plaintes; mais les boïars, instruits par l'expérience que leur avait donnée le manque de foi de Mirce III, d'Alexandre II, etc., s'y refusèrent. Pour la quatrième fois Léon I envoya Théophile, évêque de Rîmnicu et quelques boïars: avant même qu'ils entrassent en Transylvanie, ces députés rencontrèrent l'avant-garde des ennemis, à laquelle s'étaient joints les Rouges du pays. Cette avant-garde, entrée en Valachie par le passage de Vulcain, répandit la consternation dans le palais du prince de Valachie: il se hâta d'envoyer à la rencontre des ennemis, les troupes qu'il avait près de lui, sous le commandement du Spatar Mihne, tandisque lui fesait partir sa femme, les dames de la cour et le trésor por Giurgevo. Ses troupes qui étaient

envoyées comme avant-garde furent battues à Ungureni: Léon lui-même partit le 31 août 1632, ancien calendrier, avec toute son armée. Après avoir fait le dénombrement de ses soldats, et leur avait distribué leur solde, il en donna le commandement à un de ses boïars, au village de Persiceni, et lui-même retourna à Bucarest pour lever de nouvelles troupes. Après son départ les deux armées en vinrent aux mains: le combat fut long et sanglant: au bout de huit heures de lutte, l'armée du prince mit en fuite les rebelles, après leur avoir fait prisonniers le Ban Adam et Preda Floricoïu que Léon I fit décapiter, le Grand maître d'armes Prepussoru qu'il fit empaler, quarante Hongrois qu'il envoya comme présent au Sultan, et le Logothète Radu, et Preda Brancovanu qui parvinrent à obtenir leur liberté moyennant une forte rançon. L'Aga Mathieu lui-même blessé, parvint à peine à se sauver avec le reste de ses troupes, dans le cloître fortifié de Tismana: le beau frère de Léon I, le Ban Bou, et Nedelcu Boteanu se mirent à sa poursuite: après l'avoir assiégé inutilement pendant trois jours ils levèrent leur siège; aussitôt après leur départ, l'Aga Mathieu sortit du cloître, et se sauva de nouveau en Transylvanie.

Toutes ces disputes les armes à la main, entre le prince, et la noblesse, le souverain et les sujets désolaient et minaient le pays; on était arrivé à un tel point que les Turcs avaient plus de soin de la Valachie, que les Valaques mêmes. Le commandant des rives du Danube, Mehemed Abassa pascha, ayant eu la nouvelle de ces guerres civiles qui desolaient le plus beau pays de l'Europe, résolut d'y mettre fin: il connaissait d'un côté la cruauté de Léon I et la rapacité des Grecs qui fesaient sa suite, d'un autre côté la sagesse et les hautes vertus de l'Aga Mathieu. Il donna connaissance à la Porte des désastres de la Valachie, et proposa pour Voëvode son favori, le chef des boïars révoltés, tandis qu'à celui-ci il envoyait le protopappa de Silistrie, Ignace, pour l'exhorter à venir le trouver à Nicopolis. L'Aga Mathieu reçut en même tems que la lettre du Pascha, les députés de Léon I qui l'engageait lui

et les autres boïars à revenir en Valachie, en leur promettant de plus grandes dignités. La plupart s'y refusèrent, mais quelques-uns comme Filiseanu, Cozzofanu, Predescu, le Slugeru Pierre Barbu de Poïana, Ionasscu de Gaïa, le Vornicu Aslan retournèrent dans leur pays: le prince pour attirer aussi les autres boïars, combla ceux-ci de bienfaits. Mais Léon I ne devait plus longtems rester sur le trône: la Porte avertie des désordres de la Valachie, y envoya un Capidji, le 2 juin 1633, Léon reçut sa déposition et l'ordre d'aller à Constantinople.

Radu XI, fils d'Alexander IV fut nommé par le Sultan, prince de Valachie. Mathieu, fatigué de manger le pain de l'étranger, se disposa lors de cette nouvelle à retourner dans son pays. Comblé d'honneurs et de présens de la part de Rácóczy, il arriva dans le district de Românati ou s'étaient réunis les autres boïars et l'armée. Tous, d'une voix unanime, résolurent de ne pas accepter le prince que la Turquie leur envoyait, parceque Rodolphe XI, élevé parmi les Fanariotes, avait pris tous les vices et les passions de ces Grecs. Mathieu fut nommé malgré lui, prince: tout l'assemblée lui préta serment de fidélité: le nouveau Voëvode alla ensuite à Nicopolis où son ami Abassa Pascha le revêtit d'un caftan d'honneur, et le reconnut prince. Mathieu publia alors dans toute la principauté, son avènement au trône, par ces titres: Nous Jean Mathieu Basaraba, Voëvode, par la Grâce de Dieu prince de l'Etat Român (Noi Ioann Mattei Bâsârabu, Voïevodu, din mila lui Dumnedeu, Domnu terrei românesci). Accompagné de troupes turques, il entra dans Bucarest le 20 septembre 1633.

Plusieurs partisans de Léon I, les Vestiars Nicolas et Démètre Dudescu, le Logothète Pappa Greceanu le Spatar Mihul, le Stolnicu Catargiu, l'Aga Vasilachi refusèrent de prêter le serment de fidélité à Mathieu I: ils se sauvèrent en Moldavie, reconnurent pour leur prince le même Radu ou Rodolphe XI que la Porte avait nommé, et vinrent avec lui à Slam Rimnicu pour y rassembler une armée. Les troupes de Mathieu I les en chassèrent tandis que Radu se tenant à Mo-

vila sur les rives du Siret, envoyait deux de ses boïars vers les milices Valaques ou les Slugitori pour les attirer dans son parti: les Slugitori s'emparèrent des députés et les conduisirent enchaînés devant leur prince: celui-ci leur rendit la liberté sans leur demander aucun serment de fidelité. Les partisans de Radu XI se voyant vaincus, appelèrent à leur secours les peuples voisins: un torrent de Turcs, de Tartares, de Polonais, de Moldaves, et de déserteurs Valaques se precipita sur la malheureuse Valachie. Il n'y avait plus que ruines, que flammes après cette masse qui ravageait, comme les ruisseaux de feu de l'Etna, tout ce qu'elle trouvait sur son chemin. Une terreur panique se répandit dans l'armée Valaque: l'éloquence et la renommée militaire de Mathieu I parvint enfin à inspirer du courage aux soldats. Après des prières publiques, le prince de Valachie rassembla ses troupes, et les conduisit en ordre de bataille près de Dudesci non loin de Bucarest, au moment où l'armée de Radu était arrivée près du pont d'Obilesci sur la Colentina derrière le monastère du Vornicu Dan. Le 25 octobre, ancien calendrier, les deux avant-gardes en vinrent aux mains près du cloitre de Plumbuita: les troupes de Radu XI eurent le dessous; elles furent repoussées jusque sur le corps de bataille. Le lendemain matin, un dimanche, les deux armées en ordre de bataille etaient en présence. Mathieu I avait placé à l'aile droite la moitié de la cavalerie composée des Calârassi, et des ordres des Scutelnici et des Sârâcei, commandés par le Spatar Théodosius, fils du fameux échanson Lupu tué par Skender Pascha; dans l'aile gauche étaient l'ordre équestre des Rouges du pays, sous le commandement de Bâleanu et du Vornicu Ivasscu, et mille Turcs à cheval, sous les ordres de leur aga; le centre était composé de mille Turcs commandés par un lieutenant d'Abassa Pascha, de l'ordre des Trabants conduit par l'Echanson Predescu, des Cosaques de Talpâ ou à pied sous l'Aga Opre, et des ordres des Seimeni et des Chasseurs sous le Capitaine Lupu. Les chefs de mille, qui étaient restés fidéles à Mathieu, étaient placés comme réserve. Sur la bannière de l'Etat qu'on portait dans le premier

rang, était peint l'archange Michel, le sabre nu. Radu XI, de son côté, plaça à l'aile droite, les Tartares sous le commandement de deux Mirsa ou parents ou chan, à l'aile gauche, le Hetman de Moldavie avec sa cavalerie, et deux corps de Valaques transfuges commandés par deux boïars de leur nation. Le centre était composé, de Seimeni et de Slugitori moldaves, de Turcs et de Polonais, commandés par différens nobles Valaques. Dans le premier rang de l'armée on portait les queues de cheval et l'etendant donnés à Radu par le Sultan.

Aussitôt que dans la plaine de Dudesci, les deux princes eurent donné le signal du combat, les Tartares se précipitèrent sur l'aile gauche de Mathieu I, les Rouges du pays ouvrirent leurs flancs et les prirent au milieu. La cavalerie moldave courut à leur secours: les Câlârassi allèrent aussi eux à l'aide des Rouges du pays et des Turcs; les deux ailes de chaque armée ce confondirent, et une bataille générale de la cavalerie avait lieu, tandis que les deux infanteries se precipitaient l'une sur l'autre avec tant de fureur, qu'elles s'entre-mélèrent entièrement et qu'on ne pouvait plus combattre qu'avec le sabre. Les deux princes à la tête de leurs troupes s'exposaient comme les derniers des soldats. Dans cette bataille qui dura huit heures, les Tartares causèrent un grand dommage aux Rouges du pays, et en échange les Câlârassi aux premiers. Cinq fois l'infanterie valaque fut obligée de rétragrader, et cinq fois elle revint à la charge contre l'infanterie moldave. Vers le soir, l'armée de Radu, prit enfin la fuite: quoique les troupes de Mathieu I fussent fatiguées, elles la poursuivirent jusqu'à Stefânesci. Radu XI perdit dans la fuite son chapeau, et ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval; et ce fut dans la plus grande hâte qu'il arriva à Affumati d'où il se sauva en Moldavie avec les débris de son armée. Dans cette bataille sanglante, où des Valaques combattirent contre des Valaques, des Turcs contre des Turcs, il y eut plus de cinq mille hommes de tués. La fleur de la noblesse de la Valachie, et de la Moldavie y périt. Beaucoup des partisans de Radu tombèrent dans les mains de Mathieu I, il se montra clément envers eux

en se contentant de les envoyer sur leurs terres. Pendant le combat il avait épargné les Turcs qui étaient dans les rangs de ses ennemis: le tsausch reconnaissant, alla lui porter l'étendart et les autres insignes de la principauté que la Porte avait donnés à Radu XI.

Après avoir fait chanter un te-deum pour la victoire qu'il avait remportée, il alla le 5 novembre à Nicopolis près de son ami Abassa, et dix jours après il y reçut par un Capidji Baschi un caftan imperial et les autres décorations de son investiture. Mathieu I était enfin vainqueur et reconnu prince par la Porte; mais sentent ce qui pouvaient faire les cabales que les Grecs et les partisans de Radu ne manqueraient pas de tramer contre lui à Constantinople, il résolut de se rendre en personne dans cette Capitale. Il fut le premier prince Valaque qui allât à Constantinople, pour y recevoir son investiture. Accompagné de la princesse Hélène une partie du chemin, et pendant toute la route de son ami Abassa, du Capidji Suleiman Aga, du métropolitain Grégoire, de l'évêque de Rîmnicu Théophile, et des chefs des ordres militaires, il arriva le 5 janvier 1634 dans la Capitale de l'Empire Ottoman, et alla descendre dans le palais des princes Valaques, nommé en turc Vlah-Seraï. Trois jours après il fut reçu en grande pompe par le Visir: bientôt ses ennemis arrivèrent aussi à Constantinople. Protégés par Aléxandre Elias, prince de Moldavie, il n'y eut pas de plaintes qu'ils n'eussent faites contre Mathieu I: ses hautes qualités et ses vertus triomphèrent de la calomnie. Le Sultan prêta attention à la petition que les boïars Valaques ses partisans lui avaient envoyée, par laquelle ils se plaignaient des Grecs. Les Fanariotes, disaient-ils, ne veulent rien moins que d'anéantir la Valachie, le beau jardin du Sultan et le riche grenier de Constantinople. Le 3 fevrier Mathieu I se présenta devant le maître de l'empire Ottoman, fut confirmé prince et traité avec bien plus d'honneur que tous ses prédécesseurs. On le revêtit d'un caftan superbe, et on lui présenta à goûter la soupe des Janissaires, pour montrer qu'il était compté parmi les généraux de la Turquie. Tous

ses boïars, et ses capitaines furent revêtus de manteaux d'honneur. Enfin après plusieurs autres cérémonies, il partit le 18 février de Constantinople, et le 10 mars il entra dans Bucarest. A son entrée sur le territoire valaque les habitans, même ceux des montagnes, accoururent à sa rencontre pour le remercier de les avoir délivrés de leurs ennemis les Grecs. On lui présenta du pain et du sel comme au père de la patrie. Les pauvres paysans, pour témoigner leur joie, étendirent leurs habits sur la route depuis le Danube jusqu'à Bucarest, et c'est sur ce pavé de nouvelle espèce que le prince fut obligé d'entrer dans sa capitale.

Mathieu I, d'un caractère juste, compatissant et humain était doué de grandes vertus et de toutes les qualités du corps et de l'esprit: aussitôt après son retour à Bucarest, il commença à s'occuper de civiliser la Valachie: il se fit entourer de savants et d'artistes, regardant les arts et les sciences comme les moyens les plus propres à adoucir les moeurs sauvages des Valaques et à cultiver leur pays. Malheureusement, il fut bientôt troublé dans ces heureuses et utiles occupations; le 28 août 1634 il fut obligé de se joindre avec ses troupes à l'armée turque, pour marcher contre les Polonais. Il passa le Dniester: la campagne fut de peu d'importance; elle ne consista qu'à assiéger inutilement Kamiéniée et à prendre le petit fort de Studenic. De retour dans son pays, le 6 novembre, Mathieu I renouvela entièrement les fortifications de Tirgoviste, et s'occupa de faire de bon changemens dans l'état. Il gouverna avec douceur et humanité, et règla la justice qui, jusqu'à lui, n'était appuyée que sur le droit coutumier, (obicei ul pămêntului). Il fit dresser par de bons juristes et publier un code de lois écclésiastiques et rurales tirées des Basiliques de Jean Comnène [1]). Il érigea à Bucarest la première imprimerie române, dans laquelle il fit imprimer, en 1652 ce code de lois.

1) Photino, t. 2, p. 168, Engel, p. 290 et suiv. et Memoires du général de Bawr p. 37.

Mathieu I, se rappelant dans sa prospérité, les bienfaits dont il avait été comblé par Serban I, ne voulut pas être ingrat: ayant appris que les filles de son bienfaiteur qui lui avait donné le titre d'Aga, languissaient à Vienne, où elles étaient réduites à gagner leur pain du travail de leurs mains, il les fit venir en Valachie, où, par ses bienfaits, il adoucit le souvenir de leur disgrâce. Ancuzza finit ses jours dans un cloitre: pour Ilinca, le prince lui donna en dot toutes les terres qui avaient appartenu à son illustre père, et la maria à Constantin Cantacuzène [1]), qui devait plus tard par sa mort expier son amour pour la patrie, et dont le fils était destiné à être un des plus grands princes de la Valachie. Outre deux filles, Serban I avait eu de la femme d'un prètre un fils bâtard nommé Constantin: après la mort du prêtre Serban I avait fait élever cet enfant à sa cour et sous ses yeux. Mathieu I, en montant sur le trône, prit le fils de son bienfaiteur près de lui, et l'adopta pour son enfant [2]).

C'est dans le tems où il fesait de pareilles bonnes actions, que ses ennemis meditaient sa déposition. En 1637, un certain Radu Stridia ancien marchand d'huitres à Constantinople offrait pour la principauté un plus grand tribut que Mathieu I; celui-ci parvint à le faire échouer dans son projet: les Turcs lui coupèrent même le nez et les oreilles. Néanmoins cette bonne harmonie qui régnait entre lui et la Porte fut rompue par Basile l'Albanais, prince de Moldavie, et ennemi de Mathieu. Mohammedpascha de Silistrie reçut l'ordre de tuer le Voëvode de Valachie; pour y parvenir, ce pascha l'invita à se rendre à Tulcea; à moitié chemin le prince ayant découvert la trame retourna dans sa capitale. Mohammedpascha ne sachant que faire de mieux, retourna à Silistrie après avoir donné au Voëvode un nouveau diplôme de confirmation [3]). Basile l'Albanais qui en tout cas, voulait s'emparer de la Valachie, voyant qu'il n'avait pu y réussir par les Turcs, se décida à essayer s'il ne serait pas plus heureux avec ses propres forces.

1) Carra, Histoire de la Moldavie, p. 144. — 2) Ibidem. — 3) v. Hammer, t. 3, p. 168.

En 1637, il fit tout-à-coup une invasion dans la principauté des Valaques. Mathieu I réunit en hâte ses troupes et quelques corps auxiliaires envoyés par Racoczy son allié, et marcha à Buzeu contre le prince de Moldavie qui prit la fuite à son approche; les Valaques le poursuivirent, et après avoir ravagé la Moldavie jusqu'au Trotussu, ils retournèrent dans leur pays.

Basile ne fut pas encore découragé: il murit son projet encore deux ans et après avoir offert au Caimacam Mohammed cinq cent mille écus, s'il parvenait à chasser Mathieu I du trône et à y placer son fils Jean, il reçut même le consentement secret de s'emparer du prince de Valachie: ce consentement avait été donné à condition que ce coup aurait lieu sans aucun mouvement militaire. Le Caimacam envoya d'abord des lettres à George Rácóczy I et au roi de Pologne, en les exhortant à ne pas secourir Mathieu I, en cas qu'il s'opposât aux ordres du sultan: son second écuyer Siawusch porta ensuite au prince de Valachie une lettre où on lit ces mots remarquables „que puisqu'il était d'usage que les princes de „Valachie fussent changés tous les trois ans, et que lui en „avait regné plus de sept, il devait se retirer du trône, et ne „pas s'attirer par un refus la haine du Sultan [1]." Ainsi ces mots mettaient à nu la politique et les intentions de la Turquie. Après avoir aboli tous les autres droits des Valaques, le Divan s'en prenait enfin à la dignité et au règne du prince: le Voëvode ne devait plus être à vie, mais seulement pour trois ans, il n'était plus souverain: il ne devenait plus qu'un gouverneur que le Grand Visir pouvait rappeler à chaque instant. Mathieu, que la posterité aurait à jamais flétri, si par sa faiblesse il eut encouragé ces intentions oppressives de la liberté, refusa d'obéir, et se prépara à résister de toutes ses forces en fesant un traité d'alliance offensive et défensive avec Racóczy, son ami. Prêt à faire la guerre, il voulut essayer s'il ne pourrait par des propositions pacifiques obtenir de la Porte la revocation de ses ordres, sans verser du sang. Conseillé et

---

1) Engel, Gesch. der Moldau, p. 267

protégé par les ennemis du Caïmacam, il écrivit au Sultan qu'il était prêt à lui payer le même tribut que lui promettait Basile de Moldavie, mais qu'il ne céderait jamais sa principauté à son rival, quelque dévoué qu'il fût du reste à la Porte ottomane. Outre cette lettre, il en envoya une autre des boïars qui déclaraient qu'ils ne consentiraient jamais à la déposition de Mathieu I. Quoique l'hiver fût proche, le Caïmacam demanda la permission au Sultan d'attaquer le Voëvode parceque disait-il, pendant l'été la guerre était encore plus difficile à faire aux Valaques vû que ceux ci se cachaient dans leurs forêts. Le Sultan y ayant donné son consentement, le Caïmacam envoya des troupes turques au secours de Basile, qui se mit alors en campagne, entra dans la principauté de son rival 1), et proclama aussitôt son fils Jean, prince de Valachie. Mathieu I accourut avec ses troupes au village d'Ojogeni près de la Praova, où était campé son ennemi. Arrivé près de la rivière, toute l'armée la passa à la nage: chaque cavalier dut prendre en croupe un fantassin. Basile surpris abandonna tout son camp, son artillerie, et le butin immense qu'il avait fait, et put à grande peine se sauver à Brăila 2). A la nouvelle de cette victoire des Valaques, le Sultan Murad IV se fâcha contre le Caïmacam, et sa colère était encore excitée par le Silihdar Huseinpascha, et le mufti, ennemis du Caïmacam, qui disaient qu'il était dangereux, en essayant une telle déposition sans réussir, de se faire dans la personne de Mathieu un rebelle aussi terrible que Michel II ou Rácóczy. Le Caïmacam fut envoyé aux sept tours où il fut étranglé 3).

Après la défaite les boïars intervinrent entre les princes de Moldavie et de Valachie, et parvinrent à faire la paix entr'eux, du moins en apparence du côté de Basile. En signe d'amitié Mathieu bâtit aux frais de Basile une église à Tîrgoviste nommée Stelca où l'on voit encore les armes de la Moldavie, et en retour le prince de Moldavie bâtit dans son pays, aux frais du Voëvode de Valachie, un autre saint

1) Engel, Gesch. der Moldau, p. 267. — 2) Miron, p. 374. — 3) v. Hammer, t. 3, p. 190.

temple [1]. Cette paix n'était pas trop du goût du Sultan, ou plutôt de ses ministres dont la politique a toujours été d'entretenir la discorde entre les princes chrétiens. Basile l'Albanais pouvait être facilement detourné de cette alliance: il suffisait de lui donner un rayon d'espoir que la Valachie pourrait devenir le partage de son fils. La guerre fut résolue, et les Turcs la commencèrent: en 1640 le jeune Sinan Pastra de la forteresse d'Isaktsche entra avec ses troupes en Valachie, s'approcha de Bucarest, et fit camper une partie de son armée à Vâcâresci, patrimoine de la famille du poëte român Vâcârescu, et une autre près des moulins de Cotroceni. Mathieu I se contenta de se tenir sur la défensive enfermé dans Bucarest: ce n'était que pendant les nuits qu'il fesait des sorties et qu'il inquiétait l'ennemi. A force d'argent, il parvint enfin à engager les généraux Turcs à se retirer sous prétexte qu'ils n'osaient pas en venir aux mains avec les forces formidables des Valaques. Le gouvernement turc rendu opiniâtre par la non réussite de ses plans, employa, pour s'emparer de Mathieu, un stratagème qu'il avait déjà tenté inutilement. Le divan ordonna à Sinan Pascha de se tenir avec ses troupes à Oblêcici, et à Basile de Moldavie d'aller avec ses Moldaves à Akkerman, ou Cité blanche (Cetatea albâ), ville sur la mer Noire: quand ces ordres furent executés le divan ordonna à Mathieu I d'aller aussi lui avec ses troupes à Akkerman, et d'y attendre de nouvelles instructions. Le prince de Valachie se mit en marche, mais comme la première fois il découvrit pendant son chemin la ruse qu'on tramait contre lui, celle de le mettre entre deux ennemis, d'un côté les Turcs, d'un autre les Tartares. Il retourna bien vite à Tîrgoviste, écrivit au divan pour se justifier de ce qu'il n'était pas allé à Akkerman, et acheta le départ des Turcs. Etant parvenu à se reconcilier avec la Porte, il employa à son tour, toutes ses forces, n'epargna ni peines ni argent pour se venger de Basile de Moldavie. Huit ans il resta en paix, depuis 1640 jusqu'en

1) Photino, t. 2, p. 180.

1648, pendant tout ce tems il s'occupa d'un côté à amasser de l'argent, à enrôler des soldats étrangers pour augmenter ses troupes, à discipliner son armée pour la campagne de Moldavie, d'un autre côté à élever des écoles, à régler l'administration intérieure, à bâtir des églises et des hôpitaux: par tous ces moyens il cherchait à civiliser son pays. George Rácóczy I étant mort, il renouvela son amitié avec son fils Rácóczy II et en 1651 il vit tous ses désirs comblés, en obtenant un firman de la Porte par lequel il était ordonné au prince de Transylvanie de chasser le Voëvode de Moldavie. Rácóczy s'unit avec Mathieu, et tous les deux s'entendirent avec le Logothète moldave George, fils d'Etienne de Rêcâceni, et favori de Basile. Ils lui promirent de l'élever sur le trône de son maître, s'il voulait les aider à le chasser. George, séduit par les charmes de la puissance suprême, trahit les interêts de son maître et bienfaiteur. Une armée Valaque et une autre transylvaine entrèrent tout-à-coup dans Iassi, le dimanche des rameaux en 1653. Basile averti quelques minutes avant, put à peine se sauver avec les gens de sa cour, chez son gendre Timothée, fils du célèbre hetman des Cosaques, Chmelnicki; après y avoir laissé sa femme et son fils il retourna en Moldavie avec son gendre et une armée de Cosaques, chassa en Transylvanie George qui s'était fait déclarer prince et poursuivit l'armée Valaque jusqu'en Valachie. Un corps de troupes fraiches Valaques sous le Spatar Dicu, tâcha envain de l'en empêcher, il fut vaincu à Focssâni. Mathieu envoya une seconde armée bien plus nombreuse que la première; elle fut aussi vaincue à Soplea sur le Teleajin: il appela alors aux armes le reste de ses troupes et toute la masse du peuple, le landsturm, et après avoir fait réciter des prières publiques, il monta à cheval avec toute sa cour le 15 mai 1653: le 17 il alla camper avec son armée régulière, forte de sept mille hommes [1]), et les milices du pays, dans une plaine remplie d'épines entre la rivière de Ialomizza et le ruisseau de Finta.

1) Engel, p. 295.

Son camp fut fortifié par des fossés. Le lendemain matin il fit mettre ses troupes sous les armes, et après avoir parcouru tous les rangs: „Braves soldats, leur dit il, priez Dieu de vous „secourir dans cette bataille, comme il vous a secourus dans „plusieurs autres. Avant tout tenez vous prêts et combattez avec „courage: car voilà l'ennemi qui avance: je fais des voeux „pour que quelques uns de vous aient une double raison et „une double résolution, mais tous ayez une même voix, une „même pensée, une même résolution, une même foi et un „même amour pour notre Dieu Jesus Christ, pour notre douce „patrie, et pour moi votre prince et votre père. Restez inébranlables les armes à la main, avec courage et vaillance, „comme souvent vous et vos pères êtes restés. Craignez de „ne pas enterrer dans cette terre que vous foulez la brillante „renommée de vos armes: une fois perdue, ce sera trop tard „de vouloir la reconquérir jamais." Après ces paroles, il fit tirer un coup de canon en signal de combat: les Valaques sortirent de leur camp et marchèrent droit à l'ennemi fort de vingt mille hommes. Aussitôt que les deux armées furent en présence le combat commença terrible et sanglant. Les Valaques effrayés d'abord par le nombre des ennemis plièrent; une partie même de la cavalerie repassa à la nage la Ialomizza; Mathieu I voyant ce désordre, se mit à parcourir les rangs et à encourager les soldats en leur rappelant leur ancienne gloire, leurs triomphes passés, les secours qu'ils devaient espérer de Dieu, la honte d'être vaincus par des ennemis aussi peu disciplinés que les Cosaques. Il parvint enfin à leur rendre courage: les Valaques plus furieux que jamais, s'élancèrent sur les ennemis; ils se mêlèrent tellement qu'ils ôtèrent leurs sabres et que d'un combat général ils firent des combats singuliers, où chaque soldat combattait corps à corps avec son ennemi. Les boïars avec leurs fils cadets et leurs gens d'armes se précipitèrent dans le centre des ennemis: le prince lui-même à la tête de sa garde se trouvait là où le combat était le plus fort. Dans la mélée il fut même dangereusement blessé au genou gauche, par un coup de fusil:

cette blessure, qui plus tard devait lui coûter la vie, ne le retint pas du combat. Un chirurgien s'étant approché pour le panser, il le repoussa brusquement, donna de l'éperon à son cheval, et avança toujours. Enfin les ennemis avaient commencé à se retirer, mais non pas pour prendre la fuite: ils voulaient sortir de la mêlée pour attaquer les Valaques en masse. Au moment où ils remettaient en ordre leurs bataillons et leurs escadrons, trois heures avant le coucher du soleil, tout à coup un orage mêlé de tempête, de pluie et de grêle survint, passa sur l'armée valaque, et alla se briser sur les Cosaques. Une grande grêle et de torrens de pluie débordent impétueusement, démontent les cavaliers, et jettent les fantassins à terre. Le camp des ennemis est semblable à une vaste mer. Les Valaques regardant cette irruption des nuages pour un secours envoyé du Ciel, reprennent courage, et par le tonnerre de leurs canons augmentent la terreur des ennemis dont une partie decouragée se laisse massacrer sans résister, et une autre prend la fuite, après avoir jeté armes et bagages. Le prince Basile avec son gendre Timothée (en român Timussu) accompagnés de quelques cavaliers et favorisés par la nuit peuvent à peine se sauver à Gâlati (Galatz), tandis que Mathieu I s'empare de tout le camp, des bagages, de l'artillerie et des drapeaux de l'ennemi. Trois mille Moldaves et Valaques qui périrent des deux côtés furent réunis dans un lac sur lequel on fit un tumulus au haut duquel on plaça une croix en pierre. Un plus grand nombre de Cosaques furent enterrés dans un autre lac, sur la route de Tîrgoviste: sur leur tombeau on éléva un second tumulus [1]).

Le 18 mai, lendemain de la victoire, Mathieu I entra en triomphe dans Tîrgoviste: au bruit des canons et des cloches il se rendit dans la cathédrale pour rendre des actions de grâces au Dieu des armées. Après le tedeum, il se hâta de donner des troupes Valaques au Logothète George pour aller chasser Basile; et tandis que ce George vainquait le prince

---

1) Photino, t. 2, p. 184 et Miron, p. 408 et suiv.

de Moldavie, le chassait de son trône, entrait en triomphe dans Iassi et recevait du sultan les insignes de la principauté, par l'entreprise de Mathieu I qui avait payé à la Turquie la somme de vingt mille ducats, afin que son protegé fût nommé prince de Moldavie 1), la Valachie était en proie à une anarchie et à une guerre civile preparées dès le commancement du règne de Mathieu I et qui, à la fin, avaient éclaté. Avant de raconter cette révolution qui ruina le pays, remontons à sa source, pour en connaître les causes.

Mathieu I, pour être en état de se soutenir sur le trône et se défendre contre ses ennemis, avait besoin de tenir toujours sur pied une armée considérable. Comme la plupart des troupes Valaques, telles que les milices des boïars, et les Slugitori n'étaient censées servir que pendant la guerre, il se vit obligé de recruter des étrangers. Une foule immense de Bulgares, de Serviens, de Hongrois, de Polonais entrèrent à son service, et furent incorporés dans l'ordre des Seimeni composé pour la plupart d'étrangers. Ces corps francs, que l'amour du gain et non celui de la patrie enflammait, étaient bien payés et bien traités par le prince de Valachie, afin qu'ils le servissent fidèlement: ces bontés mêmes les rendirent fiers, indisciplinés, et intraitables. Se voyant une fois riches et établis en Valachie, ils devinrent de plus en plus exigeants, et ne voulaient plus marcher à la guerre que lorsque le prince augmentait leur solde. Pour pouvoir entretenir ces troupes exigeantes mais nécessaires, Mathieu I avait besoin d'un grand trésor, et pour y arriver, il se voyait forcé d'augmenter les contributions, et ce n'était pas le moyen de se conserver l'amour du peuple. Dans cette fausse route il était conseillé par un certain Ghina, surnommé Olariul ou le Potier. Ce Ghina était un Grec, originaire de la Rumélie: il avait été potier, et il garda ce surnom jusqu'à sa mort. D'un caractère ambitieux, rusé et entreprenant, et doué de grands talents financiers, il quitta ses pots, et alla au Perou des Grecs, en Valachie, faire

1) Engel, Gesch. der Wall. p. 290 et v. Hammer, t. 3, p. 421.

fortune. Aidé par les circonstances et par les guerres dont la principauté était tourmentée, il parvint à acquérir une assez grande fortune, en épousant surtout l'héritière du village de Brâtêsseni près du petit Oltu, ou Oltezzul, dans le district de Românati. Riche il visait à de plus grandes richesses jointes à de grands honneurs. Connaissant les embarras pécuniaires du Prince et les exigences de ses soldats, il alla le trouver en 1649 et lui promit de remplir le trésor de sa principauté, tout en rendant son règne glorieux pour la postérité, s'il voulait le faire son ministre des finances. Entrainé par l'éloquence dangereuse du Grec, par l'amour de la gloire, passion ordinaire des princes, Mathieu I céda aux conseils de Ghina, et le créa son Vestiar. Se voyant enfin parvenu au faite de son ambition, le Grec se démit de ses feintes vertus, quitta la peau et la douceur de l'agneau et se montra dans toute la férocité du loup. Il commença à tourner, dit Radu de Greceani, la roue du gouvernement, comme il tournait dans sa jeunesse la roue du potier. Il se servit de tous les moyens, vertueux ou non, pour amasser de l'argent: il envoya des émissaires dans toute la principauté, avec ordre de prendre des notes sur les revenus de chaque district, de chaque cercle, de chaque commune; maître une fois de ces notes financières, il augmenta en proportion les contributions. Il se rendit encore plus odieux au bas-peuple par son manque de religion: pendant les carêmes il n'allait jamais à l'église, comme les autres chrétiens, restait à la maison, comptait les immenses sommes d'argent qu'il avait amassées dans des caisses de fer et se vantait de pouvoir compter sur les doigts, les revenus de la principauté, de savoir la population, la distance, le produit du plus petit hameau de la Valachie. Le prince qui dans sa vieillesse était devenu avare, appréciait les talens de cet homme qui avait un génie infernal pour extorquer et amasser de l'argent: il ne prenait pas garde qu'il perdait l'amour du peuple, le plus sûr gardien du trône des rois, et que bientôt il se verrait en but à la haine et à la révolte des Valaques. Outre Ghina, Mathieu I avait encore un autre conseiller son second mauvais génie. C'était le grand maître d'armes Radu

surnommé Vêrzarial, ou le planteur de choux. Celui-ci était également d'une naissance obscure; son père avait été un jardinier Valaque du village de Ploësci, du district de Prahova. Aussitôt qu'il fut en état de porter un mousquet, il prit service dans l'armée, et comme il possédait un grand courage, il parvint bientôt à de grands honneurs. Il fut nommé Grand-Maître de la principauté, en même tems que son collègue et son égal en cruauté, Ghina fut nommé Grand-Trésorier. Méchant, avare, aimant à verser le sang, il tira grand avantage de la dignité d'Armassu qui lui donnait la présidence du tribunal criminel, l'inspection des prisons, et la charge de s'emparer de tous ceux qui étaient soupçonnés de quelque crime. Aussitôt qu'il se vit muni de ce grand pouvoir, il n'épargna plus ni boïars, ni prêtres, ni marchands. Il envoyait des gens armés pour exécuter ses plans sanguinaires. Avait-il entendu parler d'un homme riche, aussitôt il lui inventait un crime, le fesait enfermer et s'emparait de ses biens. Il fit assassiner plusieurs boïars, et fit enterrer sécrètement leurs cadavres dans les latrines: il fit couper le nez et les oreilles à d'autres, et après les avoir exposés sur la place publique, il les envoyait aux travaux forcés dans les salines. Enfin personne n'était plus sûr de sa vie, personne ne pouvait plus se mettre à couvert de sa rage: tout le monde se plaignait, mais aucun n'osait résister ou se révolter. Rien que lorsqu'il toussait, ou qu'il fesait trembler dans ses mains sa massue, tous ceux qui étaient près de lui se cachaient. Le peuple exasperé quittait en grandes troupes la Valachie. A la fin les Valaques et surtout les soldats se déterminèrent à la révolte. La victoire de Mathieu I sur les Moldaves, le 17 mai 1653, fit sentir au peuple ses propres forces et ses droits. Les Seimeni orgueilleux de leur triomphe et exasperés par les cruautés du Grand Armassu, fraternisèrent avec les Trabants, la garde prétorienne des princes Valaques, et élevèrent l'étendart de la révolte. Le peuple fit aussi en secret cause commune avec les soldats. Peu de tems après leur retour à Tîrgoviste, les deux ordres militaires des Seimeni et des Trabants, entrèrent dans la cour

du château, avec des canons, pénétrèrent jusque dans la chambre où gisait Mathieu I, souffrant de sa blessure, et demandèrent une solde trois fois plus grande: si non, ils menaçaient de briser le trésor et de se partager les richesses. Une autre fois ils ajoutèrent l'insulte à leurs exigences: ils dirent au prince, que comme il était vieux et malade, il devait abdiquer et quitter la pourpre pour le froc. A la fin ils ne mirent plus de bornes à leur audace. Armés de canons, ils entrèrent dans le château, demandèrent à grands cris qu'on leur livrât le Potier et le Planteur de choux, à qui ils voulaient, disaient-ils, apprendre à leur manière, à faire des pots et à planter des choux. Ils accusaient, et avec raison, ces deux ministres comme les auteurs de tous les maux. Le prince ayant refusé de leur livrer ses deux conseillers, ils brisèrent les portes, pénétrèrent à grands flots dans la Spâtârie ou salle du trône, y cherchèrent les deux coupables, et ne les y ayant pas trouvés ils se précipitèrent dans le cabinet du prince malade. Ils poussèrent l'audace jusqu'à chercher les deux ministres sous le lit de Mathieu; enfin les ayant trouvés, ils les conduisirent devant le Voëvode, les depouillèrent de leurs habits, les fouettèrent en sa présence, et les entrainèrent enfin dans une plaine où était postée toute l'armée revoltée et les hâchèrent en petits morceaux. Après cette horrible vengeance ils coururent à leurs habitations, et s'emparèrent de toutes leurs richesses, trésors indignement amassés et indignement dispersés. De là ils allèrent tuer le Clucern Socolu Cornâceanu, qui était malade et pillerent sa maison. Cet assassinat fut la fin du premier acte de la révolte; Mathieu à force d'argent parvint à faire rentrer pour un moment les rebelles dans le devoir. A peine les troupes s'étaient elles appaisées qu'un chagrin domestique vint aggraver les maux du prince: le 15 août 1653, sa femme Hélène mourut; il la pleura amèrement, car elle était restée son unique amie, tandis que tout le peuple la maudissait. Il n'épargna rien pour ses funérailles qui eurent lieu avec la plus grande pompe, dans Tîrgoviste. Sa blessure commençant à se cicatriser, il voulut pour achever sa

convalescence, visiter Argessu, la vieille capitale de la Valachie. Après avoir vu la résidence des anciens héros de la Valachie, leurs tombeaux, le superbe temple gothique de cette ville, il retourna à Tîrgoviste. A son arrivée il en trouva les portes fermées, les canons braqués le long des fossés sur lui; les Trabants et les Seimeni qui s'étaient de nouveau révoltés, lui déclarèrent du haut des murailles qu'ils ne voulaient plus être gouvernés par lui, et que par conséquent il devait ou évacuer le pays, ou se faire moine. Trois jours Mathieu I resta avec sa suite sous les murailles de la ville, mourant de faim et de soif, car même pour de l'argent on ne voulait pas lui envoyer des vivres de la ville. Enfin à force de promesses et d'argent, il obtint l'entrée de Tîrgoviste; mais pour cela les rebelles ne s'étaient pas appaisés. Au contraire, encouragés par la timidité du prince, ils se livrèrent à tous les excès. Ils couraient dans les rues, pillaient les maisons, tuaient les boïars, enfonçaient les caves et y commettaient toutes sortes d'orgies avec leurs femmes et leurs enfans. Mathieu I ne savait que faire pour remedier à tous ces désordres; d'un côté il ne pouvait compter que sur la fidélité d'un petit nombre de soldats, et d'un autre côté il n'avait rien à espérer du peuple dont l'ancien amour pour lui s'était changé en haine, à cause des cruautés de ses deux ministres. Dans un conseil secret où prirent part les boïars qui lui étaient restés fidéles, on se décida à appeler au printems prochain trente mille Tartares, et les troupes du prince de Transylvanie pour soumettre les rebelles: mais Mathieu ne put pas mettre à fin ce projet. Sa blessure s'étant rouverte, et étant tous les jours chagriné par ses soldats, il tomba malade et mourut dans la matinée d'un dimanche, le 8 avril 1654, après un règne de vingt-un ans, moins cinq mois et onze jours, et dans un âge plus qu'octogénaire [1]). Il mourut aux cris des rebelles, au bruit des malédictions de son peuple; sur le bord du tombeau il ne vit que des mécontents, et n'entendit que des plaintes; il quitta la vie

1) Engels Gesch. der Wal. p. 293, et Photino, t. 2, p. 185 et suiv.

avec le chagrin de voir aneanti tout ce qu'il avait fait de bien pendant vingt ans, et avec la triste conviction que les maux dont il avait été la cause ne finiraient pas avec son dernier soupir. Ce prince à qui la postérité plus juste que ses contemporains, a donné les éloges qu'il méritait, possédait la bravoure et les talens militaires de Michel II, unis à l'amour de la paix et du bien-être de ses sujets. Il a travaillé et puissamment travaillé à restituer à la Valachie son ancien éclat, pendant peu de tems il a beaucoup fait; mais c'était l'ouvrage d'un géant, d'un Dieu que de rendre l'état des Valaques aussi puissant qu'autrefois. Malheureusement, il fut entouré de mauvais ministres et c'est ainsi qu'un règne qui promettait dans le commencement une page brillante dans l'histoire, finit par une anarchie terrible, et par la destruction de tout ce qui était bon et juste. Il crut travailler à la prospérité de la justice et des bonnes moeurs, en publiant pour la première fois des lois écrites, et c'est justement sous son règne que les Valaques donnèrent l'exemple de l'insubordination, et de la révolte envers leur prince. Soyons pourtant justes: ce ne sont pas les Valaques qui sont coupables. C'est Ghina, c'est un Grec qui prépara la révolte par ses tyrannies, et ce sont des Serviens et des Bulgares qui la firent éclater. Mathieu I est seulement coupable de s'être laissé aveugler par de mauvais ministres, et d'avoir trop compté sur des troupes étrangères qui n'avaient dans le coeur aucun sentiment du bien et de l'honneur. Ah, c'est une chose triste pour un prince que de voir sur son lit de mort, annuler tout ce qu'il avait fait de bon, pendant une vie entière, de voir périr le fruit de vingt ans de peines et de travaux! Ce fut envain qu'il tâcha de retarder la ruine de la Valachie: ce fut envain qu'il y consacra toutes ses forces; le malheureux pays des Valaques continua à tomber depuis lui jusqu'en 1821; quelques princes retardèrent un peu sa chûte; mais un seul homme ne pouvait la détourner: il y fallait une masse d'hommes, un grand événément et cet événément fut la révolution d'Ypsilanti [1]).

1) Le prince Cantimir, qui commet quelques fois de fautes d'a-

Sur son lit de mort, Mathieu I avait déclaré pour héritier de tous ses biens le fils naturel de Serban I, Constantin et l'avait désigné à ses boïars comme candidat à la principauté. Après sa mort les électeurs suivirent ses dernières volontés en

---

nachronisme, cite un fait qui se passa sous le règne de Mathieu I, mais qu'il ne donne pas pour certain. Ce fait incertain est adopté pour vrai par Carra p. 111, par Gebhardi p. 409, et par Engel p. 297. Cantimir raconte ainsi cette anecdote dans son histoire de l'Empire Ottoman, t. 4, p. 74. „Toute l'Europe a retenti du nom de Maurocordato; l'histoire de sa vie n'est peut-être pas aussi connue. Je vais pour la satisfaction du lecteur, donner quelque ebauche de sa généalogie, sur laquelle cependant je n'appuie que faiblement, le sujet n'étant pas bien avéré. Sous le règne du Sultan Amurat IV, fameux par la prise de Bagdad, vivait à Constanfinople un très-riche Grec, Sorguj de la cour, c'est-à-dire pourvoyeur de boeufs et de montons, le boucher du Sultan, connu dans les comptes et registres sous le nom de Scarlatos, Σκαρλάτος. Il acquit bientôt des richesses considérables, et ainsi se fit connaître aisément à la Cour, où le bien donne, comme partout ailleurs, un accès facile. C'était le tems de la grande inimitié entre Basile, prince de Moldavie, et Mathieu, prince de Valachie: ces deux princes cherchaient à se dépouiller mutuellement, mais leur crédit et leurs richesses étant égales, ils n'avançaient rien l'un contre l'autre sinon qu'ils réussissaient parfaitement à s'appauvrir. Scarlatos favorisait Basile, et comme il avait l'oreille du Vizir, Mathieu en souffrait infiniment plus que son rival, et se voyait tous les jours susciter de nouvelles difficultés. Il prit le parti de gagner Scarlatos par l'endroit sensible: sa femme étant morte, il lui demanda sa fille Roxandra en mariage. Scarlatos ayant donné son consentement, les fiançailles furent célébrées à Constantinople avec toute la splendeur possible, par le Procureur du prince Mathieu. Peu de jours après la cérémonie, Roxandra est attaquée de la petite vérole; cette maladie, non seulement diminua considérablement sa beauté, mais encore lui fit perdre un oeil. Son père fait de son mieux pour cacher cette disgrâce, et envoie sa fille à son gendre, accompagnée d'une dot immense, recommandant à Roxandra de se tenir soigneusement le visage couvert à la manière des femmes turques, et de ne se laisser voir à qui que ce soit, que le mariage n'ait été accompli. Roxandra se met donc en chemin; elle arrive à Tirgoviste et est reçue dans un appartement magnifique. Le Prince envoie d'abord demander pour lui seul la permission de voir la Princesse; puis il la fait prier de recevoir les respects des Baronnes (c'est-à-dire femmes des boïars): elle refuse l'un et l'autre s'excusant sur la défense que son

nommant pour leur Voëvode son fils adoptif Constantin, surnommé le camard (chîrnul) dernier rejeton, quoique illégitime de la famille des Basaraba. Constantin I était un homme bon, sage et pieux: en montant sur le trône il promit d'être un bon prince, et de mettre fin à l'anarchie, et il tint ses promesses. Peu de tems après les funérailles de Mathieu I, son bienfaiteur, il reçut, le 1 juin 1654, sa confirmation de la part de la Porte: comme prince approuvé par le Sultan, il n'eut rien à craindre du côté du chan des Tartares, de George Rácóczy II, prince de Transylvanie, et d'Etienne, prince de Moldavie. Pour établir la tranquillité dans le pays et s'attirer l'amour du peuple, il paya au Sultan de sa caisse particulière, le tribut ordinaire du pays (haraciu en turc haratsch) et le présent pour son joyeux avénément ou poclonu. Il publia une amnistie entière et exempta le pays de toutes les contributions pendant trois mois. Pour se réconcilier avec les soldats, et

---

père lui avait faite sous les plus terribles imprécations, de laisser voir son visage à personne tant qu'elle demeurerait fille. Le Prince ne la pressa pas davantage, seulement il dit qu'apparemmant la dame se sentait quelque imperfection. Roxandra fit à cette espèce de reproche une réponse artificieuse. „J'ai, dit-elle, tout ce que doit avoir une fille, et si le Prince se repent de son engagement, je suis prête à m'en retourner d'où je suis venue: la fille de Scarlatos ne manquera jamais de mari." Une réponse si vive de la bouche d'une fille trompa le prince. „La noce se fit, mais après la première entrevue Mathieu fut si irrité de se voir le jouet de Scàrlatos, qu'il lui renvoya sa fille avec toute sa dot. Scarlatos ne respirait que la vengeance lorsque la mort vint mettre fin à tous ses soucis. Peu de jours après le retour de Roxandra, il fut assassiné par un Janissaire qu'on publia avoir été gagné par Basile, prince de Moldavie. Roxandra épousa plus tard Pantelis Maurocordato, marchand de soie de l'île de Chio, et c'est de ce mariage que sortent les Maurocordato.

Que Mathieu I ait épousé la fille de Scarlatos, c'est ce qui est impossible· en 1633, lorsque Basile n'était pas encore sur le trône de la Moldavie, le prince de Valachie était déjà marié à la princesse Hélène, celle-ci mourut en 1653, le 15 août, et dans le mois d'octobre de la même année Basile enchaîné était envoyé à Constantinople.

pouvoir s'en servir ensuite contre les troupes étrangères, il donna aux Trabants et aux Câlârassi ou Cavaliers libres le privilège de ne pas payer la dîme pour les brebis, les porcs et les abeilles qui appartenaient à leurs familles. Il habilla toute l'armée de nouveau, et fit présent aux officiers d'habits de velours et de soie. Il en invitait souvent à table les principaux, et se montrait affable envers eux. Pour tous ses autres sujets il était impartial, doux, compatissant envers les pauvres, bon envers tous. Il n'oublia non plus le clergé; lui, ainsi que sa femme Balassa, bâtirent plusieurs églises à Bucarest et à Craïova, et firent plusieurs dotations au saint tombeau et au mont Athos.

Se voyant affermi dans le pays, il crut que le tems était arrivé de délivrer la Valachie des soldats Serviens qui, à chaque moment, pouvaient rallumer la guerre civile. Il crut que le meilleur moyen pour y arriver était celui d'exciter la jalousie et la discorde entre les soldats indigènes, et les soldats étrangers. Après s'être attiré peu à peu l'amour des Trabants, le corps militaire, le plus considérable et le plus influent de la Valachie, il en invita les officiers le 17 février 1655, à la cour, et se prépara à frapper le grand coup. Après les avoir bien traités à table, il leur fit de nouveaux préseens, leur rappela ses anciens bienfaits, leur en promit de plus grands, et leur fit sentir à la fin la nécessité de congédier les Serviens, qui étaient dans le corps des Seimeni. Ces soldats, dit-il, ont été utiles sous le règne de Mathieu I, à cause de ses guerres continuelles; mais maintenant que la paix règne, ils sont inutiles, et à charge au peuple qu'ils oppriment par leurs vexations. Il leur conseilla de l'aider à les chasser du pays; s'ils ne voulaient pas en sortir de bonne volonté, et promettait de payer aux chefs des Trabants la solde des officiers des Seimeni. Les Trabants y consentirent et promirent au prince le secours de leurs bras. Mais à peine ces projets furent ils découverts aux simples soldats, que ceux-ci qui étaient unis aux Seimeni par des liens de parenté et de mariage, se révoltèrent, entrèrent à grands flots dans le

château et se mirent à massacrer les boïars qu'ils soupçonnaient les conseillers du Prince. Les premières victimes de leur rage furent le grand ban Ghiorma, Draganu fils du Vestiar Pappa de Greceani, le Vestiar George Carida, Pappa fils du Vornicu Preda Brancovanu, fondateur de la famille des Brancovanu, Hriste fils du Clucern Socolu Cornoceanu qui avait été tué par les mêmes Seimeni dans leur première révolte sous Mathieu I, et une foule d'autres boïars, la fleur de la noblesse Valaque, tels que le Slugeru Udre Doïcescu, Preda Benga de Maïa, les capitaines Ghida, Ivan et Iancu Càlinescu, etc. Les autres boïars se sauvèrent dans les pays voisins, et le prince resté seul était prisonnier dans son propre palais et obligé de regarder comment les soldats devastaient le beau pays de Valachie. Il n'y eut pas de crime, pas de sacrilège qu'ils ne commissent: ils ne respectaient plus rien de ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes. Ils insultèrent le prince, l'un lui jeta un morceau de bois au visage, d'autres s'emparèrent du trésor public. Tous couraient dans les rues, entraient dans les églises, arrachaient les prêtres à leurs autels, les dépouillaient de leurs ornemens qu'ils donnaient comme parure à leurs femmes, se servaient dans leurs débauches des vases sacrés, foulaient aux pieds les osséments des saints et des morts, et ne laissaient dans les églises que les murailles et des chaises brisées [1]). La populace suivit l'exemple des soldats: elle se mit à piller dans les villes, dans les villages, la plus grande anarchie régnait dans le pays; aucune propriété n'était sure, toutes les vies étaient en danger: on voyait en Valachie les mêmes crimes, le même régime de la terreur qui un siècle plus tard devaient se montrer sur un théâtre plus grand, et dans des formes encore plus horribles. Et Constantin I, comme le malheureux Louis XVI, était forcé d'être le spectateur de toutes ces cruautés, de toutes ces infâmies. De sa prison il parvint à écrire aux princes de Transylvanie et de Moldavie, et à les engager à venir à son secours. Ces deux Voëvodes partirent

1) Engels Gesch. der Wal. p. 298 et suiv. et Photino, t. 2, p. 196 et suiv.

aussitôt avec leurs armées pour la Valachie: à cette nouvelle Constantin I appela les chefs des rebelles et leur dit: „Rácóczy vient menacer mon trône avec une armée. Soyez donc „prêts et braves, comme vous avez été dans vos combats passés." Les soldats accueillirent ces mots avec joie et à grands cris. „En avant, en avant, montrez nous seulement l'ennemi! Le prince monta à cheval et sortit avec toutes ses troupes de Bucarest, mais à la seconde halte, il parvint à se sauver du camp, et alla à Rusdschuk. Après sa fuite les rebelles élurent pour leur prince un certain Hriza, ou Hrizica, lui placèrent sur la tête le panache du commandement (surguci), lui prêtèrent serment de fidélité, et marchèrent pour attaquer les ennemis. Le prince de Moldavie était campé à Sêrata près de Buzeu: Rácóczy était sur les rives de Teleajin. Les rebelles résolurent d'attaquer les Transylvains comme étant plus près d'eux. Le 17 juin 1655 ils se présentèrent devant le camp: Rácóczy qui n'était pas encore préparé au combat, voulait se retirer; mais le capitaine de ses Allemands Gaudi, remarquant le désordre des rebelles, parvint à l'engager à accepter le combat. Les soldats insurgés, aussitôt après avoir reçu l'ordre de marcher à l'ennemi, se précipitèrent à grands cris: sans aucune discipline, les fantassins mêlés aux cavaliers, ils étaient, dit Miron, comme les abeilles sans leur reine. Chaque bataillon cherchait à arriver le premier; les buffles qui trainaient les canons étaient frappés à coups de baton pour aller au grand trôt. Aussitôt que quelques bataillons furent arrivés sur les bords du Teleajin, ils commencèrent l'attaque, sans attendre les autres. Les buffles en arrivant près de l'eau, mourant de soif, se précipitèrent dans la rivière avec leurs canons, après avoir marché sur les artilleurs qui cherchaient à les empêcher. Rácóczy profitant de ce désordre fit passer la rivière à une partie de ses troupes, et les rebelles se virent cernés. Ils perdirent courage, une partie se laissa massacrer [1]) une autre prit la fuite, et se dispersa dans le pays, sous des habits de paysans et de mendiants. Après cette bataille, le prince de Moldavie se réunit

1) Miron, p. 429 et suiv.

à Rácóczy II: tous les deux ils dissipèrent les Seimeni dans plusieurs autres rencontres, et après avoir replacé Constantin I sur son trône, ils retournèrent dans leurs pays. Au commencement de 1656 le reste des Seimeni se révolta de nouveau à Bucarest et à Brăila: le prince envoya contr'eux les troupes qui lui étaient restées fidèles. Les rebelles furent de nouveau vaincus, et leur Voëvode Hriza qu'il avait comblé de bienfaits, et avait nommé Grand Spatar, fut fait prisonnier et conduit devant Constantin I qui, à la prière de Rácóczy, lui accorda la vie et lui permit d'entrer au service du prince de Transylvanie avec cinq cents autres Seimeni. Ces Seimeni furent chargés de garder la ville de Weissenbourg tandis que Rácóczy avec une forte armée à laquelle les princes de Moldavie et de Valachie avaient aussi envoyés chacun deux mille hommes, marchait contre la Pologne: mais tandis que le prince de Transylvanie était vaincu, les cinq cents Serviens, profitant de la circonstance, s'avancèrent en Valachie jusqu'au monastère de Bistrizza, et se livrèrent au pillage. Un corps d'armée Valaque, commandé par le Vornicu Preda Brancovanu, ennemi acharné des Seimeni qui avaient tué son fils Pappa, marcha à leur rencontre près du bourg de Benghe: les rebelles furent vaincus de nouveau et les prisonniers, parmi lesquels se trouvait aussi Hriza, furent pendus [1]). Constantin I qui voyait qu'il ne pourrait rester en paix, tant qu'il y aurait dans le pays, des Seimeni, envoya des troupes dans tous les districts avec l'ordre de s'emparer de tous les soldats qui avaient pris part aux derniers troubles: tous ceux qui furent pris, furent jugés et empalés [2]), et c'est ainsi que Constantin I parvint à délivrer la Valachie d'une troupe de soldats étrangers qui étaient bien plus nuisibles, qu'utiles et qui comme les Strelitz fesaient trembler les princes et les paisibles habitants.

Constantin I n'avait plus rien à craindre des Seimeni; ils étaient entièrement exterminés; il pouvait régner en paix et s'occuper du bonheur de la principauté. Mais la Turquie n'a-

1) Engels Gesch. d. r Wal. p. 299 et suiv. et Photino, t. 2, p. 198 et suiv. — 2) Miron, p. 432.

vait pas oublié qu'il avait donné des secours à Rácóczy pour marcher contre la Pologne alliée de la Porte. Le Grand Visir l'appela le 15 janvier 1658 à Constantinople: le Prince de Valachie répondit que s'il allait à Constantinople ce ne serait qu'avec son sabre, Le Sultan irrité nomma pour Voëvode Mihne, grec d'origine et fils d'un serrurier, et commanda au chan des Tartares de se tenir prêt à Akkerman avec quarante mille hommes, et à Faslipascha gouverneur de Silistrie d'entrer en Valachie par Rusdschuk. Fasli acheté par Constantin I par une somme de vingt mille ducats, au lieu de se hâter d'entrer en Valachie et de s'emparer du prince, lui donna dix-sept jours de tems, pour amasser ses richesses, brûler les faubourgs de Tirgoviste et se sauver en Transylvanie [1]. En 1659, un an après sa déposition, il y reçut des troupes de Rácóczy, pour aller conquérir la Moldavie, mais ayant été battu à Iassi, il se sauva de nouveau en Transylvanie, et de là en Pologne où il finit ses jours. En lui s'éteignit la famille des Basaraba de laquelle la Valachie a élu presque tous ses princes pendant quatre cents dix-sept ans, depuis 1241 jusqu'en 1658. La famille des Basaraba a donné à la patrie, outre plusieurs princes à talens secondaires, quatre grands Voëvodes, Mircele-Grand, l'instituteur de l'armée, Rodolphe-le-Grand, le réformateur du clergé, Michel-le-Brave, le héros et le conquérant, et Mathieu I, le législateur de la Valachie.

Mihne III, fils de Jean-le-Sourd (Ieni Surdul) serrurier grec en Valachie, quitta bien jeune la maison paternelle [2], et alla servir comme page le vieux Kenaanpascha, le conquérant d'Achiska, en se donnant pour descendant des princes de la Valachie. Dans la maison de son maître il apprit à fond les trois langues arabe, persane et turque, prit toutes les manières des grands de la Porte, se revêtit du costume turc et adopta pour coeffure le Kalpak de zibeline [3]. Le 17 février 1658, il entra en Valachie, forcé de voir tranquillement comment les Tartares et les Turcs après s'être unis aux Trabants pil-

1) v. Hammer, t. 3. p. 485. — 2) Photino, t. 2, p. 205. — 3) v. Hammer, t. 3, p. 509.

laient et massacraient les habitants; le Voëvode au lieu dé les punir, les y engageait en secret; car dès son avénément au trône il avait résolu de se rendre indépendant et pour forcer le peuple à se révolter avec lui, il voulait l'exaspérer contre les Turcs [1]. Après son entrée dans Tîrgoviste il se fit sacrer et couronner par un moine grec, archiduc de Valachie, et se donna beaucoup de peine pour obtenir de la Porte un diplôme qui lui reconnaissait ce titre [2].

Aussitôt après son avénément au trône il commença les préparatifs pour la révolte: l'occasion était bonne et le tems favorable, car Rácóczy, détrôné par les Turcs, s'était emparé de nouveau des rênes de l'état malgré eux, et Etienne Voda de Moldavie avait été aussi chassé par le Sultan. Il pouvait par conséquent compter sur les nombreux partisans que les deux Ex-Voëvodes avaient encore en Transylvanie et en Moldavie. Pendant le printems et l'été de 1658, sous prétexte de se mettre en état de résister aux attaques des Turcs, il fit préparer des drapeaux, fondre des canons, amasser des armes et de la poudre. Il organisa les Trabants, rétablit l'ordre des Seimeni, les disciplina, les partagea en régimens et en compagnies, et transforma en citadelle l'église de Radu Voda, laquelle est située à un coin de Bucarest. Le peuple qui croyait que tous ces préparatifs étaient pour assurer sa paix, et non la troubler, élevait jusqu'aux nues la haute sagesse de ce prince, rusé et fidèle au caractère faux des Grecs. L'occasion de la révolte se présenta bientôt. Rácóczy, quoique détrôné en novembre 1657, était remonté, comme nous l'avons dit, sur le trône le 24 janvier 1658, et le 4 juillet de la même année avait remporté à Lippa une grande victoire sur le Pascha de Pesth. Les Turcs se préparèrent à laver cette honte; vers la fin de juillet une armée turque et le chan des Tartares entrèrent en Valachie pour marcher contre les Transylvains, tandis que le fameux Grand Visir Köprili entrait d'un autre côté dans la principauté de Rácóczy. Les Voëvodes de Mol-

1) Engels Gesch. der Wal. p. 282. — 2) v. Hammer, t. 3, p. 508.

davie et de Valachie, comme vassaux de la Porte, devaient joindre l'armée turque. A l'approche des Tartares, Mihne III appela ses boïars, et leur découvrit l'intention qu'il avait de secourir le prince de Transylvanie, et de tourner les armes contre les Turcs. Les malheurs avaient rendus sages les boïars; ils voulaient de toutes leurs forces être délivrés des Turcs, mais l'issue de leur révolte leur paraissait douteuse. „La Valachie, dirent-ils, est trop épuisée, trop petite, trop „faible, pour résister aux Turcs donc l'empire s'étend presque „depuis le lever jusqu'au coucher du soleil; Rácóczy même est „serré de trop près, pour que nous puissions compter sur son „assistance." Mihne III leur reprocha leur manque de courage „je ne ferai rien avec vous, lâches; venez seulement jus-„que sur les bords du Teleajin; de là vous pourrez retourner „dans vos maisons. Je compte sur mes soldats qui sauront „bien aiguiser leurs sabres sur les Turcs!" Les boïars y consentirent, et allèrent avec leurs milices jusqu'à Ceoplea; là le Voëvode rassembla ses généraux et ses capitaines. Il employa toute la force du commandement, des promesses, de la persuasion pour les engager à prendre les armes contre les Turcs; mais à peine les soldats connurent-ils le but des préparatifs qu'ils s'élevèrent en murmures. „Nous ne voulons „pas et nous ne pouvons pas, criaient-ils, en venir aux mains „avec les Turcs; le sabre du Sultan est bien plus long que „le nôtre, et d'ailleurs le chan des Tartares est déjà en marche!" Mihne III vit bien qu'il ne pourrait rien faire avec ses soldats; il se détermina à les entraîner par ruse jusqu'à l'armée de Rácóczy, et là, secondé par les Transylvains, à forcer les Valaques à la guerre. Il était déjà arrivé aux pieds des Carpates, à Ceressi, et allait monter le mont du roi, (munte le craiului) pour pénétrer en Transylvanie, lorsque les boïars découvrirent son projet; les uns l'abandonnèrent et allèrent avec leurs milices dans leurs villages, d'autres se sauvèrent dans le camp de Kadripascha de Silistrie, et accusèrent le prince de vouloir s'unir avec Rácóczy. Mihne III se voyant abandonné et presque seul, prit un parti désesperé; il résolut de

se jeter dans les bras de Turcs. Il alla trouver Kadripascha et le chan des Tartares, les gagna à force d'argent, et parvint à leur faire croire qu'il était innocent: comme il avait appris les noms des boïars qui l'avaient accusé, il les accusa à son tour d'avoir voulu le forcer à se joindre à l'armée transylvaine. Il parvint même à faire tuer ses accusateurs, les grands Spatars Pervu Bârcânescu, et Istrati Ghîndescu, l'Aga Radu Bêrsescu, le capitaine des Rouges Vintila, et Badea, chef des prisons (Vâtavul pusscâriei). Du camp turc il envoya le grand maître d'armes Dinca Sêrbu, ou le Servien, pour tuer le Grand Ban Preda Brancovanu, ainsi que le Postelnicu Constantin Cantacuzène [1]), et son gendre le Ban Filipescu: ces deux derniers, avertis à tems se sauvèrent en Moldavie avec leurs familles. Ces trois boïars innocents de tout crime, étaient poursuivis injustement. Mihne III dont les affaires étaient tournées d'une tout autre manière qu'il ne le voulait, se vit obligé d'agir contre ses propres intérêts; il alla avec les Turcs en Transylvanie, et les aida à placer comme Voëvode, Achatius Barcsay qui monta sur le trône le 6 novembre 1658. Le Grand Visir Köprili partit après cette conquête, et chargea le Pascha de Pesth, Kenaanpascha, et celui de Silistrie, Dschan Arslanpascha de tenir en paix la province conquise. Mihne III avait reçu du premier la permission de retourner dans son pays, sans la demander au second. Lorsqu'il alla prendre congé de celui-ci, Arslanpascha lui donna un coup de poing dans la poitrine. „Hé, giavour! lui dit-il, ne suis-je donc pas le gouverneur „de Silistrie auquel tu dois demander la permission de ton re„tour!" Mihne III, pour le moment, n'était pas le plus fort; il se tut, dévora l'affront, mais jura de s'en venger à la première occasion. Il retourna tranquillement en Valachie; mais lorsque Arslanpascha passa par sa principauté pour retourner à Silistrie, il l'attaqua si subitement qu'Arslan ne put qu'au

1) La famille des Cantacuzène est établie en Moldavie et en Valachie depuis le quinzième siècle: elle prétend descendre de la famille impériale des Cantacuzène, par Manuel, petit-fils de Jean Cantacuzène, et qui rendit Messine aux Turcs.

risque de sa vie, se sauver de l'autre côté du Danube, vis-à-vis de Sistova [1]).

Barcsay avait promis à Rácóczy de lui rendre le trône, aussitôt qu'une occasion se présenterait; Mihne III avait fait aussi un traité avec eux et tous trois avaient résolu de se soustraire à l'autorité de la Porte; mais bientôt Barcsay changea d'opinion, et visa même à la principauté de Valachie. Au commencement de 1659 il découvrit à la Porte les liens d'amitié qui unissaient Mihne III à Rácóczy II: il croyait probablement que les Turcs condamneraient Rácóczy sans l'entendre. Le chargé d'affaires du prince de Valachie à Constantinople, découvrit le danger; à force d'argent il parvint à gagner les membres les plus influens du divan. Mihne III eut même le bonheur de trouver le traité conclu entre Barcsay et Rácóczy: fort de ce précieux document, il se hâta de l'envoyer à Constantinople. Les affaires tournèrent à son avantage, et le Pascha de Pest reçut l'ordre de ne pas secourir Barcsáy, si ses ennemis l'attaquaient [2]). Sûr du côté de Barcsáy, Mihne III recommença plus fort que jamais, ses préparatifs de guerre, tout en flattant les Turcs, en empruntant de l'argent des principales maisons de banque de Constantinople, en fêtant les Paschas des rives du Danube, en fesant entrer un grand nombre de Turcs dans les rangs de ses Seimeni, de ses Delii ou Braves, de ses Besslii et de ses Sârâcei, et en montrant en secret aux Turcs qu'il était musulman. Plusieurs boïars, fatigués de vivre dans l'exil, demandèrent leur pardon au prince et ils l'obtinrent pour le moment. Constantin Cantacuzène et son gendre restèrent seuls éloignés de la Valachie. Mihne III les accusa de félonie auprès de la Porte. Cantacuzène fut appelé à Constantinople: fort de son innocence, il parut devant le divan, s'y défendit avec courage remporta la victoire sur ses ennemis et gagna l'estime de tous les ministres turcs.

---

1) v. Hammer, t. 3, p. 508. — 2) Gebhardi, Gesch. der Wal. p. 413.

Mihne III ne devait plus tarder; son ennemi était en considération près de la Porte, et à chaque moment il pouvait être précipité du faîte des grandeurs. Il leva l'étendart de la révolte. Le premier acte de cette révolte dont le dernier devait être sa défaite, fut le massacre de tous les boïars influents qui pouvaient s'opposer à ses plans. Le Vornicu Radu Ghîndescu et ses deux frères, le Spatar Udriscea, le Clucera Diicu, le grand Stolnicu Fârcâssanu, et beaucoup d'autres boïars, laissèrent leurs têtes dans les mains du bourreau. D'autres furent étranglés, précipités du haut du château sur le pavé où les soldats les foulèrent aux pieds. La sépulture même leur fut refusée; leurs cadavres furent placés sur du fumier ou jetés dans les latrines; on tortura leur femmes avec des charbons ardents pour leur faire avouer leurs richesses [1]). Par des cruautés inouies et par un massacre général, le tyran voulait empêcher les bouches de murmurer: il voulait que le silence des tombeaux regnât dans son pays! Le second acte fut encore plus sanglant: dans le mois d'août 1659, il fit entourer Tîrgoviste de troupes et massacrer tous les Turcs qui s'y trouvaient. De là il se dirigea vers Giurgevo et Brâila, forteresses occupées par des garnisons turques, brûla ces deux places-fortes, en passa les troupes au fil de l'épée, et s'empara de tous les biens des Turcs et même des marchands Chrétiens. Après avoir chassé les Turcs de toute la Valachie, il organisa son armée, plaça plusieurs officiers des Trabants, dans les autres ordres pour les exercer, les revêtit de brillants uniformes, habilla tous les Trabants à la manière des Spahis turcs, et, fier de ses troupes, il attendit de pied ferme les Osmanlis. Après avoir renouvellé son alliance avec Rácóczy, il résolut, de concert avec lui, de chasser de la Moldavie le prince Ghica, et de mettre à sa place Constantin I, ex-voëvode de Valachie. Dix-mille Transylvains sous Mikes, et dix-mille Valaques sous les ordres du Vornicu George Bâleanu et du Spatar Dumitrasscu Sêrbul, beau-frère du prince, entrèrent en Moldavie et

---

1) Photino, t. 2, p, 210.

le 15 septembre 1659 vainquirent Ghica aux environs de Iassi. Ghica se sauva à Bender, où s'était rassemblée l'armée tartare forte de cinquante mille hommes, pour marcher contre les Valaques: de là il alla à Andrinople. A la première nouvelle de la révolte de Mihne III, le Sultan eut peine à y croire: aussitôt qu'il n'eut plus à en douter, il envoya au chan des Tartares un habit et un sabre d'honneur, avec l'ordre d'entrer en Valachie, tandis que le gouverneur de Bosnie Sidi Ahmed fut nommé Pascha de Pesth, et le Sandjac d'Ilbessan, Mohammedbeg fut nommé pascha de Silistrie. Mihne III fut declaré traître à la Turquie, et sa déposition fut ordonnée. Ghica qui s'était sauvé à Andrinople chez son protecteur et ami le Grand Visir Köprili, fut nommé prince de Valachie, et Etienne fils de Basile Lupu, ancien prince de Moldavie, Voëvode de ce dernier pays. Les Tartares pendant ce tems renforcés de Polonais et de Cosaques, étaient éntrés en Moldavie, et le 2 novembre sous les ordres de leur chan Kalgha Ghasigirai avaient livré aux troupes Valacotransylvaines, sur les bords du Bahlui une bataille sanglante qui dura trois jours. Les Tartares vainquirent à la fin: deux mille Valaques et Transylvains restèrent sur le champ de bataille, ou se noyèrent dans la rivière de Bahlui et dans les marais qui sont aux environs de Iassi [1]). Tandis que cette défaite arrivait en Moldavie, Mihne III partait en Valachie, de Tîrgoviste avec un autre corps d'armée, à la rencontre des Turcs qui venaient de Rusdschuk: au village de Frâtesci il remporta même une pe-

1) Photino et Radu de Greceani disent qu'ils n'y eut dans cette bataille que deux mille Valaques et Transylvains de tués; mais Naima, historien turc cité, par Monsieur de Hammer, dit qu'il y en eut dix sept mille sept cents. Toute l'armée n'était forte que de vingt mille hommes, et si sur un pareil nombre il y eut à peu-près dix huit mille morts, la défaite des Valaques a été plus glorieuse que la victoire des Turcs; un si grand nombre de morts prouve une longue résistance et cette brave défense est aussi glorieuse que la mort des Lacédemoniens aux Thermopyles, celle de la garde impériale à Vaterloo, et le massacre du bataillon sacré des Eteristes dans les plaines de Drâgâssani.

tite victoire sur une division de l'armée turque: mais pendant la nuit, ayant appris la défaite de son armée en Moldavie et la nouvelle que Ghica, nommé prince de Valachie par la Porte, s'avançait avec les Tartares pour s'emparer de sa principauté, il perdit courage. Avec l'espoir d'attirer les Turcs dans les montagnes, il se retira à Tîrgoviste: quand il y fut, les Trabants se révoltèrent et voulurent l'enfermer dans la citadelle et le rendre aux ennemis. A force d'argent il parvint à les appaiser; pendant la nuit il se sauva en Transylvanie où il mourut misérablement après un règne d'un an et de trois mois.

Les Valaques s'étaient accoutumés à recevoir sans murmure les Princes que le premier batelier turc, monté au rang de grand Vésir, se plaisait à leur envoyer. Ils baisaient le joug qui les opprimait. Plus de réclamations, plus de résistance! Ils recevaient des maîtres des rives du Bosphore, ou du fond de l'Albanie; ils les reconnaissaient pour leurs Voëvodes, se prosternaient devant la poussière de leurs pieds et adoraient la main qui les frappait. La nation était tombée en décadence; elle avait perdu sa nationalité, et par conséquent son indépendance. Car il n'y a point d'indépendance sans nationalité! Les Valaques du tems de Michel II refusaient les Grecs même comme simples employés dans leur gouvernement; les Valaques de 1650 acceptaient avec indifférence ou le rebut du Fanar et de l'Albanie, ou des serruriers, ou des marchands d'huitres: ils souffraient et se taisaient. Aucune voix forte ne s'élevait pour rappeler à la Turquie son manque de fois, et exiger les droits assurés à la Valachie par les anciens traités.

Après la fuite de Mihne III, George I Ghica entra en Valachie, le 20 novembre 1659 avec une nuée de Tartares et de Turcs qui se répandirent dans le pays comme des loups affamés, pillèrent et saccagèrent tout ce qui se présenta devant leurs yeux, et emmenèrent dans l'esclavage un grand nombre d'habitants. Ghica n'avait pas les moyens de les en empêcher: il se vit même obligé de faire des remercimens au Sultan Kalgha Ghasigirai, chan des Tartares qui l'avait mis sur le

trône [1]). Géorge I était Albanais du village de Köprili d'où l'illustre famille des Grands Visirs Köprili Ogli a tiré son origine. Du tems d'Etienne surnommé le Gras, prince de Moldavie, il fut résident du gouvernement moldave près la Porte ottomane. Etienne s'étant révolté, il fut nommé son successeur [2]). Ennemi de Mihne III qui l'avait vaincu à Iassi, il fut nommé prince de Valachie, après la défaite de son rival. Le premier exploit de son gouvernement, fut l'ordre, donné d'abord par le Sultan, de raser les murailles de Tîrgoviste, et de transporter la résidence des princes à Bucarest [3]) ville située plus près de la frontière turque, et qui, par conséquent, donnait plus de difficultés aux Voëvodes pour se sauver en Transylvanie, en cas de trahison envers la Porte. George I, trouva la principauté épuisée par huit ans d'invasions et de guerres civiles; depuis la mort de Mathieu I, la Valachie n'avait pas joui d'un moment de repos; tantôt elle était dévastée par la révolte des Seimeni, tantôt les habitants étaient forcés de prendre la fuite dans d'autres pays à cause de la tyrannie de Mihne III et de ses satellites, tantôt ils étaient tués ou emmenés en esclavage par les Tartares. Le prince, qui savait qu'il ne pourrait pas payer le tribut ordinaire à la Porte, publia plusieurs proclamations par lesquelles il amnistait les criminels, rappelait les habitants dans leurs foyers, diminuait les impôts et en exemptait les familles qui étaient pauvres ou dont les chefs étaient morts ou prisonniers. Quoique d'une naissance obscure et d'une éducation peu soignée, ce Voëvode montrait néanmoins de bonnes intentions; il aurait pu faire du bien à la Valachie, si la guerre n'était venue détruire tout ce qu'il avait élevé. Constantin I, l'Ex-Voëvode, après avoir rassemblé une armée transylvaine, fit une invasion dans la principauté, le 26 avril 1660: tous les Trabants et les Seimeni se joignirent à l'ancien prince, chassèrent le nouveau à Giurgevo, et reçurent le 1er mai Constantin I dans les murs

1) v. Hammer, t. 3, p. 509, Photino, t. 2, p. 214 jusqu'à 216 et Engel p. 306. — 2) Cantimir, histoire Ottomane, t. 3, p. 407 et Carra p. 87. — 3) v. Hammer, t. 3, p. 510.

de Bucarest. L'anarchie recommença à règner: les Seimeni surtout ne se plaisant que dans le carnage, recommencèrent leurs anciens désordres. Le Sultan à cette nouvelle ne fut plus maître de sa colère; attribuant la révolte des soldats à l'esprit rebelle et désobeissant des Valaques en général, il se résolut d'anéantir pour jamais la Valachie, en y envoyant une armée immense de Tartares pour en massacrer ou en emmener esclaves tous les habitants. A force de larmes, George I et les boïars parvinrent à détourner ce malheur et à faire en sorte que les Tartares n'entrassent dans la principauté que pour en chasser Constantin I qui, à leur approche, quitta Bucarest et passa en Transylvanie où il laissa sa femme et alla en Pologne chercher de nouvelles troupes; mais c'est ce qu'il n'obtint pas. Ghica fut de nouveau maître de la Valachie, et les Tartares qui l'avaient replacé sur le trône, entrèrent en Transylvanie; après s'être joints aux Turcs, ils livrèrent le 24 mai 1660, une bataille sur les bords du Szamós, où Rácóczy fut vaincu et blessé: dix huit jours après il en mourut à Grand-Varadin [1]).

Le tems de payer le tribut était arrivé, et George I n'en avait pas les moyens: les boïars étaient exemptés de toute contribution, et les paysans, sur lesquels tout le poids en tombait, n'étaient pas encore retournés dans leurs villages, ou bien étaient dénués de tous moyens d'existence, à cause des guerres, des maladies épidémiques, de la disette, et de la peste qui accablèrent la Valachie pendant les deux dernières années [2]). Le Grand Visir Köprili, résolut de chasser du trône George I, étant irrité du non paiement du tribut et excité par les intrigues secrètes de son propre fils Grégoire Ghica, lequel, enviant la principauté de Valachie, indisposa, durant son séjour à Constantinople, le Grand Visir contre son père en lui fesant entendre que la vieillesse l'avait rendu presque imbécille et incapable de gouverner un pays aussi important que la Valachie [3]). Köprili envoya son fils Mustafa, Pascha de Silistrie

1) Engel, Gesch. der Wal. p. 307 et 308. — 2) Engel ibid. — 3) Cantimir, t. 3, p. 407.

lequel entra dans Bucarest le 1er septembre 1660 et déposa George I.

A Udry, où campait le Grand Visir, se trouvait aussi le Postelnicu Constantin Cantacuzène, gendre de Serban I: ayant connu les projets de Köprili qui voulait changer la Valachie en Paschalik, il parvint, à force de prières, à l'adoucir et à lui faire changer de plan: le Vésir lui promit même de nommer pour prince celui qu'il lui désignerait. Les principaux Grecs de Constantinople, à la nouvelle que le trône de la Valachie dépendait de Cantacuzène, mirent en usage toute leur intrigue, toutes leurs viles flatteries, n'épargnèrent, ni argent, ni présents, ni promesses, plus grandes encore, pour se rendre favorable le dispensateur du trône. Constantin qui connaissait leur rapacité, resta sourd à toutes leurs offres. Grégoire Ghica, fils de l'Ex-Voëvode George I, le supplia aussi: il lui promit de le regarder comme son père, de ne jamais rien faire à son insçu, et de défendre tous les droits des Valaques. Cantacûzène qui, s'il l'avait voulu, aurait pu lui-même être prince, donna sa voix à Grégoire, parceque comme celui-ci avait été élevé en Moldavie, il était instruit, de la langue, des usages et des lois des româns de la Valachie. Après avoir reçu de lui un serment par écrit et prêté d'abord sur l'evangile, de respecter les privilèges de la nation, il le présenta au Grand-Visir, et Köprili qui estimait Cantacuzène, approuva son choix.

Le 6 décembre 1660 Grégoire I ou Grigorasscu Ghica arriva à Caracalu [1]), ville bâti du tems de Trajan, en Valachie. Quoique traitre envers son përe, il possédait de grandes vertus [2]), et sous son règne les Valaques jouirent d'une paix et d'un bonheur dont ils ne connaissaient depuis longtems que le nom. Il trouva la principauté accablée d'avanies et en désordre, malheureuse et déserte: la plupart des familles pleuraient quelques-uns de leurs membres morts ou emmenés en esclavage; la peste qui durait depuis trois ans augmentait le nombre des morts, et enfin une famine, longue, affreuse

1) Engel, Gesch. der Wal. p. 309. — 2) Cantimir, t. 3, p. 403.

forçait les paysans à se nourrir de racines d'arbres; le trésor et les boïars étaient accablés de dettes que les Turcs exigeaient impérieusement [1]). Grégoire I pour satisfaire les créanciers, livra à leur disposition sa propre liste civile. Bientôt les autres maux qui accablaient les Valaques cessèrent; les maladies et la disette firent place à des années saines et fertiles qui donnèrent en abondance du blé, du vin, et du miel. L'agriculture commença à refleurir, et les bestiaux à prospérer de nouveau. Constantin Cantacuzène, du fond de ses terres où il s'était retiré sans avoir accepté aucune place ni dignité, était dans la meilleure concorde avec le prince à qui il donnait de bons conseils: obscur, il ne se fesait remarquer que par ses nombreux bienfaits; les grands et les petits l'aimaient [2]). Le tribut même que la Valachie payait n'était pas considérable: il n'était que de trente mille écus [3]). Ce bonheur général dura deux ans, jusqu'en 1663, époque de la mort du grand Visir Köprili, et de la nomination à sa place, d'Ahmed Köprili son fils. Celui-ci commença sa carrière en attaquant l'empereur d'Allemagne. Les Princes de Moldavie et de Valachie durent se joindre à son armée: ce dernier partit le 20 juillet 1663 avec cinq mille cavaliers et six mille fantassins, entra en Transylvanie par le passage de Bozza et s'avança jusqu'à Neuhäusel qui se rendit le 24 septembre. Pendant son abscence il avait confié la régence de la principauté à la princesse Marie, sa femme, aidée par son beau-frère le Grand Vornicu Stroë Leurdeanu et par le Grand Vestiar Dumitrasscu, Fanariote venu en Valachie avec Grégoire I. Ces deux boïars, ennemis du vertueux Constantin Cantacuzène, parvinrent à force de flatteries, à entraîner la princesse dans leur complot, et tous les trois jurèrent la perte de Cantacuzène, obstacle infranchissable à leurs projets tyranniques. Quoique tous les deux fussent attachés à ce grand patriote par des liens de reconnaissance, ils l'accusèrent près de Grégoire I de rester près de la frontière turque pour pouvoir plus

1) Photino, t. 2, p. 224. — 2) Engel, p. 309. — 3) v. Hammer, t. 3, p. 513.

facilement inspirer à la Turquie de soupçons contre le prince, de manquer au respect dû à la princesse, et d'empêcher les paysans de ses terres de payer les impôts réglés par la loi [1]). Grégoire I, après avoir été honoré par un manteau d'honneur se disposa à retourner dans le pays [2]). A son arrivée tous les pièges étaient tendus pour qu'il n'écoutât pas même la justification de Cantacuzène. D'un caractère soupçonneux, il oublia l'ancien désintéressement, les bienfaits de son ami, et la reconnaissance qu'il lui devait; pressé par la princesse et par ses conseillers, il envoya des Trabants dans la maison de Cantacuzène, lesquels dans la nuit du 20 décembre 1663, l'enlevèrent tout nu de son lit, et le trainèrent dans le monastère de Znagovu. Après qu'il eut assisté à la messe, sur les dalles nues de l'église, et qu'il eut pris les saints sacrémens, les Trabants l'assassinèrent la nuit suivante dans le réfectoire. A la nouvelle de la mort de son ancien ami, Grégoire I se reveilla comme d'une longue lethargie: il pleura amèrement son ancien bienfaiteur, protesta qu'il n'avait point donné l'ordre de son éxécution et exila ses deux conseillers. Jamais mort ne fut plus injuste, et jamais Valaque plus vertueux: toute la Valachie pleura son joyau, son plus bel ornement. Les riches et les pauvres, et les Turcs même de Constantinople et du Danube, qui avaient appris à connaître les vertus de Cantacuzène, donnèrent des larmes à sa mémoire, en maudissant le prince et ses mauvais ministres [3]). Cantacuzène avait laissé en mourant, six orphelins, Drâgici, Serban, Constantin, Michel, Mathieu et George.

La Turquie était presque toujours en guerre avec la Hongrie ou la Pologne: les malheureux Valaques devaient contribuer à la destruction de leurs coreligionnaires et à l'affermissement de l'autorité des Turcs, en étant obligés de fournir des troupes à ces derniers. Une nouvelle guerre fut déclarée à la Hongrie: Grégoire Ghica dut de nouveau quitter sa capitale, (le 9 mai 1664) et aller assiéger avec l'armée turque

1) Engel, p. 310. — 2) v. Hammer, t. 3, p. 545. — 3) Photino, t. 2, p. 228.

la forteresse de Lewenz. A la bataille qui eut lieu devant cette place, le 19 juillet 1664, les Valaques et les Moldaves, qui étaient à l'aile droite, prirent la fuite dès le commancement du combat, laissèrent à l'ennemi toute leur artillerie, leurs munitions, et trois jusqu'à quatre mille voitures attelées chacune de huit boeufs et chargées de provisions de bouche. Cette fuite contribua beaucoup à la victoire des Impériaux commandés par le comte de Souches [1]). Les Valaques retournèrent dans leur pays; mais peu de tems après la bataille de Saint Gothard, qui eut lieu le 1er août 1664, le Grand Visir appela de nouveau à l'armée qui assiégeait Gran, les deux Voëvodes [2]). Grégoire I qui craignait le Grand Visir à cause de sa fuite à la bataille de Lewenz, chercha à s'excuser de ne pas pouvoir le joindre: il envoya le Grand Vestiar Démètre Cantacuzène avec quarante mille ducats pour le Grand Visir. Cantacuzène mit l'argent dans la poche, se sauva à Constantinople et y accusa Ghica de félonie envers la Porte et de l'assassinat de Constantin Cantacuzène [3]). A la nouvelle de cette trahison, Ghica qui avait indisposé le Grand Visir par sa fuite à Lewenz, et qui avait à craindre aussi les accusations de Cantacuzène, voulut se sauver en Transylvanie; le prince de ce pays Apaffy lui ayant fait dire qu'il avait ordre de le livrer aux Turcs, il entra le 20 décembre 1664 en Pologne et de là partit pour l'Allemagne; sa femme près d'accoucher resta en Transylvanie [4]).

Après la fuite de Grégoire I, la Valachie fut mise à l'encan: Démètre Cantacuzène, et le fils de Léon I, Rodolphe, surnommé Stridiadji ou le marchand d'huitres, étaient les encherisseurs. Le dernier ayant offert quarante mille ducats, obtint la principauté [5]). Radu XII entra dans Bucarest le 12 février 1665 accompagné d'une nuée de Grecs qui se répandirent sur la Valachie, comme des sauterelles affa-

1) Engel, p. 312 et v. Hammer, t. 3, p. 556 et 603. — 2) Ricault, Fortsetzung der neu eröffneten Pforte, p. 27. — 3) Del Chiaro, p. 125. — 4) Johann de Bethlen, t. 1, p. 194. — 5) Del Chiaro, p. 125.

mées [1]. Le prince ne comprenait que l'art d'amasser de l'argent, et d'opprimer ses malheureux sujets: tous les moyens lui étaient bons Son avarice menaçait la fortune, sa volupté l'honneur et sa cruauté la vie des Valaques. Il enleva du trésor public cent cinquante mille piastres pour payer une partie de ses dettes; comme cet argent ne lui suffisait pas, il ordonna la saisie des biens d'un grand nombre de boïars. Il abusa tellement de sa force qu'il se vit bientôt sur le point de perdre un trône qu'il ne méritait par aucune de ses vertus. Les Valaques s'étant plaints de ses cruautés au Grand Visir, celui-ci, alors occupé au siège de Candie, et voulant ôter sous prétexte de guerre sur les rives du Danube, décreta en 1667 la déposition de Rodolphe XII. Le tyran devint à son tour humble. Il promit aux boïars de chasser les Grecs, à l'exception de son chambellan ou Câmârassu mare et de quelques tschohodars ou valets, de gouverner le pays d'une manière paternelle, et de respecter la vie et les biens de ses sujets. Les boïars, crurent à ses douces paroles: ils députèrent le Spatar Drâgici, aussi vertueux patriote que son père Constantin Cantacuzène. Ce boïar par son influence parvint à faciliter la réconciliation de Rodolphe XII avec la Porte; le cinquième jour après son arrivée à Constantinople, le Voëvode reçut une audience du Sultan: sa confirmation dans la principauté en fut la suite. Avec le retour du bonheur, il oublia ses promesses, prit avec lui un plus grand nombre de Grecs que la première fois, et donna sa confiance au Ruméliote Nicolas Sophali, et au Fanariote Balasaki, en horreur aux Valaques. Ces deux hommes infâmes commencèrent leur ministère par l'empoisonnement du Spatar Drâgici qui voulait rappeler au prince ses promesses. La mort de ce vertueux boïar fut une calamité publique: en Valachie on se rencontrait les larmes aux yeux, dans les rues, dans les places publiques; on ne parlait que de son empoisonnement, on connaissait déjà le premier règne tyrannique de Radu, et l'on ne prédisait rien

1) Engel, p. 313.

de bon d'un gouvernement qui commançait par un assassinat. Rodolphe XII, cédant aux mauvais conseils des Grecs, emprunta plusieurs sommes d'argent, acheta pour quarante mille écus plusieurs objets de luxe, et força les boïars à en signer la créance au nom du pays [1]. Arrivé en Valachie, il forma une bande de Grecs affamés qui furent envoyés pour piller le pays. Ils ne respectèrent ni les églises, ni les monastères: des vases sacrés ils firent des étriers, des plats, des tables d'argent massif [2]; ils poussèrent le sacrilège jusqu'à arracher les bagues de diamants des doigts des reliques du saint Nicodème, qui se trouve dans le monastère de Tismana. Les conseillers Sophiali et Balasaki, ayant résolu la ruine de la noblesse indigène, persuadèrent au Prince que beaucoup de boïars, qui pendant l'hiver allaient se rassembler dans la résidence tramaient un complot contre lui et contre tous les Grecs. Rodolphe se prépara à surpasser de vitesse les prétendus conjurés. Un mercredi, le 3 décembre 1668, les boïars étant venus à la cour, les Grecs s'étaient armés en secret et n'attendaient plus que le signal convenu pour commencer le massacre. Par bonheur, les boïars en eurent vent; ils sortirent du palais en tumulte, se réfugièrent dans l'archévêché, chez le métropolitain Théodosius et sonnèrent le tocsin. Les soldats et le peuple accoururent de toutes parts au secours des boïars, en criant qu'ils ne permettraient jamais qu'on massacrât les chefs de la nation. La noblesse et les troupes se retirèrent en bon ordre de la ville et allèrent camper à Cotroceni, village éloigné de deux lieues de Bucarest [3]. De là ils envoyèrent une députation de deux cents boïars et officiers à Larisse où se trouvait le Grand-Visir et le Sultan. Les députés Valaques demandaient la déposition de Rodolphe XII, et l'exil des Fanariotes de la Valachie. Le sultan se rendit à leur prière, le 14 janvier 1669 [4]: pour cette fois il voulut même être fidèle aux anciens traités: il laissa l'élection du nouveau

1) Photino, t. 2, p. 233 et Engel, p. 314. — 2) v. Hammer, t. 3, p. 603. — 3) Engel, Geschichte der Wallachei, p. 315. — 4) v. Hammer, t. 3, p. 603.

prince aux Valaques; elle tomba sur l'ancien Vornicu Antoine de Popesci, homme vertueux et compatissant [1]. Dans le camp de Larisse, la cuca, chapeau orné d'une aigrette de diamants et de plumes d'autruche que l'Aga en chef des Janissaires, et les Voëvodes de Moldavie et de Valachie avaient seuls le droit de porter, lui fut placée sur la tête, le 13 mars 1669, et dans la tente impériale le Sultan lui adressa ces paroles énergiques: „je t'ai donné la principauté de Valachie; mais si j'entends „que tu opprimes tes sujets, je te fais décapiter [2]."

La lecture de l'histoire de Valachie, où l'on ne voit que des princes tyrans, des sujets rebelles, des meurtres, des trahisons, des cruautés serait insupportable, si de tems en tems on ne trouvait aussi quelques bons princes, dignes du premier trône du monde. Antoine I fut un de ces princes. Il fut un des meilleurs Voëvodes de la Valachie, malheureusement son règne fut bien court pour le bonheur de ses sujets. Pendant les trois ans qu'il fut sur le trône, aucune goute de sang ne fut versée sur l'échaffaud. Trois jours après son entrée dans Bucarest, le 11 avril, il fit rassembler, le jour des Pâques, dans l'archévêché tous les boïars: au moment où dans la cour de la métropole, l'archévêque revêtu de ses habits pontificaux, annonçait au monde la resurrection de Jésus-Christ, Antoine I s'approcha de l'Evangile, et la main sur le saint livre prêta le serment de gouverner le pays avec justice, d'observer les privilèges de la nation, et d'être juge impartial pour le riche, comme pour le pauvre. Les boïars s'approchèrent à leur tour de l'Evangile, et jurèrent d'être fidèles à leur prince, justes et incorruptibles dans leurs places, de faire cesser la discorde entr'eux, et tous, comme de bons chrétiens et de bons patriotes, avec une même volonté, un même amour et une même pensée, d'être jusqu'à la mort ardens défenseurs de la foi, de la patrie et du prince. Celui qui serait traître à ce serment, était digne de la mort dans ce monde, et des tourments éternels dans l'autre. Ce serment écrit et signé par le prince et

1) Photino, t. 2, p. 239. — 2) v. Hammer, t. 3, p. 603.

par les boïars, fut déposé dans les archives de la cathédrale.

Antoine I fut fidèle à ses serments: depuis bien longtems la Valachie n'avait été aussi heureuse que sous lui; sous son règne les émigrés retournèrent dans leur patrie, les opprimés rentrèrent dans leurs droits, ceux qui restaient injustement en prison regagnèrent leur liberté et leurs biens, les faibles furent à couvert de la rapacité des forts. La veuve et les fils du Postelnicu Cantacuzène pouvaient sous un prince aussi juste, demander vengeance de la mort du chef de leur famille; ils s'adressèrent au Voëvode. Celui-ci savait que le Vornicu Stroë Leurdeanu était coupable; il ne pouvait pas laisser le crime impuni; il voulait être juste, mais sans qu'on pût lui imputer une injustice. Il aurait pu faire comme les autres princes qui, lorsqu'ils trouvaient quelqu'un coupable, le fesaient tuer, sans se donner la peine de le faire condamner par des juges. Il ne voulut pas agir arbitrairement. Il convoqua une assemblée nationale formée de l'archevêque, des évêques, des boïars et des abbés ou igumeni. Leurdeanu fut sommé de comparaître devant les représentants de la nation, et de se défendre du meurtre dont on l'accusait. Il y parut, mais nia le crime. La veuve de Cantacuzène, montra trois lettres de ce scélérat écrites à son émissaire l'échanson Constantin, fils de Rodolphe le planteur de choux, par lesquelles Leurdeanu exhortait celui-ci à le débarrasser de quelque manière que ce fût de son ennemi. Les preuves de l'assassinat étant évidentes, Leurdeanu fut unanimement condamné à mort, et déjà il avait été livré au capitaine de la prison, lorsque la veuve et les fils de Constantin, contents d'avoir rehabilité la mémoire du vertueux citoyen, implorèrent la grâce du condamné. „Rendez la „vie au coupable, dirent-ils, que Dieu seul le punisse; qu'il „aille dans un cloitre, et qu'il tâche de s'y repentir de son „crime.” Leurdeanu après avoir été exposé sur la place publique comme un assassin, fut tonsuré sous le nom de Sylvestre, dans le monastère de Znagovu, la même où le malheureux Cantacuzène avait été assassiné. Cruel supplice pour le

coupable que d'avoir tous les jours devant ses yeux, le théâtre de son crime! Tandis qu'on le tonsurait, Leurdeanu cria: Seigneur, Seigneur, on me fait moine malgré ma volonté! et lorsqu'on lui donna le nom de Sylvestre, non pas Sylvestre, s'écria-t-il furieux, mais Mahomed [1]).

Antoine I fut plus fidèle à son serment que les boïars: ceux-ci étaient incapables de rester en paix et en union; obéir n'était plus dans leurs moeurs. Ils ne se plaisaient que dans la discorde et l'anarchie: les guerres civiles, la tyrannie des princes, leur esprit de vengeance et de haine excité par les Fanariotes, leurs relations avec les Turcs les avaient rendus barbares et corrompus. Ambitieux, intraitables, égoïstes, envieux, ils fesaient le malheur de la Valachie, eux qui autrefois en avaient été les plus forts soutiens. Les petits enviaient les Grands, les forts opprimaient les faibles. Le Vornicu George Baleanu, trama une conspiration avec son gendre et plusieurs autres boiars d'une classe inférieure, contre le Ban Maressu, le Logothète Radu Crezzulescu, et le Spatar Serban Cantacuzène, ministres du prince, et dignes de l'être. Ces trois derniers boïars ayant découvert le complot, en demandèrent vengeance au prince qui exila pour un moment les conjurés sur leurs terres, mais leur pardonna bientôt, les rappela près de lui et les rétablit dans leurs dignités, en les engageant à être desormais plus fidèles à leurs sermens. Ils firent tout le contraire: oubliant sa clémence ils allèrent l'accuser de félonie auprès de la Porte. Cette faction rencontra à Andrinople Grégoire I Ghica, Ex-Voëvode de Valachie, et s'unit avec lui [2]).

Ghica après sa fuite en Pologne, s'était retiré près de l'empereur d'Allemagne, qui le créa prince du Saint Empire à cause de sa fuite à Lewenz par laquelle il avait facilité la victoire aux Impériaux. N'ayant pas reçu du cabinet de Vienne les récompenses qu'il en attendait, il se décida à se raccomoder avec la Porte. Il en écrivit à son ami Panaïoti Nicusius, dra-

1) Photino, t. 2, p. 230 et suiv. — 2) Engels Gesch. der Wal. p. 316.

goman très-accrédité près du divan turc. Son ami lui ayant fait une réponse favorable, Grégoire alla demander à l'Empereur la permission de retourner en Turquie; ne pouvant l'obtenir, il feignit de vouloir embrasser la religion catholique. L'Empereur, satisfait, lui donna des lettres de recommandation pour le pape. Arrivé à Rome, il alla baiser les pieds du Saint-Père, et lui exposa son état: sa femme ayant été prise en Transylvanie par les Turcs, et se sentant incapable de garder la continence, il demandait dispense pour en épouser une autre du vivant de la première: s'il obtenait cette grâce, il s'engageait à faire profession publique, de la foi romaine. Le Pape après en avoir conféré avec les Cardinaux, accorda la dispense désirée à Grégoire qui se déclara de l'église de Rome. Son crédit s'étant affermi, il alla à Venise, sous prétexte d'épouser une jeune dame de la famille de Giustiniani. Mais après trois mois de séjour, tout occupé en aparence de ses noces, il parvint à se sauver à bord d'un vaisseau de Chypre, et fit voile vers Constantinople. Arrivé dans cette ville, il se tint quelque tems caché dans la maison de son ami Panaïoti, jusqu'à ce qu'il eût obtenu du Sultan son pardon et l'oubli du passé. Sa femme et ses richesses lui furent rendus, et pour comble de bienfaits, il reçut la promesse d'être nommé dans trois mois Voëvode de Valachie [1]). Ayant entendu que quelques boïars valaques arrivés à Andrinople demandaient la déposition de leur prince, il alla les trouver, et parvint à obtenir leurs voix, en leur donnant carte blanche de faire tout ce qu'ils voudraient de leurs ennemis. Antoine I, le bon prince, fut détrôné après trois années d'un règne, dont les bienfaits sont encore dans la mémoire des Valaques. Grégoire I fut nommé pour la seconde fois prince. Le ban George Bâleanu et les autres membres de la faction allèrent comme avant-coureurs dans la principauté: ils emprisonnèrent aussitôt les conseillers, et tous les autres amis d'Antoine I, à l'exception de Serban Cantacuzène qui parvint à se sauver à Andri-

1) Cantimir, t. 3, p. 404 et suiv.

nople. Ses frères ne furent pas aussi heureux; ils fûrent pris et précipités dans de noirs cachots.

Quand les bons patriotes furent mis dans l'impossibilité de défendre le pays, Grégoire I vint le 20 mars 1672, gouverner pour la seconde fois la Valachie, mais pour cette fois avec toutes les maximes du machiavelisme, car en changeant de religion, il avait aussi changé de principes. Les jours de son premier règne furent bénis; son second gouvernement devait être maudit par les Valaques. De bon prince il était devenu un tyran. La première personne qui l'avait salué, lors de son entrée dans Bucarest, avait été Leurdeanu, l'assassin de Constantin Cantacuzène, digne de rendre hommage à un prince sous le règne duquel les mechants allaient gouverner. Il ne s'était pas encore assis sur le trône que déjà il avait ordonné de grands impôts, avait fait enfermer dans des souterrains les boïars qui n'étaient pas de son parti, et avait extorqué de chacun d'eux quatre cents bourses [1]), ou deux cent mille piastres. Les Grecs et les boïars de sa faction le secondaient bien dans ses projets liberticides. Ils pillèrent, tuèrent, massacrèrent tout ce qui n'était pas du côté de Grégoire I. Mais la haine et la poursuite capitale était dirigée contre la famille de Cantacuzène; on promit aux Turcs une somme immense pour la tête de Serban qui se tenait à Andrinople. Celui-ci en ayant eu connaissance se sauva en Moldavie, tandis que quatre de ses frères étaient mis en prison, sa mère la Postelnicésa Helène était enfermée dans un monastère, et ses autres parents étaient envoyés le 15 juillet 1672 aux travaux forcés dans les salines. L'archevêque Théodose même fut chassé, comme ami des Cantacuzène; Varlaam, évêque de Rîmnicu et fesant partie de la faction dominante, fut nommé métropolitain à sa place.

C'en aurait été fait de tous les Valaques qui avaient encore dans leur coeur de l'amour pour la liberté, si la guerre que la Turquie déclara à la Pologne n'avait occupé pour quel-

2) La bourse turque est une monnaie de compte qui vaut cinq cents piastres, ou á peu près 165 francs.

que tems Grégoire I. Il fut obligé de partir avec ses troupes pour faire la campagne de la Podolie, dans laquelle Lemberg fut pris le 18 août 1672. Tandis que les soldats valaques avaient des intelligences secrètes avec les Polonais, à l'insu des Turcs, et que la paix se fesait à Budjac entre la république de Pologne vaincue, et la Turquie fière de ses triomphes, la régence que Ghica avait laissée en Valachie, et qui était composée des hommes les plus cruels et les plus dépravés, de Baleanu, de Leurdeanu et du vestiar Hriza, avait interrompu ses tyrannies envers le pays pour se venger avec d'autant plus de haine de la famille de Cantacuzène. Tous les jours l'inspecteur des prisons, fesait traîner devant lui les malheureux frères Cantacuzènes, les torturait de mille manières, les fesait battre sur la plante des pieds, jusqu'à ce qu'ils ne pussent plus marcher, ou que leurs ongles tombassent: après mille supplices ils les fesait retrainer avec des cordes dans leurs cachots [1]). Constantin Cantacuzène, d'une compléxion plus forte que les autres, s'offrait tous les jours de recevoir aussi la peine de son jeune frère qui était d'une santé faible. Pendant deux cents coups, il supportait les plus horribles douleurs, sans pousser un cri, sans verser une seule larme, sans changer même de visage.

Au retour de Grégoire I, le 11 décembre 1672, les infortunés Cantacuzènes étaient encore en prison: on lui demandait même leur mort. Le tyran l'aurait accordée si cette exécution n'eût pas présenté trop de dangers. Les Valaques aimaient cette famille dont le père avait versé son sang pour le maintien de leurs droits. Grégoire I craignant une révolte, se contenta de les tenir dans leurs cachots, sans consentir à leur mort.

Le bruit de tant d'horreurs et d'infâmies parvint enfin aux oreilles du Grand-Visir: il fit venir à Andrinople Serban Cantacuzène qui dévoila au cabinet turc toutes les cruautés commises par la faction de George Baleanu. Un Capidji Baschi

---

1) Photino, t. 2, p. 245 et suiv.

alla en poste à Bucarest, délivra les quatre frères Cantacuzène des mains de leurs ennemis, et les accompagna à Constantinople. Mais les autres membres de cette famille restèrent encore dans les salines, à l'exception du Clucern Ghizzâ qui libre alla dans la capitale de la Turquie, et du Ban Maressu qui, sortant dangereusement malade de la prison, alla mourir sur ses terres. C'est envain que Grégoire I offrit au Grand Visir deux-cents bourses pour les têtes des Cantacuzènes: le ministre turc mit l'argent dans la poche et se contenta d'en exiler trois frères à Candie: les deux autres Cantacuzènes restèrent près de la Porte. Le prince de Valachie se voyant trompé dans sa vengeance frémit de rage, et pour appaiser un peu sa soif du sang, il fit massacrer dans l'église de Tismana, le Vornicu George, beau-père de Mathieu Cantacuzène [1]).

Le Visir, pressé par les Cantacuzènes, eut bientôt déposé Ghica, si de guerres continuelles ne l'en eussent empêché. La paix faite dans le camp de Budjac ne dura pas longtems; elle était trop déshonorante pour la Pologne: la république perdait l'Ukraine et la Podolie, ses deux plus florissantes provinces, s'obligeait à un tribut annuel et perpetuel de cents mille ducats d'or; enfin la Pologne entrait sous le joug ottoman. Le grand génie de Sobieski n'aurait pas pu souffrir une pareille infâmie: dans un discours éloquent, il plaida la cause de la république; le feu du Demosthènes polonais passa dans l'âme du Sénat et de l'ordre équestre. Le traité fut déclaré nul, et les Polonais se preparèrent pour une nouvelle guerre où il s'agissait du salut de leur liberté ou de leur entier anéantissement. Les Turcs avaient fait aussi de grands préparatifs dans le camp de Hotin ou Choczim où il y avait au moins quatre vingt mille hommes de troupes [2]). Le Voëvode Ghica dut aussi y aller avec six mille Valaques [3]). Les préparatifs étant faits des deux côtés, Sobieski parut avec son armée le 9 novembre 1673 devant le camp de Hotin. Cette ville, située sur la rive droite du Dniester, défendue par une citadelle élevée

1) Engel, p. 319. — 2) Coyer, Histoire de Sobieski, t. I, p. 207 et suiv. — 3) v. Hammer, t. 3, p. 653.

et un fort sur la rive gauche qui couvrait la tête du pont, formait la frontière de la Moldavie du côté de la Pologne. Le 10 les deux ennemis étaient en présence, mais il n'y eut que de la canonade. Vers le soir, un événement inattendu renforça l'armée des Polonais. A la droite du camp turc, il y avait un camp séparé de huit mille Valaques et Moldaves sous la conduite de leurs princes. Le grand Seraskier généralissime des Turcs, ayant traité les deux Voëvodes en esclaves, et s'étant même oublié jusqu'à frapper de sa hache d'armes le prince de Moldavie, les Valaques et les Moldaves emportés par la vengeance se révoltèrent, quittèrent le camp vers le soir, allèrent augmenter les forces de l'armée polonaise, et furent la cause de la destruction totale des Turcs [1]). Après cette campagne, les Valaques retournèrent dans leur pays, mais Ghica n'osant pas rentrer dans sa principauté avant de s'être excusé de la fuite de ses soldats, alla à Constantinople: ce fut envain qu'il chercha à se justifier de sa désertion, en disant qu'il y avait été contraint par ses troupes: il fut déposé après avoir régné pour la seconde fois une année et huit mois. Il passa le court reste de sa vie à Constantinople [2]).

Le mauvais destin voulait que la Valachie n'eut plus que de mauvais princes, et que les bons ne fussent qu'une rare exception: les électeurs des princes étant mauvais, égoïstes, avares, intéressés, les Voëvodes qu'ils avaient élus ne pouvaient avoir que les mêmes vices et les mêmes mauvaises qualités. Après la déposition de Grégoire I, Duca, ex-voëvode de Moldavie, fut élu par la Porte prince de Valachie, à la prière du Postelnicu Michel Cantacuzène qui, oubliant les cruautés de cet hospodar [3]) en Moldavie, lui offrit tout son crédit près du gouvernement turc; parceque, le connaissant pour un ennemi irréconciliable du parti de Ghica par les intrigues duquel il avait été chassé du trône de Moldavie, il croyait qu'il serait

1) Coyer, histoire de Sobieski, t. 1, p. 231 et suiv. — 2) Photino, t. 2, p. 251. — 3) Hospodar ou Seigneur est un titre que les Russes et les autres Européens donnent aux Princes de Moldavie et de Valachie.

favorable à la faction des Cantacuzènes [1]). Duca obtint la principauté à condition qu'il payerait un tribut annuel de cent mille écus, ou d'un million deux cent mille piastres [2]). C'est ainsi que les princes eux-mêmes augmentaient leur fardeau; comment les Turcs n'auraient-ils pas été exigeants? Pendant les premiers mois de son entrée en Valachie qui eut lieu le 16 décembre 1673, Duca I fut fidèle à sa parole; il rendit justice aux Cantacuzènes, délivra leurs parents des prisons, obtint du Grand Visir le rappel de trois de leurs frères de l'exil à Candie, et, en général, gouverna le pays avec humanité. Mais ce bon commencement ne dura pas longtems: le prince flattait pour mieux cacher ses mauvais desseins. Duca I était trop vicieux, trop cupide pour se contenter d'un règne juste et paternel, qui lui assurait, il est vrai, l'amour et la fidélité de ses sujets, mais ne remplissait pas ses caisses et c'est ce qu'il désirait. Les Cantacuzènes le servaient avec zéle, mais l'honneur leur défendait d'extorquer pour lui de l'argent du peuple. Les boïars de l'autre faction, George Bâleanu, son gendre Hriza et autres boïars, n'étaient pas aussi scrupuleux: ils pouvaient lui obéir sans mettre la main sur leur conscience; Le Prince les fit donc venir de la Transylvanie, où ils s'étaient sauvés à son entrée dans la principauté, les nomma ses ministres, et leur donna les dignités et sa confiance qu'il avait ôtées aux Cantacuzènes. Les anciennes dépredations et poursuites recommencèrent avec la rentrée de ces boïars dans la faveur du Voëvode: l'ordre de la mort des Cantacuzènes aurait été sûrement donné, si le prince de Valachie n'avait été obligé de marcher avec l'armée turque contre la Pologne: dans cette campagne la république fut heureuse, et par la paix de Zurawna, le traité infâme de Budjac fut anéanti; les Polonais furent délivrés du tribut honteux que par le premier traité ils avaient promis de payer à la Porte. Tandis que Duca I était en route pour sa principauté, la faction de Bâleanu parvint, sous diverses accusations, à obtenir de lui l'ordre du massacre

1) Engel, p. 321. — 2) v. Hammer, t. 3, p. 667.

des Cantacuzènes. Aussitôt après son retour des satellites s'emparèrent le 6 décembre v. st. jour de saint Nicolas, de la veuve du Postelnicu Constantin, de ses fils le Spatar Serban, et le Stolnicu Constantin, et de ses autres parens le Vestiar Barbu Fârcassanu, et Radu Crezzulescu, et les enfermèrent dans la prison de Cocoresci: trois autres Cantacuzènes, les trois frères Michel, Mathieu et George parvinrent à se sauver en Transylvanie. Si Duca I avait eu entre les mains tous les Cantacuzènes, il les aurait tués et le silence des tombeaux aurait regné. Leur heureux destin voulait que trois membres de cette famille fussent en lieu sûr, dans un pays étranger, et ils auraient demandé vengeance si le prince de Valachie avait fait tuer leurs autres frères qui étaient dans ses mains. Craignant d'irriter les Turcs qui estimaient et aimaient les Cantacuzènes, il se décida à rendre la liberté aux prisonniers, et leur promit même de les défendre dorénavant contre leurs ennemis. En partant en 1678 avec l'armée turque pour assiéger la ville de Tschigirin en Ukraine, il confia la régence de la Valachie, à deux boïars du parti de Cantacuzène, le Serban Cantacuzène, fait grand Logothète, et le Postelnicu Lâscârachi ou Charles Cupârescu, et à trois boïars anti-Cantacuzènes, George Bâleanu, nommé grand Ban, dignité qu'il avait depuis longtems convoitée, le Vornicu Stroë Leurdeanu, et le Vestiar Hriza. Les trois derniers boïars, ennemis mortels de Serban, l'accusèrent auprès de Duca I, d'être en correspondance avec le divan turc, pour monter à sa place sur le trône. Le prince, naturellement soupçonneux, y crut et se promit de le condamner à la mort, lors de son retour. Serban, prévenu de ce danger par son frère Constantin qui se trouvait à l'armée, se hâta de quitter la Valachie avec sa femme et ses enfants, et d'aller à Andrinople où bientôt arriva aussi le Sultan, du camp de Silistrie. Il y demanda justice des poursuites dont sa famille était l'objet depuis tant d'années: le Sultan l'écouta favorablement et Duca, quoiqu'il eût aussi envoyé des députés à Andrinople pour se défendre, fut nommé prince de Moldavie;

le trône de la Valachie fut accordé à Serban Cantacuzène [1]) qui s'engagea à payer à l'insatiable Grand Visir Cara Mustafa, pour son joyeux avènement, la somme immense de treize mille bourses ou de six millions et demi de piastres [2]).

A la nouvelle de la nomination de Serban II, le peuple éprouva une de ces joies bénies par le ciel, qui se répandent sur tout un pays. La nation connaissait les vertus de son nouveau prince avant même qu'il eût été appelé à l'autorité suprême: le patriotisme, l'équité, le désinteressement se succédaient dans cette famille de père en fils. Ce fut un jour d'allégresse pour tous les Valaques, que le 6 janvier 1679, entrée de Serban II dans les murs de Bucarest. Serban II devait être un des plus grands princes de la Valachie. Dans un synode composé de la noblesse, des prelats et du clergé valaque, il rétablit dans sa dignité de métropolitain, Théodose qui fut reconnu innocent et confirmé de nouveau dans sa dignité par deux commissaires du patriarche de Constantinople [3]).

A son arrivée en Valachie, il trouva presque partout des marques de l'amour que ses nouveaux sujets lui portaient; il s'en servit pour accomplir un plan qu'il avait conçu aussitôt qu'il avait pris dans les mains les rênes de l'état. Pour y arriver plus aisément it tâcha, non seulement de gagner l'af-

1) Photino, t. 2, p. 252 et suiv. — 2) v. Hammer t. 3, p. 711. — Cantimir et del Chiaro accusent Serban d'avoir eu des liaisons criminelles avec la princesse Marie, pendant la présence de son mari Duca I à l'armée turque dans l'Ukraine. Le dernier auteur dit, que Duca I ayant appris que Serban avait deshonoré sa couche et qu'il avait tramé avec Marie un complot dans le but de s'emparer de son trône et de sa femme, donna l'ordre secret de le tuer. La princesse ayant remarqué que son amant était trahi, donna le jour de l'ascension de la Vierge, sa patrone, un grand festin, et favorisée par le bruit de la fête procura à Serban le moyen de se sauver à Cotroceni et de là à Andrinople. Par amour pour la princesse, il fit que Duca I reçut la principauté de Moldavie. „Cette anecdote est invraisemblable, parceque del Chiaro dit que Serban voulait épouser la femme de Duca I; et Serban était marié et avait des enfants." — 3) Engels Gesch. der Wal. p. 325.

fection des Valaques, mais aussi de tenir ses sujets dans une espèce de crainte inspirée par sa sévérité, sachant que l'activité et l'énergie disparaissent aussitôt chez le Valaque, naturellement léger et inconstant, quand il a perdu la peur de la punition. Il s'efforça d'abord de mettre dans un bon ordre les revénus de l'état qui étaient tombés dans la plus grande confusion, et d'avoir toujours prête une somme considérable d'argent pour subvenir aux dépenses inattendues. Y ayant réussi il chercha à s'attirer la faveur des hommes influents de la Turquie: dans ce but il entretenait à Constantinople les diplomates les plus rusés, sous le nom de chargés d'affaires; ceux-ci avaient à leur disposition de grandes sommes d'argent pour acheter les nouveaux favoris, et découvrir les secrets du divan qu'ils fesaient savoir ensuite au Prince de Valachie par des courriers exprès, nommés Călărassi qui formaient une partie de la cavalerie valaque [1]). Dans le pays il se montrait juge impartial, il ne changeait jamais les sentences prononcées par les tribunaux, récompensait ceux qui avait fait leur devoir, mais punissait aussi avec la dernière rigueur ceux qui y avaient manqué. Il n'épargnait aucun sacrifice pour faire le bonheur des Valaques; mais les Turcs, devenus extrêmement opiniâtres envers les Chrétiens à cause de leurs guerres continuelles avec les Allemands, les Hongrois, et les Polonais étaient un obstacle sans cesse renaissant à toute réforme bienfaisante, à toute abolition du mal. Sans tenir aucun compte de la pauvreté, des malheurs des Valaques, ils ne savaient que demander de l'argent et des provisions pour la capitale et leurs armées [2]).

Le pays non plus ne pouvait jamais être en paix, car les Valaques étaient obligés de combattre contre toutes les nations avec lesquelles la Turquie était en guerre, et devaient contribuer à la destruction des Chrétiens, et par conséquent à celle de leurs défenseurs naturels. Le Grand Visir Kara-Mustafa, l'ennemi irréconciliable des Chrétiens, avait résolu de s'em-

1) Gebhardi, Gesch. der Wal. p. 426. — 2) Engel, Gesch. der Wal. p. 325.

parer de Vienne, et de faire, par ce moyen, la conquête de l'empire d'Occident. Depuis longtems la Turquie n'avait mis sur pied une aussi grande armée: toutes les provinces, tous les paschaliks envoyèrent leur contingents. Serban II se rendit aussi avec quatre mille Valaques à l'armée ottomane qui, au nombre de deux cent mille hommes, parut le 14 juillet 1683 sous les murs de Vienne, où il y avait à peine dix-mille hommes de troupes régulières. La tranchée fut ouverte le même jour. Les Moldaves et les Valaques avaient été chargés pendant le siège de la construction des ponts; néanmoins le camp de Serban Cantacuzène à qui Kara Mustafa avait donné le surnom de Scheitanoghli ou de fils du diable, parcequ'à sa nomination au trône, il s'était élancé avec beaucoup d'agilité sur le cheval qu'on lui avait presenté dans le serail du Sultan, n'était pas près du Danube où les Valaques fesaient le pont, mais dans la petite forêt de Gatterhoelzel, près de Hetzendorf [1]). Cantacuzène qui depuis son entrée dans la principauté, avait résolu de se soustraire au joug musulman entretenait des correspondances secrètes avec les assiégés; tous les soirs il envoyait des cavaliers qui informaient les commandants de Vienne des projets des assiégeants. Les Turcs voyaient ces courses, sans s'inquiéter parceque Serban II leur avait fait croire que c'était pour prendre les nouvelles que les espions qu'il avait dans la ville lui donnaient sur les démarches et les desseins des Impériaux. Pendant tout le siège de la ville, le prince de Valachie contribua beaucoup à la non-réussite des Turcs, en les secourant le moins possible. Deux fois, le 15 juillet et le 6 août, les assiégés avaient détruit les ponts: les Valaques chargés de leur défense firent beaucoup de bruit, sans faire le moindre mal aux Impériaux, car Serban II avait fait charger les canons avec de la paille. Le Voëvode ne permettait pas même à ses soldats d'aller au pillage; il se contentait d'acheter aux Tartares leur butin, et de le donner ensuite pour le sien. Le 1 septembre [2]) qui est

1) v. Hammer t. 3, p. 736 et 739. — 2) Engel, Geschichte der Wallachei, p. 325.

le nouvel an du calendrier grec, il fit ériger devant sa tente une croix haute de six aunes devant laquelle tous les jours les soldats moldaves et valaques allaient entendre la messe. Cette croix, après la levée du siège de Vienne, fut trouvée et portée en grand triomphe par les habitants dans le palais de l'archévêché. Plus tard elle fut de nouveau érigée dans le Gatterhoelzel, et on la montrait encore du tems où l'on célébra le jubilé séculaire de la délivrance de Vienne [1]). A la place de la croix on bâtit une chapelle qui existe encore aujourd'hui; et le petit bois où était le camp moldo-valaque est nommé encore aujourd'hui par les habitants de Viennne, der Moldauer Hölzel ou le bois moldave; il est situé à mille pas environ, vers le midi, du château de Schoenbrun [2]).

Vienne allait tomber au pouvoir de l'ennemi, et le croissant allait prendre la place de la croix sur la tour de Saint Etienne, lorsque Sobieski accourut et sauva la capitale: le 12 septembre les Turcs vaincus par les Polonais, levèrent le siège d'une ville qu'ils ne devaient plus attaquer. Cette victoire enhardit encore plus Serban II à se déclarer indépendant. A son retour en Valachie, il commença ses préparatifs, tout en plaçant, en 1684, sur le trône de Moldavie, son frère Dumitrasscu, nommé par la Porte à la place de Duca, fait prisonnier par les Polonais, et en envoyant en 1685 et en 1686 son contingent sous les ordres de son frère George à l'armée turque qui combattait sans succès contre les Impériaux. Dans

1) v. Hammer, t. 3, p. 736 et 739.

2) Description d'un voyageur moldave, dans les No. 35 et 37, année 1829 de l'Abeille Romàne.

La croix portait l'inscription suivante en latin et en romàn: Crucis exaltatio est conservatio mundi; Crux dêcor Ecclesiae, Crux custodia Regum, Crux confirmatio fidelium, Crux gloria angelorum et vulnus daemonum. Nos Dei gratia Serbanus Cantacuzenus, Valachiae Transalpinae Princeps, ejusdemque perpetuus haeres ac Dominus etc. ereximus crucem hoc in loco quavis de devotioni populi et sacro honorato in perpetuam sui, suorumque memoriam tempore absidionis Mahumetanae a Vezirio Kara Mustafa Bassa, Viennae Inf. Austriae m. Sep. die I a 1683.

ces deux campagnes les Turcs furent de nouveau vaincus, et Serban II remercia de tout son coeur les Impériaux qui affaiblissaient un ennemi qu'il allait combattre.

Des chagrins domestiques troublèrent le prince de Valachie dans l'année de 1685: sa mère Helène après avoir visité la terre sainte en reconnaissance du retour du bonheur dans sa famille, expira le 2 mars à Bucarest, et fut enterrée avec une grande pompe dans le cloître de Mârgineni auprès de son époux Constantin. A la fin de la même année, le 24 décembre, mourut aussi l'Aga Mathieu, frère du prince: il fut enterré dans le monastère de Cotroceni [1]), que Serban II avait fait bâtir au milieu d'une forêt dans laquelle il s'*était tenu* caché pendant trois jours, dans une des poursuites nombreuses dont il avait été l'objet sous le règne de Ghica [2]).

Pendant toute l'année 1686, Serban II se prépara; en 1687, après que les Allemands eurent réduit aux abois les Turcs, il ne tint plus secrets ses projets. Il découvrit son plan à Leopold I, empereur d'Allemagne, qui, non seulement lui promit aide et assistance, mais, pour l'attirer plus encore du côté des Chrétiens, lui donna le titre de comte de l'Empite, pour lui et pour ses descendants. La correspondance entre Serban II et la cour de Vienne était confiée à George Brancovich qui dans l'hiver de 168$\frac{7}{8}$ alla près de Léopold I comme ambassadeur plenipotentiaire du prince de Valachie [3]). George Brancovich régla les articles du traité par lequel l'Empereur s'engageait à aider le Voëvode Valaque à chasser les Turcs de l'Europe, et au cas que Constantinople fut prise, il ne promettait rien moins que de le faire empereur des Grecs, comme réprésentant par son extraction l'ancienne famille des empereurs de son nom. Ses préparatifs répondaient à ses hautes espérances; il fit une étroite alliance avec les deux frères Jean et Pierre Czars de Russie, par l'entremise de l'archimandrite de Bosnie, oncle du grand Visir Suleiman-Pascha [4]); et cette

1) Engel, Gesch. der Wal. p. 326. — 2) Photino, t. 2, p. 264. — 3) Engel, p. 327. — 4) Cantimir, t. 3, p. 480.

alliance est la plus ancienne que la Valachie ait faite avec une puissance qui plus tard devait avoir tant d'influence sur ses destinées. Après s'être gagné d'aussi importants alliés, il reprit ses préparatifs intérieurs. Les ordres militaires des Trabants et des Seimeni avaient été presque tout-à-fait détruits à la suite de leurs révoltes sous Mathieu I et sous son successeur. Serban II ne voulant plus rétablir ces troupes dangereuses, qui, comme la garde prétorienne, les Strelitz, les Janissaires, fesaient trembler les trônes qu'ils étaient chargés de défendre et de soutenir, réunit les restes de ces deux ordres et les plaça dans les rangs des Cosaques et des Tâlpassi qui, au nombre de quatre mille hommes, étaient sous les ordres du grand Aga. Cet officier dont le nombre des soldats s'augmenta par ce moyen, devint général d'infanterie, et commença à porter aussi le titre d'Aga de Dârâbanti [1]. Le prince fit fondre aussi une artillerie de trente huit gros canons, et assembla dans les bois et sur les montagnes une armée de vingt-huit mille hommes [2] tandis que sept à douze mille autres soldats, qui fesaient monter son armée à quarante mille cavaliers et fantassins [3] étaient cachés dans les provinces turques près du Danube. De si grandes forces étaient entretenues sans que le pays fût accablé de nouveaux impôts: car une grande partie de l'armée, et surtout celle qui était rassemblée en Bulgarie, ne recevait que la moitié de la solde. Les soldats devaient subsister pour la plupart du pillage qu'ils fesaient sur les habitants turcs, et surtout sur les employés de Constantinople qui retournaient dans la capitale, chargés du tribut annuel de la Valachie [4]. Jusqu'au règne de Constantin II Brancovanu, successeur de Serban II, les Turcs étaient restés fidèles à l'article du traité de 1460, conclu avec Vlad V, lequel disait: „Chaque année un officier de la Porte „se rendra en Valachie pour recevoir le tribut, et sera accom-

1) Memoires du général Bauer, p. 45, Photino, t. 3, p. 356 et Relatio de statu Valachiae écrite par un Jésuite en 1688 et citée par Engel p. 109 — 117. — 2) Cantimir, t. 3, p. 480. — 3) Del Chiaro p. 137. — 4) Gebhardi p. 431.

„pagné à son retour par un officier du Voëvode jusqu'à Giurgevo sur le Danube, où l'on comptera de nouveau la somme „remise, et l'on en donnera un second reçu, et lorsqu'elle aura „été transportée de l'autre côté du Danube, la Valachie ne sera „plus responsable, quelque accident qu'il puisse arriver." Profitant de cet article avantageux pour lui, le prince de Valachie payait régulièrement le tribut; mais après en avoir obtenu le second reçu, et après que l'employé turc avait passé le Danube, il le fesait attaquer par les troupes qui se tenaient en Turquie, reprenait le tribut et s'en servait pour la solde de ses soldats. Les Turcs avaient découvert ses projets: le Seraskier qui commandait en Hongrie avait même reçu *l'ordre* d'examiner sa conduite; mais la Porte, occupée comme elle l'était à faire face aux Impériaux, n'ôsait pas montrer son ressentiment contre Serban II, tant qu'il ne se déclarait pas ouvertement contre le Sultan. Le Prince de Valachie qui par les amis qu'il avait à Constantinople parvenait à savoir tous les plan du divan, obtint même une nouvelle confirmation au trône, du Sultan Suleiman II [1]) qui succéda le 29 octobre 1687, à Mahomed IV. Le firman qui lui assurait la principauté lui couta, il est vrai, cent mille piastres qu'il paya au Grand-Visir Ibrahim-Pascha [2]).

Les gouverneurs des provinces turques du Danube tremblaient devant Serban II; lorsqu'ils lui fesaient des plaintes sur l'enlèvement du tribut, il leur montrait leurs quittances, leur reprochait leur négligence de ce qu'ils souffraient dans les districts confiés à leurs soins de si grandes bandes de brigands. „Prenez-moi pour exemple, leur disait-il, comment ai-je fait, „moi, que le brigandage et le vol sont devenus en Valachie „des crimes presque inconnus?" Si les employés turcs persistaient, il allait jusqu'à les menacer de les accuser auprès du Sultan d'étre en intelligence avec les brigands, et les défauts même de ce prince étaient utiles à la réussite de ses projets.

1) Engels Geschichte d.r Wal. p. 328. — 2) v. Hammer, t. 3, p. 779.

Autant il était fort, et d'une haute stature, autant il était violent et colère: lorsqu'il s'emportait, même ses amis le craignaient. Quoique le plus bel homme de toute la Valachie, il avait, lorsqu'il se livrait à la colère, quelque chose de si terrible, de si repoussant dans sa mine et dans sa voie, qu'il effrayait même les plus intrépides. C'est alors qu'il méritait le surnom de fils du diable que lui avait donné le Grand-Visir Kara Mustafa. Souvent des hommes moururent d'effroi, rien qu'en entendant sa voix redoutable. Lorsque ses sécrétaires ou d'autres employés voulaient lui parler d'affaires, ils donnaient de l'argent à ses valets de chambre, pour savoir s'il était de bonne ou de mauvaise humeur; et avant d'entrer dans sa chambre, ils se signaient de la croix pour prendre courage. La renommée de sa violence et de son emportement se repandit dans toute la Turquie: les petits employés turcs tremblaient d'effroi rien qu'en entendant son nom, et ils auraient préféré la mort plutôt que de l'accuser auprès du Sultan. A Constantinople il n'y avait pas d'homme qui osât lui refuser un service [1]. Un Aga turc, qui lui avait apporté un firman du Sultan, fut un jour si effrayé de sa voix, qu'il laissa echapper la tasse de café qu'il tenait dans ses mains [2]. Sa colère le poussait quelquefois loin; mais il se repentait bientôt après et réparait ses torts par de grands bienfaits. Connaissant les défauts de son caractère, il ne signait jamais une condamnation à mort avant que ses tribunaux n'eussent jugé le criminel [3]. Pour attirer les boïars dans son parti, il se servait de deux moyens; par sa sévérité et son emportement il leur inspirait de la peur, et par la bonne police qu'il avait établie, il les empêchait de tramer quelque complot contre lui [4]. Par les bienfaits dont il les comblait, il cherchait à gagner leur amour. Il se montra généreux même envers ses plus grands ennemis. Oubliant les trahisons et les perfidies de George Bâleanu, et de son fils le Logothète Ivasscu qui, à son avénément au trône,

---

1) Gebhardi, p. 432. — 2) Engel, p. 328. — 3) Gebhardi, ibid. — 4) Engel. ibid.

s'était refusé à lui rendre hommage, il fit venir en Valachie le Postelnicu Gligorasscu fils et petit-fils de ses ennemis mortels, lequel vivait dans la plus grande pauvreté en Transylvanie; et comme le jeune Bâleanu doué de grandes vertus était bien différent de son père et de son grand père, il lui donna en mariage sa fille Manda ou Smaranda; tous les boïars et les ambassadeurs des princes étrangers qui assistèrent aux nôces, lesquelles eurent lieu le 24 janvier 1688, applaudirent à la bonté et à la générosité du Voëvode de Valachie. Malheureusement Manda ne vécut pas longtems pour le bonheur de son père et de son mari; un mois et demi après son mariage, le 13 mars elle mourut et fut enterrée dans le monastère de Catroceni par Dionysius, patriarche de Constantinople qui se trouvait alors en Valachie [1]).

Cèpendant malgré sa sévérité, malgré sa générosité, Serban II n'était pas encore parvenu à engager la noblesse à prendre les armes contre les Turcs. Decouragé par tant d'essais malheureux, les boïars avaient fini par se soumettre à leur sort. Ayant perdu tout sentiment de patriotisme ils aimaient mieux garder tranquillement leurs biens, tandis que la nation était opprimée, et sous le joug ottoman, que de les perdre dans une guerre, où il s'agiseait, il est vrai, de l'indépendance de la Valachie, mais dont l'issue était réellement incertaine, et probablement malheureuse d'après l'expérience. Incapables dès lors de toute pensée noble et généreuse, ils se refusaient en secret aux desirs de leur prince, ou du moins ne les accomplissaient que faiblement et malgré eux. Le cabinet de Vienne croyant que Serban II n'attendait plus que les secours qu'il lui avait promis, pour lever l'étendart de l'indépendance, ordonna, après la prise de Belgrad par les Impériaux le 27 août 1688, au général Veterani d'entrer en Valachie pour appuyer les habitants de cette principauté. A la nouvelle que ce général avait établi son camp près de la Tour de Severin, Serban II qui, à cause de la résistance muette mais néanmoins forte de ses

1) Photino, t. 2, p. 266.

boiars, ne pouvait pas encore se déclarer contre la Porte, envoya son neveu Constantin Brancovanu pour trouver le chef des Impériaux et tâcher, à force de prières, de l'engager à quitter la Valachie. Veterani, étonné se contenta de marcher avec ses troupes le long des Carpates et d'établir son camp à Câmpulungu. Le Voëvode lui envoya de nouveaux députés pour lui annoncer qu'il ne pourrait être prêt que pendant l'hiver prochain, que jusque là les Impériaux devaient évacuer la principauté, de peur que les Turcs n'entrassent en Valachie avant que les habitants ne fussent en état de leur résister: il demandait en même tems des passe-ports pour l'ambassade qu'il voulait envoyer à Vienne, afin de traiter de la soumission de la Valachie. Véterani lui envoya les passe-ports, évacua le pays et se retira en Transylvanie. Serban II craignant que les Turcs n'eussent découvert son projet, se fit un mérite de la retraite des Imperiaux près du Sultan, qui, le croyant son serviteur fidèle, lui donna de grandes louanges pour sa sage conduite, tandis que le 2 octobre 1688 l'ambassade valaque partait pour Vienne afin de travailler à la ruine des Turcs: elle était composée du grand écuyer Serban, fils du Vestiar Pervu Vlădescu, et de trois parents du prince, son frère le Grand Spatar George Cantacuzène, son gendre l'Aga Bălăceanu, et son neveu le capitaine des gardes (Mare le Căpitanu) Serban Cantacuzène, fils de son frère Drăgici [1]).

Serban II était enfin prêt; il n'attendait plus que le retour des ambassadeurs pour se déclarer indépendant. Au moment où la Valachie allait mettre de nouveau ses armées sur pied, pour crier, comme du tems de Michel II, gloire et liberté, le prince mourut et tout périt avec lui. Le Stolnicu Constantin, propre frère du Voëvode, et Brancovanu, fils de sa propre soeur, après avoir vainement essayé de lui faire changer de dessein, agirent plus puissamment auprès de lui, par le poison, et crurent devoir acheter par un crime la tranquillité de

1) Engels Geschichte der Wallachei, p. 330, et Photino, t. 2, p. 268.

leurs familles, et la sûreté de leurs grands biens, se souciant de leur fortune bien plus que du bien-être de leur pays [1]. Serban II Cantacuzène mourut le 19 octobre 1688, dans la cinquante cinquième année de sa vie et la dixième de son règne [2]. Il fut digne d'être prince, et en état de marcher sur les traces de Michel II, dont il aurait mis à fin le projet, si le mort n'avait pas tranché ses jours. Il consacra toute sa vie à la civilisation de la Valachie, et c'est en quoi il mérita une reconnaissance éternelle. Il établit le premier collège român à Bucarest, enrichit l'imprimerie fondée par Mathieu I, appela dans son pays plusieurs professeurs Grecs et Allemands pour enseigner à ses sujets les langues étrangères, l'éloquence *et* l'histoire, engagea les boiars à donner à leurs enfants une éducation européenne, protégea les artistes étrangers et encouragea les savants valaques en les élevant aux premières dignités de l'état. Radu de Greceani, qui écrivit l'histoire de l'état Valaque, fut nommé par lui grand Chancelier de la principauté. Il s'acquit une reconnaissance éternelle pour la langue romåne en fesant traduire par Radu de Greceani et par son frère, la bible en român, et en ordonnant que le service divin ne fût plus célébré dans toute la Valachie, que dans la langue nationale, tandis que jusqu'alors la messe et les autres prières étaient faites en slavon et en grec. La bible romåne commença à être imprimée en 1688 à Bucarest; elle ne fut terminée que sous le règne de Constantin II, Brancovanu. Serban II établit aussi la première fabrique de drap dans le village d'Affumati. Dans les années sèches ou trop humides les Valaques étaient exposés à de grandes disettes: les paysans ne se nourrissaient que du millet, et ce grain ne réussit pas également dans toutes les années. Le Prince introduisit le maïs ou blé de Turquie [2], et par ce grain, qui est devenu la principale nourriture des Valaques, il mérita le surnom de providence des Paysans.

1) Cantimir, t. 3, p. 481, Carra, p. 100, et Del Chiaro, p. 100. — 2) Engel, p. 331. — 3) Photino, t. 3, p. 270, Engel, p. 329 et Gebhardi, p. 427 et 433.

Ne pouvant pas tout-à-coup civiliser toute la nation, il s'efforça d'en éclairer au moins les chefs, c'est-à-dire les boïars, en les mettant en contact avec les nobles Allemands. Il chercha donc à détruire l'ancien usage qui fesaient regarder pour nobles seulement ceux qui étaient riches et possédaient des biens teritoriaux, et il tâcha de donner aux familles nobiliaires une certaine autorité durable et héréditaire. C'est à quoi il crut arriver en fesant rédiger des histoires de son pays et des généalogies, et en accoutumant les familles à porter un surnom que le père devait transmettre à ses enfants, afin que la gloire des hauts faits des ancêtres rejaillît sur leurs descendants, et les engageât à les imiter [1]). Jusqu'à Serban II il n'y eut que peu de familles qui eussent des arbres généalogiques; les biens passés du père au fils étaient les seulès marques et les seules preuves de noblesse. Celui qui était propriétaire était noble. La plupart des boïars n'avaient pas même de surnoms patronimiques; les uns ne portaient que leur nom de baptême, d'autres celui de leur village. Mais cette manière causait une grande obscurité et des embarras dans les titres généalogiques et dans les procès, car si le village était vendu, le nouveau propriétaire pouvait en prendre le titre, quoiqu'il en fût pas du tout parent avec le premier seigneur du bien. Ainsi on rencontre souvent dans l'histoire valaque jusqu'au dix-septième siècle, de pareils noms, l'Aga Leca, le Vornicu Demètre, le ban Mihalce, le Clucern Radu etc. [2]); mais tous ces noms sont de noms de baptême; il est par conséquent impossible de trouver à quelles familles ces boïars appartenaient. On voit dans l'histoire, les mots Greceanu, Leurdeanu, Buzescu, Brancovanu; tous ces mots sont adjectifs et signifient (habitant) de Greceani, de Leurde, de Buzeu, de Brancoveni. Cantacuzène fit en sorte que les boïars retinssent pour toujours ces noms, quoiqu'ils ne fussent que de simples qualificatifs, et leur défendit jusqu'à un certain point de vendre le village dont la famille avait pris le nom; aussi c'est aux

1) Gebhardi, p. 433. 2) Voyez le traité entre Rodolphe II et Michel II, p. 173 de cette histoire.

le Capidji Baschi le couvrit du manteau de prince, et le patriarche Dionysius le conduisit dans l'église, accompagné de toute l'assemblée. Après le sacre Constantin II Brancovanu changea de ton; la plus grande métamorphose s'opéra en lui. De timide il se montra disposé, et résolu à se faire obéir. Se levant de son trône, il dit d'un ton ferme et noble „J'ai écouté „votre prière, j'ai laissé ma vie de particulier, et mes biens; „contre ma volonté vous m'avez nommé votre prince. Dorénavant j'entends que vous fassiez votre devoir, que vous me „serviez avec un amour et une fidélité à toute épreuve, de „même que vous avez à attendre de moi le même amour et „la même sincérité. Aidons nous donc mutuellement, afin de „pouvoir garder la paix et la justice dans le pays." Constantin II prêta sur l'évangile le serment d'observer les droits de la nation; les boiars et les autres électeurs lui jurèrent à leur tour obeissance et fidélité. Après que ces sermens écrits et signés furent déposés dans les archives de l'archévêché, Brancovanu anonca par une proclamation au pàys son avénément au trône.

Trois jours après le sacre, eut lieu l'enterrement de Serban II. Deux patriarches, Dionysius et Parthenius, l'archévèque de Valàchie et un grand nombre d'évêques assistèrent à ses funérailles qui furent faites dans le monastère de Cotroceni. La veuve et les filles du feu prince pleuraient amèrement, tandis que le nouveau Voëvode montrait un chagrin feint et affecté.

De retour de Cotroceni à Bucarest, Constantin II commença sa carrière diplomatique en envoyant des ambassades à toutes les cours voisines; à Constantinople pour recevoir la confirmation de la principauté; à Vienne pour annoncer son avénément au trône et donner d'autres ordres à l'ambassade envoyée par Serban II; au Seraskier Mustafa Pascha qui était dans la ville de Babadag et au Sultan Selim Gherej, chan des Tartares pour leur annoncer son heureuse fortune et gagner leur amitié.

Tandis que les ambassadeurs Valaques partent pour les

cours étrangères, voyons quel était le caractère et la famille du nouveau prince. Constantin II Brancovanu à toujours été l'ami de la splendeur, de l'éclat et de tout ce qui éblouit les yeux du vulgaire. Voulant se donner de la plus ancienne famille de la Valachie, il fit rédiger par Radu Greceanu un gros volume composé à grands frais pour rendre publiques l'histoire de sa vie et sa généalogie. Il s'est fait connaître en Europe sous trois noms à la fois: il s'est fait nommer Basaraba parceque cé nom, porté par tant de grands princes était cher aux Valaques; il n'avait droit à ce nom que parceque sa grand'mère était petite nièce du prince Mathieu I Basaraba. Il s'est fait appeler aussi Cantacuzène, parceque ce nom était connu en Europe, et comme celui des Empereurs de Bysance de ce nom, et comme celui de Serban II. Il prétendait avoir le droit de porter ce surnom, parcequ'il était neveu du feu prince Cantacuzène; mais la famille de Cantacuzène ayant fait des réclamations contre l'usurpation de son nom, le prince le quitta. Quant à son nom de Brancovanu, il l'a pris du village de Brancoveni qu'il hérita de son père. Sous le règne de Mathieu I, il y avait un boïar David au fils duquel, Preda, le prince donna en mariage sa nièce, petite fille de sa soeur. Preda, qui pour la dot de sa femme reçut le village de Brancovenu, domaine particulier de Mathieu I, fut tué par Mihne III; il laissa un fils nommé Mathieu qui, étant riche, épousa Hélène fille du vieux Postelnicu Constantin Cantacuzène. De ce mariage sortit Constantin II qui prit le nom de son village Brancoveni, lorsque Serban II ordonna que chaque boïar prit un surnom durable et transmissible à ses descendants. Non content de cette etymologie le prince en chercha une autre plus brillante à son nom de Brancovanu; il prétendit descendre des anciens Brancovich, despotes de Servie [1]), parceque Maxime Brancovich métropolitain de Sirmie, après la mort de son frère Iannopol Paul Brancovich, ban de Temeswar s'était sauvé avec sa mère Angelie et ses frères en Valachie sous le

---

1) Cantimir. t. 4, p. 106 et suiv.

règne de Rodolphe-le-Grand. Ce prince leur donna un domaine où ils bâtirent un village que les Valaques nommèrent Brancoveni, c'est-à-dire village des fils de Brancu, parceque en Servien Brancovich signifie fils de Brancu. Maxime y bâtit une église qui existe encore aujourd'hui: après la prise de Temeswar par les Turcs, les autres descendants du ban Iasnopol se sauvèrent aussi dans le village du métropolitain de Sirmie; plus tard ils commencèrent à se nommer Brancoveni. Comme le village de Brancoveni devint la domaine de Constantin II, il prétendit aussi, lui, descendre des anciens Brancovich [1]).

Les commencements du règne de Constantin II ne furent qu'une suite de jours heureux. Les Turcs, étant en guerre avec les Impériaux et craignant que les Valaques ne se joignissent aux ennemis, s'empressèrent d'approuver le choix des boïars; le 2 novembre 1688 Brancovanu reçut les insignes de la principauté. L'ambassade qui avait été envoyée à Vienne, avait rencontré encore en route les deputés de Serban II, leur avait fait connaître l'élection du nouveau prince, et l'ordre de celui-ci d'aller à Vienne seulement pour notifier à Leopold I l'avénément au trône de Constantin II Brancovanu, mais de ne parler en rien de la soumission de la Valachie dont ils avaient été chargés par le feu prince. La cour de Vienne après avoir reçu en audience les Valaques, les congédia avec son ministre Csaki chargé d'aller à Bucarest et de tâcher de gagner Brancovanu aux interêts du cabinet de Vienne. L'Aga Bâlâceanu, gendre de Serban II, mécontent du choix des boïars, refusa de reconnaître le nouveau Voëvode pour son maître, et resta en Transylvanie. Csaki avec les autres députés alla à Bucarest; le prince le traita avec de grands honneurs; mais pour le moment ne se montra pas disposé à se déclarer ouvertement pour l'Empereur. Csaki, peu satisfait des promesses de Brancovanu, conseilla à son cabinet l'occupation de la Valachie par les Impériaux [2]), d'autant plus que la guerre avait

1) Photino, t. 2, p. 277. — 2) Engel, p. 336.

déjà été déclarée à la Turquie, et que les armées impériales avaient été victorieuses dans plusieurs batailles. Le nouveau Sultan Suleiman II se voyant vaincu et hors d'état de se défendre, demanda la paix. Léopold I y mit les conditions suivantes. „Je veux avoir, dit-il le royaume de Hongrie avec „les provinces qui sont de son ressort; savoir l'Esclavonie, la „Croatie, la Bosnie, la Servie, la Bulgarie et la Transylvanie. „Pour ce qui est de la Moldavie et de la Valachie, elles „resteront libres." Les Polonais d'un autre côté demandaient qu'on leur cédât la Crimée, la Moldavie, la Valachie et tous les pays qui s'étendent des deux côtés du Niester jusqu'au Danube. „Il n'y a point de doute, dit Cantimir, que la Porte „aurait passé par tout ce que les ennemis auraient voulu, et „que la paix aurait été faite, si le Très-Chrétien Soleil n'eut „communiqué un rayon de sa lumière au pâle Croissant." Louis XIV déclara la guerre à l'empereur d'Allemagne qui se vit forcé de partager ses armées sur le Rhin et sur le Danube. Le Sultan se voyant secouru retira ses propositions de paix et continua la guerre [1]. Le Grand Visir ordonna à Brancovanu de se préparer pour la guerre, et comme il avait appris que les Impériaux excités par Bâlâceanu voulaient s'emparer de George fils de Serban II pour le mettre sur le trône de la Valachie, il expédia l'ordre à Constantin II de lui envoyer cet enfant à peine âgé de huit ans, ainsi que ses trésors. Brancovanu profitant de cette nouvelle envoya aussitôt cinquante soldats pour garder la princesse douairière dans le monastère de Cotroceni où elle était allée faire quelques aumônes en mémoire de son mari. Le prince qui était monté sur le trône par un régicide et par un parricide à la fois, comptait le manque de reconnaissance pour rien; il fit déclarer à la princesse que les Turcs l'avaient demandée, elle et son enfant à Constantinople, et que pour les détourner de ce projet, il avait dû payer 150,000 piastres ou trois cents bourses [2]. La princesse craignant le voyage de Constantinople paya la

1) Cantimir, t. 4, p. 22 etc. — 2) Del Chiaro p. 151. —

somme que Brancovanu employa pour ses intrigues diplomatiques; elle et son fils se retirèrent à Drâgânesci d'où elle écrivit à son gendre Bâlâceanu de venir la délivrer des mains de l'assassin de son mari [1]). L'Aga Bâlâceanu parvint à persuader le margrafe de Bade, généralissime des Impériaux à entrer en Valachie. Le margrafe après s'être emparé de Cerneti, malgré les prières de Constantin II, donna le commandement de ses troupes au général Häusler, et partit en 1689 pour Vienne. Le nouveau général, conseillé par Bâlâceanu, mit tout en usage pour s'emparer de la principauté: il poursuivit avec vigueur son projet, et en peu de tems s'empara avec huit mille Impériaux de Tîrgoviste, et de Bucarest où la peste fesait de ravages terribles; de là il envoya un détachement qui alla à Drâgânesci prendre la princesse Marie et ses enfans, et les conduisit en sûreté à Cronstadt en Transylvanie.

A l'approche des Impériaux Constantin II, après avoir nommé une régence par interim, s'était sauvé de Bucarest à Rusdschuk; là il s'occupa à rassembler une armée turco-valaque, et à donner avis au Sultan de l'entrée des ennemis en Valachie.

Les Impériaux auraient pu se consolider dans la principauté, s'ils avaient su s'attirer l'esprit et l'affection des habitants, par une conduite modérée et en défendant aux troupes le pillage et les autres excés; mais loin de punir les soldats qui se rendaient coupables de toutes sortes de deprédations, les chefs ordonnèrent de nouveaux impôts en argent et en provisions de bouche. Aussi après l'entrée de Häusler dans Bucarest, aucun boïar important n'y vint reconnaître le gouvernement impérial; au contraire, tous les employés et les autres boïars se sauvèrent à Rusdschuk près de leur prince. Häusler se voyant dans un pays ennemi, où les habitants étaient contre lui, et ayant reçu de nouvelles que Constantin II rassemblait une armée considérable, tâcha de gagner le Voëvode à force de grandes promesses, et lui demanda une audience. Bran-

1) Engel, p. 333 et suiv.

covanu, après en avoir reçu l'approbation du Capidji Baschi Chalil-Aga, y consentit. L'entrevue eut lieu à Drâgânesci, mais ni l'un ni l'autre ne parvinrent à se persuader; ils se quittèrent sans avoir rien conclu. A peine le Voëvode de Valachie avait-il quitté le general impérial qu'il apprit que le chan des Tartares, le Sultan Kalgha était aux frontières de la principauté, et qu'il venait pour en chasser les ennemis. Häusler, prévénu et prié par Brancovanu, quitta Bucarest et se dirigea avec son armée vers les Carpates; c'est pourquoi on soupçonne que Brancovanu avait conclu avec Häusler un traité secret dans l'entrevue de Drâgânesci. Le chan des Tartares ayant été prié d'épargner les Valaques, innocents de l'entrée des Impériaux, se contenta d'envoyer un petit détachement, auquel s'attachèrent aussi quelques troupes valaques, à la poursuite des Impériaux; ceux-ci ayant passé les montagnes à leur approche, le chan fêté et enrichi par Constantin II, quitta la Valachie sans la dévaster, chose bien rare chez les Tartares. Ces événémens eurent lieu dans l'automne de 1689. Après la retraire du Sultan Kalgha, Brancovanu retourna à Bucarest, rendit des actions de grâce au Tout-Puissant de l'évâcuation des ennemis, et profita de la tranquillité dont le pays jouit pendant l'hiver, pour rappeler le peuple qui s'était sauvé dans les montagnes et dans les forêts, pour bâtir le magnifique monastère de Horezu dans les environs de l'Oltu, et un palais superbe sur des piloris.

Avec le printems de 1690 les hostilités recommencèrent entre les Turcs et les Impériaux. Emeric, comte de Tököli, le fameux chef des rebelles hongrois, lequel depuis huit ans, protégé par la Porte avait combattu avec plus ou moins de succès contre les généraux autrichiens, fut destiné par le Sultan à lui servir d'instrument pour se venger des Impériaux de leur invasion en Valachie. Il fut nommé prince de Transylvanie, et le Serdar Tscherkes Ahmed, le chan des Tartares et Constantin II furent chargés de le mettre sur le trône à force armée. Les troupes turco-tartares entrèrent avec Tököli dans la principauté de Brancovanu; les soldats valaques aug-

montèrent les forces turques, enfin on se dirigea vers les Carpates. Le grand maître d'armes Cernica, commandant l'avant-garde forte de deux mille cavaliers d'élite se présenta devant le passage de Törzbourg avec une telle célérité qu'aucun des avant-postes ennemis ne put en échapper; près de Törzbourg cependant les Allemands s'étaient fortifiés en détruisant les passages ou en les occupant avec du canon. Brancovanu qui avait pour guides dans ses troupes, les habitants même des Carpates, parvint à trouver un passage inoccupé. Pour vaincre les difficultés que présentait ce passage, extrêmement étroit, dangereux et entouré de rochers et de précipices, le prince de Valachie éxécuta une opération admirée de tous les gens de l'art; il fit couper de grands arbres, et y attela des chevaux; les soldats montèrent sur les troncs, et les chevaux furent mis en marche. Les branches qui s'attachaient aux buissons, aux fentes des rochers, firent que les chevaux et les hommes passèrent heureusement des rochers et des monts élevés. Ce ne fut que lorsque les troupes fûrent arrivées dans les plaines de Cernesci qu'elles virent les dangers et les difficultés qu'elles avaient surmontés. Il fallait se résoudre à combattre; il n'y avait plus d'autre moyen; derrière il y avait les montagnes escarpées qui présentaient encore plus de difficultés à monter qu'à descendre; devant, il y avait l'armée ennemie en ordre de bataille. A dix heures du matin, le 21 août 1690, le combat s'engagea; après une demi heure d'une lutte sanglante, la victoire fut remportée par les Turcs et leurs alliés. Il n'y eut que fort peu d'Impériaux qui échappèrent à la mort. Häusler, le marquis Doria et dix-huit officiers furent faits prisonniers; vingt deux drapeaux tombèrent entre les mains des vainqueurs. Les généraux Nouhfern, Bâlâceanu, Téleky trouvèrent une mort glorieuse sur le champ de bataille. Le prince de Valachie ternit ses lauriers, en commettant une cruauté inutile et indigne d'un homme civilisé; il fit empaler devant sa tente la tête de Bâlâceanu; quelques jours après ayant reconnu lui-même qu'il avait commis une action cruelle, il envoya le corps

du boïar valaque à Bucarest, où on l'enterra avec de grands honneurs.

Après la victoire de Cernesci, Tököli fut déclaré à Grossau, Voëvode de Transylvanie; après la cérémonie du sacre, Brancovanu retourna en Valachie, où bientôt il reçut du Sultan un manteau d'honneur pour la bataille qu'il avait gagnée sur les Impériaux.

Tököli ne resta pas longtems sur le trône; les Turcs et sa faction furent obligés à l'approche des Impériaux victoriaux, de se sauver en Valachie où les soldats de l'Ex-Voëvode de Transylvanie, commirent mille dévastations, malgré l'amitié qui régnait entre Brancovanu et Tököli. Constantin II, irrité fit massacrer une partie de ces brigands par ses troupes, le reste se sauva avec leur prince à Belgrade auprès du Grand Visir.

Pendant les années 1691 et 1692 Brancovanu n'eut aucune guerre intérieure à faire, mais pour cela il ne resta pas en paix. En 1691 la Valachie fut tourmentée d'une grande famine à cause des sauterelles qui ravagèrent toutes les moissons; et dans l'hiver de 169$\frac{2}{3}$, le prince eut à se mettre en garde contre une conjuration puissante, tramée contre lui. Stoïca, boïar Valaque, ennemi de Brancovanu et des Cantacuzène, parvint à se sauver de la Transylvanie où il se tenait, en Moldavie; là, après s'être uni avec quelques autres Valaques et avec Constantin Cantimir, prince de Moldavie, il accusa près de la Porte Constantin II, d'une alliance secrète avec l'empereur d'Allemagne. Le divan qui avait plusieurs preuves de la fausseté de cette accusation, envoya les accusateurs à Brancovanu qui les fit juger par les tribunaux de Bucarest. Ils furent trouvés coupables; comme tels, Stoïca fut décapité dans la capitale, un autre conjuré, Preda Prdroceanu à Russi de Vede, d'autres en plus grand nombre furent envoyés aux travaux forcés.

Constantin II passa les années 1693 et 1694 tantôt dans une paix absolue, tantôt dans des préparatifs de guerre qui cependant n'éclata pas. Il employa ces deux années à bâtir à Tîrgoviste un palais dont il prit possession le 15 août 1694,

et à faire de cette ancienne ville de nouveau la capitale de la Valachie. Il eut soin aussi d'avoir toujours une assez grande armée sur pied, pour être en garde contre les Impériaux qui, maîtres de la Transylvanie, pouvaient à chaque moment pénétrer dans sa principauté. Il employa une partie de 1693 à visiter aussi différents lieux mémorables de la Valachie, surtout le monastère de Bistrizza, l'évêché de Rîmnicu, et le cloître Monoxyle (de unu lemnu). Une légende dit que dans l'endroit où est situé ce cloître, on avait trouvé dans les anciens tems, l'image d'une Vierge sur un arbre. Les habitans des environs prirent cette image et la conduisirent dans une église voisine; pendant la nuit l'image miraculeuse disparut, et le lendemain on la retrouva de nouveau sur l'arbre. On prit alors le parti de bâtir une église à l'endroit de l'arbre, et depuis lors l'image ne quitta plus sa place.

En 1692 et 1693 Brancovanu avait marié aussi deux de ses filles, l'une Stanca au Beyzadé Radu fils d'Elias, ex-prince de Moldavie, et l'autre Marie à Constantin Duca qui succéda à Constantin Cantimir sur le trône moldave. Dans l'été de 1694, la tranquillité dont la Valachie jouissait depuis quelque tems fut sur le point d'être détruite par les Tartares qui, sous le prétexte d'entrer en Transylvanie, parurent sur les frontières. A cette nouvelle les habitants abandonnèrent les sémailles qu'il était tems de moissonner et se réfugièrent dans les montagnes et dans les forêts. Toutes les sémailles se gâtèrent, et le commerce en souffrit beaucoup. A force d'argent qu'il envoya au chan, Brancovanu empêcha les Tartares d'entrer dans la principauté. Après leur éloignement, le prince de Valachie envoya dans le mois d'octobre une députation à Andrinople: elle portait des plaintes au Sultan sur la misère où avait été réduite la principauté à cause des invasions continuelles des Tartares; à ces plaintes les députés ajoutèrent celle de la prise en possession d'une partie du pays par les Turcs de Brăila, lesquels depuis quelques années agrandissaient tous les jours leurs biens territoriaux, en éloignant de plus en plus leurs frontières au détriment des Valaques. Un Capidji Baschi

fut envoyé par le Sultan en Valachie: il replaça, à la satisfaction de Brancovanu, les termes des frontières comme elles l'étaient, en 1544 du tems de Rodolphe IX.

Mais la grande occupation de Constantin II pendant les années 1692, 1693 et 1694, était pourtant la plus sécrète; tout en fesant semblant d'être entièrement dévoué à la Porte, il travaillait de toutes ses forces à s'attirer la faveur du cabinet de Vienne. En 1691 il se prévalut près de Léopold I du massacre des soldats de Tököli en Valachie, et en 1692 et 1693, lorsqu'il roçut l'ordre du Grand Visir de rassembler des troupes pour tâcher de chasser les Impériaux de la Transylvanie, il y rapporta tant de difficultés et de lenteurs que cet ordre ne fut pas exécuté. Il fut cependant obligé de mettre un camp à Pitesci près des Carpates, mais ce camp était établi pour protéger la Transylvanie plutôt que pour l'envahir. Il était allé jusqu'à donner connaissance au cabinet de Vienne de toutes les mésures prises dans le divan de Constantinople. L'empereur Léopold voulant lui montrer sa reconnaissance pour tous ces services secrets mais importants, lui donna le 30 janvier 1695 un diplôme par lequel il le reconnaissait lui et ses descendants pour princes du Saint Empire Romain. Brancovanu reçut ces titres, mais ne s'en servit pas; car ils auraient dévoilé sa conduite, et il avait besoin de feindre encore longtems [1]).

La mort d'Ahmed II, arrivée le 7 janvier 1695, et l'avénément au trône de Mustafa II, allait obliger Constantin II à sortir de sa conduite équivoque: le nouveau Sultan, dès qu'il fut maître de l'empire, desapprouva par un Chattischérif la conduite molle et voluptueuse de ses prédécesseurs, et déclara qu'il était dans l'intention de reconquérir les pays dont les Chrétiens s'étaient emparés. „Dès aujourd'hui, dit-il, les jeux, „les plaisirs, le repos nous sont défendus [2]).“ Il déclara la guerre aux Impériaux et l'armée turque se mit aussitôt en marche. Constantin II reçut l'ordre de rassembler ses troupes,

1) Engel, Gesch. der Wal. p. 342 et suiv. et v. Hammer, t. 3, p. 844. — 2) v. Hammer, t. 3, p. 874.

de les établir dans un camp aux pieds des Carpates, et de fortifier la ville de Cladova; il hésita pendant longtems; mais effrayé par l'énergie du nouveau Sultan, il se décida à exécuter à demi ces ordres. Il alla en personne à Cladova, fit semblant d'y commencer les fortifications, quitta bientôt cette ville, et se rendit dans son camp des Carpates où il défit les brigands sortis de la Transylvanie. Ayant exécuté les ordres du Sultan autant qu'il le pouvait sans irriter contre lui le divan de Constantinople, et le cabinet de Vienne, il se mit à parcourir de nouveau les districts de sa principauté, visitant les tribunaux, les préfectures, réprimant les abus, et cherchant à civiliser son pays. Pendant ce tems le Sultan avait défait le 22 septembre 1695 les Impériaux à Lugos où leur général, le chevalier Federico Veterani d'Urbino, le même qui avait occupé la Valachie sous Serban II, trouva la mort. Après cette victoire Mustafa II se prépara à retourner à Nicopolis; Brancovanu dut aller à sa rencontre, et prendre le commandement de l'avant-garde turque. Arrivé à Turnu, où le Sultan s'embarqua pour Nicopolis, Constantin II fut de nouveau confirmé prince de Valachie, et obtint la permission de retourner dans sa capitale. Ne laissant passer aucune occasion pour s'attirer de plus en plus la faveur de Léopold I, il acheta à Turnu quelques Allemands, faits prisonniers par les Turcs, et les envoya sans rançon à Vienne.

La Valachie jouit d'un court repos, jusqu'au printems de 1696; mais dans le mois de février de cette année les Turcs se préparèrent de nouveau pour la guerre; le 10 février Constantin II reçut l'ordre de réunir dans le plus court délai possible, du blé, des bêtes de trait, des boeufs, des brebis, du beurre, dans une quantité suffisante pour nourrir toute l'armée turque. La malheureuse Valachie devait fournir à elle seule toutes ces provisions, car la Moldavie avait été entièrement dévastée par les Polonais, et la Transylvanie était au pouvoir des Impériaux. Ces vivres étaient déjà rassemblés le 15 mai; mais ils ne furent pas demandés, l'armée turque s'étant dirigée vers Belgrade qui était menacée par les Allemands.

Pendant les années 1696, 1697 et 1698 la Valachie resta dans un demi état de paix et de guerre. Brancovanu passa tout ce tems à rassembler des troupes, à les congédier de nouveau, à bâtir des monastères et des hôpitaux, et en fesant traduire la bible et composer l'histoire de son règne par son Grand Logothète Radu de Greceani.

La Turquie de même avait été pendant ces trois années, avec l'empereur d'Allemagne, tantôt en demi guerre, tantôt en demi paix. Le 26 janvier 1699 fut enfin signée la fameuse paix de Karlowitz, à laquelle avait pris tant de part le fameux dragoman de la Porte, Alexandre Maurocordate. Ce traité déclarait la Valachie province turque, et la Transylvanie, une principauté impériale. Après cette paix Brancovanu envoya à Constantinople des députés pour demander une diminution de l'impôt, parceque la Valachie, quoiqu'elle eut été accablée par la peste et la famine, avait payé en 1698 un impôt trois fois plus grand qu'elle ne le devait, si on y comptait les grandes provisions qu'elle avait fournies à l'armée turque. Le Sultan se montra généreux et juste; il exempta la principauté de tout tribut pendant deux ans, et accorda à Brancovanu la principauté à vie. Ces deux bienfaits remplirent Constantin II de joie; deux decès qui arrivèrent dans sa famille changèrent en chagrin cette allegresse causée par deux heureux événémens. Sa mère Stanca mourut le 10 février, et la mort de son gendre Scarlate vint redoubler ses douleurs et augmenter ses ennemis. Brancovanu avait donné sa fille Hélène en mariage à Scarlate ou Charles, fils d'Alexandre Maurocordato pour attirer dans son parti le dragoman de la Porte. La mort de son gendre arrivée à Tirgoviste le 28 juillet 1699, après un mariage sterile qui dura un an et demi, brisa les liens de parenté et d'amitié entre la famille de Brancovanu et celle de Maurocordato; le dragoman de la Porte redevint l'ennemi acharné du prince de Valachie. Ces deux decès furent suivis de plusieurs autres malheurs pour Brancovanu. En 1700, les boïars et les marchands, mécontents de ce que le prince passait six mois de l'année à Tirgoviste, et six mois à Bucarest, et que par

ce moyen ils étaient obligés d'avoir des maisons dans les deux résidences, de ce qu'il était extrêmement sévère envers ceux qui désobéissaient à ces ordres, et de ce qu'il avait donné la plupart des dignités aux Cantacuzènes et à leurs créatures, tramèrent une conjuration dont les fils s'étendaient en Moldavie et à Constantinople et dont le premier chef était le boïar valaque Dumitrascu Corbanu. Brancovanu ayant découvert le complot, en fit enfermer les chefs. Ceux qui échappèrent parvinrent à obtenir de la Porte l'ordre au prince de Valachie d'envoyer à Constantinople les conjurés. Ceux-ci se mirent en route et on leur aurait peut-être accordé la déposition de Constantin II, s'il n'avait pas reçu du Sultan le contr'ordre que les boïars mécontents retournassent en Valachie, sans óser se présenter dans la capitale de la Turquie. La conjuration fut étouffée, mais elle couta au pays trois cents mille piastres employées à corrompre les membres du Divan turc.

De nouveau tranquille, Brancovanu voulut établir en 1701 un nouvel ordre dans son système financier. Les impôts étaient irrégulièrement payés à cause des exigences irrégulières des Turcs. Les paysans payaient quelquefois d'avance la somme des contributions de trois années. L'assemblée générale que Constantin II convoqua, décréta que l'on dresserait une liste des biens, et des villages, que l'on partagerait les impôts d'après le système territorial, et que dorénavant les contributions seraient payées quatre fois l'année, par quarts ou sferturi. Cette heureuse réforme ne dura pas longtems; le Grand-Visir s'y opposa en demandant dans le plus court delai un tribut de huit mille bourses ou de quatre millions de piastres. Cette exigence exorbitante réduisit au désespoir le prince et les boïars. Ne pouvant réclamer contre cet abus, les armes à la main, ils se ruinèrent et payèrent. Ce n'était pas tout; dix jours après le Voëvode reçut l'ordre d'aller en personne au secours des Tartares contre les Cosaques Nogaïs. Dans de pareils cas, Brancovanu mettait en usage la sage maxime de suivre les ordres qu'on lui avait donnés, mais aussi tard et aussi lentement que possible. A peine s'était-il mis en route,

qu'il reçut un contr'ordre de Constantinople, où l'on vit l'inutilité de son départ. De retour à Bucarest il fut nommé par la Porte, mediateur entre les boïars valaques et leur prince Constantin Duca. Quoique le Voëvode de Moldavie fut son gendre, il se montra impartial, et craignant que Duca ne tuât les boïars s'ils retournaient dans leurs terres, il parvint, après avoir dépensé beaucoup d'argent, à obtenir du Sultan la permission que ces nobles Moldaves restassent en Valachie. Son crédit s'était augmenté près de la Porte, néanmoins il n'était pas épargné; les ministres turcs étant trop avides. Le 20 septembre 1702, un Capidji-Baschi arriva à Bucarest, demandant le paiement du tribut de toute l'année prochaine. Le prince vida ses caisses, et le 14 décembre l'argent était à Constantinople [1]). Mais un grand orage se tramait contre lui dans la capitale de la Turquie. Brancovanu avait dans la personne de Maurocordato un ennemi irréconciliable. Jurant de le detrôner, celui-ci s'était uni avec le Grand-Visir Rami. Le second écuyer de la Porte Selimaga parut tout-à-coup dans le mois d'avril 1703, dans Bucarest, avec un ordre au Prince de se rendre à Andrinople, pour y prêter serment au Sultan. Brancovanu feignit d'avoir la fièvre; cette fièvre et l'érésipèle qui en fut la suite, furent la cause ou le prétexte du retard de son voyage. Ne pouvant plus rester à Bucarest, sans se compromettre, il partit enfin; mais tout en se mettant en route il envoya une députation au Sultan pour en obtenir la permission de rester dans sa principauté. Son médecin Pilarino, modérait les cris de l'écuyer Selimaga qui voulait qu'on voyageât avec la plus grande célérité, en l'assurant que s'il voulait que le prince arrivât en vie à Andrinople, il devait voyager le plus lentement possible. Malgré l'intervention de ses amis de Constantinople, du Mufti Feisullah, du Silihdar Ali de Tschorli et de Hasan, beau-frère du Grand-Visir, l'ordre du voyage de Brancovanu ne fut pas retiré; aprés que le prince de Valachie eut mis plus d'un mois à faire le chemin de Bucarest à An-

1) Engel, Geschichte der Wallachei, depuis p. 347 jusqu'à 359.

drinople, il arriva enfin au village d'Arnaudköi, le 28 mai. Aussitôt qu'il y eut planté ses tentes, Maurocordato son ennemi vint le visiter; le Voëvode le reçut avec de grands honneurs; il parvint même à se le rendre favorable en lui fesant présent d'une fourrure précieuse de zibeline, d'un cheval richement harnaché, et de mille ducats. Avec le drogman de la Porte il traita aussi du tribut de la principauté, qui jusqu'alors avait été légalement de deux cent soixante dix bourses, ou de 135,000 piastres; il ne l'avait été que de nom, car la Valachie payait bien plus, comme en 1701 où elle donna quatre millions de piastres. Le Grand-Visir demandait pour l'avenir 270,000 piastres et s'engageait à ne rien exiger de plus. Après quelques refus Brancovanu consentit enfin à donner annuellement un tribut de 500 bourses ou de 250,000 piastres [1]. Rami, le Grand Visir, voyant que tous les favoris du Sultan étaient favorables au prince de Valachie, et que de ce nombre était même Alexandre Maurocordato, cessa ses poursuites, dans l'espoir que le Voëvode, en restant plus longtems sur le trône augmenterait considérablement le trésor, et qu'alors il aurait un plus riche butin à faire. Le 9 juin 1703 il reçut avec de grands honneurs Brancovanu qui le 15 du même mois, jour du divan, parut en grande pompe devant le Sultan. Mustafa II le reconnut prince à vie, le fit revêtir d'un caftan impérial, et orner sa tête de la cuca des Janissaires. Le 26 juin, Constantin II partit d'Andrinople, et le 11 juillet il était de nouveau dans Bucarest où il fit célébrer son arrivée par de fêtes magnifiques.

De retour dans ses états, Brancovanu jouit des plaisirs de la paix et de la tranquillité publique; il profita de ce tems heureux pour marier ses fils et ses filles; le bonheur semblait s'être fixé à son chevet; car il possédait tous les biens de cette vie; il était riche, bien portant, estimé, avait quatre fils et sept filles qui fesaient l'ornement de sa vieillesse; enfin il était, comme dit Photino, le seul heureux de son siècle. Sous lui

---

1) v. Hammer t. 4, p. 53.

lui les guerres cessèrent, la discorde ne s'éleva plus entre les boïars, et le pays se rétablit de ses plaies; l'abondance regnait dans toute la principauté, le commerce et les arts florissaient sous son règne. Un seul souci venait quelquefois obscurcir le front de Constantin II. Quand il se rappelait le voyage qu'il avait fait à Andrinople il fremissait; l'idée que ce voyage pourrait encore arriver, s'empara tellement de ses esprits, qu'il se décida plus que jamais à se soustraire à l'autorité ottomane. Les changemens continuels des Grands-Visirs à Constantinople, le contraignaient en quelque manière à prendre le parti des Chrétiens; car la nomination de chaque premier ministre entrainait le prince dans de nouvelles et fortes dépenses. A peine Brancovanu s'était-il attiré la faveur de Mustafa II et du Grand-Visir Rami, que le Sultan et le ministre furent déposés, et Ahmed III monta sur le trône. Aussitôt après cette révolution qui venait de donner à l'Empire Ottoman un nouveau maître, la famille de Cantimir promit, dans l'hiver de 1703 à 1704, de grandes sommes à l'Aga des Janissaires Tschalik, s'il parvenait à détrôner Brancovanu. Le prince de Valachie instruit par ses agens de Constantinople, détourna à force d'argent le danger; il ôsa même demander au Sultan la diminution du tribut augmenté par le Grand-Visir Rami. Ahmed III, qui au commencement de son règne voulait se concilier tous les esprits, envoya un firman lequel portait que „le Sultan s'étant convaincu qu'il était impossible „à la principauté de payer plus que l'ancien tribut, daïgnait „dans sa haute clémence supprimer ce qui avait été augmenté „par Rami, et ordonner que les Valaques ne payassent à l'a„venir que 270 bourses." A peine ce firman était-il dans les mains du prince, qu'un courrier vint annoncer la ruine du Grand-Visir et de l'Aga des Janissaires, et la nomination de Hasan-Pascha, beau-frère du Sultan au Grand-Visiriat. Celui-ci suivit une toute autre route que son prédécesseur; à peine monté sur les marches du trône, il demanda à Brancovanu un surcroit au tribut de 168,000 piastres. Le prince put à grande peine obtenir la remission de soixante mille pias-

tres; il dut payer les autres cent huit mille, tout en maudissant l'avarice de Hasan-Pascha. A peine ce Grand-Visir avait-il été appaisé, qu'il fut déposé: Ahmed Kalaili fut nommé à sa place. Le Voëvode de Valachie pour gagner ce nouveau ministre dut sacrifier encore cent mille piastres; mais à peine trois mois étaient-ils passés que Kalaili fut précipité; le Sultan nomma à sa place Mohammed Baltadji, c'est-à-dire le forgeron, homme rusé mais généreux. Celui-ci reçut le 25 décembre 1704 les presens de Constantin II et promit d'avoir des soins paternels de la Valachie.

Les relations entre le cabinet de Vienne et le prince de Valachie avaient été extrêmement affaiblies par la paix de Karlowitz; Brancovanu n'ayant plus rien à espérer du côté des Impériaux qui, par le traité mentionné, se demettaient de toutes leurs prétentions sur la principauté, ne conserva plus avec Vienne qu'une correspondance vague et sans but. La mort de Léopold I arrivée le 5 mai 1705 y porta le dernier coup; toute relation diplomatique cessa entre Bucarest et Vienne; Constantin II tourna ses yeux vers un autre protecteur, vers Pierre-le-Grand, qui déjà commençait à se rendre redoutable aux Turcs.

Pendant le tems que dura le Grand-Visiriat de Baltadji, jusqu'au 3 mai 1706, Brancovanu s'occupa à dresser des réglemens utiles pour l'administration intérieure, à visiter les districts de sa principauté, et à marier au commencement de 1706 son fils ainé Constantin avec la fille de l'échanson moldave Ballás. Les joies de la noce furent troublés par les exigences inattendues du Grand-Visir qui ayant besoin d'argent pour vaincre ses ennemis, exigea du prince de Valachie, non seulement la somme totale du tribut de 1706, mais encore une avance de 116,000 piastres sur l'année prochaine. Après de grands débats, Brancovanu obtint vingt six mille piastres, mais reçut en même tems l'ordre réitéré d'envoyer à Constantinople le plus tôt possible le reste de l'argent. Il dut vider le trésor, faire des emprunts des boïars et des évêques, pour payer le tribut et les quatre vingt dix mille piastres à compter pour

l'année 1707. Croyant que ses chargés d'affaires à Constantinople, le grand écuyer Balega, le Stolnicu Constantin, et le capitaine Sterie n'étaient pas assez habiles, ils les revoqua, et envoya à leur place le Slugeru Michel, le Stolnicu Iorga, et son gendre l'intendant de la liste civile ou le Câmarassu Iordachi Crezzulescu. Avant que les boïars remplacés à Constantinople fussent retournés en Valachie, le prince reçut le 24 mai 1706 la nouvelle que le 3 du même mois, le Grand-Visir Baltadji avait été déposé et que le Silihdar Ali fils d'un barbier de Tschorli avait reçu le grand sceau de l'empire Ottoman. Ce Silihdar, ancien ami de Brancovanu lors du voyage de ce Voëvode à Andrinople, oublia ses amis dès qu'il se vit si près du trône des Sultans; le fils du barbier notifia au prince de Valachie, son élévation au Grand Visiriat, et rien que dans l'espace de quatre mois, depuis mai jusqu'en septembre, il extorqua du gouvernement valaque le tribut de 1706 déjà payé, 220 bourses pour 1707, et plusieurs autres présens qui lui furent envoyés par le prince. Ce Grand-Visir rendit cependant malgré lui un grand service aux Valaques; à la fin d'août 1707 un Capidji Baschi arriva par ses ordres à Bucarest portant un firman qui commandait à Constantin II de forcer les Turcs qui s'étaient établis en Valachie, à rentrer en Turquie, de détruire leurs maisons et de s'emparer de leurs troupeaux. Les Serviens et les Bulgares qui avaient emigré dans la principauté, devaient être aussi contraints de retourner dans leurs pays, parceque les percepteurs des contributions de la rive droite du Danube s'étaient plaints de ces émigrations qui tous les jours devenaient plus nombreuses [1]). Brancovanu fut bien content de pouvoir chasser de la Valachie les Turcs et de s'emparer de leurs biens; quant aux Bulgares et aux Serviens, il n'était pas disposé à laisser sortir de la principauté des gens aussi utiles et aussi laborieux; il se contenta de renvoyer deux mille cinq cents Bulgares pour tromper les Turcs; mais la plupart au nombre de dix à douze

1) Engel, Gesch. der Wal. p. 349 — 365.

mille durent seulement quitter les plaines et aller s'établir dans les parties montagneuses de la Valachie, où ils étaient plus à couvert de la recherche des Turcs. Encore aujourd'hui on trouve aux environs de Ploïesci plusieurs villages qui ont de noms slavons [1]).

Le gouvernement turc ayant peut-être découvert cette ruse de Brancovanu, envoya bientôt après, un Aga en Valachie, pour demander le tribut total de 1708, quoique le prince ait déjà depensé de ce tribut cent cinquante bourses pour envoyer en 1707, cents maçons, deux cents charpentiers, deux mille ouvriers (salahori) et trois cent cinquante voitures de transport pour la fortification de Bender. Brancovanu dut ordonner de nouveaux impôts: c'en était trop, il ne savait plus que faire. Le pays était presque ruiné, le trésor vide, les esprits découragés. Toujours de l'argent, et rien que de l'argent! Plus il en donnait, plus les Turcs en demandaient. Se décidant enfin à se placer du côté de Pierre-le-Grand, il songea aussi à d'autres moyens au cas que chez les Russes il ne trouvât pas ce qu'il espérait. L'argent qu'il retirait de ses domaines et de sa liste civile et qui était employé jusqu'alors à bâtir des édifices pieux fut placé secrètement sur diverses banques de Vienne, de Venise, de Hollande et d'Angleterre; ces sommes devaient lui assurer une existence commode, au cas que le prince fut chassé de la Valachie. La bataille de Pultawa, arrivée le 8 juillet 1709, qui venait de placer la Russie au rang des prèmieres puissances de l'Europe et de laquelle, dit Voltaire, a résulté la félicité du plus vaste empire de la terre, ne laissa pas Brancovanu tarder plus longtems. Il envoya près du Czar un ambassadeur nommé David, et plus tard un autre agent, Castriota [2]). Un traité secret fut conclu entre Pierre I et Constantin II. Le dernier s'engageait, si les Russes venaient à son secours, à leur fournir des vivres pour toute l'armée, trente mille hommes de troupes, et à exciter les Bulgares et les Serviens à la révolte. Le Czar s'engageait à re-

1) Sulzer's Transalpin. Dacien t. 2, p. 126. — 2) Engel, Gesch. der Wal. p. 336.

connaître Brancovanu prince de Valachie, la principauté indépendante, et à la protéger contre tous ses ennemis. Le traité étant conclu, Pierre-le-Grand donna au Voëvode l'ordre de St. André [1].

Sûr alors de l'alliance du monarque qui attirait sur lui les yeux de l'Europe étonnée de son génie, Constantin II devint imprudent, après avoir louvoyé si sagement pendant vingt ans entre le divan de Constantinople et le cabinet de Vienne. Brancovanu pour ses correspondances secrètes avec les puissances européennes avait à son service un grand nombre de sécrétaires privés, italiens, turcs, grecs, latins, allemands, polonais, russes; tous ces employés étaient sous l'inspection de son oncle Constantin Cantacuzène, chargé du ministère des affaires étrangères. Ce boïar, dans sa veillesse, avait pris le défaut de ne pas pouvoir garder le moindre secret; il racontait dans un jour de gaîté, tous les projets, toute la marche de la diplomatie de Brancovanu, et cependant celui-ci ne fut pas assez sage pour lui retirer sa confiance. A peine un courrier était-il arrivé de Constantinople, que déjà les nouvelles qu'il apportait étaient connues dans tous les carrefours de la ville: les marchands en parlaient à leurs correspondants d'Allemagne, et les journaux s'en emparaient à leur tour, en les datant de Bucarest. Les Turcs crûrent dans la suite que toutes ces nouvelles étaient inscrites dans les gazettes par l'ordre même du prince. La même légèreté de confiance dans son ministre des affaires étrangères causa contre Brancovanu des accusations encore plus directes. Le prince de Valachie s'était toujours montré généreux envers les Cantacuzène, il leur avait donné les plus grandes charges et les avait comblés de toutes sortes d'honneurs; néanmoins il y avait quelques membres de cette famille qui étaient ses ennemis acharnés, et qui n'attendaient qu'une bonne occasion pour se déclarer contre lui; et, ce qui est remarquable, c'est que les Cantacuzène, qui étaient ses amis, lui nuirent autant ou peut-être plus que ses

1) Cantimir, histoire de l'Empire Ottoman, t. 4, p. 419.

ennemis. Ses ministres étaient Constantin, et Michel Cantacuzène, le premier pour les affaires étrangères, le second pour la geurre et pour l'interieur. Tous deux étaient devoués au prince, mais incapables de se taire. Constantin avait un fils Etienne, homme ambitieux, qui visait depuis sa jeunesse à la principauté, et qui par conséquent cherchait de toutes ses forces à nuire à son prince. Michel informait de tous les projets de Brancovanu, son gendre Démètre Racovizza qui se tenait en Transylvanie. Celui-ci écrivait tout ce qu'il avait appris à son frère Michel Racovizza, Ex-Voëvode de Moldavie et enfermé dans les sept Tours à Constantinople. Ce prince sans principauté ayant appris par ce moyen l'alliance de Constantin II avec la Russie, crut qu'il pourrait obtenir la Valachie, s'il dévoilait aux Turcs la perfidie du Voëvode qu'il voulait détrôner pour monter à sa place. Du fond de sa prison il découvrit au divan ce qu'on tramait à Bucarest [1]; Mazeppa, hetman des Cosaques lui qui fut la cause de la défaite à Pultawa de Charles XII, jusqu'alors invincible, accusa aussi Brancovanu d'entretenir une correspondance secrète avec le czar, et de concerter avec ce monarque les mesures pour se soustraire à la domination turque; plusieurs paschas vinrent appuyer cette accusation. Ahmed III déjà disposé à commencer la guerre avec la Russie, songea d'abord à s'assurer de cet ennemi domestique. La mort de Constantin II fut résolue, mais comme on n'ósait l'attaquer à forces ouvertes, de peur que les princes chrétiens avec lesquels il était en relation ne lui envoyassent des troupes pour le secourir, et que par ce moyen toutes les puissances chrétiennes ne se déclarassent contre la Porte, on résolut de charger le Voëvode de Moldavie de l'attirer dans un piège. Nicolas Maurocordato qui gouvernait alors cette principauté n'étant pas jugé căpable de traiter un point aussi délicat, fut déposé; on nomma à sa place, dans le mois de novembre 1710, l'historien Démètre Cantimir, avec l'ordre de

1) Engels Geschichte der Wallachei, p. 366.

s'emparer de Brancovanu sous le voile de l'amitié, et de l'envoyer mort ou vif à Constantinople [1]).

A la nouvelle de cette nomination, Constantin II, ennemi de la famille de Cantimir, écrivit aussitôt à Pierre-le-Grand une lettre dans laquelle il lui peignait le nouveau prince de Moldavie, comme un homme entièrement devoué à la Porte et sur lequel il ne fallait pas compter. Le Czar qui avait besoin des deux Voëvodes, répondit à Brancovanu en l'engageant à tâcher de se réconcilier avec Cantimir, afin que tous les deux, plus forts par leur union, pussent travailler avec plus de succès à la défaite des Ottomans. Brancovanu se montra docile aux désirs du Czar; il envoya au prince de Moldavie, son grand Logothète Corbe, et lui demanda son amitié, en lui donnant le conseil de combattre pour le bien de la chretienté [2]). Cantimir réduit aux abois par les exigences des Turcs, et ayant lui-même des relations avec la Russie, y consentit et entra dans la conspiration dont il espérait recueillir tout le fruit en se rendant maître des deux principautés. Le patriarche de Jérusalem qui se trouvait en Valachie était l'âme de ce complot entre les deux Voëvodes [3]). Cantimir qui a écrit l'histoire de ces événémens ne s'accuse nullement d'ambition ou de trahison envers Brancovanu; il rejette tous les torts sur son ennemi, il l'accuse d'avoir manqué aux promesses qu'il avait faites à Pierre-le-Grand. Merite-il d'être cru entièrement, et a-t-il été sans reproches? C'est ce qui est douteux, car comme ennemi de Brancovanu, il a bien pu noircir et calomnier son rival. Le prince de Valachie a manqué, il est vrai, de courage et de résolution dans ce moment critique, mais il ne trahit les Russes que lorsqu'il vit que Cantimir le trahissait, et que Pierre-le-Grand, ébloui par les promesses du Voëvode de Moldavie, eut refusé de venir avec son armée en Valachie, pour le secourir. Démêlant les vues ambitieuses de Cantimir, Constantin II se voyait obligé de rester indécis entre

1) Idem et Wilkinson, p. 30, et Carra, p. 150. — 2) Engel, p. 368. — 3) Voltaire, Histoire de Pierre-le-Grand, 2me Partie, Chapitre I.

les deux partis. Ses conseillers n'étaient pas même d'avis qu'il s'alliât à la Russie. Le Spatar Michel Cantacuzène, dont les services autorisaient la franchise, lui avait même dit: „Il est „dangereux de vous déclarer pour la Russie, avant que l'ar- „mée du Czar n'ait passé le Danube. Qui sait d'ailleurs si „la Valachie sera sous l'autorité des Russes plus heureuse que „sous celle des Turcs? Nous ne pouvons attendre notre vrai „salut que de l'empereur d'Allemagne, entre lequel et la Porte „la guerre éclatera bientôt, à cause de Rácóczy." Ces conseils, l'ambition de Cantimir, la résistance silencieuse de ses boïars qui, tout en connaissant l'utilité de la révolte et de l'union des Valaques avec la Russie, en craignaient les approches, les grands préparatifs de la Porte, l'approche du Grand-Visir qui avait déjà donné l'ordre à Cantimir de bâtir un pont sur le Danube, pour le passage des troupes, rendirent Brancovanu timide et irrésolu, là où il devait se décider et agir courageusement. Irrité contre Cantimir, il l'accusa près de la Porte d'avoir conclu un traité avec Pierre-le-Grand, le 3 avril 1711. En même tems il envoya une députation au czar pour lui rappeler ses promesses. Il le priait d'entrer le plutôt possible en Valachie, car c'était l'unique moyen pour que la guerre se fît avec avantage. Le monarque russe ayant donné plus de confiance à Cantimir, Brancovanu recommença sa diplomatie et sa conduite équivoque. Au Grand-Visir il écrivit de passer le Danube le plutôt possible, parce que les Russes n'avaient que trente mille hommes de troupes; c'était un moyen d'empêcher les Turcs de rassembler de grandes forces. Au czar, il fit savoir, et c'est en quoi il était vrai, qu'il n'attendait que son arrivée en Valachie pour se déclarer. Seul, il ne l'osait pas, parcequ'il craignait d'être abandonné par les Russes au milieu du danger 1).

En attendant une réponse décisive, Brancovanu avait rassemblé ses troupes dans le district de Săcuieni; le comte Thomas Cantacuzène, jeune homme instruit dans les langues la-

1) Engel, p. 368 et 369.

tine et italienne, plein de feu et d'esprit, voyant l'irrésolution de Brancovanu, déserta l'armée valaque dont il était général en chef ou Spatar, et se sauva près de Pierre-le-Grand arrivé à Iassi. Il noircit à ses yeux son oncle le prince de Valachie, et fit en sorte qu'il obtint du czar, en cas de victoire, la promesse d'être nommé à la place de Constantin II. Pierre, aigri contre Brancovanu par Cantimir et par Cantacuzène, lui demanda l'accomplissement de ses promesses. Dans une lettre qui montrait son mécontentement, le Czar exigeait du Voëvode valaque cent voitures pleines de provisions de bouche. Le Prince s'étonna de cette demande tout-à-fait opposée au traité qui disait que les Russes entreraient en Valachie; il répondit au czar, que puisque les Russes ne venaient pas à son secours, comme ils l'avaient promis, il se voyait obligé de chercher à échapper à l'orage par d'autres moyens; que puisque Pierre ne pouvait pas le secourir, il était disposé à se réconcilier avec les Turcs, et que dès ce moment toute relation entre les Russes et les Valaques avait cessé. Brancovanu suivit aussi cette route; aussitôt que le Grand-Visir entra en Valachie, il alla à sa rencontre, fournit à ses troupes toutes les commodités et les provisions qu'il avait preparées pour le czar [1]. L'abondance régnait dans le camp des Musulmans, tandis que la famine se fesait sentir dans celui des Russes: car Cantimir, pressé de se délivrer des Turcs, avait promis plus qu'il n'avait en son pouvoir, et, pour comble de malheur, les sauterelles avaient dévoré en Moldavie toutes les semailles, et brouté toute l'herbe. Le czar se voyant trompé se repentit de n'avoir pas suivi les conseils de Brancovanu et de son général Scheremetoff qui était de l'avis du prince de Valachie; mais noble et généreux comme il l'était, il ne garda aucune rancune à Cantimir qui l'avait ébloui avec de grandes promesses. Longtems il resta incertain sur ce qu'il devait faire; enfin il envoya le général Rhenne avec le comte Thomas Cantacuzène pour voir s'ils ne pour-

1) Denkwürdigkeiten von Constantinopel vom Jahre 1710 bis 1751 vom Grafen Franz Dadich, vormals Sekretair eines griechischen Fürsten; citées par Engel, p. 98.

raient encore s'entendre avec Brâncovanu; mais il était trop tard. Les Russes entrèrent en Valachie, et s'emparèrent de Brâila; mais au moment où ils se disposaient à pénétrer dans le coeur du pays, ils furent rappelés en Moldavie [1]). Le czar, pressé par les Turcs avait besoin de toutes ses troupes; car le Visir Baltadji Mehemed, après avoir passé le Danube avec cent mille hommes, s'était avancé en Moldavie jusqu'à Fâlcii, et s'était emparé des deux rives du Prut sur la rive droite duquel cette ville est bâtie. Le Czar hâta envain sa marche vers Fâlcii pour empêcher le passage des Turcs sur la rive droite; à son arrivée la traversée était faite, et toute son armée mourant de faim et de soif se vit entourée des forces considérables des Turcs et des Tartares. Trois jours les Russes furent continuellement foudroyés par le canon ennemi; enfin le 21 juillet 1711, Cathérine, le genie bienfaisant de la Russie parvint à sauver son époux et l'armée, en obtenant la paix du Grand-Visir à qui elle avait envoyé tout l'argent et les bijoux qu'elle avait trouvés chez les officiers russes. L'armée fut sauvée, mais cette paix mémorable dont l'auteur fut une femme qui de captive de Marienbourg devint impératrice et autocrate de toutes les Russies, décida pour bien longtems du sort de la Moldavie et de la Valachie. Dès ce moment la nomination des princes Fanariotes fut résolue. Cantimir se sauva en Russie, et Nicolas Maurocordato obtint sa principauté. Pour chasser Brancovanu, qui ne s'était pas déclaré ouvertement contre eux, les Turcs n'attendaient qu'un prétexte [2]). La haine qui exista entre Cantimir et le prince de Valachie, fut la cause des malheurs de leurs principautés; le premier noircit son ennemi et promit plus qu'il ne pouvait, le second se montra irrésolu, et ce fut leur perte qu'ils préparèrent. Engel qui en examinant la conduite de Constantin II, montre une critique saine et le jugement d'un grand historien, dit: „Si „l'on ne croit pas tout le mal que rapporte Cantimir, non sans

---

1) Cantimir, t. 4, p. 423. — 2) Engel, p. 370, Voltaire, histoire de Russie, 2me part., chap. 1, et Cantimir, t. 4, p. 423 et suiv.

„haine personnelle, de la conduite équivoque de Bráncovánu, „il reste du moins certain à l'historien, que Brancovanu dans „des moments grands et décisifs, n'a pas su agir d'une ma- „nière grande et décisive, que l'esprit de Michel II n'a pas „reposé sur lui, et que même, par haine personnelle contre „Cantimir et par faiblesse, il a été trop petit pour exécuter „un plan qu'il avait été assez grand pour concevoir. La po- „litique rusée de son cabinet, avec le secours de laquelle il „s'était si longtems soutenu sous l'autorité turque, avait tué „dans lui le courage élevé qu'il aurait dû employer dans cette „occasion; son âme chancela entre la volonté et le doute, et „laissa échapper l'occasion de se sauver lui et la Valachie. „C'est ainsi qu'un événément historique universel, la paix du „Prut, fut amené, paix qui décida pour bien longtems du sort „des beaux pays du Danube, et de la consistance de l'Empire „turc [1]."

Constantin II comprit que la paix du Prut l'asservissait à jamais sous l'autorité turque, il sentit même que sa chûte était résolue, car il avait été informé que le mufti avait donné un fetwa secret qui le déclarait traitre et digne de la mort. C'est envain qu'il fit tous ses efforts pour detourner la foudre de dessus sa tête, c'est envain qu'il fit rédiger à Vienne et à Venise des satyres contre les Russes, c'est envain qu'il défendit aux Valaques sous peine de la vie toute correspondance avec les sujets de Pierre-le-Grand, c'est envain qu'il envoya à Constantinople présens sur présens. Tout fut inutile. Le Grand-Visir avait décidé sa déposition demandée aussi par la faction des Cantacuzènes. Le prince, mécontent de la désertion du comte Thomas, ne pouvant plus maîtriser sa colère, la fit sentir à sa famille; les Cantacuzènes qui n'attendaient qu'un prétexte résolurent de prévenir leur chûte par celle de Brancovanu. Ils amassèrent de toutes parts des accusations contre le Voëvode et les envoyèrent à Constantinople. Constantin Cantacuzène, fit l'infamie d'enlever les correspondances

1) Engels Geschichte der Wallachei, p. 370.

de Constantin II avec les princes chrétiens, et les envoya à Constantinople, accompagnées d'une petition des boïars qui l'accusaient de felonie envers la Porte. Pour rendre cette petition plus importante, Démètre Racovizza la couvrit d'une foule de signatures fausses des principaux boïars, et l'envoya à Constantinople à son frère Michel qui la remit au divan. La pétition contenait ces dix accusations importantes.

1) Brancovanu a été et est encore en correspondance avec l'Empereur d'Allemagne, le czar de Russie, le roi de Pologne, et la république de Vénise; il dévoile les secrets de la Porte à ces puissances.

2) Brancovanu, en récompense de ses fidèles services, à reçu de l'Empereur Léopold I, le titre de prince du Saint Empire.

3) Brancovanu a été nommé par le czar de Russie, grand croix de l'ordre de Saint André.

4) Brancovanu ruine le pays pour amasser des trésors qu'il place dans les banques de Vienne et de Venise.

5) Brancovanu sous pretexte de santé, et de changement d'air, passe six à sept mois de l'année à Tirgoviste, pour être plus à portée de se sauver en Transylvanie, en cas de danger. Ce changement de résidence est très-désavantageux au commerce de Bucarest.

6) Brancovanu possède des biens 1) et des palais en Transylvanie.

7) Il tient des agents à Vienne et à Venise.

8) La désertion du comte Thomas Cantacuzène a été la suite de ses conseils.

9) Brancovanu a fait fabriquer à Vienne des timbales en argent, qui ne se trouvent pas même à la cour du Sultan.

10) Brancovanu a fait frapper des monnaies d'or à son effigie et ses armes, et d'un prix de deux, trois, et dix ducats.

---

1) Entr'autres la terre de Sîmbata.

Ces plaintes ne trouvèrent le divan turc que trop bien disposé; depuis longtems la chûte de Constantin II était résolue, autant par crainte de laisser le pouvoir dans les mains d'un homme aussi dangereux, que par cupidité; car Brancovanu, jaloux de regagner la faveur des Grands de la Turquie, et d'obtenir l'oubli du passé, envoyait continuellement de grands sommes d'argent aux ministres turcs et à la trésorerie impériale. Il répéta ces envois si souvent qu'on en conclut qu'il possédait des richesses immenses; à Constantinople on ne l'appelait qu'Altinbeg ou le prince de l'or. Toutes ces circonstances étaient à la connaissance du prince; toutes, elles l'engageaient à prendre la fuite, puisque d'après sa politique équivoque, il n'était plus sûr de sa vie sous l'autorité turque. Et cependant il ne se sauva pas. Il se contenta d'envoyer une partie de ses richesses à l'étranger; il n'avait pas le coeur de quitter sa principauté. C'était un combat bien terrible qui se livrait dans son esprit; d'un côté la raison lui fesait sentir qu'il était tems de se mettre en sûreté, d'un autre côté, l'amour de la patrie, de la suprême puissance le retenaient. Le 26 août 1714 il allait célébrer le jubilé de vingt cinq années de règne, et son soixantième jour de naissance. Il attendait cette fête, avec la plus grande impatience; dans ce jour mémorable il voulait donner un grand festin pendant lequel il se proposait de distribuer au peuple la monnaie d'or frappée à son coin, et de faire entendre pour la première fois les timbales d'argent. Il ne savait pas, le malheureux, qu'il passerait ce jour à Constantinople, dans la prison des sept Tours, et que le lendemain de ce jour, lui et ses quatre fils tomberaient sur la hache du bourreau, devant les fenêtres du Sultan. Espérant que l'orage qui devait l'abattre n'arriverait pas avec la rapidité de l'eclair, et qu'il se ferait voir de loin, il demeura indécis, son défaut ordinaire, et chercha à s'étourdir par des voyages sans but dans sa principauté. Cette incertitude, cette nonchalance lui fut fatale. C'est envain qu'il reçut de toutes parts des avis que sa chûte était résolue, que le Grand-Visir, Ali-Pascha s'était décidé à ne pas le laisser sur le trône, au moment où

l'Empereur d'Allemagne et la république de Venise allaient déclarer la guerre à la Turquie; c'est envain qu'un médecin Grec, Antoine Corea, ayant appris dans la maison du caïmacam à Constantinople, que sa mort était résolue, le lui fit savoir par un autre grec, ami de Brancovanu. Le prince communiqua cette lettre à ses boïars qu'il croyait ses amis; ceux-ci se mirent à rire en disant que le Grec n'avait écrit cette lettre que pour recevoir du Voëvode un présent pour les fêtes de Pâques qui s'approchaient. Le Voëvode en jetant la lettre, „au diable, dit-il, ce corbeau de mauvaise augure. S'il ne connait pas d'autre moyen pour obtenir de moi de l'argent, je ne lui enverrai pas même une para!" Une seconde lettre du même Grec fut également rejeté. Le prince resta sourd même aux prières de sa famille qui l'engageait à se retirer au moins à Tîrgòviste pour être plus à proximité de la Transylvanie; c'étaient des paroles en pure perte! Un pareil aveuglement est inconcevable, si ce n'est que Constantin II fit comme tous les hommes qui ont été trop longtems heureux, et qui ne craignent plus le mauvais sort. Nouveau Polycrate, il croyait que le malheur ne pouvait l'atteindre, sans prendre pour exemple la triste fin de ce même tyran de Samos, qui croyait que le malheur n'était pas pour lui. Ce qui inspirait cet aveuglement était l'amitié qu'Ali Pascha lui témoignait. Brancovanu avait demandé de la Porte la permission de marier son troisième fils Radu à la fille d'Antioche Cantimir, Ex-Voëvode de Moldavie, et le divan n'y avait opposé aucune difficulté. C'en était plus qu'il ne fallait pour ôter au prince toute méfiance. L'orage grossissait à vue d'oeil, et Brancovanu était aveugle. A la mi-carême sa fille ainée Stanca mourut, et sur son lit de mort, elle eut de tristes pressentimens sur le sort de son père, lesquels malheureusement ne se verifièrent que trop tôt.

Le Grand-Visir avait destiné pour le coup d'état la semaine de la Passion, lorsque l'attention des Valaques est absorbée par les longues cérémonies de l'eglise grecque. Le 23 mars v. style 1714, un mardi, le Capidji Mustafa Aga arriva près de Bucarest, tandis qu'un Imbrohor ou écuyer de

Sultan s'arretait à Giurgevo pour y rassembler des troupes au cas que les Valaques eussent fait mine de défendre leur prince. Le Voëvode se réjouit beaucoup de l'arrivée du Capidji qui était son ancien ami; il l'invita à se rendre chez lui dès le soir même. Mustafa s'y refusa en disant qu'il était trop fatigué; mais que le lendemain il lui ferait une petite visite, après laquelle il partirait aussitôt, étant chargé d'affaires très pressantes pour Hotin. Le Capidji après s'être consulté avec les Cantacuzènes, se rendit le lendemain au palais du prince, avec douze tschohodars ou valets, munis secretement de poignards et de pistolets. Brancovanu le reçut avec de grandes démonstrations de joie dans la salle du trône; après les cérémonies d'usage on présenta à Mustafa un fauteuil; celui-ci s'y refusa en disant qu'il n'était pas tems de s'asseoir, qu'il était bien affligé d'apporter à Brancovanu, son ancien ami, une mauvaise nouvelle, mais qu'ayant juré fidelité au Sultan, il devait accomplir ses ordres, et Brancovanu devait se soumettre aux arrêts du destin. A ces mots il tira de son sein un mouchoir noir, et l'ayant jeté sur les épaules du prince, il s'ecria Mazil! (déposé). A cette nouvelle inattendue le Voëvode tomba en faiblesse; il voulut s'appuyer sur son trône; le Capidji lui présenta une chaise ordinaire, en lui disant que le trône n'était plus pour lui [1]). Quand Brancovanu eut repris ses sens, il s'emporta contre le Sultan et contre le gouvernement turc qui étaient si ingrats envers lui, après les grands services qu'il avait rendus à la Porte. Le Capidji plaça une garde près de sa personne, se rendit dans la salle du conseil où étaient assemblés un grand nombre de boïars, y lut le ferman impérial qui contenait la deposition de Brancovanu, le déclarait traître (haïnu) et ordonnait qu'il fût conduit avec sa famille à Constantinople dans le plus court délai [2]). Le Capidji n'était pas pourtant sans crainte: il avait, il est vrai quatre cents soldats turcs qui étaient arrivés de Giurgevo devant Bucarest; mais qu'auraient pu faire quatre cents hommes,

1) Engel, Gesch. der Wal. p. 370--374. — 2) Wilkinson, p. 33.

si les habitants de la capitale avaient pris les armes? C'est pour cela qu'il força les plus riches boïars à mettre en gage leur vie et leur fortune dans un écrit muni de leurs signatures et de leurs armes, que le prince ne prendrait pas la fuite, et obligea le corps des marchands, par une caution aussi sevère, à répondre de la noblesse. En cas d'opposition, il menaçait la Valachie d'être dévastée par douze mille Turcs. Mustafa mit ensuite en sureté le trésor national, (Visteria) la caisse particulière du Voëvode (cămara) et ses autres effets [1]. „Les „habitans de Bucarest effrayés, dit Wilkinson, restèrent tran-„quilles spectateurs de tous ces actes de violence, et ne firent „aucun effort pour mettre le Voëvode en liberté. Avec une „nation qui eût moins oublié sa propre dignité et la valeur de „l'indépendance, un semblable événement n'aurait certainement „pas eu lieu sans le secours d'une armée, et sans qu'il y „eût du sang de versé; et les circonstances de cette arrestation „paraîtraient à peine croyables, si elles n'étaient pas encore „présentes à la mémoire de la génération actuelle." Un pareil coup d'état se fesait dans une grande principauté, au milieu d'une capitale qui comptait alors soixante mille âmes, seulement avec le secours de douze laquais armés, avec la peur de l'approche de quatre cents Turcs, et avec la menace de l'entrée dans le pays de douze mille Tartares. Où étaient donc les Valaques qui sous Vlad V ne craignirent pas d'attaquer, au nombre de sept mille cavaliers, une armée de deux cent cinquante mille ennemis!

Après l'arrestation de leur prince, les boïars marchèrent à la rencontre des quatre cents Turcs commandés par l'Imbrohor ou l'écuyer du Sultan: les Valaques étaient devenus tellement indignes de la liberté qu'ils rendirent à ces Turcs, les destructeurs de leur dernier privilège, les mêmes honneurs qu'ils auraient rendus à leur libérateur.

Toute la journée de mercredi et la nuit au jeudi, les Cantacuzènes intriguèrent près du Capidji pour faire tomber la

---

1) Engel, Geschichte der Wallachei, p. 374.

dignité de prince sur un membre de leur famille. Jeudi matin, Mustafa se rendit à l'assemblée nationale; tout était arrangé d'avance; le trône était donné, la personne désignée. L'envoyé turc se fit présenter par forme les principaux boïars qui tous lui parurent indignes du trône; il se fit enfin présenter le Spatar Etienne, fils du Stolnicu Constantin Cantacuzène, ministre des affaires étrangères sous Brancovanu. Aussitôt il le déclara prince, et le revêtit de son caftan, parceque le manteau des Voëvodes valaques était cacheté avec les autres effets de la couronne. Etienne Cantacuzène, pour donner plus d'intérêt à ce spectacle préparé d'avance, protesta qu'il n'était pas digne du trône et des bontés du Sultan. Le Capidji qui le connaissait, lui dit de se taire et ordonna que la cérémonie du sacre eût lieu. Après les baise-mains des boïars, Etienne III Cantacuzène, couvert de la cuca ornée de plumes d'autruche et d'une aigrette de diamans, se rendit dans la chambre du prince déposé qui le reçut avec un bonnet sur la tête; il lui montra combien il était affligé du sort de son oncle, et de ce qu'il était nommé à sa place. Brancovanu qui dans le malheur se montra bien plus grand que dans ses jours de prospérité, et qui aurait pu se sauver s'il n'avait pas sû que sa fuite serait le signal de la destruction de sa patrie, lui répondit d'un ton doux et noble, qu'il était beaucoup mieux que le choix soit tombé sur son neveu que sur un autre. Le Capidji pressait le départ de l'ex-prince parcequ'il craignait qu'il ne reçut des secours de la Transylvanie. Quoique Brancovanu eût temoigné le désir de passer les jours de Pâques à Bucarest, il fut néanmoins obligé de partir le vendredi de la passion, avec la princesse, quatre fils, un petit-fils, une belle-fille, quatre gendres et plusieurs boïars. Etienne III l'accompagna jusqu'à la voiture; le malheureux prince, lui dit en partant: „Mon neveu „Cantacuzène, si mon malheur me vient de Dieu, en punition „de mes péchés, que la volonté du Seigneur soit faite; mais „s'il vient de mes ennemis qui veulent ma chûte, que le ciel „leur pardonne, mais qu'ils se mettent en garde contre la main „vengeresse de Dieu!" Après ces mots, l'ordre du départ fut

donné. Au bout de trois semaines la malheureuse famille de Brancovanu arriva à Constantinople; elle fut aussitôt confinée dans la prison d'état des sept Tours. Le prince fut jeté dans un noir cachot; ses fils, ses gendres et la princesse furent placés dans des cellules plus éclairées. Tous les bagages, et la garde-robe furent ôtés aux prisonniers; on ne leur laissa que les habits qu'ils portaient sur le corps.

En Valachie, l'Imbrohor s'occupa après le départ de Brancovanu à faire l'inventaire des richesses de Brancovanu qui étaient immenses [1]). Dans la chambre des trésors du malheureux prince, on trouva un service en or d'un prix de plusieurs milliers de ducats — l'ancienne couronne des Voëvodes de Valachie, estimée à trois cents mille écus en espèces — une ceinture de prince, en or et et ornée de pierreries, de deux cent mille écus en espèces — un collier de sacre, de cent mille écus en espèce — deux mille pièces en or chacune d'un prix de dix ducats avec le portrait du prince — quatre-vingt mille ducats de Cremnitz — soixante mille sequins — trente mille pièces de monnaies de différents états — cent mille écus de Hollande — quarante ocas ou cents livres de perles — quatre cent cinquante livres d'argenterie — douze harnais en or, cloués de pierres précieuses — trente six autres harnais en argent, etc. On ignore à combien montait le prix des pierres précieuses et des autres joyaux que le prince et ses fils emportèrent à Constantinople, ainsi que les richesses que Brancovanu avait en Transylvanie et dans les banques de Vienne, de Venise, etc.; mais on croit que toute la fortune du prince pouvait monter à trente millions d'écus [2]). Ces richesses sont croyables quand on pense que la plupart consistaient dans les joyaux de la couronne, amassés depuis tant de siècles et par tant de princes. L'argent fut partagé entre Etienne III et l'Imbrohor, les pierreries furent envoyées dans les trésors du Sultan et du Grand-Visir à Constantinople. Le maître de l'Em-

1) Engel Gesch. der Wal. p. 375 et suiv. et Photino, t. 2, p. 294 et suiv. — 2) Einleitung zur neuesten Histoire der Welt. Erster Theil, p. 215.

pire Ottoman s'étonna lui-même à la vue de ces richesses; espérant en obtenir de plus grandes encore, il fit appliquer à la torture Brancovanu et son fils aîné, pour qu'ils avouassent l'endroit où ils avaient caché le reste de leur fortune. Après cinq jours de supplices continuels, et comme ces cruautés ne produisaient aucun effet, le Sultan exasperé de l'opiniâtreté de Constantin II et de ses fils, ordonna qu'on les éxécutât en sa présence. Le $\frac{14}{26}$ août 1714, les prisonniers furent conduits à une place sous les fenêtres du sérail situé près de la mer et nommé Ialikiosk; on leur lut une longue liste d'accusations, surtout la trahison de Brancovanu dans la guerre de la Russie, et les expressions injurieuses dont il s'était servi contre le Sultan, lorsqu'on lui signifia sa déposition. Les derniers moments du malheureux prince furent beaux; il montra la même fermeté, le même courage, et la même noblesse, que soixante dix neuf ans plus tard devait montrer le roi-martyre, l'infortuné Louis XVI. On se donna toutes les peines possibles pour engager Brancovanu à embrasser la religion mahometane; ce fut en vain. Par des prières pleines de ferveur, il excitait ses enfants à demeurer fidèles à la foi de leurs ancêtres. „Mes fils, leur dit-il, prenez courage; nous avons perdu „tout ce que nous avions dans ce monde; sauvons au moins „nos âmes, et lavons nos pêchés dans notre propre sang." Après ces paroles, il donna le signal au bourreau qui se tenait avec le sabre nu. On décapita d'abord Jean Văcărescu, son ministre des finances, ensuite son fils cadet Mathieu, son troisième né Radu, son second né Etienne, et son aîné Constantin. Lorsque le bourreau s'approcha du malheureux père, celui-ci tourna la tête, et apercevant son petit fils, le dernier rejetton de sa race, qu'il croyait aussi destiné à la mort, il se livra au désespoir en arrachant ses cheveux blancs; mais bientôt il redevint maître de lui, se tourna vers le Sultan qui regardait par une fenêtre, et cria à haute voix: „Tel sera le „sort de tous ceux qui sont nés dans la malheureuse condition „d'être obligés de servir un tyran!" Après ces mots prononcés d'un ton ferme et noble, il leva les yeux au ciel et se

laissa décapiter. Le petit fils du malheureux Brancovanu pleurait amèrement; il se sauva de peur entre les jambes du Bostandji-Baschi, ami de l'infortunée famille de Constantin II, mais forcé de commander l'éxecution. Ne pouvant secourir les décapités, il leva le petit enfant, et conjura le Sultan de l'épargner; sa vengeance étant satisfaite par assez de sang, il accorda la vie au pauvre innocent. C'est ainsi que ce dernier rejeton de Brancovanu fut sauvé, et c'est de lui que descendent les Brancoveni qui sont aujourd'hui en Valachie, et qui possèdent les propriétés territoriales laissées par leur grand et infortuné aïeul. La cour de Vienne les reconnait pour princes de l'Empire [1]).

Les têtes de Brancovanu et de ses fils, plantées sur des lances, furent promenées dans les rues de Constantinople, tandis que des hérauts criaient: „telle est la fin des traîtres!" Leurs corps furent jetés dans la mer; ils en furent retirés par des bateliers chrétiens et enterrés dans un monastère de la petite île de Halcky dans la Propontide. C'est là que gisent obscurément les restes de Constantin II, à qui les Valaques devraient élever des statues pour les reformes civilisatrices et bienfaisantes qu'il établit dans sa principauté! L'infortunée princesse et le reste de sa famille furent exilés à Cutaya dans l'Asie mineure, à l'instigation d'Etienne III Cantacuzène qui paya au Grand-Visir Ali-Pascha, quarante mille réaux. La princesse et ses gendres y restèrent jusqu'en 1716 époque où le Grand-Visir fut tué à la bataille de Peterwaradin; après sa mort ils retournèrent en Valachie.

Etienne III Cantacuzène, monté sur le trône le 25 mars v. st. 1714, n'épargna aucun sacrifice afin de s'établir pour longtems sur un trône qu'il avait obtenu par la ruine des privilèges de la Valachie. Ingrat envers son oncle et bienfaiteur Brancovanu, il défendit sous peine de perdre la vie, de porter le moindre secours aux filles de Constantin II, lesquelles étaient restées à Bucarest. Un grec, un jeune médecin, George Tra-

1) Engel, Gesch. der Wal. p. 99 et 376, Wilkinson p. 36 et Phofino, t. 2, p. 297.

prezundice, que Brancovanu avait fait étudier à Padoue, se montra le génie tutélaire de la famille de son bienfaiteur, qu'il entretint longtems du fruit de ses travaux, tandis que les Valaques attachés au char de la fortune du nouveau prince, oubliaient leur ancien Voëvode. Le même jour que sa nomination au trône, Etienne III avait donné tous les emplois à ses créatures, et laissa mourir de faim les fidèles serviteurs de Constantin II. Ayant reçu la confirmation de la Porte le 23 avril v. st. jour de la Saint George, il se flatta régner avec plus de bonheur que son oncle; mais c'est en quoi il se trompait. Le Grand-Visir avait déjà formé d'autres plans; il n'avait nommé Cantacuzène Voëvode, que pour en être aidé à déposer plus facilement Brancovanu. Celui-ci ayant été anéanti, Etienne III devait le suivre dans sa ruine. Ce fut donc en vain que le prince de Valachie chercha à s'attirer l'amour du peuple, en abolissant l'impôt du vârâritu établi par Constantin II, et par lequel chaque paysan était obligé de payer vingt paras pour chaque cheval, boeuf et vache; et en fesant livrer à l'anathème par l'archévêque tous ceux de ses successeurs qui voudraient retablir cet impôt, ce fut envain que d'un autre côté il chercha à gagner la voix du clergé, en affranchissant tous les gens d'église, de toute contribution, à condition qu'ils liraient chaque année un certain nombre de messes pour sa santé et pour la longue durée de son règne, ce fut envain qu'il voulut se donner l'air d'un prince pieux et orthodoxe en favorisant la haine que la populace portait aux Juifs, en détruisant leurs synagogues et en leur défendant toute réunion religieuse. Tout fut inutile, le peuple le haïssait; car il y a dans les masses un instinct qui ne trompe jamais; les Valaques connaissaient les vices et le caractère bas de ce mauvais prince qui fesait le bon pour pouvoir exercer sa cupidité, et se livrer à ses viles passions avec plus d'avantage. Voyant qu'en cas de danger il ne pourrait pas compter sur son peuple, il chercha à se faire un protecteur de l'empereur d'Allemagne par lequel il espérait être nommé prince de l'Empire, ayant déjà le titre de comte, accordé à son oncle Serban II Cantacuzène. Pour y

parvenir il accorda toute espèce de protection à l'ordre des Carmes déchaussés, et promit des matériaux pour le rétablissement de l'église des Francisquains à Bucarest. Tout en cherchant à gagner la faveur du cabinet de Vienne, il ne négligeait pas la Porte; pour se rendre important et nécessaire il parvint à obtenir du Sultan une permission secrète pour son père Constantin, lequel devait être en correspondance suivie avec les cours de Vienne, de Petersbourg, de Pologne et dévoiler ensuite au divan de Constantinople, les secrets des puissances chrétiennes. En même tems il défendit à tous les étrangers de Bucarest, toute relation avec leur patrie; il établit dans sa principauté la plus forte censure; aucun journal, aucune gazette, pas même un calendrier ne devait entrer en Valachie. C'est par de tels moyens, sévères mais selon lui indispensables, qu'il espérait rester longtems sur le trône; le Grand-Visir lui montra combien il se trompait.

En 1715, comme le Sutan Ahmed III avait résolu d'enlever la Morée aux Vénitiens, son grand Visir Ali-Pascha lui promit que cette grande expédition ne couterait rien à son trésor. Agissant en conséquence, Ali Pascha ordonna à chaque prince tributaire, à chaque pascha d'envoyer de l'argent et des provisions, sous peine de perdre sa dignité et sa vie. Etienne III reçut l'ordre d'envoyer deux mille voitures attelées de quatre boeufs et conduites par huit hommes, plusieurs milliers de sacs de farine, une grande quantité de beurre, de miel, et une somme d'argent qui surpassait le tribut de toute une année. Le prince pour satisfaire à ces demandes exorbitantes, extorqua tout l'argent possible des inspecteurs des biens de la famille de Brancovanu, ou fit des emprunts forcés des négociants de Bucarest. Par ces provisions qui servirent à l'entretien de l'armée turque qui s'empara dans peu de tems de Corinthe, Egine, Napoli di Romanie, Coron, Modon, Navarin, etc. Etienne III aurait pu voir que le Grand-Visir n'était pas son meilleur ami; mais tels sont les hommes, plus le malheur approche, plus ils s'en croient éloignés. Il avait placé toute sa confiance et tout son espoir dans l'Imbrohor avec lequel il

avait partagé les richesses de Brancovanu, et qui alors était devenu le premier favori d'Ahmed III; le grand Visir étant parvenu par ses intrigues à faire tuer cet Imbrohor, par l'ordre même du Sultan, le prince de Valachie aurait dû prendre la fuite; c'est ce qu'il ne fit pas, et ce fut sa perte.

La guerre étant près d'être déclarée entre la Turquie et l'empereur d'Allemagne, Ali-Pascha ne voulut plus tarder à detrôner Etienne III, et à donner la principauté à un des Fanariotes qu'une longue habitude de dégradation, avait rendus propres à obéir sans murmurer. Le 21 janvier 1716 un Capidji Baschi parut subitement dans Bucarest, et annonça au Voëvode qu'il avait assez régné, qu'il devait se préparer à l'accompagner à Constantinople, et que Nicolas Maurocordato, alors prince de Moldavie, était nommé son successeur. Ce fut une impression bien pénible et bien désespérante pour tous les Valaques que la déposition d'Etienne III; les gens supérieurs prévirent les malheurs de la Valachie sous le règne tyrannique des Fanariotes, les marchands et les petits boïars, plus égoistes, regrettaient Cantacuzène parcequ'avec sa déposition ils perdaient les sommes immenses qu'ils lui avaient prêtées; les gens du peuple, qui ne prévoyaient pas les événemens futurs se réjouissaient de sa chûte. Abhorré, haï, méprisé, Etienne III, partit le 25 janvier pour Constantinople, accompagné de sa femme Pâuna, de ses deux fils Radu et Constantin et de son père le vieux Stolnicu Constantin Cantacuzène. Après quatre semaines il arriva dans la capitale de la Turquie; il fut aussitôt confiné dans le four du Bostandji Baschi, cachot horrible, situé dans l'enclos du sérail. Il y resta emprisonné pendant quatre mois. Pendant tout ce tems, le grand Visir, aidé de Nicolas Maurocordato accumula sur lui un grand nombre d'accusations en partie vraies, en partie fausses, et enfin ordonna son exécution. Le 7 juin 1716, à quatre heures du matin, le prince et son père furent décapités dans le cachot; leurs têtes furent plantées devant la Porte du sérail, pour montrer à tous les passans la vengeance du Sultan. Après leur exécution, l'oncle d'Etienne III, et son

beau-frère le Spatar Michel Cantacuzène, et le grand Logothète Radu Dudescu furent aussi envoyés par Nicolas Maurocordato à Constantinople, où ils furent étranglés. Toute la fortune du malheureux prince qui expia d'une manière terrible la mort de Brancovanu, fut confisquée au profit du trésor impérial. La malheureuse princesse Pâuna et ses deux fils, après avoir mendié pendant longtems dans les rues de Constantinople, trouvèrent le moyen de se sauver sur un vaisseau vénitien à Messine; de là ils se rendirent par Naples, Rome, Florence, Bologne, Ferrare à Venise, où cette famille infortunée fut bien reçue par Nicolas Caragiani; de là la princesse alla à Vienne et enfin à Pétersbourg où elle termina ses jours avec une pension honorable que lui donna Pierre-le-Grand [1]).

C'est dans le four du Bostandji Baschi que s'éteignit la dernière étincelle de la liberté et de l'indépendance valaque. Avec Cantacuzène mourut le dernier prince indigène, avec lui périt le dernier privilège, le dernier droit qui ne fut pas encore violé. Trois princes luttèrent vainement contre la violence des événemens; trois grands princes usèrent leurs forces dans le dix-septième siècle pour arrêter la chûte de leur infortuné pays. Mais livrés à eux-mêmes, n'ayant aucun secours étranger, ayant un ennemi formidable à combattre, et souvent ayant contr'eux même le peuple qu'ils voulaient délivrer, ils furent écrasés par l'édifice qu'ils voulaient ériger. Mathieu 'I Basaraba, lui qui était en état de marcher sur les traces glorieuses de Michel II fut empêché dans sa carrière par ses propres soldats qu'il ne pouvait plus tenir en respect; Serban II Cantacuzène, fut empoisonné par deux membres de sa famille, au moment où il voulait se déclarer indépendant; Constantin II Brancovanu courba la tête au moment où il devait la lever, laissa dans son fourreau le sabre, lorsqu'il devait le faire sortir; sa propre incertitude et son irrésolution lui furent fatales; les talens diplomatiques avaient tué dans lui le courage du guerrier.

---

1) Photino, t. 2, p 299 et suiv. et Engel, p. 377 et suiv.

Il y avait deux mauvais génies qui tout en étant opposés l'un à l'autre, ne contribuèrent pas moins à la ruine de la Valachie; d'un côté c'était la discorde entre les boïars, qui pour des intérêts particuliers désapprouvaient souvent les meilleures mesures propres à regénérer leur pays, d'un autre côté c'était la cupidité intriguante des Grecs qui par tous les moyens possibles cherchèrent à s'emparer du trône de la belle Valachie. Ils se contentèrent d'abord d'un rôle secondaire pour avoir plus tard le premier. Dans toutes les occasions ils cherchèrent à se mêler dans les affaires de la principauté et à se rendre nécessaires aux Valaques. Ils s'offrirent d'abord aux princes indigènes, comme espions à Constantinople, ensuite comme banquiers, puis comme chargés d'affaires. Alors ils prétendirent au titre de boïar; quand ils l'eurent, ils n'en furent par satisfaits: ils visaient à de plus grands honneurs. Le titre d'espion fut le premier échelon de leur carrière, ils voulaient que le dernier fût la dignité de prince. Ils mirent en usage toutes leurs intrigues, tous les talens; ils parvinrent à vaincre l'esprit national des Valaques, et enfin ils montèrent sur le trône, après avoir endormi et corrompu les chefs de la nation qu'ils voulaient dominer. C'est par de tels moyens, de telles intrigues, que les Grecs, d'esclaves de Constantinople, devinrent hauts et puissants princes de Valachie! C'est ainsi que la malheureuse principauté des Valaques fut rayée de la liste des états; c'est ainsi qu'elle ne devint plus qu'une ferme que le grand Visir alouait à volonté au plus offrant des Fanariotes!

LIVRE CINQUIÈME.

Depuis Nicolas Maurocordato, premier prince Fanariote, jusqu'à la paix de Iassi.

$\left(\frac{10}{21}\right.$ février 1716 jusqu'au $\left.\frac{29\ \text{decembre}\ 1791.}{9\ \text{janvier}\ 1792.}\right)$

Nous arrivons à une époque bien malheureuse pour la Valachie, au règne tyrannique des Fanariotes. Sous ces princes fermiers, sous ces princes qui étaient changés tous les jours, sous ces esclaves despotes, la Valachie tomba en décadence

avec autant de vitesse que les autres états de l'Europe montaient en grandeur et en civilisation. Dans le dix-huitième siècle, tous les pays, même les plus éloignés de l'Asie et de l'Afrique prirent part à la civilisation de la France et de l'Angleterre: la Chine même, cette vieille Chine qui depuis des milliers de siècles n'avance ni ne recule, fut forcée par l'Europe de faire un pas de plus dans le progrès. Le despotisme des Fanariotes fut plus puissant que la haute muraille des Chinois qui ne put pas empêcher les lumières de l'Europe d'entrer dans leur pays; tous les essais d'indépendance, de nationalité, de civilisation vinrent se briser contre la tyrannie des esclaves du Fanar, maîtres enfin de la Valachie. Un mur de despotisme, plus puissant qu'un de pierres entourait la principauté, et la séparait du reste de l'Europe; c'était une arène où les Fanariotes exerçaient leurs cruautés à loisir et en pleine liberté; rien ne venait les troubler dans leurs occupations d'oppression que quelquefois le cordon ou le sabre du Sultan. La Valachie était devenue enfin comme dit un auteur român [1]), une table sans gardien livrée à des bêtes affamées.

Tous les écrivains, indigènes ou étrangers, représentent l'avènement au trône des Fanariotes, comme l'evènement le plus désastreux qui ait jamais accablé la Valachie. Un Valaque dit „Le plus désastreux de tous les mouvemens politiques, „subis par la Valachie, celui qui à corrompu ses entrailles, „alteré ses moeurs, dépravé ses habitudes nationales, abattu „son courage, c'est l'avènement des princes fanariotes: race „immorale et funeste, pépinière de diplomates avilis; débris „mal famés de l'ancienne cour byzantine, dont les bigues obscures, les intrigues de valets, la politique perfide et criminelle, ont été dévoilées par plus d'un écrivain. Nous ne re„viendrons par sur ces tableaux; le fils trahissant le père, le „père supplantant le fils; l'hospodarat devenu le prix de la „bassesse la plus éhontée, du vice le plus vénal. Soumises „à ces serviteurs de la Porte, les deux provinces ne furent dé-

1) Gregoire Plessoianu.

„sormais, pour les sultans, que des fermes à livrer au plus „haut enchérisseur. La nomination de l'hospodar fut mise à „l'encan; qu'un acquéreur plus généreux se présentât, le sou„verain déjà nommé lui cédait la place. Aussi dès qu'il ar„rivait dans sa principauté, une seule pensée l'occupait: faire „sa fortune et celle de ses acolytes, oiseaux de proie qui le „suivaient en foule et s'abattaient sur le pays. Dans la crainte „d'être supplanté il s'épuisait en inventions nouvelles, pour ac„quitter dans le plus bref délai les énormes dettes que lui avait „fait contracter l'hospodarat: il se hâtait de payer ses protec„teurs et ses appuis nécessaires, d'acheter les courtisans de la „Porte, d'écarter la foule des compétiteurs, de thésauriser pour „les jours d'une ruine prévue et infaillible. Que d'exigences, „mais aussi que d'excès! L'imagination a peine à embrasser, „dans son étendue, l'immense système d'extorsions mis en pra„tique par les Fanariotes de Valachie et de Moldavie 1)."

Un Anglais à son tour dépeint d'une manière ferme l'avénément des Fanariotes, et leur vil caractère. „Aucun „des événemens, dit-il, qui ont exercé de l'influence sur „l'existence politique et détruit l'esprit public des Valaques „et des Moldaves, n'a été plus désastreux que le système „de politique introduit par les grecs du Fanar, lorsqu'ils sont „placés à la tête des principautés. Humiliés, dégradés et op„primés comme les Grecs le sont, depuis qu'ils ont cessé d'être „une nation 2), la civilisation a dégénéré parmi eux en propor„tion du poids et de la barbarie du joug qui pèse sur leur tête; „et ils ont contracté insensiblement ces habitudes de corruption „et d'obéissance servile, inséparables d'un tel état d'esclavage. „La dissimulation et la fausseté sont devenues les traits les „plus caractéristiques de leur physionomie morale; enfin la force „des causes qui agissent continuellement sur eux, les ont fa-

1) La Valachie et la Moldavie par Michel Anagnosti p. 18. — 2) L'auteur anglais écrivait ces lignes en 1818; parconséquent avant les événemens qui ont reconstitué les grecs nation.

„miliarisés par degrès avec tout ce qui peut dégrader et humi-„lier l'homme [1]).

„Un français, dans le journal des Débats, du 5 mai 1823 „dit de même „La Porte envoya en Valachie pour princes des „Grecs du Fanar qui ont signalé leur administration par la „spoliation des habitants, par la dégradation du caractére na-„tional, et par la corruption de leurs moeurs."

Enfin un Grec, M. Marc-Philippe Zallony a écrit un gros in octavo de 315 pages sur la politique, les ruses, le despotisme des Fanariotes, et cependant ce volume n'est qu'un Essai. „On a souvent écrit, dit-il, dans sa préface, que les „Moldaves et les Valaques étaient les sujets les plus malheu-„reux de la Sublime-Porte. Je le dis à mon tour, mais avec „cette différence que je fais connaître leurs misère, et les cau-„ses qui les ont produites." En partant de ce point, il expose le fanariote brigant la principauté, le fanariote sur le trône, et le fanariote déposé. Dans toutes les phases de sa vie on ne voit qu'intrigue, bassesse, avidité et tyrannie. „En enlevant, „continue M. Zallony, la régence de ces provinces à la domi-„nation des Boïars, la Sublime-Porte se garantissait, ou du „moins croyait pouvoir se garantir des intelligences que les „princes avaient souvent avec les puissances limitrophes, et „qui pensèrent, dans plus d'une occasion, lui être funestes... „Elle n'avait donc que deux partis à prendre, celui de faire „des Paschaliks des provinces moldave et valaque, ou de les „faire gouverner par des Rayahs, ses sujets. Elle opta pour „le dernier moyen.... Les pages de l'histoire des provinces „de la Moldavie et de la Valachie, si elle est écrite par une „main ferme, impartiale et indépendante, ne seront remplies que „des actes arbitraires de ces nouveaux despotes. Les malheu-„reux habitans de ces provinces doivent frémir aux seuls noms „de Fanar et de Fanariote [2])."

Avec quel language d'indignation, ne parle pas Radu de

---

1) Wilkinson, p. 86. Cet auteur ne parle que des fanariotes, et non des Grecs, aujourd'hui indépendants. — 2) Essai sur les Fanariotes par Zallony, p. 248.

Grereani de tous les princes qui étaient d'origine grecque, ou qui avaient emmené avec eux des Grecs de Constantinople; et cependant cet historien valaque n'avait pas même vu le commencement du règne des Fanariotes: pendant qu'il écrivait son histoire, les Grecs ne visaient pas encore ouvertement à la principauté. Del Chiaro, lui qui n'avait vu que le règne de Nicolas Maurocordato, a résumé l'opinion de tous les Valaques dans ces mots „les Grecs surtout les Constantinapolitains ont toujours été funestes à la Valachie, toutes les fois „qu'ils en ont eu le commandement [1]."

La Sublime-Porte, après la déposition d'Etienne III, prince de Valachie, et la fuite de Cantimir, prince de Moldavie, aurait fait gouverner ces principautés par des paschas turcs; mais les intrigues du dragoman Aléxandre Maurocordato, qui voulait assurer à son fils Nicolas l'une des provinces déterminèrent la Porte à introduire un nouveau système de gouvernement, et à choisir les nouveaux princes parmi les fanariotes qu'une longue habitude d'obéissance rendait des instrumens convenables pour la nouvelle politique adoptée dans le gouvernement de ces deux principautés. Nicolas Maurocordato, fut donc nommé prince de Moldavie; mais peu de tems après, quand Etienne III fut déposé, il obtint le trône de la Valachie. Depuis ce moment tous les princes ont été nommés par un barat ou diplôme impérial par lequel le Sultan ordonnait aux Valaques de reconnaitre le Voëvode qu'il avait choisi, et d'obéir à celui qui en était porteur, comme seul dépositaire de l'autorité souveraine [2].

Nicolas Maurocordato, le Neron de la Valachie [3], fut le premier fanariote qui y monta sur le trône; il entra le 10 février 1716 dans les mûrs de Bucarest, au son des cloches qui annonçaient aux Valaques qu'un vautour venait des bords de la mer de Marmara dévorer leur malheureux pays. Ce prince fermier, craignant d'irriter les habitans de la principauté, inaccoutumés encore au règne cruel des Grecs de Constantino-

1) Del Chiaro, Rivoluzione di Vallachia, p. 208. — 2) Wilkinson, p. 38. — 3) Raicewich, p. 21.

ple, tâcha de les gagner par un faux air de douceur et de générosité. L'avarice cependant, la cruauté, la cupidité, et toutes les mauvaises passions rongeaient son coeur dépravé. D'un caractère soupçonneux il croyait voir des assassins dans tous les Valaques et surtout dans les partisans des Cantacuzènes. En payant mille bourses il fit qu'Etienne III fut tué dans le four du Bostandji-Baschi. Non content de cette mort il envoya à Constantinople Michel Cantacuzène, et Radu Dudescu; à peine ces boïrs y furent ils arrivés qu'ils y furent étranglés. Libre alors de la peur il ne mit plus de bornes à sa rapacité: il s'empara de tous les biens des Cantacuzènes, dépouilla plusieurs boïars de leurs emplois qu'il donna à ses acolytes, prescrivit des impôts exorbitants, refusa de payer les créanciers de son prédécesseur, abolit les assemblées nationales, et éteignit tout reste de liberté intérieure que les Valaques avaient encore conservée malgré les oppressions qu'ils avaient souffertes [1]). Pour vivre en paix avec les Turcs des forteresses de Giurgevo, de Turnu et de Brăila, il leur permit de se faire des fermes ou des kissle, dans l'intérieur du pays, hors des limites de leurs rayahs; depuis lors les Turcs accoutumés à se répandre de plus en plus dans l'intérieur des terres, y commirent toutes sortes d'avanies que la Porte même ne put empêcher [2]).

La guerre étant commencée de nouveau entre les Ottomans et les Impériaux, Nicolas Maurocordato fit le pas impolitique de confisquer tous les troupeaux des Transylvains qui étaient en paturage en Valachie. A la nouvelle de cette mesure qui commençait les hostilités, le général commandant de Transylvanie passa avec ses troupes la frontière valaque, et s'empara d'une partie du banat de Craïova. Le prince envoya des troupes contre les ennemis; mais ou elles furent battues, ou elles s'unirent aux Impériaux. Cette désertion aigrit encore davantage le caractère du Voëvode; il ordonna un impôt exorbitant qui devait appauvrir le peuple, et d'après son opinion

1) Engel, 2me Part. p. 3 et Raicewich, p. 21. — 2) Photino, t. 2, p. 305.

l'intimider et le décourager. A la nouvelle que les Turcs avaient été vaincus par les Impériaux à Peterwaradin le 5 août 1716, et que le sanguinaire grand Visir Ali Pascha y avait trouvé la mort, Nicolas tomba dans le plus grand découragement; craignant que les Valaques ne se révoltassent il tâcha de tenir secret ce désastre. Mais cette défaite fut bientôt découcouverte en même tems que l'occupation de Kineni, village situé sur la frontière, par les soldats du général Stainville; alors une terreur panique augmentée par les ennemis du prince régnant se répandit dans toute la principauté. Vendredi, le 4 septembre 1716, une heure avant le coucher du soleil, on criait dans les rues, les Allemands, les Allemands! Le prince à ces cris, monta à cheval et prit dans la plus grande vitesse la route de Giurgevo. Après quelques heures d'une fuite précipitée, il s'arrêta à Odaïa pour prendre un peu de repos, et il y conseilla à l'archevêque Anthimius de le suivre à Giurgevo. Celui-ci après lui avoir répondu que son devoir était de rester même dans le danger, près de son troupeau spirituel, lui montra quelques dépêches importantes qu'il avait reçues de Bucarest, et qui annonçaient que le comte George Cantacuzène, fils de Serban II, était entré dans Bucarest avec douze mille Impériaux, pour s'y faire déclarer prince de Valachie. Nicolas Maurocordato après avoir de nouveau donné l'ordre du départ, engaga en vain le métropolitain à le suivre: Anthimius, malgré les menaces du prince, prit la route de Bucarest et le Voëvode celle de Giurgevo. Arrivé dans cette ville, il y répandit l'effroi; mais la fausseté de la nouvelle que les Allemands étaient entrés dans Bucarest, ayant été prouvée, l'hospodar plus aigri que jamais contre les Valaques qu'il croyait les auteurs volontaires de ce faux bruit, fit venir près de lui un grand nombre de Turcs, à qui il pouvait commander parcequ'à sa nomination à la principauté il avait reçu aussi la charge de Serasker en Bulgarie, et, suivi de ces satellites, il se dirigea vers Bucarest. Le 10 septembre, il arriva devant la ville; les boïars vinrent à sa rencontre dans l'endroit nommé la fontaine du prince Radu (fôntâna lui

Radu Vodâ). A peine les boïars l'avaient-ils complimenté sur son heureux retour que, poussé par un accés de rage et de frénésie, il fit décapiter en sa présence le grand Vornicu Petrassca Brézoeanu, sous prétexte que ce noble avait voulu se faire prince, pendant son absence. Les poursuites et les emprisonnemens recommencèrent; le prince fit augmenter ses forces, par cinq cents Tartares et par quatorze canons qu'il fit venir de la Bulgarie. Quelques boïars parvinrent à se sauver en Transylvanie, entr'autres le fils du malheureux Dudescu, tué à Constantinople par l'ordre de N. Maurocordato; mais Anthimius ne voulant pas s'échapper, fut forcé de renoncer publiquement à sa dignité, s'en vit dégradé, couvert d'un fesu ou d'un bonnet rouge de laïque, à la place de la mitre d'archévèque, et exilé dans un monastère du mont Sinaï. Pendant la route, il fut massacré par les Turcs qui étaient ses gardiens, probablement par l'ordre même du cruel Voëvode. Le chapelain de la cour, Jean Abrami, Ragusain de naissance, qui avait envoyé à Anthimius la nouvelle de l'entrée du comte George Cantacuzène en Valachie, fut enfermé dans le monastère de Znagovu, mais peu de tems après il en fut retiré, et mis en liberté à la prière de l'historien Del Chiaro, qui se trouvait alors en grande faveur auprès du prince [1]). Les cinq cents Tartares qu'il avait placés dans sa garde, au lieu de défendre le pays, le pillaient avec les husards impériaux, et enlevèrent tout ce que les habitans avaient de précieux. Quoique le peuple eût été réduit à la misère, Nicolas Maurocordato ne l'accabla pas moins d'un nouvel impôt considérable. Les percepteurs qui en étaient chargés agirent avec la plus grande cruauté; ils battirent les malheureux habitants, prirent en ôtage leurs ustensiles de ménage, et leurs instrumens de labour; arrachèrent les principaux d'entre les villageois, et les jetèrent dans de noirs cachots, enlevèrent les enfans au sein de leurs mères, en menaçant de les tuer devant leurs propres yeux, si on ne payait pas l'impôt, et massacrèrent tous ceux qui donnèrent le

1) Engel. II. part. p. 3 et suiv.

moindre signe de mécontentement. On demanda au Voëvode grâce et pitié, mais le Voëvode resta sourd aux larmes du peuple [1]), car il était occupé de l'anéantissement d'un grand nombre de boïars qui étaient ses ennemis. La veuve de Radu Cantacuzène dut payer cinquante bourses, si elle ne voulait voir décapiter devant elle, son fils âgé à peine de huit ans. On laissa à un boïar Bâlâceanu, à peine le tems de dire ses prières, et on le décapita, parcequ'il avait souhaité voir l'arrivée des Impériaux pour délivrer les Valaques du joug odieux des Fanariotes. Nicolas Maurocordato, croyait que la sévérité et la tyrannie étaient les meilleurs moyens pour tenir ses sujets dans la plus grande obéissance; il aurait mis en pratique des projets peut-être encore plus sanglants, si un événement inattendu, si un coup de main heureusement fait par les Impériaux, ne l'eût pas interrompu.

Après la prise de Témeswar par les armées de l'Empereur d'Allemagne, le 17 octobre 1716, l'occupation de la Valachie avait été décidée. Les Turcs ayant aussi perdu Orsova, les Impériaux entrèrent dans la principauté. L ban de Craïova, dont les districts étaient menacés, demanda au prince, et obtint un renfort de sept cents Seimeni et de trois cent Turcs; et c'est ce qui affaiblit la garde de Bucarest. Etienne Dettin, lieutenant colonel, qui s'était déjà emparé de Rimnicu, ayant appris le départ d'une partie des forces du Voevode pour Craïova, tenta un coup de main qui réussit complètement. Le 14/25 novembre 1716, au point du jour, douze cents Serviens, au service de l'Empereur, et commandés par Dettin, s'approchèrent de Bucarest, conduits par le Serdar valaque Barbu fils de Cornea Brâïloi, et favorisés par les soldats valaques même et par les paysans: la cavalerie du prince cantonnée aux environs de la capitale, et commandée par le Spatar Golescu vint s'offrir aux Impériaux pour les guider dans la ville. A Ferestеu, promenade favorite des Bucarestiens, les Serviens rencontrèrent quatre cents Tartares, et en massacrèrent la plus

1) Gebhardi p. 475.

grande partie. La fusillade qu'on y entendit ne troubla nullement la tranquillité dans Bucarest, à cause de l'usage qui existe en Valachie de tirer des coups de fusils et de pistolets, en signe de joie, pendant les grandes fêtes, et ce jour là était la Saint-Philippe, et en même tems le dernier jour où l'on mange gras, parceque le lendemain commence le carême de Noël. Les habitans de Bucarest prirent donc pour des coups de joie, les coups de mort tirés à Ferestea. Après cette escarmouche, Dettin partagea ses soldats en trois parties; l'une occupa les places de Bucarest, une autre entra dans les maisons, et massacra la garde turque, et en jeta les cadavres dans les rues; la troisième conduite par les boiars valaques, émigrés en Transylvanie, entra dans le château et pénétra brusquement dans la chambre à coucher du prince, où celui-ci était encore en robe de chambre. Maurocordato voulut d'abord se sauver; les boïars l'ayant reconnu, il essaya de leur imposer par son langage; il leur reprocha leur trahison, et leur dit que ce n'était pas pour la première fois que les Valaques avaient souillé leurs mains du sang de leurs princes. Un officier impérial le rassura sur sa vie, et lui montra l'ordre d'après lequel il devait être conduit en toute sûreté en Transylvanie. Ce cruel Voëvode, après un règne de dix mois dont chaque jour fut signalé par des actes arbitraires et tyranniques, partit le même jour à midi pour Hermannstadt; ses quatre fils l'accompagnèrent dans la captivité. Pendant ce peu d'heures le palais avait été dévasté, la plupart des Grecs et des Turcs qui s'y trouvaient avaient été tués, et le reste s'était sauvé dans les villages voisins ou avait accompagné le prince en Transylvanie. A midi, le même jour de leur arrivée dans Bucarest, les Impériaux en sortirent, suivis d'un grand nombre de Valaques qui craignaient la vengeance de la Porte. C'est à cette époque que sortit de la principauté aussi l'historien Del Chiaro qui, dans un tableau clair et brillant, a tracé les révolutions qui eurent lieu en Valachie depuis 1714 jusqu'en 1717. Le 7 décembre n. st. Maurocordato était arrivé à Hermannstadt, où il apprit que ses cousins du côté maternel, Jean Hrizescu, docteur en mé-

decine, et ex-jesuite, et le Postelnicu Démètre avaient été tués par les Valaques, au moment où deguisés sous des habits de paysans, ils se disposaient à se sauver en Bulgarie.

Le 5 janvier 1717, deux évêques, le ministre des finances et douze boïars, se coustituèrent en assemblée nationale, et élurent pour leur prince, le comte George Cantacuzène; ils démandèrent au général Stainville des secours pour s'emparer de Brăila, de Turnu, et de Giurgevo, comme avait fait Michel II, et se déclarer indépendants, avant l'arrivée du nouveau Voëvode nommé par la Porte [1]), qui, à la nouvelle de la captivité de Nicolas Maurocordato, s'était empressée de nommer à l'hospodarat son frère Jean [2]). Le général Stainville s'y étant refusé, le Voëvode nommé par le Sultan entra en Valachie, au commencement de janvier 1717.

Jean Maurocordato, en venant monter sur le trône valaque, portait un firman du Sultan qui publiait une amnistie entière, pour tous les habitants de la principauté. Le firman disait: „A vous boïars, à vous capitaines, à vous oddabassi, „à vous Tschauschi, à vous Seimeni qui mangez le pain du „Sultan votre seigneur, écoutez ce que je vous annonce. Que „chacun retourne dans sa patrie et dans sa maison; que celui „qui y est retourné soit laissé en paix, et protégé, que tout „lui soit pardonné, à lui et à sa femme, et à ses fils et à sa „maison, à son village, à ses bestiaux et à tout ce qu'il a. „Je veux avoir pitié de vous et vous exempter pendant une „année du tribut, des contributions et des fardeaux de toute „espèce; vous devez seulement vous montrer obéissants à „mes ordres, et ne pas abuser de la clémence que je veux „vous montrer cette fois [3]).

Dix mille cavaliers turcs et une armée d'Albanais et de Tartares devaient mettre en exécution ce firman. Ces troupes, sous prétexte de poursuivre les Impériaux qui avaient

1) Engel. Gesch. der Wal. 2me p. p. 3 et suiv. Del Chiaro p. 226; Gebhardi p. 473 et suiv., et petition des boïars valaques dans l'Europäische Thama 199 Thl., p. 592. — 2) Photino t. 2. p. 307. — 3) Del Chiaro, Istorie delle moderne rivoluzione della Valachia.

quitté la Valachie déjà en décembre 1716, ravagèrent toute la principauté; après avoir tout dévasté pendant une semaine, elles prirent le chemin de la Turquie. Les Tartares qui avaient fait une chasse abondante d'hommes, se disposaient aussi à retourner en Crimée avec un nombre considérable de prisonniers. Le Voëvade, alla avec une petite suite à leur rencontre sur le Pont de pierre (Podul de pétrâ) à Bucarest, et à force d'argent parvint à délivrer de l'esclavage un grand nombre d'hommes, des femmes et d'enfans. De retour dans Bucarest, il convoqua une assemblée générale, y lut le firman impérial, et envoya à Constantinople le grand Vestiar Mathieu Fâlcoeanu et le grand Ban Panu, beau-frère de Constantin II Brancovanu, afin de témoigner au Sultan toute la reconnaissance des Valaques pour l'exemption du tribut pendant une année. Malheureusement une grande disette accabla les habitans des campagnes en 1717; Jean Maurocordato fit venir à ses propres frais du blé et du maïs de la Transylvanie et les distribua gratis aux habitans, mourant de faim [1]).

Tout en envoyant des députés à Constantinople, le prince en avait aussi adressés au général Stainville, pour lui annoncer son avénement au trône, et, moyennant un présent, obtenir de lui une cessation d'armes pour la Valachie. Le général impérial qui n'était pas encore en état de s'emparer de la principauté, accéda à sa demande, et profita de l'armistice pour faire bâtir un fort vis-à-vis de Kineni, rendre navigable l'Olta, en fesant sauter avec de la poudre, les rochers qui en entravaient le cours, rétablir et continuer la voie romaine, le long de la rivière, et dont on voit encore des trâces au monastère de Cozia. Plus heureux que les Romains qui avaient été obligés de cesser leur travail à cause des rochers, il fit une large route, afin qu'en cas de défaite, il pût faire à son aise une retraite commode. Ces travaux avaient été achevés avec tant de célérité que déjà à la fin de janvier 1717, par conséquent dans le premier mois du règne de Jean Maurocor-

1) Photino, t. 2. p. 308.

dato, les Impériaux, conduits par le Serdar Barbu, étaient entrés en Valachie et s'étaient emparés de Craiova. Le général Stainville y laissa le général Tige, et lui, alla s'emparer de Tîrgoviste. Après avoir pris cette ancienne résidence, il aurait pu devenir maître de toute la Valachie, car l'armée valaque n'était plus assez nombreuse pour s'opposer aux ennemis; le colonel comte d'Auersberg s'était même emparé dans le mois d'avril de quelques forts turcs, de la Tour Saint George, de la ville de Turnu etc. Mais Stainville, content avec la conquête du banat, et ne voulant pas s'avancer plus en Valachie, au risque de perdre son armée, conclut avec Jean Maurocordato un traité secret en six articles dont le contenu était: „les „Impériaux retenaient la petite Valachie, ou le banat de Craï„ova, le prince conservait la grande Valachie, mais sous la „condition de ne pas permettre aux Turcs et aux Tartares „d'entrer par sa principauté sur les possessions impériales. „Le prince promettait en outre amnistie complète à tous les „émigrés valaques, et aux prisonniers d'état; il s'engageait à „ne secourir son frère ni avec de troupes, ni avec de l'ar„gent, et à payer à l'empereur d'Allemagne un tribut annuel „de cent bourses." Ainsi, par ce traité, le prince était en même tems vassal secret de l'empereur, et sujet officiel du Sultan. Les articles de la convention furent suivis ponctuellement des deux côtés. Jean Maurocordato envoyait des troupes pour disperser les Tartares qui étaient entrés en Valachie pour faire la chasse aux hommes, et voyait son pays dévasté par ces barbares, tandis que le banat de Craïova était à l'abris de tous ces malheurs, et que le général Stainville, président et gouverneur en chef de la nouvelle conquête, y réglait l'administration intérieure en y laissant, comme dans les anciens tems, la division du banat en cinq districts, dont il confia la direction à des ispravnies ou préfets nommés par le ban, en remettant l'administration civile et judiciaire au divan siegeant à Craïova et composé du ban, des principaux boïars, d'un secrétaire et d'un commissaire du pays, en ordonnant que la justice fut rendue d'après les lois en usage jusqu'alors, ou pra-

vile, que les affaires militaires fussent confiées à un commissaire de la guerre, et à un fournisseur de l'armée, et la perception des contributions à un inspecteur, à un receveur et à des sous-percepteurs. Le Sultan apprit sans doute quelque chose du traité conclu entre le prince de Valachie et le gouverneur de Transylvanie; il fit venir Jean Maurocordato à Andrinople; mais celui ci parvint à se justifier en fesant entendre, que sans ce traité, qui du reste n'était fait que pour le moment, la Valachie entière serait tombée au pouvoir des Impériaux. Confirmé de nouveau dans sa principauté et comblé de grands honneurs, il retourna à Bucarest dans le mois de décembre 1717 [1]).

La Turquie avait éprouvé d'immenses pertes dans sa guerre avec l'empereur d'Allemagne; cependant fière encore, elle ne voulait pas demander, la première, la paix; Sir Robert Sutton, ministre de l'Angletere à Constantinople, s'offrit d'être le médiateur entre les puissances belligérantes; sa médiation fut acceptée et il fut décidé que le congrés, où devaient se rassembler les ambassadeurs chargés de faire la paix, serait à Passarowicz, ou mieux Possarowacz, village situé en Servie, sur la rive droite de la Morava, quelques heures au-dessus de son confluent avec le Danube. Les ambassadeurs impériaux étaient le conseiller aulique de la guerre de Telman, et le cómte de Wirmond, et de la part du Sultan le Silihdar Ibrahim, l'inspecteur de l'artillerie Mohammed Efendi, surnommé Jigirmi sekis-Tschelebi, ou le Jeune Monsieur vingt huit, et Jean Maurocordato, prince de Valachie. La première conférence eut lieu le 5 juin 1718; l'empereur d'Allemagne exigeait toute la Valachie et la Moldavie. Ce ne fut que le 21 juillet que la paix fut signée après de longs débats. Par la médiation de Maurocordato, le banat de Craïova resta à l'empereur d'Allemagne; le reste de la Valachie fut rendue aux Turcs qui, par cette paix, perdaient Cerigo, Semendra, Belgrad, une partie de la Valachie et de la Servie,

1) Engel. 2me part. p. 7.

Voniza, Prevesa, Butrinto et les châteaux de la Dalmatie, mais reprenaient aux Venitiens la Morée, cause de la guerre [1]. Par cette paix tous les émigrés valaques reçurent une amnistie complète, et la reddition de leurs biens; les prisonniers d'état furent rendus sans rançon, et ceux de guerre furent échangés. L'ex-voëvode Nicolas Maurocordato fut échangé avec ses fils contre les barons Petrasch et Stein; et après sa delivrance il prit la route de Constantinople par la Valachie. Jean Maurocordato, accueillit très-bien son frère, on assure même qu'il voulut lui céder la principauté, s'il promettait de faire le bonheur de ses sujets. Nicolas fit semblant d'être dégouté de toutes les grandeurs humaines, et de ne plus vouloir vivre que pour la religion et la philosophie, et prit la route de la capitale de la Turquie. Mais à peine y était-il arrivé, que le prince de Valachie mourut, empoisonné par un émissaire de son frère [2]; sur son lit de mort, le Voëvode appela près de lui le metropolitain et les boïars, leur demanda pardon des torts qu'il leur avait faits involontairement, leur fit ses adieux, les engagea à vivre unis et en paix, et prévint tous ceux qui étaient les ennemis de son frère de se hâter de se sauver avec leur fortune mobilière en Transylvanie, parcequ'il craignait que Nicolas Maurocordato ne fût son successeur. Après cette exhortation, il expira; accompagné des pleurs de tous ses sujets il fut enterré dans la cathédrale de Bucarest. Jean Maurocordato est l'unique prince fanariote dont le nom ait été beni par les Valaques, et dont la mémoire leur soit encore chère. C'est ce Voïvode qui obtint du Sultan un Itlac ferman, ou pardon impérial pour la veuve de Constantin II Brancovanu; elle put retourner avec sa famille de son exil en Valachie où le prince la rétablit dans la possession de tous ses biens immeubles [3].

Nicolas Maurocordato, comme l'avait prédit son frère mourant, fut nommé pour la seconde fois prince de Valachie au commancement de 1719. Les Valaques espéraient, qu'instruit par l'expérience, et par la captivité, il gouvernerait cette fois

1) v. Hammer t. 4. p. 158. et suiv. et Photino I. 2. p. 309. — 2) Engel, 2me part. p. 9. — 3) Photino. t. 2. p, 310.

avec plus de douceur et d'humanité; pendant les premiers mois de son administration leur espoir ne fut pas trompé. Voulant imiter le prince Démètre Cantimir qui, par ces écrits attirait l'attention de l'Europe, Nicolas Maurocordato s'occupa à faire imprimer en 1720 à Bucarest, sous l'inspection du metropolitain Daniel et du directeur des écoles publiques, George Trapezuntios, un livre qu'il avait composé en grec pendant sa captivité, et intitulé περὶ τῶν καθηκόντων βίβλος, ou livre des offices, lequel, à l'avis de Monsieur de Hammer, occupe la même place dans la littérature grecque moderne, que l'ouvrage de Ciceron de officiis dans le latin. Pour se donner la réputation d'un prince protecteur des sciences et des arts, il s'entoura de savants allemands et grecs, et les combla de toutes sortes de bienfaits tout en repoussant les auteurs româns, car son projet n'était rien moins que de changer la Valachie en une province grecque. Sous lui, la langue române fut reléguée au peuple; à la cour on ne parlait que le grec moderne; aussi depuis son règne jusqu'en 1822 on ne vit paraître que fort peu de livres româns. Les boïars, toujours serviles imitateurs de leurs princes adoptèrent aussi eux la langue grecque; ils fesăient semblant d'ignorer la langue nationale, ou s'ils la parlaient, ce n'était qu'avec leurs domestiques et leurs esclaves, et en la mêlant d'une foule de mots grecs.

L'année 1720 ayant reparé par sa grande fertilité les malheurs de la guerre, Nicolas Maurocordato crut les Valaques en état de supporter de plus grandes contributions; il mit de nouveau en vigueur le văcăritu qu'Etienne III avait défendu à ses successeurs de rétablir sous peine d'être livrés à l'anathème [1]), inventa le pagonăritu, taxe imposée sur les vignobles, obligea de nouveau au tribut les monastères et les prêtres, et inventa les Pecetluite, ou billets imprimés dont devaient se munir tous les paysans contribuables [2]); pour comble d'oppression, et c'est en quoi il nuisit le plus au pays, il congédia la plus grande partie des troupes, et diminua le nombre des

1) Engel, 2me part., p. 10 et Photino, t. 2, p. 311. — 2) Mémoire du général Bawr, p. 75, 77, 82 et Photino, t. 2, p. 311.

Slugitori ou miliciens dans les districts, sous les capitaines de mille. „Cette réduction, dit le géneral de Bawr, affaiblit tout-„à-fait l'état; non seulement elle acceléra l'exécution des pro-„jets de la Porte, en livrant la Valachie à son caprice, sans „crainte de contradiction ou de révolte, mais elle exposa en-„core le pays aux insultes des Turcs et surtout des habitans „circonvoisins du Danube, ses plus implacables ennemis [1]."

Pendant douze ans de règne, ce prince se montra le tyran de la Valachie; tout en fesant trembler un peuple entier il tremblait de sa propre ombre. Entouré de concubines et de gardiens féroces, retiré dans un château où personne ne pouvait entrer à l'exception de ses satellites et de ses flatteurs, il se livrait à toutes sortes de débauches [2], et c'est de ce lieu d'orgies qu'il dictait à toute la Valachie ses ordres tyranniques. Le 14 septembre 1730, il mourut des suites de ses infâmes débauches, laissant une réputation abhorrée et le surnom de Neron et de Sardanapale. Il est le seul prince fanariote qui ait regné un pareil nombre d'années, et qui soit mort sur son trône; car la plupart de ses successeurs n'ont regné qu'un ou deux ans, et peu d'entr'eux sont morts d'une mort naturelle, le cimeterre turc fesant justice des cruautés qu'ils avaient exercées dans la principauté confiée à leurs soins.

Après la mort de Nicolas Maurocordato, les boïars s'unirent et élurent pour leur prince Constantin, fils de Jean Maurocordato, et parvinrent à lui obtenir la confirmation de la Porte. Ce Voëvode est le dernier Hospodar élu par les Valaques et confirmé par les Turcs qui depuis se sont réservé exclusivement le droit de nommer les souverains de la Valachie. Constantin Maurocordato ne resta que quatre semaines dans sa principauté, car Michel Racovizza, surnommé Djihan ou le Monde, et favorisé par les rebelles Patrona Chalil et Mussli qui avaient précipité du trône Ahmed III et nommé à sa place le Sultan Mahmud, reçut le 17 octobre 1730 la Valachie, après avoir payé cent cinquante mille piastres [3].

1) Mémoires du général de Bawr, p. 47. — 2) Engel, 2me part. p. 10. — 3) v. Hammer, t. 4, p. 272.

Le règne de Racovitza fut aussi de peu de durée; après un an d'un gouvernement insignifiant il fut précipité, dans le mois de novembre 1731, par son ennemi Constantin Maurocordato qui monta à sa place.

Dans son second règne qui dura un an et deux mois, ce prince put mieux montrer aux Valaques ses qualités et ses vices, que dans son premier règne, qui n'avait duré que quatre semaines. Il n'avait obtenu le trône qu'en sacrifiant de grandes sommes d'argent qu'il avait empruntées de plusieurs banquiers de Constantinople. Obligé de payer ses dettes, il fit des arrangemens financiers qui ne se firent pas même sentir aux boïars, mais qui écrasèrent les paysans, en ordonnant une capitation haute mais égale pour tous, laquelle devait par conséquent opprimer le pauvre bien plus que le riche. Le peuple commença à émigrer dans les pays étrangers; la Porte en étant instruite donna la Valachie au prince de Moldavie, Grégoire Ghica, et la Moldavie au prince Constantin Maurocordato.

Ce nouveau prince qui n'avait obtenu la Valachie qu'à force d'argent, chercha aussi à remplir ses caisses vides; mais il agit avec plus de circonspection que son prédécesseur. Au lieu d'augmenter la capitation, il augmenta le tarif des douanes jusqu'alors fort modique, bâtit à Bucarest une carvasara ou maison pour la douane, et enleva au clergé toutes les franchises de contributions qu'il avait possedées jusqu'alors. Les marchands turcs et les prêtres, attaqués dans leurs intérêts, en firent des plaintes au Sultan qui en 1735 renvoya Grégoire Ghica sur le trône de Moldavie.

Constantin Maurocordato, obtint pour la troisième fois le trône de Valachie en payant pour sa nomination un million de piastres, et en ajoutant au tribut de la principauté, cinq cents mille piastres payables au commencement de chaque règne [1]. „Cette démarche, dit le général de Bawr, mit le comble aux „malheurs du pays. Les Turcs trouvaient leur compte à „changer continuellement les Hospodars, et il ne restait à ceux-

1) Engel, 2me part., p. 18 et 19.

„ci d'autre ressource que de surcharger le pays d'impôts, pour „pouvoir suffire à tant de dépenses [1])." A peine Constantin Maurocordato avait-il été nommé prince, au commencement de 1736, que la guerre fut déclarée entre la Turquie et la maison d'Autriche. Un corps d'armée pénétra jusqu'à Tirgoviste; le Voëvode, à l'approche des ennemis, passa le Danube; mais les boïars, qui favorisaient sécrètement les Impériaux, restèrent tranquilles dans leurs habitations, attendant l'issue de la guerre. Constantin Maurocordato repassa bientôt le fleuve, avec une forte armée turque, poursuivit les Impériaux, les défit à Pitesci et à Persinari dans le district de Dîmbovizza [2]), et la Valachie fut entièrement évacuée par les ennemis.

Cette année (1737) est remarquable par le congrès de Niemirow où il y eut des ambassadeurs de la part de la Turquie, de l'Autriche, et de la Russie, vers la moitié du mois d'août. La Russie consentait à faire la paix si la Moldavie et la Valachie devenaient deux principautés indépendantes sous sa protection [3]); mais cette condition ayant été repoussée par la Turquie, la guerre fut continuée, et elle dura encore en 1737 et 1738, à l'avantage des Russes en Bessarabie, mais au désavantage des Impériaux lesquels sous les ordres du duc de Lorraine, furent battus le 28 mai 1738, perdirent la nouvelle Orsova le 17 aôut et peu de tems après aussi le banat de Craïova qu'ils avaient possedé depuis le règne de Jean Maurocordato, et que par le honteux traité de Belgrad, conclu le 18 septembre 1739, ils cédèrent de nouveau aux Turcs. Après la paix de Belgrad, le banat fut réincorporé à la Valachie, mais le prince dut à cause de cette restitution ajouter cent mille piastres au tribut payé à la Porte.

La paix étant faite, Constantin Maurocordato se prépara à mettre en exécution la fameuse réforme qu'il avait depuis longtems méditée, et qui est connue en Valachie, sous le nom de réforme de Maurocordato. A la fin de 1739, il convoqua à Bucarest, une assemblée générale où assistèrent, le métro-

1) Mémoires du général de Bawr, p. 95. — 2) Photino, t. 2, p. 313. — 3) v. Hammer, t. 4. p. 330.

politain, les évêques, les archimandrites, les grands et les petits boïars, et leur présenta, pour la forme, les changemens qu'il voulait faire dans toutes les branches de l'administration, et dans les instutions du pays 1). L'assemblée n'était pas appelée pour donner son opinion, mais pour écouter la volonté du Voëvode et s'y conformer; elle dut donc approuver cette réforme qui n'avait pour but que l'augmentation des revenus et non le bien du pays. Car sous ce prince „tout devint, dit „le général de Bawr, science financière, et l'argent fut la me„sure de tout. Le vice et la vertu étaient devenus une branche „de finances, et les peines et les récompenses ne consistaient qu'en „impôts et immunités 2)." Cette reforme qui *consomma la* ruine de la Valachie, consistait dans plusieurs changements importants dont quelques-uns cependant étaient utiles et bons, Constantin Maurocordato, comme Louis XI voulait détruire l'influence puissante des nobles, élever et protéger le peuple. Cette réforme, en douze articles et revêtue des signatures des boïars fut publiée dans tout le pays.

I. Le prince exempta de tout impôt le clergé et les monastères; mais leur ôta les gratifications qu'ils recevaient des salines et des douanes: il établit un collège de dix ecclésiastiques pour exercer l'inspection sur les monastères, les igumènes devaient rendre compte à ce tribunal, de leurs revenus et de leurs dépenses. Ce collège avait aussi une caisse commune où le superflu des revenus des monastères était déposé, et servait à l'entretien des écoles publiques, et à l'établissement des filles pauvres.

II. Il exempta les boïars de toutes les contributions qu'ils avaient payées sous les derniers princes fanariotes; forma une classe à part des descendants de la première et de la seconde classe des boïars, lesquels étaient tombés dans la pauvreté et n'avaient plus été revêtus de dignités, et les nomma Neamuri, ou familles. Il donna le nom de Mazili aux descendants de la troisième classe de la noblesse, et exempta de

1) Photino, t. 2, p. 313 et t. 3, p. 346. — 2) Mémoires du général de Bawr, p. 43.

toute contribution et les Neamuri et les Mazili: ces derniers devaient pourtant payer la capitation.

III. Il assigna des appointemens fixes pour les employés, et les boïars, et leur enleva les contributions indirectes qu'ils retiraient du pays.

IV. Il priva les capitaines de mille de leur autorité et de leurs privilèges, mit à leur place, dans les districts, des Boïars nommés Ispravnics, qui exerçaient les fonctions de juges et de commandants, et ne laissa aux capitaines que le soin de l'entretien et de la sûreté des routes, et les honneurs du commandement sur le petit nombre de troupes qui existaient encore.

V. Il imposa la capitation aux bresle ou corporations des sécrétaires du trésor public (logofetii Visteriei), et des sécrétaires du divan (logofetii Divanului) qui heritaient leurs postes de père en fils, et qui servaient dans le Divan, chacun sa semaine. Il ordonna que les capitaines de mille, dont les capitanats avaient été détruits, que les officiers de douane hors de service, que les marchands de Bucarest, les compagnies des négociants de Craïova, les marchands de Silistrie, de Cronstadt, les Arméniens et les Juifs fussent sous l'inspection de l'intendant de la liste civile (Mare le Câmârassu) et payassent la capitation en quatre termes trimestriels ou sferturi.

VI. Il diminua tout à fait l'armée en rendant contribuables les troupes permanentes et les Slugitori qui ne devaient servir continuellement que pendant la guerre, et en tems de paix, seulement une semaine sur quatre. Il ne garda pour l'éxécution des lois et pour la police intérieure que cent vingt Tâlpassi ou fantassins, autant de Cosaques, et 1620 Slugitori. Pour sa garde il engagea quelques centaines de Turcs et d'Albanais.

VII. Il établit trois tribunaux suprêmes où l'on devait juger les affaires selon les lois de Mathieu I, tombées en grande partie en oubli: on y devait aussi tenir des protocoles et enrégistrer les procédures.

VIII. Il abolit le pouvoir féodal des boïars, en leur re-

tirant le droit de juridiction sur leurs terres, et en leur défendant les gardes dont ils se fesaient entourer, tels que les Spâtârnicei, Visternicei, Pâhârnicei, etc., et en rendant contribuables ces gardes, jusqu'alors exempts de tout impôt.

IX. Il affranchit, et c'est en quoi il mérite la reconnaissance du peuple valaque, tous les serfs, les déclara libres, et ordonna que dorénavant ils ne dépendissent plus que du gouvernement, et qu'ils n'eussent à payer d'impôts qu'au trésor national. Il publia un urbarium, appelé en roman ponta, par lequel il était établi que les paysans Valaques qui voudraient prendre en ferme des terres du seigneur du village, seraient obligés de travailler à son profit, vingt quatre jours par an, et que le boïar, leur donnerait en retour des terres labourables suffisantes pour l'entretien de leur famille, des champs, des prairies, du bois de construction et de chauffage etc. Pour dédommager les boïars et les monastères de la perte de leurs serfs, il leur donna des Scutelnici c'est-à-dire un certain nombre de paysans qu'ils avaient le droit d'exempter du tribut, et de toute autre contribution. En retour de cette exemption, les paysans qui consentaient à être Scutelnici, ne dépendaient plus que du boïar ou du monastère, auquel ou ils payaient une certaine somme, cela s'entend plus petite que le tribut, ou le servaient comme pêcheurs, gardeurs de vaches, chasseurs, bucherons etc.

X. Il abolit la liste civile, en confondant le trésor particulier des princes, avec le trésor du pays, en s'appropriant tous les revenus du pays, et en s'abstenant d'en rendre compte à l'assemblée des boïars, comme cela avait été en usage de tems immémorial. De ce trésor il payait le tribut à la porte, les pensions aux employés etc.; le reste de l'argent lui appartenait.

XI. Il abolit les contributions connues sous les noms de Vâcâritu, Pogonâritu, Poclonu, impôt que chaque Valaque payait à la nomination d'un nouveau prince; mais augmenta le Oaeritu, le Vineritu, le desmâritu, les douanes, et les salines, et les donna en ferme.

XII. Aussi mauvais financier que maladroit politique, il fit inscrire sur des billets, toutes les familles contribuables de la Valachie, qu'il trouva au nombre de 147,000, et les assujettit toutes à une capitation de dix piastres par an, somme immense pour ce tems là. Cette capitation devait être payée annuellement en quatre quarts ou sferturi [1].

Le général de Bawr, en terminant la première partie de ses mémoires, désapprouve de cette manière, le système financiers de Maurocordato. „Bien loin, dit-il, de songer à asseoir „le poids principal de l'impôt sur les productions et la con„sommation du pays, il augmenta la capitation, et abandonna „ses autres revenus à des fermiers, à l'exemple de ses pré„décesseurs. Cette manière de percevoir les impôts, pour être „commode aux Hospodars, est très pernicieuse au pays."

„Pour achever la ruine du peuple, on assit sur le labou„reur exclusivement tout le poids d'un tribut si exorbitant et „si peu proportionné au nombre et aux moyens des habitans [2]; „car cette surcharge se leva aussi par voie de capitation, et „cet impôt est d'autant plus pernicieux qu'il est presque tou„jours arbitraire. Il faut s'étonner qu'aucun prince n'en ait „connu les suites fâcheuses, et n'eut entrepris de l'abolir. Il „était cependant aisé de s'apercevoir, qu'en mettant l'impôt et „son accroissement sur les productions de la terre et la con„sommation des denrées, le riche serait forcé d'y contribuer au „soulagement du pauvre, et que les Turcs eux-mêmes répandus „en Valachie auraient été obligés d'en supporter en partie le „fardeau."

„Personne n'ignore aujourd'hui, que l'impôt assis sur la „terre et les productions, et non sur les personnes, lorsqu'il „est restreint dans de justes bornes, peut servir à encourager „l'industrie, à multiplier les productions, à favoriser la popu„lation et la circulation, à faire fleurir les arts et le commerce „et à donner ainsi l'essort à l'esprit humain de toutes les ma-

1) Photino, t. 3, p. 346 et suiv. et Gebhardi p. 484. — 2) Monsieur de Bawr veut parler des cinq cents mille piastres ajoutés au tribu de la Porte, par Constantin Maurocordato.

„nières possibles. La capitation au contraire, arbitraire dans „tous ses procédés, appauvrit le peuple, en écrasant le pauvre „et épargnant le riche et le puissant, détruit l'agriculture, en„chaine l'industrie, engourdit les esprits et traine à sa suite „tout ce cortège de maux et de calamités dont les états les „mieux constitués deviennent à la fin la victime [1])."

Costantin Maurocordato éprouva le sort de la plupart des réformateurs; il mécontenta tous les Valaques, les boïars par la suppression de leurs droits féodaux, les paysans et le tiers état pas l'augmentation des impôts. Des plaintes s'élevèrent contre lui, de sorte qu'il fut déposé dans le mois de juin 1741. Michel Racovizza fut nommé pour la seconde fois *Voëvode de* Valachie, mais seulement pour trois ans.

Celui-ci obtint, le 13 septembre 1741, la principauté, en s'engageant à payer un plus grand tribut; lorsqu'il arriva en Valachie et vit qu'il ne serait pas en état de le payer seulement avec les 1470000 piastres, produit de la capitation de 147000 familles payant chacune dix piastres, il ajouta aux quatre quarts ou sferturi, un cinquième c'est-à-dire deux piastres et demi ce qui lui donnait par an un surcroit de 367500 piastres; il retablit le vâcâritu, et rendit contribuable le clergé, et c'est ainsi qu'il annula les bons arrangemens de la réforme de Maurocordato. Le peuple, ne pouvant payer d'aussi grands impôts, abandonna ses habitations, et commença à émigrer *en* masse dans les pays étrangers. Rien que de la petite Valachie se sauvèrent quinze mille familles. Les boïars en portèrent des plaintes à la Porte, mais le Sultan fidèle à la parole qu'il avait donnée à Racovizza de le laisser trois ans sur le trône, refusa de le déposer avant l'expiration du tems désigné [2]); quand ce tems fut arrivé, Racovizza fut rappelé dans le mois de septembre 1744, et exilé à Mitylène.

Constantin Maurocordato, après avoir payé douze mille bourses, fut de nouveau, et pour la quatrième fois, nommé prince de Valachie, mais aussi pour trois ans [3]); car depuis

1) Memoires sur la Valachie par le général de Bawr. p. 101 et suiv. — 2) Photino t. 2. p. 320. — 3) v. Hammer t. 4. p. 402.

Michel Racovizza, la Porte avait ordonné que dorénavant les princes ne fussent plus nommés que pour trois ans, et que chaque année ils eussent à faire chercher de Constantinople leur confirmation ou Mucarer, qu'ils n'obtenaient pas sans de grands présents. „Enfin, dit Engel, les Voëvodes furent mis „presque sur le même pied que les paschas dans les autres „provinces turques [1]." Dans son quatrième règne, Constantin Maurocordato chercha à rester fidèle à la réforme qu'il avait établie. A la fin de 1746 il fit faire de nouveau le dénombrement des paysans contribuables; mais quel fut son étonnement de n'en plus trouver que 70000 familles, soit qu'une grande partie ait emigré, soit qu'une autre ait obtenu à force d'argent de n'être pas inscrite sur les billets. Ne pouvant pas payer le tribut à la Porte, et ses dettes avec le produit de la capitation des 70000 familles, il ordonna que les prêtres payassent l'impôt comme les paysans, et que ces derniers eussent à payer un sixième sfertu, de sorte que chaque paysan était obligé de donner annuellement une capitation de 15 piastres. Mais, comme il craignait que tout le peuple exasperé n'emigrât, il voulut les aider d'un autre côté, en ordonnant en 1747 que les paysans fermiers ne travaillassent plus pour le seigneur que douze jours par an, au lieu de vingt quatre, comme il avait été en usage jusqu'alors. Trois ans étant passés, un nouveau changement de princes eut lieu: Constantin Maurocordato alla régner en Moldavie, et Grégoire Ghica qui avait déjà été trois fois Voëvode de ce dernier pays, vint régner en Valachie, pour la seconde fois, le 27 juillet 1748. Ce prince comme tous ses prédécesseurs et ses successeurs de la même souche, se montra fidèle au systême fanariote, en ne regardant la principauté que comme un pays conquis où l'on avait la liberté de s'enrichir et de piller, sans songer aux pauvres habitans et aux droits de l'humanité. Outre les six sferturi et le vâcâritu, il inventa deux nouvelles contributions, l'une nommée le présent baïram, tribut qu'il promit au Sultan pour cette

1) Engel, 2me part. p. 21.

grande fête des Ottomans; et une autre nommée lipsa ou déficit, destiné à completer la somme que ne pouvaient pas donner les sferturi. Néanmoins il fit aussi quelques bonnes institutions; le peuple lui doit le couvent et l'hôpital pour les pestiférés, dédiés à Saint Panteleimon et situés aux environs de Bucarest. Grégoire Ghica est du reste du petit nombre des princes fanariotes qui moururent sur le trône; il *expira* dans le mois de septembre 1752.

Aussitôt aprés sa mort, les boïars envoyèrent à Constantinople des députés pour demander la confirmation de Charles ou Scarlate Ghica, fils du défunt prince, et qu'ils avaient ôsé choisir pour leur Voëvode; (car ce n'était plus qu'une *hardiesse* une révolte, et non un droit pour les Valaques, que de choisir un prince). Cette députation devait demander aussi qu'il fut dorénavant défendu aux Turcs de s'établir en Valachie, et que la confirmation annuelle, et le changement continuel des Hospodars cessâssent pour le bien du pays. Mais déjà pendant leur chemin ils apprirent la nomination du dragoman de la Porte Mathieu, second fils de Grégoire Ghica et âgé de vingt quatre ans. Mathieu avait obtenu la principauté par les intrigues de son beau-père, Bassa Michalopoulos, chargé d'affaires de la Valachie près la Sublime Porte. Le nouveau Voëvode empêcha les députés d'aller porter leurs griefs au Sultan, sous la promesse qu'il diminuerait leurs impôts. *Mais* à peine s'était il vu dans la principauté, qu'il multiplia les sferturi et poursuivit les députés qui avaient voulu demander son frère pour prince. Des plaintes arrivèrent aux oreilles du Sultan qui envoya à Bucarest un commissaire turc chargé d'examiner la conduite de l'hospodar. Mathieu Ghica fit placer des gardes autour de la maison où demeurait le capidji baschi pour ôter le moyen aux Valaques de lui remettre leurs placets. Mais le 21 mai 1753, comme il s'était mis en voiture pour aller célébrer à la métropole la fête de Saint-Constantin et de sa mère Helène, le peuple qui s'était rassemblé en masse près de la cathédrale se souleva, prit au milieu de lui les boïars et le metropolitain et alla à grands cris devant

la maison du comissaire turc, temoigner son mécontentèment envers Mathieu Ghica et demander la diminution des impôts. Le Capidji-Baschi reçut les plaintes du peuple et en informa la porte qui au commencement du mois de juin 1753 envoya sur le trône de Moldavie, Mathieu Ghica, et sur celui de Valachie, Constantin Djihan, fils de Michel Racovizza, deux fois prince de ce dernier pays [1]).

Les Valaques s'étaient flattés que ce Voëvode serait fidèle aux promesses qu'il avait faites lors de sa nomination, et que la Valachie jouirait de meilleurs tems que sous ses prédécesseurs; mais leur espoir fut encore trompé. Ce prince élevé à l'école empoisonnée des Fanariotes, demeura fidèle à leur système; d'un caractère faible il se laissa gouverner par son gendre, le postelnicu grec Tzanetos qui augmenta tellement le nombre des sferturi, qu'il y en eut autant que de mois dans l'an, de sorte que les paysans furent obligés de payer par année, une somme de trente piastres, somme au dessus de leurs moyens. Les boïars qui ne pouvaient pas voir d'un oeil tranquille la ruine de la patrie, envoyèrent en secrèt une députation à Constantinople. Le prince craignant pour sa vie, rassembla les boïars, leur promit l'exil de son gendre, et la diminution des impôts, et permit même à la noblesse d'avoir à Constantinople un chargé d'affaires, représentant des boïars indigènes par conséquent de l'opposition. Les boïars toujours faciles à tromper, surtout par les grecs, envoyèrent en toute hâte un courrier pour contredemander la députation. A peine les députés étaient-ils retournés en Valachie que Constantin Racovizza quitta la masque; il obtint, à force d'argent, de la Porte un firman par lequel le chargé d'affaires des boïars devait quitter Constantinople dans le plus court délai; par ce firman les deux frères Văcăresci, les deux plus puissants chefs de l'opposition, furent exilés à Chypre. Néanmoins les esprits étaient tellement excités contre le Voëvode, qu'il jugea lui même qu'il lui serait impossible de régner plus longtems en

---

1) v. Hammer t. 4. p. 469 et Photino t. 2. p. 323.

Valachie, de sorte que dans le mois de janvier 1756, il se fit transferer sur le trône de Moldavie.

Constantin Maurocordato fut de nouveau nommé prince de Valachie, pour la cinquième fois, en fesant de grands sacrifices pécuniaires, et en ajoutant au tribut de la principauté, les zahirele, ou provisions en grains du printems et de l'automne. Ces provisions étaient destinées à l'entretien *de la* capitale de la Turquie, et devaient être fournies tantôt en nature, tantôt en argent. La quantité de bled ordonnée au printems de 1756 fut de quinze mille Kilos; mais plus tard elle augmenta considérablement. En 1757 Constantin Maurocordato fit faire un nouveau dénombrement des paysans *contribuables*, et ne trouva que 35000 familles [1]). Ne sachant que faire pour payer ses créanciers qui le pressaient de toutes parts, il ajouta aux douze sferturi, un impôt nommé adjutorizza ou secours, de la valeur de deux sferturi ou de cinq piastres, de sorte que chaque paysant payait à peu près trente cinq piastres, outre les contributions indirectes. Le peuple accablé par ce fardeau d'impôts, refusa de payer et menaça de quitter en masse la Valachie. Effrayé par cette ménace qui, si elle s'était executée, aurait enlevé aux Grecs une source de richesses, il remit les sferturi sur l'ancien pied, c'est-à-dire qu'il n'en fit que quatre qu'il nomma comptes généraux ou same, et établit que chaque sfertu devait être de six piastres. C'est alors qu'il ajouta à chaque ispravnicu un grec; et tous les deux devaient faire le compte des villages, et ne devaient payer au trésor les revenus de leur district qu'après en avoir reçu une quittance imprimée [2]). Depuis alors il y eut dans chaque district deux ispravnics, l'un grec, l'autre valaque. Cette diminution de la capitation aurait pu rappeler les Valaques qui avaient emigré; mais le prince ne put pas jouir du fruit de son nouveau système; au milieu de 1758 il fut déposé, rappelé à Constantinople, renfermé dans les sept Tours, et

1) Engel, 2me p. p. 24 et de Bawr, p. 79. — 2) Mémoires du général de Bawr, p. 73.

même menacé de la corde de laquelle il ne s'échappa qu'en payant trois cents bourses, et alla en exil à Mitylène.

Le 17 août 1758, Scarlate Ghica, déjà une fois nommé prince par les boïars, fut institué par la Porte Voïvode de Valachie, après avoir payé à la trésorerie impériale, un million de piastres. Cet hospodar trompa aussi les espérances des Valaques. Par l'arrangement de Constantin Maurocordato il trouva le produit de chaque trimestre montant à 200,000 piastres, ce qui par conséquent ne lui donnait annuellement que 800,000 piastres, somme bien mesquine pour lui qui, rien que pour sa nomination, avait dépensé un million. Pour payer ses banquiers, et remplir ses poches vides, il rétablit les douze sfertari, redoubla l'adjutorizza, et les contributions indirectes de Pogonâritu, de Tutunâritu, impôt sur le tabac, de Vineritu sur le vin, et d'Oaeritu sur les brebis, de sorte qu'en 1759 ses revenus montèrent à la somme considérable pour ce tems de ruine et de dépopulation, de 2,546,828½ piastres [1]). Mais d'un autre côté il s'attira la reconnaissance des Valaques en sacrifiant plus de quatre cent mille piastres pour obtenir de la Porte un firman par lequel il fut autorisé à chasser de la Valachie tous les Turcs qui s'y étaient établis et qui pillaient le pays et offensaient les habitans sous prétexte de vouloir acheter des boeufs et du bled pour l'entretien de la capitale. Par cette conduite il sut engager les boïars à ne pas se plaindre de la grandeur des impôts, de sorte qu'il régna tranquillement ses trois ans, après quoi, dans le mois d'août 1761 il fut rappelé, et Constantin Maurocordato vingt gouverner la Valachie pour la sixième et dernière fois.

Ce prince avait obtenu le trône de Valachie, en payant au Sultan mille bourses, et au grand Visir deux cent cinquante; aussi il vint à Bucarest entouré de ses anciens et de ses nouveaux créanciers qui se disputaient à qui seraient les premiers payés. Le prince pour contenter ses usuriers établit de nouveaux empôts, première et dernière ressource des

1) Mémoires du général de Bawr p. 73 et 94.

Fanariotes. Les demandes extravagantes d'argent et d'autres provisions que les Turcs firent au ban de Craïova, regardant le banat comme un état indépendant de la Valachie, forcèrent Constantin Maurocordato à n'envoyer plus à Craïova des bans, depuis 1761, à y établir la même administration que dans le reste de la Valachie, et à ne plus y nommer qu'un Caïmacam; le ban devait résider à Bucarest.

Les boïars mécontents de la nouvelle augmentation des impôts, en portèrent des plaintes continuelles au Sultan, pendant vingt mois. Enfin le Sultan envoya un Capidji Baschi à Bucarest sous prétexte d'apporter au prince sa confirmation pour la troisième année, mais avec la charge secrète *de déposer* le Fanariote, six fois prince de Valachie et quatre fois de Moldavie. Le grand réformateur alla avec toute la pompe de sa cour à la rencontre du Capidji, pour prendre le firman de confirmation; sa surprise fut bien grande lorsqu'il ne reçut que celui de sa déposition.

Dans le mois de mars 1763, Constantin Djihan Racovizza fut nommé prince de Valachie pour la seconde fois, à l'instigation du chargé d'affaires de la principauté à Constantinople, le Grec Stavraki, homme très influent près de la Sublime Porte. Mais ce grec ambitieux n'avait nommé Racovizza prince, que pour en faire son agent. En conséquence le Voëvode fut obligé de recevoir dans Bucarest un Capidji Baschi, envoyé *par* Stavraki et qui malgré lui, se mit à emprisonner les boïars, et à enlever leurs richesses. L'hospodar lui même aurait éprouvé les effets de la cupidité de ce grec, s'il n'était mort dans le mois de février 1764.

Son frère, Etienne Racovizza, créature plus servile de Stavraki, fut nommé son successeur. Muni d'instructions sanglantes, dictées par son agent, et en entrant le 26 avril 1764, dans les murs de Bucarest, au moment où les nombreuses cloches de la ville annonçaient aux Valaques l'arrivée d'un nouveau maître, ce nouveau maître ordonna l'exécution de deux boïars; l'un le Stolnicu Stefânachi, fut pendu devant la Porte d'entrée de la Cour, l'autre George Bâzescu, chef des Huis-

siere ou Aprodi, fut décapité, devant la même porte. Aussitôt après ces deux exécutions, Etienne Racovizza ordonna de nouveaux impôts, enferma un grand nombre de boïars, et se montra plus avare, plus cruel, plus tyran que tous ses prédécesseurs. Le peuple de Bucarest qui depuis quarante huit ans avait été le spectateur insulté de tous les désordres de toutes les oppressions des princes étrangers et de leurs satellites, ne put plus supporter cette tyrannie continuelle. Sans armes, rien qu'avec des pierres et quelques haches, il se révolta, sonna le tocsin, courut aux prisons, délivra les boïars enfermés, et exigea à grands cris du prince la diminution des impôts, le renvoi des Grecs et le pardon des boïars. Etienne Racovizza allait céder; mais encouragé et rendu opiniâtre par ses courtisans, il envoya contre les rebelles, la garde albanaise et la garde turque. Le peuple qui était sans armes, ne put pas résister longtemps à ces soldats bien armés; il céda à la force et se dispersa. Quoique cette révolte n'ait pas réussi, elle n'en porta pas moins ses fruits. Les paschas turcs du Danube, instruits de cette rébellion en informèrent la Porte. Les noms de Michel II et de Serban II n'étaient pas encore sortis de la mémoire du divan turc, pour qu'il ne craignit plus les Valaques. Stavraki fut étranglé par l'ordre du Sultan, et Racovizza, sa créature, le suivit dans sa ruine, vers le milieu de 1765 1).

A l'entrée en Valachie, pour la seconde fois de Scarlate Ghica, nommé par la Porte, comme celui qui, de tous les Fanariotes, était le moins haï, le pays était tellement dépeuplé qu'en 1766, il ne reçut de la capitation des paysans que 849,458¼ piastres, et en y comptenant les contributions indirectes et le produit des douanes et des salines, la somme de 1,808,920 piastres, y compris 26,837 piastres, revenu du fief nommé Odaea Vizirului (la ferme du Vizir) grande bourgade enclavée dans le raïah de Braïla 2). Cette ferme avait été

1) Engel, 2me p. p. 26. — 2) Mémoires du général de Bawr. p. 73 et 89.

formée par des Polonais que les Turcs dans leurs guerres contre la république avaient faits prisonniers, et qu'ils y avaient établis. Le Vizir qui avait fondé cette colonie, ayant pour femme une Sultane, ordonna qu'après sa mort, cette bourgade fût toujours l'apanage de la Sultane favorite. Comme dans la suite, les Bostandji qui gouvernaient cette ferme se permettaient de faire mille désordres dans la principauté, Scarlate Ghica entra en 1766 en négociations avec la Sultane [1]), et parvint à joindre ce fief à la Valachie, en s'engageant à payer au trésor de la Sultane un tribut de 25,000 piastres et 3500 autres au Nazir ou gouverneur de Brăïla. Scarlate Ghica mérita la reconnaissance des Valaques en concevant *le noble* projet de tâcher, à force d'argent, puisqu'il ne le pouvait plus avec les armes, d'enlever aux Turcs toutes les possessions qu'ils avaient dans la principauté. Après leur avoir acheté l'Odaea Vizirului, il en obtint aussi quelques îles situées près de Silistrie, moyennant deux mille piastres [2]). Il aurait continué son grand oeuvre, c'est-à-dire à prendre Turnu, Giurgevo et enfin Brăïla, si la mort n'était venue l'y interrompre dès la première année de son règne, en 1766.

Avant que le bruit de sa mort se fût répandu, le métropolitain avec la princesse veuve et les boïars se rassemblèrent; n'ayant pas le courage d'élire un prince, ils dressèrent une petition par laquelle ils demandaient au Sultan pour *leur* Voëvode, Alexandre, fils de Scarlate Ghica. Cette pétition fut envoyée dans la plus grande hâte à Constantinople, où les chargés d'affaires de la principauté ayant ajouté aussi leurs prières; le Sultan se rendit aux voeux des Valaques, et leur envoya dans le mois de juillet 1766 les insignes de la principauté.

Alexandre Ghica suivit l'exemple de son père en n'augmentant pas les impôts, et c'est ce qui le fit aimer du peuple. Sous son règne qui eut une durée de deux ans [3]), les revenus de la principauté montèrent pendant la première année,

1) Photino. t. 2. p. 334. — 2) Mémoires du général de Bawr. p. 36 et 87. — 3) Photino. t. 2. p. 334.

depuis août 1766 jusqu'à juillet 1767, à 1,808,920 piastres, et pendant la seconde année, depuis decembre 1767 jusqu'à novembre 1768 à 2,021,182 piastres; ses dépenses depuis juillet 1766 jusqu'à juin 1767 montèrent à 1,718,021, y compris le tribut à la Porte, les pensions des employés etc,; il lui resta par conséquent un surcroit de 90,899 piastres [1]), ce qui prouve que ses finances étaient en bon ordre.

La Russie depuis longtems cherchait à déclarer la guerre à la Turquie, à cause de plusieurs griefs, dont le premier était qu'elle ne pouvait voir d'un oeil tranquille, comment les Turcs tyrannisaient deux pays chrétiens dont l'espoir était sans cesse dirigé vers leur protectrice naturelle. C'était un devoir pour la Russie que de secourir deux principautés qui lui étaient attachées par la conformité de la religion et par les anciennes relations du tems d'Etienne le grand, de Serban II, de Cantimir et de Brancovanu. On a souvent accusé la Russie, et on l'accuse même aujourd'hui d'ambition de ce qu'elle a voulu s'établir la protectrice de la Moldavie et de la Valachie. Mais la paix d'Andrianople n'est-elle pas la plus grande preuve de la pureté de ses intentions? Dans la protection de la Russie, je ne vois que de la justice et un intérêt inspiré par l'amour chrétien, pour des peuples malheureux.

Depuis des siècles il existe une tradition en Moldavie et en Valachie qui dit que notre salut viendra du Nord. Tout nous attache à la Russie: elle est notre mère. Les tems sont passés ou nous pouvions nous défendre seuls contre les Turcs, les Polonais, les Hongrois, les Tartares; nous sommes trop faibles, nous ne pourrions rien faire sans la Russie qui a toujours été notre bienfaitrice, qui nous a rendu nos droits, nos libertés, qui nous a de nouveau inscrits dans le rang des nations, et qui nous a donné le peu de civilisation que nous possédons.

La Russie pour découvrir si les esprits lui seraient favorables en Valachie, pendant la guerre qu'elle allait déclarer

1) Memoires du général de Bawr. p. 91, 92. 93 et 97,

à la Turquie, envoya en 1767 des émissaires secrets dans les deux principautés. En Valachie vint un lieutenant-colonel habillé en moine, sous prétexte de visiter les monastères. Après en avoir visité quelques-uns, il parvint à attacher aux intérets de Catérine II l'archimandrite d'Argessu à qui, après serment prêté, il attacha au cou un médaillon avec le portrait de la grande impératrice. Tous les deux partirent ensuite pour Bucarest, et y trouvèrent de nouveaux partisans à la cause russe.

La Turquie, menacée par la Russie, avait de son côté les yeux fixés sur la Valachie, comme province chrétienne et par conséquent plus penchée à tenir avec les Russes qu'avec les Turcs. N'ayant pas de confiance dans Alexandre Ghica, elle le déposa dans le mois de novembre 1768, et nomma à sa place Grégoire Ghica, le jeune, qui avait été dragoman de la Porte, et plus tard prince de Moldavie. Il avait été créé Voëvode de Valachie sur l'avis du chan des Tartares qui l'avait représenté comme le seul chrétien en état de servir la Porte dans ces tems de guerre. Aussitôt après sa nomination, une armée turque, pour prévenir les Russes et forcer les Valaques à la fidélité, occupa la principauté, et une partie des troupes s'établit comme garnison dans Bucarest [1]. Ce prince jugé digne par les Turcs d'agir contre les Chrétiens, suivit pendant son règne le système oppressif des Fanariotes. Par ses cruautés, ses injustices, le pillage et l'indiscipline des Turcs, il rendit sauvage le peuple déjà mécontenté et exaspéré par ses prédécesseurs. Les Valaques, quoique d'un naturel doux, voyant que leur prince leur enlevait tout ce qu'ils avaient, qu'il les traitait comme des bêtes de somme, se livrèrent à la passion de la vengeance. Des villages entiers devinrent des foyers de brigands; ils attaquaient les Grecs et les Turcs qu'ils trouvaient sur le chemin, et malheur à celui qui tombait entre leurs mains! Si on les attrapait, ils allaient intrépidement à la torture et à la mort, parcequ'il va-

1) Engel, 2me partie, p. 27.

lait mieux, disaient-ils, mourir d'un seul coup que souffrir toujours. Les nobles même se firent chefs de brigands, parceque les Grecs, s'étant emparés de tous les postes, de toutes les dignités, ne leur avait laissé que le choix de vivre sur leurs terres, ou de devenir chefs de bandits. Aussi aucune route n'était sûre, et les gens qui tenaient à leur honneur, étaient obligés ou de souffrir en silence la tyrannie du prince et de ses Grecs, ou de quitter leur patrie, et d'aller manger le pain de l'étranger. Il suffisait à un boïar de se distinguer des autres, par un habit, une coëffure, ou que sais-je; aussitôt le prince le fesait enfermer, sous prétexte qu'il était un traître.

Aussitôt que la guerre fut déclarée dans le mois de janvier 1769, le Sultan, pour s'assurer de la fidélité des boïars et des riches marchands Valaques leur ordonna d'envoyer à Constantinople leur fortune mobilière. Tout le peuple cependant se rejouissait des victoires des Russes 1) qui dans le printems et l'été de 1769 s'étaient emparés de toute la Moldavie, dont ils avaient fait prisonnier le prince Constantin Maurocordato, qui avait été six fois Voevode de Valachie. Après ces victoires le comte Rumanzoff, généralissime des armées russes, ordonna dans le mois de septembre 1769 au lieutenant-colonel Karosin d'entrer en Valachie, avec un corps composé de chasseurs, de cosaques et de volontaires. A ce corps de quatre cents Russes, se joignirent aussi plusieurs Valaques conduits par l'archimandrite d'Argessu et par le Spatar Pervu Cantacuzène, nommé par Catérine II, major-général. Le colonel Karosin entra dans Bucarest le 7 octobre v. style, au point du jour, et se dirigea vers la résidence du prince. Les Albanais, gardes du corps du Voevode, n'ayant fait aucune résistance, Grégoire Ghica sauta par dessus les murailles du jardin et se sauva dans une boutique où il se tint caché pendant trois jours. Tandis que le prince se sauvait, l'archimandrite, deux pistolets à la ceinture, et le médaillon de Catérine II au cou, conduisait

1) Gebhardi Gesch. der Wallach. p. 490 et suiv.

compte au divan, à la fin de l'année — du grand Logothète, chargé de la chancellerie du divan — et enfin du grand Clucern, du grand Paharnicu et du grand Stolnicu, chargés des autres branches de l'administration. Le comte de Romanzoff s'était réservé le droit de nommer aux grandes places et de donner des titres. Le métropolitain et les évêques ne devaient se mêler dans les affaires politiques qu'au cas que le divan ne fût pas en union. Cet arrangement dura jusqu'au mois de novembre 1773; les boïars envoyèrent alors des députés au feld-maréchal qui se trouvait à Focsâni, et y demandèrent quelques changemens. — Que le métropolitain et les deux évêques fussent membres du divan — qu'il n'y *eut que le* grand Logothète, et le grand Vestiar qui pussent publier des ordres pour toute la principauté, le premier pour les affaires du divan, le second pour les finances — qu'on ne donnât des provisions pour les troupes russes, que lorsqu'elles seraient demandées par ordre exprès du feld-maréchal ou du général Weissmann, commandant en chef en Valachie — enfin plusieurs autres changemens d'un interêt secondaire. Romanzoff approuva toutes ces demandes, et c'est ce système d'administration qui dura jusqu'à la paix 1).

Les Turcs cependant avaient été partout vaincus, en 1771, 1772, 1773 et 1774. Plusieurs essais de paix avaient aussi eu lieu, mais tous furent vains à cause de l'opiniâtreté de la Turquie. Dans l'hiver de 177½ la Russie consentit à faire la paix, si la Turquie voulait donner la Moldavie et la Valachie au roi Stanislas, qui devait abdiquer la couronne de Pologne; après sa mort ces deux principautés devaient être placées sous la protection de la Russie. Le divan turc n'y consentit pas. Un nouveau congrès fut établit à Focsâni, le 2 août 1772; aussi celui-ci fut sans succès, parceque la Russie demandait que la Moldavie et la Valachie devinssent des états indépendants sous la garantie de plusieurs puissances de l'Europe, c'est ce que la Turquie refusa. Un troisième congrés eut

1) Photino, t. 2, p. 341 — 352.

encore lieu à Bucarest le 20 novembre 1772, et dura jusqu'au 22 mars nouv. style 1773; il fut sans succès, comme les précédens [1]. Enfin les Turcs pressés de toutes parts en Bulgarie, et voyant que leur armée commandée par le Grand Vizir en personne était réduite aux abois près de Schumla, demandèrent la paix, et elle fut conclue à Kainardji, le 17 juillet 1774; mais la signature russe n'y fut apposée que le 21 juillet, anniversaire de la paix du Prut, afin, dit Monsieur de Hammer, que le souvenir de la paix turque, la plus honteuse pour la Russie, fût effacé par la gloire de la paix la plus glorieuse pour elle, conclue le même jour [2].

Le 16me article qui traitait des intérêts de la Valachie et de la Moldavie répondit aux attentes des Moldovalaques; cet article leur fut un sûr garant des intentions bienveillantes de la Russie.

Article XVI du traité de Kainardji.

L'empire russe restitue à la Sublime Porte toute la Bessarabie, avec les villes d'Akkerman, de Kilia, d'Ismaïl, et autres bourgs et villages, avec toutes leurs appartenances et dépendances, comme aussi la forteresse de Bender; elle restitue encore à la Sublime Porte les deux principautés de Valachie et de Moldavie, avec toutes les forteresses, villes, bourgs, villages et généralement tout ce qui s'y trouve compris, et la Sublime Porte les reçoit aux conditions suivantes, qu'elle s'oblige et promet solennellement d'observer religieusement:

1) D'observer à l'égard des habitants des dites principautés, de quelque état, qualité, condition, nom et race qu'ils soient, sans exception, l'entière et parfaite amnistie, et l'éternel oubli stipulés dans l'article I. de ce traité, en faveur de tous ceux qui auraient commis quelque crime, ou auraient été soupçonnés d'avoir agi contre les intérêts de la Sublime Porte, en les réintégrant dans leurs premiers grades, emplois et possessions et en leur restituant les biens dont ils jouissaient avant la présente guerre.

1) Engel, 2me part., p. 31. — 2) v. Hammer, t. 4, p. 658.

2) De n'empêcher en aucune manière le libre exercice de la religion chrétienne, comme aussi de ne point s'opposer à la construction de nouvelles églises, et au rétablissement des anciennes, comme cela avait lieu pour le passé.

3) De restituer aux monastères, et aux autres personnes particulières, toutes les terres et possessions qui leur appartenaient anciennement, et qui, depuis, leur ont été enlevées contre toute justice aux environs de Brahilow, Chorzim, Bender, etc., et qui aujourd'hui, sont appelées raïahs.

4) De reconnaître et de respecter le clergé, comme il convient à cet état.

5) D'accorder aux familles qui voudront abandonner leur patrie, et se transporter dans d'autres pays, la faculté de le faire librement et d'emporter leurs biens avec elles; et, pour que ces familles puissent avoir le temps nécessaire pour arranger leurs affaires, il leur sera accordé le terme d'un an pour émigrer librement de leurs pays, lequel terme devra se compter du jour de l'échange du présent traité.

6) De ne rien exiger des habitants de ces pays, ni en argent, ni autrement, pour d'anciens comptes de quelque espèce qu'ils soient.

7) De ne point non plus exiger d'eux aucune contribution ou autre paiement pour tout le temps de la guerre, attendu le grand nombre de pertes et de calamités par eux souffertes pendant sa durée, ni même de deux ans à compter du jour de l'échange dudit traité.

8) Lequel temps expiré, la Porte promet d'user de toute l'humanité et de toute la générosité possibles, dans l'imposition des tributs consistant en argent, et de les recevoir par le canal des commissaires qui seront envoyés tous les cinq ans; et, après le paiement de ces tributs sur eux imposés, aucun pacha ou gouverneur, ou autre personne quelconque, ne pourra, en aucun cas, les molester ni exiger d'eux aucun autre paiement et imposition quelconque, sous quelque nom ou prétexte que ce soit; mais il leur sera permis de jouir des mêmes avan-

tages dont ils ont joui du temps du règne de Mahomet IV, d'heureuse mémoire.

9) De permettre encore aux souverains des deux principautés de Moldavie et de Valachie, d'avoir chacun pour son compte, auprès de la Sublime Porte, des chargés d'affaires chrétiens de la religion grecque qui feront leurs affaires, et ces chargés d'affaires auront soin des intérêts desdites principautés; et ils seront favorablement traités par la Sublime Porte, qui les regardera même, malgré leur peu d'importance, comme des hommes jouissant du droit des gens, et par conséquent exempts de toute vexation.

10) La Sublime Porte consent encore que, suivant les circonstances où se trouveront les deux susdites principautés, les ministres de la cour impériale de Russie puissent parler en leur faveur; et la Sublime Porte promet d'avoir égard à ces représentations, conformément à la considération amicale et aux égards que les puissances ont les unes envers les autres. . . . .

La paix étant faite le premier soin des Valaques fut de lire ce qu'on avait décidé sur leur sort, dans ce traité. Ayant lu le huitième point qui dit „qu'il sera permis aux Valaques „de jouir des mêmes avantages dont ils ont joui du tems „du règne de Mahommed IV" (1648 — 1687) par conséquent lorsque la liberté de l'élection existait encore, les boïars crûrent qu'il leur était de nouveau permis de se donner un prince de leur choix. Mais la sagesse, l'esprit d'union, le patriotisme s'était perdus chez eux; la discorde, les mauvaises passions, l'égoïsme étaient entrés dans le pays avec le règne des Fanariotes. Tous voulurent être prince, tous étant égaux ne voulaient pas se donner un supérieur; il n'y en avait aucun qui ne commençat à faire des cabales pour obtenir la voix des autres. Parmi tous ces boïars cependant il ne s'en trouvait aucun qui fût digne du trône. Après de longs débats, l'assemblée choisit deux candidats, Manoli Rosetti, déjà nommé par la Turquie, et Etienne Prêscovanu de Craïova, homme de peu de mérite et borgne. . . . .

Après l'élection de ces deux candidats, les boïars, le métropolitain et les évêques de Rêmnicu et de Buzeu se rendirent près du comte de Romanzoff qui se trouvait alors à Caracalu, et lui demandèrent son avis sur l'élection. Romanzoff qui savait que par les mots d'avantages dont avaient joui les Valaques sous Mahommed IV, l'élection n'était pas désignée, leur donna une réponse équivoque en leur disant que puisqu'ils lui avaient fait l'honneur de le consulter, il leur conseillait de choisir pour leur prince, le boïar indigène, et que pour le reste ils devaient s'adresser à la Porte à laquelle Catérine II avait rendu la Valachie. Prèscovanu fut donc nommé prince, et tous s'imaginaient que le comte Romanzoff l'avait reconnu par ces mots, au nom de la Russie. Après sa nomination, il s'agissait de trouver deux députés qui allassent à Constantinople demander la confirmation du prince, et la restitution de plusieurs privilèges rendus à la Valachie par le traité de Kainardjé. Mais c'était le point difficile: aucun boïar important ne voulait prendre sur lui le danger de parler librement au Sultan au nom de la Valachie opprimée, et de demander le rétablissement des droits de sa patrie; avec peine il se trouva un marchand de Craïova et un petit boïar qui consentirent à aller à Constantinople. C'est cette ineptie, ce marque de courage de la part des Valaques qui fit qu'aucun point important du traité de Kainardjé ne fut observé par la Porte; de sorte que tout l'aventage que la Valachie tira de ce traité, se réduisit au droit qu'obtint la Russie d'intercedder entre la Porte et les deux principautés.

Tandis que cette élection avait lieu en Valachie, la Turquie autorisée par l'usage, mais non par le droit, nomma le 28 septembre 1774, pour prince de la Valachie Alexandre Hypsilantis, homme d'une grande probité, et doué de toutes les vertus et de tous les talens qui conviennent aux chefs des nations. Justement après sa nomination, arriva à Constantinople, le colonel Petersen, chargé d'affaires de la Russie, et peu de tems après aussi la députation valaque. Mais quel fut l'étonnement des députés, lorsque le colonel Petersen leur fit savoir

de se désister de la demande de la confirmation du prince qu'ils avaient élu, et de reconnaître celui que la Porte leur avait nommé; que quant aux autres demandes ils devaient s'adresser à Alexandre Hypsilantis qui, au nom de la Valachie, ferait des représentations à la Porte. Les Valaques manquèrent de courage, se voyant desapprouvées par le chargé d'affaires de la Russie; ils se turent et ce fut ainsi, qu'Aléxandre Hypsilantis resta prince, et entra le 3 fevrier 1775 dans les murs de sa nouvelle capitale [1].

Ce nouveau Voëvode en prenant les rênes de l'état, était favorisé par la bonne renommée dont il jouissait près de la Porte et de la cour de Russie, et parceque son nom n'était pas encore haï, comme celui des autres Fanariotes. Aussi les Valaques s'unirent à lui et l'aidèrent à rendre à la Valachie la splendeur qu'elle avait perdue pendant la dernière guerre. Avant de quitter Constantinople Hypsilantis avait reçu les plaintes des Valaques, et était parvenu à obtenir la satisfaction de quelque-unes de la Porte; en arrivant dans sa principauté, il fit lire au peuple un firman impérial obtenu de la Porte par le colonel Perterson, daté de 1188 (1774), au milieu de la lune de schewal, revêtu dans la partie supérieure d'un chatti-humaïun [2]) et ordonnant ce qui suit.

Article I.

Les dispositions contenues dans des ordres antérieurs, doivent être maintenues et exécutées à la lettre, savoir:

1. Les raïas de Valachie et de Moldavie, provinces qui sont les greniers de ma Sublime-Porte, paieront désormais proportionnellement à leurs facultés, leurs capitations; mais quant aux comptes du passé, on ne pourra exiger d'eux, ni argent, ni quoi que ce soit.

2. S'il s'élève quelque différent, soit entre un musulman et un raïa, soit entre deux raïas, l'hospodar de Valachie, consultant les lois de l'équité, écoutera les contendans, et rendra

---

1) Memoria intorno gli affari di Valachia e Moldavia scritta 1775, dans Engel p. 36—39. — 2) Ordre écrit de la main de sa Hautesse; ainsi conçu: soit fait en conformité. Note de Wilkinson.

justice à celui à qui elle appartient; mais dans les procès survenus entre un musulman et un raia, l'intervention du **divan kiatibi** (secrétaire du divan) qui est auprès du prince, et celle d'autres musulmans devenant nécessaires, ceux-ci chercheront à contenter les parties et à appaiser le différend. Si la médiation des conciliateurs et les instances des musulmans ont été infructueuses; s'il est démontré que ces prétentions injustes ont pour motif la pure animosité et pour unique but celui de tourmenter et de léser les pauvres raïas, et si la décision sur les lieux présente des difficultés insurmontables, l'on ne permettra pas que ces malheureux soient tourmentés par de pareils procès contraires aux lois et suscités par la mauvaise foi; *mais* l'affaire sera portée devant le kadi de Giurgevo, qui l'examinera et la décidera d'après la loi et la justice. Les kadis de Giurgevo, de leur côté, en prononçant sur les causes qui leur seront ainsi soumises, auront scrupuleusement égard au bon droit, ne se permettront rien qui puisse porter la moindre atteinte à la pureté des lois, et se garderont bien d'accabler de faibles raïas.

3. On ne pourra non plus inquiéter les raïas de Valachie, en exigeant qu'ils comparaissent devant un autre tribunal que celui de Giurgevo.

4. Et puisqu'il existe un fetva déclarant que: „le té„moignage de raïas contre Zeid musulman est recevable en „justice dans les procès où il s'agira de testament et de con„stater la naissance, mais non en matière de commerce," l'on se conduira d'après l'esprit de ce fetva.

5. Tout militaire et autre qui commettra quelque délit dans l'intérieur de la Valachie, sera traduit aux frontières voisines et puni par l'entremise des officiers qui y commandent.

6. Attendu qu'il n'est pas sans exemple que des habitans des pays limitrophes et des kadiliks du Danube entrant contre l'ordre anciennement établi et sans permission en Valachie, n'aient pris dispute entr'eux, ne se soient entretués, n'aient réclamé ensuite le prix du sang, et par d'injustes prétentions et demandes d'argent ou d'effets, n'aient fait souffrir aux pau-

vres raïas toutes sortes de dommages et d'avanies ; on est fondé à craindre que des bandits ne songent encore à s'introduire en Valachie, malgré les ordres fréquens donnés de chasser et éloigner, comme l'exigent les règlemens anciens, ces vagabonds qui, dépassant les frontières, viennent ravager les kajaks et les Mossii de la province. Il est en conséquence expressément défendu à tout individu des frontières, autre que les négocians, dont le nombre est déterminé, d'entrer en Valachie ; et ces négocians même devront prendre des permis de leurs gouverneurs, les montrer au prince de Valachie ou à son ministre, dont ils recevront une autre permission, et dans les endroits où ils iront ils ne pourront ni posséder de maison ou autre domicile, ni labourer ou ensemencer les terres, ni tourmenter les raïas, ni se faire donner le sélam aktcheci (prix du salut).

Article II.

L'on ne différera, dans aucun cas, d'un seul instant à exécuter les articles contenus dans d'autres ordres sublimes ainsi conçus :

1. Les vézirs, commandans et autres officiers, ne permettront point que, par l'envoi en Valachie de commissaires chargés de suivre des procès et prétentions évidemment controuvées, les pauvres raïas soient foulés.

2. L'on a pris injustement aux monastères et à des particuliers des terres qu'ils possédaient depuis long-temps, et connues sous le nom de biens des raïas. Quand il aura, selon la justice, été soigneusement examiné et constaté si ces biens ont été pris contre tout droit, ils seront rendus aux véritables propriétaires.

3. Pour que les Valaques trouvent plus d'avantages et de facilités dans le transport des marchandises qui leur appartiennent, soit de leur pays dans un autre, soit d'un autre pays dans le leur, il leur est permis de renouveler et entretenir les échelles d'Orassu et de Fuloudj, qui, de toute ancienneté, leur sont assignées au besoin, et pourvu que, sous d'autres rapports, il n'en résulte aucun dommage pour ma Sublime-Porte.

4. Il est défendu aux négocians d'acquérir dans la Valachie des biens et des métairies, et d'y faire paître des animaux.

5. Comme nos très-illustres vézirs et beglerbegs, en se rendant à leurs gouvernemens, ou à leur retour, ne doivent pas quitter le droit chemin pour entrer en Valachie, ni opprimer les pauvres, en prenant aux raïas, sans les payer, des fourrages, des vivres et des chevaux de poste, ou en faisant toute autre réquisition, ils s'abstiendront, eux et leurs gens, de faire aucun tort aux raïas en se détournant de leur route pour traverser la Valachie.

6. De même les courriers qui, pour des affaires importantes, sont envoyés en divers endroits, ne se permettront point de détour, soit en allant, soit en revenant, pour tomber dans la Valachie; ils ne demanderont pas plus de chevaux que ne leur en accordent les ordres de poste dont ils sont porteurs.

7. Ceux dont la commission serait pour la Valachie, ne pourront non plus vexer les habitans en exigeant plus de chevaux qu'il n'en est porté dans leur ordre de poste.

L'on veillera à ce que ceux qui oseraient enfreindre les présentes dispositions, soient à l'instant même punis.

Article III.

L'on avertira qui de droit que des firmans nombreux ont été donnés pour que les raïas de Valachie, que leurs affaires ou leur commerce conduiront dans des villes, bourgs et marchés des rives du Danube, n'y soient point tourmentés par les percepteurs de capitations ni commandans de ces endroits, sous prétexte d'exiger de ces passagers les droits de capitation, d'Ispendjé et autres; et pour que l'on empêche les hommes et gardes qui appartiennent auxdits percepteurs et commandans, de passer en Valachie, en prétextant d'y rechercher des raïas étrangers. Tous ces désordres seront sévèrement réprimés.

Article IV.

Les habitans et raïas de la province, en vertu des im-

munités et libertés accordées à la Valachie, ne pourront être inquiétés par personne pour leurs habits et costumes.

Article V.

Comme il n'appartient qu'à la loi de déterminer quels sont ceux des raïas de Valachie qui, devenus musulmans, ne seraient plus habiles à réclamer leur part dans les successions, les diverses questions relatives à ce sujet ont été soumises à la décision du chef suprême de la loi. Quatre fetvas rendus en conséquence, ont déclaré.

1. „Zéïd, qui était chrétien, après avoir embrassé l'is„lamisme, vient à mourir: Amr, chrétien et père de Zéïd, ne „peut lui succéder."

2. „Hindé, chrétienne, était mariée à Zéïd qui, d'abord „chrétien, a ensuite embrassé l'islamisme. Hindé vient à „mourir dans la religion chrétienne; Zéïd ne peut lui suc„céder."

3. „Amr, chrétien, fils de Zéïd aussi chrétien, a embrassé l'islamisme; Zéïd meurt ensuite dans la religion chré„tienne, Amr ne peut lui succéder."

4. „Zéïd, musulman, avait pour esclave Amr, chrétien; il „l'a affranchi. Amr meurt ensuite sans s'être fait musulman, „Zéïd ne peut lui succéder."

L'on se réglera sur ces quatre fetvas.

Article VI.

On avait fixé le nombre des moutons que devait fournir la Valachie chaque année, par l'entremise des kassab-bachis (chefs des bouchers); mais ayant été représenté que ces achats faits par les saïdjis (pâtres) et hommes des kassab-bachis, exposaient les raïas à des pertes et à toutes sortes de vexations, cette redevance en moutons, par compassion pour les pauvres, n'aura plus lieu comme ci-devant; seulement, comme il est indispensable, pour les pensions alimentaires à la charge du domaine, et pour la nourriture des habitans de Constantinople, de tirer des moutons de l'intérieur de l'Empire ottoman, il est défendu aux raïas de Valachie de cacher ceux

qu'ils auraient à vendre. Ils devront les donner au prix courant aux marchands et gens chargés de les conduire.

L'hospodar de Valachie est chargé de veiller à ce que l'envoi abondant de moutons, à Constantinople, ne manque pas.

Ces moutons seront livrés aux marchands et hommes qui doivent les mener à Constantinople, et ne pourront être vendus ailleurs.

Article VII.

Comme la Valachie est aussi le grenier de Constantinople, et que la traite de tous les grains nécessaires à cette capitale doit s'opérer exclusivement dans les deux provinces de Valachie et de Moldavie, quoique leur redevance en semblables *denrées* ait été antérieurement supprimée pour adoucir la situation des raïas de Valachie, cependant ces derniers ne restent pas moins tenus à transporter, partie par partie, aux Échelles tous les grains et autres denrées qu'ils auront récoltés; à les vendre au prix courant aux capitaines des bâtimens du **kapan** (greniers publics) et à ne point les donner ailleurs. La suppression de la redevance, qui doit être ainsi compensée d'une autre manière, ne doit donc porter les habitans ni à renoncer à la culture de leurs terres, ni à cacher les blés qui se trouvent entre leurs mains, ni à les entasser avec des vues d'accaparement. En s'empressant au contraire de transporter et vendre leurs denrées, comme il est dit plus haut, les raïas *valaques* ne pourront qu'y trouver leur propre avantage, et les habitans de Constantinople seront à l'abri de la disette de vivres. Le prince et les boïars de Valachie veilleront continuellement au maintien de cette mesure.

Article VIII.

Il est accordé aux boïars et raïas de Valachie et de Moldavie une amnistie générale pour tous les délits et toutes les fautes que par nécessité ils auront commis dans le temps des guerres. On ne songera ni à les poursuivre, ni à les punir pour leur conduite passée; et pourvu que par la suite ils ne sortent pas des bornes de l'obéissance et de la soumission, et qu'ils s'acquittent de tous les devoirs que leur impose leur

qualité de tributaires et de raïas, ils doivent être sûrs qu'ils n'éprouveront jamais que les effets de ma bienfaisance et de ma clémence.

Article IX.

On se réglera sur les articles des firmans impériaux donnés en l'an 77.... et de celui donné en dernier lieu pour terminer le différent survenu au sujet des limites de l'Anatouna (la mère rivière du Danube) entre le nazir de Silistra et le prince de Valachie.

Article X.

Le soin de nommer aux places de Valachie et de Moldavie ceux, parmi les boïars et les Grecs, qui sont les plus distingués, les plus dignes de confiance et les plus capables de les remplir, étant remis à la volonté et au choix des hospodars des deux provinces, ils préfèreront, pour les emplois qui appartiennent spécialement aux boïars, ceux parmi ces boïars qui auront le plus de mérite. Quant aux autres postes, les hospodars en disposeront à leur gré, en choisissant, suivant les besoins, soit parmi les Grecs, soit parmi les hommes du pays, les sujets dont la fidélité et les talens seront reconnus.

Article XI.

Les bois nécessaires pour la construction des châteaux qui se trouvent en Romélie, seront coupés, comme par le passé, en Valachie et en Moldavie. Il en sera de même du transport; les frais de coupe et de charroi seront, sans qu'on puisse en rabattre ou retrancher un aspre, payés et acquittés en entier, d'après les quittances scellées, délivrées par les intendans des constructions, sur les fonds de la recette des capitations de Valachie et de Moldavie, dont les hospodars sont chargés.

Article XII.

Il est défendu aux oustas (commandans des corps-de-garde appostés par le gouvernement turc) de Mangalia de faire désormais paître, ni en été ni en hiver, dans l'intérieur de la Valachie, les animaux de la métairie de Mangalia confiée à leur garde; et les pauvres raïas seront défendus contre toutes les vexations des dits oustas.

Muni d'un firman aussi important, Alexandre Hypsilantis entreprit de faire de bonnes réformes et institutions dans l'état. Pendant les sept années qu'il régna, le pays jouit d'un bonheur sans égal, et son règne est beni encore aujourd'hui. Ce prince se rendit mémorable par mille bienfaits. Il défendit aux Turcs de passer le Danube et de s'établir en Valachie — parvint à faire supprimer le tribut que le pays payait pour l'*Odaea Virizului* — rétablit l'administration sur l'ancien pied — donna les principales charges de l'état à des boïars expérimentés et doués de talens — parvint à faire prendre la charrue à dix mille paysāns qui, exasperés par les oppressions des princes, exerçaient impunément le métier de brigands — *rétablit la* justice, et donna aux juges un guide écrit auquel ils devaient se conformer dans leur jugement — il présidait lui-même, deux fois par semaine, le divan où les affaires étaient jugées en dernière instance — il protégea le commerce et l'agriculture — reforma les postes et les plaça sur un meilleur pied — embellit Bucarest, en bâtissant un beau pont sur la Dîmbovizza, en conduisant des eaux dans la ville par des aqueducs, et en y fesant construire de belles fontaines — bâtit à Bucarest, sur les rives de Dîmbovizza, une nouvelle résidence, près du monastère de Mihai Vodâ — Bucarest devint par ses soins le siège des muses, en y établissant un grand nombre d'écoles et un gymnase près du monastère de Sawa, *et en* publiant une bulle d'or qui donnait plusieurs privilèges et des biens aux professeurs de ce gymnase, où se formèrent les Riga, les Govdala, la Vardalahe et tous les Grecs célèbres qui sont aujourd'hui en Grèce et en Valachie — établit deux maisons pour les orphelins — institua la caisse des grâces (cutica milelorn) de laquelle les veuves et les enfans des boïars et des pauvres employés reçoivent des pensions et des gratifications à pâques, à noël, et au jour de l'an — bâtit un palais à Bucarest, nommé Beylik destiné aux Paschas et aux Capidji Turcs qui passeraient par la capitale — établit lui et sa femme la princesse Catherine, deux Khans ou hôtels avec des magasins au pont de Radul Vodâ et près du monastère de

sainte Ecatérine, — bâtit une résidence avec de beaux palais à Affumati — exempta des impôts le clergé — et enfin diminua les contributions et ne laissa que quatre sferturi [1]).

Ses revenus montaient en 1781, 1782 à 3,350,000 piastres; les dépenses de la principauté étaient annuellement de 750,000 piastres, le tribut qu'il payait à la Porte et les présens qu'il fesait aux grands de la Turquie, montaient à 1,600,000 piastres; il lui restait par conséquent un bénéfice annuel d'un million [2]).

Son règne était heureux, et tout lui promettait qu'il serait long, et le traité de Kainardje et la confiance dont il jouissait près de la Porte. Pendant les deux premières années après le conclusion de la paix, la Turquie n'avait demandé à Hypsilantis aucun tribut; mais en 1776, elle le lui demanda pour deux années d'avance. Le prince qui ne voulait pas ruiner ses paysans qui se reposaient à peine de la guerre, paya ce tribut de sa caisse particulière.

La Russie, ayant une fois acquis le droit d'intervenir près de la Porte pour les affaires des principautés, ne négligea aucune occasion pour améliorer la situation politique de la Valachie et de la Moldavie. L'article VII de la convention explicative du traité de Kanardje, entre l'empire de Russie et la Porte Ottomane, conclue à Constantinople, le 10 mars 1779; était destiné en entier aux intérêts des deux principautés. Cet article est ainsi conçu:

Comme l'article XVI du traité de paix, relativement aux principautés de Moldavie et de Valachie, se rapporte aux temps passés, celui d'àprésent demande donc quelque changement dans cet article; c'est pourquoi on en est convenu, et la Sublime Porte s'oblige de nouveau:

1. De ne mettre, en quelque manière que ce soit, aucun obstacle ou empêchement à la profession et à l'exercice parfaitement libre de la religion chrétienne, ainsi qu'à la cons-

---

1) Photino, t. 2, p. 354 et Engel, 2me part., p. 42. — 2) Raicewich, p. 183, 187 et 206.

truction de nouvelles églises, et à la réparation des anciennes selon le vrai sens de l'article ci-dessus mentionné du traité.

2. De restituer, tant aux convents qu'aux particuliers, les terres et autres possesions qui leur appartenaient aux environs de Braïla, Choczim, Bender et autres lieux, lesquelles terres et possessions présentement portent la dénomination de rai ou rayes, à dater de l'époque de la conclusion du *traité* de Belgrade, en 1739, selon l'ère chrétienne, et de l'hégire 1152, ainsi que de condescendre à l'intercession de la cour impériale de Russie pour laisser divers particuliers des deux principautés en possession aussi paisible qu'irrévocable des biens fonds de leurs ancêtres, situés dans les deux *principautés*, qui leur ont été adjugés sur preuves examinées dans le temps que le gouvernement russe y existait.

3. De reconnaître et d'honorer par les égards et distinctions convenables le clergé chrétien de ces deux principautés.

4. D'imposer, avec modération et humanité, le tribut des deux principautés, qui sera apporté à Constantinople par des députés nationaux que chaque principauté enverra à la Porte tous les deux ans. De ne pas souffrir qu'aucun pacha, gouverneur, ou telle autre personne que ce soit, vexe les deux principautés, ou en exige quelqu'autre paiement ou impôt sous quelque dénomination et prétexte que ce soit, tant qu'elles continueront de s'acquitter régulièrement du tribut mentionné, une fois réglé et fixé; en outre la Sublime Porte s'engage de conserver religieusement dans leur force originale les premiers hatischerifs que S. H. le grand-seigneur régnant a donnés à ces deux principautés lors de leur retour sous sa domination, pour la tranquillité et la sûreté des sujets.

5. Que chaque principauté entretiendra à Constantinople un chargé d'affaires chrétien de la communion grecque, lequel la Sublime Porte accueillera avec bonté, et considérera comme jouissant du droit des gens, c'est-à-dire, à l'abri de toute violence et avanie.

6. La cour impériale de Russie, de son côté, promet de

n'employer le droit d'intercession, qui est réservé à son ministre dans le traité de paix, en faveur des deux principautés, qu'uniquement pour la conservation inviolable des conditions spécifiées dans cet article.

Enfin en 1781 une nouvelle convention fut signée entre la Porte et la Russie par laquelle un consul général russe, censeur de la conduite des princes, devait être établi en Valachie et en Moldavie.

Le prince Alexandre Hypsilantis avait déjà regné sept ans; pendant tout ce tems, il avait su par son énergie et son adresse se tenir en garde contre les cabales de ses ennemis à Constantinople, et contre la haine irreconciliable de son beau-frère Constantin Mourouzi, prince de Moldavie. Cependant tout-à-coup il se vit exposé au plus grand danger. Ses deux fils, l'un âgé de dix sept ans, et l'autre de seize, à qui une éducation européenne et liberale avait fait comprendre de bonne heure la situation malheureuse des princes soumis au gouvernement inconstant de la Turquie avaient témoigné à leur père le désir de faire un voyage en Allemagne, mais le prince le leur ayant défendu craignant d'inspirer des soupçons au divan turc, ils persistèrent néanmoins dans leur dessein, et résolus à ne plus rester sous le joug des Turcs, ils se revêtirent d'habits européens, et pendant la nuit de 27 décembre 1781, ils parvinrent à se sauver de Bucarest, accompagnés seulement de deux domestiques. Le lendemain toute la cour fut en émoi; le capitaine des Tufekdji ou des Albanais à pied fut envoyé à leur poursuite, mais il ne put les atteindre. Le métropolitain et quelques boïars allèrent à la frontière transylvaine que les jeunes Hypsilantis avaient déjà passée; ils ne réussirent pas mieux; les jeunes gens réfusèrent absolument de retourner en Valachie, en fesant dire à leur père qu'ils étaient dans l'intention de prendre du service dans l'armée impériale. Raicewich, secrétaire du prince et auteur de Osservazioni intorno la Valachia e Moldavia, fut aussi envoyé envain à la frontière. Le prince, craignant pour sa vie, parceque ses ennemis voulaient prouver au Sultan que cette fuite des fils

était un signe de la trahison du père, fut conseillé par Raicewich d'envoyer à Constantinople sa démission; elle fut envoyée et acceptée. Le grand bonheur d'Hypsilantis fut qu'Ised Ahmed Pascha, homme vertueux et ami du Voëvode était alors grand Visir: Ahmed Pascha plaida la cause de son ami, et peignit au Sultan la fuite de ses fils sous un tel point de vue, que le maître de l'empire Ottoman plaignit lui-même le père, et que les accusations de Mourouzi et des autres Grecs du Fanar ne furent pas écoutées; car ceux-ci ne demandaient pas moins que la tête d'Hypsilantis et la confiscation de ses biens. Tandis que l'Hospodar avait envoyé sa demission, Raicewich était parti avec Jean Văcărescu pour Vienne afin d'intéresser Joseph II au sort du prince de Valachie. L'empereur n'était pas d'abord disposé à rendre les fugitifs; mais quand on lui présenta les dangers que courait le père, il fit venir devant lui les deux Hypsilantis, les exhorta paternellement à retourner en Valachie, et à ne pas causer par leur désobéissance le malheur de leur père. Après un sejour d'un mois à Vienne, les fils du prince partirent par Belgrad pour Constantinople, où Alexandre Hypsilantis était déjà arrivé dans le mois de mai 1782, et où il reéut avec beaucoup de joie ses enfans [1]).

Après la demission du vertueux prince Hypsilantis, Nicolas Caradja, dragoman de la Porte fut nommé Voëvode de Valachie. Avant même de se faire connaître des Valaques, il dicta de Constantinople un ordre par lequel chaque maison de la principauté devait payer dix piastres; mais les boïars ayant fait des réclamations, cet impôt de nouvelle espèce fut reduit à six piastres. Comme Caradja était pauvre et que sa famille était nombreuse, il ordonna au gouvernement provisoire de la Valachie, de lui envoyer à Constantinople six cents mille piastres pour les frais du voyage, et pour gagner les ministres turcs. A peine était-il arrivé en Valachie, le 6 septembre 1782, qu'il reçut un firman impérial qui lui ordonnait d'envoyer dans le plus court délai à Constantinople les provisions

1) Raicewich, breviario chronologico cité par Engel, p. 50 et 51.

de bled de l'automne. Les sauterelles ayant dévoré toutes les semailles au commencement d'août, Caradja ordonna de grands sfertari, et avec l'argent qu'il en retira, acheta de la Transylvanie du bled qu'il envoya à Constantinople [1]. Dans cette année (1782) la Cour de Russie établit un consul général à Iassi et à Bucarest, et un courrier entre Petersbourg et la capitale de la Turquie, lequel passait deux fois par mois par la Valachie; le Voëvode fit mille intrigues pour empêcher que la poste russe ne reçut des petitions des Valaques pour le Sultan ou pour le grand Visir [2]. Mais à la fin ces plaintes arrivèrent; Nicolas Caradja fut déposé dans le mois d'octobre 1783, pour faire place à Michel Soutzo, dragoman de la Porte; car la Turquie avait suivi jusqu'alors la règle de ne donner aux Valaques et aux Moldaves pour princes, que les Fanariotes qui étaient dragomans ou beyzadés.

Michel Soutzo, se montra juste, clément, modéré dans la distribution des impôts, et sous son règne le pays fut heureux. Par un sened du Sultan, daté du 16 octobre 1783, et adressé à ce prince, le conseiller impérial de Raicewich, le même qui avait été sécrétaire d'Alexandre Hypsilantis, fut nommé consul général de Joseph II en Valachie et en Moldavie, et chargé de protéger le commerce autrichien dans ces deux pays.

D'un autre côté la Russie qui depuis le traité de Kainardje avait constamment la vue sur la marche des affaires en Moldavie et en Valachie à qui elle avait promis sa protection, obtint de la Porte un firman adressé aux Valaques, et un sened ou acte d'engagement, revêtu du sceau et de la signature du grand Visir rélatif à la constitution de la Valachie et de la Moldavie. Le firman et le sened contenaient les mêmes articles.

Le sened adressé à l'envoyé de Russie était ainsi:

En réponse aux notes que l'estimable envoyé de Russie, notre ami, et notre respectable ami l'internonce d'Allemagne, avaient présentées de concert, par ordre de leurs gouvernemens respectifs, notes fondées sur les traité et convention de

1) Engel, 2me part, p, 44 et 46. — 2) Raicewich, p. 28.

Kaïnardje et d'Aünelu-Kavak, et datées du quatrième jour de novembre, l'an de Jésus-Christ 1782.

Il avait, suivant l'usage de la Porte, été remis à chacun de nos dits amis les ministres susdits, le 23 de moharrèm de l'an de l'hégire 1197, (1782), une note dans laquelle la Sublime-Porte acceptait, conformément aux conditions desdits traité et convention, les trois objets tels qu'ils étaient conçus et demandés par leurs notes, et s'engageait à les faire exécuter.

L'un de ces trois objets fondés sur les dits actes, étant l'article de la Valachie et de la Moldavie, a été arrêté ainsi qu'il suit:

La Sublime-Porte s'oblige à maintenir et à faire observer les conditions stipulées dans les traité et convention de Kaïnardje et d'Aünelu-Kavak, en faveur de ces deux provinces, et à renouveler les firmans décorés d'un khatti-humaïoun, donnés à chacune des deux principautés en l'an 1188 (1774), d'après les suppliques envoyées alors en leur nom par les boïars, et à y ajouter les articles détaillés ci-après:

1. Désormais il ne sera pas demandé,

	Piastres.	Paras.
A la Valachie, au-delà de six cent dix-neuf bourses, faisant en piastres	309,500	„„
Et à la Moldavie, au-delà de trois cent trente-cinq bourses et 444 piastres 1/2	167,944	20
Total	477,444	20

Le montant de ces contributions sera livré en espèces à Constantinople, à la fin de chaque année, et le paiement n'en pourra être fait par assignations.

2. L'on percevra, sur la Valachie:

Pour donatives aux Bèirams, en argent ou effets	90,000	„„
Pour donatives de l'Etrier .	40,000	„„
Total pour la Valachie	130,000	„„

Sur la Moldavie:

Pour donatives aux Bèirams, en argent ou effets	90,000	„ „
Pour donatives de l'Étrier .	25,000	„ „
Total pour la Moldavie	115,000	„ „
Total pour les deux provinces	245,000	„ „

On ne pourra rien exiger de plus.

3. L'on ne prendra rien aux princes pour les continuer dans leurs places; et à moins qu'ils n'aient commis un délit bien constaté, ils ne pourront être déposés.

4. L'on ne pourra demander en revenus et présens d'usage, aux princes nouvellement en place, un seul para de plus que par le passé; on ne pourra non plus prendre ces revenus ou présens sur les raïas. Ils seront fournis sur ce qui revient d'ordinaire aux princes en droits sur les salines, les fermes à bail annuel, la douane, et sur les profits d'autres droits semblables.

5. Il n'est pas permis, par la Sublime-Porte, aux pachas, kadis et autres officiers des pays environnans, d'exiger, de leur autorité privée, aucun revenu qui puisse porter préjudice aux raïas, ni d'envoyer des commissaires uniquement pour soutirer de l'argent et des présens.

6. Quand il arrivera des mutations dans les charges principales de la Sublime-Porte, les princes ne seront tenus à donner aucun revenu ou présent.

7. La Sublime-Porte ne fera sur les deux provinces la traite usitée en grains et autres fournitures, que de manière à ce que les habitans n'éprouvent eux-mêmes aucune pénurie. Ces achats, faits par le miri (le fisc), seront payés comptant, et le transport ne sera pas à la charge des habitans. A plus forte raison, dans le cours du commerce, quand les achats seront faits par des négocians, les paiemens auront lieu en argent comptant et au prix courant de la province.

8. Quant à la redevance de moutons, attendu qu'il a anciennement été exposé que, mise à exécution dans les deux

principautés par les saïidjis (pâtres) et gens appartenant aux kassabachis (chefs des bouchers), elle donnait lieu à des vexations contre les raïas, elle est supprimée. Comme cependant ce n'est que des provinces de l'Empire que l'on peut tirer les moutons pour les pensions alimentaires à la charge du domaine et pour la consommation des habitans de Constantinople, les moutons que devront vendre les raïas des deux provinces, seront vendus au prix courant aux marchands et conducteurs de troupeaux. Les hospodars veilleront à l'entretien de l'abondance à Constantinople, par l'envoi nécessaire des moutons. L'on insérera encore dans les nouveaux firmans qui vont émaner, l'ordre d'apporter le plus grand *soin à l'exécution* ultérieure de cette mesure déjà renfermée dans les commandemens cités plus haut.

9. Quand on voudra prendre dans les deux provinces des bois et autres matériaux nécessaires aux constructions, on préviendra les princes de la quantité demandée; on fera ensuite transporter ces matériaux aux frontières des deux provinces; un commissaire ad hoc paiera argent comptant pour la coupe et le transport, ce qui sera convenable aux pauvres raïas; l'on ne pourra les forcer à les transporter hors de la frontière. Quand on demandera à ces provinces des ouvriers et des chariots, on ne rebattra rien sur le prix d'usage, qui sera payé de suite.

10. Il est défendu à tous les habitans des pays circonvoisins, hors les négocians porteurs de firmans, à tout ïamak (recrue) et à tout autre individu, d'entrer dans les deux susdites provinces, dans l'intention de vexer les raïas, d'ensemencer les terres de ces raïas, de s'en emparer, ou d'y faire entrer et paître des animaux. Quiconque osera manquer au présent règlement, sera sévèrement puni.

11. Si, postérieurement à la paix, il est des terres dont on se soit emparé, elles seront rendues aux raïas qui en sont les propriétaires.

12. La Sublime-Porte n'enverra point de commissaires dans ces deux provinces, tant qu'il n'arrivera aucune affaire de

grande conséquénce qui nécessite cette mesure; et quand elle en enverra, ces commissaires ne pourront rien réclamer des raïas pour prix de leurs fonctions; ils ne pourront non plus, pour aucune raison et sous aucun prétexte, y prolonger leur séjour.

La Sublime-Porte ayant pris l'engagement d'insérer dans des firmans toutes ces conditions, et d'en faire sans délai observer et maintenir en entier l'exécution.

Pour notifier cet engagement, le présent sénèd, revêtu de notre sceau et signature, a été remis à notre ami l'envoyé de Russie.

Le 15 de saffer 1198 (1783).

Tout fesait espérer à Michel Soutzo qu'il régnerait longtems, puisqu'il était aimé dans le pays, et que les traités lui promettaient au moins sept années de règne; mais ne savait-il pas que lorsque l'on est le plus fort on agit souvent contre la foi des traités? Aussi après deux ans et quelques mois, le prince fut déposé, dans le mois de juin 1786, à cause de l'intrigue suivante.

A Constantinople il y avait deux Grecs qui briguaient le trône de la Valachie; Maurogeni dragoman de Hasan Capudanpascha, et Petraki, inténdant de la monnaie, qui possédait sept millions de piastres, et avait tant de pouvoir qu'il fesait et destituait des pachas, et influait même sur la nomination des grands Vizirs. Par sa puissance, Petraki était trois fois venu à bout d'empêcher Maurogeni dont il avait séduit la femme, de se faire nommer prince de Valachie. Outragé dans ses intérêts d'époux et d'ambitieux, Maurogeni jura la perte de son rival: protégé pas le grand Visir Yusuf Pascha qui avait été gouverneur de Morée, et par son protecteur le Capudan Pascha, il réuissit à la fin. Ces deux ministres turcs parvinrent à faire entendre au Sultan Abdul Hamid que le peuple de Constantinople s'était révolté et demandait la tête de l'intendant de la monnaie pour cause de péculat. Le Sultan intimidé y consentit, et Petraki fut mis en prison. Rien n'entravait plus Maurogeni, homme d'une petite naissance, mais

possédant de grands talens et de grands défauts; l'ordre de déposition fut envoyé à Michel Soutzo, et Maurogeni parvint à se faire nommer prince de Valachie. Le jour de son investiture, Nicolas Maurogeni voulut que son rival avant de mourir fut témoin de son triomphe, et il fixa l'époque de son exécution au jour où lui-même recevrait son audience publique du Sultan. Petraki fut retiré de sa prison, et emmené à la porte du Sérail au moment où le prince en sortait, monté sur un superbe cheval; il devait baiser l'étrier de son rival triomphant et demander sa grâce. Il le fit, mais Maurogeni resta inflexible; il fit signe au bourreau de lui trancher la tête et eut le plaisir de voir son ennemi étendu mort à ses pieds [1]).

Ce prince n'était que dragoman dela marine ou du Capudan Pascha; il fit par conséquent une exception à la règle par laquelle il n'y avait que les dragomans de la Porte et les Beyzadés qui pussent être nommés princes. Nicolas Maurogeni, en arrivant en Valachie donna au monde le portrait d'un nouveau Caligula, il se plût à imiter les traits de folie de ce tyran de l'antiquité. Tyran des boïars, des prêtres, des marchands et des paysans il ne fesait aucune distinction entre les bons et les mauvais citoyens. Quoiqu'il eût montré souvent aux Turcs qu'il était mahometan en secret, il ne les traitait pas moins mal que les Chrétiens. Ennemi des Autrichiens, il enleva aux pâtres Transylvains qui fesaient paître leurs troupeaux en Valachie, tous les privilèges dont ils jouissaient par les traités de commerce conclus entre Mathieu I et Rácóczy, Serban II et Apaffy. D'une imagination déréglée il était souvent attaqué de l'épilepsie; il se livrait alors à tous les actes de la frénésie. Souvent il se levait au milieu de la nuit, et criait au secours, disant qu'on voulait l'assassiner. D'autres fois il annonçait à ses boïars qu'il mourrait par la main des Turcs. Puis il se plaisait à imiter Caligula: voulait-il punir

1) Photino t. 2. p. 358. Constantinople ancienne et moderne par Jaques Dellaway, traduit de l'Anglais par André Morellet t. 1. p. 78 et Lechevalier, Voyage de la Propontide et du Pont Euxin t. 2. p. 212, cités par Engel.

un boïar, il lui disait qu'il avait rêvé pendant la nuit, qu'il lui avait fait infliger telle ou telle punition, et la punition rêvée devenait réalité. Voulant se moquer des boïars et leur témoigner son mépris, il fit venir son cheval de parade nommé Talabaschi, en pleine assemblée, le revêtit d'un caftan brodé d'or, le déclara boïar et lui donna le titre de Cluceru, de même que dans l'antiquité Caligula nomma son cheval Incitatus pontife, et voulait même le nommer consul, en signe de mépris pour la dignités de la république.

Ce fut par de pareils actes tyranniques et insensés qu'il régna jusqu'au 3 août 1787, époque ou la guerre fut de nouveau déclarée entre la Russie et la Turquie. Le Sultan pour s'assurer de la fidélité de Maurogeni lui envoya un firman, daté du 5 août 1787, par lequel il engageait le prince et les Valaques à être fidèles à la Porte et à defendre de toutes leurs forces la Valachie contre les Russes [1]). Muni de ce firman qui l'autorisait à prendre toutes les mesures pour empêcher que les Russes ne trouvassent des partisans dans la principauté, mais c'est ce qui était bien difficile, Maurogeni assembla les boïars, et condamna plusieurs à payer de grandes amendes, sous prétexte qu'ils étaient des partisans de la Russie; puis il exila à l'ile de Rhodes, les deux cousins Nicolas et Manuel Brancovanu, les deux autres cousins Constantin et Charles Ghica, Démétre Racovizza, Jean Mourouzi et Jean Vacârescu avec son fils Alexandre, envoya dans les monastères de la Bulgarie et du mont Athos, le vieux ban Panu Filippescu avec ses deux fils Nicolas et Constantin, et exila les familles de ces boïars, les unes à Constantinople, les autres en Albanie et en Bulgarie.

Après six mois de guerre entre la Russie et la Turquie, Joseph II se déclara aussi contre la Porte, dans le mois de février 1788. Maurogeni fit alors confisquer tous les troupeaux des Transylvains qui se trouvaient en Valachie, et les employa à l'entretien des cent mille Turcs qui occupaient la

1) Photino, t. 2. p. 360 et t. 3. p. 376.

principauté, menacée par les Autrichiens. Maurogeni, quoique chrétien, commandait à tous les Paschas turcs qui se trouvaient en Valachie: lui même avait levé une armée chrétienne, composée de Bulgares, d'Albanais et de Valaques et destinée à combattre les Chrétiens. Les Austrorusses ayant pénétré en Moldavie, et fesant mine de vouloir s'emparer de la principauté de Maurogeni, celui-ci envoya à Buseu une partie de l'armée bulgare-valaque sous les ordres des deux cousins Cantacuzène, des deux autres cousins Câmpûneanu, de Chérlova et d'autres boïars qui étaient chargés d'arrêter les ennemis en cas qu'ils voulussent avancer.

Pendant ce tems de préparatifs, le Sultan *Abdul Hamid* était mort le 7 avril 1789, et Selim III était monté sur le trône des padischah's. Maurogeni par ses lettres éloquentes parvint à faire que ce nouveau Sultan continua la guerre. Mais les Turcs n'eurent pas de bonheur; partout ils furent repoussés et battus, en Moldavie le 1 mai à Gâlati (Galatz), le 29 avril en Transylvanie à Tçrzbourg où ils furent défaits par le prince de Hohenlohe.

Après ces deux victoires les ennemis commencèrent à se montrer sur les frontières valaques qu'ils n'avaient pas encore menacées. Maurogeni qui possédait une grande energie et des talens militaires, repoussa partout les Autrichiens, près des monastères de Sina et de Cozia et dans d'autres *endroits* du banat de Craïova. Le prince de Valachie tira profit de ces petits avantages que dans ses lettres au Sultan il représenta comme de grandes victoires; il changea même l'importance des lieux; au lieu de dire qu'il s'était emparé des cloitres de Sina et de Cozia, il écrivit à Selim III qu'il avait pris d'assaut les grandes forteresses de Sina et de Cozia. Le Sultan pour lui en montrer sa reconnaissance lui envoya un caftan et un sabre impérial.

Le grand Vizir Yusuf Pascha ayant quitté la Bulgarie, et étant entré en Transylvanie, les forces turques qui se trouvaient en Valachie évacuèrent la principauté pour *aller* rejoindre le grand Vizir. Maurogeni n'eut plus pour la défense

du pays que les corps volontaires avec lesquels il avait toujours repoussé les Autrichiens dès le commencement de la guerre. Ces corps avaient été entretenus jusqu'alors du trésor national et de la bourse du prince, mais enfin l'un et l'autre étaient épuisés. Ayant appris que le prince de Coburg, genéralissime de l'armée autrichienne se dirigeait vers la Valachie avec quarante mille hommes, l'Hospodar demanda à la Porte de l'argent, et il s'engageait, à lui seul, de défendre la principauté. Sur le chapitre de l'argent on ne lui répondait rien, d'autant plus qu'une révolution de palais avait précipité Yusuf Pascha du grand Viziriat, et que Sahin Ali Pascha était nommé à sa place. En fesant connaître cette révolution à Maurogeni, deux Paschas lui écrivirent même en secret, „pour- „quoi il persistait tant à défendre la Valachie, tandis que le „Divan n'était nullement disposé à lui envoyer de l'argent ou „des troupes, et puisqu'il voyait qu'on ne lui tenait pas même „compte de ses importants services; ils lui conseillaient donc de „penser à son propre salut, en s'éloignant en Bulgarie." Maurogeni voyant que la Porte ne l'aidait en rien, et prenant cette lettre pour un ordre, laissa en Valachie pour son Caïmacam, chargé de gouverner le pays pendant son absence, un certain Démètre Tyrnavite, homme de basse naissance et illetré, mais possédant la confiance de son maître avec lequel il avait les mêmes goûts, et les mêmes qualités; et le prince passa le Danube et établit son camp en Bulgarie.

Après son départ, le prince de Coburg s'approcha de la frontière avec quarante mille hommes; à son approche les troupes valaques commandées pour lui résister firent cause commune avec les Autrichiens, et devinrent les guides de Coburg jusqu'à Bucarest dont il prit possession le 10 novembre 1789. Les Impériaux hésitèrent d'abord d'y entrer, craignant qu'il n'y eut dans la ville une grande garnison turque. En traversant pendant une heure, une vaste plaine, les Autrichiens n'apercevaient que quelques clochers élevés dans les airs; mais quand ils furent au dessus d'une petite montée un tableau enchanteur et magique se présenta devant leurs yeux. Les tours

de deux cents églises resplendissaient des rayons du soleil; de vastes édifices, entre lesquels le palais du prince et la cathédrale avec ses hautes voutes formaient la principale perspective, et qui étaient au milieu de grands jardins, se présentaient aux soldats sur une étendue de plusieurs lieues. Ces bâtimens immenses, ces Khars avoisinés de petits hâmeaux, ce style d'architecture orientale, ces jardins formés de grands arbres, cette situation pittoresque de Bucarest, dans une plaine étendue, sur les rives delicieuses de la Dîmbovizza, tout disait que cette capitale méritait le juste titre de Ville de la joie, tout présentait aux yeux des soldats étonnés une de ces villes orientales créées par la main des fées et dont on voit de si superbes descriptions dans les mille et une nuits.

Les Autrichiens ne furent retirés de cette contemplation que par le métropolitain et les boïars qui venaient leur rendre la ville. Alors ce furent des cris de joie, de triomphe. Les soldats de Coburg furent reçus en frères par les habitans de la ville; après y avoir été trois jours, bien accueillis, bien fêtés, ils sortirent de cette ville demi européenne, demi asiatique, et prirent la route de Giurgevo. Un gouvernement provisoire formé des principaux boïars du pays et composé par le baron de Thugut et par le consul général Etienne de Raicevich fut laissé à Bucarest.

Craïova s'étant rendue au prince de Hohenlohe, les Autrichiens allèrent s'emparer de Giurgevo; ils en commencèrent le siège d'une manière imprudente, parcequ'ils croyaient qu'il n'y avait dans la forteresse qu'une très-petite garnison. Les Turcs ayant reçu des renforts de Rusdschuk, firent une sortie et repoussèrent les ennemis jusque sur les bords d'Argessu. La garnison autrichienne de Bucarest et les habitans de cette ville furent saisis d'une terreur panique à cette nouvelle; le prince de Coburg se hâta de demander des secours au feldmaréchal Souwarow, en Moldavie, lequel lui expédia quatre mille Russes. Les Turcs de Giurgevo voyant que les Cosaques, qu'ils craignaient comme le diable, s'étendaient jusque sous les remparts de leur forteresse, quittèrent le pays plat de la Va-

lachie, et s'enfermèrent dans Giurgevo et Rusdschuk. Une armistice fut alors conclue, à la suite de laquelle les Russes se retirèrent en Moldavie, mais les Autrichiens restèrent toujours en Valachie.

Pendant ce tems Nicolas Maurogeni se trouvait en Bulgarie, où il levait une nouvelle armée composée de Bulgares, d'Albanais et de Serviens; tandis qu'il disciplinait ses troupes, il apprit que Hasan Capudan Pascha, son protecteur, était devenu grand Vizir. Il alla aussitôt à sa rencontre à Schumla; le grand Vizir, s'étonna de sa visite; il lui demanda comment il avait pu quitter sa principauté dans ce tems de guerre. Le prince lui ayant montré la lettre que deux paschas Turcs lui avaient écrite lors de la nomination de Sabin Ali Pascha au grand Viziriat, Hasan Pascha ordonna aussitôt de décapiter les auteurs de la lettre qui se trouvaient dans le camp, et commanda à Maurogeni de retourner en Valachie, le plus tôt possible. L'hospodar passa aussitôt sur la rive gauche du Danube, avec l'armée qu'il avait levée; mais ayant été battu par les Autrichiens dans plusieurs rencontres, surtout à Calafatu, le 26 juin 1790, il se vit obligé de rentrer en Bulgarie. Hasan pascha, voyant que les Turcs étaient partout défaits, voulut faire la paix, mais n'y étant autorisé qu'au cas qu'il pût faire un traité avantageux, et voyant que cela lui serait impossible, il se sacrifia; il s'empoisonna lui-même préférant l'honneur à la vie.

Son successeur Tschelebi Hasan, Pascha de Rusdschuk, aussitôt qu'il se vit grand Vizir, forma le dessein de se délivrer de son ennemi Maurogeni dont il craignait les talens et l'énergie. De son camp de Schumla, il envoya un Capidji Baschi à Pelina près de Sistow où se trouvait le prince de Valachie, et sous prétexte qu'il était en intelligence avec les Allemands, il le fit décapiter dans le mois de juillet 1790. Ce fut là la récompense de la fidélité de Maurogeni à la Porte et de ses importants services!

On assure que Maurogeni avait prévu sa mort, et qu'il aurait pu se sauver; mais qu'il ne le voulut pas, craignant

par sa fuite, d'exaspérer trop les Turcs contre les chrétiens. Le grand Vizir envoya sa tête à Constantinople, en exposant une longue liste d'accusation. Selim III était trop sûr de la fidélité du prince de Valachie; il laissa toutes ses richesses à sa famille, et quelques mois après Tschelebi Hasan Pascha expiait par la corde l'assassinat de Maurogeni.

Après la mort de cet hospodar, quoique la Valachie fût au pouvoir des Autrichiens, la Turquie n'en nomma pas moins pour prince de cette province, Alexandre Maurocordato, nommé Delibeg ou le prince des braves; mais celui-ci ne fut prince que de nom; car tant que la guerre dura il ne put pas entrer dans la principauté, et quand la paix fut conclue, *Maurocordato* fut déposé, sans avoir régné, et dut aller vivre à Constantinople, sans avoir vu la Valachie [1]).

La Turquie pressée de toutes parts et par les Russes et par les Autrichiens dut se décider à faire la paix. Elle la conclut d'abord avec ces derniers, à Sistow près du Danube, le 4 août 1791, à la suite de laquelle le prince de Coburg évacua, le 1 octobre, la Valachie rendue à la Turquie avec les frontières qu'elle avait eues avant la guerre.

Bientôt après, elle conclut la paix aussi avec la Russie, à Iassi le 29 décembre 1791 (9 janvier 1792). Aussi dans ce traité, la Russie travailla pour le bonheur des Moldovalaques en obtenant pour les deux principautés les *privilèges* accordés par l'article IV suivant: „S. M. l'Impératrice rend à la Sublime Porte la province de Moldavie, avec ses villes et villages, et tout ce qu'elle renferme, aux conditions suivantes, que la Sublime Porte promet de remplir fidèlement:

1. D'observer et d'exécuter religieusement tout ce qui a été stipulé en faveur des deux provinces de Valachie et de Moldavie, dans le traité de paix conclu l'an de l'hégire 1188, du 14 du mois zemaziel-evel (10 juillet 1774); dans la convention explicative conclue le 20 zemaziel-akir 1193 (10 mars 1779), ainsi que dans l'acte du 15 du mois de seffer 1198

---

1) Photino t. 2. p. 360—376.

(28 décembre 1783), que le grand vizir a signés au nom de la Porte.

2. De n'exiger de ces provinces aucun remboursement de dettes arriérées de quelque nature qu'elle soient.

3. De n'exiger de ces pays pour tout le tems de la guerre, aucunes contributions ou paiemens; mais au contraire, et en considération des dommages et des dévastations qu'ils ont soufferts pendant la dite guerre, de les libérer pendant deux années, à dater de l'époque de la ratification du présent traité, de toutes les charges et impositions quelconques.

4. De permettre aux familles qui voudraient quitter leur pays et s'établir ailleurs, de sortir librement et d'emporter avec elles leurs biens; et afin qu'elles aient le tems de prévenir leurs parens, sujets de l'empire ottoman, de vendre leurs biens meubles ou immeubles, selon les lois du pays, à d'autres sujets de l'empire ottoman, et de mettre enfin ordre à leurs affaires, il leur sera accordé un délai de quatorze mois, à dater du jour de l'échange et de la ratification du présent traité.

Avec cette paix ne finissent pas les malheurs de la Valachie, avec elle ne finit pas le règne des Fanariotes; mais avec cette paix commence l'attention continuelle de la Russie, avec elle, les Fanariotes cessent de régner aussi arbitrairement qu'ils l'ont fait jusqu'en 1791; avec elle, le pays s'il ne s'élève pas, ne tombe plus du moins, et voilà ce qui rend cette paix mémorable. Avec le traité de Iassi commence aussi une plus grande union entre la Moldavie et la Valachie; c'est donc ici que nous avons cessé de traiter à part l'histoire de la Valachie, pour la reprendre, dans le second volume, et la traiter en même tems que celle de la Moldavie depuis 1791 jusqu'à 1834!

Vie politique, religieuse et privée du peuple valaque
dans le dix-septième et dix-huitième siècle.

Avec la mort de Michel II, tout tomba en décadence; tout se ressentit de la chûte du colosse. Toutes les institutions sages et bienfaisantes furent anéanties ou ne subsistèrent que surchargées d'abus. Tous les efforts de Mathieu I, de Serban II, de Constantin II, pour arrêter le mal furent vaines; les racines en étaient trop profondes. Pendant le dix-septième et le dix-huitième siècle, on n'a que deux progrès à citer, un peu de littérature et l'abolition de l'esclavage.

Dans ces deux siècles, l'historien a plus de sources, les tems sont plus près de nous; et c'est qui rendra notre tâche plus facile dans la vie du prince, de la noblesse, du clergé, de la bourgeoisie, et du peuple, les cinq états de la nation Valaque.

L'autorité et la dignité de prince fut diminuée après la mort de Michel II: après sa chûte la plupart des Voëvodes furent élus par les Turcs ou par leur influence; Etienne III Cantacuzène fut le dernier prince indigène et Constantin Maurocordato le dernier prince en général élus par les boïars. Depuis lors les Turcs se gardèrent le droit de donner seuls des souverains aux Valaques. Quand ils eurent ce droit, et que personne ne le leur contesta, ils changèrent la constitution de l'état; la principauté donnée d'abord à vie ne le fut plus que pour trois ans, et l'hospodar était obligé de s'en procurer la confirmation tous les ans. Par l'interventiou de la Russie, la Sublime-Porte regla plus tard que le trône serait donné pour sept ans; mais cette règle non plus ne fut suivie. Les Turcs en s'emparant de la principauté laissèrent par une conduite raffinée, aux hospodars, quelques prérogatifs qui flattèrent leur vanité. Ils conservèrent le titre de prince, et quelques droits qui n'appartiennent qu'aux souverains; tels que le droit de vie

et de mort, celui de donner des dignités, de faire des dotations, et enfin celui d'avoir dans leur pays un gouvernement libre et indépendant. Mais la Sublime-Porte leur enleva le droit de tenir une armée, de faire des traités avec les puissances chrétiennes, et de déclarer la paix et la guerre.

Par la même conduite raffinée les Turcs attachèrent de grands honneurs à la nomination d'un hospodar. La création d'un Voëvode de Valachie à Constantinople était accompagnée de plus de cérémonies que celle des paschas et des vizirs. Après la cérémonie du caftan que le grand Vizir lui-même mettait sur les épaules de celui qui était destiné à la principauté, le nouveau prince était conduit par tout le divan de la Turquie à la cathédrale où le Patriarche l'attendait avec une grande suite. Le nouvel hospodar descendait de cheval dans la cour où s'arrêtaient tous les Turcs, et accompagné des Fanariotes et des boïars Valaques il entrait dans l'église où l'on répétait les mêmes prières et le sacre qui étaient d'usage à l'inauguration des empereurs de Byzance. Après cette cérémonie religieuse, le prince retournait avec la même pompe à son quartier où quelques jours après il recevait du Miralem-aga ou porte-étendart du Sultan le Sandjac ou grand étendart. Les affaires qui rétenaient le prince à la cour étant terminées et le Caïmacam chargé de gouverner la Valachie pendant son absence, étant parti de Constantinople, il allait avec douze de ses boïars prendre audience du Sultan: arrivé dans la seconde cour du palais, on lui présentait à goûter de la soupe des Janissaires pour lui montrer qu'il était inscrit dans le rang des généraux de ces troupes d'élite. Après avoir gouté de cette soupe, le Voëvode revêtu de la Cambanizza, manteau d'honneur qui n'était donné qu'au chan des Tartares, au grand Vizir et aux princes de Valachie et de Moldavie, et couvert d'un cimier en argent nommé cuca que l'Aga des Janissaires portait seul, et dont la partie supérieure était garnie d'une aigrette en diamants et de plumes d'autruche qui tombaient en croissant, il entrait, avec quatre de ses boïars, dans la sale où le Sultan l'attendait assis sur un petit sofa. Deux capidjibaschis le sou-

tenaient de chaque côté sous le bras; le premier huissier de la Porte le précédait et le grand Dragoman le suivait. Le Prince aprés s'être incliné trois fois s'avançait au milieu de la sale. Le Sultan adressait alors la parole au grand-Vizir et lui ordonnait de dire à l'hospodar les mots suivants: „Sa fidé-„lité et son sincère attachement étant parvenus aux oreilles „de Ma Hautesse, je veux bien l'en récompenser en lui con-„férant la principauté de Valachie. Son devoir est de ne ja-„mais se départir de sa fidélité à mon service; il doit aussi „protéger et défendre les provinces qui lui sont soumises, et „prendre garde de rien faire contre ou au delà de mes or-„dres." Le prince après être tombé à genoux et avoir em-brassé la marche de l'habit du Sultan, repondait: „Je pro-„mets, au péril de ma vie et de ma tête, d'employer tous mes „efforts pour le service du très-juste et très-gracieux Sultan, „aussi longtems que Sa Hautesse ne détournera pas les yeux „de sa clémence de dessus le néant de son serviteur." Après cette courte audience, le prince s'inclinait et sortait de la sale de la même manière qu'il y était entré. Accompagné de tous ses boïars revêtus de caftans, il montait un cheval impérial, et après qu'il eut salué les grands de la Turquie qui l'attendaient devant la seconde porte du sérail, le prince, précédé d'un grand cortège se dirigeait vers son quartier. Deux peïkis ou gardes du corps du Sultan, révêtus tout en or, l'accompagnaient à pied, à droite et à gauche. C'était le plus grand honneur que le Sultan fesait aux princes de Valachie et de Moldavie, puisque même les Vizirs ne pou-vaient pas y prétendre. Arrivé à la maison, où la musique impériale l'attendait, il y restait trente jours pour faire ses préparatifs de départ. Le Voëvode qui serait resté plus que trente jours à Constantinople aurait été obligé de payer une amende de cinq cents piastres par jour à la cuisine de l'Aga des Janissaires. Pendant ces trente jours, le prince envoyait son fils ou un de ses parents pour chercher du Ca-pidji Baschi les deux queues de cheval qui sont de droit au Voëvode de Valachie, et qui lui donnent le rang de pascha à deux

queues; mais ordinairement le prince de Valachie achetait une troisième pour n'être pas inférieur au prince de Moldavie qui recevait du Sultan trois queues. Avant son départ, l'hospodar tenait pendant les trois derniers jours, trois lits de justice ou divans, auxquels assistaient les boïars et le Divan-effendi ou Seigneur du divan chargé de surveiller à Bucarest les lois ottomanes et de censurer la conduite du prince. Enfin après le trentième jour, l'hospodar sortait de Constantinople ou d'Andrinople, selon la ville où il avait été nommé; un grand cortège le précédait et le suivait. La marche était ouverte par deux regiments Turcs et par les Slugitori Valaques commandés par le grand Aga [1]) Venait ensuite la garde turque du prince commandée par le Beschli Aga, chargé en Valachie de la police rélative aux voyageurs Mahométans; puis s'avançaient à cheval les Câlârassi, les Lipcani, courriers lithuaniens au service de la principauté, les Deli, les Tufekdji ou Albanais à pied du prince. Après eux venaient les boïars en charges précédés de leurs petits officiers, et enfin le Prince, ayant à droite et à gauche deux peïkis et une foule de tschohodars, de tschauschs etc., et portant la cambanizza et sur sa tête la cuca. Derrière lui venait le second spatar avec le sabre et la hache, et le Vatave du Divan avec l'arc et le carquois du Voëvode. Les Fanariotes fermaient la marche. C'est avec cette pompe imposante que le nouveau prince de Valachie sortait de Constantinople où pendant tout son séjour il pouvait condamner à mort et faire exécuter tout homme qui lui aurait manqué de respect. Arrivé à Avaskioï, village éloigné de deux lieues de la capitale de la Turquie, le Voëvode congédiait le cortège, et pouvait s'y arrêter encore quelques jours pour attendre les charriots qui devaient venir de la Valachie pour opérer le transport de son bagage. Pendant toute la route le prince était l'objet des plus grandes attentions, du plus profond respect, des flatteries les plus fines. C'est pen-

1) Pour représenter les Slugitori Valaques on engageait pour le jour de la parade des portefaix grecs à qui on donnait l'uniforme nationale.

dant ce voyage que les projets de spoliation se fesaient, que les flatteurs et les ambitieux dressaient leurs plans. Après trente jours de marche, on arrivait au monastère de Vâcâresci situé près de Bucarest; le prince y passait quelques jours, attendant que les préparatifs pour son entrée triomphale fussent finis. Tout étant prêt, le Yoëvode montait le cheval impérial emmené de Constantinople et donnait le signal du départ au cortège qui se mettait aussitôt en marche dans la plus grande pompe. Les restes des anciennes troupes, les sapeurs, les Cosaques, les Trabants, les chasseurs précédaient le grand Aga qui monté sur un cheval magnifique portait un manteau et un bonnet de zibeline; après l'Aga venaient les *Câlârassi*, les Deli, les Tufekdji, les Seimeni, les Poterassi ou la maréchaussée, servant de garde d'honneur au grand Spatar; après eux défilaient les Aprodi ou Huissiers, la garde intérieure du palais ou Copii din casâ, les portiers de la cour, les marchands à cheval avec leur staroste, les boïars de la seconde classe avec des manteaux de zibeline et des calpacs en peau d'agneaux d'Astracan, les boïars de la première classe avec des manteaux et des bonnets d'électeurs en zibeline; puis les écuyers, les fusiliers, les pompiers, douze chevaux de main montés par des boïars de la troisième classe. Enfin le cortège immédiat du prince se fesait voir: c'étaient d'abord les fils du Voëvode, s'il en avait, puis les agas Turcs chargés de son installation, les Fustassi ou licteurs du palais, et enfin l'hospodar entouré de peïkis, de tschauschs etc. Derrière lui, étaient portés la hache d'armes, l'arc, le carquois, le sabre et l'étendart de la principauté qui réprésentait Saint Constantin et sa mère Hélène; après ce drapeau chrétien venaient les enseignes musulmanes, le sandjak impérial, et les trois queues de cheval. La marche était fermée par une division de Capii din casâ à cheval et portant des lances ornées de banderoles (prapuri), par les officiers de la maison du prince et par la musique du Sultan.

C'est dans cet ordre imposant, et au son des nombreuses cloches de la ville que le prince entrait dans Bucarest et

qu'il se dirigeait vers l'église de l'Ancienne Cour: le métropolitain et sa suite venaient à sa rencontre et le conduisaient dans l'église sur un trône préparé pour lui. La messe étant finie, le Voëvode remontait à cheval et se dirigeait vers la Cour. Suivi de tous les boïars et des marchands du cortège, il entrait dans la Spâtârie; après être monté sur le trône, il fesait signe aux boïars de se mettre chacun à sa place. Le Divan-effendi se levait alors et fesait la lecture du firman impérial qui annonçait aux Valaques la nomination du nouveau Voëvode: aussitôt les canons, placés dans la cour du palais, et la fusillade des troupes annonçaient aux habitans de Bucarest l'installation du prince. Le grand Vestiar se levait après le Divan effendi et lisait la traduction en român du firman. Les boïars s'asseyaient chacun à sa place; on leur présentait des confitures et du café, selon l'étiquette orientale. Le prince après s'être entretenu quelque tems avec les principaux boïars sur les affaires du pays levait l'audience et se retirait dans ses petits appartemens. Le soir il y avait bal à la cour et toute la ville était illuminée [1]).

D'après cette entrée triomphale qui se répétait toutes les fois que le Voëvode, après une petite excursion dans la principauté, rentrait dans Bucarest, on peut voir quel luxe les hospodars Fanariotes se plaisaient à déployer. La maison du prince rassemblait toutes les charges ridicules du Bas-Empire et de la Porte. Le premier officier de sa cour était le grand Câmârassu ou intendant de la liste civile; le titre exista jusqu'en 1827, mais la liste civile était déjà abolie dès le règne de Constantin Maurocordato. Après lui venaient une foule de titres et de charges, dont quelques uns utiles mais la plupart absurdes; c'était le grand grammaticos, premier secrétaire de la chancellerie du prince, le Vatavu des Copii din Casâ, ayant sous ses ordres cent Copii, le préfet de la cour, le médécin de la cour, le Muhurdar ou garde des sceaux, le Divictar qui tenait l'écritoire et les plumes du prince, et puis les charges

1) Cantimir et Photino, t. 3. p. 415—445.

ridicules de Mambeindji, inspecteur des appartemens, de caftandji, chef de la garde-robe, de Tschohodarbaschi qui présentait les bottes à l'hospodar, de Rahtivar qui lui apportait une chaise pour l'aider à monter à cheval, de Coparu qui lui présentait du vin à boire, de cafetier qui lui donnait le café, de Serbedjibaschi qui lui offrait le sorbet, de Tschibukdji qui lui allumait la pipe, de Narghiledjibaschi qui lui présentait le narghilé, de Sufragibaschi qui couvrait la table, de Pescherbaschi qui donnait à l'hospodar l'essuie-mains etc. etc. Tous ces courtisans qui ne servaient qu'à corrompre le prince par leurs viles flatteries, étaient revêtus de caftans rouges et portaient sur leur tête des fesuri ou bonnets de la même couleur. Par toutes ces charges qu'on ne trouve plus que dans les cours des despotes de l'Asie, on voit que plus les princes fermiers de Valachie avaient perdu de puissance, plus il cherchaient à y supplier par le faste et par le luxe. Le luxe, ce poison qui tue des sociétés entières, est aussi à reprocher aux Fanariotes. Mihne le Rénégat, fils d'un serrurier grec, introduisit le premier en Valachie les habits de l'Asie. Le faste était si inconnu aux Valaques que les princes même avaient mangé sur des assiettes de bois ou de terre jusqu'à Serban II qui le premier introduisit à sa table des couverts et des plats en argent.

La plupart des princes Fanariotes en montant sur le trône étaient pauvres ou épuisés. Pressentant le peu de durée de leur règne, le premier soin qu'ils avaient en entrant en Valachie était de s'enrichir. Le génie du fisc, comme le dit très-bien Zallony, était le seul génie qu'ils invoquaient; et leur seul système était la spoliation. Ce système était si sagement exécuté qu'en peu de tems, le prince, après avoir fait la fortune des boïars fanariotes, se trouvait lui-même possesseur d'un énorme trésor. Pour cela tous les moyens bons ou mauvais lui étaient égaux. La Turquie demandait-elle des moutons, du bled etc. pour l'entretien de la capitale, l'hospodar quintuplait aussitôt la quantité; au lieu de cent mille Kilos de blé, il en demandait cinq cent mille, au lieu de quarante mille

moutons, il en prescrivait deux cent mille; de sorte qu'il demeurait possesseur de trois cent mille Kilos de blé et de cent soixante mille moutons qu'il convertissait bientôt en argent. La Porte demandait-elle un certain nombre d'ouvriers pour la fortification des villes du Danube, le Prince s'entendait avec le commissaire; aussitôt il n'y avait que le quart des ouvriers qui allaient travailler, tandis que les Valaques payaient le salaire de tous les ouvriers. Ce n'est pas encore tout. Tous les ans on transporte de la Transylvanie en Valachie une eau-de-vie de fruits et d'orge connue dans le pays sous le nom de holerca, dont le peuple fait une grande consommation. Les marchands pour en hausser le prix, achetaient du prince l'ordre qui en prohibait l'introduction. C'était le premier argent que l'hospodar gagnait dans cette affaire; bientôt les marchands introduisaient la holerca sécrètement; l'objet de contrebande était confisqué au profit du prince qui en retirait pour la seconde fois de l'argent. Le prix de la holerca devenant extrêmement haut, l'hospodar devenait lui-même contrebandier; il fesait introduire dans la principauté une quantité d'eau-de-vie que les douaniers, après ordre reçu, se gardaient bien de confisquer. Cette contrebande lui valait, pour la troisième fois, des sommes immenses. Bientôt le peuple demandait à grands cris la levée de la prohibition; les marchands en suppliaient le prince, qui après s'être longtems fait prier, permettait à prix d'argent, l'introduction de la holerca. Ainsi rien que pour un seul article, il retirait quatre fois de l'argent. Ce n'est pas encore tout. Pour augmenter ses richesses, le Voëvode avait encore d'autres moyens; il diminuait la valeur des monnaies étrangères à l'instant où il percevait les impôts, et la rétablissait à l'époque de ses payemens. Il était l'héritier de droit du métropolitain, des évêques et des archimandrites, il retirait des sommes immenses des places qui toutes étaient venales, etc. etc. On écrirait des infolios, si on voulait énummérer tous les moyens employés par les Princes-Fanariotes pour ammasser des richesses. „C'est par ces moyens, dit Zallony, qu'on voit „les Princes Fanariotes descendre de l'hospodarat au rang des

nent aux nobles, était restreint en proportion du peuple, et c'est ce qui fesait la véritable force des boïars qui dans un petit nombre d'entr'eux réunissaient une grande autorité. Les princes Fanariotes craignant les boïars, avilirent la noblesse en lui incorporant un grand nombre de grecs ignorants, en disproportion à la population du pays. Comme les charges qui appartenaient de droit à la noblesse étaient en trop *petit* nombre pour satisfaire les Grecs et les Valaques, les princes établirent un grand nombre de titres ou p a i e l e qui ne portaient que le nom des charges: ces titres donnaient à ceux qui les recevaient plusieurs droits, entr'autres celui *d'avoir des* Scutelnici. Les charges et les titres étaient accordées *par le* prince de deux manières ou par le revêtissement du caftan, ou par l'envoi d'un p i t a c u ou patente. La nomination d'un boïar à une grande charge, ou seulement son avancement à un plus grand titre était accompagné de grandes cérémonies. Dans les anciens tems la nomination des nobles avait lieu à Pâques et au nouvel an; mais sous les princes fanariotes qui ne savaient qu'amasser des richesses, elle avait lieu tous les dimanches et quelquefois même pendant les jours de la semaine, parceque chaque nomination augmentait le trésor de l'hospodar. Le prince entouré de toute sa cour s'avançait à dix heures du matin et prenait place sur le trône; le grand Postelnicu introduisait dans la sale le boïar qui devait recevoir un nouveau titre ou une nouvelle charge et le présentait au Voëvode. Le grand Vestiar s'approchait et le revêtissait d'un caftan brodé en or; tandis que le prince lui adressait la parole en lui disant qu'à cause de ses ancêtres, ou de l'éminence de ses services, il le récompensait en lui conférant telle ou telle charge, tel ou tel titre. Le boïar s'approchait alors du trône et baisait la main du Voëvode qui lui donnait un bâton d'argent en signe de sa dignité. Les tschauschs postés à la porte de la sale répétaient à haute voix le nom du titre qui lui avait été donné et l'accompagnaient en cérémonie jusqu'à la sale de la Postelnicie où tous les courtisans venaient le féliciter, et où on lui offrait des confitures, du café

et une longue pipe. Le boïar quittait alors le palais; accompagné d'un grand nombre de petits officiers il retournait à la maison où la musique du prince venait lui suhaiter toutes sortes de prospérité, pour l'avenir de laquelle le nouveau dignataire devait vider ses poches et en verser le contenu dans les bourses des musiciens.

Depuis la mort de Michel II plusieurs changemens avaient eu lieu dans l'ordre de la noblesse surtout dans la première classe des boïars; au lieu de trois classes de boïars, il y en eut cinq; les boïars des trois premières recevaient leur nomination par l'investiture du caftan; ceux de la quatrième et de la cinquième étaient nommés pour la plupart, avec une simple patente ou pitacu.

Le nombre des boïars de la première classe augmenta, surtout depuis la reforme de Maurocordato, jusqu'au nombre de onze. C'était

1) Le grand ban qui n'avait plus qu'un revenu de 48,000 piastres depuis 1761 époque où Constantin Maurocordato l'obligea à siéger à Bucarest, et qu'il envoya à sa place, à Craïova, un Caïmacam qui retirait annuellement plus de cent mille piastres, et qui exerçait la même juridiction et le même pouvoir qui avaient autrefois apartenu au grand Ban.
2) Le grand Vornicu du haut pays chargé de juger en seconde instance les affaires de six districts de la grande Valachie; ses revenus montaient à 66,000 piastres.
3) Le grand Vornicu du pays-bas, juge en seconde instance des affaires des autres six districts, avec un revenu de 70,000 piastres. Dans l'ancien tems il n'y avait qu'un grand Vornicu; Constantin Maurocordato pour diminuer son influence, sépara en 1761 sa charge en deux.
4) Le grand Logothète du haut pays avec une revenu de 50,000 piastres.
5) Le grand Logothète du pays-bas, avec un revenu de 30000 piastres. Cette charge aussi fut établie en 1761.
6) Le grand Vornicu de la Caisse. Ce titre ne fut créé

qu'en 1793 par Alexandre Mourouzi, mais la caisse des grâces existait dès les plus anciens tems. Alexandre Hypsilantis la réforma, et en nomma pour inspecteurs le métropolitain et quelques boïars. Tous les trois mois la caisse était ouverte en présence du prince, et on partageait les sommes qu'on y trouvait, par analogie, aux veuves et aux orphelins des boïars et des vieux employés. Les revenus de cette caisse reglés par Hypsilantis montaient à la somme de 35,120 piastres; mais plus tard ils furent de plus de 100,000 piastres; parceque chaque boïar qui recevait une nouvelle dignité devait donner une certaine somme pour la caisse; chaque Valaque qui fesait un testament devait y destiner aussi quelque chose; tous ceux qui mouraient sans testament lui laissaient le tiers de leur fortune, et ceux qui n'avaient pas d'héritiers leur fortune entière [1]). Tous les auteurs étrangers louent cette sage institution, entr'autres le général de Bawr qui dit: „Un bel usage établi en Valachie, c'est que les veuves des „boïars de toutes les classes sont entretenues, et jouissent „des pensions, des Scutelnici, des présens et gratifications „à Pâques, à Noël et au jour de l'an, toutes selon le rang „et la qualité de leurs défunts maris. Cet institut me pa„rait sage et favorable aux mariages et digne d'être imité „ailleurs. Le mérite naîtrait et croitrait sous la main „bienfaisante des lois, et l'homme en place, débarrassé de „tout souci domestique, servirait l'état avec plus de zèle „et d'intégrité, s'il avait pour récompense de ses travaux „la certitude consolante que sa femme et ses enfans joui„ront du fruit de ses services après lui, et que la recon„naissance publique les poursuivra, pour ainsi dire, au „delà du trépas."

7) Le grand Spatar perdit beaucoup de son importance depuis la reforme; mais ses revenus augmentèrent en proportion, car dans les anciens tems les boïars n'étaient

---

1) Photino, t. 3, p. 447 — 470.

censés de servir l'état que pour l'honneur. Avant la reforme ses revenus montaient à peine à 30,000 piastres; après 1749 ils montaient à plus de 132,000 et quelquefois à 150,000 piastres. Après la destruction des forces nationales sa charge se reduisait à veiller à la sûreté de Bucarest et de toute la principauté, à poursuivre les voleurs, à donner et à viser des passeports et à avoir l'inspection des postes, lesquelles lui furent aussi enlevées plus tard et furent données en ferme à un maître de poste indépendant.

8) Le hetman du Divan, charge moldave établie en Valachie après la reforme pour tenir l'emploi de chef des Huissiers et de procureur général; toutes les fois que le divan du prince était rassemblé ce boïar était obligé d'y assister auprès de ceux qu'on jugeait. Près de tous les tribunaux de province il avait un procureur; il n'avait pas des revenus fixes, mais retirait le dixième de toutes les valeurs des procès; ce qui lui donnait annuellement quelquefois 30,000 piastres et quelquefois même le double.

9) Le grand Vestiar duquel dépendaient les 34 ispravnici et les 17 Samessi des districts; ses revenus fixes montaient à 50,000 piastres, mais outre cette somme il pouvait gagner quelquefois encore 150,000 piastres.

10) Le grand Postelnicu n'avait que mille piastres par mois, mais ses revenus indirects montaient à plus de cent mille, parceque chaque boïar qui recevait un nouveau titre devait lui donner une somme analogue à la dignité qu'il avait reçue.

11) Enfin le grand Aga placé dans la première classe par Constantin Maurocordato qui lui ôta toute dignité militaire et ne lui laissa plus que la police: ses revenus montaient à plus de 73,000 piastres.

Chacun de ces onze boïars avait quatre vingts Scutelnici à vie [1]).

1) Photino, t. 3, p. 470 — 492. Depuis 1792 jusqu'en 1821 fin du règne des Fanariotes il y eut encore quelques charges établies

Dans la seconde classe il y avait les mêmes boïars que du tems de Michel II à l'exception de l'Aga qui monta dans la première classe. Dans la troisième le même nombre de boïars était resté. Dans la quatrième classe étaient le second Vestiar, le second Postelnicu et tous les seconds lieutenans des grands boïars. Dans la cinquième il y avait le troisième Vestiar, le troisième Postelnicu, les troisièmes lieutenans et beaucoup d'autres petites charges qu'il serait trop long d'énumerer.

D'après toutes ces places si nombreuses et si inutiles dans l'administration d'un petit état, on peut voir combien d'abus regnaient dans le pays; puisque chacun de ces employés était une sangsue qui retirait sans pitié tout ce que le pauvre peuple possedait. Chaque boïar pouvait piller impunément dans sa charge; de sorte qu'il suffisait à quelqu'un d'avoir exercé pendant deux ans l'emploi de Logothète, de Vornicu, de Vestiar pour s'assurer une fortune de plus d'un demi million de piastres. Plusieurs de ces charges étaient données aux Fanariotes qui pouvaient acquérir les droits d'un boïar indigène en épousant la fille d'un boïar indigène; ce sont les Grecs qui devenaient ordinairement Postelnicu, Hetman, Câmârassu, Aga, Comisu, Armassu; mais il n'y avait que les

---

dans la première classe; comme nous ne reviendrons plus sur ce sujet, nous voulons les designer ici.

1) Le troisième grand Vornicu.
2) Le quatrième grand Vornicu: ces deux Vornici avaient été établis par Alexandre Mourouzi pour multiplier le nombre des juges dans le Divan. Chacun d'eux avait 9000 piastres et 80 Scutelnici.
3) Le grand Logothète des coutumes, interprète suprême du code et du droit coutumier, établi par Alexandre Hypsilantis en 1796 avec un revenu de 12,000 piastres et 80 Scutelnici.
4) Le grand Vornicu de la cité (Marc le Vornicu de politie) chargé de percevoir les impôts des étrangers siegeant dans Bucarest, avec 30,000 piastres et 60 Scutelnici.
5) Le grand Logothète des affaires étrangeres chargé de juger les sujets étrangers lorsqu'ils étaient en procès avec les indigènes. Il avait annuellement 12,000 piastres, 80 Scutelnici et le droit de retirer le trentième de la valeur du procès gagné.

boïars valaques qui pouvaient devenir Logothète, Vestiar, premier et second Vornicu, trésorier etc.

Les boërenassi ou petits nobles étaient divisés en neamuri et en mazili; ils commandaient le peu de troupes nationales qui existaient encore, étaient percepteurs des contributions, chefs des huissiers etc. Ces boërenassi méritaient du reste d'être comptés dans l'ordre du tiers-état plutôt que dans celui de la noblesse.

Avec l'avénément des Fanariotes au trône, et surtout par la reforme de Constantin Maurocordato les assemblées nationales (adunâri le obscesci) furent entièrement abolies. De tems en tems les princes appelaient à la cour les boïars et quelques marchands, et ils se plaisaient à décorer cette réunion du nom d'assemblée. Mais cette assemblée n'était plus convoquée pour dire son opinion et donner sa voix; elle devait écouter l'ordre du Voëvode, obéir et se taire.

Plus l'autorité du prince et de la noblesse diminua, plus celle du clergé, augmenta dans le dix-huitième siècle. Les princes Fanariotes, étrangers aux Valaques, ne possedant point leur sympathie, avaient besoin d'un aide pour tenir dans le respect un peuple qui ne les aimait pas; et ils ne pouvaient pas trouver de meilleur aide que le clergé qui par son influence religieuse dominait la plus grande partie des Valaques. Les Fanariotes eurent donc raison de s'attirer la faveur des ecclésiastiques en les exemptant de tout impôt. Ce n'est que lorsqu'ils furent dans le plus grand besoin qu'ils prescrivirent des taxes aux prêtres et aux monastères. Dans les anciens tems, c'est à-dire avant et du tems de Michel II le clergé était libre de tout tribu: dans le dix-septième siècle il dut payer les contributions comme les autres sujets. Etienne III Cantacuzène pour se faire aimer, pour faire oublier la chûte de Constantin II Brancovanu, delivra par une bulle d'or de 1715 et les prêtres et les monastères de tout impôt. Nicolas Maurocordato les força de nouveau à payer le tribut, en deux termes par an. Constantin Maurocordato les en exempta dans sa reforme, mais leur retira les présens que le prince leur fesait à

Pâques. Son successeur Michel Racovizza ne s'attacha pas à son exemple; il ordonna que les monastères payassent le tribut en deux termes, et les prêtres en quatre sferturi et en demanda même le poclonu et l'adjutorizza qui furent payés aussi sous ses successeurs. Sous Scarlate Ghica en 1766, les sferturi des prêtres, depuis le mois d'octobre jusqu'au mois d'août inclusivement montèrent à 25,858 et l'Adjutorizza et le poclonu à 27,045 piastres, et sous Alexandre Ghica en 1767 le poclonu, les sferturi el l'adjutorizza donnèrent une somme de 56,014 piastres. En 1769 Grégoire Ghica fit faire le dénombrement du clergé, et établit que chaque prêtre ne payerait plus que quatre piastres par an. Une partie de cet argent devait-être employé à des oeuvres de charité.

Les monastères eurent encore de plus grands changemens pour le payement du tribut. Constantin Maurocordato redevenu prince porta les deux termes de Michel Racovizza à quatre; Etienne Racovizza remit de nouveau le tribu sur le même pied où il était sous Michel. C'est ce qui fut suivi jusqu'à Grégoire Ghica. Du tems de Scarlate Ghica en 1766 le tribu des monastères montait à 82,807, et sous Alexandre Ghica en 1767 à 40,042½ piastres [1]). Aussitôt qu'on leur imposait un tribut exorbitant les prêtres montraient ce qu'ils pouvaient, et ce pouvoir couta le trône à Etienne Racovizza. Le metropolitain, les évêques et les douze grands monastères avaient chacun une cave à vin à Bucarest exempte de tout impôt. Après l'affranchissement des serfs, les monastères reçurent en indemnité un certain nombre de Scutelnici, quelques douanes et la pêche de plussieurs étangs, et une somme en argent du trésor.

Tant que le service divin fut célébré en slavon et que les livres saints furent écrits dans cette langue, le clergé valaque resta ignorant. La traduction en român de la bible ordonnée par Serban II fut le premier pas qui devait conduire à la science les écclesiastiques. L'idée de cette révolution, qui

---

1) Mémoires du général de Bawr, p, 76 et 77, et Sulzer, t. 3, p. 519.

trouva un grand nombre d'ennemis et d'amis comme toutes les innovations, partit de la Transylvanie et d'un Luthérien.

Le juge de Cronstadt, Kresstel Lukatsch avait publié en 1580 un livre de prières en român. Un demi-siècle après, George Rácóczy, prince de Transylvanie, après avoir embrassé la religion évangélique adoptée dans ce tems par une grande partie des Hongrois et par tous les Saxons Transylvains, voulait engager les Româns de sa principauté à reconnaitre aussi eux la confession évangélique; pour y parvenir il fit traduire en 1643 les livres saints en român. Pour cet effet il établit à Carlsbourg une imprimerie romåne et chargea de la traduction de la bible l'évêque nouvellement élu des Româns, Siméon Etienne, en lui donnant un privilège où on lit ces mots: „Quod „sacrosanctum Dei verbum juxta sacros Bibliorum codices tam „Dominicis, quam aliis diebus festivis in Ecclesiis suis tum „ad funera, tum vero alibi, ubicunque locorum desiderabitur, „vernacula sua lingua praedicabit, praedicarique per quosvis „alios quosque pastores procurabit ac faciet."

A peine cette bible avait elle été imprimée, qu'elle était déjà entre les mains des Valaques et des Moldaves; mais comme cette bible était traduite sous les auspices d'un prince luthérien et qu'elle contenait plusieurs maximes anti-orthodoxes, le clergé de Valachie se réunit et s'offrit à Serban II de faire une nouvelle traduction de la bible, d'après celle des soixante-dix savants Grecs. En 1686 les deux frères de Greceani furent chargés de cette traduction sous l'impection du métropolitain et des évêques de Rîmnicu et de Buzeu: déjà en 1688 les premières feuilles de cette bible parurent dans l'imprimerie de Bucarest, mais le livre ne fut achevé qu'en 1697 sous Constanstin Brancovanu. Cette traduction du livre saint qui servit tant à propager les lumières de la religion, trouva bien des aristarques même parmi les ecclésiastiques; del Diaro nous assure qu'en 1710—1717 on lisait encore la messe en slavon dans plusieurs églises de la Valachie, et que plusieurs prêtres se refusaient de la célébrer en român. Comme il en avait montré son étonnement, plusieurs boïars lui répondirent que la cé-

lébration du service divin et la traduction de la bible en roumân n'étaient qu'un abus religieux introduit de leurs jours, parceque beaucoup de prêtres ne connaissaient pas la langue slavonne, et que beaucoup de Valaques ne comprenaient ni le grec, ni le slavon [1]).

La bible étant achevée, l'archevéque Anthimius à qui les littérateurs valaques doivent garder une grande reconnaissance pour l'érexion d'une grande impriemerie à Bucarest, laquelle possedait des presses turques, arabes, slavones, latines, fit traduire aussi les autres livres de l'église orthodoxe, et quelques ouvrages savants.

La religion catholique continua à être protégée par les princes, elle avait des églises à Bucarest, à Tîrgoviste, à Rîmnicu, et à Câmpulungu, et qui dépendaient de l'évêque de Nicopolis résident à Rusdschuk; les prêtres ainsi que les sacristains des églises étaient exempts de toute contribution pour leurs personnes, leurs biens fonds et leurs bétail [2]).

Les protestants jouissaient de la même protection que les catholiques; ils n'étaient composés que de Saxons Transylvains, et dans les anciens tems il y en avait bien plus en Valachie, mais les guerres continuelles qui troublèrent si souvent la tranquillité de ce pays, les forcèrent à retourner dans leur ancienne patrie. En 1690 sous Constantin II Brancovanu, plusieurs Hongrois protestants du parti de Rácóczy se réfugièrent en Valachie. Brancovanu leur donna par ordre du sultan, un village nommé Chiproviti (Kiprovitz) et 600 boeufs et 300 vaches pour favoriser la colonie. Bientôt plusieurs de ces Hongrois vinrent s'établir dans Bucarest où pendant ce tems étaient arrivés d'autres Saxons; en 1752 ils s'y bâtirent une petite église avec la permission de Grégoire Ghica, prince de Valachie, qui par une bulle d'or leur donna liberté de culte entière. Mathieu Ghica, son fils, et Constantin Racovizza leur renouvelèrent cette liberté; ce dernier même les déclara, en 1753, exempts de toute contribution pour sept po-

1) Istorie delle moderne revoluzione, p. 82. — 2) Sulzer, t. 3, p. 636.

gonuri [1]) de vigne, cent agneaux, autant de cochons et autant de ruches. En 1756 lorsque Constantin Maurocordato vint régner en Valachie pour la cinquième fois, les protestans s'étaient tellement multipliés que la petite église ne leur suffisait plus pour le service divin. Après avoir fait une quête chez plusieurs princes protestants entr'autres chez les rois de Danemarc, de Suède et de Prusse, ils se décidèrent à se bâtir une église plus vaste, et chargèrent d'en obtenir la permission un certain Clément, relieur de Cronstadt; mais celui-ci se sauva en Transylvanie, après avoir assuré à ses corréligionaires, que l'hospodar leur avait donné la permission désirée. Se confiant dans ces mots, les protestants détruisirent l'ancienne église; lorsque la nouvelle était sur le point d'être finie, quelques boïars leur défendirent de continuer à bâtir et leur arrachèrent même les bulles d'or qui leur avaient été données par différents princes. L'église resta inachevée, et ils furent obligés de célébrer leur service dans une petite chambre du pasteur qui pouvait contenir à peine le tiers des protestants [2]). Cet état déplorable de choses dura jusqu'en 1774. Pendant la guerre de la Russie quoique les généraux russes Bawr, Weissmann et Meder qui se trouvaient en Valachie fussent protestans, l'église ne fut pas continuée; ce n'est que sous le prince Hypsilantis que les protestans par l'intervention de l'ambassadeur du Suède à Constantinople reçurent du prince la permission de bâtir leur temple. L'hospodar leur donna même le 4 juillet 1777 une bulle d'or, par laquelle il les rétablissait dans leurs anciennes libertés. L'église fut achevée dans peu de tems; mais la chose difficile était de trouver un pasteur, parceque le gouvernement autrichien les empêchait d'en faire venir un de la Transylvanie, croyant que le meilleur moyen d'empêcher les Saxons d'emigrer en Valachie était de leur interdire les pasteurs. Enfin on nomma à cette dignité un an-

1) On appelle pogonu, pogonuri, un espace de terrain où il y a quatre cents ceps de vigne. — 2) Descrizione dello stato della Chiesa protestante in Bucarest citée par Sulzer, t. 3, p. 642—645.

cien maître d'école qui se trouvait à Bucarest [1]). Depuis lors les protestants ne furent plus troublés dans l'exercice de leur religion.

Les Juifs quoique tolérés ne purent jamais se multiplier en Valachie, autant qu'en Moldavie, parceque le gouvernement leur défendait d'avoir des biens immeubles, mettait des entraves à leur commerce et que quelques princes, comme Etienne III Cantacuzène détruisirent leurs synagogues. Sous les princes fanariotes ils purent de nouveau les rebâtir.

L'exercice libre du culte était permis en Valachie à toutes les religions, les Turcs seuls en fesaient exception, et l'on a raison de s'étonner comme Sulzer lorsqu'il s'écrit „Seulement „les Turcs, et qui peut le lire sans admirer leur tolérance et „leur modération, seulement les Turcs, les maîtres de ce pays, „sont si fidèles à leur parole et à leur promesse, qu'ils pré„fèrent adresser, en silence leurs prières à Dieu, plutôt que „d'offenser la liberté exclusive du culte accordée à la Valachie, „par la construction d'une seule mosquée!"

Le tiers-état ou la bourgeoisie se fortifia de plus en plus avec la marche des années; les bourgeois avaient gagné ce pouvoir par leurs richesses qui croissaient en proportion, que celles des boïars dimunuaient à cause de leur luxe. Le tiers état était divisé en plusieurs bresle dont chacune avait son propre staroste. La première de toutes était:

1) Les neamuri, descendants des anciens nobles de la première et seconde classe.
2) Les Mazili, descendants de la troisième classe.
3) Les Logothètes de la Vestiarie.
4) Les Logothétes du Divan.
5) Les ex-capitaines de mille qui après la reforme n'étaient plus que chefs des Slugitori.
6) La corporation des marchands de Bucarest, qui avaient leur propre magistrat composé de vingt quatre negociants et d'un staroste.

---

1) Sulzer, t. 3. p. 646 et suiv.

7) La grande compagnie des marchands de Craïova.
8) La petite compagnie des marchands de Craïova. Ces deux compagnies les plus florissantes de la principauté avaient été établies par le général de Stainville du tems où le banat appartenait aux Autrichiens. Elles possédaient plusieurs franchises et libertés.
9) La corporation des marchands de Silistrie établis dans la principauté.
10) Les négociants de Cronstadt.
11) Les Arméniens.
12) Enfin les Juifs.

Toutes ces bresles avaient dépendu avant la reforme du chef de la liste civile; mais depuis l'abolition de cette liste, elles payaient leur taxe au trésor public. Le grand Câmârassu avait conservé le seul droit de confirmer leurs starostes [1]).

C'est dans les mains du tiers-état qu'était tout le commerce de la principauté. Les Grecs et les Arméniens s'occupaient du commerce d'importation, les Valaques de celui d'exportation, et les Juifs du petit commerce. Les négociants Valaques allaient aussi se fournir aux foires de Leipzic, de Danzic, de Vienne, tandis que les Grecs et les Arméniens qui avaient dans leurs mains le commerce du Levant, allaient chercher leurs marchandises à Andrinople, Constantinople, Smyrne et Bruse. Giurgevo était la principale échelle de la Valachie; c'est là qu'on embarquait toutes les marchandises de la principauté destinées pour la Turquie ou pour l'Allemagne; c'est là aussi qu'on apportait toutes les marchandises d'importation pour la Valachie. Gâlati (Galatz) situé en Moldavie près de la frontière valaque servait aussi de debouché pour les céréales de la Valachie.

Le commerce d'importation consistait en articles fabriqués. Les draps de Pologne et de Leipzic se vendaient en grande quantité; leur prix était de 3½ jusqu'à 5 et même 6 piastres l'aune pour les couleurs en cochenille; les draps de France

1) Photino, t. 3, p. 352 et suiv.

se vendaient aussi, mais en petite quantité, parceque leur prix exorbitant fesait préférer les draps de la fabrique d'Affumati établie par Serban II, lesquels, quoique d'une mauvaise qualité, ne se vendaient pas moins avec grand avantage à cause de la modicité du prix, qui n'était que de vingt à vingt six paras l'aune. Les autres articles d'importation, étaient les damasquettes, les camelots de France, les étoffes de Scio, de Bruse, de Venise et de Lyon; ces dernières se vendait à un prix exorbitant. Les teintures et les épiceries étaient une des plus grandes branches du commerce d'importation; le commerce des métaux n'était pas non plus à dedaigner; mais il n'était pas à comparer avec celui des fourrures de la Russie; puisque le plus grand luxe des boïars consistait en belles fourrures, et que même pendant l'été ils en portaient deux ou trois.

Contre ces articles fabriqués, la Valachie envoyait à l'étranger les trésors inépuisables de son sol qui consistaient en cire, cuirs, laine d'une meilleure qualité que celle de la Moldavie, miel, beurre, suif en prodigieuse quantité, lin, chanvre, grains d'Avignon, soie, quelque peu de pelleterie, tabac, sel, et enfin en blé, orge, seigle, maïs dont la Valachie est une source inépuisable. Malheureusement l'exportation de ces quatre derniers articles était défendue, si non pour Constantinople [1]). Aucune exportation en grains n'était pas permise aux Valaques, avant que l'approvisionnement de la capitale en fut completé. Déjà en 1698, il y avait plus de cent cinquante vaisseaux qui portaient tous les ans des provisions de bouche de la Valachie pour Constantinople [2]).

L'état des paysans fut considérablement amelioré par leur affranchissement proclamé par Constantin Maurocordato. L'urbarium que ce prince publia n'était pas non plus oppressif; il était au contraire conçu dans les plans les plus libéraux et les plus propres à favoriser la population. D'après cet urbarium

1) M. de Peyssonnel: Traité sur le commerce de la mer noire, t. 2. p. 177—188. — 2) Engel, p. 90.

1) Chaque paysan fermier devait travailler par an 8, 10 et 12 jours, selon qu'il s'arrangerait avec le Seigneur du village qui était obligé de lui donner des champs, des prés, du bois de construction et de chauffage, etc.
2) Pour cela, il devait donner au Seigneur du village, la dime de toutes ses céréales, le cinquième du foin, et le vingtième des ruches.
3) Pour chaque vieille ruche, il devait payer annuellement trois paras, pour une chèvre quatre, et pour un cochon cinq et quelquefois six.
4) Pour chaque troupeau de brebis, il devait donner à son Seigneur un agneau et la dixième partie du frommage.
5) Il ne pouvait pas planter des vignes et des vignobles sans la permission du boïar du village.
6) Il ne pouvait non plus pêcher sans sa permission.
7) Mais il pouvait chasser partout où bon lui semblait.
8) Personne ne pouvait pas vendre du vin, de l'eau-de-vie et d'autres liqueurs spiritueuses sans le consentement du Seigneur du village.
9) Si un paysan quittait le village, en sècret, et que pendant les trois premières années il n'y revenait pas, le boïar pouvait donner sa maison à un autre.
10) Chaque paysan pouvait quitter son habitation mais pour une juste cause; sans cela le boïar pouvait le forcer à y retourner, même malgré lui.

D'après cet urbarium dont quelques articles étaient très favorables aux habitans, on peut voir que tout était arrangé pour le mieux de paysans. Les villageois valaques auraient pu être aussi et peut-être plus heureux que les paysans des autres états de l'Europe, puisqu'après un dur esclavage ils avaient reçu tant de liberté. Mais l'énormité des impôts et des avanies, la tyrannie des Fanariotes et des boïars indigènes les rendirent les hommes les plus malheureux de l'Europe. Jamais ils n'étaient sûrs de leur travail, jamis ils ne pouvaient compter qu'ils mangeraient le pain qu'ils avaient semé, car à chaque instant un satellyte du prince pouvait venir leur arra-

chez leurs instrumens aratoires, leurs boeufs, leurs chevaux; exasperés, n'étant sûrs de rien, ils négligèrent l'agriculture, ne travaillèrent la terre qu'autant qu'il leur fallait pour avoir du pain pour leurs malheureux enfans; cê sentiment de crainte que le produit de leurs travaux ne devienne le patrimoine de leurs persécuteurs, produisit l'apathie, et l'apathie enfanta la paresse, vice qu'on reproche tant aux Valaques, et que les paysans aujourd'hui, jouissant d'un gouvernement paternel, commencent à abandonner. Aussi on voyait bien souvent beaucoup de ces malheureux poussés au desespoir, ou déserter la Valachie et c'est ce que fesaient les habitans des frontières, où se faire brigands de grands chemins, ce que fesaient surtout les paysans du centre de la principauté par les difficultés qu'ils avaient d'émigrer. Les Fanariotes tirèrent avantage même des vertus des paysans, et en firent des instrumens d'oppression. Qu'on lise les conseils suivants, donnés par des Fanariotes, ministres de malheur, à leur prince, et qu'on frémisse à ces mots. „Il faut fortement imposer vos sujets. Non seulement ils peu„vent supporter les charges que nous proposons à Votre Al„tesse, mais ils pourraient encore en supporter de plus graves. „Les ressources fiscales sont immenses dans Votre principauté, „et les besoins de votre peuple hors de proportion avec ses „revenus. Les Terrani ou cultivateurs de votre province, „sont d'une telle sobriété, qu'ils ne mangent jamais de pain; „ils ne vivent qu'avec de la farine de maïs avec laquelle ils „composent une bouillie, qu'ils appellent mâmâliga. Ils dé„daignent tellement le luxe, qu'ils ne se vêtissent que d'une „simple blaude de laine ou de toile grossière, filée, tissue et „confectionnée par leurs femmes. En soumettant ces cultiva„teurs à une forte taxe, Votre Altesse protégera l'agriculture „et enrichira son trésor, car il faut ce stimulant pour faire „sortir ces Terrani de l'apathie à laquelle ils sont naturelle„ment enclins [1]).

Et ces conseils étaient suivis à la lettre!

1) Zallony p. 53.

Les seuls heureux des paysans étaient les Scutelnici qui moyennant une somme d'argent, ou un travail convenu, étaient protegés par le boïar auquel ils étaient soumis contre l'oppression des percepteurs des contributions indirectes qui deux fois par an se répandaient dans les districts comme d'avides oiseaux de proie.

L'administration de la principauté n'éprouva pas beaucoup de changemens, si ce n'est que Constantin Maurocordato ôta le gouvernement des districts aux capitaines de mille et le confia à des ispravnici, on préfets civils. Sous les successeurs de ce prince, il y avait constamment deux ispravnici dans chaque district, dont l'un valaque et l'autre grec. Ces préfets, gouverneurs et juges en même tems, dépendaient ainsi que leur samessu ou trésorier, du grand Vestiar qui pouvait les faire et les défaire, mais toujours avec la connaissance du prince.

Monnaies et finances. Quoiqu'il n'y eut aucune loi qui défendit aux princes de Valachie de frapper monnaie, il n'y eut cependant que Brancovanu qui fit frapper des piastres en argent et des ducats en or de la valeur de trois, de cinq et même de dix ducats de Hollande. Sur ces ducats il y avait d'un côté les armes de la Valachie, et de l'autre la tête du prince avec ces mots latins: Constantinus Bassaraba de Brankovan. D. G. Vaïv. et Princeps Valachiae Transalpinae. La monnaie de ce prince est aujourd'hui fort rare, parce qu'avant même d'être distribuée elle fut saisie par Etienne III Cantacuzène et envoyée à Constantinople où elle fut fondue.

Pendant l'occupation de la Valachie par les Russes en 1770, le comte de Romanzoff fit frapper une monnaie en cuivre qui d'un côté représentait les armes valaques, et de l'autre portaient l'inscription russe d'un, de deux et de cinq copeks.

Aucune loi, mais seulement la crainte d'attirer les Turcs en Valachie, empêcha les princes de frapper une monnaie. L'exemple suivant en sera la preuve. Sous le règne de Mi-

chel Racovizza, un boïar nommé Dudescu avait chargé un Allemand de tirer des pierres d'une carrière, qu'il avait dans une de ses terres à quelques lieues de Bucarest. L'Allemand découvrit dans cette carrière un filon d'or; il en informa Dudescu et lui proposa de travailler à cette mine moyennant une portion aux profits. Le boïar y consentit, et ils tirèrent une assez grande quantité d'or. Cette découverte ne resta pas longtems cachée au Prince: il fit aussitôt assembler les boïars, parmi lesquels était aussi Dudescu, et le Voëvode, sans le nommer, dit qu'il avait appris qu'on avait découvert une mine d'or dans les terres d'un des boïars assemblés. Il representa le mal que cette découverte ferait au pays, parcequ'en parvenant aux oreilles du divan de Constantinople, elle exposerait tous les habitans à la tyrannie et à la cupidité des Turcs. Les boïars conclurent que leur collègue devait cesser de travailler à cette mine, et ensevelir cette découverte dans un profond silence. Il n'en fut plus question depuis [1].

La monnaie turque, surtout celle en argent était généralement répandue en Valachie; pour la monnaie en or c'était les séquins venitiens, et les ducats de Hollande et de l'Empire qui avaient le plus de cours dans le commerce, parceque la monnaie turque était trop mauvaise.

Les **revenus publics** de la Valachie avaient leur principale source dans la capitation et dans les contributions imposées sur les fruits de la terre et sur les troupeaux. Dans les anciens tems les impôts étaient très-modiques; le règne de Constantin II Brancovanu fournit la première époque de l'augmentation des finances; la seconde est celle de Constantin Maurocordato. Les anciennes finances étaient divisées en deux; en revenus du trésor public, et en revenus de la liste civile. La capitation appartenait au trésor public; les contributions levées sur les productions de la terre appartenaient à la liste civile. Les revenus du trésor public se levaient du commun

1) de Peyssonnel: traité sur le commerce de la mer noire, t. 2. p. 190.

consentement des boïars qui les partageaient entre les districts selon les facultés de la population. Les percepteurs des contributions ou Zapcii fesaient la repartition (cissla) dans les différents cantons ou cercles, et les maires fesaient la même chose dans les villages. Par ce moyen extrêmement simple, l'argent entrait dans le trésor sans qu'on eut besoin d'autre chose que de marquer le nom des villages dans les archives.

Les revenus de l'hospodar étaient perçus en partie par des fermiers, en partie par des commissaires.

Tout changea avec la reforme; le trésor du prince, et celui de la nation fut fondu en un seul, et le prince se garda le droit de retenir tout l'argent qui ne serait pas employé pour le tribut de la Porte et pour les dépenses de la principauté. De sorte que toutes les fois qu'un prince était détrôné, il prenait tout l'argent avec lui, et le trésor restait vide.

C'est une chose bien épineuse et bien désesperante que de chercher à entrer dans le détail des contributions de la Valachie; puisque ce travail ne conduisait qu'à une triste solution qui nous ferait voir tout un peuple en proie à la tyrannie et à la cupidité de quelques Grecs, avides de s'enrichir. Aussi nous n'entrerons pas dans ce labyrinthe d'impôts de toute espèce; nous nous contenterons d'en désigner les noms et les revenus annuels.

La capitation était le plus ancien des impôts; Constantin Maurocordato la garda dans sa réforme et la divisa en quatre sferturi ou quarts qui réunis étaient de dix piastres pour chaque père de sfamille. Le premier quart, après le denombrement de 1739 monta à 367,000 piastres, seulement pour les paysans. Sous les successeurs de Maurocordato la somme de chaque sfertu alla toujours en diminuant, mais en révanche les princes augmentèrent le nombre des quarts, tellement qu'à la fin il y eut autant de sferturi que de mois, et que même quelquefois on fit payer ces mois doubles. En remontant sur le trône, Constantin Maurocordato les rétablit sur l'ancien pied, mais son successeur Scarlate Ghica les multiplia de nouveau et depuis lui cet arrangement si favorable à la cupidité des

princes a toujours été pratiqué, quoique le total de la somme ait souvent diminué par la désertion des habitans écrasés par cet impôt [1]). Dans une bulle d'or du mois de décembre 1775, où à chaque ligne l'on trouve des maximes de Senèque, les premières qu'on ait jamais trouvé dans les ordres d'un Fanariote, Alexandre Hypsilantis rétablit les quatre sferturi qui réunies fesaient la somme de 21 piastres par an pour chaque père de famille, et les nomma sommes générales.

Les boïars, les monastères, les prêtres, les négocians, les Scutelnici et les Slugitori étaient exempts de la capitation.

Les autres impôts directs étaient — le porlonu Steagului ou le présent de l'étendart, tribut que tout le pays sans exception payait au commencemant de chaque règne — le Mucarer, ou la confirmation que tout le pays devait payer aussi, au commencement de la seconde ou troisième année de chaque règne — l'adjutorizza qui était destinée à remplir le déficit des sferturi, mais que les boïars ne payaient pas.

Les contributions sur les produits de la terre étaient:

1) L'Oaeritu, ancienne dime sur les brebis, qui de trois paras augmenta jusqu'à six en 1748. Les convents, les boïars et les Mazili qui avaient joui du privilège de ne payer l'Oaeritu que tous les trois ans furent obligés de le payer tous les ans, comme les autres sujets. Alexandre Hypsilantis les en affranchit en 1775.
2) Le Desmâritu, par lequel chaque ruche et chaque rochon étaient taxés à quatre paras et demi. Les monastères ainsi que les boïars en étaient exempts.
3) Le Vinêritu par lequel on payait un para pour chaque vadra ou mésure de vin. Le Vinêritu de quelques endroits était cédé quelquefois aux monastères.
4) Le pogonâritu des vignobles étrangers, établi par Nicolas Maurocordato; les étrangers qui avaient des vignes en Valachie payaient pour chaque pogonu deux piastres et huit paras.

---

1) Mémoires du général Bawr, p. 69—73.

5) Le Vacâritu était payé même des indigènes; sous Constantin Racovizza il fut aboli pour toujours par un ferman du Sultan. Les étrangers payaient 22 paras par tête pour le grand bétail et 11 pour le petit.

6) Le Tutunâritu, impôt sur le tabac; chaque pogonu était taxé quatre piastres et seize paras.

7) Les mines de sel avaient autrefois un prix fort modique, de sorte qu'avant deux siècles on ne payait que vingt paras pour cent occas. Mais plus le commerce s'étendit, plus le prix en augmenta. Avant la réforme, la ferme des mines avait été de quarante mille piastres; la plus grande quantité de sel fut tiré en 1755, elle alla jusqu'à 25,000,000 occas; aussi dans ce tems les mines de sel valurent 150,000 piastres, et sous Alexandre Hypsilantis elles furent données en ferme pour un demi million de piastres.

8) La plus grande partie des douanes avaient appartenu aux Turcs jusqu'au règne de Mathieu I, qui parvint à prix d'argent, à les retirer de leurs mains. Après lui, il y avait deux douanes en Valachie du côté de la Turquie; l'une à Giurgevo, et l'autre à Laun petite-ville vis-à-vis de Silistrie. Le tarif des douanes avait été fort modique, Grégoire Ghica le haussa en 1733, mais après la reforme ce tarif baissa de nouveau. Dans chacune des douanes il y avait deux douaniers, l'un Valaque, l'autre Turc. La douane turque était de 3 pour % pour les Turcs, et de 4 pour % pour les raïas. En 1768 les douanes se vendirent pour 115,000 piastres.

La capitation et les impôts que nous avons déjà cités fesaient le revenus de la principauté, qui en 1759 montèrent à 2,546,828⅓, en 1766 à 1,808,920, en 1767 à 2,021,182 piastres et en 1777 à 6010 bourses ou 3,005,000 piastres. Que l'on ne croit pas que c'était là, tous les revenus de la principauté valaque; que l'on pense que la moitié des habitans ne payaient pas d'impôts, que l'on pense que la plupart des boïars retiraient du pays des revenus indirects, qui mon-

taient pour chacun d'eux à plus de cent mille piastres, que l'on pense à tous les pillages commis dans les comptes et dans le trésor, et alors on pourra dire que les revenus de la Valachie montaient à plus de six millions de piastres.

Les lois furent reglées par Mathieu I Basaraba qui en 1652 fit imprimer à Bucarest un code tiré des lois de Justinien. Ce code fut ensuite traduit en latin, mais il n'existe qu'en manuscrit, avec ce long titre. „Regula legis voluntati „divinae accomodata, continens jura canonica et imperatoria pro „causis status tam ecclesiastici quam secularis, ad mandatum „Imp. Joannis Comneni a Ven. magnae Dei Ecclesiae Diacono „et legum conservatore, domino Alexio Aristino conscripta, ex „Graeco idiomate in Valachicum industria et sumptibus Sanc-„tissimi Domini Stephani Dei gratia Metropolitae Tîrgovisten-„sis et Exarchi confiniorum Ungro-vlachiae translata etc." Ces lois sous les successeurs de Mathieu I tombèrent en oubli; de sorte que les sentences des juges ne portaient que sur les usages et le droit coutumier du pays. Constantin Maurocordato remit les lois de Mathieu I en vigueur; mais après sa déposition elles furent de nouveau negligées. Alexandre Hypsilantis publia un guide pour les juges. Nous nous reservons du reste de parler plus en détail de ces lois, lorsque nous traiterons de la législation des Romåns, dans le second volume.

Les tribunaux de la principauté étaient assez bien reglés. Dans chaque chef-lieu de district les ispravnici pouvaient juger les petites affaires en première instance. Dans Bucarest il y avait deux tribunaux en seconde instance, le département des huit, ainsi nommé parcequ'il était composé de huit boïars et le departement des sept, par la même raison. De ces deux tribunaux on pouvait en appeler au divan du prince, suprême tribunal du pays. Toutes les affaires de quelque nature qu'elle fussent y étaient jugées. Ordinairement il y avait deux fois par semaine séance publique; tout le monde avait la permission d'y assister et plaider sa cause, et quand même l'accusé aurait été boïar de la première classe, il aurait été obligé de se défendre en public. L'hospodar lui-même assistait ordinairement à ces

assemblées pour mieux faire observer la justice. Les boïars de la premiere et de la seconde classe y assistaient, mais il n'y avait que ceux de la premiere qui pouvaient donner leur voix. Le métropolitain prenait le pas sur tous les boïars, et il était assis à la gauche de l'hospodar, selon la coutume des Turcs qui donnent à ce côté la préférence, comme étant plus près du coeur.

Outre ces tribunaux de justice, il y en avait deux autres de police correctionelle, le département de l'Agie, et celui de la Spâtârie, un département pour les étrangers et un tribunal pour les affaires criminelles qui était composé de six et quelquefois de huit juges.

Quant à l'armée valaque, nous n'aurons presque rien à dire: sous Mathieu I elle avait été placée sur le même pied formidable que sous Michel II, mais elle donna l'exemple de l'insubordination, et les Darabantes l'expièrent par leur entier anéantissement; sous Serban II l'armée valaque fut rétablie; sous Constantin II elle fut négligée; Nicolas Maurocordato la diminua, et Constantin Maurocordato l'abolit entièrement. Tel fut le sort de ces fières troupes valaques qui sous Michel II avaient tenu en respect toutes les forces des Ottomans, et qui avaient remporté tant et tant de victotres.

Après la réforme de Constantin Maurocordato, il ne resta plus que quelques débris de ces troupes, sans armes et ne portant que le nom de soldats. Six mille Slugitori restèrent en service; ils servaient à tour de rôle dans les tribunaux et dans les différents départemens de l'administration; ils y étaient employés à porter des ordres, à les mettre en exécution, à percevoir les impôts. Ce n'étaient plus de soldats, mais de malheureux paysans, qui moyennant l'exemption des impôts, revêtissaient toutes les quatre semaines une vieille uniforme et allaient servir près des tribunaux, et défendre les frontières contre les contrebandiers. Pour la garde du prince il y avait deux cent cinquante Albanais, commandés par un Tufekdjibaschi, et autant de Turcs sous les ordres d'un Beschli Aga.

La littérature fleurit un peu sous Mathieu I, Serban II et

Constantin II, ces princes érigèrent plusieurs écoles et protégèrent les savants valaques. Plusieurs gens de lettres étrangers se tenaient à la cour des princes fanariotes, tels que Raicewich, Del Chiaro, Bergler, Demètre Procopius de Moscopolis, philologue grec très instruit qui publia un aperçu sur les savants grecs du dix-septième et du commancement du dix-huitième siècle. Nous nous proposons de parler plus en détail de ces savants et de leurs ouvrages lorsque nous traiterons le chapitre de la littérature române en général.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Imprimé chez L. W. Krause, à Berlin.

